gm 2000 1593

5057
193
229

Université des Sciences et Technologies de Lille
Faculté des Sciences Economiques et Sociales
Laboratoire Tiers-Monde-Afrique CNRS URA 363

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE

Du rôle des croyances dans le développement économique

Thèse de Doctorat d'Etat Es Sciences Economiques
Présentée et soutenue
par Hassan ZAOUAL
Université du Littoral (IUT)

Mars 1996

Jury : Messieurs les Professeurs :

- Jean GADREY, Professeur à l'Université des Sciences et Technologies de Lille
- Mamadou KOULIBALY, Professeur à la Faculté des Sciences Economiques d'Abidjan (Côte d'Ivoire) et Professeur Associé à l'Université des Sciences et Technologies de Lille
- Serge LATOUCHE, Professeur à l'Université de Paris XI, Directeur de thèse
- Gilbert RIST, Professeur à l'Institut Universitaire d'Etudes du Développement de Genève.
- Thierry G. VERHELST. Ancien Professeur à l'Université de Californie (Los Angeles) et à l'Université Libre de Bruxelles. Actuellement Secrétaire International du Réseau Sud-Nord à Bruxelles

L'Université des Sciences et Technologies de Lille n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses ; ces opinions devront être considérées comme propres à leurs auteurs.

A la mémoire de ma Mère que la recherche m'a empêché de revoir

A mon épouse Brigitte et à mes deux enfants Anne-Ryslène et Samy qui ont supporté les "externalités" de cette activité de recherche.

A toutes ces soeurs et frères des tiers-mondes qui m'ont éclairé de Dakar à Mexico en passant par Casablanca.

"Quand vous êtes arrivés, dit le vieil homme, vous aviez la Bible, nous avions la terre. Vous avez dit : "Fermons les yeux, prions ensemble". Quand nous avons ouvert les yeux, nous avions la Bible, vous aviez la Terre.[1]"

Initié à l'esprit critique par le Professeur Serge Latouche, je lui suis également reconnaissant pour sa patience et sa confiance.

[1] Paroles d'un vieil indien du Canada de la tribu des montagnais du Québec (cité par l'Evènement du jeudi 22-28 Septembre 1994)

Estime et Fidélité

Je tiens à exprimer ma reconnaissance à toutes les personnes qui, à un moment ou un autre, ont contribué à mon cheminement. Je remercie d'abord toutes les femmes qui, durant des mois voire des années, m'ont aidé dans l'exécution technique de mes travaux de recherche : Madame Brouillard (Mère de famille), Hemery Maud et Anne Taylor (Etudiantes - Université du Littoral - Dunkerque), Anne Menet, Michèle Marcq et Annarita Palmucci, toutes les trois secrétaires à la Faculté de Sciences Economiques et Sociales. Ma reconnaissance va aussi à tous mes amis des multiples réseaux internationaux dans lesquels je me suis retrouvé impliqué : Réseau Sud-Nord Cultures et Développement, Institut Interculturel de Montréal et son réseau international sur les alternatives au développement,EADI (European Association of Development Research and Training Institutes), Institut Universitaire d'Etudes du Développement de Genève (Suisse), diverses ONG comme ENDA-Tiers-Monde (Dakar/Paris) et le Comité Catholique contre la Faim et pour le Développement, Comité des O.N.G. africaines (CCFD- Ministère de la Coopération - CEE), Banque Mondiale, Monde diplomatique. L'Institut de Recherche sur le Maghreb Contemporain IRMC à Rabat (Ambassade de France), Le Groupement d'Etudes et de Recherches sur la Méditerranée GERM à Rabat (Maroc).

La liste de ces institutions est seulement indicative. Ma gratitude va surtout aux personnes qui ont facilité la progression de mes recherches en créeant les conditions qui m'ont permis de confronter, de tester... mes idées et mes intuitions grâce au dialogue. Les personnes avec qui j'ai eu le plus de relations dans les institutions et les organisations évoquées sont :

Thierry Verhelst (Belgique Réseau Sud/Nord), Edith Sizoo (Hollande Réseau Sud/Nord) Rubem Cesar Fernandes (Brésil, Réseau Sud/Nord), Siddharta (Réseau Sud-Nord Inde), Dominique Perrot et Gilbert Rist (Réseau Sud/Nord - IUED-Genève), Marc Luyxc (Commission Européenne), Emmanuel N'Dione - Pierre Jacolin - Farid Yaker (ENDA-Tiers-Monde Dakar-Paris), Christian Schmitz (CCFD), Mamadou Dia (Banque Mondiale), Mme Isabelle Guisnel (Ministère Français de la Coopération), Henry Panhuys (Expert-BIT)Majid Rahnema (Université de Berkeley), Robert Vachon

(Institut Interculturel de Montréal).Klaus Hirsch (Allemagne - Evangélish Akademic - Bad Boll /Stuttgard, Réseau Sud/Nord), Habib El Malki et Mohamed Mohatten (GERM/Maroc) Michel Camau (IRMC/Maroc - Tunisie).

Enfin, je reste reconnaissant à de nombreuses personnes appartenant à ma proche famille intellectuelle, celle de la communauté des enseignants-chercheurs de France. Je remercie tous les collègues de l'Institut Universitaire de Technologie du Littoral particulièrement ceux du Département "Techniques de Commercialisation"qui m'ont accueilli parmi eux et mes collègues de plusieurs universités A. Béraud, C. Berthomieux, H. Bolvin (Physique) A. Dubrulle (Physique), A. Faustin (Chimie), Marie-France Jarret, A. Moïse (Physique) qui m'ont soutenu dans des moments difficiles. Ma gratitude va particulièrement à B. Delebecque, J. Duveau, B. Delmas, Th. Demals J.C. Delaunay, R. Foudi, G. Férréol (Sociologie), J. Gadrey, A. Guichaoua (Sociologie) S. Latouche, F.R. Mahieu, J.M. Stievenard (Sociologie), Ph. Rollet, R. Tréanton (Sociologie)...et bien d'autres.

Je suis aussi reconnaissant à G. Farasse (Littérature) et à G. Dokou (Sciences de Gestion) pour toutes les discussions, souvent informelles, que nous avons eues au sein du CERCEL (Centre d'Etudes et de Recherches Commerciales et Economiques du Littoral) sur les possibles convergences des *"espaces disciplinaires"*.

"Qu'ils nous suivent sans nous comprendre. Qu'on les comprenne sans les suivre"[2]

"Je suis homme avant d'être français". Montesquieu

"Pour aimer les peuples, apprenez donc leur langue et respecter leurs moeurs, leurs coutumes, leur pensée et leur religion". Al-Biruni, Penseur arabo-musulman du Xème siècle. Philosophe, mathématicien et historien de l'Inde.

[2]Dernière phrase d'une lettre manuscrite d'un officier de l'armée coloniale au Maroc dans les années 30. Plaine du Tadla : Archives de l'Office de l'irrigation du Tadla. Fquih Ben Salah.

Sommaire

INTRODUCTION GENERALE p.10

Introduction : Les clefs d'une démarche économique ouverte p. 11

I - La philosophie de l'intéractionnisme "sitologique"

II - L'économie du développement : sa crise et son rôle dans la formation de la méthode des sites p. 16-21

III - La méthode des sites p. 21-28

CHAPITRE 1 : SCIENCE ET CROYANCES p. 29

Introduction p. 30

Section I : Le complexe mythique de maîtrise p. 31

I - Les dimensions culturelle et historique de la science p. 32-36

A - Le "logiciel culturel" de la science

B - Le dilemme de la science : de la critique à la dépossession

II - Les procédures de la culture "scientifique" p. 37-40

A - Le principe de l'induction

B - La déduction : de la physique à l'économie politique

Section II : Les évolutions récentes du paradigme du savoir scientifique. p. 41

I - Le problème de l'évaluation scientifique des théories scientifiques p. 42-48

A - La circularité Popper-Kuhn-Lakatos

B - L'anarchisme dans la connaissance : une des voies du pluralisme

II - Considérations sur l'imprécis p. 48-51

III - La montée des sciences du chaos p. 51-56

IV - La tentation techno-scientifique et le problème de la capacité de résolution d'une société. p.56-60

Conclusion du chapitre 1 p.60-61

CHAPITRE II : LA CULTURE DU DEVELOPPEMENT ET L'HISTOIRE DE L'ANALYSE ECONOMIQUE p. 62

Introduction du chapitre II p.. 63-64

Section I : L'homme des lumières dans le modèle de l'économie politique p. 65

I - Le tableau économique et ce qui l'entoure p. 66-69

A - Les "sous-sols" du tableau

B - L'héritage lumineux du tableau

II - La naissance de l'Homo-oeconomique p. 69-75

A - L'idée de loi naturelle

B - L'éthique de l'Homme Smithien

III - L'hypothèse de la machine "auto-reproductible" p. 75-80

A - Les "atomes" et la "machine"

B - Controverses sur l'auto-dynamisme du capital

IV - Les pièges du découpage p. 80-87

A - Marx : victime du découpage

B - Les ambiguités de l'histoire économique

C - L'économie : un projet d'hommes

Section II : Procédures et pluralité des itinéraires de la théorie économique contemporaine p. 88

I - La formalisation de la théorie économique : l'histoire d'un dilemme p. 89-95

A - Les racines d'un débat

B - Les dangers d'une mathématisation excessive

II - La science économique contemporaine : un paradigme fragmenté p. 95-100

A - Un programme scientifique en grappes

B - La tradition antrichienne : une critique du déterminisme

Section III : L'Anthropologie du libéralisme anti-constructiviste et des sciences sociales p. 101

I - L'éthique de l'économie de marché p. 102-105

II - Les dimensions symboliques et institutionnelles des sciences sociales p. 105-108

III - Les processus de découverte des agents économiques p. 108-112

IV - L'entendement de l'économie des conventions p. 112-115

V - Quelques aspects pertinents de la pensée hayekienne p. 115-124

A - La liberté contre le constructivisme

B - Critique de la représentation programmatique du monde et de la société

C - La catallaxie : une hypothèse anti-machinique

Conclusion du chapitre II p. 124-125

CHAPITRE 3 : CULTURES ET DEVELOPPEMENT p.126

Introduction p. 27-128

Section I : L'impensé de l'économiste du développement p. 129

I - La culture est-elle un marché ? p. 130-135

A - L'économie de la culture : une discipline qui se cherche

B - De l'économie de la culture à la culture de l'économie

II - La culture du développement : une dimension cachée p. 135-138

III - La culture des lumières : le chemin mythique de la "montagne des plaisirs" p. 138-142

Iv - Le développement : un pseudo-problème p. 142-147

Section II : Les dimensions interculturelles du développement p. 148

I - Un regard de longue durée p. 149-153

II - Critique interculturelle de quelques catégories de l'économie du développement p. 154-160

III - Du colonialisme à la stérilité du "développement indépendant" p. 160-168

Section III : Les menaces d'un modèle unique p. 169

I - Ecologie et Economie : une alliance ambigüe p. 171-176

A - La gratuité meurtrière

B - Paradoxes de l'économie de l'environnement

II - La "pomme pourrie" du développement p. 176-181

III - Prémisses d'une entente interculturelle p. 182-187

IV - Cultures, savoirs locaux et modèle dominant p. 187-190

V - Les méga-systèmes de la civilisation industrielle p. 190-195

VI - Cultures et développement : des relations complexes p. 195-200

Conclusion du chapitre 3 p.200-202

CHAPITRE 4 : ECONOMIE ET CULTURES DANS LES DYNAMIQUES INFORMELLES p. 203

Introduction p. 204-205

Section I : Inertie du formel et vitalité de l'informel p. 206

I - Vitalité et ambiguités des dynamiques "informelles" p. 207-220

A - Genèse et méthodologie du problème

B - Les limites des politiques d'aide au "secteur non structuré"

C - Les spécificités de la concurrence en milieu informel

II - Inertie du formel et chaos de l'informel p.220-226

A - "Le capitalisme virtuel"

B - Les dynamiques "informelles" : des systèmes endogènes de synthèse

Section II : L'Ethno-économie des Soussis p. 227

I - Géographie et traditions migratoires p. 228-231

II - Le modèle de l'épicerie : une culture "néo-tribale d'entreprise" p. 231-234

III - Critique de l'épistémologie de la coupure : une étape nécessaire dans le déchiffrage des dynamiques "informelles" p. 234-238

Section III : Vers la prise en compte de la culture des acteurs p. 239

I - Remise en cause de la rationalité "close" dans les sciences sociales p. 240-255

A - L'intéractionnisme symbolique de l'ethno-méthodologie

B - Vers une théorie économique plus ouverte

C - Le développement "phagocyté"

II - La querelle des sens et ses possibles issues p. 255-260

A - De la leçon des choses à la leçon des hommes

B - Prudence et connaissance : une pédagogie de l'immersion

Conclusion du chapitre 4 p. 261-262

CHAPITRE 5 : L'ECONOMIE DES CONVENTIONS : LA MONTEE D'UNE CONCEPTION SOCIO-COGNITIVE DES COMPORTEMENTS ECONOMIQUES. p. 263

Introduction p. 264

Section I : La culture des rapports économiques : les conventions p. 265

I -Une critique implicite du postulat de l'autonomie sociale des phénomènes économiques p. 266-275

A - L'économie des conventions : un paradigme en formation

B - L'Economie des conventions : une économie de la confiance et du dialogue

C - La diversité des formes de coordination

D - Les boîtes noires des organisatons

II - Quelques cas de figure de l'économie de la variété p. 275-287

A - La variété de l'état de nature des phénomènes économiques

B - Le rôle stabilisateur de la diversité : l'exemple des marchés financiers

C - Le marché : une construction sociale inintentionnelle

D - La dimension sociale de l'équilibre économique général

Section II : L'économie des Conventions : un outil d'investigation pour l'économie du développement p. 288

I - La défection dans les systèmes économiques p. 289-291

II - La Hisba et la crise de son "Common Knowledge" p. 292-296

III - L'univers hyper-complexe de l'économie "néo-confrérique" en Algérie p. 297-301

Conclusion du chapitre 5 p. 301-303

CHAPITRE 6 : ECONOMIE ET SITES SYMBOLIQUES AFRICAINS p. 304

Introduction p. 305

Section I : La méthodologie des sites symboliques "M.S.S." p. 306

I - Genèse et philosophie p. 307-310

II - Rites et Sites p. 310-318

A - Définition, architecture et champ d'application

B - Singularité et diversité des sites

Section II : Les micro-économies réciprocitaires africaines p. 320-328

I - Le paradigme relationnel des organisations économique africaines p. 328-340

A - Cultures et Economies des micro-organisations africaines

B - Les ordres spontanés des sites africains

II - Lecture sitologique du phénomène entrepreunarial p. 340-345

A - Une mise en garde

B - La perspective pluraliste du management inter-sitien

C - Aux sources culturelles de l'entreprise occidentale

D - Les logiques sitiennes des micro-dynamismes africains : le cas des micro-entreprises

1) Le code sitien des micro-activités

2) Temps, innovations et marchandages dans les économies relationnelles

III - Les économies tontinières : une autre figure des sites africains

Conclusion du chapitre 6 p. 346

CHAPITRE 7 : ENJEUX ET PERSPECTIVES DE LA METHODE DES SITES p. 347

Introduction p. 348

Section I : Les sites : conjecture et concepts p. 349

I - La conjecture des sites p. 350-356

A - La M.S.S. : une réponse aux limites du modèle unique

B - De la nécessité des sites

II - Les sites : des grilles de lectures p. 356-361

III - L'intuition sitologique p. 361-366

Section II : L'économie des pratiques locales p. 367

I - Système cognitif, site et traditions "revisitées" p. 368-375

A - Cognition et dynamique des sites

B - Les "cultures communes" : des sites qui se relisent

II - Incursions sitologiques dans les théories du développement local : la Nouvelle Economie du Territoire p. 376-384

A - Site et territoire

B - Site, territoire et principe de diversité

C - Site et territoire : au départ l'imaginaire

III - La Banque Mondiale et la dimension culturelle et institutionnelle des pratiques locales p. 384-393

A - La thèse de la déconnexion institutionnelle

B) - L'épistémologie de la prudence

C - Vers une économie de la complexité

Section III - Sites, dynamiques organisationnelles et "mondes possibles" p. 394

I - LES SITES ET LE MONDE DES ORGANISATIONS p. 395

A - Les sites et les "anarchies" organisées

1°) L'ordre et le désordre dans les organisations humaines

2°) L'organisation et l'homo-situs

B - L'apprentissage dans les organisations : une hypothèse sitologique

C - La performance : une entité fuyante

II - Le site et les "Mondes possibles" p. 407-422

A - Le site et la cité

1°) Site, cité et cité marchande

2°) Lecture sitologique de la cité domestique

B - Mélange de sites

1°) L'incontournable diversité

2°) Les mondes composites

Section IV : Les sites et la socio-économie des organisations africaines p. 423

I - Le temps et l'évolution : des variables sitologiques complexes p. 424-431

A - Les sites africains et les modèles managériaux : tensions et recompositions

B - L'économiste et les singularités des parcours

II - Les sites africains : des micro-systèmes sélectifs p. 431-438

A - Les sites des Soufis et des forgerons soninkés

B - L'économie morale des organisations africaines

III - Approche des ONG par les sites p. 439-445

A - De l'art de faire autre chose des projets : l'expérience des ONG

B - Les déviations innovantes : quelques confirmations supplémentaires pour la méthode des sites

Conclusion du chapitre 7 p. 445-446

CONCLUSION GENERALE p. 447-451

BIBLIOGRAPHIE p. 452-478

"La science travaille tout le temps à réviser l'image que l'homme se fait du monde extérieur, et pour elle cette image est toujours provisoire"[1]

INTRODUCTION GENERALE

[1]Friedrich Von Hayek : Scientisme et Sciences Sociales" Ed. Plon Coll. Agora 1953, Paris, p. 27

"Les parties du monde ont toutes un tel rapport et un tel enchaînement l'une avec l'autre que je crois impossible de connaître l'une sans l'autre et sans le tout... Toutes choses étant causées et causantes, aidées et aidantes, médiates et immédiates, et toutes s'entretenant par un lien naturel et insensible qui lie les plus éloignées et les plus différentes, je tiens impossible de connaître le tout sans connaître particulièrement les parties".

Blaise Pascal

INTRODUCTION

LES CLEFS D'UNE DEMARCHE ECONOMIQUE OUVERTE

I - LA PHILOSOPHIE DE L'INTERACTIONNISME "SITOLOGIQUE"

Cette recherche sur le rôle des croyances et des cultures dans le développement économique a pris naissance dans le domaine particulier de l'économie du développement. L'élargissement de nos préoccupations à l'ensemble de l'analyse économique n'a été donc que fortuite. *C'est trouver ce que l'on ne cherche pas !*. En effet, c'est au fur et à mesure que notre programme de recherche avançait que nous nous sommes rendu compte que la prise en compte des spécificités des milieux concernés par les modèles de développement n'interdisait pas la possibilité d'une théorie plus générale intégrant aussi les configurations particulières des organisations et des systèmes économiques du monde industrialisé. Autrement dit, en cours de route, notre *relativisme* radical va progressivement se métamorphoser en un *relativisme plus doux.* La méthode des sites qui s'est construite au cours de ce long cheminement révèle bien que les différences culturelles ou autres entre les sociétés humaines s'accompagnent aussi de ressemblances.

Toute organisation humaine, économique ou autre, a besoin, pour fonctionner et évoluer harmonieusement avec son environnement, d'un système de croyances qui donne sens aux pratiques dont elle est le théâtre. C'est cette nécessité d'articuler les croyances et les pratiques des acteurs d'un monde donné qui nous a amené à forger la notion de site symbolique d'appartenance. C'est à travers cet *"harmonisateur social"* des comportements des individus et des organisations que nous avons appris, petit à petit, à déchiffrer et à intégrer à nos propres préoccupations les résultats des recherches menées dans d'autres domaines des sciences de l'Homme (Sociologie de l'acteur, Economie des conventions, théories des organisations, Sciences de gestion...).

A mi-chemin de notre parcours, toutes ces connaissances se sont intégrées dans notre démarche privilégiant le rôle des sites de croyances dans la dynamique des organisations et des systèmes économiques en général. L'importance grandissante que donne aujourd'hui l'ensemble des sciences sociales aux thèmes des valeurs, des normes et des contingences confirme la justesse de la voie que nous avions choisie. A ce niveau, les sites, au sens où nous l'entendons, sont omniprésents dans toutes les formes de vie sociale au Nord comme au Sud de la planète. Une première approche définirait le site comme un espace symbolique de grandeurs sociales. C'est une construction humaine à l'intérieur de laquelle évoluent de manière intéractive et incertaine les acteurs d'une situation. Autrement dit, les sites sont de *"multiples état de nature"* en perpétuelle évolution. Ce sont des mondes qui engendrent tout en étant engendrés par les innombrables intéractions qui se produisent entre les acteurs et entre l'organisation de

leurs univers et *leur* monde extérieur[2] Cependant avant d'arriver à ces hypothèses qui ont pris vie à l'intérieur de la démarche des sites, il a fallu partir d'un ensemble d'objectifs globaux propres à un économiste du tiers-monde qui cherchait à mieux adapter sa discipline à ce qu'il observait sur le terrain. Dès le départ, notre intuition née du terrain et de nos lectures nous dictait le chemin d'un dialogue entre les sciences sociales et entre les cultures. A y regarder de près, la méthode de sites à laquelle nous sommes arrivé est le produit direct de cet ensemble complexe d'intéractions entre les sciences que nous avons fréquentées et la variété des cultures qui nous a imprégné. L'avancée d'une science quelconque ne se rationalise pas. La psychologie de la découverte n'est donc pas à écarter. Le vécu complète le livre et les chiffres. Mais, face à ces convictions, qui, d'ailleurs, se sont renforcées au fur et à mesure que nos investigations progressaient, se dressait le cloisonnement des sciences de l'Homme. Le paradigme des sciences officielles impose ses critères. Seulement, il arrive que les "vérités" d'une situation (d'un problème) évoluent entre les *"espaces disciplinaires"* que la pensée ordinaire délimite et impose[3] Pourtant, de notre avis, tout en prenant compte des spécificités de chaque science de l'Homme, il est possible de forger des approches flexibles voire des méthodes transdisciplinaires. Ce problème se pose au Nord comme au Sud. La montée en puissance de la problématique du *"développement durable"* vient aussi confirmer cet exigence d'ouverture. En cette fin de siècle, la structuration du Savoir en *"sciences compartimentées"* ne semble plus être une donnée immuable. C'est dans les échanges inter-disciplinaires que des domaines particuliers progressent.

Les références que nous faisons dans ce travail à divers courants de pensée et disciplines ont consolidé notre intuition de départ : il faut sortir de son propre domaine pour y revenir en force[4] Dans le domaine de la recherche, l'intérêt pour le divers doit

---

[2]Avant l'élaboration de la méthode des sites, nous écrivions dans nos brouillons que le site s'apparente à une structure qui produit de la cohésion sociale. Lisant un document de recherche de Jacques Fradin du début des années quatre vingt nous notions que le site est une sorte de *"discipline de la socialité"* J. Fradin a empruntée cette dernière formule à F.V. Hayek, cité p. VI in "Equilibre ou Harmonie. Idée d'équilibre et conception du social avec un sous-titre critique externe de la Théorie de l'Equilibre Général (TEG)". Dans cet *"Essai de synthèse de 20 années de recherches critiques,"*J. Fradin soulignait, déjà, que tout se passe comme si le social relevait du *"Sur-Naturel"*. Précisément, cet auteur définissait le social comme un *"Système Structurel Symbolique"* fermé sur lui-même. Il écrit, en substance, *"Un Espace Social Symbolique ne possède pas une logique naturelle"* (Document Equilibre ou Harmonie.. op. cit. p. 20). Autrement dit, le monde social se fait par construction.

[3] Avec la prolifération de la complexité, cet argument est recurrent dans les discussions scientifiques qui se mettent en place en cette fin de siècle. Un débat comparable a été mené dans un séminaire auquel nous venons de participer portant sur le thème suivant : "Dynamique socio-culturelle et action collective en milieu urbain : des comparaisons Sud-Nord". Séminaire organisé par plusieurs ONG (ITECO-Fédération des travailleurs sociaux - Réseau Sud-Nord etc...). Lors de cette rencontre à Bruxelles (11 déc - 16 déc. 1995).,plusieurs intervenants appartenant à des pays différents et à des disciplines diverses soulignent la nécessité d'une approche transdisciplinaire et flexible pour comprendre *"La vie ordinaire des gens"*. Il n'y a plus de *"cause unique"*. Le monde est peuplé de mondes composites qui marient, à la fois, la singularité et la diversité car pour survivre tous les systèmes sont ouverts au divers. Face à cette complexité, l'épistémologie parcellaire est handicapante car elle évacue le multiple.

[4] Face à l'incomplétude des paradigmes du marché (Rationalité micro-économique, Equilibre général...), la théorie économique contemporaine fait de plus en plus appel aux autres sciences sociales (science des organisations, sociologie, anthropologie, droit...) pour élucider les énigmes que posent les comportements économiques. C'est dans

être, nous semble-t-il, le penchant naturel de la pensée. Une des conséquences de cette attitude sur notre investigation est son mouvement perpétuel entre les différentes disciplines et entre le Nord et le Sud de la planète. En regardant le phénomène du développement qu'à travers un seul aspect ou d'un seul côté nous risquons d'appauvrir la compréhension de ses effets. C'est à l'intérieur de ce carrefour à contraintes multiples que s'est élaborée progressivement une démarche qui défend non pas la Vérité mais une vérité. Toute science est un duel permanent et respectueux entre plusieurs points de vue. C'est ce que nous appelons le principe de la tolérance méthodologique. Cette nécessité morale est aussi scientifique dans la mesure où toute forme de vie y comprise celle des processus économiques répond au principe de la diversité.

La clôture et l'uniformité mènent à l'impuissance et en fin de compte à la fragilité et à la destruction. Ce qui est valable en génétique végétale, animal et humaine l'est, dans une certaine mesure, dans des domaines aussi éloignés que sont les pratiques socio-économiques. En ce sens, les différences sont à révisiter et à valoriser dans l'entente mais non pas à stériliser.

L'hypothèse du pluralisme des formes de coordination entre les hommes, souvent manipulée dans notre recherche et amplement vérifiée par l'économie des conventions, dévoile la fiction de l'unicité procédurale des paradigmes de marché[5] De

---

cette perspective que se sont engagées l'économie des conventions française et l'économie institutionnelle dans son ensemble. Indirectement, pour nous, ces grilles de lecture montrent que les faits économiques sont en même temps des faits de société et de mentalité. Elles démontrent aussi que le marché, en lui-même, est incapable de produire une véritable socialisation. Il est dépouillé de toute durée (sociale). Il ne peut donc atteindre le statut d'institution. Comme le montre Philippe Steiner (Le fait social économique chez E. Durkheim, Revue Française de Sociologie XXXIII 1992 , l'intérêt peut, certes, rapprocher les hommes mais il peut aussi les diviser. Et c'est ce qui arrive le plus souvent en l'absence d'instances régulatrices de nature non marchande. Livré à lui-même, le marché, de régulateur il devient destructeur, d'où l'importance de l'ancrage social. Sur sa lecture de Durkheim, Philippe Steiner conclut que : *"le contrat n'est viable comme relation généralisée que parce qu'il est ancré sur un fond institutionnel"* (p. 650)

[5]Voir les chapitres les plus spécifiques comme le chapitre V sur l'économie des conventions comme conception socio-cognitive des comportements économiques. Cette approche vient préciser sur le terrain même des économistes le rôle des normes collectives dans les comportements économiques individuels. Au-delà des normes, cette voie mène vers la prise en compte des autres dimensions comme celle de la culture des acteurs, de leur éthique etc... En effet, le sens implicite des pratiques économiques est hautement éthique. Celle-ci, joue le rôle de lubrifiant et de stabilisateur des univers économiques. Le sens, la confiance sont utiles pour l'activité économique. C'est ce que Armatya Sen, grand économiste, défend aussi aujourd'hui. Dans une intervention intitulée "Codes moraux et réussite économique" au meeting annuel de la British Association for Advancement of Science (30 aout 1993), cet auteur, comme nous le montrons aussi dans de nombreux passages de notre recherche, souligne le fait que l'identité et l'éthique d'un peuple donnent une meilleure consistance à son économie. A ce sujet, il cite le cas du Japon où les comportements des individus et des organisations économiques ne sont uniquement motivés par le gain. Il existe des motivations qui échappent au paradigme de l'intérêt individuel. Pour sa défense, l'auteur évoque la méconnaissance dont a été victime Adam Smith lui-même. En effet, les disciples, compte tenu du poids du découpage interdisciplinaire, n'ont retenu que les grands principes de sa théorie de la Richesse et ont négligé totalement sa théorie des sentiments moraux. En d'autres termes, les auteurs qui ont le plus influencé l'évolution de notre discipline n'ont retenu que le principe que nous pourrions nommer des 3 B. C'est l'idée Smithienne que *"Ce n'est pas de la bienveillance du boucher, du brasseur ou du boulanger que nous attendons notre dîner, mais du souci qu'ils ont de leur propre intérêt. Nous nous fions non pas à leur amour de l'humanité, mais à leur amour de soi"*. (Cité par Sen lui-même). Selon nous, la mémoire sélective de la science économique a, pendant longtemps, appauvri l'analyse économique en réduisant des pans entiers de l'oeuvre du Maître, au principe du boucher-brasseur-boulanger. Comme le dévoile la théorie des sentiments moraux, l'individu smithien est plus varié, sa nature est ambivalente. L'homme est à la fois bon et coquin. Dans la bonté humaine, A. Smith, philosophe moraliste, retient, selon Sen, trois principes actifs : la *Sympathie, la Générosité*, (sacrifier son intérêt pour son prochain) et *l'Esprit Civique* (souci de l'intérêt public). En définitive, pour Sen, les phénomènes économiques sont beaucoup plus riches en éléments de nature

même, les nombreuses études de cas que nous exposons en économie de développement corroborent le principe de diversité sur lequel est batie notre démarche. Dans la réalité, le modèle unique[6] coexiste avec d'autres modes d'expression des comportements économiques. Ainsi les phénomènes économiques semblent trouver leur équilibre dynamique non pas dans leur prétendue pureté (autonomie totale des objets économiques) mais dans leur hétérogénéité. Dans les pays industrialisés comme dans les pays du Sud, les acteurs réexpriment constamment cette nécessité dans leurs comportements quotidiens. Ce réalisme n'est pas toujours pris en compte par les théories économiques qui veulent régner contre la liberté des acteurs. Pourtant, tout indique que le principe de diversité procure une stabilité aux agents d'un système. Tandis que l'uniformité conduirait à son implosion[7]

Contrairement aux *a priori* du constructivisme des sciences sociales, les agents des systèmes sociaux font preuve d'une capacité d'adaptation, souvent ignorée. C'est pour cette raison que de notre point de vue : mélanger des disciplines tout en étant à l'écoute de la subjectivité des acteurs c'est s'accrocher à l'état de nature des mondes composites.

Sans nier l'importance des approfondissements spécifiques à chaque domaine de l'Homme, il s'avère capital d'opérer un effort dans la direction des rencontres entre les sciences sociales et entre le chercheur et l'acteur. C'est une manière de faire barrage à tout simplisme. L'état de la théorie du développement nous en fournit un triste exemple. C'est un modèle des pratiques scientifiques qui a pendant longtemps ignorer totalement les conceptions des acteurs et par là même, leurs modes de réaction. C'est contre le refus du dialogue entre les cultures et entre les sciences de l'Homme que s'inscrit l'ensemble des arguments exposés dans cette thèse.

Commentant un rapport de la Banque Mondiale, Christian Comeliau écrit, à juste titre : *"L'effort des sociétés pour maîtriser leur développement et leur histoire restera dominé par un économisme étroit, aussi longtemps que les économistes ne se libèreront pas du simplisme excessif de leurs références théoriques, et aussi longtemps*

---

diverse que ne le décrit la théorie de l'échange. Au-delà du gain, il y a d'autre chose dans l'échange et dans la vie économique en général. Et c'est ce quelque chose que restituent les codes moraux. Ceux-ci influencent les institutions, qui, à leur tour, donnent *un ancrage* aux acteurs économiques. Ce que nous appellons dans notre terminologie : *un site.*

[6] Au sens où les lois économiques auraient le même comportement en tout lieu et tout temps. A cette précision nous pourrions rajouter les hypothèses de type uniforme qui conçoivent le fonctionnement économique des sociétés, uniquement sur la base de la procédure marchande et/ou planifiée. L'échange marchand n'est qu'une procédure parmi d'autres car les sociétés ne laissent pas faire, totalement, le marché. Au bout du compte, l'image d'une cité marchande universelle s'estompe (s'évanouit).

[7] A titre d'exemples, les effets de la polarisation mimétique sur les marchés financiers (crises boursières) ainsi que ceux du développement programmé sur les terrains du tiers-monde (inertie des économies formelles nationales) examinés dans cette recherche, restituent dans la réalité cette hypothèse.

que les sciences sociales ne coopèreront pas sur une base plus égalitaire pour promouvoir une réflexion de synthèse... derrière les agrégats comptables il y a toujours des groupes sociaux et des intérêts politiques".[8]

De manière générale, l'*"approche multicausale"* vise à organiser une cohérence (scénario) entre plusieurs facteurs, jusqu'alors isolés, qui ont une incidence. Ils peuvent être d'origine éthique, culturel, sociologique ou économique... Cette méthodologie intéractive peut puiser dans les ordres de pensée ou des disciplines différentes pour que le modèle explicatif soit le plus proche du déroulement des évènements. Pour un phénomène aussi complexe que le développement, une telle procédure d'investigation est plus féconde que les approches mono-disciplinaires.[9]

II - L'ECONOMIE DU DEVELOPPEMENT : SA CRISE ET SON ROLE DANS LA FORMATION DE LA METHODE DES SITES

Comme nous le montrons particulièrement dans le troisième chapitre (Cultures et Développement) de cette recherche, la théorie du développement est une simple extension internationale de la théorie économique qui s'est forgée dans le contexte des vieux pays industrialisés. Compte tenu de la fréquence des échecs des modèles qu'elle inspire, c'est maintenant l'économie du développement qui questionne l'analyse économique. En ce sens, elle demande des comptes à la tradition intellectuelle qui l'a engendrée. La créature se retourne contre le créateur. La crise des pratiques du développement permet donc un éclairage en retour sur l'histoire des pays, aujourd'hui, développés et une remontée aux sources de la formation de la pensée économique. Les deux voire les trois premiers chapitres de cette recherche matérialisent cet effort qui est fait à la suite des erreurs de la pratique des *"paquets de développement"* dans les pays du Sud. En d'autres termes, le savoir sous forme de sciences compartimentées nous empêche, non seulement, d'améliorer les approches *"sur site"* dans les pays du Sud

---

[8]Christian COMELIAU Le "Rapport sur le développement dans le monde 1988" de la Banque Mondiale : les limites du rééquilibrage idéologique.
Tiers-Monde T. XXIX n° 116 Oct-Sept. 1988 p. 1223 et 1224.

[9]Les métaphores peuvent aussi aider la pensée à combler ses déficits conceptuels. Les équivalents-images sont des intuitions qui cherchent le concept et la rationalité d'un phénomène inconnu, vague... Cette errance de l'esprit se fait dans un "champ topologique" mi-imaginaire, mi-réel. Cette étape est une nécessité par rapport à une meilleure approche de la nature des univers complexes qui prolifèrent à la suite du choc entre le développement et les *"sites locaux"*. La forme structurée de l'objet en question n'émergera que progressivement. Elle passe d'abord par des dilemmes du genre science et non science, économie et mentalité, individu et groupe, développement et cultures, industrialisation et sous-développement, formel et informel, marchand et non marchand, Rationalité et Irrationnalité, etc... Tout ce parcours permettra de mieux saisir les ressemblances et les différences entre l'objet et ce que nous pensions de lui.

mais aussi de connaître les véritables trajectoires des capitalismes occidentaux et leurs problèmes contemporains.

Dans tous les cas, le bilan des pratiques en la matière montre amplement que nous ne pouvons plus réfléchir comme auparavant. Face à la rebellion des *sites-cibles* en un mot l'échec de la programmation de développement, la recherche sur le développement est à cours de *dispositifs théoriques généraux*. Ca part dans tous les sens. C'est un univers brouillé. Les opérateurs du système de recherche n'ont plus de *"sens commun"*, celui d'un paradigme, autour duquel peuvent s'organiser leurs études de cas ou leur effort d'affinement théorique. Les repères de la science normale du développement se sont évanouis. Contrairement aux décennies antérieures[10] il s'agit bien d'une déstabilisation paradigmatique généralisée. Il nous est déjà arrivé de parler d'une crise de paradigme du développement[11]Quand, une science n'a plus rien à dire elle se tait. Et, c'est ce qui est arrivé en matière d'économie du développement. Il n'y a plus de schémas généraux de lecture de la question qui nous préoccupe.

Dans les relations économiques internationales la notion de développement ne semble plus avoir de fondement analytique solide. Cette crise de convictions touche même les experts. Ils n'en parlent qu'à l'occasion d'une discussion informelle. Tout ceci nous interpelle quant aux raisons profondes du maintien d'une notion assaillie par un doute généralisé. Les institutions officielles, internationales et nationales du Nord et du Sud, continuent , sans doute, à se référer au concept de développement pour des raisons extra-scientifiques pour ne pas dire politiques. Mais à long terme, une lutte contre la suspicion sans résultats économiques et sociaux significatifs est vaine. Les peuples finissent toujours par demander des comptes à ceux qui les gouvernent.

Sans diminuer la *"valeur scientifique"* des études qui sont menées sur le terrain et/ou sur des aspects particuliers du développement (Dette et Programme d'Ajustement Structurel, monographies sur les économies formelles ou informelles, transferts des techniques et innovation, micro-entreprise informelle, participation et développement...), auxquelles nous participons nous-mêmes dans certaines phases de ce travail, la démarche scientifique exige aussi un effort de réinterprétation d'ensemble des pratiques du développement. De ce fait, notre recherche s'inscrit à l'intérieur d'une démarche qui cherche à élaborer un ensemble des *"dispositifs théoriques"* sur les phénomènes du développement. Les aspects de ce dernier sont, dans la réalité, enchevêtrés. Chaque aspect s'exprime dans l'autre et réciproquement. A ces

---

[10]Nous faisons ici référence à la période approximative (1950-1980) marquée par une euphorie sur le développement. Même si le duel tradition-libérale - tradition marxiste avait cours, le concept de développement créait ainsi une perspective globale à l'intérieur de laquelle le pluralisme théorique puisait le sens du débat. Il s'agissait bien d'une concurrence scientifique à l'intérieur d'une même vision.

[11] H. Zaoual "La crise du paradigme du développement" Revue Tiers-Monde Tome XXV - n° 100 oct-déc. 1984.

interrelations, il faut *"rajouter"* les interactions avec les milieux d'accueil lors de l'application des politiques de développement. La réalité est donc, à la fois *"une"* et *"multiple"*, d'où la nécessité d'évoluer vers des théories et des *"modèles"* de pensée plus ouverts à la complexité[12].

Ce n'est qu'à ces conditions que les études de terrain reprendront du sens puisque c'est l'effort théorique réalisé qui nous orientera vers les faits les plus pertinents. En fait, la connaissance scientifique n'est pas celle des faits particuliers[13] . Elle réside dans la pertinence d'une théorie. Il n'y a point de science sans théorie ou comme dit Einstein, *"c'est la théorie qui décide de tout y compris des faits"*. De même selon le philosophe des sciences Paul Feyarabend, ce que nous observons dépend de ce que nous pensons ; et même de ce que nous croyons comme, le tente de le montrer la méthode des sites. Dans un site tout se tient (croyances, connaissances, comportements économiques ou autres, Communauté et individu). Les remarques que nous faisons ici sur des auteurs comme K. Popper, Einstein ou Feyarabend sont aussi décelables dans les travaux du français Gaston Bachelard.

Tout ceci crée une série de questions relatives aux modes de connaissance des problèmes économiques comme ceux du développement. Leur complexité est renforcée par le fait qu'ils découlent d'un échange entre des mondes différents au sens de notre hypothèse des sites symboliques. Ce chemin est parsemé de malentendus, d'ambivalences et d'ambiguités. A ce niveau, la crise du paradigme du développement laisse un grand vide derrière elle mais aussi une richesse à ausculter. Un tel projet ne peut être mené à bien que par le recours à plusieurs sciences à la fois. Il ne s'agit pas ici de leur simple sommation (des sciences côte à côte) mais d'une méthode qui cherchera à féconder l'intéraction de leurs regards particuliers en tenant compte de la spécificité de chaque monde[14].

---

[12] Voir chapitre 1 qui retrace l'épineuse question des relations entre Science et Croyances et qui met surtout en évidence dans la 2ème section l'évolution récente de la Science, vers de nouveaux paradigmes qui intègrent de plus en plus la complexité du monde réel (ordre et désordre, chaos, stabilité et instabilité, les sciences de l'imprécis et du flou..). C'est aussi ces complexités qui s'expriment dans la méthode des sites lorsque nous tentons de mettre en évidence les relations existantes entre les croyances, les connaissances et les comportements d'un monde donné. C'est une manière pour nous d'essayer de dépasser le fameux problème des *"parties et du tout"* ou celui de l'individualisme méthodologique et du holisme (voir notre hypothèse de la co-détermination qui est construite sur le caractère intéractif des relations des individus avec leur site d'appartenance).

[13] Voir nos considérations sur la méthodologie de K. Popper (par exemple section 2 ch. 1). Pour plus de précisions, se reporter à nos chapitres qui affichent des aspects imminement méthodologiques (chapitre 1, 2 et 6).

[14] Par rapport à ce programme de recherche, nous estimons une fois de plus que l'expérience de vie a aussi un rôle à jouer. Contrairement au scientisme, nous pensons que l'expérience humaine est susceptible d'être une subjectivité fertile en intuitions et en connaissances. Rien ne doit échapper à la pensée vigile y compris les sensations et les observations fugitives. Il s'agit de ce que les épistémologues des sciences appellent la psychologie de la découverte scientifique.

Pour utiliser une image, notre démarche est une architecture à plusieurs étages : Economie/théorie du développement/ouvertures vers les autres sciences et prise en compte de la pluralité du monde en vue de forger une capacité d'adaptation de la théorie économique. La structure de ces étages n'est pas fixe, elle est mobile au sens où les démonstrations ne suivent pas un cours linéaire.

L'épineuse question de l'objectivité d'un énoncé scientifique comme celui du développement peut nous servir à illustrer la flexibilité inter-disciplinaire que nous proposons. Nous pouvons ainsi commencer par un problème de nature culturelle et finir sur un autre du genre "technologie et industrie" sans qu'en apparence il y ait des relations. C'est la capacité de déchiffrage qui rend visible ce qui est occulté par des découpages qui ne sont plus opératoires.

Si nous partons du fait que toute pensée émane d'un site, sa version scientifique nous apparaîtra comme une *"forme purifiée"* des croyances du milieu. Cette opération de transformation s'effectue avec les procédures de l'abstraction et de déduction. Mais tout ceci n'élimine pas le fait fondamental que les théories dépendent des cultures qui les ont vues naître. Ce principe peut s'appliquer à la théorie du développement dans la mesure où le site symbolique qui la rend adéquate à son milieu d'origine est la culture du développement[15] de la société industrielle. Sans cette dimension, elle paraît insensée. Ses échecs pratiques seront médités dans ce travail avec cette préoccupation.

Ces considérations nous amènent à croire que les énoncés scientifiques comme les modèles d'action (ex : comportements économiques) émanent des croyances du milieu. La culture du développement en tant qu'inconscient collectif détermine non seulement les comportements économiques des acteurs de la société industrielle mais aussi la manière (théorie et modèles) dont on use pour les penser et les codifier. C'est ainsi qu'en raison du penchant naturel à la généralisation inhérente à toute pensée, il n'y a qu'un pas à faire pour prendre le monde comme son monde. Cette tendance à l'extrapolation, propre au constructivisme au sens de HAYEK, contribue à la non prise en compte de la pluralité du monde. De notre point de vue et contrairement au dualisme

[15]La notion de la culture du développement est un exemple de la méthode intéractive entre l'économie et l'anthropologie. La culture du développement serait considérée comme l'ensemble des dispositifs symboliques sur lesquels fonctionne la modernité à l'intérieur de la société occidentale. Cette notion nous l'héritons des débats fructueux que nous avons eus avec nos amis anthropologues. Dominique PERROT et Gilbert RIST, Professeurs à l'Institut d'Etude uUiversitaire de Développement de Genève. Ces échanges ont lieu dans le cadre du Réseau Sud-Nord "Cultures et développement" à Bruxelles. Ces deux chercheurs définissent, à leur manière, la culture du développement comme une mythologie qui fonde l'identité de l'Occident moderne. Tout compte fait, le développement sans culture du développement devient, dans la pratique, recessif. Il se détruit de lui-même car il ne trouve pas de moteurs symboliques, selon notre propre terminologie, pour l'alimenter. Les machines économiques consomment à travers les hommes des valeurs symboliques motivantes nécessaires à leur reproduction et leur extention. Quant à S. LATOUCHE, il soutiendra l'hypothèse du caractère non-auto-dynamique du capital. L'ensemble de ces discussions a créé un foyer de convergence sur la manière dont nous devons procéder pour faire avancer la théorie sociale des processus économiques.

cartésien et à toutes les conceptions objectivistes, il n'y a pas d'un côté un "pur esprit" et de l'autre des "réalités" que l'on peut appréhender du dehors sans aucune précaution[16]. L'esprit est aussi une maturation du milieu.

En réalité, les modes de pensée sont aussi des phénomènes culturels et sociaux. A un niveau ou un autre, c'est toujours le site symbolique (systèmes de valeurs et de représentations collectives) qui sort de lui-même et qui se regarde. Les énoncés scientifiques, leurs déductions (théories) constituent la manière dont il use pour se comprendre, pour agir et modifier ce qui l'entoure. L'ensemble de cette chaîne s'opère, en toute inconscience, à travers les individus-membres. Ce processus est animé d'un bout à l'autre par le sens commun et les règles sociales admises, eux-mêmes en perpétuelle évolution.

Comme nous essayons de le montrer dans notre programme général d'étude, il n'y a pas le moindre monde extérieur aux croyances y compris les sciences dures, la technologie ou l'industrie. En dernière instance, ces dernières nous apparaîtront, malgré leur caractère objectif et matériel, sous l'allure de sciences et pratiques socio-techniques. Leurs efficacités sociales dépendent, en effet, des contextes qui les intègrent. Et cette intégration est toujours sélective compte tenu de la variété des croyances et des pratiques des acteurs. Et c'est là où la notion de site est utile.

Dans le cadre de la société industrielle, par exemple, le site peut être identifié par un *idéal type*. De nombreux concepts de synthèse viennent à l'esprit lorsqu'il s'agit des problèmes du développement de la société moderne. Leur formulation dépend de la discipline qui les forge : culture des lumières (philosophie), culture du développement (anthropologie), complexe mythique de maîtrise et d'accumulation (socio-économie).

Nous pourrions facilement leur rapprocher aussi une série de notions héritées des économistes des conventions : dispositifs cognitifs collectifs (Olivier FAVEREAU), Common Knowledge (Jean Pierre DUPUY), connaissance commune (Robert SALAIS)[17]. De même, l'usage des concepts de la théorie de la communication

---

[16]Philippe BROCHET, sur la base d'une expérience de vie, a écrit un essai sous le titre polémique *"DESCARTES n'est pas marocain"* (Ed. L'Harmattan Paris 1984). Si nous souscrivons à l'esprit de cet essai, l'auteur n'explique pas les raisons profondes d'un paradoxe qui l'étonne. Notre grille de lecture dénoue ce paradoxe en mettant en relation les mentalités et les pratiques sociales. En raison de la pluralité des mondes, il n'est pas étonnant que DESCARTES ne soit pas marocain. Ce qui est dommage par certains côtés d'autant plus que l'individu moyen marocain comme celui de toutes les sociétés en voie de modernisation "aveugle" du tiers-monde ressent un vide. Il ne vit ni dans un univers "cartésien" ni dans celui qui serait fidèle à son site natif.
Des synthèses s'opèrent à l'intérieur de ces univers complexes dont la nature composite nous reste inconnue. Certains de leurs aspects négatifs peuvent être intégrés dans la notion générale d'un simili-capitalisme dans la mesure où le jeu social sur plusieurs mondes peut ne pas être fécond s'il n'est pas accompagné d'un effort et d'une éthique. Les synthèses peuvent être frauduleuses comme elles peuvent être fécondes. C'est la créativité, l'innovation et la dignité qui tranchent.

[17]Voir le numéro spécial sur "L'économie ces conventions" n°2 mars 1989.

(code, mémoire, sens..) est aussi pertinent dans la démarche que nous souhaitons forger[18]

Tout compte fait, l'essentiel est de reconnaître que chaque site se reconnait, au travers, des références qu'il diffuse, dans ses modèles de pensée et dans les comportements des individus et des organisations appartenant à son aire d'influence. Dans chaque milieu, l'ensemble de ces éléments forme un tout organiquement lié pour un moment donné. Ce n'est que de cette façon que nous pourrions donner un sens aux innombrables manifestations d'un système comme celui de la modernité. Du même coup nous pourrions comprendre les distorsions des modèles de la théorie du développement sur les sites du tiers-monde. Les univers complexes au sens de L. THEVENOT[19] y prolifèrent. En conséquence, toute approche économique doit se faire avec prudence en s'appuyant sur la méthode intéractive que nous proposons.[20]

III - LA METHODE DES SITES

Notre recherche antérieure sur un phénomène en apparence aussi *technique* que le transfert de technologie[21] nous avait déjà permis d'entrevoir la conception des phénomènes économiques que nous développons aujourd'hui dans notre travail. Notre itinéraire de recherche a donc débuté par la Technologie pour finir dans la "Sitologie" selon l'expression de nos partenaires de ENDA-Tiers-Monde-Dakar. Cependant, notons d'abord qu'une étude en profondeur de la technique montrerait que son déploiement présuppose la prise en compte du contexte, donc de la variété des terrains. Notre recherche avait, d'ailleurs, tenté de montrer que les transferts de technologie pouvaient être des fictions. L'acquisition marchande (et matérielle sous forme d'équipement) de la technologie ne garantit pas en elle-même une maîtrise de la part du récepteur, donc la fin d'une dépendance. Le premier problème que l'on a rencontré sur ce chemin est celui de l'absence d'un *"engineering autonome"* dans les pays qui restent des consommateurs de techniques *stricto-sensus*. Autrement, tout transfert effectif présuppose en réalité, de la part de l'agent récepteur une capacité de création et d'innovation pour mieux profiter des apports externes. A ces problèmes de nature techno-économique viennent se

---

[18]Voir par exemple "Système cognitif, site et "Traditions révisitées" ch 7 section II;

[19]L. THEVENOT in "Economie des conventions" op. cit.

[20]F.R. MAHIEU arrive à des conclusions voisines dans la meure où il met en évidence l'influence considérable de la mentalité africaine sur les comportements micro-économiques. Dans un tel contexte, le modèle de la rationalité individuelle que nous connaissons est inopérant. Sans la communauté, l'individu n'est rien. Dans de tels univers complexes, l'individu néoclassique (isolé et rationnel) ne survivra pas. Ainsi, la référence à l'anthropologie permet d'acclimater la théorie micro-économique à des univers étranges.

[21]Voir H. Zaoual : "Les transferts de Technologie" Thèse de 3ème cycle octobre 1980 - Université de Lille 1.

rajouter ceux que précise cette seconde thèse sur les contingences sociales et culturelles. Les théories, les institutions, les techniques vont apparaître, dans la nouvelle perspective que nous nous sommes choisie, comme des phénomènes historiques et culturels. Ils sont marqués par le site natif. Et leurs rencontres avec les milieux d'accueil induisent une chaîne d'action et de réactions. Ce qui rend les univers relatifs à des *"situations de développement"* fort complexes.

Dans cette perspective interactionniste, l'essentiel (adoption, sélection, rejet...)est aussi dans les mécanismes de réaction des milieux d'accueil. Ces derniers sont constitués de tissus culturels dont il faut identifier les spécificités afin d'opérer une meilleure remontée vers les obstacles qui gênent la coopération entre deux ou plusieurs mondes différents. Ce travail nous semble nécessaire pour rendre opératoires les modèles économiques ou technologiques que nous croyons, à tort, capables, à eux seuls, de faire basculer un milieu dans l'univers du développement. Les mentalités sont diffuses et il faut en tenir compte. Cette contrainte explique notre penchant pour l'anthropologie et les autres sciences sociales. Pour résumer, nous sommes anthropologue pour être économiste.

Dans cette perspective, l'intérêt que nous portons aux cultures est celui d'un économiste qui veut comprendre ce qu'il ne comprend pas. En perturbant nos modèles, les terrains nous lancent un défi qu'il faut relever. C'est cette exigence qui nous amène, aujourd'hui, à défendre la prise en compte de la *"subjectivité"* des acteurs dans nos raisonnements. La théorie du développement avait crû agir dans le vide.

La mise en évidence de cette erreur dont les effets sont argumentés dans cette thèse ne peut être faite qu'en recourant aux autres sciences telles que l'anthropologie la sociologie la psychologie cognitive, les sciences de gestion et à l'expérience des acteurs (individus, organisations locales, communautés de base, agents du développement...). Leurs enseignements nous permettront de concevoir les sociétés comme des organismes vivants. Etant ainsi, elles réagissent aux transformations projetées par les modèles de développement. Les entités en question sont mouvantes et demeureront même insaisissables dans toute leur profondeur.

Les sciences de la nature ont déjà découvert que leurs objets sont sensibles à leurs modèles de connaissance (théorie, instruments d'observation, modalités de l'expérience...). Ainsi, nous pouvons en déduire que chaque théorie produit un éclairage sur ce que nous voulons comprendre et il n'est pas certain que çà soit le meilleur. L'objet n'est pas indifférent ni à la vision du chercheur ni aux mesures concrètes qui en découlent.

Aujourd'hui, que l'on fasse de la sociologie, de l'économie ou de la gestion, l'accès à la mémoire et au système cognitif des acteurs est devenu primordial. A ce niveau, nos préoccupations en matière d'économie du développement rejoignent directement les grands axes de recherche qui se dessinent aussi dans les pays industrialisés. Et c'est pour cette raison fondamentale, que dans cette thèse nous défendons d'abord une conception générale du rôle économique des croyances et des normes à l'intérieur de laquelle les problèmes du développement dans les pays du Sud constituent un cas particulier. De ce point de vue, les cas empiriques décrits et les conclusions directes qui en découlent constituent de simples illustrations de la démarche globale que nous défendons.

Restituer la mentalité d'un milieu qui accueille le développement dans le tiers-monde ou celle de la société industrielle (ou tout simplement l'identité d'une entreprise ou d'une région d'un pays industrialisé) n'est pas une chose aisée. La remise en cause du découpage des réalités humaines et des procédures auxquelles nous nous sommes habitués s'avère nécessaire[22]. La solution qui s'offre à nous et que nous adoptons dans cette investigation est de mettre en évidence l'importance des conceptions du monde (valeurs, normes, identités..) dans les comportements des individus et des organisations. Autrement dit, nous définirons la culture des acteurs d'une situation par leurs dispositifs de croyances. C'est leur système de références à partir duquel ils se mobilisent et agissent sur le plan économique. Leurs actes économiques prennent ainsi place dans la conception du monde à laquelle ils adhèrent. C'est en partant de l'état imaginaire de leur site et de son parcours que nous pouvons avancer dans la compréhension leurs comportements économiques.[23]

Dans notre terminologie, l'usage fréquent de la notion de *site symbolique* mérite déjà une première explicitation. Les symboles d'un lieu sont constitués par les mythes et les valeurs qui le spécifient et motivent, en profondeur, ses agents. Ce lien d'appartenance sociale est avant tout un repère d'identification pour les acteurs. Il se forme à partir des *"divinités"* et des croyances collectives. Le véritable moteur humain

---

[22]Dans les anciennes traditions théoriques (positivistes, structuralistes, marxistes...), le chercheur était subjugué par les effets d'un regard qui voyait dans les faits et les structures des entités autonomes par rapport aux dispositifs symboliques du social. Dans notre perspective, les faits sont des créations comportementales qui tirent leur origine de l'état imaginaire du milieu. De même, les structures économiques et sociales sont produites par les individus au travers de leur système de croyances. Il est quasiment impossible d'éliminer l'acteur dans ce que nous observons et nous conceptualisons sous peine que la théorie sociale se sauvegarde en ignorant ce qu'elle est censée restituer.
Ainsi, la rencontre "directe" avec les sujets sociaux est un préalable à toute connaissance, d'où l'importance que nous donnons à l'acteur dans son site.

[23]Alexis de Tocqueville n'écrivait-il pas, en 1835, dans son ouvrage "De la démocratie en Amérique" : *Les peuples se ressentent toujours de leur origine. Les circonstances qui ont accompagné leur naissance et servi à leur développement influent sur tout le reste de leur carrière"* Editions Gallimard Coll. Idées Paris 1968.

d'un site (milieu, communauté, organisation, entreprise..) est-ce en quoi ont foi ses adhérents[24].

Ce sont des univers composites à l'intérieur desquels les comportements économiques se déploient selon des logiques spécifiques, donc inattendues pour la théorie ordinaire. C'est la voie des univers économiques complexes.

A travers notre étude, le phagocytage des modèles formels de développement par les sites locaux et le dynamisme des économies dites informelles révèlent, d'ailleurs, toute la complexité des processus sociaux à laquelle est confrontée la théorie du développement.

En somme, comme toutes les autres sciences sociales, l'économie du développement s'est épuisée en poursuivant rationnellement l'acteur[25]. La destruction de ses prédictions par les terrains et l'étendue infinie de l'informel mesurent le degré de liberté des acteurs.

Ce constat dévoile que les réalités humaines sont faites de couches historiques et culturelles dont les profondeurs resteront toujours inconnues. Même en isolant une *"couche comportementale"*, il n'est pas certain que l'on détienne les clefs définitives d'un comportement par là-même, une maîtrise prévisionnelle absolue.

---

[24]Les sciences humaines et sociales héritées du siècle de la Raison ont beaucoup négligé le rôle des croyances dans les comportements des acteurs, individus ou organisations. Dans cette tradition, on admet que les croyances, en général, étaient antinomiques avec le Savoir. La croyance est considérée comme le contraire du doute. Aujourd'hui, la crise du rationalisme et du positivisme aidant, les "dimensions qualitatives" comme les croyances, les cultures etc... sont de plus en plus réhabilitées. On admettra volontiers qu'une croyance n'est ni fausse ni vraie. Si elle existe et qu'elle conditionne les comportements, il est donc nécessaire de la prendre en considération (voir le dossier spécial sur les Croyances de la Revue Sciences Humaines : "Les mécanismes de la croyance" n° 53 Août-Septembre 1995). De nombreuses disciplines y compris l'économie, les sciences cognitives, l'ethnométhodologie (Sociologie) reconnaissent maintenant que les faits observables sont des constructions socio-imaginaires produites par les systèmes de représentations et d'intéractions entre les acteurs d'un monde possible. Dans ces nouvelles perspectives, le réel et l'imaginaire sont inextricables. Dans cette structuration, contradictions et complémentarité coexistent, le transcendant y conditionne fortement le rationnel sans être, à son tour, totalement rationnalisable.

[25]En réalité, l'objet de la connaissance n'est pas donné, il se débusque par l'écoute et la prise en compte de l'identité du terrain. Tout énoncé *a priori*, s'avère, par la suite, déroutant. En éliminant la subjectivité de l'acteur, le positivisme de l'économie du développement et de manière générale celui des sciences sociales ne permet pas une véritable communication entre la pensée et ses objets. En somme, la substitution du regard de la *"cité savante"* (expression de P. BOURDIEU) à ceux que portent les sites sur eux-mêmes conduit à ce que l'essentiel échappe à la connaissance. Les concepts se décrivent ainsi en dehors du monde réel. Cette "clôturation" est ruineuse. La pensée vigile tente constamment de la rompre pour renouveler des notions scientifiques devenues, en réalité, des préjugés. Les scientifiques ont aussi leur inconscient culturel à soumettre à la critique. On n'avance qu'avec des ruptures de regard au sens d'une relecture de ce qui s'est imposé auparavant. La science est à ce prix. La résistance est le signe d'une impuissance, celle du refus de penser autrement. La vraie rationalité en recherche scientifique est par essence tolérante. C'est ce principe de liberté *d'émettre* qui peut sauver ce qu'Edgar Morin a appellé *"la civilisation des idées"* dansl'une des dernières phrase de son *"Introduction à la pensée complexe"* (ESF - Editeur, Paris, Mars 1992 p. 157). Autrement dit, la science progresse par pluralisme. C'est la seule manière d'avancer dans le décryptage des illusions qui nous ont fait croire que *"les sous-développés allaient se développer que les développés n'étaient pas sous-développés"*(Introduction... p. 158).

Face à des procédures rationnelles ayant pour but de le mettre *"totalement"* en évidence, le sens implicite des pratiques d'un site semble se faufiler et se recomposer ailleurs. Ce caractère infini, digne de l'image d'une géologie, du sens implicite, destabilise toute conception constructiviste.

La seule manière de répondre à ce défi qui conditionne les problèmes techniques d'un économiste est d'accompagner le milieu considéré par des méthodes souples et ouvertes sur son identité. Ecouter et dialoguer sans imposer sera, sans doute, la norme éthique et scientifique que toute science sociale sera amenée à adopter tôt ou tard. Pour ne pas appeller barbarie ce qui n'est pas de son usage (inspirée de Montaigne).

En définitive, comme nous le précisons dans ce travail, un site est *espace - symbolique - repère*. C'est un *"façonneur - façonné"*. En ce sens, le site est une entité dynamique puisqu'il s'hybride constamment avec son environnement global. Ce n'est pas un système clos. Les liaisons et les interrelations avec ce qui nous semble extérieur sont innombrables et insoupçonnables. L'histoire du genre humain montre bien que les influences réciproques, les emprunts etc... se font dans toutes les directions et dans tous les domaines. C'est la loi de la nécessaire sélective ouverture des systèmes sociaux. C'est dans la nature des choses que d'être ouverte.

-

Mais cette même nécessité universelle s'accompagne en permanence d'un autre principe universel qui lui est concomitant, celui d'une tendance à la diversification. Les effets des échanges de toute nature entre les sites ou les mondes possibles prennent, à chaque fois, des tournures particulières. A l'image des organismes biologiques, les organismes sociaux transforment ce qui arrive dans leurs territoires respectifs.

De nombreux passages de notre programme de recherche montrent que dans ces processus de réaction, l'indétermination a cours, elle exprime la liberté indomptable des systèmes vivants. Ce qui s'affirme par une capacité à interpréter l'information. La manière dont s'opèrent ces processus dépend des singularités des parcours. A ce niveau, celui qui veut être attentif à l'intimité des sociétés humaines concrètes sera subjugué par le caractère infini des bifurcations qui se présentent à elles. Cette complexité pose de redoutables problèmes aux *"sciences sociales compartimentées"* qui voient dans les faits sociaux (économiques ou autres) des *"choses isolables"* des croyances des acteurs et des contingences d'ensemble de leur monde. Les expériences en développement montrent bien que les faits ne sont que les figures fugitives de processus plus complexes qui allient le divers, les croyances et les pratiques. Le fait d'avoir négligé ces profondeurs dans l'histoire économique des pays industrialisés et dans les pratiques contemporaines du développement , le réductionnisme en la matière montre aujourd'hui

tout son échec. Face à la consistance des dynamiques dites *"informelles"* , le développement *"stylisé"* dans des modèles inadaptés s'en trouve perverti. Conformément aux sens que les acteurs donnent à leurs mondes, les sites *retravaillent* les influences qu'ils subissent. Comme tente de le montrer la démarche des sites, les réalités qui en ressortent sont, souvent, inattendues. Elles portent en elles les signes et les marques des mondes intérieurs des sites que l'expertisme néglige. Autrement dit, ces mondes d'intéractions multiples (voir la chaîne : acteurs - sites - environnement immédiat - développement) dévoilent le fait suivant : *les projets de développement, grands ou petits, ne sont pas des "modèles supraconducteurs" de l'expérience des pays, aujourd'hui, industrialisés.*

Contrairement aux sciences et pratiques ordinaires du développement, la démarche sitologique veut enseigner que les réalités que nous observons sont les signes de remodelages permanents de la vie des organismes sociaux. C'est cette vie intérieure qu'il faut approcher prudemment pour mieux déchiffrer les pratiques. Le changement social est une histoire de vie ou comme l'écrit un économiste français du début du siècle : *"Plus on étudie(...) la réalité économique, plus on s'aperçoit qu'elle se compose de faits de vie plus que de faits purement mécaniques"*[26]. Ce qui nous amène à soutenir que *le site c'est la vie ordinaire des gens*. Faits et gestes en portent les signes. Même la marque du sourire n'y échappe pas. En d'autres termes, la vie des groupes humains prend racine dans leurs *"souffrances"*, leurs *"connaissances"* (Savoir Social accumulé par expérience) et leurs *"envies culturelles"* Avant d'être le lieu d'organisations économiques ou sociales au sens large, les sites sont des *"patries imaginaires"* C'est ce principe déployé dans notre recherche qui fonde l'importance stratégique des systèmes de convictions et de conventions des acteurs d'un site donné. Les mythes, les croyances et même les légendes donnent toujours des configurations existentielles particulières aux gens et aux lieux. On se soumet aux rites et normes d'un site parce qu'on y croit (socialisation oblige) et pour tirer le meilleur d'un espace social. Appartenir à un site donne un *"droit de cité au milieu de nos semblables"*. Les sites font toujours surgir leur histoire[27] propre et la complicité des hommes qui les portent dans leurs conceptions du monde. Les sites sont des *"vrais pères et mères"* pour les individus. Sans eux, les individus ne sont rien puisque les sites leur procurent le sens de leurs existence et de leur conduite les uns vis-à-vis des autres. C'est du *sacré pratique*. Les sites sont donc une sorte de *"machines sociales à intégrer"*.

---

[26]F. Simiand : quelques remarques sur la récente littérature monétaire, AnnéeSociologique 1923-1924 p. 758-791. Cité par Ludovic Frobert : "Une intuition du déséquilibre en France dans les années vingt : le programme de F. Simiand" in Revue d'Economie Politique n°4, Juillet-Août 1992 p. 618.

[27]Voir le commentaire "Sensuelle et rêveuse sociologie" que fait Georges Balandier de l'ouvrage de Pierre Sansot : "Jardins publics" Payot 1993 in Le Monde des Livres du 28 mars 1993 p.31.

En effet, la fonction essentielle de ces systèmes est de produire de la cohésion avec de l'hétérogénéité. C'est ce qui fait dire à J.C. Ruano-Borbalan *"Le dispositif imaginaire assure au groupe social un schéma collectif permettant à chaque individu d'y inscrire sa propre expérience"* [28] C'est à l'intérieur des sites en tant que *"systèmes mentaux de références"* que se forment les normes et le savoir commun des acteurs[29]. Car la culture est le véhicule de toute chose[30] Comprendre un monde passe donc par l'analyse de ses représentations mentales sociales. Ce travail conditionne la pertinence des matériaux conceptuels utilisés et rappelle ainsi l'hypothèse kantienne : toute connaisssance est façonnée par les *"catégories de l'entendement"*.[31] En d'autres termes, pour kant, la réalité en soi est inaccessible car les pensées demeurent prisonnières de nos structures mentales. Et comme ces dernières varient selon les époques et les lieux, il devient nécessaire de pondérer ce qu'il y a d'universel dans la nature humaine par les singularités sitiennes. Le rapport à ces dernières doit être celui d'une tolérance pour mieux saisir en quoi les acteurs d'un lieu ont foi[32]. Car *"une représentation,* nous fait remarquer Michel Denis, *n'est pas vraie ou fausse, l'important et qu'elle soit fonctionnelle*[33]. Il faut donc la prendre en considération car le déchiffrage des pratiques en dépend.

Ces tentatives d'interpréter les interprétations des acteurs doivent se faire, comme nous le montrons à la fois dans les arguments théoriques et empiriques de la méthode des sites avec la plus grande prudence. Car, nous avons tous tendance à catégoriser les réalités, les nôtres comme celles des autres, en fonction de notre site d'appartenance ou du moins des représentations que nous héritons de lui. C'est tout simplement du socio-centrisme. Il y a toujours des différences mais parfois il y a aussi

---

[28]Jean Claude Ruano-Borbalan : "Une notion clef des sciences humaines" in Dossier : les représentations Images trompeuses du réel. Revue Sciences Humaines n° 27 Avril 1993 p. 18.

[29]Une représentation sociale peut être considérée comme une forme de connaissance dite de sens commun. C'est d'ailleurs, ce que suggère, par exemple, Denise Todelet dans un article intitulé. "Les représentations sociales. Regard sur la connaissance ordinaire" in Revue Sciences Humaines op. cit. p. 22. En d'autres termes, chaque site produit des connaissances communes dites de sens commun. Ce savoir commun est un modèle de pensée et d'action qui s'élabore socialement. Il est le fruit des expériences individuelles et collectives du groupe humain du site considéré. Sa visée est pratique puisqu'il est aussi un stock de savoir-faire à partir duquel le groupe tente de maîtriser son environnement.

[30]Ce qui arrive aux acteurs d'un système social arrive aussi aux scientifiques. Comme les pratiques sociales, les pratiques scientifiques reposent aussi sur des croyances, celles qui soudent la communauté des scientifiques à un moment donné de son parcours. *"Quand un scientifique pense pour lui, il pense comme les autres... naturellement. La pensée scientifique est celle des sciences, non des scientifiques"*. Cette hypothèse de Jean Marie Albertini, bien qu'extrême nous aide aussi à concevoir l'idée que les pratiques scientifiques fonctionnent aussi sur des sites disciplinaires voire paradigmatiques à l'intérieur de chaque discipline. J.M. Albertini : "La pédagogie n'est plus ce qu'elle sera "Presses du CNRS - Le Seuil 1992 Cité par J.C. Ruano-Borbalan op. cit. p. 18.

[31]Voir J.C. Ruano-Borbalan op. cit. p. 16

[32]La communication entre les hommes ou entre des collectifs d'humains quelconques présuppose la prise en compte de la disparité des codes culturels.C'est d'ailleurs ce que démontrent les théories de la communication interculturelle (voir par exemple le numéro spécial de la Revue des Cahiers Français n° 258 oct-Déc. 1992 sur ce thème). La question de la diversité pose celle du sens que chaque site donne à son monde. A ce sujet, Edmond Marc Lipiansky écrit *"Tous les codes varient d'une culture à l'autre et posent donc, au même titre que la langue, des problèmes de traduction et d'interprétation"* p. 27. La communication interculturelle in Cahiers Français op. cit. Les sites ne sont pas des cases vides. La pluralité des sens presuppose donc des efforts en matière de *"dialogue de convergence"*.

[33]Entretien avec M. Denis in Revue Sciences humaines op. cit. p. 21

une *"surestimation des petites différences"*[34] Dans la démarche des sites, nous avons, à chaque fois, essayé de ne pas céder à *"l'éthnocentrisme"* sans pour autant tomber dans *"l'exotisme"* car les paradis perdus peuplent l'inconscient du chercheur. C'est cet équilibre que nous avons tenté de maintenir tout le long des chapitres exposés dans ce travail. Tout compte fait, la rationalité de la démarche scientifique réside dans notre capacité à faire l'effort, toujours renouvelé, de réaliser des ajustements raisonnés entre les divers et l'uniforme, l'irrationnel et le rationnel, le singulier et l'universel... En ce sens la méthode des sites se veut souple, dialogique... dans sa manière d'aborder les vérités des mondes possibles qu'elle a visités dans ce travail. Ce qui répond parfaitement aux limites que nous devons fixer à tout rationalisation aveugle de nos idées ou de nos mondes.*"La rationalité* écrit E. Morin *est avant tout dialogue entre la pensée humaine et le monde empirique... Quand le dialogue avec le réel s'interrompt, la rationalité dégénère en rationalisation, système d'idées cohérent qui ne peut plus accepter le démenti des faits ni les arguments qui le nient"*[35].

Afin de mener à bien l'ensemble du programme de recherche que nous avons tenté d'expliciter dans cette introduction, nous avons opté pour un exposé sous forme de chapitres. Chaque chapitre a sa propre marque et son domaine tout en venant renforcer la perspective globale de notre travail : la mise en évidence de ce que l'analyse économique ordinaire a négligé dans l'approche qu'elle fait du changement social. C'est dans cet esprit que, pour dire simple, la *"dimension culturelle"* a été réhabilitée dans ce travail à travers l'ensemble des chapitres. Il s'agissait, à chaque fois, de souligner l'importance des systèmes de valeurs des sites et des acteurs dans les phénomènes que nous examinons ou les disciplines dont nous usons (Science, Economie Politique, Economie du développement, pratiques du développement, micro-expériences et dynamiques informelles, conventions et marché,les sciences de gestion et le monde des organisations...).

C'est cette progression que nous avons choisie pour montrer que nous ne pouvons plus penser comme auparavant en matière de développement économique, une façon de dire que nos connaissances scientifiques d'antan sont devenues explicitement des préjugés.

---

[34]Voir Edmond Marc Lipiansky. La communication interculturelle op. cit. p. 29.

[35]Edgar Morin "L'émergence de la pensée" Diogène n° 155 Juillet-Septembre 1991 Edgar Morin, dans l'exposé de sa pensée sur la complexité, introduit une idée voisine de la notion de site. De son point de vue, dans toute organisation il y a une dimension cognitive. C'est le sens et la capacité qu'ont les organismes de lire leur environnement afin d'y puiser les ressources dont ils ont besoin. C'est ce que l'auteur désigne par *"l'auto éco-organisation"* des systèmes vivants. Dans ces processus complexes le symbolique et le mythologique ont leur place. Comme les humanités antérieures, l'humanité contemporaine : *"élabore associe et combine une pensée empirique - rationnelle- technique et une pensée symbolique - mythologique - magique"* (p. 143 L'émergence... op. cit.).

"Dans toute modélisation du progrès de la science... échappera toujours une dimension essentielle de la pensée scientifique ou non : celle de l'imaginaire" [1] .

CHAPITRE 1

SCIENCE ET CROYANCES

[1] Une des grandes conclusions de l'article de Paul Scheurer "*Progrès et rationalité scientifiques selon Laudan ou comment saborder leur modélisation*" In *Revue philosophique* de Louvain T. 82, Août 1984 Quatrième Série, n°55.

INTRODUCTION

La relecture du modèle de la science "moderne", celui que la science économique a tenté d'imiter au XVIIIème et XIXème siècle et qui continue de nous influencer est une nécessité dans notre démarche. Les raisons de ce réexamen sont multiples. Elles sont à la fois culturelles, théoriques et procédurales. La notion de développement, en tant qu'extension des lois économiques admises, porte les traces de la conception de l'univers qu'avait la science laplacienne. Cette dernière, à son tour, ne peut pas être saisie dans ses profondeurs sans un voyage à l'intérieur de la culture du 18ème siècle. Pour comprendre le fonctionnement de la civilisation industrielle et l'échec du transfert de ses modèles, la morale scientifique nous dicte ce détour. D'un autre côté, l'accumulation des conclusions de cet examen nous permettra de mieux comprendre la formation de l'idée de loi en économie politique et d'en saisir les effets sur les théories du développement. Cette maîtrise étant assimilée, notre démarche sera mieux armée pour aborder la crise de la conception déterministe non seulement dans les sciences "*dures*" mais aussi et surtout dans la science économique conventionnelle. La relecture que tente de faire l'économie des conventions est justement un modèle de réponse à cette crise et à la montée des "*univers complexes*". Pour le moment, dans ce premier chapitre, nous tenterons d'isoler la conception culturelle sous-jacente à la science ainsi que les débats relatifs à ses procédures et à ses développements les plus récents.

C'est ainsi que dans une première section, nous mettrons en évidence les impulsions culturelles spécifiques qui ont donné naissance à la science. Nous saisirons cette occasion pour faire un commentaire sur le dilemme que pose la science dans son alliance avec la société industrielle. Un cours passage sera accordé à ses procédures et leurs premières influences sur notre discipline. La seconde section nous permettra de situer les débats contemporains sur la science afin d'en tirer les conclusions qui s'imposent et l'inspiration nécessaire à un renouvellement dans l'approche économique des phénomènes de développement[2].

---

[2] Une version réduite de cette seconde section a été publiée sous le titre : "*Les dimensions cachées des processus scientifiques : une leçon pour la science économique*". Revue "Innovations" n°1 Janvier 1995 - Ed. L'harmattan - Paris

"Dans la vision traditionnelle de la science où tout est déterminisme, il n'y a pas de sujet, il n'y a pas de conscience, il n'y a pas d'autonomie"[3]

SECTION 1

LE COMPLEXE MYTHIQUE DE MAÎTRISE

[3] EdgarMorin : "*Introduction à la pensée complexe*" ESF Éditeur - Paris (1990), 4ème tirage Mars 1992, p.88

I - LES DIMENSIONS CULTURELLE ET HISTORIQUE DE LA SCIENCE

A - Le "logiciel culturel" de la science.

L'examen de la dimension culturelle de la science conduira, sans doute, à nuancer l'autonomie absolue de ses matériaux conceptuels et de ses méthodes. En effet, l'histoire des sciences enseigne que la définition et le traitement d'un problème scientifique est toujours soumis aux croyances de son époque. Tout le travail effectué par Thomas Kuhn, physicien de formation, vise à démontrer que les processus scientifiques ont une dimension historique[4]. Ainsi, l'idée d'un progrès accumulatif des "vérités" apparaît schématique par rapport à la complexité dans laquelle se déploie l'esprit scientifique.

Sur une durée encore plus longue, celle qui sépare des sociétés de cultures différentes, il est possible de donner globalement à l'idée même de science des significations propres à la révolution culturelle qu'a connu l'Europe. La Renaissance italienne a été un commencement et le XVIIIème siècle un modèle de cette mutation profonde. Réfléchir sur cette genèse, c'est essayer de comprendre ce que cachent les longs processus déductifs auxquels nous limite la conception a-historique du développement scientifique.

Depuis Descartes, la séparation entre l'esprit et la matière a introduit une *culture de la coupure* nécessaire à la formulation de l'idée de loi naturelle. Cette croyance a donné lieu à des convictions et finalement à une mentalité extrêmement importante pour le déploiement du monde industriel. Comme dirait les théoriciens des conventions, c'est un "*Common Knowledge*" nécessaire aux acteurs du système scientifique et industriel. Cette convention prend sa racine dans la célèbre formule de Descartes quand il dit que "*la connaissance nous rendra maître et possesseur de la nature*". Le sens implicite de cet énoncé est extraordinairement compatible avec les exigences de la société industrielle. La nature est un "*réservoir d'énergie et de matières premières*" exploitable à merci. On retrouve le même type de "*logiciel culturel*" chez F. Bacon avec le "*Knowledge is power*". Ainsi, la science, qui a contribué au développement industriel en Europe, a aussi une conception philosophique qu'elle ne dévoile pas toujours face aux combats qu'elle a dû mener contre les anciennes croyances. Au nom de l'"objectivité" et de ses résultats pratiques, la science a créé, sur la base d'une culture

[4] Thomas KUHN : "*La structure des révolutions scientifiques*" Ed. Flammarion - Paris - 1983

instrumentale, son propre paradigme qui rejette tout ce qui va à l'encontre de la convention de départ : la matière est un univers gouverné par des lois objectives. Cette vision deviendra le penchant de tout scientifique discipliné. C'est ainsi que la science construit son univers et le capture. L' utilité que la société retirera de ses investigations permettra à la science de mieux confondre *son* monde avec *le* monde jusqu'à ces dernières décennies marquées par une relative défection par rapport à la techno-science[5]. Pendant deux siècles, la science, tout en étant le produit de la culture instrumentale et productiviste, a contribué à la consolidation de cette même culture. Tous les domaines de la science ont été mis en valeur pour asseoir solidement la civilisation industrielle. Les conquêtes furent multiples et la société s'en trouva subjuguée. Les exploits scientifiques puis techniques ont été une manière de conquérir culturellement la société. C'est l'histoire de l'idéologie de l'Occident triomphant. Avec la science, la culture des lumières a injecté dans le corps de la société sa vision, un certain ordre du monde et un ensemble de pratiques. Le tout forme ce que l'on avait appelé le progrès.

Tout en instituant la coupure déjà évoquée, le système culturel émergeant de la société industrielle expulse aussi l'homme de la nature pour en faire un agent de conquête avant de se retourner sur lui avec la même conception. En effet, " *Les sciences humaines*, écrit Michel Meyer, *sont nées de la défondamentalisation du sujet, revenu homme empirique, étudiable scientifiquement.*"[6] Si la science a conquis la société, il fallait aussi que les hommes y adhèrent. Dans le cadre de l'histoire du système industriel, le concept de *"complexe mythique de maîtrise et de domination de l'Homme et de la Nature"* que nous proposons synthétise le code de lecture que le corps social a endogénéisé. Il résume à la fois les conventions de la société industrielle et révèle ainsi la nature culturelle des motivations profondes du capitalisme. La science y apparaît comme une grille de lecture dont la mission est de découvrir les grandes régularités de la nature et de la société. La dépendance de la science vis à vis de cette culture ambiante fait d'elle un phénomène historique. Si les épistémologues découvrent que les théories scientifiques ont une dimension historique, l'idée de complexe mythique de maîtrise et de domination nous permet d'aller plus loin en élargissant la thèse de l'histoire des théories scientifiques à l'ensemble du fait scientifique en général. La science n'apparaîtra ainsi que dans une société déterminée, celle qui a inventé la culture d'exploitation de l'Homme et de la Nature. En ce sens, les connaissances

---

[5] Cf certaines conclusions d'Abraham A. Moles "*Les Sciences de l'imprécis*" Coll. Science ouverte. Ed. Seuil Mars 1990.

[6] M. Meyer : "*Wittgenstein et Valery : deux figures de la modernité*" In Revue littéraire SUD bimestrielle 1986 p.157

chinoises, grecques ou arabes ont un autre sens que celui de la science. Les quelques ressemblances ne doivent donc pas faire évacuer toute la teneur culturelle spécifique à la société industrielle. Les *ressemblances* peuvent cacher des *différences* susceptibles de nous expliquer certaines impasses pratiques comme celle du développement dans le Tiers-Monde. Au point de vue d'une connaissance externe à la civilisation industrielle, ce que nous appelons l'occidentalisme, la science peut apparaître comme une pratique propre à un système de convictions, celui de la société de maîtrise et d'accumulation. Vues sous cet angle, les sciences de la nature seront considérées comme des sciences sociales au même titre que les sciences de l'Homme, celui qu'a dessiné la culture des lumières. Ainsi, les incertitudes des sciences de l'Homme en question reflètent de simples décalages avec les sciences de la matière à l'intérieur du même paradigme de la modernité. Pour la conception déterministe, le retard de la maîtrise des phénomènes humains par rapport à celle de la matière était une simple question de temps et de moyens. Il y a une pensée qui résume à merveille, la conception déterministe, depuis deux siècles, c'est celle de Laplace : " *Une intelligence qui, pour un instant donné connaîtrait toutes les forces dont la Nature est animée, et la situation respective des êtres qui la composent, si d'ailleurs elle était assez vaste pour soumettre ces données à l'analyse, embrasserait dans une même formule les mouvements des plus grands corps de l'univers et ceux du plus léger atome: rien ne serait incertain pour elle et l'avenir comme le passé seraient présents à ses yeux. Tous les efforts de l'esprit humain dans la recherche de la vérité tendent à le rapprocher sans cesse de l'intelligence que nous venons de concevoir*"[7]. C'est cette conception qui est en crise non seulement dans les sciences sociales qui ont essayé d'imiter son modèle mais aussi dans les sciences de la nature qui avaient su en tirer un progrès scientifique. En cette fin du XXème siècle, les sciences du chaos prennent progressivement la place de la conception Laplacienne.[8]

En résumé, l'histoire culturelle de la science montre qu'elle n'est pas un système de lecture clos. La science a été un outil d'une culture qui se veut conquérante du monde et de la nature. "*C'est excitant*, déclare M.R. Williams, directeur général d'une mine d'or d'Afrique du Sud, *de se battre contre la nature*"[9]. La science ne pose à la nature que les questions de son système culturel. De ce point de vue, elle peut être interprétée comme la "*tête chercheuse*" d'un projet culturel, celui de l'accumulation et du progrès matériel illimités. C'est à travers ces impulsions symboliques, entendues comme références culturelles, que l'on peut restituer le sens et les motivations de la

[7] Cité par A. A. Moles "*Les sciences de l'imprécis*" Seuil 1990 p.20

[8] Voir le paragraphe sur la montée des sciences du chaos.

[9] Voir Le monde du mardi 9 avril 1985 "*Dans les profondeurs de la terre*"

science productive. C'est une "*forme logifiée*" d'un ordre imaginaire qui conçoit l'univers comme un réservoir d'énergie à exploiter de façon illimitée. Le modèle de la science est donc tributaire d'une culture et d'une histoire[10]. Le réel y est construit au point que les sciences de la société industrielle peuvent être interprétées comme des mythes codifiés et rationalisés. En fin de compte, tout le progrès de la science a été un progrès à l'intérieur d'un "immense progrès" dont les définitions ont été posées avant même la révolution industrielle. Dans cette perspective, le XIXème et le XXème siècle n'ont été que de longues périodes d'application.

B - Le dilemme de la science : de la critique à la dépossession

Jusqu'ici, nous avons essayé de montrer que l'institution la plus neutre qu'est la science a aussi des racines culturelles. La manière dont elle regarde l'univers trouve son sens dans ce que nous avons appelé le complexe mythique de maîtrise. Cette culture motive de l'extérieur, son développement historique. Maintenant, il s'agit de réfléchir sur le dilemme qu'elle pose à l'Homme et à tous les hommes.

L'appauvrissement de la notion d'idéologie par le scientisme est une pratique de la science qui lui permet de s'instituer. Pour "*être*", elle crée son "*contraire*". Mais, en réalité, elle ne peut "*être*", comme nous l'avons montré, sans convictions culturelles. En conséquence, toute sa force réside à faire croire qu'elle est au dessus de la société et de ses valeurs. Tout se passe comme s'il suffit d'y croire pour que cette réalité soit ! Les convictions partagées donnent lieu à des conventions et enfin à des réalités. C'est dans cette conjecture que le *comment* gagne la partie sur le *pourquoi.* Contrairement à la quête jugée stérile de la métaphysique (explication non rationnelle non utilitaire du monde et de la condition de l'Homme), la science se donne comme mission d'enquêter sur l'univers pour mieux le comprendre et le maîtriser. La science n'a pas pour but d'expliquer *les choses en soi* mais plutôt de dégager des *relations* entre les événements observables. Par cette attitude, la science moderne a contribué à ce que les penseurs allemands ont appelé le "*désenchantement du monde*"[11]. Cette désymbolisation s'accompagne d'une "*innovation*" culturelle et méthodologique, celle de l'examen critique par la raison. Kant, l'un des plus grands représentants de la culture des

---

[10] Cf Antoine Danchin : "*Expérience et méthode*" in "La philosophie des sciences aujourd'hui". Sous la direction de Jean Hamburger éd. Gauthier Violars, Paris 1986 p.182

[11] La nature a été vidée de ses significations, ce vide crée, selon Seyyed Hossein Nasr, la misère de l'Homme. "*L'Homme face à la nature*" Ed. Buchet/Chastel Paris 1978 p.14. L'actualité des problèmes écologiques confirme quelque part ce sentiment. L'Homme domine la nature mais cette domination risque de le dévorer. C'est une conquête qui semble sans issue en l'absence d'un self contrôle

lumières, faisait magistralement remarquer : " *Notre siècle est particulièrement le siècle de la critique à laquelle il faut tout soumettre. La religion alléguant sa sainteté et la législation sa majesté, veut d'ordinaire y échapper; mais alors elle excite contre elle de justes soupçons et ne peut prétendre à cette sincère estime que la raison accorde seulement à ce qui a pu soutenir son libre et public examen*"[12]. C'est ainsi que la raison a révolutionné les mentalités en faveur de la Science. La critique rend "l'Homme debout" au sens d'une image répandue dans la culture des lumières. Dieu est mort et l'"Homme" est le centre du monde. Il est à la pointe de l'évolution. Mais dans le même mouvement, cette conception dépossède l'homme de sa nature profonde pour en faire une "machine", un automate, un objet[13].

Si le mouvement en faveur de la raison a apporté la liberté de la critique, la science a épousé une conception utilitaire compatible avec le système d'accumulation industriel. La science vise, avant tout, à produire "*une utilité pratique*"[14]. La science ne parle et ne capture dans l'univers que ce qu'elle peut traduire dans son langage en rapport avec cette préférence. Si un problème mène ailleurs, elle l'expulse de son champ comme un problème non scientifique. C'est une destruction du pourquoi ? C'est ce lien entre la science et la société industrielle qui amène P.Thuillier à écrire : "*Les normes épistémologiques de la science elle-même ont un enracinement social*"[15] Plus la société industrielle se développera, plus la science, la technique et l'industrie agiront, de manière synergétique, dans la direction de l'utilitarisme. La notion de méga-machine intègre l'ensemble de ces liens.

La rationalité de la méga-machine pousse la science dans le sens de l'instrumentalisme. L'aspect utilitaire de la science s'en trouve renforcé au point où les "*valeurs efficaces*" l'emportent sur la conscience qu'elle est susceptible d'avoir sur l'explication du monde. Ce qui est rentable est utile donc vrai. Cette "*toile d'araignée*" (culture instrumentale, économie, science, technique et industrie) laisse entrevoir les

---

[12] Kant : "*Critique de la raison pure*" P U F Paris 1980 note p.6

[13] C'est ce qui amène M. Foucault à écrire : "*Les lumières qui ont découvert les libertés ont aussi inventé les disciplines*" et cela dans tous les domaines, de la folie à l'économie. (Cf "Surveiller et punir. Naissance de la prison" Gallimard Paris 1975). Ainsi, tout se passe comme si la culture des lumières introduit à la fois un progrès et un contrôle social. Son système de référence pénètre le corps social tout entier, et se sédimente en un nombre impressionnant de structures et de constellations. C'est une stratégie de conquête de *l'intérieur* (ce qui fait défaut aux pays du tiers-monde : l'introduction d'un modèle économique ne garantit pas celle de sa culture). Sur l'ambivalence *liberté-contrôle* voir aussi Stéphan Breuer "Foucault et l'après-Foucault vers une théorie de la société disciplinaire" In *Revue Internationale des Sciences Sociales* n° 120 UNESCO 1989.

[14] Cf René Guenon : "*La crise du monde moderne*" Gallimard 1979 p.93

[15] Entretien avec Pierre Thuillier : "*La fonction théorique de la science et le péril technocratique*" Esprit n° 8-9 Août-Septembre 1983 p.115

dangers et les formes d'aliénation que provoque un sur-développement non contrôlé de la méga-machine.[16]

II - LES PROCÉDURES DE LA CULTURE "SCIENTIFIQUE"

La science est un système d'énoncés sur les lois qui gouvernent l'univers. C'est une connaissance des *"relations répétables"*[17]. Les substances des choses ne l'intéressant pas, tout son effort est orienté vers l'identification de relations entre des quantités *"désincarnées"*. *"Pour la science,,* écrit Otto Neurath, *il n'y a pas de "profondeur", il n'y a qu'une surface"*[18]. La science observe, enregistre, classe et théorise les phénomènes qu'elle ausculte à travers son prisme. *A priori*, cette enquête sur la nature se veut objective et compatible avec la raison. Le formalisme permet de condenser sous forme d'équations les *"causalités"* repérées. Deux grands courants philosophiques ont marqué la démarche scientifique : le rationalisme et l'empirisme. Chacun a produit sa méthode d'investigation. Ainsi, le réductionnisme scientifique peut respectivement opérer à l'aide de l'induction ou de la déduction. Cette dualité extrême peut couvrir des procédures de synthèse qui cherchent à relier les faits bruts et les énoncés de la science en exploitant indifféremment les deux méthodes. Ces procédés d'exécution sont une question d'écoles qui, d'ailleurs, pour certains auteurs comme G. Holton[19] ne vaut pas la peine d'être centrale dans le procès de la science. En réalité, on ne fait pas d'expérience sans une idée préconçue ou mieux une hypothèse. D'un autre côté, une hypothèse *a priori* est généralement le fruit d'une foule d'expériences inconscientes. Il existerait ainsi une *"moyenne idéale"* du modèle de la science entre ces deux extrêmes. Ces questions se sont posées à l'épistémologie qui se considère comme *"la science des sciences"*. Le but inavoué est de découvrir la méthode des découvertes car le savoir est conçu dans l'imaginaire scientifique comme un capital dont il faut accroître l'accumulation. Les affinités culturelles de la société industrielle sont encore ici prééminentes. Derrière les différentes procédures de la science et les réflexions qui

---

[16] Ce défi est aussi posé aux pays en développement à la différence que le développement réel escompté par la théorie ne se produit pas dans toute sa profondeur. En conséquence, leur citoyen "moyen" n'accède pas à la "prime" (le niveau de vie des économies développées) de la méga-machine. Les différents liens entre les éléments de la mégamachine n'ont commencé à être étudiés que récemment dans le cadre de la notion de "développement durable". L'actualité des risques technologiques et de la pollution en général, impose une redéfinition plus intégrée des problèmes de la société industrielle.

[17] Cf Jean Ullmo : "*La pensée scientifique*" Flammarion Paris 1969 P.26-35

[18] Otto Neurath : "*économiste et leader du cercle de Vienne*" Michel Rosier in Économies et Sociétés n°7 Mars 1987. Cette idée de Neurath rejoint celle de Grégory Bateson quand celui-ci écrit : "*La science sonde; elle ne prouve pas*" Cf "La nature et la pensée. Ed. Seuil Paris 1984 p.36

[19] Gérard Holton : "*L'imagination scientifique*" Gallimard Paris 1981.

portent sur elles l'identité culturelle est toujours la même, celle du complexe mythique de maîtrise et d'accumulation.

A - Le principe de l'induction

Ceci dit, certains auteurs comme le célèbre D. Hume ou même Ernest Mach[20] ont marqué de leurs empreintes le courant empiriste. Pour eux, la source de la connaissance émane de l'expérience. Ainsi, pour E.Mach, la science est une écoute individuelle et solitaire de la nature. L'observation précède la construction d'un système théorique d'interprétation d'un phénomène. Dans cette perspective, le détail et la diversité luxuriante de la nature sont à prendre en considération. Rien ne doit échapper à l'attention du chercheur. Tout peut être important. Des perturbations marginales et fréquentes peuvent dévoiler le véritable mécanisme d'un phénomène et condamner ainsi un énoncé analytique ou même synthétique admis hâtivement. La science ne semble jamais au repos. Ses hypothèses s'apparentent à des phénomènes biodégradables. L'idée de science renvoie à l'existence d'un "*monde extérieur*" objectivable par la connaissance scientifique. C'est une idée acceptée par tous les scientifiques dignes de ce nom. Si les empiristes mettent l'accent sur l'induction, c'est qu'ils croient que la pression de ce "*monde extérieur*" exerce des stimulants correctifs sur la pensée scientifique. Le test scientifique réside dans la preuve empirique. Pour démontrer, il faut d'abord montrer. Pour les empiristes, un énoncé sans fondement empirique est un trompe l'oeil. L'énoncé synthétique serait une "*moyenne idéale*" entre l'ordre de la pensée (le monde de l'*apriori*) et le chaos du monde factuel.

En somme, l'induction met l'accent sur les "*faits observables*"[21]. Mais, en étant trop ouverte sur la richesse du monde factuel, la méthode de l'induction perd, sur le plan de la rigueur. Les procédés de passage entre les faits et les hypothèses ne sont pas toujours satisfaisants. De même, le choix des faits peut être arbitraire... . Ce sont les principales critiques adressées par les tenants de la déduction[22]. D'ailleurs, les membres du "*Cercle de Vienne*" se sont attelés à donner une rigueur logique à l'induction. Le modèle de travail effectué par Rudolph Carnap illustre ce projet : "*La construction logique du monde*"[23]. Tout le programme scientifique du "positivisme logique" y est

---

[20] Ernest Mach : "*Erreur et connaissance*" Flammarion Paris 1908.

[21] Ici nous ne discutons pas de l'idée de la construction des faits par la théorie.

[22] Nous verrons plus en détail les critiques poppériennes à l'induction et à la logique inductive dans la seconde section de ce chapitre.

[23] Nous avons eu l'occasion d'en discuter les traits généraux dans le cadre d'un séminaire informel que nous avions animé à l'Université de Lille III (Cercle de réflexion interdisciplinaire et interculturelle : le CRII). L'ouvrage en

contenu. Ce recours au formalisme a pour but de découvrir des règles de traduction et de réduction entre l'empiricité et l'énoncé théorique. Mais, à force de formaliser le mécanisme de l'induction, on finit par détruire toute la richesse des "*faits*" telle est l'ambivalence dans laquelle s'est enfermé le positivisme logique.

B - La déduction : De la physique à l'économie politique

La méthode déductive fonctionne sur la base des énoncés *à priori*. Le raisonnement hypothético-déductif consiste à produire des systèmes explicatifs *à priori*. C'est par l'abstraction que l'on tente d'aller à l'essentiel d'un phénomène sans recourir à une observation minutieuse des faits. L'exemple type de cette démarche est la mécanique newtonienne qui a servi de modèle à de nombreuses sciences. Cette théorie a une forte capacité de prédiction. Ce modèle mécaniste a beaucoup influencé les économistes classiques. D'ailleurs, Ricardo a souvent été qualifié de Newton de *l'économie politique*. Le *principe de gravitation* du prix de marché autour du prix naturel d'A. Smith est aussi significatif de cette parenté. Même si A. Smith est resté quelque peu intuitif, selon, l'appréciation de K. Marx. Les lois de l'économie politique, disait D. Ricardo, sont : "*aussi certaines que le principe de gravitation*". Pour SENIOR, un autre classique, l'économie scientifique repose sur "*un très petit nombre de propositions générales*" dont sont tirées des conclusions *vraies* en l'absence de "*causes perturbatrices*". Le seul économiste classique qui s'est intéressé de manière explicite au problème de méthode est bien entendu John Stuart MILL.

C'est l'auteur que l'on rencontre le plus souvent chez le peu d'économistes qui tentent de faire l'histoire méthodologique de leur discipline. Concernant l'effet de la physique sur l'économie politique, il y a une phrase très significative de John Stuart MILL que cite, à juste titre, Mark BLAUG : "*comme le frottement en mécanique...*, écrit J.S. MILL, *les causes ainsi perturbées ont les leurs*"[24]. La méthode *à priori* est ainsi essentiellement abstraite et fait appel à la preuve logique pour tester sa cohérence interne. La théorie de la relativité d'Enstein en est aussi un exemple dans le domaine de la physique fondamentale. Pour Enstein, c'est la théorie qui décide de tout. La déduction est un procédé efficace à condition que l'intuition de départ soit géniale sinon c'est un système qui se ferme sur lui même et qui tourne à vide. A un certain niveau il

---

question n'est pas traduit en français. Il a fait l'objet d'un début de thèse en philosophie des sciences par Salah Yaiche - U F R de philosophie.

[24] Cité par Mark BLAUG dans son excellent ouvrage sur "*La méthodologie économique*" mais malheureusement, mal traduit en français. Economica 1982 p.56.

se confond totalement aux mathématiques et comme : "*La mathématique est du domaine de l'abstraction, elle peut dicter des choses dans le domaine de l'abstrait mais ne doit avoir aucune prétention en elle-même à la réalité*" "[25]. Toute proportion gardée, la déduction a fait l'objet d'un débat entre les économistes du XIXème siècle. Les réactions contre l'analyse en termes de lois tendancielles se sont faites sentir surtout chez J.B. SAY. Ses remarques méthodologiques sont disséminées dans ses notes mais non au coeur de son texte. Contrairement à Adam SMITH et surtout à Ricardo, le schéma d'accès aux lois économiques chez SAY s'oriente vers l'induction à partir des faits. Nous sélectionnons ici la note qui nous semble exprimer le problème à la page 318 du Traité : "*En économie politique, il ne s'agit pas d'apprendre ce qui devrait être, mais ce qui est ; de constater un fait, d'en assigner les causes, et d'en montrer les conséquences*" (note 1. p.318 Ed. Calmann-Lévy. Paris, 1972).

De même, la note 3 à la page 326 traduit ce même souci de donner la primauté aux faits. Le jeu de l'observation y est constant. Comme la méthode crée son objet, l'induction amène J.B. SAY vers le "visible" - et ce qu'il est - c'est le marché. De ce point de vue, la notion de prix naturel, tendance cachée et reproduite par l'abstraction déductive, n'aura plus de signification scientifique. Ce qui a cours en économie politique, pour cet auteur, sera le prix courant. Le prix de marché devient ainsi la catégorie scientifique dont on étudiera les mécanismes de formation et le prix naturel sera considéré comme une catégorie métaphysique, une "chimère" selon ses propres termes. On ne voit ainsi que ce qu'on pense. Si un problème est essentiel pour un point de vue, il peut devenir une fausse énigme scientifique pour un autre. La délimitation des objets scientifiques est toute relative. Les éclairages décrivent des conceptions, donc des croyances qui leur sont sous-jacentes.

[25] Cette phrase n'est pas celle d'un économiste qui défend la démarche littéraire de sa discipline mais celle d'un mathématicien-philosophe : René THOM, auteur déjà cité, inventeur de la théorie des catastrophes. Voir le Monde du Dimanche 30 octobre 1983 : "René THOM philosophe des mathématiques" p.XIV. L'hégémonie récente de l'économétrie sur l'économie politique est le signe d'une colonisation totale de l'analyse économique par le formalisme. Ce mimétisme est tel que Maurice ALLAIS a noté, à juste titre, que durant les dernières décennies les économistes ont fait plus de mathématique que d'économie politique.

"Le monde est à l'intérieur de notre esprit, lequel est à l'intérieur du monde. Nous ne pouvons pas échapper à un principe d'incertitude généralisée"[26].

SECTION 2

LES ÉVOLUTIONS RÉCENTES DU PARADIGME DE LA SCIENCE

[26] Edgar Morin : "*Introduction à la pensée complexe*" ESF Éditeur, Paris 1990 (4ème tirage) Mars 1992, p.32

I - LE PROBLÈME DE L'ÉVALUATION SCIENTIFIQUE DES THÉORIES SCIENTIFIQUES

A- La circularité Popper - Kuhn - Lakatos

La variabilité des objets à la suite de celle des méthodes crée des remous et des tourments pour la pensée scientifique en général. Les investigations les plus poussées résident essentiellement dans le domaine de la philosophie et de l'histoire des sciences. L'un des grands problèmes est celui de l'évaluation des théories scientifiques. A ce niveau d'analyse, il est impossible d'écarter la "méthodologie agressive" de Karl POPPER[27]. La position de l'auteur consiste à élaborer un "*critère de démarcation*" entre science et non-science. Pour cet auteur; le critère de la "*vérifiabilité*" propre aux empiristes est un critère restrictif et non fondé car toute hypothèse tend à n'isoler que les faits qui sont susceptibles de la corroborer. Pour K. POPPER, les faits (vérification expérimentale) ne doivent pas servir à vérifier des théories mais plutôt à les contrarier. De ce point de vue, la référence au monde factuel devient un grand stimulant pour la pensée scientifique. On prendra ainsi le soin de noter non seulement les faits qui nous donnent raison mais aussi et surtout ceux qui restent rebelles à nos hypothèses.

Tous les chercheurs dans ce domaine citeront la fameuse phrase où POPPER écrit : "*Il est loin d'être évident, d'un point de vue logique, que nous soyons justifiés d'inférer des énoncés singuliers aussi nombreux soient-ils ; toute conclusion tirée de cette manière peut toujours, en effet, se trouver fausse : peu importe le grand nombre de cygnes blancs que nous puissions avoir observé, il ne justifie pas la conclusion que tous les cygnes sont blancs*"[28]. Le protectorat de l'expérience sur les vérités scientifiques ne résiste pas aux critiques cinglantes de K. POPPER. L'analyse logique de ce dernier nous montre ainsi que les généralisations, souvent hâtives, opérées par l'induction ne constituent pas des vérités scientifiques. Le risque de l'exception est toujours présent. L'intégration des probabilités ne résout pas, à son tour, le problème logique de l'induction. Le critère que Karl POPPER substitue à celui de la vérification empirique est celui de la *réfutation*. Si on ne peut pas démontrer logiquement qu'une chose est vraie, on peut démontrer qu'elle est fausse. Contrairement, au positivisme, le critère de POPPER fait appel à l'expérience non pas pour montrer la véracité d'une hypothèse mais l'infirmer afin de montrer la faiblesse de son pouvoir explicatif dans les

---

[27] Karl POPPER : "*La logique de la découverte scientifique*" Payot (traduit en 1973) Édition 1982 Paris.
[28] Ibid p.23.

faits. Il introduit ainsi dans la science une capacité d'autocritique, celle de la réfutation. Un commentaire de Mark BLAUG peut être cité à ce sujet : "*Si une théorie aussi intrépide réussit de façon répétée à repousser l'infirmation et si, en outre, elle prédit avec succès des résultats qui ne découlent pas d'explications théoriques concurrentes, elle sera jugée hautement confirmée ou comme POPPER préfère dire, "bien corroborée". En résumé, une théorie est corroborée si nous sommes incapables de trouver un fait qui la réfute*"[29]. Si nous appliquons ce critère à la théorie du développement, nous avons le choix devant une masse de faits tellement contraires à ses prédictions que sa valeur scientifique au sens Poppérien est quasiment nulle. La méthodologie de POPPER consiste finalement à donner des prescriptions pour faire de la "bonne science". Elle est en ce sens a-historique. Elle écarte purement et simplement les effets du contexte sur les théories scientifiques. La question que l'on peut poser est celle de la possibilité ou non de séparer les critères d'appréciation d'une découverte scientifique de son contexte.[30]

Si certains auteurs comme Gaston BACHELARD ont fait une histoire "rationnelle" de la science même si elle est mouvementée par les obstacles et sauts épistémologiques, d'autres comme Thomas KUHN ont essayé de comprendre les effets du contexte historique sur le mouvement de la science[31]. Les convictions sociales et métaphysiques expliqueraient, selon cet auteur, le système scientifique de chaque époque. Ce relativisme va à l'encontre de l'hypothèse admise sur l'accumulation linéaire des connaissances scientifiques. Dans cette perspective, l'histoire de la science serait une succession de paradigmes séparés par des révolutions scientifiques. Le progrès scientifique y devient relatif dans la mesure où rien ne nous dit que les théories scientifiques contemporaines sont supérieures aux anciennes. Cette essence historique du mouvement de la science débouche sur l'inexistence de critères absolus d'évaluation et de comparaison. Les principales notions mises en oeuvre dans cette sociologie de la connaissance sont les suivantes : paradigme, science normale, anomalies et révolution scientifique. Si POPPER propose une méthodologie des sciences, T.KUHN construit une méthodologie de l'histoire des sciences. Chacun privilégie un domaine mais chaque perspective est nécessaire à l'autre tel est le dilemme que LAKATOS a tenté de résoudre à travers sa théorie des programmes scientifiques.

---

[29] Mark BLAUG Op. cit. p.22

[30] Sur ces rapports complexes entre le "*contexte de la découverte*" et le "*contexte de justification*", Paul FEYERABEND fait remarquer que : "*les bonnes justifications doivent être découvertes exactement comme les bonnes théories ou les bonnes expériences*" Adieu la Raison Coll. Science ouverte Seuil p.17 note 7 Paris 1989

[31] Thomas KUHN : "*Structure des révolutions scientifiques*" Flammarion 1983.

Pour résumer la contrainte à laquelle il se heurte, Imre LAKATOS déclare *"la philosophie des sciences sans l'histoire des sciences est vide, l'histoire des sciences sans la philosophie des sciences est aveugle"*[32]. Le programme intellectuel de l'auteur consiste à faire une synthèse entre POPPER et KUHN mais cet objectif se heurte à des contradictions malgré les atténuations qu'il fait des deux extrêmes. En adoptant la logique d'évaluation de POPPER, il finit par détruire l'historicité de la notion de paradigme de KUHN. Inversement, l'adoption de la notion de paradigme à travers la succession historique des programmes scientifiques l'amène à atténuer les impératifs de POPPER au point où ils s'effacent devant le relativisme historique des vérités scientifiques. Néanmoins, la méthodologie de LAKATOS en termes de "grappes de théories plus ou moins interdépendantes ou de programmes scientifiques" représente un effort interdisciplinaire à l'intérieur de la science (méthodologie des sciences et méthodologie de l'histoire des sciences).

L'"allergie" de POPPER par rapport à la dimension historique du phénomène scientifique induit une "sécheresse" dans sa pensée. Il est génial mais sans mémoire telle est l'appréciation générale que l'on peut faire sur son *"rationalisme critique"*.

Cependant, certains auteurs n'hésitent pas à exploiter sa critériologie pour apprécier le développement historique de leur discipline. Nous en avons rencontré un exemple dans le domaine de la géologie. Gabriel GOHAU[33], géologue de formation, tente de montrer que le terrain historique de sa discipline présente des références plus ou moins explicites de type popperien. Les formes primitives du principe de réfutabilité peuvent, selon lui, être décelées, par exemple, chez DOLOMIEU, géologue dauphinois qui, en 1798, écrivait : *"On a déjà dit souvent que mille faits concordants ne servaient qu'à rendre plus vraisemblables certaines hypothèses, et qu'un seul fait discordant ou contradictoire suffisait pour les renverser"*[34].

En conséquence, le test de la vérification affecte un fort degré de probabilité à la confirmation d'une hypothèse mais d'un autre côté, il ne garantit pas sa certitude totale. Les concepts-clefs de la logique de la découverte scientifique de POPPER semblent, selon G. GOHAU, à l'oeuvre, au moins de manière implicite, dans le développement historique de la science. Si la réfutabilité est un test nécessaire à la consistance et à

---

[32] Imre LAKATOS cité par Mark BLAUG op. cit. p.31.

[33] Gabriel GOHAU : *"Karl POPPER et la naissance de la géologie"* In *Revue de métaphysique et de morale* n° 4 Oct. Déc. 1984.

[34] DOLOMIEU : *Journal des Mines* TVII (an VI) p.426 cité par G. GOHAU Ibid P.506 d'un autre côté

l'évolution de la science, comme nous l'avons déjà vu avec KUHN les critères scientifiques sont inséparables du contexte historique.

B - L'anarchisme dans la connaissance : une des voies du pluralisme.

Ce désarroi sur les problèmes de la scientificité a fini par ouvrir la voie à l'anarchisme comme celui de Paul FEYERABEND[35]. Pour ce dernier, la formulation des critères rigides dans l'évaluation scientifique est un obstacle au développement de la science. La mise en "ordre" dans ce domaine peut entrainer l'élimination des meilleures théories et une uniformisation appauvrissante[36]. Le pluralisme est plus fécond que *"les doctrines fondées sur la loi et l'ordre"*[37]. Si l'on suit l'anarchisme épistémologique de notre auteur, la bonne méthode en science c'est l'absence de méthode. En conséquence, tout peut faire l'affaire. "*Tout est bon*" écrit-il vers la fin de son ouvrage (p.333). Dans le même sillage, les faits ne sont pas doués d'une autonomie par rapport à l'esprit qui les observe.

En somme, les procédures, qui veulent planifier la science, l'assassinent. C'est ainsi que pour Paul Feyerabend : "*La science est beaucoup plus proche du mythe qu'une philosophie scientifique n'est prête à l'admettre* "[38].

Dans son dernier ouvrage[39] P. Feyerabend récidive et va encore plus loin en s'attaquant au noyau le plus dur de la science : la Raison.

L'ouvrage traite du caractère bénéfique de la diversité (cultures, sociétés, biologies, technologies, écologie etc...) et des dangers de l'uniformisation. Le système qui s'impose et qui s'exporte vers toutes les cultures, toutes les races et toutes les sociétés est, pour l'auteur, un ensemble de conceptions et de pratiques qui ont le soutien d'institutions et de groupes puissants au Sud et au Nord de la planète. Partout, s'infiltrent les formes de vie de la société industrielle. Des traditions des modes de vie et de production disparaissent ainsi. Toutes les diversités occidentales ou orientales sont

---

[35] Paul FEYERABEND : "*Contre la méthode*" ouvrage déja cité.
[36] Ibid p. 13-26
[37] Ibid p.13.
[38] Ibid p.332
[39] P. Feyerabend : "*Adieu la Raison*" Coll. Science ouverte Seuil 1989.

détruites pour les besoins de la méga-machine. "*La civilisation occidentale elle-même*, écrit P. Feyerabend, *perd sa diversité*"[40].

Le mouvement ascendant de la méga-machine semble ainsi irrésistible. Il emporte avec lui, tous les *systèmes socio-écologiques* que les populations de la planète ont élaborés, ici et là, durant des siècles et des siècles, pour s'adapter aux particularités de leurs milieux.

La destruction de la diversité culturelle est concomitante à celle de la diversité naturelle. Tout se passe comme si la tendance massive de l'uniformisation qu'imposent les technostructures (bureaucratie, techno-science etc...) s'accompagne d'un univers qui engloutit tout ce qu'il trouve. "*telle une brume qui tombe*, écrit un commentateur américain, *l'uniformité engloutit le pays*"(Les États-Unis)[41]. Citant pêle-mêle des scientifiques, des philosophes, des experts "repentis", Paul Feyerabend nous décrit les dégâts déjà visibles du progrès uniforme ainsi que les risques majeurs encourus (potentiels) dans cette aventure. C'est ainsi qu'il restitue, à sa manière, le désenchantement du monde que produit la monotonie qui accompagne l'uniformisation. Dans ce processus fondamental "les différences qualitatives" qui subsistent dans certaines sociétés "nationales" apparaissent mineures par rapport aux forces qui planifient l'univers machinique[42]. L'auteur y décèle *un opportunisme culturel* sans grande portée, selon nous, dans la mesure où il peut s'agir d'une diversité non féconde. En effet, il est possible que certaines sociétés, notamment celles du Tiers-Monde, puissent maintenir, en apparence, leurs cultures sous la forme d'une *fourrure à l'envers* sans en stimuler la créativité. D'un autre côté, elles s'uniformisent sans produire un "*véritable capitalisme*". Ainsi, elles imitent la civilisation industrielle essentiellement par la consommation et restent à la traîne dans la courbe même de l'uniformisation par le développement. Mais, pour le moment, notons que P. Feyerabend se limite, avant tout, aux ambiguïtés de la théorie de la connaissance. Il démontre ainsi que l'un de ses plus grands postulats qu'est la Raison, s'avère être un mythe producteur *d'objectivité* culturellement *construite*. Pour l'auteur, toutes les sociétés raisonnent dans la recherche de leurs procédures d'adaptation, de création et d'ouverture aux apports externes. C'est ce qu'on pourrait appeler *le relativisme non dogmatique*. La racine du problème que pose la Raison au sens de la conception universaliste est, selon P. Feyerabend, tout

---

[40] Ibid p.9

[41] International Herald Tribune du 18 avril 1985 cité par P. FEYERABEND p.9.

[42] En ce sens, il rejoint la thèse que défend S. Latouche dans son dernier ouvrage : "*L'occidentalisation du monde*". La découverte Agalma 1989. Nous avons eu l'occasion d'en rendre compte dans la Revue Juridique économique et politique du Maroc : 2ème semestre 1990. Cette note de lecture porte l'intitulé : "Un regard sur les regards".

autre. Il réside dans le fait qu'avec la culture industrielle s'est imposé un seul et unique "*mode de découverte de vérités*"[43] qui se veut indépendant de tout contexte. Cette conception est uniforme et c'est elle qui est à la base de la notion formelle d'objectivité . En ce sens, est rationnel, celui qui adopte cette démarche ainsi que ses résultats. Mais, les problèmes qu'elle rencontre révèlent que "l*es procédures "formelles" ont un sens dans certains mondes, elles deviennent stupides dans d'autres*"[44]. C'est contre ce constructivisme unilatéral que s'élève P. Feyerabend d'autant plus que dans le monde des sociétés, les théories sont encerclées d'un océan d'anomalies[45]. Les sociétés (donc leurs économies) diffèrent dans leur manière de voir et de se voir et par conséquent, dans leurs formes de coordinations comme diraient les économistes des conventions. P. Feyerabend parle des sociétés qui ont d"*étroits contacts sociaux*" par opposition à la société industrielle.

Pour aller à l'essentiel, l'auteur veut nous amener à nuancer voire à relativiser l'idée de Raison ainsi que les "objectivités" qu'elle contribue à définir et à construire. Le rationnel et l'irrationnel sont relatifs non seulement dans l'espace mais aussi dans le temps (pour une même société, pour une même science qui, souvent, finit par reconnaître des hypothèses jugées auparavant irrationnelles). " *des méthodes "irrationnelles"* écrit-il *mènent souvent au succès (au sens même de ceux qui les tiennent pour "irrationnelles"'), tandis que des méthodes "rationnelles" peuvent être à l'origine de très gros problèmes*"[46]. Le message que l'auteur veut transmettre est celui de la tolérance et d'une liberté pour la science comme pour la société. Il n'y a pas de critères absolus. La science, au sens d'une recherche libre et sans restriction, peut parfaitement faire bon ménage avec la diversité qu'elle soit culturelle ou méthodologique "*une collaboration n'a pas besoin d'une idéologie commune*"[47]. Elle a besoin d'écoute[48]. Dès qu'il y a *a-priori* et préjugés, il y a un "*faux départ*" lourd de conséquences pour la science et pour toute connaissance en général. En ce sens, P. Feyerabend prolonge le pluralisme que John Stuart Mill[49] défend dans son essai *On Liberty* : toutes les conceptions doivent être prises (principe de diversité) en compte y compris celles qu'on risque de juger, hâtivement, mauvaises. Les tests réservent souvent des surprises. En effet, n'ayant pas à notre disposition des critères absolus

---

[43] P. Feyerabend "*Adieu...*" op. cit. p. 15.Ce qui rejoint l'une des conclusions de l'analyse économique des conventions : il existe une pluralité de mondes. Leurs cohabitations induit la formation d'un univers complexe irréductible à une seule et unique rationalité, d'où l'hypothèse d'une rationalité limitée (raisonnable).

[44] Ibid p.15

[45] Ibid p.15

[46] Ibid p.17

[47] Ibid p.24

[48] Voir nos développements sur l'éthno-méthodologie.

[49] Voir "*Adieu...*" p.43 et p.44

d'évaluation, les tests utilisés peuvent engendrer une sélection non fondée. La science ne doit pas être un "*rouleau compresseur*"[50] ni un "*crocodile*" selon l'image de Piotr Kapitra (cité P.46 note 18), qui ne peut pas tourner la tête et qui dévore, avec ses mâchoires, tout ce qui se trouve sur son passage.

III - CONSIDÉRATIONS SUR L'IMPRÉCIS

La montée de l'incertitude se fait sentir en économie[51] comme ailleurs. Le monde des aléas flous est omniprésent. Les sciences que nous croyons, de l'extérieur, exactes et précises sont aussi assaillies par l'incertain et le vague. Les sciences de la nature sont toujours en avance sur les sciences de l'Homme quant à la réflexion critique sur les limites de leurs méthodes. C'est dans cette perspective que s'inscrit l'ouvrage d'Abraham A. Moles, physicien à l'origine, sur "*Les Sciences de l'imprécis*"[52]. Pour cet auteur, nous vivons dans un monde dans lequel l'imprécis, l'aléa, les choses vagues... sont aussi *fréquents* que les événements que nous connaissons et que nous pouvons même prévoir. La science ne s'est guère souciée des choses imprécises. Elle a toujours eu un seul et unique penchant, celui des *corrélations fortes et "exactes"*. Quand, l'aléa n'est pas rejeté dans l'irrationnel, il n'est pris, en considération, qu'à la marge des procédures scientifiques conventionnelles. "*Mais*, écrit A.A. Moles, *une corrélation faible est quand même autre chose que pas de corrélation du tout*" [53]. Elle doit donc faire l'objet de notre connaissance. La philosophie de la science est en principe contre l'ignorance et il n'y a pas de raison que l'imprécis soit exclu de nos interrogations. Ce qui semble imprécis a, sans doute, ses lois et ses propres aléas. C'est notre attitude qui nous dissuade de les découvrir. En ne s'attachant qu'à ce qui est susceptible d'être exact, entendu comme "pur" et mesurable, la science conventionnelle a fait preuve de dogmatisme. Les "*epsilons*" cachent des mystères.

Dans des domaines aussi variés que l'économie (Informel, Rationalité restreinte dans un univers complexe, prééminence du raisonnable sur le rationnel...), et la physique (théorie du chaos et modèles fractals...), la recherche contemporaine pointe

---

[50] *C'est surtout dans les sciences de l'Homme*, écrit Peter Medawar in The Art of the soluble (Londres 1967 p.44), *qu'il serait non seulement imprudent mais encore immoral et tyrannique, d'"annihiler" les conceptions individuelles parce qu'elles ne s'adapteraient pas à des cadres de référence généraux dont "le pouvoir explicatif serait de plus en plus grand"*" Cité in "Adieu..." p.45

[51] Voir nos chapitre 2, 5 et 7

[52] Abraham A.Moles "Les sciences de l'imprécis" coll. Science ouverte Ed Seuil Mars 1990.

[53] A.A. MOLES op. cit. p.10

son regard sur des univers complexes. Tout ceci est compatible avec les arguments de A.A. Moles. La découverte que tout est construit, - les réalités que nous observons comme la manière dont on les pense[54], est aussi une vue de l'esprit qui vient renforcer la thèse des sciences imprécises au coeur même de l'univers des sciences conventionnelles. En ce sens, les *sciences de l'imprécis* font aussi partie de ce grand mouvement anti-linéaire qui se dessine. Le problème de l'"objectivité" revient ainsi sur scène. Le désordre, le pluralisme du monde concret, l'imprécis stimulent partout la nécessité d'un programme scientifique de recherche non linéaire. C'est la seule manière de renouer avec l'éthique scientifique d'Henri Michaux "*Ne désespérez jamais, faites infuser davantage*"[55].

L'imprécis est en toute logique le contraire du précis. La précision a ses techniques. La mesure en est une. Si la mesure présente des commodités dans la mesure où un étalon sert de mode de réduction et de calcul, il n'en demeure pas moins que cette procédure est une simple convention. C'est une manière de ramener le monde à l'Homme. Le risque apparaît quand on confond la mesure et la chose. C'est ce qui arrive avec la forte propension des sciences conventionnelles à imposer un seul et unique critère de scientificité : il n'y a de scientifique que du mesurable. C'est ce que A.A. Moles appelle le "mirage de la précision". "*C'est la domination de la mesure,* écrit-il, *qui entraîne ce vertige de la précision*". C'est contre cette idéologie que se bat l'auteur. Cette idéologie du précis déprécie l'imprécis et le met à l'écart sans dévoiler les limites de ses propres procédures. En réalité les critères de mesure sont construits et variables. Mais, pour l'idéologie de la précision il y a le précis (le "bien") et l'imprécis (le "mal"). La coupure se veut radicale. Quand, la science prend en compte l'"imprécis", elle lui accorde le droit à l'"erreur statistique" pour mieux le museler. En fait, dans son noyau dur, la science est axiomatique. Cette prééminence d'une psychologie des lois absolues contribue à ce que les certitudes fausses soient, dans certains cas, préférées à des incertitudes même *mesurées*.

G. Bachelard caractériserait ce penchant d'obstacle épistémologique. La science subit en permanence, l'assaut des impulsions irrationnelles. Il n'y a pas, selon A.A. Moles de grande différence entre l'Homme de "science" et l'Homme tout court[56]. C'est

---

[54] La micro-physique montre bien que : "*la notion d'une réalité indépendante de l'observateur est apparue comme dépourvue de sens* (d'Espagnat). De même, dans le domaine de la micro-économie, la théorie des conventions nous dévoile que le marché est, en réalité, une construction sociale des agents économiques. Ainsi, la micro-économie se heurte au même principe d'indétermination que la micro-physique. Voir la lecture que nous faisons de l'économie des conventions.

[55] Cité par A.A. Moles p.13 (2) Ibid p.16.

[56] A.A. Moles op. cit. p.22

l'éthique de la science qui garantit la conscience de la validité restreinte de toute hypothèse. On oublie souvent le contexte d'un énoncé[57]. Toute hypothèse est conditionnelle. La généralisation est un risque encouru, une imprudence épistémologique. Chaque hypothèse a son "*domaine de sécurité*" au-delà duquel sa validité risque de ne pas être admise[58]. L'esprit de la généralisation va à l'encontre de l'universel qui énonce à chaque fois sa condition relative. C'est cette contradiction permanente qui meut la conscience critique de toute science. Le combat entre la science achevée (science officielle) et la découverte est permanent. Les procédures de l'énorme édifice de la science ordinaire tendent à décourager l'esprit de découverte. Pesanteur et rigidité fonctionnent comme des ceintures de sécurité pour le paradigme dominant. Ce dernier est, par essence, planificateur de son domaine. C'est pour cette raison que la science peut aussi fonctionner comme une mentalité. Quand elle adopte ce comportement, elle oublie que même dans les branches les plus avancées comme les mathématiques "*On trouve d'abord et on démontre ensuite*". Ici encore comme l'imprécis, l'esprit qui ose entrevoir autre chose que la science admise, se trouve rejeté sans le moindre débat. Les critères de forme propre à la science achevée servent d'arguments[59] contre la science en devenir. Dans ces conflits, il y a toujours confusions, malentendus ou tout simplement résistances inconscientes. Pourtant *"l'invention s'accomplit dans le nuageux, dans l'obscur, l'inintelligible, presque dans le contradictoire. C'est dans ces régions de crépuscule et de rêve que naît la certitude. Un souci malencontreux de rigueur et de précision stérilise plus sûrement que n'importe quel manque de méthode"* ; telle est la logique de l'invention selon Le Roy[60]. La découverte commence par des "*concepts flous*" (fuzzi concepts). "*Tout ça n'est pas précis, ça n'existe pas*" n'est pas, selon A.A. Moles, *un argument. Rien ne doit être négligé*".

La métrologie (science de la mesure) a détrôné le statut le plus élevé des critères scientifiques. La science contemporaine est, selon A.A. Moles, soumise à la "*dictature de la métrologie*"[61]. En cela, elle n'a fait que suivre la célèbre formule de Lord Kelvin "*C'est une bien pauvre science que celle qui ne peut s'exprimer par des mesures*". La mesure est même devenue une hygiène dans la démarche scientifique qui risque de la stériliser. Le paradoxe que met en évidence A.A. Moles est le fait que ce sont les

---

[57] p.28

[58] Pourtant "*Chaque loi*, écrit J.Ullmo, *est relative à un système isolé*". La pensée scientifique Flammarion Paris 1969 p. 156

[59] p.28 et suivantes. A.A.Moles

[60] Cité p.34

[61] Voir A.A. Moles p.43

sciences les moins quantifiées comme celles de l'Homme qui peuvent explorer de nouveaux territoires. Moins soumises aux critères du modèle de la science, elles ont encore une marge de créativité insoupçonnée. C'est ce versant informel de la pensée scientifique qui sera apte à mieux penser la combinatoire du réel. Comment disait Wallas l'"illumination" est dans les champs de la connaissance encore rebelle à des critères précis[62]. Ces derniers courent toujours le danger d'être superficiels. "*Il faut des esprits très forts,* notait A.Einstein, *pour résister à la tentation des explications superficielles*". Les sciences de l'homme font partie des sciences de l'imprécis et c'est une chance car la méthode scientifique n'y a pas encore imposé totalement ses critères uniformes[63]. "*Les sciences sociales, récemment venues*, conclut A.A.Moles, *avaient pour objet le flou, le qualitatif, les corrélations faibles, les formes plutôt que les chiffres, elles ont dû dès lors, s'affronter à ces caractères de leur "vérité". Elles nous proposent donc un nouveau rationalisme et ce livre a cherché à en cerné quelques éléments*"[64]

III - LA MONTÉE DES SCIENCES DU CHAOS

La conception classique de la science n'avait retenu de la nature et, par extension, de la société que les notions d'équilibre, d'ordre et d'harmonie. L'irrégularité, la discontinuité et le désordre dans les phénomènes physiques et sociaux étaient des manifestations que le paradigme de la science "moderne" négligeait ou même refusait d'observer et/ou d'étudier.

L'ouvrage de James Gleick sur la théorie du chaos[65] fait le point sur les recherches scientifiques les plus récentes qui tentent de comprendre le comportement du désordre dans la nature auparavant si négligé. L'auteur nous expose une synthèse simplifiée du parcours et des concepts de la théorie du chaos qui fait figure d'une nouvelle science. Depuis, le milieu des années soixante, l'exploration de la notion de chaos a fait progressivement son apparition dans de nombreuses sciences : la météorologie, la physique, la topologie, la chimie, la biologie, la médecine et enfin dans certaines sciences sociales comme la "psychiatrie" et l'économie. La première découverte du chaos a été faite en météorologie (les mouvements de l'atmosphère s'y

[62] Cf A.A. Moles p.45.
[63] Cf A.A. Moles op. cit. p.46
[64] Ibid p.287
[65] James Gleick : "*La théorie du chaos vers une nouvelle science*" Albin Michel 1989.

prêtent) par Edward Lorenz au début des années soixante. L'attracteur de Lorenz qui symbolisa le chaos dans son ordinateur avait l'allure d'un "*papillon*"[66] ou d'une "*tête de hibou*". Un papillon qui agite ses ailes à Pékin peut être la cause quelques jours plus tard, d'une tempête sur la côte ouest des États-Unis ! L'effet papillon tend aujourd'hui, à se diffuser dans de nombreuses recherches scientifiques sur le désordre comme loi naturelle.

Contrairement à la vision newtonienne de la nature et de l'univers dans laquelle dominent l'absolu et le déterminisme linéaire, cette nouvelle grille de lecture du monde réel soutient que les phénomènes de la nature sont constamment travaillés par des processus chaotiques. Le chaos serait un comportement normal de la nature. Il est stable, régulier et se reproduit de lui-même. Ainsi, la stabilité de l'irrégularité devient elle-même une régularité à codifier. Le caractère désordonné d'un système chaotique se maintient même si on lui injecte des perturbations susceptibles de le rendre ordonné. Il les absorbe et il revient à son état normal c'est à dire une "stabilité mouvementée". "*Le chaos*, écrit J.Gleick, *est omniprésent ; il est stable et structuré*"[67]. La maîtrise des "*systèmes dynamiques*" qu'ils soient naturels ou sociaux nécessite donc la compréhension des lois du désordre qui les anime. Par ailleurs et comme l'enseigne l'approche fractale, démarche faisant partie du paradigme naissant du chaos, les mêmes irrégularités peuvent se reproduire, de manière quasi-identique, à n'importe quelle échelle. Chaque élément du phénomène étudié a la même structure que ceux qui le composent et ainsi de suite jusqu'à l'infini !

Dans la pratique, la géographie du relief notamment celle des côtes maritimes illustre très bien le modèle mathématique fractal. Dans n'importe quel milieu physique, biologique, technique ou autre, la science actuelle découvre ainsi des phénomènes étonnants[68]. C'est ainsi que le chaos contribue à supprimer les frontières entre les disciplines scientifiques. Il met fin au caractère excessif du taylorisme du savoir. L'apparition du chaos a spectaculairement inversé le mouvement de la spécialisation. Commentant la célèbre contribution de Thomas S. Kuhn dans l'histoire des sciences

---

[66] Voir p.48-49. Dans les sciences physico-mathématiques, un attracteur est un objet abstrait bizarre, entrelacé à l'infini. Son approche par les mathématiques linéaires est d'une faible portée. Son allure est proche de celle d'un "sac de noeuds". D'ailleurs les théoriciens du chaos utilisent de nombreuses métaphores du type "serviette pliée", "nouille plate", "beignet" replié sur lui-même, "chou-fleur". Ces images reflètent l'aspect ondulé de l'état de nature.

[67] p.105.

[68] Ces découvertes ont stimulé la multiplication des centres d'études non linéaires qui ont pour mission de coordonner les recherches sur le chaos. Celui de Los Alamos aux U.S.A. avait contribué à l'ouverture de ces nouveaux axes de recherche.

(structures des révolutions scientifiques), James Gleick fait remarquer *"qu'une révolution a souvent un caractère interdisciplinaire"*[69]

La tradition scientifique qui consiste à isoler un aspect en négligeant ce qui l'entoure commence à s'effondrer. De plus, on ne réunit pas après avoir divisé; la restitution de l'état de nature d'un phénomène ne s'opère pas avec des procédures parcellaires même ré-assemblées. L'idée d'un tout et d'un tout dans les parties est essentielle du point de vue des recherches contemporaines[70]. Par ailleurs, le chaos peut y côtoyer la stabilité. Les sciences classiques confondent en permanence et dans toutes les situations, le chaos et l'instabilité. Un système chaotique présente une structure stable si son caractère désordonné se maintient en dépit des perturbations exogènes. *"Le chaos* , écrit J.Gleik, *que Lorenz avait découvert était aussi stable qu'une bille au fond d'un bol. On pouvait lui ajouter du bruit, le secouer légèrement, le remuer, interférer avec son mouvement ! Lorsque toutes ces perturbations se calmaient, s'affaiblissant comme l'écho dans un canon, le système retrouvait son irrégularité. Il était localement imprévisible, globalement stable. Personne n'avait imaginé que les systèmes réels étaient gouvernés par un ensemble de règles aussi compliquées"*[71].

Le chaos est ainsi une émergence spontanée de l'auto-organisation des phénomènes naturels. L'ordre s'accompagne, en surface, de ce qu'on appelle, par ignorance, le hasard. Mais, derrière le hasard, le chaos fonctionne inlassablement. Dans cet étrange univers, les attracteurs sont des mélangeurs efficaces (ordre, désordres, entropie...). Ils engendrent ainsi des évènements imprévisibles et mettent en évidence à travers des comportements jusqu'alors inconnus, des informations nouvelles[72].

"Le chaos, écrit J.Gleick, *est un désordre ordonné engendré par des processus élémentaires. Les données véritablement aléatoires restent éparpillées dans un désordre indéterminé, alors que le chaos — déterministe et structuré, concentre les*

---

[69] P. 57

[70] Quand on a les "pieds" dans deux domaines différents, on découvre souvent que ce qui a été négligé des deux côtés constitue le principe caché du phénomène. On avance dans sa propre discipline qu'en s'intéressant aux sciences environnantes. Les analogies, les métaphores et l'application de méthodes non conventionnelles dans une discipline donnée sont susceptibles de lever des obstacles et d'ouvrir la voie à de.nouvelles interprétations plus fécondes. Devant une impasse, vous ne voyez rien si vous n'élaborez pas une image adéquate du problème. Elle est souvent nécessaire, par la suite à une meilleure représentation conceptuelle rigoureuse. C'est le voyage dans les disciplines voisines qui crée l'intuition primitive de ce déclenchement. Les grandes découvertes se font aussi à la suite de ce que les anglo-saxons appellent l'"erreur féconde".C'est aussi selon René Thom, mathématicien-philosophe, trouver ce que l'on ne cherche pas. L'inhabituel qui surgit d'une expérience "faussée" (erreur de manipulation) dans les sciences "dures" ou d'une observation fugitive dans les sciences sociales est à méditer. James Gleick souligne que dans l'émergence de la théorie du chaos, l'irrationnel a fertilisé le rationnel (cf p.281).

[71] p.72

[72] Voir p.323.

données en des formes manifestes. La nature n'emprunte que certaines routes parmi toutes celles qui mènent au chaos".

Ce passage résume à la fois la conception que l'on doit avoir du chaos ainsi que les différents niveaux de complexité et d'analyse pour l'atteindre en tant que "noyau dur" d'une nouvelle manière de lire les phénomènes naturels. La complexité de l'objet en question marque la fin du programme réductionniste en science[73]. Rien ne doit être négligé. Le "*toute chose égale par ailleurs*" entraîne souvent, des diagnostics insuffisants. Pourtant, les petites choses peuvent engendrer de grandes catastrophes. L'auteur fait remarquer dans l'une de ces grandes conclusions que : "*La complexité prolifère dans notre monde, et ceux qui se tournent vers la science pour avoir une compréhension globale des habitudes de la nature tireront désormais un meilleur profit des lois du chaos*"[74]. L'érosion du déterminisme linéaire par les sciences du chaos dévoile la pauvreté relative du modèle newtonien qui a inspiré toute la science "moderne" depuis deux siècles. Une fois de plus, les sciences de l'Homme connaissent un retard sur le cours des événements dans les sciences de la nature. Elles développent une inertie face à ce grand mouvement anti-linéaire qui se dessine en cette fin du XXème siècle. Pourtant, la "matière humaine" ne cesse de déjouer leur formalisme mécaniste. Seules certaines démarches comme celle de l'intéractionnisme ou celle de l'ethno-méthodologie[75] commencent à nous ouvrir la voie à la complexité des phénomènes de société.

La montée de la théorie du chaos commence à produire ses effets en France dans des disciplines aussi diverses que la physique et le management des entreprises (adaptation et prise de décisions dans un environnement imprévisible). Les publications scientifiques comme "La recherche" font l'échos à ce nouveau paradigme de la science. Dans un article intitulé "*Le chaos déterministe*"[76], H. Haken et A. Wanderlin résument, à leur tour, le parcours de la théorie du chaos et ses principales constatations sur les comportements erratiques des processus naturels. Le "chaos déterministe", titre paradoxal, révèle que derrière les apparences des systèmes déterministes le chaos marque sa présence. En effet, nos deux auteurs se sont attachés à montrer que même dans le cas restreint des systèmes non aléatoires, phénomènes gouvernés *à priori* par des lois déterministes, des oscillations régulières apparaissent. Leur allure se

[73] Voir par exemple p.381

[74] p.385

[75] Cf les chapitres 4 et 5 de ce travail.

[76] Hermann Haken et Arne Wanderlin : "*Le chaos déterministe*" in La Recherche n° 225 Octobre 1990. Volume 21 p.1248-p . Les ouvrages d'auteurs français cités par les auteurs sont : P.Bergé, Y.Pomeau, C. Vidal : L'ordre dans le chaos Hermann. 1984 - P.Bergé : Le chaos. Collection du Commissariat à l'énergie atomique 1988.

complexifie à terme [77]. C'est en fait, tout ce que sous tend l'idée du chaos. Les objets de la physique ont ainsi des degrés de liberté qui les mènent vers des états turbulents et rebelles au déterminisme classique. "*Cette route vers la chaos*, écrivent nos deux auteurs, *est universelle dans la mesure où beaucoup de systèmes l'empruntent*"[78]. A l'intérieur de l'univers du chaos, il y a de nombreux sentiers et d'états chaotiques[79]. La communauté de ce "désordre" universel n'exclut pas une diversité de scénarios. Le point commun des systèmes potentiellement chaotiques est leur non-linéarité[80] déjà évoquée à travers le commentaire de l'ouvrage de James Gleick. Dans ces récentes recherches scientifiques la science a rencontré les limites de son modèle classique et peut-être une meilleure capacité à prévoir, d'une manière non linéaire, l'imprévisibilité des comportements des systèmes. Ainsi, la science n'est pas un corps stagnant[81].

Ce qui fait le mouvement propre de la science à l'intérieur du mouvement social réside dans un processus de destruction et de création. L'intuition marginale ou l'irruption d'un fait nouveau ou ancien ignoré par l'éclairage officiel donne lieu ainsi à une interprétation qui finit par devenir la science normale. La périphérie devient le centre et le centre la périphérie. La résistance et l'inertie des dogmes admis entrent ainsi en conflit avec de nouveaux systèmes d'interprétation en rupture avec les "*postulats monarques*". D'ailleurs pour des scientifiques éclairés une très forte dose d'ordre et de normes entraîne une inertie de l'imagination scientifique. L'ambivalence entre l'ordre et le désordre nous semble ainsi être un comportement dans la nature de la science et dans l'ordre normal des choses. Le comportement des systèmes économiques, par exemple, n'est pas étranger à cette atmosphère. Les thèses de MARX et de SCHUMPETER pour ne citer qu'eux révèlent ce mécanisme. De même dans la pensée scientifique, l'acquis est une illusion temporaire. A la limite une hypothèse scientifique n'est que parce qu'elle risque de ne plus l'être. C'est un peu le critère Poppérien. Ces mouvements contradictoires montrent que la liberté d'émettre des énoncés ou de signaler des faits est une condition de la productivité de la pensée humaine. Tout notre

---

[77] Ibid p.1250

[78] Ibid p.1253

[79] "*Le chaos déterministe*" op. cit. p.1254.

[80] "*Pour préciser ce qui recouvre cette notion*, écrivent nos deux auteurs, *rappelons tout d'abord ce que les physiciens appellent un système linéaire : c'est un système dont les équations d'évolution sont linéaires par rapport à toutes les variables, les effets sont alors proportionnels aux causes. Toutes les solutions d'un système linéaire peuvent être déduites de quelques unes d'entre elles et le système ne peut guère être "créatif". Au contraire, un système dont la dynamique est non-linéaire peut donner naissance, dans certaines conditions à des solutions inattendues*". (p.1254, souligné par nous car ces aspects sont à méditer pour les économistes).

[81] Contrainte et forcée, il y a des moments où la science est amenée par la force irrésistible de l'esprit de la découverte à transformer ses principes essentiels. Les résolutions finissent par balayer ceux qui opposent à la liberté de l'esprit une soi-disante stabilité des énoncés scientifiques. A mesure que l'esprit écoute et pénètre le réel, les principes les plus évidents sont remis en cause. La découverte n'a pas de bornes. Voir par exemple Henri Wallon "De l'acte à la pensée" Flammarion 1970.

essai se réduit à cette valeur. Pour ne prendre que le cas des faits, ces derniers se modifient, apparaissent et disparaissent en rapport avec l'oeil et surtout l'esprit qui les regarde. Nous regardons non pas avec nos yeux mais avec notre cerveau, donc notre conception du monde. C'est là, un des plus grands mystères de notre connaissance de notre monde qui n'est pas forcément "la connaissance du monde extérieur", sous-titre de l'ouvrage de Bertrand RUSSEL[82]. Cette notion d'externalité mène à "l'objectivité", notion discutable pour aborder des problème, tels que ceux du développement économique. L'inexistence d'un monde extérieur à l'esprit social est une proposition qui nous semble légitime pour l'étude de l'énigme du développement. Les lois économiques seraient opératoires du moins statistiquement dans les réalités que construisent les "dispositifs cognitifs collectifs"[83] propres à la société industrielle.

Le monde économique serait ainsi interne à un monde culturel. Il n'y a pas le moindre monde extérieur à ce niveau. C'est une simple illusion propre au processus de la division qui affecte l'ensemble du "corps social" de la société industrielle ainsi que sa pensée. La compréhension des concepts de division et de réduction constituent à nos yeux un moment essentiel pour s'aventurer dans ce labyrinthe des problèmes de développement. A prime abord, la culture instrumentale réduit les choses pour les comprendre à sa manière et opérer des divisions qui l'affectent dans sa totalité. La division du travail en est un exemple. Ce faisant elle produit un dynamisme qui lui est propre. L'économiste du développement si nous prenons son exemple serait piégé par ces manifestations tandis que le système recompose son identité ailleurs. C'est pour cette raison que dans le domaine qui nous intéresse, l'analyse de la culture instrumentale nous mène vers des recompositions souterraines qu'aucun scientifique parcellaire n'évoquera. La coupure science-métaphysique limite son champs d'action à un "organe" particulier de cet ensemble de telle manière que sa discipline en question se voit autosuffisante.

---

[82] Marcel Barzin écrit dans sa préface à "*la méthode scientifique en philosophie* "- "Notre connaissance du monde" ouvrage de Bertrand Russel". "*Toute construction de pensée implique une métaphysique*". p.20 Payot 1971.

[83] Expression empruntée à Olivier Favereau "*Marchés internes, Marchés externes*". in Economie de Convention Numéro spécial de la Revue Economique Mars 1989 Vol. 40 n°2

IV - LA TENTATION TECHNO-SCIENTIFIQUE ET LE PROBLÈME DE LA CAPACITÉ DE RÉSOLUTION D'UNE SOCIÉTÉ

Les conclusions que l'on peut tirer de ce voyage à "l'intérieur" de la science comme dans ses rapports avec la société montrent qu'elle est affectée par *une "vie mouvementée"*. La seule vérité est que la vérité est variable. La certitude accroît l'incertitude malgré les efforts qui visent à rationaliser les aléas et le hasard. Comme le déclare Edgard Morin *"La connaissance accroît l'ignorance"*. une version moderne de *"ce que je sais c'est que je ne sais rien"* (Socrate). Assez curieusement, écrit G.Bateson, *plus les méthodes de laboratoire sont précises et plus les événements deviennent imprévisibles"*[84]. Contrairement au dogmatisme des sciences officielles, montrer les limites de leur activité est un penchant naturel de la pensée active. Leur positivisme distille et construit des réalités discutables déjà dans leur propre logique[85]. Ne trouvant pas la vérité, les sciences se laissent séduire par la "technicité". Personne ne sait où mène l'empire de la technique. Dans cette aventure, la connaissance cède le pas à l'intérêt[86]. Le refus de l'illusion est un élan vital face à la domination *des "valeurs efficaces"* qui entraîne, selon les termes d'Husserl, la *"mise hors circuit du monde de la vie"*[87].

Chez les philosophes les plus critiques, la "modernité" porte en elle un instinct de mort et de puissance. GALILÉE avait ouvert la voie à l'effacement de l'homme devant le complexe mythique de la maîtrise et de l'exploitation. La maîtrise totale est impossible mais le mythe de la maîtrise est nécessaire au dynamisme de la modernité. La science a besoin de son contraire pour fonctionner comme institution sociale. L'illusion de son autonomie contient sa dépendance vis à vis d'une métaphysique inavouée[88]. L'auto-dynamisme de la science comme celui du capital n'est donc qu'un

---

[84] Grégory Bateson : *"La nature et la pensée"* Ed. Seuil 1984. p.48

[85] Il n'y a pas d'expérience objective. Tout est construit. C'est "l'oeil de l'esprit" (expression de Bateson p.43) qui décide de tout.

[86] Voir Jean Jacques SALOMON : *"Georges CANGUILLEM ou la modernité" in Revue de métaphysique et de morale* n° 1 1985.

[87] HUSSERL cité par SALOMON p.59.

[88] Sur le problème de l'autonomie de la science. Voir par exemple les premières pages de l'ouvrage J.F. MALHERBE : "La philosophie de Karl POPPER et le positivisme logique". P.U.F. 1979.Commentant un article de POPPER sur "La démarcation entre la science et la métaphysique" dans lequel ce dernier critique le projet de Carnap, J.F. MALHERBE écrit dans un passage qui résume bien les ambiguïté de la science : *"Non seulement il est impossible de faire de la philosophie la syntaxe logique du langage scientifique, mais vouloir réduire ainsi la philosophie pour éliminer les pseudo-énoncés métaphysiques est une intention métaphysique. Le projet de Carnap est donc quelque chose d'un peu paradoxal étant donné que pour détruire la métaphysique, il est obligé de la restaurer. Popper maintient les premières critiques qu'il avait adressées à Carnap et les renforce. Vouloir éliminer la métaphysique de nos démarches scientifiques, c'est oublier que la plupart de nos théories ont leur origine dans des mythes. Les mythes eux-mêmes ne sont pas des théories, ils ne sont pas testables, mais ils peuvent donner*

jeu de dislocation qu'opère l'imaginaire occidental sur lui-même. En réalité, la cohésion dans cet ordre social est une règle incontournable pour tenter de comprendre le mouvement de cette totalité historique. La science moderne s'avère ainsi incapable d'être le centre du monde. Elle n'est qu'une partie d'une conception du monde mais elle ne peut aucunement être la conception du monde. La nature de l'humain est à la fois moteur et limite de cet impérialisme des temps modernes. La science moderne ne peut indéfiniment masquer ses origines culturelles et historiques[89]. Comme l'écrit WITTENGSTEIN dans un langage plus épistémologique : "*Toute vérification de ce qu'on admet comme vrai, toute confirmation ou infirmation prennent déjà place à l'intérieur d'un système*"[90]. Tout est déjà donné dans les systèmes de valeur, la pensée n'est qu'une manière qu'ont les hommes de les prononcer et de les écrire. Et ici il n'y a pas lieu d'être ensorcelé par le mot, le chiffre ou les effets démonstratifs du monde phénoménal. C'est ce défi qui est posé au Tiers-Monde à travers *l'énoncé du développement*. En cédant aux illusions de la science comme machine à produire des fonctions et des effets pratiques la société réceptrice de la question du développement se consume dans la consommation d'une histoire qu'elle s'avère incapable de déchiffrer. Elle y participe comme un simple débouché. Le progrès d'une société ne se mesure pas par ce qu'elle achète mais par son "*pouvoir de résolution des problèmes. (Problem-solving effectiveness)*[91]. La perte de cette capacité immatérielle est le signe de la mort des valeurs sur lesquelles repose une société si bien qu'elle n'a plus de question à poser ni à ses hommes ni à l'environnement qui l'entoure. Même la "nature" sur laquelle elle opérait dans ses propres critères commence à lui échapper. "*Les gens*, écrit Ibn KHALDOUN, *dans les régions dont la prospérité diminue, disent que les bénéfices y disparaissent. Même les sources et les ruisseaux s'arrêtent de couler dans les plaines désertes. Car l'eau ne coule en abondance que là où l'on approfondit les fontaines et que l'on puise : cela, c'est du travail humain. le cas analogue à celui des mamelles d'une bête laitière si l'on cesse de curer les sources et d'y puiser le cours de l'eau diminue et bientôt s'épuise, comme disparaît le lait d'une mamelle, lorsqu'on néglige de la traire. Voyez les contrées dans lesquelles on trouvait des sources aux jours de leur*

---

naissance à des théories par des épreuves expérimentales. Entre les mythes (qui ne peuvent être soumis à aucune épreuve expérimentale) et la théorie de la relativité (qui aurait pu être réfutée par quelques observations adéquates), il y a toute une série de théories plus ou moins dégagées de leurs aspects métaphysiques par la critique perpétuelle à laquelle il faut soumettre toutes nos hypothèses" (p.69-70).
Tout ceci confirme une idée courante chez les physiciens-historiens des sciences : on ne peut pas faire de physique sans métaphysique. La science est aussi quelque part une "histoire" de convictions et de conventions. Copernic a bien été inspiré, selon POPPER, par le culte néoplatonicien de la lumière solaire qui devait occuper le "centre" à cause de sa noblesse. (The démarcation betwen Science Metaphysics 1963 p.187, cité par J.F. Malherbe p.70).

[89] Cf Pierre THUILLER : "*Les savoirs ventriloques ou comment la culture parle à travers la science*" Seuil Coll. Science ouverte 1983.

[90] Ludwig WITTGENSTEIN : "*De la certitude*" Gallimard Coll. Idée 1976.

[91] Paul SHEURER : "*Progrès et rationalité scientifique selon LAUDAN ou comment s'aborder leur modélisation*" *Revue philosophique de Louvain* Tome 92 Aout 1984 p.147.

prospérité, et sur lesquelles, ensuite la ruine s'est abattue : les eaux cessent d'y couler comme s'il n'y en avait jamais eues"[92]. En se vidant de ses "substances imaginaires" la société ne sait que faire de son territoire puisque la nature est une invention de la culture.

Contrairement à ce qu'on pense la "nature" est ce qui reste après la culture. Et ce qui reste est peu de chose. C'est ce qui explique les paradoxes phénoménaux que l'on rencontre dans les pays du Tiers-Monde où la richesse naturelle selon les critères occidentaux cottoie la "*pauvreté anthropologique*" et cette fois-ci dans tous les critères culturels que l'homme peut imaginer. La réalité du vide est ainsi une "*réalité absolue*" des sociétés qui se modernisent aveuglement indépendamment de tous les systèmes culturels connus jusqu'alors. Les patrimoines locaux comme la lecture culturelle du monde par le capitalisme occidental se retrouvent ainsi à la périphérie de ce vide historique. La pensée de ce problème est comparable à la philosophie chez HEGEL qui ne commence qu'avec le "*néant absolu*"[93]. L'oppression de ce vide n'est sans doute par totale car la métaphysique et la nécessité d'une conviction sont des caractères indestructibles chez les hommes.

De jour en jour le besoin d'avoir une pensée qui interprète le monde le sens de la vie tout court, se fait sentir. Vive la vie est un slogan fréquent dans les émeutes des grandes villes du Tiers-Monde. C'est aussi un signe avant-coureur de quelque chose qui reste insoupçonnable. Si le siècle des lumières a donné une culture dans laquelle le capitalisme a pris naissance et puise toute sa richesse, la science moderne comme outil d'exécution d'un tel projet a fini par désincarner l'homme en général. Ses effets sur l'homme des aires culturelles périphériques à la société industrielle encore plus néfastes dans la mesure où il ne profite même pas de "*l'ambivalence du progrès*".

L'ethnocide n'épargne pas la science en tant qu'outil de domination du monde. Selon Kurt RIEZLER[94], si Aristote pouvait être ressuscité, il dirait aux physiciens : "*Le temps qu'il fait aujourd'hui paraît froid à un africain et chaud à un esquimau. Vous les mettez d'accord en lisant sur le thermomètre de 50° fahrenheit... vous vous enorgueillissez d'avoir trouvé la vérité objective en éliminant à la fois l'africain et l'esquimau*". C'est ainsi que pour Riezler, la science moderne est synonyme de mort de

---

[92] Ibn KHALDOUN : "*Les études économiques*" (1375-1379) Traduction de l'Arabe par G.H.Bousquet. Librairie Marcel Rivière et Cie. Paris. 1961. p.44.

[93] Cf. Gilbert GERARD : "*La naissance de l'Etat hégélien*" *Revue philosophique de Louvain*. T. 83 Mai 1985 p.249.

[94] Kurt RIEZLER : "*Physics and Réality lectures of Aritote on modern physics at an international congress of science*" 379 Olympiad Cambridge 1940 Yale University Press p.70. Cité par Rudolf CARNAP ~Les fondements philosophiques de la physique" Armand Colin 1973 p.118-121 ; 1973.

l'homme. L'attaque de l'auteur contre les physiciens montre que la vérité du thermomètre n'est qu'une convention de scientifiques. Elle n'exprime qu'une simple relation entre une propriété appelée température et la dilatation d'un peu de mercure. C'est un symbole qui ne restitue pas la qualité du "froid" ou celle du "chaud", une construction désincarnée qui n'a rien à voir avec l'africain et l'esquimau. A la page 72 l'Aristote de Riezler résume sa position en disant : "*Je reviens à mon argumentation. La réalité est la réalité des substances. Or vous ignorer quelles substances sont sous-jacentes aux phénomènes que votre thermomètre traduit lorsqu'il indique par exemple 50° F*".

Cette référence à Riezler n'est pas reprise par Carnap dans le même but que nous. Le sien est tout à fait l'opposé du nôtre. Carnap cite Riezler pour montrer que ce dernier a une conception magique du langage qui est contraire à celle de la science moderne. Cette dernière, selon l'auteur, présuppose ce que Riezler condamne à savoir la nécessité d'un langage quantitatif universel. Pour un scientiste comme Carnap, il n'y a pas lieu de s'attarder ou même de prendre en compte le pluralisme de la sensibilité par rapport à un phénomène. La physique, par exemple, est capable de détruire cette "subjectivité" par la formalisation. Dans cette perspective, la "qualité" n'est pas donc un obstacle au progrès de la science. Cette attitude qui nie la diversité de l'humain et du monde est un penchant naturel de toute la science moderne. La réduction et la quantification sont d'ailleurs, présentes dans toutes les sciences. Quand l'économiste parle au nom des lois naturelles et des modèles formalisés, il ne fait rien d'autre que cela. Ce voyage dans la culture des lumières et dans la démystification de l'autonomie de la science moderne nous permet maintenant de mieux situer la problématique de la théorie économique.

CONCLUSION

Dans ce chapitre, nous avons d'abord essayé de montrer que la science, un des atouts de la société industrielle, a une dimension culturelle et historique. La culture instrumentale constitue en quelque sorte le *Common knowledge* sur lequel s'est bâtie la conception scientifique du monde. La science telle qu'elle est apparue dans le contexte des pays aujourd'hui développés n'a de sens profond que par rapport à une "masse de mythes" sur lesquels s'est élevée leur puissance industrielle. Les pays qui n'ont pas trouvé le mode d'accès à cette culture ne peuvent aucunement connaître un dynamisme

comparable. L'absence de ces convictions induit comme nous le verrons par la suite, une dégénérescence des outils du développement qu'ils acquièrent sur le terrain économique. Ainsi les théories et les pratiques sont en réalité des croyances. La réalité est le produit d'un système de référence. Ce qui crée des problèmes quasi-insurmontables quand on passe d'un système à l'autre à l'aide des conceptions linéaires et uniformisantes que l'on rencontre dans les sciences sociales qui s'occupent de plusieurs époques et de plusieurs sociétés à la fois. La montée des sciences de l'imprécis et celles du chaos est un coup d'arrêt à la prééminence des modes explicatifs linéaires dans les sciences de la "nature". Cette ambiance conjuguée à celle de l'entrée du désordre et de la rationalité limitée dans les sciences économiques et sociales nous ouvre des perspectives fascinantes pour mieux comprendre les retournements de ce qu'on a cru maîtriser en matière d'économie de développement.

"Les sciences humaines, en se développant au début du siècle et en réifiant l'opérateur humain, ont voulu copier le modèle fourni par les sciences de la nature, en particulier en poursuivant le mythe dynamique de la précision : c'était une erreur de stratégie de l'esprit"[1]

CHAPITRE 2

LA CULTURE DU DEVELOPPEMENT ET L'HISTOIRE DE L'ANALYSE ECONOMIQUE

[1] Abraham A. Moles : "Les sciences de l'imprécis" Seuil Coll. Science ouverte p. 276. Mars 1990.

INTRODUCTION

Les relations entre les systèmes culturels et l'histoire des pays, aujourd'hui, industrialisés d'une part et la pensée économique d'autre part, ont toujours été peu étudiées dans les recherches qui se font dans le domaine de l'économie du développement. Cette négligence découle des principes d'autonomisation de la science économique en général. Pourtant, l'étude des interconnexions entre les valeurs de la société industrielle, son parcours historique et ses pratiques économiques s'avère capitale pour mieux déchiffrer les échecs des modèles transposés dans les pays du Sud. En effet, la théorie du développement dans sa globalité apparaît comme une simple extension des principes de l'économie politique. A leur tour, ces derniers, malgré les efforts des théoriciens de l'économie pure, restent marqués par le contexte culturel et historique qui les a vus naître.

En somme, l'économie de développement s'apparente à *"un travail de seconde main"* de l' analyse économique. Il est donc nécessaire de considérer que toute discussion sur les modèles de développement doit se faire en connaissance de cause. Leurs limites ne pourront être identifiées, assimilées et dépassées que si *"l'effort de remontée"* est fait. Cet éclairage en retour du Nord par Sud permettra d'écarter les pièges imprévisibles que peut contenir tout système d'énoncés du genre *"prêt à porter"*. Autrement dit, l'idolâtrie des *"lois naturelles"* en matière de développement humain et social a beaucoup découragé l'émergence d'une analyse économique ouverte sur la pluralité des contexte

C'est avec cette volonté d'aller jusqu'aux racines culturelles et historiques des concepts économiques et des méthodes utilisés en matière de développement que nous abordons, dans ce chapitre ce que l'histoire officielle de la pensée économique a tendance à censurer en raison du découpage habituellement effectué sur la modernité occidentale.

Dans une première section nous décrirons, ainsi, les influences du contexte historique et culturel de la société européenne sur la naissance et le développement du système d'énoncés de l'économie politique. Cette contextualisation permettra de

montrer que l'homo-oeconomicus est une traduction de l'Homme des lumières dans le champ de l'économie politique.[2]

De cette façon, nous montrerons le caractère artificiel des découpages disciplinaires et du même coup l'importance du rôle des *"facteurs extra-économiques"*. C'est dans le sillage de cette anthropologie de l'économie politique que nous mettrons en évidence, par exemple, les relations "cachées" entre la théorie des sentiments moraux d'Adam Smith et ses recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations. C'est une manière pour nous, de dévoiler une fois de plus, l'importance de la culture et de l'éthique dans les processus économiques. Cette ouverture sur les autres dimensions de la société ne nous conduit pas, pour autant à négliger l'histoire interne de l'analyse économique puisque dans la deuxième section nous examinerons ses méthodes, ses procédures et leur dilemme. Dans la droite ligne de l'esprit de notre travail, notre attention portera surtout sur les difficultés qui se posent à l'analyse économique lorsqu'elle tente de clôturer son domaine. Tout se passe comme si sa recherche d'une autonomie absolue la conduit vers une modélisation inopérante. Ce caractère constructiviste sera, dans une troisième section, approfondi et critiqué en recourant aux arguments de la conception anti-machinique du libéralisme de F.A. Hayek.

[2]C'est avec cette orientation que nous avons fait une conférence dans le cadre du séminaire international : Savoir économique et modernité. Ces rencontres sont animées conjointement par l'Institut de Recherche sur le Maghreb contemporain (IRMC) et le Groupe d'Etudes et de Recherches sur la Méditerranéen (GERM) à Rabat (Maroc) et feront l'objet d'une prochaine publication franco-marocaine.

"La signification de l'économie ne repose pas sur la loi naturelle, mais sur un symbolisme particulier"[3]

SECTION 1

L'HOMME DES LUMIERES DANS LE MODELE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE

[3] John W. Murphy "De l'implosion technique de la réalité et des moyens d'y échapper". Diogène n° 162 Avril-Juin 1993 p. 31.

I - LE TABLEAU ECONOMIQUE ET CE QUI L'ENTOURE

A - Les "sous-sols" du tableau

Bien entendu, les postulats sur l'origine de la richesse vont varier dans le temps en fonction des perspectives théoriques mais, l'idée d'une science universelle apparaissait déjà dans les travaux des physiocrates. La notion de circuit est d'ailleurs suggestive d'une science qui cherche son objet en se clôturant. Le tableau se veut une "forme ramassée" de la loi naturelle. Il y a ici incontestablement l'idée d'une maîtrise d'un univers supposé fonctionner sur le mode de la nature.

La motivation d'une découverte peut rester dans l'ombre comme elle peut être exposée, ici ou là, par le théoricien concerné. F. Quesnay n'écrivait-il pas à Mirabeau en lui envoyant la première version de son tableau économique : *"La crise effrayante viendra et il faudra avoir recours aux lumières de la médecine"*[4] A l'époque, la philosophie rurale de F. Quesnay faisait figure d'une apocalypse. C'était une mise en garde à l'ancien régime. Pour l'Abbé Galiani, Quesnay était l'Antéchrist[5] . Tout ceci fait de cet auteur un penseur critique qui cherchait à remédier aux anomalies du système féodal. Les mécanismes de reproduction de cette forme sociale s'effritaient au profit d'un ordre naissant qui était celui de la classe des marchands Le statut d'un "mal nécessaire" qu'a le commerce, (activité jugée stérile par la pensée physiocratique) dans le tableau économique dévoile la hantise de ce péril.

Les commandements physiocratiques relatifs à la nécessité du redressement de l'agriculture étaient en même temps ceux de la sauvegarde d'un système social. C'est pour cette raison que F. Quesnay peut être considéré comme le meilleur connaisseur des forces qui minaient l'ancien régime. La guérison des maux présupposait leur identification. Ainsi, le tableau se voulait un "rempart" contre le mouvement de l'histoire à condition d'appliquer les mesures qui résultaient de ses énoncés et ses déductions.

Dans la conception physiocratique, les hommes doivent se soumettre à l'ordre naturel, entendu celui de l'idéal-type d'une monarchie agraire éclairée. Dans ses "discours", Dupont de Nemmours écrivait que l'Homme doit : *"rentrer en lui-même*

---

[4]Cité par Schelle "Le docteur Quesnay". Alcan 1907 p. 295

[5]Cf Michel Bernard "Introduction à une sociologie des doctrines économiques. Des physiocrates à Stuart Mill Ed. Mouton et CO. La Haye and École pratique des Hautes Études. Paris 1963. p.20

pour y retrouver la notion ineffaçable des lois"[6] Les saisons de la nature fonctionnent comme un refuge (une niche culturelle) dans le modèle physiocratique. Le cycle éternel de l'Homme est supposé être celui de la nature, un ordre immuable établi par le créateur de l'univers.

La *"secte des physiocrates"*[7] sacralise la terre. Il s'agit bien d'un fétichisme de la terre, du ciel et de l'univers. Seul importe le produit net qui est le signe de la source d'où jaillit la richesse d'une nation : la terre. A partir du moment où la société se soumet aux lois mises en évidence par le tableau : *"le monde va de lui même"* selon l'expression de Mercier de la Rivière[8] · Aux notions de lois, de droit et d'ordre, Quesnay et ses disciples ont donné une valeur religieuse, presque mystique. C'est leur système de convictions. L'ordre naturel est l'évidence *"scientifique"*. C'est même la providence. Les mythes chrétiens du sacré continuent, en fait, d'opérer dans les *"sous-sols"* du tableau économique mais cette fois-ci recyclés pour les besoins de la cause. La charge symbolique qui leur est donnée est toute autre. La physiocratie, éclair de génie de la féodalité, les dompte et leur donne un autre sens, celui de la nécessité de maintenir un ordre social qui s'essoufflait. Le tableau relit ce qui le précède et ce qui l'entoure. Il naturalise les vieilles croyances religieuses dans le sens du paradigme de la terre sacrée afin de contrer la montée de l'ordre marchand qui bouleversera de fond en comble et la culture du terroir et les rapports économiques féodaux.

B - L'héritage lumineux du tableau

Le conservatisme clairvoyant des penseurs de l'école physiocratique ne les a pas empêchés de construire des notions, des concepts et une méthodologie qui seront récupérés à leur tour par les économistes du capitalisme. En économie, l'universalisme ne date pas du libéralisme. La physiocratie était interprétée par le mouvement physiocratique comme une philosophie (économie) naturelle valable en tout lieu et toute époque. La nature est le modèle de l'ordre économique. Pour Dupont de Nemmours, la physiocratie est *"la doctrine qui, d'après la nature de l'homme, expose les lois nécessaires qu'un gouvernement fait pour l'homme et propre à l'homme de tous*

---

[6]Dupont de Nemmours "Discours" p. 34 cité par M. Bernard "Introduction à une sociologie des doctrines économiques" op. cit. p. 22.

[7]Expression empruntée à Michel Bernard "Introduction....." op. cit. p. 22.

[8]Mercier de la Rivière "Ordre naturel des sociétés" In "Les physiocrates". Recueil Dupont de Nemmours Guillaumin 1846 p. 616 cité par Michel Bernard.

les climats et de tous les pays"[9] C'est l'idéal d'harmonie. Comme toujours, chaque vision du monde a son harmonie.

A la suite des physiocrates, l'idée de circuit sera capitale dans la tradition économique y compris dans les schémas de la reproduction du capital de K. Marx[10] Cet emprunt sera formel dans la mesure où il aura d'autres contenus. Dans le circuit que décrit le mouvement du surplus agricole, le capitalisme n'y est pas présent à proprement parler dans toutes ses potentialités. Il était à la périphérie du circuit de Quesnay sous la forme d'un capital marchand stérile [11] Ce qui exprime, encore une fois, une résistance aux bouleversements qui s'annonçaient à l'époque mais, l'idée d'une *"mécanique naturelle"* qui se reproduisait est déjà présente. Ce n'est pas encore l'économie politique dans sa forme élaborée mais, c'était le début du *"naturalisme"* occidental. Les réalités sont extérieures à l'esprit et elles sont gouvernées par des lois dignes de celles de la nature. C'est le XVIIIème siècle occidental dans ses profondeurs mythiques.

Même, si le tableau de QUESNAY est une structure abstraite, l'extériorité des faits propre à "l'inductionnisme" anglo-saxon est admise. *"On ne peut,* écrit *F. QUESNAY, établir un calcul positif sur de simples abstractions"*[12] L'observation consiste ainsi à interpréter des faits répétitifs pour en tirer des relations de cause à effet. C'est un accès à l'ordre naturel, concept déterministe et permanent dans la culture des lumières, qui fait une coupure entre les valeurs auxquelles croient les hommes et ce qu'ils observent autour d'eux. *"Tout,* écrit F. QUESNAY, *est assujetti ici-bas aux lois de la nature : les hommes sont doués de l'intelligence nécessaire pour les connaître et les observer, mais la multiplicité des objets exige de grandes combinaisons qui forment le fond d'une science évidente fort étendue, dont l'étude est indispensable pour éviter les méprises dans la pratique"*[13]

La vision de l'économie tel un organisme qui se reproduit à partir de lui-même est déjà là, même si, la forme et les catégories qu'elle aura avec le capitalisme ne sont pas encore explicites, d'où le débat des économistes sur le contenu capitaliste ou non de

---

[9]Dupont de Nemmours "Les physiocrates" Recueil..... op. cit. p. 364

[10]Les notions de circuit et d'équilibre étaient déjà présentes chez Boisguillebert à la fin du XVIIème siècle. L'économie a d'abord commencé par être celle d'un royaume (d'une nation). C'est une réalité empirique qui s'est vue organisée progressivement sous la forme d'un circuit. La conception des lois naturelles s'est faite ainsi par tâtonnement. C.F. René Teboul "Le circuit comme représentation de l'espace économique. "Une relecture de l'oeuvre de Boisguillebert" in Revue d'Economie Politique n°2 1995.

[11]F. Quesnay : "Le tableau économique des physiocrates" (1757). Paris Calmann-Levy p. 46 Ed. 1969.

[12]Comme le commerce, les travaux d'industrie se multiplient par les richesses dans la conception de QUESNAY, Voir par exemple, son article intitulé "Grains" in l'encyclopédie, 1757, INED, p. 496-497, Paris.

[13]F. QUESNAY : "Le tableau..." op. cit. p. 51

la réalité que décrit le tableau de QUESNAY[14]. Cette discussion est une histoire *"interne"* à la discipline. Ce n'est donc pas un débat sur les principes d'autonomie que l'analyse économique impose au social.

"Tout est assujetti ici-bas aux lois de la nature" résume, à notre avis, la mort des métaphysiques antérieures et l'avènement de l'univers culturel dans lequel vont s'activer toutes les sciences. Le paradis est sur terre, à condition de le découvrir afin de le dompter au profit des hommes. C'est le début de l'utilitarisme y compris vis-à-vis des services que peut rendre l'esprit. A ce niveau, nous sommes en pleine modernité. Le tableau est donc le premier maillon à la fois économique et philosophique de la grande chaîne des économistes. C'est leur premier pas dans l'imaginaire instrumental propre à la culture des lumières. L'ordre naturel, la notion de circuit ainsi que l'idée d'une régénération du *"corps économique"* resteront des postulats permanents dans la pensée économique. Ces trois éléments constituent, sans doute, le *"noyau dur"* du paradigme des économistes.

II - LA NAISSANCE DE L'HOMO-OECONOMICUS

A - L'idée de loi naturelle

La science économique, comme toutes les autres sciences, est un système d'énoncés. Ce n'est pas, par hasard, que la plupart des économistes du XIXème siècle ont écrit des Principes. Il n'y a qu'à noter la fréquence du mot principe dans les titres des ouvrages publiés à cette époque. Même Sismonde De Sismondi, le contestataire de l'économie politique anglaise, n' échappe pas à la règle avec ses *"Nouveaux Principes d'Economie Politique"*.

Le seul auteur qui s'émancipe, en partie, de ce système de référence est Karl MARX. Son projet se voulait une démystification des principes sur lesquels repose le fonctionnement du capitalisme. Il y introduit une perturbation sous la forme d'une critique sociale[15] Les *"mécaniciens"* des *"lois tendancielles"* sont désarçonnés par

[14]Philippe STEINER : "LOCKE et QUESNAY : une conception politique de l'économie" In Cahiers de l'I.S.M.E.A. n° 1 ; 1984 ; p. 152-156.
[15]Serge LATOUCHE : "Le projet marxiste" P.U.F. 1975

rapport à cette réinterprétation qui tente de réintroduire l'histoire dans les catégories économiques.

Dès le départ, et surtout avec Ricardo, les économistes se sont construits leur propre univers dans lequel les lois économiques sont supposées fonctionner de manière comparable à celles que les sciences dites de la nature ont sues élaborer. Les objets de l'économie politique se comporteraient les uns par rapport aux autres d'une manière déterminée qu'il s'agit de découvrir tel est leur projet scientifique. Cet ordre est en réalité un ordre *à priori* que les économistes postulent comme ordre naturel. Ce dernier serait un *"monde extérieur"* aux hommes, à la culture et à leur subjectivité. C'est un monde objectif commandé par des lois inexorables.

L'approche ricardienne des lois qui gouvernent le système économique est un modèle en la matière. Les lois tendancielles du système ricardien créent des effets sur lesquels nous avons peu de prise. L'évolution finale du système vers l'état stationnaire n'est arrêtée que momentanément par des effets contraires tels que ceux du commerce extérieur. L'influence de ces effets sur les tendances ne semble pas, aux yeux de Ricardo, capable de donner au "système" une autre orientation. Il sous-estime, par exemple, l'effet du progrès technique ainsi que la possibilité de la permanence de l'effet commerce.

Mais, ce qui nous intéresse ici par rapport à la cohérence de notre démarche, c'est cette capacité qu'ont eue les économistes à s'accaparer une partie de la réalité sociale créée par la culture des lumières. Ils opèrent à l'intérieur d'une division de ce phénomène social et historique. L'homo-oeconomicus n'est rien d'autre que l'interprétation qu'ont donné les économistes au modèle de l'homme des lumières[16] Cette discipline n'a pu exister qu'à partir du moment où l'on a extrait *"l'homme économique"* de l'homme concret qui était en gestation dans le complexe mythique de la maîtrise et d'exploitation. Cet *"homme fictif"* des économistes est un individu supposé être préoccupé essentiellement par l'accroissement de sa richesse. L'utilitarisme qu'on

---

[16]Commentant l'oeuvre de WALRAS, Arnaud BERTHOUD note que *"Dans une société rationnelle, la valeur des choses rares relève d'un phénomène naturel. La notion d'un échange naturel implique analytiquement que sa règle ait la forme sous laquelle on reconnaît les lois de la nature. Or la nature, selon WALRAS, est le domaine où "des forces aveugles" s'exercent selon des régularités dont l'expression est mathématique"*. "Économie politique et morale chez WALRAS , in Économies et Sociétés n°9, mars 1988, p. 74.
C'est ainsi que les valeurs dans l'échange sont en économie des forces aveugles des lois du marché. Leur rapport présente une stabilité digne de l'équilibre d'un phénomène naturel biologique ou physique. Mais tout ceci présuppose des conditions. En effet : *"l'économie pure*, écrit l'historien Paul VEYNE, *n'est pas la description de ce qui se passe, mais la déduction de ce qui se passerait si les mécanismes économiques étaient abandonnés à eux-mêmes et isolés du reste hypothèse qui, dans le cas du capitalisme libéral, est un peu moins éloignée de la réalité que dans d'autres systèmes économiques"*.

avait rencontré de manière implicite dans la science moderne en général, nous le retrouvons sous sa forme la plus pure en économie politique. Ce principe est, en dernière instance, un principe culturel[17] Pour J.S. MILL : *"L'économie politique considère que l'humanité n'est préoccupée que par l'acquisition et la consommation de richesse ; et cherche à démontrer quel serait le comportement adopté par l'humanité, vivant dans un état social donné, si cette motivation était la règle absolue de toutes actions, et n'était pas freinée que par les deux obstacles signalés plus haut"*[18] Ces deux causes qui perturbent la tendance soulignée par J.S. MILL sont *"l'aversion vis-à-vis du travail et de jouir dans le présent de plaisirs gratuits"*. Cette idée de gratuité sera étudiée, quand, nous examinerons l'anticapitalisme de la "société tiers-mondiste" qui, à travers le paradigme même des économistes, s'avère être une simple économie de consommation. C'est ainsi qu'elle dégrade le développement en consommation et l'accumulation du capital devient une fiction. Mais, pour le moment, sachons que les fondateurs de la discipline se sont taillés un champ d'investigation, celui de l'homo-économicus. L'autonomie de l'économie politique y est contenue bien que cette perspective n'était pas très claire chez Adam Smith.

B - L'éthique de l'Homme Smithien

A. Smith a une approche à l'image de la nature humaine.Dans ses oeuvres les ambivalences sont nombreuses. L'Homme est à la fois bon et coquin[19] *"S'il fonde l'économie politique sur l'égoïsme,* écrit Michel BERNARD, *il n'en croit pas moins aux*

---

[17]Pour un auteur comme UIF HIMMELSTRAND, l'analyse économique ne progressera que si elle s'ouvre à des facteurs exogènes comme les cultures. Voir "Les facteurs exogènes dans l'analyse économique" in Analyse économique et interdisciplinarité. Revue Internationale des sciences sociales n° 113 1987. Dans ce même numéro, Patrick A MUMA, dans un article intitulé "Pour un enseignement de l'économie modulée en fonction du contexte local", écrit *"l'économie est en réalité une science culturellement déterminée", même si on a eu beaucoup de difficultés à l'admettre jusqu'à une période récente"* (p. 479). De ce point de vue, les énoncés universels découragent l'émergence des connaissances spécifiques. Dans ce cadre, l'économie d'un pays industrialisé serait un cas tout à fait particulier (voir note 3 p. 483). Ainsi, l'économie peut s'appréhender comme une culture "masquée".

[18]J. STUART MILL : "Système de logique" cité par Mark BLAUG : "La méthodologie économique..." op. cit. p. 53-54. Voir aussi Serge LATOUCHE : "Le voile et le viol". Une note de lecture sur l'ouvrage de Michel AGLIETTA et André ORLEAN : "La violence de la monnaie" P.U.F. 1982 in Revue clés n° 1 ; 1983 p. 116. La définition de l'objet de l'économie chez J.S. MILL repose sur une condition *"si cette motivation était la règle absolue..."*. Ce caractère relatif dévoile que l'économie n'est autonome que formellement. En conséquence, la recherche économique est fonction d'une théorie sociologique fondamentale. J. S. MILL, lui-même, prenait la précaution de souligner que les économistes avaient tendance à adopter aveuglément comme théorèmes universels : *"des lois empiriques de la nature humaine qui ne valent que pour la Grande-Bretagne et les U.S.A."*.
In Système de logique déductive et inductive Paris Librairie philosophique de Cadrange 1860 T. II p. 582 cité cette fois-ci par Michel BERNARD. Sociologie des doctrines économiques op. cit. Tout ceci nous amènera à nuancer, par la suite, la portée des énoncés de la théorie du développement, simple extension de la théorie économique. Le développement n'est un principe ordonnateur que dans des contextes déterminés. Mélanger les contextes et interdire la créativité à tel ou tel pays au nom de l'idéologie des lois naturelles (exemples division internationale du travail) ou d'une quelconque hiérarchie historique est une contre vérité scientifique.

[19] Voir Adam Smith "La théorie des sentiments moraux" (1759) (ouvrage récemment traduit en français). Éditions d'Aujourd'hui 1982.

liens de sympathie qui rattachent les hommes les uns aux autres"[20] Dans cette perspective les sentiments moraux se mélangent à ce qui serait purement économique (intérêt individuel, division du travail, accumulation...) pour asseoir une solidarité entre les hommes même si elle peut être momentanément contrariée par des soubresauts de l'activité. Au bout du compte, tout le monde y trouvera son compte. Les principes moraux et économiques smithiens conduisent donc à *l'harmonie opulente.*

L'intérêt individuel est réglementé par le sentiment moral (référence à la justice, à la tradition stoïcienne et chrétienne) et régulé par les lois du marché. La libre concurrence serait ainsi un garant de l'égalité et de prospérité de tous. L'économie est donc aussi une vertu même si la méthode scientifique a consisté, par la suite, à détruire tous les liens qui unissent la morale, les croyances avec l'économie politique[21] · A Smith se refusait d'étudier l'économie politique en faisant abstraction de l'Homme[22] · Il a beaucoup admiré NEWTON mais, il a toujours évité de parler de "loi" en économie politique[23] · Il se réfère plus à la biologie dans laquelle l'expérience est la première source de la connaissance (diversité, relativisme, hasard, l'auto-conservation...) qu'à la physique. C'est ce qui explique la relative souplesse de son approche. Contrairement à la *rigueur de QUESNAY*, A. SMITH est un *"grand sentimental"* donc un spontané, ouvert... Sa théorie n'est pas une certitude mais une *approche positive. "La vision du monde d'Adam SMITH*, écrit M. BERNARD, *est singulièrement plus floue que celle des physiocrates"* [24]

En étant un auteur de transition, Adam SMITH n'isolait pas encore totalement l'"homo-oeconomicus" de l'homme" dont la culture des lumières était en train de dessiner les contours. L'examen du parcours intellectuel d'Adam SMITH révèle que sa théorie des sentiments moraux constitue le fond éthique de celle qui porte sur la richesse des nations [25] L'individu est d'abord un être social avant d'être un individu isolé et rationnel au sens strict de ses disciples. Il est donc aussi un collectif. En conséquence, la théorie des sentiments saisit l'individu dans ses passions, ses penchants et dans ses rapports avec les autres.

---

[20]Michel BERNARD "Introduction à la sociologie des doctrines économiques" op. cit. p. 43.
[21]Voir nos commentaires sur les apports de l'éthno-méthodologie et la socio-économie américaine, chapitre 4.
[22]Michel BERNARD "Introduction..." op. cit. p. 49
[23]Voir Michel BERNARD "Introduction à la sociologie des doctrines économiques" op. cit. p. 40
[24]Ibid.
[25]Voir par exemple : - Jean WEYDERT : "Adam SMITH, penseur libéral ?" in Projet Janvier-Février 1986 n°5
Gérard JORLAND : "Le problème Adam SMITH" in Annales Juillet-Août 1984 n°4

Les règles de la société naissent d'une expérience humaine qui s'élabore par ajustements. L'individu "smithien" est donc porteur d'un système de valeurs qui se construit dans le conflit, la sympathie et l'échange. C'est ainsi que la société s'aligne progressivement sur l'ordre naturel supposé immanent. La validité des principes de l'économie politique présuppose donc un espace social et une vision du monde.

La *"main-invisible"* n'est pas chez A. SMITH synonyme d'un *"anarchisme"*, elle n'est que l'expression d'une cohérence collective qui s'auto-produit à travers des individus socialisés. Les *"atomes"* sont donc reliés les uns aux autres par des structures auto-régulatrices telles la société civile et, sur son modèle, le marché économique. Pour parler dans un langage plus moderne, nous dirons que la régulation économique fait partie de la régulation sociale. Le mouvement des marchandises constitue ainsi l'expression économique d'un ensemble de rapports sociaux. En conséquence, leurs valeurs d'échange sont inséparables des rapports que nouent les hommes entre eux. Les choses ne sont pas ce qu'elles sont en dehors du social y compris leur mesure en tant que valeur économique. La mesure est une forme de comparaison sociale entre les hommes. C'est un simple signe. Dailleurs, tous les économistes scientifiques se cassent les "dents" sur ce problème quand, ils veulent le traiter uniquement en tant que problème économique potentiellement quantifiable sur le modèle des sciences physico-mathématiques.

La richesse de la pensée d'Adam SMITH n'est pas fondamentalement dans sa son oeuvre économique mais dans sa situation d'auteur de transition. Il marque le début d'une discipline qui n'avait pas encore toute son autonomie formelle par rapport aux autres secteurs de la vie sociale. Le système conceptuel de l'économie politique est encore embryonnaire et hésite, par là même, à s'émanciper des autres catégories de la pensée. Pour un économiste qui ne croit pas à l'autonomie culturelle de l'économique, c'est justement la période propice pour en démontrer la fausseté objective.

Pour ce faire, il faut avoir son mode de lecture de l'histoire de la pensée économique afin de ne pas être piégé par le découpage et le formalisme contemporain qui détruisent non seulement les origines historiques et culturelles de cette discipline mais aussi la nature spécifique du phénomène économique à l'intérieur même de la société occidentale. Pour un individu qui vient d'une autre société, la question présente deux niveaux. Il s'agit de montrer que l'économiste est incapable de formuler le problème d'une société autre que la sienne mais pour arriver à ce stade, il faut qu'il soit

aussi au courant de l'histoire interne de cette discipline et des problèmes qu'elle pose déjà à la société d'origine.

Pour tirer un avantage d'une lecture de l'histoire de la pensée économique par rapport à l'énigme du développement, il faut rompre avec l'idée qu'en économie politique nous évoluons de l'erreur vers la vérité. C'est encore un mythe culturel qui permet à la mégamachine de se reproduire car elle le fait sur la valeur culturelle de la certitude. Le maniement de la problématique d'Adam SMITH permet de voir que ses oeuvres se mélangent admirablement avec cette atmosphère que nous avons appelé la culture des lumières. Le passage de la théorie des sentiments moraux à celle qui porte sur *"la nature et les causes de la richesse"* n'est pas un progrès d'une quelconque objectivité scientifique. C'est la même réalité exprimée par un autre langage qui commençait à naître. Pour que les économistes puissent avoir leur propre domaine, il a fallu en produire un système représentatif sur le plan conceptuel.

Dans tous les domaines de cette réalité qu'a impulsée le siècle lumières à travers les mythes de progrès, de maîtrise et d'exploitation, tout se passe comme si on se partageait le "cadavre" de l'homme. Chaque discipline en prenait une partie à travers son système de lecture et le tout est compris dans le paradigme du progrès. Ce qui est arrivé avec l'invention des sciences de la nature devait arriver avec l'économie politique. Pour s'instituer, elle devait s'imposer à l'intérieur de cette concurrence scientifique. Hésitante avec Adam SMITH, elle finit par ne pas l'être avec Ricardo.

Ce n'est pas par hasard que Marx, un autre adepte du rationalisme le plus rigoureux des lumières, qualifie Ricardo de *"représentant scientifique de la bourgeoisie"*. La pensée ricardienne est beaucoup plus systématique que celle d'Adam SMITH qui contenait encore des ambiguités et une insuffisance conceptuelle (absence d'un langage totalement économique). Le mythe culturel de la possibilité d'une connaissance absolue trouve la pureté de sa réalité épistémologique dans le modèle ricardien. C'est la forme achevée de l'idéologie des lois naturelles dans le domaine de l'économie politique. Selon l'expression de Henri Guitton : *"Ricardo est le Newton de l'économie politique"*.

Les économistes savent qu'avec ce modèle, tous les accidents, qui gênent les tendances, sont écartés. La perturbation, par exemple, que crée, momentanément, le prix de marché smithien est purement et simplement évacuée par la formulation de la théorie de la valeur-travail incorporée qui s'exerce dans toutes ses potentialités dans le

modèle[26] Ce dernier est une ré interprétation consolidée des prix naturels et des taux naturels d'Adam SMITH. Ainsi en s'autonomisant sur le plan formel, l'économie politique opère aussi à l'intérieur de son propre champ des continuités et des discontinuités qui lui permettent d'affiner ses outils d'analyse.

III - L'HYPOTHESE DE LA MACHINE "AUTO-REPRODUCTIBLE"

A - Les "atomes" et la "machine"

En étant la représentante d'une partie de cet ordre social des lumières postulé comme ordre naturel, la science économique a pratiqué un "commerce" conceptuel avec les autres disciplines. Ce sont ces influences croisées que Roy CANTERBURRY expose de la manière suivante : *"Pour Descartes les mathématiques étaient davantage dignes de foi que les perceptions des sens. Les choses extérieures à l'entendement ne pouvaient être décrites qu'au moyen de concepts qui se sont formés dans cet entendement... La notion fondamentale empruntée à Descartes est l'emploi des états imaginaires... Chez LOCKE, philosophe de la loi naturelle au XVIIème siècle, l'état imaginaire auquel il est fait recours pour assigner des limites au pouvoir du souverain, c'est "l'état de nature". NEWTON, lui, s'intéresse à l'état de nature mécanique... C'est toute la vision des mouvements des corps célestes dans l'espace qu'a eue NEWTON, qui a fourni à Adam SMITH son point de départ philosophique ; et l'économie ne devait en retenir que les éléments du mécanisme, dépouillés du riche contrepoids historique qui l'accompagne chez SMITH"*[27]

Il s'agit bien d'un véritable foyer culturel qui remonte à Descartes et qui se propage dans le domaine de la pensée d'une discipline à l'autre. Les lois tendancielles des économistes sont des abstractions, celles de l'entendement cartésien, leur nature est celle de l'ordre naturel de LOCKE et leurs frottements dans la réalité empirique en raison des causes perturbatrices sont dignes de l'image mécaniste que se fait NEWTON de l'univers. Les individus de la société civile de LOCKE ne sont qu'une traduction du

---

[26]Cette manière de voir les choses a beaucoup influencé MARX et les marxistes; ARGHIRI Emmanuel, avant d'introduire sa notion d'échange inégal, écrit : *"Ce prix de marché, ou bien il constitue la seule réalité, celle de la circulation, et il n'y a rien derrière lui - c'est la conception marginaliste - ou il y a derrière lui le support d'une grandeur régulatrice abstraite, ancrée dans les conditions de la production, qui lui sert d'axe de gravitations - c'est la conception objectiviste en général, marxiste en particulier".*
"La question de l'échange inégal" in l'homme et la société n° 18 p. 36.

[27]Roy CANTERBURRY cité par Steven R. HICKERSON : "Une critique des fondements philosophiques de la pensée économique libérale classique" in Problèmes économiques n° 1877, 6 juin 1984 p. 10.

mouvement des particules chez NEWTON. Les citoyens sont ainsi vus par les théoriciens de la société civile et de l'économie politique comme un *"réseau d'atomes"*[28]

Avec la science newtonienne, les sciences du social ont adopté une méthode qui se veut *"correcte"*, celle de la réduction de toute chose à ses plus petits éléments constitutifs. Pour l'économiste ou le sociologue, cet atomisme mène à la notion d'individu. Cette *"particule"* du social est, à son tour, postulée comme une *"entité programmée"* qui cherche à manifester sa *"nature"* malgré les accidents de parcours. Cette *"nature"* se trouve résumée dans les tendances supposées universelles que sont la satisfaction des besoins, la quête de la richesse, de la liberté et du progrès en général. Cette croyance culturelle explique l'importance que donnent les économistes libéraux à des notions comme la fluidité, la transparence, la flexibilité et pour tout résumer la liberté du marché. Pour eux, le *"spontané"* révèle la nature réelle de la *"chose économique"*. L'expression courante du *"laisser faire, laisser aller"* est une manière de divulguer ce modèle de pensée qui, dans ses profondeurs, tend à subordonner l'ensemble social à ses impératifs. L'autonomisation apparente de l'économique se double ainsi d'une tendance hégémonique sur la société. C'est ce que contient la fameuse société commerciale d'Adam SMITH. *"Chaque homme,* écrit-il, *subsiste d'échanges ou devient une espèce de marchand, et la société elle-même est proprement une société commerçante"*[29] C'est l'"embryon" d'un calcul économique généralisé que, les économistes modernes, n'hésitent pas, d'ailleurs, à formuler y compris pour l'État, le mariage, la délinquance etc.... Mais, pour le moment, sachons que l'ensemble des propositions des économistes se tiennent les unes aux autres et constituent ainsi un système qui se ferme sur lui-même, même, si la réalité lui est souvent rebelle.

Pour que les lois naturelles, selon les économistes, puissent produire tout leur contenu en terme de richesse, il est nécessaire d'écarter les facteurs perturbateurs. La propriété, la liberté et la concurrence sont synonymes de l'absence de restrictions ou de contraintes étrangères à celles de l'ordre naturel. Autrement dit, cet ordre naturel prend la forme d'un marché auto-régulé par ses propres lois, celles de la compétition et de l'efficacité. Il s'agit bien ici de l'image d'une *"machine"* qui a ses propres contraintes motrices et qui provoque à l'intérieur de son univers une série d'actions et de réactions menant à l'équilibre. Ce qui est comparable à un *"moteur à explosion"* ou à un

---

[28] Steven R. HICKERSON op. cit.

[29] Adam SMITH : "Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations" Ed. Gallimard. Cf. ch. IV de l'origine et de l'usage de la monnaie.

phénomène physique qui, par une suite d'interactions atomiques, évolue tout naturellement vers un équilibre stable. Les influences interdisciplinaires sont claires. A ce niveau, les réactions aléatoires des hommes sont écartées au départ. Leurs ampleurs pousseront, par la suite, les économistes à les rationaliser et à les réintégrer dans leur paradigme grâce au progrès des sciences de l'incertitude comme les statistiques et les probabilités.

Pour l'économie politique, l'échange marchand est d'essence naturelle. Il est une nécessité à l'image de la physique galiléenne. Ce qui est juste est naturel et l'échange marchand l'est aussi. Le travail de l'économiste consiste donc à en découvrir les régularités. Les lois économiques doivent être dégagées des substrats communautaires qui les empêchent de s'exprimer dans toute leur pureté et leur potentialité. L'abstraction outillée par les mathématiques s'en charge. Elles vont directement à l'"unité" de cette *"grande machine"* qu' est l'échange marchand. Le concept de machine est le noyau rationnel de la théorie économique. *"Tous les marchés,* écrit A. BERTHOUD, *deviennent des pièces d'un marché général dont le concept est présent à l'image du concept cartésien - newtonien de l'univers-machine... C'est donc avec la théorie du marché général qu'apparaît vraiment la machine"*[30] Avec WALRAS, le DESCARTES de l'économie politique, la machine libère l'individu.

Les études empiriques ou partielles des mécanismes économiques présupposent que l'on conçoit, dès le départ, les phénomènes de la vie économique comme les aspects d'une machine générale. Avec cette conception et la clause *"ceteris paribus"*, les sciences sont devenues, à leur tour, une immense usine qui produit des fonctions dont la véracité est souvent formelle. Si la réalité est découpée par les disciplines et leurs théories, les oeuvres économiques le sont aussi au point que la théorie économique risque de devenir un simple "amas d'outils". La conception machinique (cf. les machines de DESCARTES) tend à envahir tous les domaines y compris celui de la morale. WALRAS, n'écrivait-il pas, : *"C"est à la morale qu'il appartient de se subordonner aux sciences naturelles, sinon dans son principe, au moins dans ses applications et que toute morale qui se permettrait de contredire la théorie du carré de l'hypoténuse, les lois de la réfraction, le fait de la circulation du sang ou les résultats de la théorie de la valeur d'échange, serait une morale ridicule et caduque"*[31] Incontestablement, une telle conception est animée par une volonté constructiviste sans

---

[30]Arnaud BERTHOUD "Economie politique et morale chez WALRAS" op. cit. p. 87.

[31]L. WALRAS "Economie et la Justice" p. 32 cité par A; BERTHOUD "Economie politique et morale chez WALRAS" op. cit. p. 75.

faille. Et c'est ce positivisme instrumentaliste walrasien qui fera l'objet d'une critique par plusieurs courants de la pensée économique (le libéralisme de HAYEK, l'économie des conventions...)[32] Mais tout ceci, n'écarte pas l'idée que le machinisme constructiviste walrasien a aussi sa propre "éthique" : la machine fonctionne pour la liberté des hommes. Comme le montre A. BERTHOUD, seul l'aspect mathématique de l'oeuvre WALRAS a retenu l'attention des économistes. La finalité éthique des constructions mathématiques walrasiennes ont été écartées de la mémoire historique de l'économie politique.

De plus, sur un plan strictement mathématique, le constructivisme comme philosophie s'avère dans l'incapacité de boucler déductivement le système. WALRAS ne résout pas mathématiquement le problème que pose l'équilibre général. A un moment donné de sa démonstration (le problème de la détermination des prix), il cède à l'aléa et à l'empirique en introduisant sa fameuse notion du *tâtonnement.* Ce qui laisse entrevoir le caractère incertain des marchés, donc l'indétermination de leur équilibre. Ce fléchissement par rapport à la rigueur mathématique est désigné par WALRAS, lui-même, de *"solution pratique"* avec toutes les ambiguïtés que cela suppose. Contrairement à la lecture arbitraire de ces disciples, la théorie walrasienne de la formation et de la stabilité de l'équilibre général est une approximation mais non une détermination de nature mathématique.

Ces ambiguïtés n'empêchent pas la tradition néoclassique d'inspiration walrasienne de survivre et de se renouveler[33] à côté des autres. Ce n'est qu'au moment où elle s'identifie à la seule et unique vérité scientifique qu'elle est ruineuse pour le processus de l'esprit de la découverte.

B - Controverses sur l'auto-dynamisme du capital

Le détour ainsi fait finit toujours par nous ramener à l'essentiel, c'est-à-dire les principes. L'énoncé principal réside dans le fait que *"L'économie est décrite comme une mécanique"* Cette vision est devenue même un handicap pour les économies occidentales[34] Pour les économistes l'économie serait ainsi douée d'un fonctionnement par elle-même sans impulsions externes.

---

[32]Voir La section sur la critique libérale anti-machinique et le chapitre sur l'économie des conventions.

[33]Voir Antoine d'AUTUME : *"Cette théorie qu'on dit néoclassique. Elle reste la plus apte à rendre compte de la complexité du monde"* Le Monde du mardi 23 octobre 1990 p.28.

[34]Pierre DROUIN : "Le monde de l'économie" 15 février 1983 p. 24

L'auto-régulation des phénomènes économiques est une hypothèse commune aux économistes indépendamment de leurs écoles et de la période historique où ils ont écrit. Les différences sont mineures par rapport à l'axiomatique de base. Cette unité épistémologique a été formulée par Serge LATOUCHE à travers la notion d'auto-dynamisme du capital[35] Il passe au peigne fin les différentes sensibilités théoriques pour en dégager une même et unique conception celle de la croyance dans ce postulat fondamental.

Un économiste aussi original que J. SCHUMPETER n'échappe pas à la norme[36] En effet, les cycles de destruction et de création semblent s'opérer à l'intérieur du territoire économique. Dans sa théorie de l'évolution économique (1926, seconde édition), J. SCHUMPETER fait la distinction entre capitaliste et entrepreneur dont la fonction essentielle est d'innover d'où émergent les cycles que connaît l'économie. Comme K. MARX, SCHUMPETER voyait dans l'économie capitaliste un processus autonome qui révolutionne constamment le mode production. L'entrepreneur y est un personnage central car, c'est lui qui irrigue le système par des nouveautés. *"Sans opinions ou avec des opinions fausses sur l'entrepreneur, le profit, le crédit et les crises,* écrit-il, *on ne eut rien dire de raisonnable surtout ce qui nous intéresse et nous fait agir dans le monde de l'activité économique".*[37]

Nous avons ici l'idée d'un système gouverné par ses propres lois de fonctionnement même si SCHUMPETER fait preuve d'une grande culture et d'une grande ouverture que l'on peut déceler à travers ses différents ouvrages. D'ailleurs dans "capitalisme, socialisme, et démocratie", il met nettement en rapport l'émergence de la science moderne dès le XVème siècle en rapport avec l'ascension du capitalisme. *"L'individualisme coriace,* écrit-il, *d'un Galilée se confond avec celui de la classe capitaliste ascendante".*[38]

D'un autre côté, il signale la relativité historique des catégories économiques. L'histoire, la statistique et la "théorie" constituent, à ses yeux, les trois territoires que l'économiste doit posséder. Pour SCHUMPETER, l'économiste est un produit à la fois de sa propre époque et des époques historiques précédentes. Néanmoins, cette ouverture

---

[35]Serge LATOUCHE : "Faut-il..." op. cit.

[36]Ibid p. 21

[37]Joseph SCHUMPETER in Préface de la deuxième édition corrigée de la théorie de l'évolution économique 1926. Cité par Yves BRETON : "La théorie schumpéterienne de l'entrepreneur ou le problème de la connaissance économique". Revue économique n° 2, mars 1984.

[38]J.A. SCHUMPETER : "Capitalisme, Socialisme et démocratie" Petit coll. Payot p. 176. 1969.

sur l'histoire reste celle d'un économiste. Quand il parle d'histoire, il parle d'histoire économique. La phrase suivante est révélatrice du biais : *"Les techniques de l'histoire,* fait remarquer SCHUMPETER, *sont des passagers de ce grand autobus que nous nommons analyse économique"*[39] C'est une histoire sous-tendue par la vision de l'économiste. Ce n'est pas l'économie qui fait partie de l'histoire mais l'inverse. En conséquence, c'est une ouverture qui ne peut pas aller au-delà de l'intérêt et des principes de l'analyse économique.

Ce long détour par SCHUMPETER s'impose de lui-même par honnêteté intellectuelle car, c'est un auteur que l'on n'écarte pas facilement. L'essentiel est qu'il s'intègre sans grands heurts au dispositif global des économistes à savoir l'idée de l'autonomie économique dans lequel fonctionnerait un ensemble de lois qui créent d'elles-mêmes de la richesse. Le tableau économique de F. QUESNAY, l'univers des lois tendancielles des classiques, la loi des débouchés de J.B. SAY et les schémas de la reproduction du capital chez K. MARX constituent les grandes constructions théoriques de l'économie politique qui confirment la croyance d'un mécanisme autonome et répétitif dont il s'agit de comprendre le fonctionnement[40]

IV - LES PIEGES DU DECOUPAGE

A - Marx : victime du découpage

La notion d'ordre naturel est ré interprétée par Marx à sa manière. Mais, comme nous l'avons déjà souligné, il "historise" d'un côté le capitalisme. D'un autre côté, il "naturalise" l'histoire occidentale telle qu'il la voit avec ses théories sur les modes de production. MARX est un pur produit des Lumières. En conséquence, et en toute logique, il est incapable de dépasser les frontières de cette vision qui relève, avant tout, d'une civilisation. L'historicisme de K. MARX est interne à cette grande conception du monde. Même, cette hypothèse d'historicisme marxiste risque d'être trop forte quand, on isole MARX "l'économiste" de la reproduction du capital. De même quand on pense à l'impulsion essentielle qu'il donne dans son matérialisme historique à l'économie sur le mouvement social. D'ailleurs, c'est ce qui fait dire à Serge LATOUCHE : *"Le capital*

---

[39] J.A. SCHUMPETER : "Histoire de l'analyse économique". Gallimard 1983 p. 38.

[40] Voir ZAOUAL Hassan : "Contre le "colonialisme" des économistes du développement" Commentaire de l'ouvrage de Serge LATOUCHE : "Faut-il..." op. cit. Revue clés n°8, 1986.

n'est sans doute pas théorisable en dehors de l'histoire sociale totale. La présupposition de son dynamisme sert précisément à MARX à se débarrasser de la contingence historique"[41] En conséquence, tout se passe comme si MARX introduit l'histoire mais, dans le même mouvement, il la supprime en restant fidèle aux constructions imaginaires de la culture des lumières. Les postulats des lumières travaillent en profondeur les oeuvres de MARX et surtout celle de la maturité au sens althusserien du terme. Nous sommes toujours dans le même circuit imaginaire. De ce point de vue, MARX ne peut être que le plus conséquent des colonialistes. Ses développements sur le colonialisme britannique en Inde l'attestent. Quand, nous disons que c'est un produit supérieur de la civilisation occidentale, c'est dans le but de montrer que, pour MARX, le colonialisme est un prix à payer pour les formations sociales non occidentales afin qu'elle puisse accéder à un progrès postulé universel.

Dans l'interprétation que l'on peut faire de la vision de MARX, l'exploitation coloniale prépare la conversion des autres sociétés à la religion du progrès.. Bien entendu, dans la pratique, le seul système capable, selon MARX, d'aller, le plus loin possible, dans cette aventure est le "socialisme". Il s'agit donc bien d'une lecture religieuse mais qui ne se dévoile pas immédiatement[42] C'est là tout le problème que pose tout découpage des réalités d'une société.

Les sciences se déduisent d'un ensemble de convictions culturelles mais, dans le même mouvement, leurs pratiques "froides" et autonomes en apparence masquent leurs origines mythiques.

A tous les niveaux de l'architecture intellectuelle des sciences sociales nous nous heurtons à ce problème. L'autonomie apparente des parties par rapport au tout est un des plus grands obstacles épistémologiques que doit affronter tout individu travaillant sur l'énigme du développement. Si au départ, on avait conçu les sciences, l'industrie et

---

[41] Serge LATOUCHE : "Faut-il..." op. cit. note 1 p. 28.

[42] Contrairement au marxisme, version trop abstraite du socialisme, les travaux des socialistes français du XIXème siècle laissent entrevoir la dimension idéaliste du projet socialiste. C'est ainsi que les thèses de Saint Simon fonctionnent comme une religion qui exalte le travail et le progrès en général. Le passage suivant dégage cette teneur :*"Humanité, fille de Dieu, reine du monde, marche, forte, radieuse, élances-toi vers l'avenir qui a appelé tes voeux. Par toi, par tes travaux, toute nature sauvage devient domestique ou plutôt sociale. A tavoix, les montagnes s'abaissent, les fleuves changent de cours, c'est toi qui as posé la digue et c'est toi qui dis à la mer irritée : tu viendras jusqu'ici, tu n'iras pas plus loin"*. Religions Saint-Simonienne p. 14-16. Cité par Michel BERNARD Sociologie des doctrines économiques des physiocrates à Stuart MILL. Ed. Mouton et Co, La Haye and Ecole pratique des Hauttes Etudes Paris 1963 p. 158. Les industriels dans le modèle des Saint-Simoniens s'apparentent à des *chefs religieux*. Ils sont considérés comme les *guides* d'un socialisme technocratique et industrialiste. Le bonheur sur terre serait ainsi dans l'efficacité et dans un *partage* judicieux de ses fruits. C'est une volonté de puissance face à la nature et à l'univers au service de tous les hommes. Dans un tel univers, l'économie se mêle au sacré. Quelque part, le progrès tel que nous le comprenons repose sur une *"économie sacrée"*.

le capitalisme comme un système religieux ou métaphysique, les problèmes seraient plus clairs. Le découpage de cette réalité historique, la dévalorisation des mythes, les opérations de réduction et de quantification constituent, à nos yeux, un arbre qui masque la forêt. De ce point de vue, la thèse de Max WEBER sur l'éthique protestante du capitalisme est, au moins, plus suggestive que celle de Karl MARX qui verse dans le rationalisme le plus aigu. C'est l'épistémologie parcellaire qui, finalement, transforme le développement en opium des sociétés qui cherchent à résoudre des problèmes qui ne sont pas, forcément, les leurs, mais ceux du modèle de l'économiste du développement.

Si la colonisation avait réussi sur le plan culturel, l'existence officielle des modèles de développement n'aurait, dans doute, pas eu lieu. Nous aurions, à ce moment là, en face de nous la problématique de l'économiste sans sa forme dégradée que sont les analyses sur le développement. Tandis qu'ici, les deux combats sont entremêlés et il faut discuter à la fois d'autonomie fictive de l'économique à l'intérieur de l'ensemble occidental et son extension hâtive aux autres sociétés.

L'échec des modèles a son origine dans les opérations de division que connaît la pensée occidentale ainsi que l'idée qu'elle se fait d'elle-même. L'idée que l'Occident a de lui-même est celle d'une "supériorité". Ce mythe devient même une réalité à la fois par les créations techniques et scientifiques de sa culture et dans le même mouvement, en imposant sa vision aux autres, ces derniers ne peuvent être que rétrogradés dans des critères qu'ils n'ont pas eux-mêmes conçus et formulés. La définition mythique du progrès occidental leur est extérieure. En conséquence ce qu'ils perçoivent de la modernité se réduit à des "paquets" scientifiques et techniques fermés.

Les indépendances n'ont rien changé au problème. En réalité, si nous voulons regarder le problème en face, ce qu'on appelle le développement remonte au colonialisme. Le développement "indépendant" a été une forme de développement par la séduction. Le développement "colonialiste" s'est réduit à une déstructuration sans induire un bouleversement compatible avec les définitions de la culture des lumières. Les européens qui ont investi ces frontières géographiques n'ont pas toujours été conséquents avec les principes fondateurs du progrès occidental. Ils ne se sont pas comportés comme des conquérants "religieux" conséquents avec la culture des lumières. La géopolitique et les intérêts immédiats ont souvent pris le pas sur les convictions propres aux principes de la société civile occidentale. L'indigène est resté un citoyen de seconde zone. D'ailleurs cette ambivalence occidentale explique la nature des premières revendications des peuples colonisés, des revendications centrées sur un

traitement égal de tout citoyen indépendant de ses origines. D'un autre côté, les mécanismes de résistances culturelles ont fait le reste du problème colonial si bien que les mythes de la modernité n'ont laissé que des traces purement matérielles associées à une déstructuration sans l'émergence d'un ordre imaginaire nouveau.

Ce portrait du colonisé est encore à l'oeuvre, dans la mesure où, les luttes pour l'indépendance ne se sont faites au nom de la *"tradition"* ou de la *"modernité"* qu'en surface. Ce qu'on appelle officiellement le "développement" n'est que la poursuite de cette série d'ambivalences dans lesquelles tous les idéaux quels qu'ils soient sont interdits de séjour. La meilleure façon qu'a une élite pour gouverner un peuple et sans en payer un prix c'est de l'égarer dans le vide. La suppression des idéaux des cultures locales comme ceux de la culture des lumières occidentales est le mode gouvernemental le plus improductif car il permet à l'élite dirigeante de contourner tous les principes que la "nature humaine" peut inventer. Nous nous attaquons aux principes de l'économie politique, parce que, ils font, justement, le jeu de telles pratiques en isolant, arbitrairement, l'économie de l'éthique et des mythes.

B - Les ambiguïtés de l'histoire économique

Les "économistes" les plus perspicaces savent bien que l'autonomie de l'économique est une institution imaginaire occidentale[43] C'est une manière qu'a l'occident de se penser et de se faire qui trouve sa racine dans la métaphysique des lumières. Le ciel y est investi et ramené sur terre au nom du progrès. La bourgeoisie et le capitalisme n'ont été que les agents concrets les plus aptes à transmettre dans les faits cette révolution culturelle. C'est ainsi que les problèmes de classes et d'économie se mélangent à ceux de la culture. C'est un tout que seul le réductionnisme sépare. La référence même à l'histoire n'entame pas les limites de cette vision.

Ce n'est pas parce qu'on se réfère à l'histoire qu'on n'est pas dans le réductionnisme. L'historicisme marxien en est un exemple. D'ailleurs, l'histoire change en fonction des questions que nous lui posons. A son tour, l'histoire est une simple construction de l'esprit. Comme la nature, l'histoire ne parle pas et c'est la culture qui, à l'aide de ses paradigmes, se charge de la faire parler au nom d'un présent et d'un avenir. Les sociétés ne laissent derrière elles que des traces matérielles et c'est l'interprétation qui fait le reste. Il n'y a pas la moindre objectivité dans ces questions si ce n'est celle

[43]C. CASTORIADIS : "L'institution imaginaire de la société" op. cit.

d'une vérité construite. La vérité de l'économiste historien n'est pas forcément celle de l'historien tout court. A son tour, celle de l'historien occidental conditionné par un universalisme propre à sa culture ne coïncide pas avec celle d'un regard venu d'ailleurs, et ainsi de suite.

Dans cette série de tourbillons, le monde demeure insaisissable et la théorie sociale pauvre face à ces relativités. En conséquence, le capitalisme historique des économistes n'est encore que l'idéologie des lois naturelles qui se regarde sur le terrain de l'histoire mais, ce n'est pas forcément l'histoire. Et, c'est ce qui arrive en matière de développement quand, nous nous fions aux étapes de la croissance économique telles qu'elles sont dessinées par les économistes-historiens. Cette situation est celle de l'universel de l'économiste qui s'ouvre sur l'histoire sans céder sur ses propres principes. Le résultat qui en découle est celui d'une conception purement mécaniste des origines du développement. La remontée dans le passé s'arrête le plus souvent à la révolution industrielle. Le choix des impulsions est donc lui-même relatif. L'économiste ne choisira que les facteurs historiques compatibles avec son paradigme des lois naturelles si bien qu'il n'y a plus d'histoire totale et neutre. Son penchant envers la révolution industrielle mais, non pas envers la révolution culturelle qui l'a précédée, est dicté par la "cohérence" de sa science normale qui postule l'autonomie de l'économique. Le thème de la révolution industrielle vient renforcer et même vérifier, du moins dans les illusions épistémologiques de l'économiste, l'idée que l'économie ressemble à une "machine" qui a son "propre moteur". L'histoire ainsi falsifiée devient une preuve empirique qui, en dehors, du système de référence propre à l'économiste n'a aucun sens. Il faut donc être prudent à l'idée d'une "histoire économique objective" d'autant plus que l'économie politique des lois naturelles supprime dès le départ la dimension historique. *"L'économie politique"*,écrit Serge LATOUCHE, *est une réalité, sortie de l'histoire. Elle s'est construite sur le paradigme des sciences de la nature"* [44] C'est ainsi que l'amalgame entre l'économie et l'histoire nous semble le plus souvent contre-nature.

Les remarques de J. SCHUMPETER sur l'importance de la dimension historique pour l'économiste[45] n'échappent pas à ce piège épistémologique qui consiste à lire l'histoire avec un paradigme qui l'évacue dans ses axiomes. La science économique est, de manière rigoureuse, un *"corps de propositions relatives au monde réel"*[46] sans

---

[44]Serge LATOUCHE : "Hegel et la science économique" Propos sur l'ouvrage d'Henri DENIS : "Logique hégelienne et systèmes économiques" P.U.F. Paris 1984.

[45]J. SCHUMPETER "Histoire de l'analyse économique" op. cit.

[46]Cette définition est empruntée au commentaire de l'ouvrage de M. BLAUG : "La méthodogie économique" ainsi que celui de Jean Yves CARO : "Les économistes distingués" Fondation nationale des sciences politiques, Paris 1983

mémoire historique. Comme l'exprime cette belle remarque de J. LESOURNE : *"Le noyau dur de la théorie économique ignore l'histoire"* [47] . C'est donc une "erreur stupéfiante" que de dire à un économiste cohérent avec ses principes de nous raconter l'histoire du capitalisme.

Toute la problématique de l'histoire économique présente en substance des biais méthodologiques à la fois pour les occidentaux eux-mêmes et pour les peuples qu'on a poussés dans le "vide historique" avec des lois discutables. A ce niveau, le discours historique sur l'économie capitaliste nous apparaît comme une impulsion qui mène au mimétisme tous ceux qui ne veulent pas activer leur entendement. La pensée scientifique est faite pour être réfutée mais non pour être acceptée. Les impasses du développement sont liées à cette "somme d'erreurs" sur les sciences qu'on a, purement et simplement, étendues à la planète. Le tiers-monde et l'occident se méconnaissent mutuellement. L'économiste tend aussi à couper le fil directeur qui unit l'Occident à sa propre histoire. Il censure la culture des lumières au profit d'un système épistémologique fermé qui est le sien. Les itinéraires du problème sont nombreux à ce niveau et nous serions incapables de les creuser tous jusqu'au bout.

C - L'économie : un projet d'hommes

Quand l'économie politique projette de régenter l'ensemble de la civilisation occidentale, le risque que celle-ci décline existe. Dans cette perspective, l'économique devient à lui-seul un modèle de société où les principes d'économie politique règnent en maîtres absolus. Un tel penchant vers une société totalement rationalisée est aussi producteur de vide pour la société industrielle. *"Permettre au mécanisme du marché de diriger seul le sort des êtres humains et de leur milieu naturel,* écrit POLANYI, *aurait pour résultat de détruire la société"*[48] L'autonomie de l'économie est, en réalité, illusoire dans la mesure où, sa domination totale sur la société la viderait de ses "substances sociales" qui la vitalisent. Pour fonctionner, l'économie a besoin de la non-économie[49] .

---

fait par Robert FERRANDIER sous le titre : "Les économistes distingués" in Revue économique n°2 mars 1984, p. 401.

[47] J. LESOURNE : "A la recherche d'une théorie de l'auto-organisation" Numéro spécial de la revue d'économie appliquée sur "La science économique et l'auto-organisation". T XXXVIII 1985 n°3 p. 559.

[48] Karl POLANYI : "La grande transformation" Gallimard, NRF, Bibliothèque des sciences humaines. 1983.

[49] Voir Serge LATOUCHE : "Faut-il..." op. cit. voir aussi Guillaume FAYE "Contre l'économisme" Ed. Le Labyrinthe p. 65, Paris 1983.

Tout montre qu'un système social totalement homogène périrait. C'est la loi de la diversité qui semble s'imposer sur ce terrain au même titre qu'en biologie génétique[50] Cette contrainte est inhérente aux mystères de la vie et à la vie économique qui nous intéresse ici. C'est pour cette raison que les économistes n'arrivent jamais à faire totalement ce qu'ils pensent[51], ils iraient à l'encontre de leurs propres objectifs ! La société, en résistant à leur modèle, montre le chemin. La loi économique parait ainsi engendrer son contraire si on la laisse évoluer dans toute sa potentialité. Sur ce point, MARX disait que *"La concurrence tue la concurrence"*.Pour employer le langage de l'école libérale qui constate, d'ailleurs, le même phénomène : l'atomicité du marché se dégrade en monopole. Ce dernier est un signe de léthargie. N'étant pas soumis aux contraintes de compétition, la structure monopolistique est, *à priori*, un frein à l'innovation et au dynamisme[52] Tout indique que l'économie pure est une fiction. L'économique ne peut fonctionner qu'en étant "impur". Ce sont ces "impuretés" d'ordre social qui font sa force ou sa faiblesse suivant les situations. Comme nous avons essayé de le montrer à la fois pour la science moderne et le capitalisme en général, le plus grand capital de l'Occident a été la culture des lumières. C'est elle, qui a nourri toutes les parties du "corps" occidental. Le réductionnisme des économistes s'apparente ainsi à "la situation de quelqu'un qui est en train de scier la branche sur laquelle il est assis", comme le dit le sens commun. L'échec des modèles de développement vient aussi confirmer l'idée qu'un système fermé sans impulsion extra-économique est entropique. L'économie est un projet d'hommes mais non celui des économistes qui veulent appliquer tels quels leurs énoncés sans écouter la société. Leur système n'a pas de "valeurs propres" capables de l'auto-réguler indéfiniment[53] Le paradoxe réside dans le fait que les économistes ne discutent que sur les "valeurs des marchandises" mais non sur les "valeurs des hommes" qui leur donnent naissance. C'est encore une fois, la coupure science-métaphysique qui les décide à faire un tel choix malgré, l'impossibilité de faire de l'économie en dehors de l'imaginaire des lumières. L'excès de scientisme débouche inéluctablement sur le vide. Tout indique que les facteurs qui s'accumulent et

---

[50]Albert JACQUARD : "Eloge de la différence" Seuil Coll. Points. 1978

[51]Mark BLAUG constate aussi ce paradoxe chez les économistes mais, il l'impute à une faiblesse scientifique de la matière en question. D'ailleurs, il écrit *"Ce qui ne va pas en économie, c'est que les économistes ne font pas ce qu'ils disent"* in "Méthodologie" op. cit. p. VII; Sa remarque est teintée de scientisme.

[52]A l'heure des mutations que nous connaissons, la grande entreprise ne semble plus être le modèle de référence par rapport aux décennies précédentes.

[53] Dans le domaine de la recherche française, des tentatives sont faites en vue d'intégrer l'impact des institutions sociales sur les phénomènes de régulation économique. Mais cette nouvelle optique ne rompt pas avec le territoire de l'économiste. Dans ce domaine même ses propositions ne semblent pas être fortes et originales. Cf Alain GALIBERT et Jean Pisani FERRY : "Y-a-t-il une école de la régulation" . In Problèmes économiques n° 1984 23 juillet 1986. L'émergence de l'économie des conventions que nous abordons par la suite, vise justement à montrer les fonctions de stabilisation et de repérage que remplissent les conventions humaines vis-à-vis des processus économiques. De même, les travaux de Philippe d'Iribarne mettent en évidence l'importance de l'impact des institutions et des cultures nationales sur les processus économiques.

donnent naissance à une réalité trouvent leur origine dans la perception des hommes. Cet aspect est incontournable, tout est compris dans la "nature humaine".

"En général, il arrive qu'après que la nature des choses a fourni le type d'abstraction, l'idée abstraite ainsi formée suggère à son tour des abstractions ultérieures, des généralisations systématiques qui ne sont plus que des fictions de l'esprit".

Augustin Cournot
(Essai sur les fondements de nos connaissances)

SECTION 2

PROCEDURES ET PLURALITE DES ITINERAIRES DE LA THEORIE ECONOMIQUE CONTEMPORAINE

I - LA FORMALISATION DE LA THEORIE ECONOMIQUE : L'HISTOIRE D'UN DILEMME

A - Les racines d'un débat

"L'économie mathématique" règne, de nos jours, en "maître" sur l'ensemble de l'analyse économique. A l'image des autres sciences, la quantification et la formalisation ont gagné du terrain sur le territoire de l'économiste. L'idée de science l'y oblige et il cède, ainsi, à un mimétisme excessif. L'analogie aux pratiques de la science moderne ne manque pas dans la littérature économique, de ses débuts jusqu'à maintenant.

En effet, le débat sur l'opportunité de la quantification est fort ancien en économie politique. J.B. SAY, écrivait, *"J'ai cru qu'on devait traiter la morale comme toutes les autres sciences, et faire une morale comme une physique expérimentale"* [54] Pour J.B. SAY, protestant par ses origines, F. BACON était le "père de la saine philosophie". Say ne retiendra d'Adam SMITH que l'aspect inductif. Son opposition à la *"déduction ricardienne"* était tranchée et c'est ce qui explique, sans doute, aussi, son rejet des mathématiques.

Mais d'un côté, J.B. SAY estimait nécessaire la manipulation statistique tout en écartant, de l'autre côté, le risque d'un "empirisme dangereux[55]

En somme, une position assez ambivalente sur le plan de la quantification contrairement à des positions tranchées comme celle de LAVOISIER. Dans l'histoire des techniques de l'analyse économique comme la comptabilité nationale, il est fait, souvent référence à LAVOISIER. L'école française d'économie politique a toujours été partagée en deux courants quant au problème de l'emploi des mathématiques en analyse économique. Les résistances auxquelles se sont heurtés A.A. COURNOT et Léon WALRAS sont significatives[56] Paul LEROY-BEAULIEU, représentant du courant

---

[54]J.B. SAY cité par Yves BRETON : "La place de la statistique et de l'arithmétique politique dans la méthodologie économique de J.B. SAY" Revue Economique n°6 nov. 1986 p.1035.

[55]L'expression est de J.B. SAY cité par Yves BRETON p. 1048.

[56]Yves BRETON : "Les économistes libéraux français et l'emploi des mathématiques en économie politique" (1800-1914) ; Revue Economies et Sociétés Série P.E. N°5 T. XX n° 3, mars 1986. En France, Léon Walras n'était pas le seul à se préoccuper de l'introduction des mathématiques en Economie politique. En effet, par la suite, Herman Laurent, chef de file du Cercle des Actuaires français, a soutenu, avec conviction, les thèses de WALRAS. C'est ainsi qu'il publia en 1902 le "Petit Traité d'économie politique mathématique" et en 1908 un ouvrage sur "La statistique mathématique". André ZYLBERBERG nous raconte cette "histoire tumultueuse" dans un article intitulé "l'Economie

officiel dominant à cette époque, écrivait : *"Recourir aux mathématiques dans une matière aussi subtile, est une pure chimère, une vraie duperie... C'est un jeu de l'esprit, un ensemble de fictions en dehors de toute réalité et contraire à toute réalité"*[57] La tradition de J.B. SAY est restée vivante à l'intérieur de l'école française. Le principe de l'induction ainsi que la quantification statistique comme mode de vérification des lois économiques constituaient les grands traits de la méthode française. La méfiance était grande vis-à-vis des principes mathématiques qui tendaient à se substituer totalement aux principes d'économie politique. Aux yeux de la tradition française, l'économie pure de Léon WALRAS et les principes mathématiques de la théorie des richesses d'Augustin COURNOT présentaient des risques capables de détruire la spécificité épistémologique de l'analyse économique[58] En fin de compte, la conception dominante en France au XIXème siècle et au début du XXème siècle postulait que l'économie politique est une science de l'observation mais, non une science abstraite et déductive. Un économiste comme Paul LEROY-BEAULIEU n'admettait que les "lois démontrées" par l'expérience et condamnait la tautologie mathématique. Cet esprit inductif ouvrait la voie à une tolérance par rapport aux statistiques non pas comme "noyau" de l'économie politique mais, seulement comme outil nécessaire aux ajustements hypothétiques.

En fait, les positions n'étaient pas aussi tranchées sur la question de l'usage des mathématiques. Chaque auteur utilisait les arguments qu'il voulait au moment voulu même si certaines tendances générales peuvent être dégagées. Pour François ETNER tout indique que c'est un "débat imaginaire"[59] *"En rassemblant habilement certaines citations convergentes des adversaires de l'économie mathématique,* écrit-il, *il est possible de suggérer une véritable bataille rangée. Nous préférons l'image d'une mêlée confuse, chacun pouvant puiser à sa guise dans une même réserve les arguments théoriques les mieux adaptés à la bataille en cours".*[60]

---

mathématique chez les actuaires français au temps de WALRAS (1870-1914) in Economies et Sociétés n° 5, mars 1988 Série P.E.

[57] Paul LEROY-BEAULIEU : "Traité théorique et pratique, d'économie politique" p. 85 et p.68 ; cité par Yves BRETON op. cit. p. 48 et p. 51.

[58] Si la physique expérimentale était un modèle pour J.B. SAY, c'est la physique fondamentale qui devient une référence pour l'ingénieur qu'est WALRAS. Il écrit en substance : *"Il y a une économie politique pure qui doit précéder l'économie politique appliquée, et cette économie politique pure est une science tout-à-fait semblable aux sciences physico-mathématiques... Si l'économie politique pure... comme la mécanique, une science physico-mathématique, elle ne doit pas craindre d'employer la méthode et le langage des mathématiques. La méthode mathématique n'est pas la méthode expérimentale, c'est la méthode rationnelle". "Eléments d'économie politique pure ou théorie de la richesse sociale"* p. 29. Ed. Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1952.

[59] François Etner Partisans et adversaires de l'économie mathématique en France. Revue Economique n°3, mai 1989, p.545.

[60] Ibid p. 545.

Les économistes mathématiciens français du XIXème siècle (DUPUIT, WOLKOFF, COURNOT...), ont été rejetés non pas pour des raisons méthodologiques (l'usage des mathématiques) mais pour leur adhésion aux doctrines classiques anglaises. Tandis que Léon WALRAS a subi un rejet systématique en raison de sa prétention à élaborer le seul et unique discours scientifique en économie politique[61] Son échec auprès de l'école française orthodoxe s'expliquerait par le caractère totalitaire de sa démarche. La rupture entre la morale et l'économie politique s'y consomme totalement. WALRAS a fait peur. Son adhésion au "socialisme" a aussi contribué à sa marginalisation.

Depuis le début du XXème siècle, les mathématiques ont conquis progressivement des domaines importants sur le territoire de l'économiste. La période que nous connaissons est une ère des modèles et de la formalisation à outrance. La célèbre définition de la science économique de Lionel ROBBINS, dans son petit "essai sur la nature et la signification de la science économique" (1932), symbolise une rupture à l'intérieur du système conceptuel de cette discipline : *"L'économie,* écrit-il, *est la science qui étudie le comportement humain en tant que relation entre les fins et les moyens rares à usages alternatifs"*. Une telle définition extensive et finalisée ouvre la voie à l'invasion des mathématiques sous forme d'équations de comportement et de techniques d'optimisation. Ce qui s'intègre parfaitement au champ épistémologique de l'analyse néoclassique. Cette intégration ne se fait pas sans heurts car, de nombreuses contradictions d'ordre logique peuvent être décelées

Cependant, *"Le plus grand bonheur du plus grand nombre"*, définition de l'utilitarisme de HUTCHESON[62] n'est pas en fin de compte facile à construire avec un système formel. Le caractère social et instable de "l'économique" est tel que les économistes-mathématiciens sont obligés de faire de nombreuses suppositions à la fois économiques et formelles. Ce faisant, ils arrivent à avoir une image mathématique et pure de la réalité économique qui n'en est plus une, en raison, du réductionnisme du point de départ[63] Cet esprit déterministe et purificatoire a tellement été poussé dans

---

[61] François ETNER : "Partisans et adversaires..." op. cit. p. 547.

[62] Cité par Philippe VAN PARIJS Ibid p. 156.

[63] Le pire arrive quand ce genre d'approximations est extrait de la société occidentale et étendu. de manière mécanique, aux cultures paysannes du "tiers-monde". Quand on regarde ces dernières dans leurs profondeurs, il est "surréaliste" d'y penser en termes de courbes d'indifférence et de fonctions d'utilités. Nous n'avons jamais vu, ni pressenti un berbère du Moyen Atlas marocain ou un paysan d'Afrique noire cherchant à maximiser une "fonction d'utilité" dans ses rapports avec son monde extérieur. Les faits du développement montrent, au contraire, le caractère excessif de ce genre de modèles.

certains domaines de l'analyse économique que l'on ne sait pas de quoi l'on parle[64] Les fils avec la réalité factuelle de l'économique sont totalement coupés. Les réductions et les suppositions du genre *céteris paribus* contribuent à détruire tout le caractère mouvant et aléatoire de la vie économique.

La définition "grossière" de Robbins avait déjà évacué le problème de la spécificité relative de la vie économique à l'intérieur de l'ensemble social occidental. C'est une définition qui est applicable à n'importe quel domaine y compris celui de l'art militaire. De plus, la "société inertielle", que connaît le "tiers-monde" ou toute autre société qui reproduit une forme de décadence quelconque, pratique quelque chose apparemment proche de la définition de Robbins sans pour autant être une société économique dynamique[65]

B - Les dangers d'une mathématisation excessive

La quantification et la formalisation constituent des procédures épistémologiques qui s'inscrivent dans le projet de la défondamentalisation de l'homme, déjà évoqué.

Mais d'un autre côté, l'excès de ces variantes du rationalisme finit par détruire la culture qui leur a donné naissance. La créature se retourne contre le créateur. Cette hypothèse, nous la retrouvons dans de nombreux domaines de la vie de la société industrielle : de la science moderne à la société de consommation en passant par

---

[64]Dans un bilan récent sur l'état de la science, Abraham A. MOLES va encore plus loin quand il écrit, en conclusion de son ouvrage : *"La quantophrénie" (Sorokin), la maladie mentale de la précision des mesures, n'est pas liée en soi à l'usage de la mesure partout où une appréciation de valeur est possible. Elle est liée au respect frénétique du chiffre, accompagné d'un certain dédain de la manière dont ce chiffre a été obtenu : c'est une déviation pathologique. Contrairement à ce qu'ils pensent eux-mêmes, les vulgarisateurs et les artisans du kitsch scientifique sont particulièrement sujets à cette maladie"*."Les sciences de l'imprécis" op. cit. p. 279.

[65]En réalité, au sens de la définition de Robbins, l'homme du tiers-monde modernisé opère aussi des "combinaisons ingénieuses" pour s'en sortir quitte à contourner tous les principes éthiques, les siens comme ceux de l'Occident. Ces comportements sans foi ni loi que l'on rencontre dans les hautes sphères gouvernementales et chez les masses déracinées et urbanisées ne provoquent aucun effet économique consistant. C'est une "masse de calculs" dans le "vide". Ce qui montre, encore une fois, que l'économie présuppose un système de valeurs, un certain nombre de conduites vis-à-vis des autres hommes et de la nature... Pour tout résumer, c'est une civilisation qui ne s'exporte pas en pièces détachées. Les pièces rapportées peuvent jouer le rôle attendu, s'il y a au préalable un travail en profondeur sur nous-mêmes. Ce travail ne se réduit pas à un simple calcul économique comparable au contenu de la définition de Robbins. Si la question de l'énigme du développement était de nature purement formelle, les techniciens de tout genre, avec leurs ordinateurs, auraient fait l'affaire. Mais, les réalités sociales échappent aux équations du rationalisme des lumières. Cet écart s'accentue au fur et à mesure que l'on s'éloigne des aires culturelles qui lui correspondent.

l'invasion de la technique et de la formalisation sur la société et l'économie. La puissance du rationnel est ainsi un *"coup de force de la méthode"* [66]

Pour nous limiter à l'histoire méthodologique de la science économique, nous dirons que l'économie politique, à son tour, est devenue "une machine à produire des fonctions". La moindre corrélation apparente entre deux phénomènes et dans un contexte particulier acquiert le statut de loi. La formalisation a acquis une autonomie de développement par rapport à la théorie économique en tant que telle. En réalité, depuis Keynes, il n'y a rien de nouveau. Mais, la production en série des modèles formalisés a fortement progressé. La formalisation et la quantification deviennent ainsi, elles-mêmes, le paradigme des économistes. On postule à chaque fois l'équilibre et on falsifie formellement le parcours pour y arriver. Le résultat précède ainsi l'hypothèse économique et la démonstration nécessaire pour l'atteindre[67] L'expression formalisée devient un critère de scientificité. Et ici, il ne s'agit pas de négliger totalement les mérites de la formalisation car, dans certains cas, elle permet de condenser des hypothèses économiques fortes. Mais, il faut, d'abord, les élaborer et ce n'est pas toujours le cas. Le résultat se résume dans des modèles qui tournent à vide. La preuve empirique en est la persistance d'une crise qui s'arrange pour tout démentir. Ce qui est étrange, c'est que l'"impuissance opératoire" des modèles que nous rencontrons dans le domaine du développement, nous la retrouvons, à un degré moindre, quand, nous nous mettons dans la peau d'un économiste *"éclairé"* d'un pays développé.

Il est sans doute, nécessaire d'adopter une règle épistémologique qui consiste à dire que la mathématisation de l'économie doit s'arrêter au stade de l'outil. Cette conviction est confirmée par des voix ici et là qui condamnent l'excès de la formalisation et du déterminisme au nom de la sacro-sainte loi de l'équilibre. Ces réactions ne sont pas propres à une école de pensée. Friedrich VON HAYEK écrivait, déjà, que : "nous ne devons pas nous tromper sur le fait que la *"pure logique des choix" en elle-même (ou le calcul économique) n'explique pas les faits, ou tout au moins ne fait pas davantage par elle-même que les mathématiques"* [68] La conséquence logique serait que l'économiste conçoive l'usage des mathématiques comme un "input" épistémologique mais, non comme une finalité en soi [69] Cet usage met un certain ordre

66Cette expression est de Dominique JANICAUD : "La puissance du rationnel" Gallimard p. 269 ; 1985.

67Dans le chapitre sur "Les conventions : culture des rapports économiques" nous examinerons la crise de cette conception marquée par l'incomplétude.

68Friedrich VON HAYEK "Scientisme et sciences sociales" Ed. Plon Coll. Agora p. 56 note 2 ; 1953. Voir aussi la note 1 p. 62 sur les limites de la mathématisation que Paréto souligne lui-même.

69Cette direction est de plus en plus partagée par de nombreux spécialistes des sciences sociales. *"Dans les années 1950, écrit J. Michel BRITTAIN, les sciences sociales apparaissaient aux yeux de beaucoup comme dominées par*

dans ses connaissances mais il doit faire preuve de sa propre méthode, là est tout le problème de la science économique par rapport aux sciences physico-mathématiques. Elle se veut autonome sans être capable de produire ses propres méthodes. Plus elle copie et plus elle se détruit en tant que discipline propre à l'imaginaire des lumières. Ce dilemme est évoqué par un grand économiste français, de la manière suivante : *"L'obsession du chiffre, de la mesure opérationnelle de la formalisation mathématique aboutit à n'éclairer que la partie émergée de l'iceberg"* [70] Cette citation est tirée de l'article de GUITTON dans lequel, l'auteur commente l'ouvrage de Henry K.W. WOO, chairman de Hong Kong Institue of Econot Science : *"The unseen dimensions of wealth : Towards a generalised economic theory"*. A la lecture de ce commentaire, il apparaît que, pour Henry K.W. WOO, la mathématisation en économie se réduit à une modélisation de *"ce qui est superficiel et purement quantitatif"* [71] C'est un langage fermé à la richesse des "qualités sociales" de la vie économique. Cet auteur qui, selon GUITTON, est aussi un homme d'affaire expérimenté, adopte une attitude proche d'une condamnation pure et simple de la formalisation dans les sciences sociales[72] Une telle analyse critique rejoint de nombreuses controverses actuelles sur la crise de la théorie économique[73] Par rapport aux effets pervers de l'impérialisme de la formalisation, le titre de l'ouvrage de M. MORISCHIMA *"The good and bad uses of mathematics"* est assez significatif d'autant plus, que l'auteur est un ancien président de l'"Econometric Society[74] De même, dans un article de synthèse, clairement exposé, Jean-Marcel JEANNENEY nous initie à l'utilité des rouages des modèles macro-économiques tout en soulignant la nécessité d'un *usage précautionneux* de ce type de connaissance économique. Ne pouvant pas absorber, la pluralité des événements et la totalité de leurs variations imprévisibles, il faut se garder conclut-il d'une foi aveugle. Tout ceci est à

---

les partisans des méthodes quantitatives et leur désir de se rapprocher toujours plus des modèles des sciences exactes. En ce dernier quart du XXème siècle, il semble que les méthodes non quantitatives gagnent du terrain malgré le combat, à grand renfort d'analyse des données et de modélisations sur ordinateur". Les frontières culturelles des sciences sociales dans les années 1990" in Revue internationale des Sciences Sociales n° 119 Février 1989. Du point de vue philosophique, comme toute autre science, la science économique est aveugle et tourne le dos à son propre projet si elle ne met pas au clair le problème du sens de l'être, celui de la société sur laquelle elle veut agir. Si elle ne prend pas en considération la question socio-culturelle, elle crée, autour d'elle, à la fois une inefficacité et une défection. Pour un examen sur l'importance du problème du sens dans la vie humaine, voir par exemple Edith STEIN "Phénoménologie et philosophie chrétienne". Ed. Cerf 1987.

[70] Alain BIENAYME cité par Henri GUITTON : "Mathématiques et science économique : que penser de la formalisation ? "Problèmes économiques 28 janvier 1987 n° 2009.

[71] Ibid p. 4

[72] Ibid p. 4

[73] Michel BEAUD : "L'économie politique : une science ?"
Le Monde du mardi 17 mars 1987.

[74] Elisabeth VESSILLIER : "Vive la crise de la pensée économique ?" Analyses de la S.E.D.E.I. n° 46, juillet 1985. Dans un autre article paru dans la même revue mais en 1989, Jacques PLASSARD fait remarquer que : *"Le rêve du modèle mathématique, qui exprime les lois universelles du comportement économique des hommes et des sociétés, est irréaliste. Ou du moins, un tel modèle est d'une extrême pauvreté, car il doit faire abstraction de nombreuses contingences qui sont pratiquement déterminantes. Il suppose des "Homo Economicus" parfaitement rationnels opérant dans un espace parfaitement vide"*. De l'emploi des mathématiques dans l'étude économique. S.E.D.E.I.S. 15 juin 1989 T. XXXVIII n° 6 p. 211 et p. 212.

garder en mémoire pour mieux déchiffrer la crise de l'économie du développement qui a tendance à surestimer l'efficacité des modèles macroéconomiques.

II - LA SCIENCE ECONOMIQUE CONTEMPORAINE : UN PARADIGME FRAGMENTE

A - Un programme scientifique en grappes

Les progrès de la formalisation mathématique ont vidé l'économie politique de son dynamisme hypothétique. Les effets d'accoutumance sont tels qu'aucune alternative à la crise des hypothèses directrices des "trentes glorieuses" ne semble se dessiner. Les "réalités" ont quitté le système hypothétique tandis que le développement de la formalisation créè l'illusion d'un progrès[75] La science économique semble, ainsi, frappée par une incertitude généralisée qui amène certains économistes à être plus modestes et à se contenter d'une recherche par tâtonnement.

Dans certains domaines comme celui de l'inflation dans ses relations instables avec la croissance Stephen MARRIS résume le bilan des quarantes années d'investigation par les termes suivants : *"Il n'y a pas,* écrit-il, *d'autre solution que de continuer à apprendre par approximations successives"* [76] Un peu plus loin, il atténue le rôle que doivent remplir les mathématiques en économie politique. Il écrit, en substance, : *"Nous devrions enseigner à nos étudiants plus d'histoire et y consacrer plus de notre temps, nous souvenir que les mathématiques sont un instrument et non une fin en soi et que, pour influencer les responsables chargés d'élaborer les politiques, les idées doivent être traduites des équations en langage courant"*[77] Cet anti-réductionnisme montre que les "grappes de théories" qui forment le programme scientifique de recherche de la science économique restent parcellaires et insuffisantes par rapport au défi de la crise contemporaine. Le modèle keynésien est trop connu pour être exposé ici. Mais, ce qu'il faut noter, c'est que son "impuissance opératoire" a entraîné un désarroi chez les économistes. Il constituait le "noyau dur" de l'idéologie

[75]Ibid p. 11

[76]Stephen MARRIS : "Les enseignements de quarante ans de théories et de politiques économiques". Problèmes économiques n° 1919, 11 avril 1985 p.4.

[77]Voir par exemple Bernard ULLMO : "Modernité de Keynes ?" Problèmes économiques n° 1877 6 juin 1984.

économique depuis la deuxième guerre mondiale. L'expression *"nous sommes tous keynésiens"* résumait, dans le passé, cette appréciation. Le renversement de cette problématique par le passage d'une régulation de la demande à une régulation par l'offre ne semble pas remplir le "vide théorique" laissé par la "science normale keynésienne". La relecture libérale des problèmes économiques contemporains n'est qu'une "reprise mécanique" des anciens postulats de ce courant[78] L'absence d'une révolution dans la manière de poser les problèmes de l'économie occidentale contemporaine amène certains auteurs à un conservatisme keynésien. Selon eux, l'abandon de ce type de politique macro-économique induit plus de destruction économique et aggrave la crise. L'abandon de cette grille de lecture et d'action est plus préjudiciable que son maintien[79]

Tandis que d'autres programmes de recherche[80] cherchent à faire une synthèse des "vérités scientifiques" éparpillées dans les différents courants de la pensée économique (Néokeynésien, keynésiano-néoclassique, monétarisme, les théories des anticipations rationnelles et des déséquilibres...). Ce pragmatisme "épistémologique" se heurtera, sans doute, à des contradictions d'ordre logique compte tenu, des spécificités propres à chacune des démarches impliquées dans ce processus de synthèse. Encore une fois, le pragmatisme est le parent pauvre de la pensée. A chaque fois, la théorie économique est en retard d'une époque sur le cours des événements[81]

Dans la conjoncture actuelle, le paradigme des économistes est atteint par une fragmentation qui détruit toutes les cohérences acquises sur la manière de traiter les "anomalies" du capitalisme. Les progrès de la formalisation ne sont pas une garantie scientifique en soi[82] La "culture numérique" est plus *"un habillement numérique de la réalité que sa description fidèle"*[83] Jacques LE MUET utilise l'expression d'un "scandale logique" pour désigner cette fuite devant la complexité de la réalité. Les esprits en quête de cohérence et de "pureté" présentent une forte propension à être capturés par le formalisme. Tandis que la réalité des faits est, souvent, rebelle à la structure des modèles. Ce décalage n'est pas accidentel mais, permanent dans l'histoire du capitalisme.

---

[78]Serge BARTHELEMY : "Le très ancien débat des nouveaux économistes" Problèmes économiques n° 1919 11 avril 1985.

[79]Voir par exemple Bernard ULLMO : "Modernité de Keynes ?" Problèmes économiques n° 1877 6 juin 1984.

[80] Cf. Jacques LESOURNE : "Y-a-t-il crise de la science économique" Problèmes économiques n° 1877 4 juin 1984.

[81]Joan ROBINSON : "Essai sur l'économie de MARX" Dunod, p. 71 ; 1971.

[82]Julien DELARUE : "Pour une critique des modèles de prévision économique" in Critique de l'économie politique avril-juin 1980. Article sélectionné aussi par la revue problèmes économiques.

[83]Jacques LE MUET : "Les mesures économiques à l'épreuve de temps". Problèmes économiques n° 1919 11 avril 1985 p. 17.

Pour Jacques LESOURNE, la pensée économique est, aujourd'hui, une *"science balkanisée"*[84] Elle est éclatée en une multitude de disciplines si bien qu'aucun économiste n'est en état de dresser l'état des lieux de sa discipline. Un traité d'économie politique figé et sûr ne semble plus de ce monde.

L'allure de l'état de la science économique contemporaine ressemble ainsi à une nébuleuse de connaissances (mathématiques, théoriques et empiriques) éparses. Même s'il existe un consensus sur quelques macro-postulats, la science économique est avant tout *"un écosystème social qui mélange ordre et désordre et qui se réorganise en permanence au fur et à mesure que progresse la connaissance"*[85]

A l'intérieur de ce *"magma"*, la coordination logique et instantanée entre faits et théories n'est pas toujours simple à opérer. Les versions les plus abstraites de la science économique peuvent continuer à se développer en répondant aux *questions qu'elles se posent.* Tandis qu'à l'autre extrême, les données sur les phénomènes économiques se construisent, s'accumulent et se désagrègent en raison des modifications même des structures profondes du système économique. Ce mouvement de construction et de déconstruction est continu et peut toucher les indicateurs les plus usuels. Rien ne semble acquis y compris les résultats auxquels sont arrivées les branches techniques de l'analyse économique (cf. comptabilité nationale). Entre ces deux extrémités, les travaux empirico-théoriques portent sur des aspects particuliers qui leur ferment la voie à une véritable intégration dans le corpus théorique pur et dur. De plus, les vérifications empiriques ainsi que leurs présupposés théoriques sont, soumis respectivement aux tensions déjà signalées. Un indicateur est aussi de la théorie car il est construit. L'état de la science économique est donc frappé d'instabilité. *"Tout y est, perpétuellement en devenir".* [86]

Nous en tirons la conclusion que le paradigme des économistes a l'allure d'une structure théorique feuilletée voire fragmentée. Des liens existent entre les différents éléments mais ils sont souples et distants. On parlera ainsi d'une *grappe de théories et de procédures.* Tout ceci crée un climat d'incomplétude dans la connaissance économique contemporaine. Rien n'est sûr tout est possible. La solution est celle qu'adopte les agents économiques eux-mêmes : l'apprentissage, le tâtonnement dans un univers complexe et en fin de compte, *une solution raisonnable.* L'acteur ne cherche

---

[84]Jacques LESOURNE "Une science balkanisée" Le Monde du mardi 16 octobre 1990 p. 29
[85]J. LESOURNE "Une science balkanisée" op. cit.
[86]Ibid p. 32

plus à optimiser de manière totalement rationnelle mais à avoir un portefeuille diversifié de solutions acceptables.

B - La tradition autrichienne : une critique du déterminisme

Dès l'origine, le marché, par exemple, postulé autonome et auto-régulateur par les économistes, a eu, en réalité, besoin de ce qu'il n'est pas : l'État et les valeurs de la société civile. La clôture sur le marché était propice à l'"objectivisme" au déterminisme et la formalisation au nom de la notion d'équilibre. Cependant sans quitter l'univers de libéral, la tradition "autrichienne" du libéralisme montre que l'"indétermination" est inhérente au phénomène économique[87]. Ce qui fonde la "nature humaine" de l'économique que le scientisme en économie politique a toujours voulu nier au nom de l'autonomie scientifique de la discipline en question.

L'article de Henri LEPAGE porte sur l'évaluation de la renaissance de la "tradition autrichienne" aux États-Unis, renouveau effectué par de nombreux économistes encore inconnus en France et disciples de HAYEK et MISES. Cet auteur porte son regard, essentiellement, sur l'ouvrage de Gérald O'DRISCOLL et Mario RIZZO *"The Economics of time and ignorance"* (Baril BALCKWELL, 1985). Il est choisi, par le commentateur, pour sa clarté méthodologique qui fait apparaître les présupposés de la démarche "autrichienne" ainsi que ses ultimes déductions. Le "subjectivisme" est réintroduit comme postulat central dans le but de montrer que la configuration que prennent les phénomènes économiques à un moment donné est le produit d'un processus interactif entre les agents. Ce mécanisme est, par définition, aléatoire compte tenu de la nature subjective de la réaction des acteurs du système.

Contrairement à l'approche *"néoclassique"* qui introduisait le facteur "temps" dans ses modèles sous la forme d'un "plus, la réévaluation "autrichienne" met en oeuvre la notion de *"temps réel"*. Ce *"temps dynamique"* corrige les limites du *"temps statique"*, notamment son caractère d'appendice par rapport aux modèles conventionnels. Dans la démarche "autrichienne", le temps est conçu comme un flux qui véhicule l'information et l'expérience accumulée par les protagonistes. Ces

[87] Henri LEPAGE : "La pensée économique autrichienne" et son originalité par rapport à l'école néoclassique traditionnelle". Problèmes économiques n° 1984, 23 juillet 1986.

statique", notamment son caractère d'appendice par rapport aux modèles conventionnels. Dans la démarche "autrichienne", le temps est conçu comme un flux qui véhicule l'information et l'expérience accumulée par les protagonistes. Ces événements sont mémorisés et modifient ainsi continuellement les critères de décisions. La conséquence pour la connaissance économique est une *"incertitude radicale"*, contrairement, au postulat encore admis par le déterminisme sous la forme : *"L"homme sait"* [88] La notion *"d'incertitude radicale"* n'est pas de même nature que "l'incertitude rationalisée" par la théorie des probabilités dans laquelle fonctionne implicitement la possibilité d'une connaissance même imparfaite. Pour les "autrichiens", *"l'incertitude radicale"* fait partie de l'aventure économique conçue comme une procédure de découverte. C'est un monde qui se créé par la découverte, l'innovation. Et tout le dynamisme des agents consiste à remplir ces "trous noirs".

Pour rester fidèle à la lecture de Henri LEPAGE notons cette citation qui spécifie la distinction de cette vision par rapport aux autres : *"Pour un autrichien,* écrit l'auteur, *les fameux progrès soi-disant réalisés dans la prise en compte de l'incertitude sont totalement illusoires car on ne peut pas réduire l'ignorance à une simple imperfection d'informations qui s'estomperait progressivement dans le cadre d'un processus asymptotique d'apprentissage. Admettre la présence d'un tel processus revient à ignorer les spécificités du temps réel, et donc à refuser d'admettre que l'ignorance est un trait inévitable et inéliminable de la condition humaine. C'est contradictoire avec l'idée que le temps introduit nécessairement le changement, l'imprévu et l'imprévisible... Par construction, les techniques néoclassiques de modélisation ont ce résultat surprenant qu'elles excluent, en réalité, la liberté. C'est donc que leurs prémisses mêmes - le coeur du paradigme - ne sont pas cohérents"*[89]

Si nous avons évoqué ces discussions sur l'état général de la science économique c'est dans le but de montrer que les "vérités économiques" ne sont pas acquises une bonne fois pour toute. A l'intérieur de son "propre" mouvement historique, la science économique contient une masse considérable d'itinéraires que nous n'avons pas évoqués en détails. Mais, ils se ramènent tous à cette tendance essentielle qu'a cette discipline à produire son propre système d'interprétation de la réalité sociale. Ce désir d'autonomisation découle de ses propres principes. Dans le sillage de ces derniers se sont accumulées des lois, des relations causales, des théorèmes qui, d'un autre côté,

[88] Ibid p. 16
[89] Ibid.p. 16

BU LILLE 1

Le mouvement de la société soumet à rude épreuve les efforts de systématisation effectués par la science économique. Dès qu'elle s'élève à son stade suprême qu'est la formalisation, elle se vide de son *"contenu social"* et les décisions qu'elle inspire deviennent inopérantes. Le déterminisme et le constructivisme fonctionnent ainsi comme une négation de la vitalité des sociétés. Leurs présupposés engendrent une destruction des *"qualités sociales"*. Leurs échecs confirment que l'autonomisation totale de la science économique par rapport aux traits culturels d'une société est une illusion fabriquée par mimétisme vis-à-vis des sciences naturelles. *"Le va-et-vient qui fait passer un modèle discutable des sciences sociales en biologie et le restitue avec le prestige des sciences exactes dans le domaine social amène à nous demander si l'économie politique n'est pas la science d'un homme désocialisé"*[90] Le rêve d'une "économie pure" est l'une des croyances les plus sombres de la science économique. Car, la société n'est pas une "machine" manipulable. Elle a toujours une marge qui lui permet de *"battre le système"*[91] des économistes. Le propos d'un certain Evariste Bernard, auteur méconnu, au sujet de la crise de 1837 est toujours d'actualité : *"Oui, le silence des économistes en cette occasion est un aveu formel de leur impuissance. Ils se taisent, parce qu'ils ne comprennent rien à ce qui se passe devant leurs yeux, parce que la crise actuelle semble arrangée tout exprès pour démentir tous leurs principes, toutes les théories de l'économie politique"*[92]

Cette impuissance permanente de l'économie politique poussent les économistes les plus confirmés comme SCHUMPETER et BLAUG à reconnaître que les "lois économiques" ne sont valables que jusqu'à un certain point. Tout le problème est de déterminer cette limite qui est contrariée, d'un côté, par cette *"propension mécaniste"* qu'a l'économie politique à étendre ses principes à l'ensemble de la société. En étant discutable à l'intérieur de sa propre société d'origine, l'économie politique ne peut être que critiquable dans l'extension de ces procédures épistémologiques à la question du tiers-monde. C'est là où on a fait le plus d'économie politique sous forme de modèles formels complètement fermés aux réalités humaines et sociales.

---

[90]Pierre LANTZ "Malthus-Sismondi-Darwin. Populations et concurrence vitale". Les études philosophiques n°3, 1984 Juillet-Sept. p. 397.

[91]Voir Michel CROZIER "L'acteur et le système" Seuil 1977

[92]EVARISTE Bernard cité par Michel MARCHESNAY" "La vulgate de l'économie industrielle..." op. cit. p. 76-77.

"Il y a plus de choses dans le monde que dans toute notre philosophie[93]

Le rationaliste, dont la raison n'est pas suffisante pour lui enseigner les bornes du pouvoir de la raison consciente, qui méprise toutes les institutions et toutes les coutumes qui n'ont pas été consciemment établies, devient ainsi le destructeur de la civilisation édifiée sur elles[94]

SECTION 3

L'ANTHROPOLOGIE DES SCIENCES SOCIALES ET DU LIBERALISME ANTI-CONSTRUCTIVISTE

[93]Shakespeare cité par Edgar Morin "Introduction à la pensée complexe" ESF - Editeur Paris, 1990, 4ème tirage 1992 p. 94.
94Friedrich Von Hayek "Scientisme et Sciences Sociales" Ed. Plon Coll. Agora 1953 Paris p. 148

I - L'ETHIQUE DE L'ECONOMIE DE MARCHE

Chez les fondateurs du libéralisme (A. SMITH, RICARDO, J.B. SAY, WALRAS) il n'y a pas de dissociation entre le libéralisme économique et les autres dimensions de la société industrielle. Contrairement à la tradition de l'économie du développement qui introduit des modèles économiques dans les pays du tiers-monde sans se soucier de la dimension politique, le libéralisme économique pré suppose, en réalité, le libéralisme politique. Les peuples du tiers-monde n'ont pas ainsi les avantages de la conception économique quand elle tend à s'instituer comme modèle de société.

Pour la thèse libérale, l'industrie et le marché créent des liens entre les hommes (procédure du marché comme forme de coordination). L'échange est concomitant à la libération des individus vis-à-vis du pouvoir politique. Avec la modernité, dans la perspective du libéralisme, l'organisation sociale et politique tend à se dissoudre dans le modèle du marché. Autrement dit, le pouvoir devient lui-même un "appendice social"[95] des rapports économiques tels qu'ils sont pensés par la théorie de l'échange généralisé. J.B. SAY, par exemple, développe même l'idée que la société peut exister sans gouvernement ou du moins avec un gouvernement à bon marché[96]. Minimiser les dépenses de l'État, c'est aussi dans la conception libérale lutter contre les effets pervers de l'interventionnisme public.

Par ses débordements sur l'activité économique, le gouvernement altère les lois de la machine auto-régulatrice de l'économie de marché.J. SAY comme tous les libéraux a montré que l'intérêt privé est le seul garant de l'intérêt public. Seules les conditions de l'*"économie atomistique"* (liberté, multitudes d'agents économiques, concurrence...) et un système de prix mesurant réellement la valeur des marchandises réalisent les pleines capacités de l'économie (richesse et développement continu...).

En somme, l'État est un despotisme de gaspillage, source de perturbation de la mécanique économique. Toute l'économie politique est bâtie sur l'idée que l'intérêt in dividuel est moteur. L'individu est supposé calculateur.

---

[95]Cf Philippe STEINER : "Problèmes du libéralisme chez J.B. SAY" in "Le libéralisme économique" Revue Cahiers d'Economie politique n° 16-17 1989 p. 23

[96]Ibid note 1 p. 23.

L'économie politique se postule comme science des intérêts de la société saisie comme une collection d'individus. Dans la masse des intérêts qui motivent la dynamique économique, J.B. SAY distingue *l'intérêt éclairé des intérêts sinistres*[97] qui, eux, peuvent aller à l'encontre de l'ordre et du bonheur social des hommes. Il reconnaît ainsi que certains intérêts individuels sont *aussi* pervers et nuisibles aux hommes. Ils résultent, selon lui, de la "démence, ignorance ou passion". C'est un affrontement entre les subjectivités - vérités et les subjectivités-erreurs. La frontière n'est, sans doute, pas aisée à tracer. L'économie de marché et les "bons prix" qu'elle devrait permettre peuvent donc être gênés par des "mauvaises" manoeuvres individuelles. Seul l'"intérêt bien compris", selon J.B. SAY, à la lois économiste et moraliste, peut guider le dynamisme économique dans la bonne direction.

La question du "*bon prix*" est en fin de compte celle d'une convergence entre les producteurs et les consommateurs. A l'image des recommandations de F. QUESNAY dans sa recherche d'un équilibre viable à travers son tableau économique, défendre le "bon prix", selon J.B. SAY, c'est aussi défendre l'intérêt de tous. C'est une manière de gérer les conflits et de créer de la prospérité.

En effet, les producteurs sont aussi, à la fois, dépendants les uns des autres et concurrents. La division sociale du travail unifie et la concurrence émule. La protection porte atteinte non pas seulement aux consommateurs mais aussi aux producteurs et en fin de compte à l'ensemble de la dynamique du système économique. Les entrepreneurs ont donc aussi des *intérêts immédiats sinistres*. Avec J.B. SAY, on voit ainsi apparaître toute l'importance de la *fonction managériale* des producteurs dont le dynamisme dépend de l'élimination des obstacles rentiers. Comme chez SCHUMPETER, leur "savoir-faire" et leurs capacités d'innovations sont porteurs de prospérité . A la racine, ils contribuent à l'accroissement de la richesse en tant que *"somme d'utilités"*. Les producteurs la font croître en quantité et en qualité grâce à la stimulation qu'exerce la concurrence par les prix. Les innovations générées par l'esprit d'invention viennent augmenter cette "montagne de plaisirs" par de nouvelles utilités. En dernière instance, l'économie fonctionne chez J.B. SAY comme un processus de découverte continuel, héritage que l'on retrouve dans la tradition autrichienne[98]. Le mécanisme s'auto-rectifie (élimine le mal de lui-même c'est-à-dire les désutilités) et s'étend à de nouveaux univers ainsi de suite.

---

[97] Cf Philippe STEINER op. cit. p. 25 et p. 26

[98] Cf. Henri LEPAGE : "La pensée économique "autrichienne" et son originalité par rapport à l'école néo-classique traditionnelle". Problèmes économiques n° 1984, 23 juillet 1986

Le principe d'utilité auto-régulateur ne peut fonctionner que dans une économie libre de toute contrainte administrative. Même les "fonctions régaliennes" de l'État doivent être mises sous surveillance. J.B. SAY n'écrit-il pas dans son traité d'Économie politique "*Ce n'est pas la nature qui borne le pouvoir productif de l'industrie, c'est l'ignorance ou la paresse des producteurs et la mauvaise administration des États*[99] Ainsi l'État doit rendre des comptes à la société civile. Il doit éclairer l'opinion publique sur ses motifs et sa politique fiscale dont un développement incontrôlé conduit à la ruine d'une nation. A ce niveau, éthique, démocratie et marché vont ensemble et il n'y a pas lieu de les séparer si l'on veut faire progresser la théorie économique ouverte.

A sa manière, J.B. SAY lève le paradoxe du libéralisme qui consiste à considérer l'unique intérêt individuel comme moteur de l'intérêt général. De l'égoïsme naît l'harmonie universelle !. La thèse de J.B. SAY a consisté à nuancer ce genre d'assertion. Dans la réalité, la référence à un quelconque intérêt collectif ne garantit pas l'absence d'un intérêt individuel masqué. Que l'on prenne la relation intérêt individuel-intérêt collectif par un bout ou un autre, le problème ne se résout pas de lui-même. En effet, l'individu "isolé", poursuivant son intérêt immédiat tout en étant au service de tout le monde peut s'avérer être une illusion. De même, un collectif pur, au-dessus de la mêlée des intérêts individuels, est une pure abstraction qui peut se réaliser dans son contraire.

Les ambiguïtés sont donc multiples et elles sont innombrables quand, on tente d'introduire le libéralisme ou le socialisme dans un milieu donné avec de simples procédures techniques.

Le benthamisme a envahi la planète. Le tort des pays "sous-développés" est d'être devenus utilitaristes sans adopter ni la démocratie ni la culture "productiviste" des pays du Nord. Ainsi le libéralisme économique est aussi une philosophie. L'un ne va pas sans l'autre. "*Au coeur de tout système, de toute doctrine économique, sociale ou politique,* écrit Michel BERNARD, *se trouve une vision du monde*"[100] C'est dans cette dernière que se joue l'essentiel mais non dans ce qui serait des pratiques autonomes et neutres.

---

[99] J.B. SAY "Traité d'Economie politique" p. 410. Calmann-Levy. Paris. 1972

[100] M.BERNARD : "Sociologie des doctrines économiques..." op.cit.

Les imbrications entre l'éthique et l'économique sont diffuses chez tous les grands penseurs du libéralisme. Dans un article sur plusieurs auteurs, Arnaud BERTHOUD nous les fait découvrir[101] . Chez les économistes libéraux, l'idéal économique est aussi un idéal politique même si le rapport entre liberté et marché présente une variété chez les différents auteurs. La machine du marché assure la liberté qui, en retour, l'alimente.

La lecture que fait A. BERTHOUD montre ainsi que le système de l'échange walrasien est un idéal à la fois moral et scientifique. La notion d'équilibre dans ce modèle n'est pas seulement scientifique mais aussi éthique . Tout le programme scientifique de WALRAS consiste à dégager de la *"brouille empirique"* la causalité générale qui assure le bon fonctionnement d'une économie et d'une société libérale idéale. Ainsi, les principes de liberté et de justice sont, chez les auteurs libéraux, contenus dans 1 ' échange machinique[102] qui est supposé assurer la cohérence globale du système économique et social.

II - LES DIMENSIONS SYMBOLIQUES ET INSTITUTIONNELLES DES SCIENCES SOCIALES

La modernité est irréductible à sa seule dimension économique. Ses rapports avec la culture des lumières font d'elle un système politique et culturel. De ce point de vue, la conception close des modèles économiques a été un appauvrissement pour la compréhension des motivations profondes des processus de modernisation.

La culture des agents est, en réalité, le moteur de leurs comportements économiques que 1 ' analyse économique cherche à isoler et à comprendre. En soi le *"cadrage économique"* ne permet pas de saisir toute la richesse des systèmes de croyance nécessaires qui alimentent 1 'activité des systèmes économiques[103]. Ceci nous conduit à concevoir les doctrines et les activités économiques comme des aspects

---

[101] Arnaud BERTHOUD : "Liberté et libéralisme économique chez WALRAS, Hayek et Keynes" in "Le libéralisme..." op. cit.

[102] A. BERTHOUD. Ibid p. 48.

[103] Commentant les erreurs inhérentes à la division de la pensée, G. BATESON écrit: *"Notre perte du sens de l'unité esthétique a été, tout simplement, une erreur épistémologique"* (La nature et la pensée, Seuil 1984 p . 27) . La division de la pensée dans la société industrielle a produit, des disciplines. Ces dernières, à leur tour, connaissent des subdivisions et ainsi de suite.

particuliers des symbolismes sociaux. Ces derniers sont au centre des *phénomènes d'adhérence* qui jouent un *rôle capital* dans ce qui est désigné comme économique.

C'est le mouvement symbolique, créateur des règles et de convergence collective dans une société donnée, qui suscite l'influence réelle d'une doctrine. Sans cette effervescence symbolique, qui fait appel aux convictions les plus fortes et les plus profondes, toute économie se retrouve dans l'incapacité d'avoir une consistance réelle. Le libéralisme, par exemple, tire sa force des charges émotives et symboliques de la liberté, de l'autonomie individuelle et de manière générale de la culture de ce que l'on a appelé le progrès. L'adhésion est incontournable et l'illusion de la communauté de croyances, vraie ou fausse, est essentielle dans la propagation d'une doctrine et des systèmes sociaux qui l'accompagnent[104].

C'est à partir d'un certain nombre d'idées (par exemple la liberté comme force symbolique de départ) et de croyances vagues que le libéralisme s'est constitué comme système. Émotions, perceptions et jouissance individuelle s'y mélangent pour actionner sa propagation et sa consolidation comme tradition dans un lieu donné. Sous l'angle symbolique nous pouvons noter avec Gunnar MYRDAL, économiste suédois, que *Le libéralisme est une conception Caméléon qui inclut une association vague, émotive, avec une certaine manière de vivre et ses harmoniques, ce qui lui permet de se prolonger en une tradition à la fois solide et largement adaptable.* [105] En ce sens, le libéralisme est un système de croyances. En se forgeant dans les esprits, il devient une coutume au même titre que celles des autres sociétés[106]

Toute société est un système de croyance qui se présuppose, lequel engendre ses formes d'organisation et de pensée. C'est ainsi qu'il n'y a pas une rationalité mais des logiques. Par rapport à la pluralité des visions, structures plus profondes, elles ne sont qu'apprentissages. Tout est incroyablement construit par les croyances. En étant une forme ramassée d'une rationalité unique, les modèles économiques finissent toujours par se heurter à la diversité des contextes, donc à celle des conventions humaines. Le

---

[104]Cf Pierre LANTZ "De la main invisible à l'ordre spontané" in "Le libéralisme économique : interprétations et analyses" Numéro spécial des "Cahiers d'Economie politique" n° 16-17 1989 p. 77.

[105]G. MYRDAL "The political élément in the dévelopment of économie théory" (1929) Routledge et Kegan. Londres 1953 p. 104 cité par LANTZ p. 78.

[106]Dans son "Adieu la raison" P. FEYERABEND fait remarquer, à juste titre, que *"La coutume est la reine du monde"*. Décrivant le contexte historique et culturel de la naissance du capitalisme, Jacques Saint Germain écrivait aussi : *Ils* (les libéraux) *étaient tout imprégnés de cette mystique de l'ordre naturel qui veut que les sociétés soient gouvernées comme le monde physique et qu'elles obéïssent aveuglément à leur destin"*. Puissance et déclin du capitalisme Ed. Les Oeuvres françaises Paris 1936. Projetée sur le réel, cette mystique détruit l'Ancien Régime et finit par créer en se diffusant, sa propre réalité. C'est l'ère de la société libérale, du machinisme et du progrès.

propre de la condition humaine est la croyance. Les systèmes symboliques sont des inconscients collectifs qui travaillent souterainement le reste. La culture conduit les règles de conduite, décelables et stockables approximativement dans les concepts des sciences qui s'y intéressent. C'est pour cette raison que : *"Dans chaque milieu social, écrit Paul Henry CHOMBART DE LAUWE, la recherche a besoin de partir de l'intérieur.*[107]

En dernière instance, toute théorie sociale est une culture qui se regarde et les concepts économiques n'y échappent pas. Rien n'est net de culture et de significations historiques y compris le produit net si cher aux économistes du surplus et donc de la croissance et du développement . Chaque milieu a une affection[108] qui lui est, culturellement, propre . De ceci résulte l'idée de F.A. HAYEK, selon laquelle, : *"Les principes libéraux ne peuvent être constamment défendus qu'à l'égard des gens qui, eux-mêmes, obéissent à ces principes.*[109]

L'économie libérale passe ainsi par des interfaces dont la culture . C ' est pour cette raison que sur un plan purement instrumental, une quantité impressionnante en capitaux, transformés même en usines venues d'ailleurs, ne crée pas ipso facto une structure capitaliste. La structure qualitative, celle des croyances sociales, précède la quantité. Cette dernière, à elle seule, peut se déployer à l'infini sans jamais atteindre le but[110] . De ce point de vue, les lois économiques sont des formes rationalisées des aspects sporadiques d'un système de croyances et de comportements sociaux : le complexe mythique de maîtrise et d'accumulation. Les croyances créent les institutions qui favorisent non seulement leur diffusion mais aussi leur auto connaissance . C ' est sans doute pour cette raison que l'Etat-nation moderne a été, en un sens, le point d'ancrage des sciences sociales naissantes au 19ème siècle voire même au 18ème

---

[107]P. H. CHOMBART DE LAUWE "Domination technique et dynamique des cultures" Revue internationale des sciences sociales n° 107 1986 p. 123.

[108]L ' homme africain comme le paysan des cultures régionales d'Europe ne se réfère pas aux modèles mathématiques pour sentir et travailler sa terre.*"Prométhée, le voleur du feu, écrit Jacques BINET, n'est pas un héros dans les cosmogonies africaines"*"Technologie moderne et Société africaine in Afrique contemporaine n° 126 Avril-Mai-Juin 1983, p.18. L' auteur en déduit que 1' entreprise moderne, dégagée de toute vie affective, est un modèle inapproprié pour l'Afrique . Si nous prolongeons ses remarques nous estimerons que 1 ' Afrique aurait besoin d ' un modèle qui relèverait de ce que l'on pourrait appeler l'économie de l'affection. Cependant, nous pensons que toutes les sociétés ont des sensibilités qui leur sont propres. La montée de la question des conventions en économie et celle de la culture d'entreprise en gestion sont le signe de la re cherche d'une "économie de la confiance", nécessaire aussi aux sociétés qui se sont crûes totalement rationnelles.

[109]F. A. HAYEK "Droit, législation et liberté" vol. 3 PUF Paris 1982, p. 66.

[110] Sur ce rapport entre une structure et ses aspects quantitatifs, Grégory BATESON fait remarquer que: *"Ce qui semble être la genèse d'une structure par variation quantitative se produit lorsque la structure était latente avant même que la quantité n'intervienne dans le système"*. La nature et la pensée Seuil 1984 p.60. Cette idée transposée à ce qui nous préoccupe montre que la qualité du phénomène capitaliste est irréductible à une programmation rationnelle et quantitative.

siècle[111]. Elles apparaissent plus ou moins timidement avec l'effondrement des anciennes conceptions. La science sociale accompagne ainsi le mouvement historique de la société moderne. La première contrôle et régule les conflits de la seconde. La "question sociale" est toujours d'actualité.

De manière générale, toute société produit son propre savoir capable, en théorie, de définir et de traiter ses problèmes à l'intérieur de la conception sur laquelle elle s'est construite. La connaissance est un auto-repérage des convictions admises. C'est ainsi que les rapports entre les sciences sociales et la modernité (un système particulier de convictions) dans laquelle le capitalisme a une fonction économique sont inextricables. La séparation de ces aspects de la "civilisation matérielle" (expression de BRAUDEL) est une simple vue de l'esprit. Sciences sociales et identité de la société moderne interagissent. Les modifications que subissent les théorèmes des sciences sociales sont, à chaque fois, le résultat d'une série d'adaptation des principaux acteurs du système (État, classes, groupes sociaux...) qui cherchent à tirer profit des règles et des ressources des institutions. La recherche sur le social est, socialement, imprégnée. Ce qui, d'un contexte à un autre, rend ses "vérités" volatiles[112]. Les sciences sociales fonctionnent ainsi comme des miroirs dans lesquels se reflètent les sociétés au sein desquelles elles se sont développées. Le libéralisme américain est ainsi perçu par Netti de la manière suivante : *"L'absence relative de l'État dans les Sciences Sociales américaines coïncident avec l'absence relative de l'État aux États-Unis*[113] Ainsi chaque lieu élabore les systèmes de pensée qui l'accréditent. Cette procédure ramasse dans son chemin les nombreux aspects relatifs d'une société. Les traditions, les mentalités... n'y échappent pas. Ceci doit nous conduire, en principe, à un examen critique de tout énoncé avancé[114] . Ces ramifications ne peuvent être éclairées que par un effort permanent dans la ré interprétation.

---

[111]Voir Björn WITTROCK *"Les sciences sociales et le développement de l'Etat : les transformations du discours de la modernité" in* Revue internationale des Sciences Sociales *n° 122 Nov. 1989.*

[112]Les différences entre les anglo-américains et les peuples du continent peuvent être perceptibles dans leurs rapports respectifs aux pouvoirs publics. A titre d'exemple, la notion d'Etat est pratiquement inconnue en droit britannique. Comme le fait remarquer Beyne Klausvon : *"Laissez-leur leur Etat et conservons notre gouvernement"* cité par Peter WAGNER : "Les sciences sociales et l'Etat en Europe occidentale continentale : la structuration politique du discours disciplinaire" in Revue internationale des Sciences sociales. Op. cit. p. 563.

113NETTI J.P. "The state as a conceptual variable "world Politics n° 20 1968 cité par Peter WAGNER.

[114]Face à cette exigence morale et scientifique, Inayatullah fait remarquer qu'*il est rare que les paradigmes importés de l'Occident soient examinés d'un oeil critique, et que d'autres soient proposés pour les remplacer"*. Les sciences sociales au Pakistan : une évaluation" Rev. int. des Sciences Sociales op. cit. p. 688. Une telle dépendance non pensée entraîne évidemment une stérilité intellectuelle permanente.

III - LES PROCESSUS DE DECOUVERTE DES AGENTS ECONOMIQUES

Les débats relatifs à un outil aussi essentiel que l'incertitude sont courants dans les sciences exactes comme en épistémologie des sciences[115]. De leur côté, les économistes des conventions distinguent plusieurs types d'incertitudes.L. THEVENOT discerne trois types d'incertitudes[116]. L'incertitude *naturelle* est celle qui porte sur les désirs des autres (donc sur leurs anticipations) que la forme de coordination marchande est apte à réduire. L'incertitude *externe* est celle des contingences. Elle dévoile les limites de l'utopie d'une même *nature* (le marché comme modèle social). Enfin,L. THEVENOT isole l'aléa dans son degré le plus fort avec la notion *d'incertitude critique*. Le présupposé commun des actions individuelles ou comme dirait J.P. DUPUY le "Common Knowledge" y est remis en cause[117] *L'incertitude épistémique* d'A. ORLEAN recouvre le même degré de rupture. C'est l'imprévisible total non probabilisable.

En effet, si la théorie des probabilités sert à gérer les situations de risque en connaissance de cause (*aléa répétitif*), l'incertitude épistémique révèle une autre dimension du réel, celle d'un inconnu au vrai sens du mot. L'émergence du nouveau surprend et déstabilise, en profondeur, les théories et les outils prévisionnels que nous possédons. Dans une telle situation le paradigme ordinaire est en panne à la fois dans ses lois générales et dans ses procédures d'approche des aléas. L'incertitude est toujours celle d'une loi, la norme de référence. Chaque univers a ses propres aléas. Chaque monde ou comme dirait L. THEVENOT, chaque "nature"[118] a ses propres régularités et par voie de conséquence, ses propres frottements ou ses *"marges flottantes"*.

Quand nous changeons de monde, notre vision doit changer pour mieux connaître les lois et les hésitations du nouveau monde. L'inertie des théories anciennes conduit à l'imprévisibilité des événements nouveaux. Ces derniers sont inexprimables :"*à l'intérieur du corps de connaissances constitué.*[119] Face à cette incertitude de nature épistémique, les comportements économiques des agents s'opèrent dans la pratique sur

---

[115]Voir les commentaires que fait A. ORLEAN sur les travaux de K. POPPER "Pour une approche cognitive des conventions économiques" in Revue Economique n°2 mars 1989 "Economie des conventions"
[116]L. THEVENOT "Equilibre et Rationalité dans un univers complexe" in Economie des conventions. Ibid.
[117]Cf. J.P. DUPUY "Commun Knowledge" in Economie des conventions. Ibid.
[118]L. THEVENOT op. cit. p. 246
[119]Ibid p. 245

la base d'une mobilisation des informations et des croyances extérieures au savoir institué[120].

Dans ces conditions, l'étude des modalités d'émergence de nouvelles hypothèses (corpus directeur et stockage de nouvelles informations) capable de maîtriser l'incertitude est importante. La compréhension de leur genèse peut, en effet, faciliter une rapide adaptation de la théorie économique à des événements jusqu'alors non identifiés. En substance, la question qui se pose derrière cet engouement pour la méthodologie économique est la suivante : la découverte est-elle rationalisable ? L'intérêt de la compréhension des processus de découverte est de pouvoir renouveler à volonté les capacités hypothétiques de la théorie économique et des acteurs.

Comme les spécialistes des autres domaines, les économistes se heurtent à une incertitude méthodologique (il s'agit ici de celle de l'apparition d'une théorie) sur les ressorts qui motivent, en profondeur, l'apparition des révolutions théoriques ou du moins de nouvelles hypothèses complémentaires au savoir institué. Cependant, l'innovation hypothétique n'obéit rarement à un procès rationnel. Face à l'aléa du "réel" se dresse celui de la pensée qui veut le comprendre. L'émergence d'un "new how to know" se fait, le plus souvent, dans des zones troubles entre le rationnel et l'irrationnel. Concevoir la "machine inductive" (manipuler d'innombrables données pour en tirer des lois universelles) est d'une faible portée par rapport à l'énigme de la découverte. Les faits servent à contrarier une théorie mais non pas en tirer une théorie scientifique[121]

. En somme, le savoir n'est pas une industrie. Dans toute hypothèse, il y a une dimension cachée et elle est de nature irrationnelle. Elle est de l'ordre de l'intuition créatrice au sens bergsonien. C'est l'élan vital. Cette "boîte noire" de la découverte échappe en partie à la rationalisation de la découverte. Ainsi, la théorie rationnelle de la connaissance et des conditions de son adaptation à l'environnement présente aussi une incomplétude.

Cette limite exprime la liberté de l'acteur. C'est un espace irréductible à la manipulation. Ce qui fait de la découverte un phénomène incertain. L'itinéraire des individus s'y mélange avec leur imagination et celle du collectif du contexte dans lequel

---

[120] Ibid p. 247

[121] Voir les critiques cinglantes que fait K. POPPER à l'induction et à la logique inductive que nous avons eu l'occasion d'aborder.

ils opèrent. La découverte ne se planifie donc pas[122]. L'aléa est un "site d'excitation" à l'élaboration de nouveaux modes de repérage. La crise de sens découle de l'évanouissement de toutes les certitudes.

Dans ce contexte aléatoire, les individus pratiquent un arbitrage sur les états de la loi du phénomène observé : a-t-elle une nature invariante ou se modifie-t-elle au cours du temps ?. C'est dans cette perspective qu'André ORLEAN, à la suite de F.H. KNIGHT, introduit une distinction nette entre une situation de risque et un contexte d'incertitude [123] .

Dans la première hypothèse, les fluctuations observées ré expriment *l'aléa originel.* C'est la conjoncture passagère d'une loi qui reste identique à elle-même. Il s'agit donc *d'un aléa conjoncturel.* Par contre, dans un contexte d'incertitude (épistémique), derrière les variations environnantes, l'hypothèse d'une mutation se dessine progressivement. L'état de nature, ses modes de régulation et ses aléas ne seront plus ce qu'ils étaient. Il s'agit d'une nouvelle situation qui présuppose un changement profond dans les *représentations et les comportements des agents.* L'automaticité des pratiques cède, progressivement, le terrain à une adaptation aux variations qualitatives du *"site"*. Cette modification entraînerait des réponses spécifiques. La rationalité des individus s'en trouverait, profondément, affectée : changement de normes et changement dans la manière de répondre aux aléas des nouvelles règles de comportement. Ainsi, ces aléas traduisent une "nature différente" au sens de L. THEVENOT, par opposition aux aléas conjoncturels (persistance du même univers). A. ORLEAN les qualifie *d'aléas structurels.* Dans un traitement probabiliste de ces derniers, la résurgence des aléas conjoncturels des lois antérieures persiste car l'ancien "monde" survit en déclinant avec des rythmes différenciés selon les contextes. Ce

---

[122]Dans la préface d'un numéro de l'Homme et la Société (n° 95-96, 1990), Jean Pierre DURAND nous invite à prendre conscience des dangers de la normalisation des sciences sociales. L'objet de toute science est de dévoiler le sens caché d'un phénomène et les régularités que l'on peut y percevoir. Du point de vue des sciences sociales, la connaissance vise à donner un sens au système de croyances qui motive les pratiques visibles. La variété des contextes et les désordres qui s'y déploient sont tels que toute norme de pensée figée (ou tout mode d'organisation des critères scientifiques) secrète une auto-destruction de nos capacités de compréhension et d'innovation conceptuelle. La norme tue la critique et organise les pouvoirs de l'inertie. Pouvoirs, connaissances et intérêts sont inséparables et ce n'est qu'en tentant de penser contre soi-même que ce danger peut être écarté. L'écart entre la réalité et les critères scientifiques est camouflé par les pouvoirs. *"Loin de toute normalité,* écrit *Jean Pierre DURAND, les sciences sociales sont à la fois connaissance et action. En accouchant du sens caché, en connaissant, les sciences sociales proposent de nouveaux possibles. Et c'est là le coeur de leur mission à travers leurs fonctions critiques : ouvrir des possibles que la production sociale et la routine cachaient"* (p.3).. Tout ceci rejoint le principe de la liberté de penser dont la procédure est le pluralisme méthodologique défendu par les philosophes et les grands scientifiques. On ne peut taire l'éthique de la tolérance méthodologique qui combat la standardisation de la pensée et le Constructivisme qui se fait sans écoute. La référence à la raison doit se faire sans déboucher sur la planification de la pensée scientifique et humaine. L'économie critique est celle qui place l'Homme dans toutes ses dimensions au centre de son procès.

[123]A. ORLEAN Ibid p. 249

mélange même s'il est marqué par une forte fréquence des séquences produites par des aléas structurels conduit à une indétermination. A tout moment, les assauts de l'ancien ordre peuvent surgir et ravivent ainsi la psychologie des agents, encore marqués par les modes de réaction antérieurs. Déstabilisés, les acteurs cherchent à découvrir les procédures de définition et d'é valuation les plus compatibles à l'ordre qui émergent du désordre auquel ils sont soumis.

La mentalité des acteurs évolue parallèlement à leurs procédures de repérage et contribue ainsi à la stabilisation et à la reproduction ordonnée du nouveau contexte. Ces formes d'évolution restituent toute l'importance des mécanismes d'ajustement entre la culture (système de représentation) des agents et le know-now de leurs actions d'une part et le sens implicite qu'indique la mutation d'autre part.

En somme, cette activité interprétative est révélatrice de la spécificité du site en formation. Inversement, la connaissance de sa nature permet une meilleure compréhension des modes d'adaptation des individus et des formes de coordination (cohérence macroscopique du système).

IV - L'ENTENDEMENT DE L'ECONOMIE DES CONVENTIONS

L'économie des conventions est, en réalité, la version française de l'institutionnalisme américain héritée des auteurs comme Jerry COMMONS[124] . En France, l'économie institutionnelle a pris le vocable "Économie des Conventions". La référence aux fonctions économiques des institutions a amené les théoriciens de cette école à s'intéresser à des auteurs comme DURKHEIM, MAUSS, WEBER et POLANYI. Ainsi, l'anthropologie, la sociologie., sciences des sociétés permettent de restituer l'aspect collectif de l'individu négligé par la théorie micro-économique. Ces emprunts que fait l'économie des conventions sont surtout centrés sur l'idée de *"lien social"*. Cette ouverture sélective que pratique ce nouveau regard en économie renvoit au fait que les phénomènes économiques y compris sous leur forme marchande (univers du marché) prennent racine dans des processus d'interdépendance de nature sociologique entre les opérateurs du système économique. Les motivations des acteurs sont à la fois complexes et sociologiquement liées. Il n'y a pas d'individu isolé à l'image

[124]J. COMMONS "Institutionnal Economics" New York Macmillan 1934 cité p. 86 par Quynh DELAUNAY. Pour une approche critique dela théorie des conventions, Quynh DELAUNAY. L'homme et la Société n° 95-96 1990.

du paradigme atomistique du marché. La stratégie économique de l'individu fait partie du mouvement d'une entité collective dont il s'agit de comprendre les dispositifs cognitifs collectifs (O. FAVEREAU). L'individu est ainsi noyé dans des *"Économies de grandeur"* (L. THEVENOT) de nature sociologique. Le but affiché est de comprendre l'intelligence des motivations et des modalités du commerce qui se fait entre les hommes. Un tel mécanisme ne peut être compris, selon le programme de recherche des théoriciens des conventions, que si une alliance effective est réalisée entre l'économie (primauté de l'individu) et la sociologie (prédominance du collectif). Autrement dit, ce courant de pensée est à la recherche d'une synthèse de l'individuel et du collectif permettant un meilleur décryptage des comportements économiques.

Dans cet effort de ré interprétation de la théorie économique des comportements, la conception autonome de l'économique y perd la valeur scientifique qu'elle affichait. En ce sens, l'économie des conventions introduit une rupture à l'intérieur du système clos de l'économie politique ordinaire. L'épaisseur du social (collectif) est réintroduite dans l'arsenal de l'économiste pour mieux comprendre l'impact de tous les facteurs que son réductionnisme aurait négligés auparavant. En d'autres termes, son raisonnement et ses modèles dévoilent une *incomplétude* derrière laquelle des forces collectives (normes, institutions, représentations, coutumes, proximités, cultures...) se profilent. Leur endogénéisation par la théorie économique permettra d'avancer dans la compréhension de l'intelligence des processus économiques. Mais, comme les entités collectives de nature sociologique présentent une variété dans le temps et l'espace, l'hypothèse d'un modèle économique unique en prend un coup. C'est dans cette perspective, que les univers complexes (pluralité des mondes) ont fait progressivement leur apparition dans le programme de l'économie des conventions. En société, les hommes nouent des relations sur la base de leurs croyances communes. Les accords donnent lieu à des conventions et à des institutions. C'est à l'intérieur de ces tissus de relations sociales que se façonnent les comportements relatifs à l'échange économique. Ils sont fortement dépendants des normes donc des épreuves de réalité du monde collectif qui les infante. L'échange économique serait ainsi une relation sociale particulière. C'est un élément d'un magma social. A l'intérieur de ce dernier, l'intérêt individuel prend tout son sens. Et, il n'est pas le même partout car les sociétés diffèrent dans ce que nous entendons par individuel comme dans ce que nous mettons dans le collectif[125].

---

[125]Pour un fonctionnaire d'un pays du tiers-monde sans grande tradition étatique, l'intérêt tribal ou néo-tribal l'emporte sur l'intéret public au sens que nous lui donnons. Il s'agit bien d'un conflit de conventions, donc de convictions. Cf nos chapitres sur le développement dans le tiers-monde comme cas particulier, de notre conception générale.

Les cultures construisent leurs mondes et chaque monde a ses propres justifications. Quand, elles se rencontrent c'est l'accommodement propre aux univers complexes. Le principe de justification découle ainsi de l'éthique du site en question. Il transcende l'intérêt particulier de chacun. Chaque acteur tend à y répondre dans la mesure du possible. Les valeurs servent de guides collectifs aux comportements. Elles coordonnent le mouvement des entités particulières. L'échange, la réciprocité, la communication, le repérage, régulation des conflits, les harmonies instantanées sont des réalités quotidiennes qui puisent tout leur sens et leurs modalités de fonctionnement dans les références morales et sociales du lieu dit. Les sites dont la nature est, avant tout, imaginaire (cultures, croyances et institutions sélectionnées par l'histoire) produisent des modèles d'action que les individus véhiculent.

A la lueur de ces remarques, la société commerciale d'Adam SMITH repose sur les sentiments moraux (ambivalence et sympathie de l'homme smithien) qu'il a décrit avant d'élaborer ses théories économiques[126]. Dans les procédures de repérage de ce modèle de société, l'idéologie scientifique propre à la culture des lumières a aussi un rôle. La révolution industrielle (version technique de la philosophie du progrès) et le marché font partie de la même totalité.

Dans la vision smithienne, la mécanique du marché rend interdépendant les individus et dessine, par là même, le modèle des procédures de coordination. L'harmonie universelle y jaillit d'elle-même. Les lois naturelles révèlent l'automaticité du lien social de la cité marchande.

Sur la base de cet exemple, le réel *se fait* par la convention est généralisable à plusieurs situations pouvant aller de la *cité des dieux*[127] à la cité de *l'éthique du droit chemin des Soussis* que nous examinons dans un autre chapitre de ce travail. Tous les *"sites"* fonctionnent ainsi sur la base du même principe formel dont la qualité diffère selon la nature historique du site en question. Les formes de coordination portent en elles l'empreinte de la "foi" du milieu. L'engagement des individus dans les rapports d'é change se fait en relation avec les valeurs du site qu'ils jugent universelles voire absolues. Les modèles d'équivalence diffèrent car ils trouvent leur essence dans les spé

[126]Voir par exemple la 1ère Section de ce même chapitre.

[127]La cité de Saint Augustin qui prône l'harmonie entre les êtres est un exemple comme peut l'être la cité de Platon. Saint Augustin est un berbère, la comparaison avec le modèle des Soussis, éthnie berbère du Sud-Marocain, est un pur hasard. L'univers de la Hisba, institution arabo-musulmane ainsi que celui des réseaux néo-confrériques que nous analysons dans le chapitre sur l'économie des conventions répondent parfaitement à l'intelligence du Code de lecture du réel par la convention.

cificités normatives du site. La comptabilité des valeurs économiques est, en définitif, celle des valeurs humaines du milieu considéré. A travers les autres individus, on négocie, en réalité, avec les maîtres anonymes (convictions collectives) du milieu qui imposent leurs épreuves de réalité. Le rapport aux choses est un rapport aux valeurs sociales. La valeur économique de la chose n'est qu'un aspect quantifié et sporadique du sens implicite qui soude en profondeur la relation entre les hommes. En tant qu'acteur inconscient du sens implicite, on négocie avec soi à travers l'autre et vice versa.

C'est à travers les dispositifs symboliques communs que s'opèrent par ajustements successifs les échanges de surface en l'occurrence ceux du commerce. L'économie s'avère être une matérialisation de la philosophie du milieu. La commune nature d'un site travaille ainsi tout ce qui l'entoure.

V - QUELQUES ASPECTS PERTINENTS DE LA PENSEE HAYEKIENNE

A - La liberté contre le constructivisme.

La lecture de l'oeuvre de F.A. HAYEK[128] fait ressortir une critique radicale du constructivisme dans les sciences sociales. C'est un libéral - critique du libéralisme constructiviste, celui qui croit en des lois naturelles rationnellement connaissables et maîtrisables. De ce point de vue, le socialisme en serait la version la plus extrême et naïve car il repose sur la croyance d'une maîtrise centralisée des processus économiques. C'est à cette tradition objectiviste à plusieurs visages (libéralisme classique et néoclassique, marxisme) que HAYEK s'est attaquée. Pour HAYEK, DESCARTES a été un des grands initiateurs du constructivisme. Il le considère comme l'ancêtre du socialisme. Le projet de maîtrise de DESCARTES débouche, selon lui, inéluctablement sur une volonté totalitaire. En économie, le constructivisme prend la forme d'une planification.

De manière générale, le constructivisme identifie les anomalies d'un processus comme celui de l'économie à des erreurs techniques réparables. Ce sont des

---

[128]F.A. HAYEK -"Droit, législation et liberté" 3 tomes (Volume 1règles et ordre, Volume 2 : le mirage de la justice sociale,Volume 3 : l'ordre politique d'un peuple libre) parus respectivement en 1980, 1982, 1983. Presses universitaires de France.
Voir aussi - Scientisme et Sciences sociales. E,d. Plon : Coll. Agora 1953.

dysfonctionnements passagers... dont on peut surmonter l'existence par des actions appropriées. Tout problème est techniquement soluble. En ce sens, le complexe mythique de maîtrise est à l'oeuvre derrière le paradigme constructiviste. La réalité y est saisie comme une construction (cf. les machines de DESCARTES) dans les errements peuvent être corrigés par plus de constructivisme . C'est ce fantasme de maîtrise qu'il condamne. Comme Paul FEYERABEND, sa critique vise l'abus que l'on fait de la raison.

Au même titre que toutes les conceptions rationalistes de l'histoire et de la société, l'individualisme constructiviste des libéraux est aussi visé. Du point de vue de la conception Hayekienne, la pensée constructiviste, en économie comme ailleurs, oublie que *les sociétés sont infinies dans leur développement et dans leurs parties*. La société n'est pas une machine réglable mais, le produit d'une volonté, celle de la liberté. Les conceptions mécanistes et organicistes (cf. par exemple la sociologie d'Auguste COMTE) sont des constructions *aprioristes* sur la société qu'elles amarrent selon leurs propres schémas. Ainsi, le risque d'une connaissance vide de sens est permanent. La société ne se laisse pas facilement appréhendée par des systèmes théoriques fermés sur eux-mêmes surtout quand, ils négligent, au départ, son éthique.

En effet, ce sont les valeurs qui donnent un sens à toute construction rationnelle[129] Tout programme rationnel qui s'émancipe d'elles conduit à des effets pervers. Il devient aveugle. La bifurcation scientiste détruit les valeurs donc les moteurs symboliques d'une société. La science, la technique, les institutions... ont toujours besoin de valeurs, scientifiquement indémontrables. Elles sont là, elles donnent sens et motivent. Les problèmes de la formalisation/ programmation des phénomènes économiques que nous avons déjà soulignés sont une limite à l'émancipation de la forme sur le contenu. La réalité économique est avant tout pressentie et impulsée par la mentalité de la société. Les mêmes critiques anti-constructivistes peuvent être étendues au phénomène bureaucratique dans la société industrielle ou à la programmation du développement dans les pays du tiers-monde.

Ne tenant pas compte de la culture du milieu, donc de sa subjectivité, le constructivisme génère de simples formes flottantes génératrices de crises et de désar roi. Il ébranle ainsi les fondements de la civilisation et la science elle-même[130]. C'est

[129]Voir F.A. HAYEK "Droit, législation et liberté" (D.L.L.) Tome I Règles et ordre. PUF 1980 p.7.
[130]Voir F.A. HAYEK "D.L.L." T. 1 op. cit. p. 7

pour cette raison que la mégamachine des pays industrialisés s'essouffle quand, elle a dévoré toute la tradition qui l'a impulsée, celle de la liberté critique et des motivations morales de la culture des lumières. Le principe de l'examen critique de E. KANT, déjà évoqué, est un exemple de ces impulsions originelles qui se sont progressivement estompées avec la montée de l'utilitarisme et du constructivisme.

B - Critique de la représentation programmatique du monde et de la société.

La conception instrumentalo-utilitariste conduit à ne considérer que l'organe fonctionnel des choses. Si une institution existe, c'est qu'elle a servi ou qu'elle sert un but. Le dessein est la vérité. Tout a un but quand il ne l'a pas c'est qu'il est irrationnel. Comme le montre HAYEK, le constructivisme extrême des disciples de DESCARTES dévalue tout ce qui ne se justifie pas sur des bases rationnelles[131]. Tout ceci crée les conditions générales de la forme des formes, une représentation programmatique du monde et de la société. Dans cette perspective, la tradition, la coutume, l'histoire, en fin de compte tout ce qui constitue les *"substances"* de l'ordre spontané, la culture en est le creuset, sont combattues ou rationnellement habillées et mises à l'écart dans le musée de la pensée.

Par rapport au statut accordé à la science et la technique, univers où le constructivisme et l'utilitarisme se sont glissés avec facilité, les sciences de l'Homme même logifiées ne sont pas, d'ailleurs, prises au sérieux.

Pour le constructivisme, la raison a toujours un plan préconçu. Tout sert à faire marcher (le marché, les institutions, la culture, la morale, la religion...). Plan, projet, contrat... c'est l'euphorie du constructivisme. A travers ces motifs il élabore son auto-légitimation, le postulat que chaque chose sert à quelque chose. De ce penchant, il s'institue comme connaissance de tout sur tout. Là nous touchons du doigt, le noyau dur de la rationalité totale ou du constructivisme ce qui revient au même. Seul est vrai ce qui est rationnel. Mais ce qui est rationnel est construit. Quand la raison ou, de façon générale, la pensée, commence à construire des motifs (des modèles) que la réalité n'a pas sélectionnés elle-même, elle divorce avec les véritables capacités d'adaptation de la société. C'est l'illusion synoptique, le fait de croire que toutes les données de l'ordre social sont connues et maîtrisées. Là est la véritable signification du constructivisme

[131] Ibid. p. 11

(ou celle de la raison programmatique) ainsi que sa limite. On ne construit pas contre la société, on ne peut que l'accompagner car elle est infinie. Ses règles à elle ne relèvent pas de la séquence savoir-action mais de celle où tout commence par la culture comme "laboratoire clandestin" des pratiques sociales.

HAYEK nous dit que l'Homme n'est pas efficace parce qu'il sait mais parce qu'il est guidé, en toute inconscience, par des valeurs plus ou moins codifiées dans des règles de conduites que l'histoire a sélectionnées[132].

De ce point de vue les institutions s'apparentent à des connaissances stockées par la mémoire collective. Les réalités sont donc des mentalités et l'économie ne fait pas exception.

Dans leur exercice, les croyances sociales trouvent ici un relais dans les institutions sociales comme mode de connaissance et de reconnaissance. L'idée d'autonomie dans toutes les disciplines ainsi que le penchant constructiviste *a prioriste* fausse complètement les problèmes. A la lueur de ces considérations. la main invisible ne peut pas être coupée du reste. C'est tout un *"Site"*.[133] Autrement dit, l'économie n'est pas une machine qui marche toute seule. Ce n'est pas un ordre clos mais un aspect spontané d'une structuration plus large qui embrasse toutes les dimensions qui nous paraissent à tort isolables. La source de cet ensemble est dans le sens implicite que le processus de sélection valide pour une période historique.

Dans son interprétation, HAYEK soutient contre le rationalisme constructiviste d'inspiration cartésienne que l'esprit d'une société n'est pas au dessus d'elle. Il n'y a pas une Raison hors des contingences du monde de la nature et de la culture[134].

Tout esprit est le produit d'une maturation. C'est un résultat mais non un point de départ au dessus de tout soupçon. En ce sens, l'esprit ou le code de lecture par lequel une société définit, aborde et résout ses problèmes relève d'un mécanisme inconscient d'adaptation au monde.

---

[132]Voir F.A. HAYEK "DD.L.L." T1. op. cit. p. 13.

[133]Notion héritée d'une discussion dans un colloque international sur "le sens caché des pratiques locales" Glasgow Septembre 1990. Et c'est en Ecosse, pays d'Adam Smith, curieux hasard !
Le site serait l'état imaginaire d'un lieu, ses "divinités" en somme ses croyances et à quoi il tient. Voir notre méthode et les cas que nous étudions par la suite.

[134]Voir F.A. HAYEK "D.L.L." T.1 Règles et ordre op. cit. p.20.

"L'héritage culturel dans lequel l'homme est né, écrit HAYEK, *consiste en un complexe de pratiques et de règles de conduite qui ont prévalu parce qu'elles réussissaient à un groupe d'hommes ; on ne les a pas adoptées parce qu'on savait qu'elles produisent les effets désirés. L'Homme a agi avant qu'il ne pensât, et non pas compris avant d'agir"* [135]. Cette conception nous conduit à voir l'aventure humaine comme un processus de tâtonnement. L'Homme devient en pratiquant. C'est sans doute ce que veut signifier HAYEK par la formule *"Apprendre par expérience"*. De ce point de vue, la vie pratique peut être réduite à un *"stock d'informations digérées"*. C'est l'identité des acteurs résultant du processus de sélection qui prend ici le visage de leurs comportements les plus visibles.

La connaissance de l'univers d'un groupe ou d'une société (règles, pratiques, procédures, modes de réaction...) présuppose donc le dialogue avec son identité. Elle est le produit d'une maturation endogène. Le milieu est ce qu'elle est. C'est un monde qui résulte d'une expérience de soi et c'est cette intimité que détruit le constructivisme. Les échecs et les destructions qu'induisent les projets de développement dans le tiers-monde, révèlent, à leur niveau, le "hold up" du constructivisme sur les identités des sites.

Mais pour le moment, sachons que la distinction entre la connaissance des règles de comportements et d'efficacité et ce qui les motive profondément n'est pas de mise. Il n'y a pas d'effet sans cause mais, cette fois-ci il s'agit de la grande cause : comment une société d'hommes se perçoit et perçoit le monde. C'est à travers cette intelligence du milieu que l'on peut relier l'ensemble des fils du milieu sans pour autant pouvoir maîtriser tout.

En effet, une connaissance exagérément instrumentale fait fuir le sens implicite à partir duquel prennent forme les comportements- et les règles. Tout se passe comme s'il veut bien répondre, sous forme de modèle d'action, aux exigences du milieu sans se faire totalement connaître. Une impression de génie se dégage de ce dilemme qui nous est posé. Ceci est à rapprocher à ce que dit Hayek quand il écrit : *"Dans le cas des hommes, le résultat de ce processus* (mécanisme de sélection des capacités de réponse à l'environnement) *ne sera pas une connaissance exprimable, bien que nous puissions la décrire en termes de règles : l'homme ne peut traduire par des mots ce qu'il sait, il est simplement capable de s'y conformer en pratique"* [136] La contrainte de ce qui est

---

[135] F.A. HAYEK "D.L.L." op. cit. p. 20.
[136] HAYEK op. cit. p. 21

informulable dévoile le caractère énigmatique des phénomènes sociaux. Leur conditionnalité est infinie dans la mesure où leur nature est modulable à partir des acquis inconscients du milieu. La "chose" est complètement lisse et à la limite seul l'accord sur ce qu'il ne faut pas faire est approximativement possible[137]. Le "Que faire" si fréquent dans l'aventure humaine nous pousse à être prudent dans la manière et dans ce qu'il faut faire. Le milieu court toujours le danger de l'auto-projection de l'observateur. Tout est ondulé et les points de convergence entre celui qui veut connaître et le site ne sont possibles que par le partage de l'expérience, c'est à dire une subjectivité inter-active[138] .

Ces imprégnations mutuelles ne peuvent aucunement s'organiser sur la base du paradigme de la connaissance instrumentale qui, à la racine, n'écoute pas. En étant enveloppante, le site risque d'y être muselé et le malentendu déclenché. C'est à ce niveau que l'on peut encore une fois introduire HAYEK à travers l'importance qu'il donne à l'apprentissage dont les modalités sont, à leur tour, fort complexes. La partie inconsciente dans les mécanismes de transmission et de diffusion des règles est prépondérante. Ce qui explique aussi que l'on peut les pratiquer sans pouvoir les énoncer clairement. Leur origine est toujours sombre. Le sens implicite est un "génie" qui se faufile.

C - La catallaxie : une hypothèse anti-machinique.

Dans la terminologie de HAYEK, la "catallaxie" désigne le sens "caché" des pratiques sociales. C'est une structure transcendantale inaccessible à la raison. C'est une "présence" qui se préserve de toute maîtrise rationnelle y compris celle du libéralisme qui conçoit l'économie et la société comme des machines auto-régulées par des lois objectives et universelles. La "catallaxie" est une subjectivité qui s'informe sur le milieu ambiant et qui réagit. C'est une volonté, synonyme d'une liberté (celle des acteurs face à un système qui croit clôturer le réel) dont les effets sont incalculables et indéterminés.

La rationalisation débouche sur l'incomplétude. C'est à cette conclusion qu'arrive aussi les économistes des conventions dont nous restituons la perspective dans une

---

[137]La position de HAYEK est voisine tout en étant lointaine à cette assertion. Il,écrit : *"Pour éviter le danger, il est aussi important de savoir ce qu'il ne faut jamais faire que de savoir ce qu'il faut faire pour atteindre un certain résultat" Op. cit. p.21* (souligne par nous).

[138]Là nous rejoignons le principe de l'échange ouvert que défend P. FEYERABEND dans "Adieu la raison" déjà cité dans ce travail. L'accès à la résolution des problèmes que l'on désigne naivement comme des problèmes objectifs (Cf par exemple ceux du sous-développement) présuppose un dialogue ouvert entre plusieurs subjectivités.

autre étape de cette recherche. Mais, pour le moment notons que le "système" (le constructivisme) ne peut que s'épuiser dans son projet de maîtrise car les couches de la liberté des agents d'un site sont infinies. Toute maîtrise semble contribuer à créer d'autres marges de liberté et ainsi de suite. Le rationnel poursuit l'irrationnel qui a plus d'un tour dans son sac. En économie, l'étendue infinie de l'informel par rapport à ce qu'éclaire momentanément le formel est une bonne illustration du désarroi du constructivisme[139]. Explicitant la pensée hayekienne, Arnaud BERTHOUD note : "*Chez HAYEK, au contraire* (des conceptions déterministes libérales et autres), *la catallaxie opère ses ajustements en se précédant toujours elle-même, dans un temps aussi inaccessible à l'abstraction que le temps de penser lui-même chez HEGEL ou la durée intérieure à l'esprit de BERGSON*"[140]. C'est de cette zone d'ombre que les processus économiques tirent leurs dynamismes et leurs comportements apparents. C'est un lieu qui s'apparente à celui du mouvement brownien : un mouvement incessant des particules. Cet univers, est désordonné et imprévisible en raison de la multiplicité et des impacts mutuels des entités en question[141] . Dans la résultante, la part du hasard est prépondérante. De même, l'opacité native de l'économie interdit une vision claire et nette de tout ce qui y concourt.

Dans sa profondeur l'objet échappe à la pensée. Notre connaissance ne peut qu'être limitée. Chez HAYEK, on apprend par expérience. De ce processus, les individus y déduisent leurs modalités d'ajustement. Les modèles d'action sont une somme d'expériences continuellement revisitées et corrigées. Contrairement au déterminisme cartésien, il n'y a ni commencement (la raison) ni fin. De plus, les effets de l'action des acteurs ne peuvent être mis en relation que dans un champ dont la validité est conditionnelle. La condition est, à son tour, continuellement changeante.

En conséquence, il n'y a pas une loi mais des hypothèses qui se forment dans des contextes changeants. C'est un univers adaptatif, multiple et varié dans ses actions-réactions.

---

[139]Voir illustrations en économie du développement (échecs des programmations du développement, vitalité des micro-dynamismes comme celui des Soussis...)et ceux des organisations économiques informelles en général abordées dans notre recherche.

[140]A. BERTHOUD : "Liberté et libéralisme économique chez WALRAS, HAYEK et KEYNES" in "Le libéralisme économique : Interprétations et analyses" Numéro spécial des "Cahiers d'Economie politique" n°s 16-17 1989 p.55.

[141]La montée de l'incertitude a amené les économistes américains comme GROSSMAN à parler d'"anticipations rationnelles bruyantes". Les échanges s'effectueraient derrière un "écran de bruit". Le marché est continuellement soumis à des secousses d'origines diverses (changement brusque des informations sur un marché, chocs externes venant de la conjoncture économique, stratégie des traders pour les marchés financiers, incertitude et répartition inégale des informations... psychose et panique...). Voir par exemple "Le nouvel essor de la pensée économique américaine à Cambridge" Problèmes économiques n° 2128 7 juin1989.

Du point de vue de la théorie de la connaissance, les éclairages ne sont valables que sporadiquement car la chaîne des ordres spontanés est infinie. La série des ordres se forme momentanément après coup. Il n'y a pas le moindre programme individuel et/ou collectif préétabli. Tout est adaptation. Ce qui crée des difficultés insurmontables pour le constructivisme.

Ainsi, contrairement au libéralisme classique et néoclassique, HAYEK a une conception anti-machinique de l'économie. Le marché général n'est pas vu comme une machine qui coordonnerait des plans individuels. Une telle hypothèse fait sauter l'un des grands verrous de la théorie walrasienne et toutes les analyses économiques contemporaines qui en dérivent. Les processus économiques ne sont pas des réalités pures et parfaites. Les imperfections dans les critères du constructivisme sont nombreuses. Les carences du marché sont plus fréquentes que l'ordre projetté par la théorie walrasienne. Le marché n'est ni une entité isolée et mécanique ni une totalité.

Du point de vue de la conception du libéralisme de HAYEK, le marché manifeste les effets de la "catallaxie". Les quantités et les prix qui émergent sur l'arène du marché sont des signes de l'activité d'une masse considérable d'entités subjectives qu'aucun plan d'ensemble n'anime *a priori*. Le marché n'est ce qu'il est qu'après coup. L'incertitude est la règle en raison des multiples détours (Interactions et subjectivités des agents) qu'emprunte le processus de formation du marché. Les conditions dans lesquelles il se forme font de lui une réalité stochastique. Ainsi, la déduction d'un état de marché de ce qu'il était antérieurement est une opération périlleuse et même absurde selon HAYEK. Cette absurdité rejoint celle de *l'a priorisme* d'une concertation préalable entre les intentions individuelles. Autrement dit, il est vain de tenter de créer *ex nihilo* des formes de coordination visant à rendre compatible les actions individuelles. Par essence, le processus économique est chaotique. Il se fait et ne se gère pas collectivement.

En somme, la théorie économique de HAYEK n'est pas celle d'un mécanisme général du genre horloger newtonien mais celle de mécanismes partiels d'adaptation[142]

[142]Par analogie à la médecine, il n'y a pas, dans une certaine mesure, de maladie (concept général et valable dans tous les cas) mais des malades. Les réactions individuelles constituent la partie essentielle du problème.

Ces derniers sont eux-mêmes dilués dans des contextes psychologiques, moraux à effets économiques. L'ensemble est inaccessible à toute maîtrise rationnelle[143] .

Pour HAYEK, WALRAS et KEYNES sont des penseurs qui croient, chacun à sa manière, dans la possibilité d'une maîtrise rationnelle des processus économiques. Ce sont des constructivistes [144]. Ils partagent la même philosophie, celle d'une volonté de maîtrise. De son point de vue, le caractère machinique de l'échange et l'efficacité de l'interventionnisme public sont des illusions complémentaires. L'opacité de la substance sociale n'est pas transitoire (possibilité d'une connaissance et d'une correction) mais, le caractère immanent de la réalité. Par contre, pour KEYNES, l'indétermination de la substance sociale est un accident propre à l'économie capitaliste.

Contrairement à WALRAS, le désordre inhérent à cette forme économique et sociale est, pour KEYNES, un fait majeur qui fonde la nécessité de la correction par les pouvoirs publics. Tandis que HAYEK et WALRAS partagent l'utopie d'une société civile sans État même si leur libéralisme anti-étatique repose sur deux conceptions épistémiques différentes. Par ailleurs, le réalisme dont fait preuve KEYNES le pousserait à partager la thèse des mécanismes partiels d'adaptation ainsi que celle des limites que met en évidence HAYEK sur la connaissance d'un mécanisme global générateur de compatibilités interindividuelles.

En effet, chez KEYNES, chaque acteur, pris individuellement, est inconscient des effets de son action. De plus, il n'en fait pas un problème.

En somme, à travers ces comparaisons, nous saisissons mieux l'identité du libéralisme de HAYEK. Les recoupements avec les autres auteurs ne l'entament pas dans la mesure où elle se caractérise par un anti-constructivisme prononcé. L'univers de HAYEK est celui de l'adaptation. L'ordre des choses s'opère par sélection et l'homme n'y peut rien si ce n'est appliquer les règles et les normes que la concurrence lui met à sa disposition. La sélection est un filtre naturel d'efficacité. De son point de vue, toute programmation des phénomènes économiques conduit à l'échec. Dans son troisième volume(D.L.L. p. 211) n'écrit-il pas *"L'homme n'est pas maître de son destin et ne le sera jamais"*.. Sans. tomber dans cet extrême, il est vrai qu'en matière de développement, le constructivisme hâtif des modèles de développement a conduit à de

[143]Comme nous le montrerons par la suite (les apports de l'éthno méthodologie, la socio-économie américaine, l'éthno-économie du développement, l'économie des conventions etc...), la recherche contemporaine prend en compte cette limite et s'ouvre sur des dimensions jugées, auparavant irrationnelles.

[144]Voir Arnaud BERTHOUD" Liberté et libéralisme économique chez WALRAS, HAYEK et KEYNES" op. cit.

nombreux échecs. A contrario, le secteur informel fait figure d'un ordre spontané porteur d'une meilleure efficacité socio-économique. En dehors du caractère virtuel de l'économie formelle nationale, partie programmée des sociétés du tiers-monde, les micro-dynamismes informels présentent des capacités d'adaptation indéniables. Ils épousent la "vraie" réalité du terrain. Mais, comme nous le verrons leur nature et leur potentiel de croissance élargie restent ambigus et indéfinissable dans l'état actuel des connaissances.

CONCLUSION DU CHAPITRE II

Dans ce chapitre nous avons essayé, à chaque fois qu'il est possible, de démasquer la prétendue neutralité de la théorie et des pratiques économiques. Notre premier effort s'est concentré sur les conditions de la naissance et du développement historique de la théorie économique. De ce point de vue, nous sommes resté fidèle à la méthode du premier chapitre en ce sens que nous avons montré que la culture et les modèles de pensée de l'analyse économique ont pris naissance à l'intérieur de cette grande mentalité qu'a été le projet des lumières. La vision du champ économique comme un monde clos de nature mécaniste est révélatrice de la communauté culturelle de la science économique classique avec toutes les autres sciences. Leurs influences réciproques dénotent la mise en place d'un projet de société qui bouleversera les anciennes conceptions du monde.

L'idée de loi naturelle en économie a été une manière de ré exprimer dans un champ particulier l'ordre de la modernité comme nouvelle conception de l'Homme et du progrès. Dès le premier chapitre, nous avions fait remarquer que ce système de référence se caractérisait par des valeurs telle que la conviction dans la possibilité de maîtriser et de dominer la nature. La physique a été l'une des premières versions opératoires de cette révolution mentale. Cette antériorité explique l'effet d'imitation sur les sciences de l'Homme en l'occurrence l'économie politique. Les différents aspects que nous avons examinés (l'idée de loi naturelle, l'individu comme atome, l'économie comme machine auto-reproductible, ...) dans ce travail confirme la pertinence de cette parenté primitive de notre discipline avec celle des premiers physiciens et mathéma ticiens.

La référence au débat des méthodes se déduit de ces filiations et montre toutes les difficultés que pose le mimétisme de l'économie politique. Ce trajet tumultueux révèle les crises d'identités successives de notre discipline dans la mesure où ses propres objets ne se laissent pas fixer de la même manière que dans les sciences qu'elle a voulu imiter dès le départ.

Les derniers élans de la science économique confirment la domination de la formalisation mathématique sur les autres méthodes. Cependant, l'examen de l'état de la théorie économique contemporaine nous a permis de montrer que les critères méthodologiques et théoriques ne s'établissent pas de manière définitive. Le pluralisme de notre discipline persiste voire se renforce. Le duel entre les théories et, par voie de conséquence, les méthodes, est permanent. L'image d'un paradigme fragmenté convient à une telle situation.

De manière concomitante, à chaque niveau de notre démonstration, nous avons essayé de mettre en évidence, et cela dès le départ, les aspects moraux et culturels de la connaissance et des pratiques économiques. Ce double du débat *technique* que nous avons mené répond à l'hypothèse fondamentale de notre travail : les pratiques économiques découlent des croyances du milieu.

La restitution de la place de l'éthique de l'Homme smithien ou de manière plus générale celle de l'éthique de l'économie de marché dans la compréhension des comportements économiques ont été des moments précis dans la révélation de notre conception globale.

De même, la lecture que nous faisons de la pensée de HAYEK renforcée par la mise en évidence des dimensions symboliques et institutionnelles des sciences sociales vient, à point nommé, consolider nos arguments.

L'anthropologie de cette somme de connaissances dévoile toute l'importance des croyances non seulement dans les pratiques économiques mais aussi dans les concepts que manipulent les sciences sociales en général. Tout est marqué par les empreintes du milieu. Rien ne semble échapper aux dispositifs symboliques du site d'où émergent des représentations conceptuelles des pratiques sociales.

Ces examens successifs nous permettent ainsi de continuer notre travail de décloisonnement de la science autonome des comportements économiques. Le chapitre suivant, de par l'actualité de son thème, confirmera à travers les arguments théoriques exposés et les cas de figure décrits la fécondité de toute analyse économique qui s'ouvre sur les représentations et les dispositifs sociaux des agents économiques.

.

"La culture est toujours le contraire de l'uniformité et de la clôture. C'est l'invention, la liberté de l'esprit, la diversité"[1]

CHAPITRE 3

CULTURES ET DEVELOPPEMENT

[1]Frédérico Mayor. "Un entretien avec le directeur général de l'UNESCO". Le Monde du 9 Novembre 1993.

INTRODUCTION

Ce chapitre portant sur les relations existantes entre les cultures et le développement nous introduit directement dans la problématique de l'économie du développement. Afin de mieux déchiffrer les limites des modèles de cette dernière, nous nous attelons, dans une première section, à mettre en évidence la *"dimension cachée"* que sont les cultures dans les dynamiques de changement économique. En ce sens, nous serons fidèle à François Perroux lorsqu'il écrit : *"On reste à la surface des problèmes du développement si l'on n'atteint pas aux profondeurs intellectuelles et spirituelles d'où surgissent les débats politiques et économiques"*[2]

Le but recherché dans un premier temps est de montrer que les approches classiques du développement ont écarté de leur raisonnement des facteurs essentiels comme les valeurs, les normes et les systèmes culturels qui s'avèrent , de plus en plus, incontournables dans le management de la performance économique des entreprises et des pays. Nous en trouvons une illustration dans la négligence qui est faite à la notion de *"culture du développement"* dans l'histoire des pays, aujourd'hui, développés. Pourtant, l'échec des modèles économiques du développement dans de nombreuses expériences dans les pays du Sud crée les conditions intellectuelles d'un *"éclairage en retour"* sur les origines culturelles et historiques du développement industriel et technique du capitalisme occidental.

Dans la problématique de *"l'impensé de l'économiste du développement"*[3] que nous proposons, nous mettons en évidence le fait que la culture du développement héritée de celle du siècle des lumières a constitué une sorte de *"moteur symbolique"* du développement du capitalisme au sein des nations européennes. C'est un changement culturel qui a précédé et conditionné le changement économique et technologique en Europe. Compte tenu de l'autonomisation de la science économique, ce lien n'est pas pris en compte dans les hypothèses de base de la théorie économique. En étant une simple extension de la théorie économique forgée dans le contexte des pays industrialisés, le paradigme du développement reproduit mécaniquement les "incomplétudes" que nous soulignons ici. Comme nous tentons de le montrer dans la

---

[2]Perroux F. "Pour une philosophie du nouveau développement" UNESCO/Aubier Paris 1981 p. 213

[3]La première version de ce texte est une communication faite dans le cadre du colloque organisé par le réseau Sud-Nord cultures et "Développement" sur le thème : la culture du développement 7-11 octobre 1988 à Rome. Ce même texte intitulé : "l'impensé de l'économiste du développement" a été publié dans Mondes en développement n° 68, 1989 pp. 141-152.

première section de ce chapitre et de le préciser dans la seconde, le développement est irréductible à une sorte de *"machine économique transférable"*. L'échec des *"paquets de développement"* restitue amplement ce fait. Ces erreurs n'ont pas été totalement inutiles puisque nous les considérons comme un laboratoire d'idées et de pratiques sources d'apprentissage pour la théorie critique que nous défendons, celle qui met l'accent sur les systèmes de représentation des acteurs. C'est dans ce sillage que nous essayons de jeter les premières bases d'une analyse interculturelle des catégories économiques.[4] Et c'est avec cette distanciation que nous aborderons dans la troisième section l'alliance ambigüe entre l'économie et l'écologie[5] Compte tenu du caractère déterminant de la culture du développement dans la conception et le fonctionnement de la grande société industrielle, nous metttons en relief les risques et les conflits que représentent les méga-systèmes (science, Technologie, Economie, Industrie...) de cette conception du monde.

C'est ainsi qu'à l'aide d'une démarche interdisciplinaire critique, nous tenterons de mettre en évidence les incapacités endogènes qu'a le système industriel à se réformer en profondeur en raison de la puissance de sa *"mythologie économique"* et du stade de complexité qu'il a atteint.

---

[4]Le thème de l'analyse interculturelle des catégories économiques a commencé à nous intéresser lors d'un séminaire que nous avons animé à l'Institut Universitaire d'Etude du Développement de Genève. Une version réduite de travail a été publiée sous le titre "les dimensions interculturelles du développement" dans la revue Recherches Internationales n° 40 pp. 63-77 Automne-Hiver 1992-1993 Paris.

[5] Sur cet aspect qui met en relation la culture du développement, l'économie et l'écologie, nous reprenons les arguments d'un texte qui a été présenté sous forme d'une communication dans le cadre d'un colloque organisé par l'Institut Interculturel de Montréal sur le thème du "développement durable" 30 avril-3 mai 1992. Centre d'Arts Oxford - Québec. Actes du colloque publié sous le titre : "Vivre avec la terre" Mars 1993. Montréal Canada.

"En aucun lieu, la modernité n'a interrompu le travail par lequel les sociétés ont, de tout temps, réinterprété sans cesse leurs traditions pour répondre aux exigences de l'heure. Elle a simplement conduit à rendre ce travail invisible ou honteux"[6]

SECTION 1

L'IMPENSE DE L'ECONOMISTE DU DEVELOPPEMENT

[6]Philippe d'Iribarne : "La logique de l'honneur. Gestion des entreprises et traditions nationales. Seuil (1989). Préface pour l'édition de poche Collection Points Paris 1993 p. XXXI- XXXII

I - LA CULTURE EST-ELLE UN MARCHE ?

A - L'économie de la culture : une discipline qui se cherche

Il est rare que les économistes s'intéressent aux phénomènes culturels, surtout quand ils ne représentent pas une opportunité pour les opérateurs du système économique. Quand les économistes investissent le domaine culturel, c'est dans le but de traduire dans un langage quantitatif et modélisé des « entités qualitatives » qui semblent avoir un effet certain sur le mouvement de l'argent. L'actualité de l'économie de la culture dans les pays occidentaux est un champ propice à ce genre de recherches. Les consommations dites culturelles en sont un exemple. A travers une « logique économique » à peine rectifiée, les économistes ouverts à la culture tentent de comprendre les mécanismes économiques des marchés « culturels » d'évaluer les produits de la création qui y circulent... De ce point de vue le marché des armes à feu de collection est aussi un sujet culturel (sic !). Tout ce qui échappe au paradigme du coût monétaire doit ainsi être « recodé » pour être intégré au champ épistémique du calcul économique. Une telle attitude de la science économique est présente dans tous les domaines qu'elle investit avec sa vision et son outillage. La culture au sens réductionniste du terme[7], l'environnement, la criminalité, le mariage... sont des thèmes qu'elle estime lisibles à l'aide de son paradigme. L'essentiel est d'arriver à en vérifier dans les faits la pertinence et de valoriser, par un certain nombre de techniques [8] , les "biens culturels" dont les spécificités tendent à les rendre rebelles au modèle standard.

En substance, la culture est ici un champ d'application de la rationalité économique au même titre que les autres secteurs de la société. Ce qui conduit à rejeter même la spécificité des économies de la culture[9] Cette tendance en faveur du modèle uniforme de l'analyse économique n'exclut pas l'existence à l'intérieur même de cette discipline d'une tentative d'autonomisation d'un champ de recherche propre aux produits de la culture. En effet, Pierre-Jean Benghazi et Dominique Sagot-Davouroux soulignent dans leur article de synthèse sur les économies de la culture l'émergence et le développement d'un ensemble de travaux d'économistes reconnaissant les particularités des productions culturelles du moins celles (oeuvres artistiques, les spectacles vivants)

---

[7]Economie et Culture les outils de l'Economiste à l'épreuve, sous la direction de Xavier Dupuis et François Rouet, Volume 1. La documentaion française, Paris, 1987.

8La référence aux prix de marché, la méthode coûts-avantages, le coût d'opportunité

[9]Pierre Jean Benghazi et Dominique Sagot-Duvauroux : les économies de la culture. Problèmes économiques n° 2422 - 3 mai 1995.

qui continuent d'échapper à l'industrialisation (et à la banalisation). La seule manière de s'émanciper qu'à l'économie de la culture est de suivre la démarche des autres branches de l'analyse économique : délimiter son territoire, identifier ses objets de recherche, produire ses propres définitions etc... Selon, nos deux auteurs, trois courants sont à distinguer au sein de ce processus d'autonomisation de l'économie de la culture :

- un courant classique qui met l'accent sur l'étude des institutions culturelles et des politiques publiques (filiation W. Baumol et W. Bowen).

- Un courant utilitariste axé sur la rationalité des agents (micro-économie) opérant sur ce marché particulier.

- Un courant "institutionnaliste" qui cherche à identifier les caractéristiques profondes et les modes de fonctionnement des processus de production et d'échange de la culture.

La filiation de Baumol s'inscrit totalement dans les principales conclusions de l'économie du spectacle vivant. Baumol et Bowen[10] y ont démontré que la recherche des gains de productivité dans la production des spectacles conduit irrémédiablement à une dégradation de leurs qualités intrinséques. Cette contrainte explique que la forte hausse de leurs coûts de production par rapport au reste de l'économie. Il en résulte selon cette théorie quatre solutions :

- une augmentation des prix à la suite de celles des coûts. Cette solution implique une faible élasticité de la demande par rapport au prix et une plus forte concentration des activités sur les clientèles les fortunées.

- Une maîtrise des coûts accompagnée d'une baisse de la qualité (industrialisation, standardisation...). Face à la spécificité des biens culturels stricts cette régulation épuise vite ses effets.

- Un retrait progressif des activités de spectacles dans l'hypothèse d'une forte élasticité de la demande par rapport au prix.

- L'intervention publique (soutien et démocratisation) en faveur des activités culturelles.

[10]Baumol, W.J., Bowen, W.G. (1966) ; Performing artis the economic dilemma, MIT Press, Cambridge.

A côté de la filiation Baumol, c'est surtout le courant "institutionnaliste" qui a le plus approfondi l'approche des spécificités du secteur culturel. A ce titre, P.J. Benghazi et D. Sagot-Duvauroux montrent que les approches de type institutionnaliste redécouvrent l'importance du contexte social des agents, des processus de production et des marchés des biens culturels.

En ce sens, la démarche institutionnaliste ne s'arrête pas au caractère strictement économique de la production et de la circulation des *"marchandises culturelles"* (formation des prix, préférences des consommateurs, structure des marchés, différenciation des produits, l'imperfection de la concurrence et de l'information...). En s'interrogeant sur la nature des biens culturels et des conditions de leur production, elle ouvre ainsi, la boîte noire du secteur culturel[11] Ce qui conduit les auteurs travaillant dans cette perspective à des ouvertures sur les autres disciplines telles que la sociologie, l'histoire et les sciences de l'organisation. Dans ce programme de recherche : *"Les entreprises culturelles sont considérées comme des organisations dont la rationalité intègre la nature spécifique des productions artistiques et les motivations multiples des agents. Les travaux portent sur l'anlyse des comportements d'acteurs sur l'identification et la compréhension des conventions et règles qui coordonnent ces comportements et organisent les marchés. Les logiques d'acteurs, considérées comme interdépendantes, structurent progressivement, par le biais d'interactions répétées, les institutions, les conventions de production, les pratiques et les produits créés".*

De ce fait, avec une telle orientation méthodologique et théorique : *"L'interdisciplinarité est la règle, l'histoire est un détour obligé*[12] Cette bifurcation de l'économie de la culture rejoint directement les principales hypothèses de l'économie des conventions que nous auront l'occasion d'exposer dans ce travail. Malgré ces avancées, l'économie de la culture demeure *"une discipline en maturation*[13]*"* . Son domaine dans les critères de découpage de sous-disciplines de l'analyse économique est encore difficile à identifier.

---

[11] J.P. Benghozi et D. Sagot-Duvauroux "Les économies de la culture op. cit. p. 26 et suivantes.

[12] Ibid p. 26

[13] L'expression est de P.J. Benghazi et D. Sagot-Duvauroux

B - De l'économie de la culture à la culture de l'économie

De par son idéologie de base l'analyse économique dans son ensemble tend à instituer ces propres catégories comme des catégories naturelles auxquelles il est nécessaire de se référer exclusivement pour interpréter les dynamismes économiques des sociétés. Ainsi, tout se passe comme si des concepts clefs de son paradigme tels que "système économique", marché auto-régulé, valeurs, prix, offre, demande... bornent notre horizon. C'est la frontière naturelle de notre vision. Même en traversant un domaine de l'Homme comme celui de la culture, elles nous conditionnent. C'est d'ailleurs, pour cette raison, que l'économiste ne verra dans la culture qu'un nouveau marché à conquérir comme le montrent les orientations de l'économie de la culture. Dans cette conjecture, le fait culturel est saisi sous l'angle économique mais non l'inverse. Ce déchiffrage s'opère à travers le spectre de l'économie de la culture mais non à travers celui de la culture de l'économie. En conséquence, c'est l'extension du même regard, celui du modèle standard de l'économiste, sans que çà soit une ouverture à d'autres questions que les siennes.

Ce qui serait intéressant, donc non orthodoxe, c'est d'inverser ce rapport épistémologique entre l'économie et la culture, penser la première en fonction de la seconde. Par cette distance, l'économiste peut aider de l'intérieur tous ceux qui s'intéressent au caractère culturel des dynamismes économiques. Ce surpassement est d'autant plus nécessaire que la « science économique autonome » produit des modèles, cohérents sur le papier, mais destructeurs pour les sociétés qui s'y fient aveuglément notamment dans le Tiers-Monde.

Si les économistes des pays industrialisés négligent la culture de l'économie, c'est en raison du développement historique de leur société qui a fait le nécessaire quant à la division de la pensée et de l'homme occidental. Mais, nous ne comprenons pas pourquoi les économistes du Tiers-Monde ont le même penchant naturel au moment où s'accélère le déclin du paradigme du développement. Les réactions des sociétés-cibles et à leur tête les élites dirigeantes perturbent nos convictions sur le développement. Dans les faits, la théorie économique, face à ses échecs, cède le pas à un pragmatisme plat, parent pauvre de la pensée. Mais, ces arrangements sont contraires à une science cohérente et déductive. L'expérience montre qu'une application totale et systématique de la rationalité économique se heurte à de fortes résistances. Dans de nombreux pays du Tiers-Monde, le traitement du problème de la dette et du développement en général le révèle amplement. Les réactions sociales ne vont pas toujours dans le sens des effets

escomptés par le modèle standard. . A l'heure actuelle, la crise des stratégies du développement est telle qu'il n'y a plus de modèles.

Dans la majeure partie des pays des trois A (Afrique, Amérique latine, Asie), les insurrections apparentes ou souterraines face aux nécessités du développement, tel qu'il est pensé par la science normale, sont permanentes. Ce sont ces « *infidélités du milieu* [14]» par rapport aux modèles de l'économiste qu'il s'agit de comprendre. Les modèles économiques sont des *"idéalités*[15]"et il arrive que les réalités soient largement en dehors de leurs projections formelles. L'importance grandissante de l'économie « informelle » dans les pays du Tiers-Monde est l'exemple même de l'anti modèle.

Le problème des résistances culturelles face à la programmation d'un développement du dehors n'est sans doute pas étranger à la persistance et même à la croissance du secteur dit « *non structuré* ». Tout est affaire de regard. N'ayant pas le privilège du clef en mains, les micro-dynamismes de l'économie « informelle » possèdent leur propre fécondité par opposition à l'inertie du développement organisé par les Etats-Nations du Tiers-Monde. L'absence d'une subvention occidentale totale en critères comme en technologie y est une chance. Dans cet univers encore occulte pour les catégories classiques du paradigme du développement, la vie économique et sociale s'invente elle-même. C'est un monde où se mélangent les cultures et les techniques locales avec certains apports occidentaux qui, après absorption, prennent une autre allure tel est le secret de l'innovation sociale. Tout se passe comme si la véritable industrialisation, par exemple, n'est pas celle des modèles qu'imposent les monopoles privés et publics mais celle qui se fait clandestinement[16]. De ce point de vue, l'échange entre deux univers culturels différents devient fécond car le receveur est aussi créateur.

Le dynamisme de l'économie « informelle » trahit son existence souterraine et les officiels tentent de la capturer sous la forme d'un discours technocratique sur les *«petites et moyennes entreprises»*. Les institutions internationales comme les gouvernements s'y intéressent de plus en plus. Si la modélisation et la politique de développement, sans changer de *"mentalités conceptuelles"* , s'emparent de ces univers, le risque qu'ils deviennent, à leur tour, un simple débouché pour l'économie occidentale

---

[14]Expression empruntée à G. Canguilhem cité par Paul Chanier "Les limites des postulats de symétrie et d'invariance dans les sciences et en économie", in Economies et Sociétés, numéro spécial sur "Symétrie et Asymétrie". T. XXI, janvier 1987, p. 25.

[15]Ibid, p. 33

[16]Voir l'article de Moncef Bouchara sur les innovations clandestines qui va dans ce sens: « L'industrialisation rampante: ampleur, mécanismes et portée. Exemples tunisiens », in Economie et humanisme n° 296, juillet-août 1987.

existe. Les projets se font, quand on n'en parle pas ! Tout se passe comme si le paradigme du développement est à l'affût de tout dynamisme authentique pour le détruire sous la forme d'une politique rationnellement construite. [17]

C'est pour cette raison fondamentale que les sociétés du Tiers-Monde ont besoin d'avoir des pensées autonomes sur le plan éthique et économique pour lutter contre les pressions « externes » et « internes » qui les orientent vers l'absence de créativité et la consommation du développement de l'autre. Le cas empirique des micro-dynamismes de synthèse qui opèrent de manière désordonnée pour un « esprit rationnel » à l'intérieur de l'économie dite informelle montre que la coopération entre deux entités historiques est toujours possible à condition de la penser en dehors des pratiques traditionnelles du développement. Les modèles (l'import-substitution, les industries industrialisantes, la promotion des exportations...) ne sont, en réalité, que des images organisées conceptuellement des manifestations du développement sur le terrain historique et culturel des sociétés occidentales. Leurs transferts dans les pays du Tiers Monde ne garantissent actuellement ni le développement ni même la croissance. Au contraire, l'expérience montre que leurs mécanismes, au contact des sociétés réceptrices, ont plutôt tendance à fonctionner à l'envers. Tout ceci ne peut être compris que si nous investissons sur le plan épistémologique et culturel la partie invisible de l'« iceberg » occidental.

II - LA CULTURE DU DÉVELOPPEMENT : UNE DIMENSION CACHEE

Pour mieux comprendre les enjeux et les paradoxes du développement, il est sans doute nécessaire que l'économiste du Tiers-Monde sorte de lui-même. Il a affaire à un problème qui ne peut être posé correctement par une simple extension des acquis théoriques venus d'ailleurs. Dans le domaine du développement , l'ère de consommation des théories touche à sa fin. Même l'illusion se fait rare de nos jours et le chaos qu'introduisent les procédures du développement est manifeste. L'intérêt d'un thème comme celui de *"la culture du développement"* est de nous amener à voir les choses autrement. C'est une manière de changer notre poste d'observation afin de déceler les ressorts *"invisibles"* de ce référent postulé universel qu'est "le capitalisme économique". Cette approximation nous permettra de comprendre que l'économie tire sa vie en dehors

[17]Pour plus de précision sur les paradoxes de la pensée économique de l'informel voir les passages relatifs aux dynamiques informelles et aux micro-économies africaines réciprocitaires.

d'elle-même. L'économie est inséparable des mythes qui la motivent. Comme le montre l'expérience, le développement sans ses moteurs symboliques spécifiques, ne marche pas. En tant qu' *"Amas d'usines et d'institutions formelles"*, il a besoin d'une culture qui le dynamise et lui donne sens.

Le paradigme du développement a endormi les sociétés du Tiers-Monde en les habituant à la fiction que l'économie marche toute seule en dehors de toute impulsion culturelle et humaine. Cette mentalité des modèles automatiques les a contaminées au point où la paresse intellectuelle et sociale est devenue une norme de leur propre fonctionnement: *ne vous en faites pas, tout est pensé et fait par les nations avancées !* La recette du développement qui en découle est la suivante: *ne raisonnez-pas, payez* [18] Mais l'histoire a horreur des *"raccourcis improductifs"*. L'apport externe nécessite toujours le concours interne. C'est une condition impérative pour qu'il ne devienne pas une simple consommation de signes extérieurs.

L'expérience montre bien que le développement ne s'exporte pas comme une « *vulgaire boîte à outils* » surtout en l'absence d'une auto-définition culturelle du destinataire. Son extraction de l'histoire occidentale en tant que modèle technico-économique de référence est un artifice de l'épistémologie parcellaire qui piège tous ceux qui veulent se laisser porter par la conception des lois naturelles.

Les interprétations universalistes nécessitent constamment des corrections et des réfutations pour mieux comprendre la rébellion des sociétés qu'on a voulu programmer pour le développement. Elles relisent, réinterprètent et transforment ce que les modèles et les structures transposés leur proposent. Tandis que, les théorèmes du développement restent immuables. Les différences de nature entre ce qui est (*"la réalité"*) et ce qui doit être (*"le modèle"*) est un défi au matérialisme mécaniste et marchand. L'impensé des sciences sociales du développement est leur culture d'origine. L'économie politique est la mieux placée du point de vue de cette censure car elle ne s'intéresse qu'aux valeurs des marchandises mais non à celles des hommes. Pourtant, même un investissement conçu techniquement ne produit ses effets que si le groupe humain concerné s'y investit totalement[19] En conséquence, derrière les causalités économiques apparentes, l'adhésion à un code culturel est absolument incontournable. Le réductionnisme qui

---

[18]Formule que Kant attribue au financier dans sa réponse à la question « Qu'est-ce que « les lumières » ?. Si la vie en société présuppose des normes donc des devoirs (par exemple, il faut bien payer ses impôts...) il n'en demeure pas moins pour Kant que la liberté de penser est une exigence au service du progrès de la société; cf. « La philosophie de l'histoire" Kant, recueil de textes édités et traduits par Stéphane Piobetta aux Editions Denoël, 1985, p. 48.

[19]Le problème de la culture du développement se pose à peu à peu dans les mêmes termes que celui de la « culture d'entreprise » qui est à la mode dans la gestion des organisations économiques comme les entreprises.

opère à l'intérieur de la pensée occidentale et dans des pratiques acquises par habitude, nous empêche de penser ni même de voir les connexions intimes entre les mythes qui agitent une société et ses productions matérielles. La diversité des écrans imaginaires des sociétés est un barrage à toute idée de loi naturelle. C'est à partir de leurs croyances culturelles que l'on peut tenter de comprendre ce qu'elles veulent dire et faire.

La négligence de cet impératif conduit à des impasses pratiques que des corrections techniques ne résolvent point. Les péripéties du développement dans la majeure partie des pays du Tiers-Monde le révèlent parfaitement. Chaque modèle corrige l'autre et l'énigme du développement est toujours là. La raison principale réside dans le fait que tous les ingrédients de l'économie moderne, les concepts comme les techniques de production, portent en eux-mêmes les traces de la culture émettrice. L'oublier, c'est céder à la facilité. L'extension hypothétique sans nuances est un frein à la prise en compte de la diversité des sociétés. C'est une manière de neutraliser le questionnement qui, pourtant, est une nécessité dans la recherche de toute autonomie. En adoptant le principe "*ça marche donc c'est ça*", l'économie du développement a fermé la porte à l'étude de ses propres racines culturelles et à la variété des contextes.

La non-reproductibilité des hypothèses de la science du développement dans des espaces différents ne l'empêche pas de continuer à croire à sa neutralité. Pourtant, les faits du développement sont rebelles à ses prévisions. Les réussites sont rares et les foyers d'autonomie économique que cette science programme finissent par être des structures de dépendances.

Tout montre que l'économiste du développement ne peut pas faire l'économie des autres dimensions qui structurent sa vision et sa pratique. La culture au sens anthropologique est intéressante parce qu'elle dévoile que toute société crée son économie à partir de ses *"idéo-culturels"*. Les distinctions entre les différents domaines de l'homme sont donc éphémères. *"La valeur*, écrit René Le Senne, *est atmosphère, parce qu'elle n'est pas faite de parties, elle ne s'enferme pas dans des contours, elle imprègne, se diffuse* "[20]. La culture est une atmosphère et rien ne peut se faire sans elle y compris la mise en place d'une économie d'accumulation et de ses annexes comme la science productive, les techniques et les industries. Pour fonctionner et se régénérer, le système du développement puise ses énergies d'une mobilisation mythique propre à la société capitaliste. Le culte du progrès linéaire et de la maîtrise en est un exemple.

---

[20]L.e Senne, R., Obstacle et valeur, p. 176 coll. philosophie de l'csprit. Ed. Montaigne cité par Gabriel Marcel, in La vie intellectuelle du 25 novembre 1935, n° XXXIX, 1935, éditions du Cerf.

En l'absence des « moteurs symboliques », le développement s'éteint et se transforme en une simple consommation. C'est ce qui arrive aux sociétés du Tiers-Monde à qui on propose des « systèmes économiques fermés et inadaptés » à leurs impulsions imaginaires. En conséquence, au lieu d'ouvrir la voie au dynamisme et à l'invention, ils déversent de l'entropie. Conjugué aux réactions sociales locales, ce mécanisme conduit au simulacre et à la survie. Ces échecs nous amènent à voir dans le développement une entité non transposable. C'est la figure externe d'une culture spécifique. C'est un monde en soi.

III - LA CULTURE DES LUMIERES: LE CHEMIN MYTHIQUE DE LA "MONTAGNE DES PLAISIRS »

Quand un économiste s'intéresse à l'histoire du développement, il remonte le plus souvent à la révolution industrielle de l'Europe au XIX' siècle. Pour les économistes-historiens, tout a commencé avec cet événement majeur. Ils nous décrivent ainsi l'aspect cumulatif de cette irruption, en termes d'innovations, de productivités et de secteurs d'activité. Ce côté machiniste va exercer une forte influence sur la conception des lois économiques et par la suite, sur les théories du développement.

Les mutations techniques et industrielles sont artificiellement isolées de l'histoire totale de la société capitaliste en raison du découpage disciplinaire. Une telle procédure analytique induit la fiction que le développement social est commandé par l'industrialisation. Ce postulat fait partie encore du « noyau dur » du paradigme du développement. Les preuves empiriques ne manquent pas pour montrer les « facteurs de corrélation » entre la destruction-création technique et le démarrage de la croissance économique en Europe. Mais pour un phénomène historique et culturel comme le capitalisme occidental, des relations empiriques même vérifiables ne semblent pas avoir un statut universel en dehors de leur contexte.

L'expérience d'aujourd'hui montre que cette clef du développement est purement fictive. L'industrie, les techniques, la science... ne deviennent opératoires que si elles sont accompagnées par autre chose. De la même manière, les sciences les plus théoriques, celles qui n'ont besoin d'aucun support matériel, ne peuvent se développer dans une contrée sans des impulsions socioculturelles. Pour comprendre l'histoire de la science moderne au même titre que celle de l'économie, il faut l'insérer dans le spectre

de la culture des lumières du XVIIIe siècle. Leurs progrès respectifs découlent de cette grande onde de choc qui est censurée dans le diagnostic du phénomène-développement. C'est la culture des lumières en tant que vision instrumentale du monde qui est au coeur du dynamisme du capitalisme.

La racine de la mutation occidentale n'est pas donc technique mais culturelle. Les premiers pas de cet imaginaire conquérant remontent à la renaissance italienne et coïncident parfaitement avec le déclin du monde arabomusulman. L'occident des marchands a su tirer profit des connaissances et des innovations techniques des civilisations qui l'entouraient. Mais cette redistribution en faveur du Nord n'a été possible qu'avec une auto révolution dans les mentalités chrétiennes. C'est ce *"moi Européen"* qu'il faut pénétrer pour mieux comprendre la culture du développement qui est devenue l'identité historique de la société moderne. Les versets de la culture du développement sont fort nombreux et nous en retiendrons les plus importants. L'un des premiers postulats nécessaires à l'éclosion d'une telle culture a été la séparation progressive de l'esprit et de la matière. Cette coupure philosophique induit une autre coupure entre l'homme et la nature. Dans le même mouvement les sciences s'émancipaient des anciennes religions et métaphysiques sans dévoiler les leurs. La fission opère ainsi à tous les niveaux et donne lieu à un nouveau monde dans lequel apparaît progressivement *l'homo-occidentalicus*. L'homme ne devient moderne qu'à partir du moment où il se voit projeté par le « "*complexe mythique de maîtrise et de domination* " en dehors de la nature et de lui-même.

L'homme des lumières occidentales fonctionne sur l'idée d'un monde *"extérieur"* à comprendre et à conquérir. Avant même le XVIIIe siècle, Descartes faisait remarquer que *« la connaissance nous rendra maître et possesseur de la nature »*. De même, Francis Bacon, père des empiristes anglais, identifiait le savoir à un instrument de pouvoir et de domination sur la nature (*"knowledge is power"*). Les distinctions épistémologiques entre les méthodes du rationalisme (*l'à priori* et la déduction) et celles de l'empirisme (l'observation et l'induction) sont secondaires par rapport à l'identité des schèmes culturels qui les animent. Leurs expressions intellectuelles sont différentes mais leurs racines culturelles traduisent une même vision, celle d'une volonté de puissance.

Dans la culture du développement, la loi naturelle se substitue partout à Dieu. La trajectoire qu'elle dessine est celle de l'ordre et de l'uniformité. Tout doit être ramené à

ce modèle. Les sciences de l'homme comme les sciences de la nature opteront pour cette vision. En conséquence, le seul ordre naturel est celui de la culture du développement. La mise en évidence de cet imaginaire structurant permet de comprendre que toutes les sciences sont celles de *l'homo-occidentalicus*. En effet, c'est son regard qui conditionne nos perceptions à la fois de la nature et de la « nature humaine ". En imposant sa culture, I'homme moderne tente de normaliser le monde et toutes les histoires plurielles.

Un des principes de la culture du développement est « *L'aplatissement* » du monde et des peuples. Ce besoin est inhérent à l'idée d'universalité qu'elle se fait d'elle-même. Elle institue le monde comme son monde. Sa procédure essentielle consiste à détotaliser l'homme. Elle le transforme en miettes et le recompose à sa manière en l'impulsant vers un univers sans racines. La forme achevée de son travail est un individu sans histoire. Les horizons qu'ouvre le développement incontrôlable de la science et de la technique préfigurent cet étrange univers. L'excès de ces *"méga-systèmes"* est tel que la culture du développement perd le sens du progrès qu'elle a su instituer. C'est « *"l'ivresse technicienne"*. Étant fermée à l'écoute plurielle, la culture du développement ne se pense et par là même elle est *"indiscutable"*. Tout ce qui maximise les forces de l'accumulation matérielle et les plaisirs est un critère de vérité. En s'y objectivant, cette conception de l'homme et du monde se donne les preuves de sa puissance et de son universalité. La colonisation des sciences par les *"valeurs efficaces"* évacue complètement les idées de risques de relativisme et de prudence. Cette inconscience est le corollaire d'une foi inébranlable dans le progrès, condition apodictique de sa réussite même si cette dernière est ambiguë. Il s'agit bien d'une véritable religion qui ne dit pas son nom.

A ce niveau d'analyse, tout paraît imbriqué : mythes et culture de la société moderne, science et développement[21]. L'homme moderne veut connaître profondément la Nature pour mieux la dominer et l'exploiter. C'est toujours sous cet angle qu'il la connait. Mais ce que l'Homme des lumières ne connait pratiquement pas c'est lui-même. Il est illusionné par les sciences et les techniques et de manière générale par la manipulation d'un monde matériel supposé objectif. La parcellisation du savoir aidant, l'importance de la mentalité du développement dans les processus économique est sous-estimée voire totalement écartée par les sciences qui sont censées expliquer et organiser le développement.

---

[21]René Maheu, ancien directeur général de l'Unesco souligne, à juste titre, que *"Le développement, c'est la science devenue culture"* cité p. 18 par Mohamed Larbi Bouguerra "La recherche contre le Tiers-Monde" PUF Coll. Science Histoire Société 1993.

Pourtant, Max Weber[22] a bien montré que le développement du capitalisme moderne en Occident n'était pas la conséquence automatique des progrès scientifiques et technologiques mais le résultat d'un changement de mentalité dans la tradition chrétienne. Le protestantisme condense ce changement favorable à ce système économique. Le puritanisme a été un ferment religieux qui a stimulé l'essor de l'économie capitaliste. La Réforme a été compatible avec le développement des sciences de la nature et de manière générale avec l'empirisme, l'utilitarisme et le productivisme. L'interprétation protestante de la Bible a fait du métier et du travail une *"vocation religieuse"*. En acquérant une *"valeur divine"*, le travail (et avec la transformation de la nature) a été un puissant moteur pour le développement économique. C'est ainsi que la Réforme Calviniste qui a marqué le Moyen-Age en Europe est aussi synonyme d'une révolution économique et sociale. La version opératoire de ce comportement religieux est une exploitation de la nature. Le capital en est la forme économique à l'intérieur de laquelle se déploiera l'organisation rationnelle (capitaliste) du travail. En somme, *"cette valorisation du travail*, écrit Michio Morishima, *est indispensable, au moins à une certaine période de l'histoire, pour que le régime capitaliste puisse s'instaurer et le démarrage économique ait lieu"*[23]

Le XVIIIe siècle a donc su créer les mythes fondateurs de la civilisation industrielle. Le produit de cette culture est le développement illimité. Ce dernier, tel un *« bulldozer »* bouscule toutes les forces qui s'y opposent. Quand les autres sociétés arrivent à le *« noyauter »* et à maintenir leurs propres cultures leur victoire n'est jamais totale. Elles résistent sans résister car elles se font corrompre par l'économie de la consommation tout en maintenant leurs patrimoines à l'état de poussières historiques. C'est ce caractère inconséquent que gèrent merveilleusement ces *« bandits de l'histoire »* que sont les élites du Tiers-Monde qu'il faut dénoncer. Comme il est dans la nature humaine d'imiter les gouvernements, les peuples finissent, malgré eux, par s'engouffrer dans cette structure de contraintes. Ces ambivalences sont trop riches d'éléments contradictoires pour être comprises par les sciences compartimentées..

L'homme du Tiers-Monde, dans cette conjecture, ressemble à un *"acrobate de l'imaginaire"* et par là-même insaisissable. Les constantes y sont rares. Le

---

[22]Max Weber "L'ethnique Protestante et l'Esprit du Capitalisme" Coll. Agora. Ed. Plon 1964.

[23]Michio Morishima "Un capitalisme confucéen. La réussite économique du Japon expliquée par sa culture". Le courrier de l'UNESCO. Décembre 1987. p. 3.

développement, en tant que simple catégorie technique, est trop pauvre à l'intérieur de toutes ces contingences culturelles et historiques. Ce n'est que la figure externe d'un malentendu culturel. En étant un énoncé exogène, il ne peut être qu'un faux problème de l'autre côté. Certes, les hommes sont tous les mêmes mais ils n'ont pas toujours les mêmes problèmes. C'est l'idée de problème qui est problématique.

IV - LE DÉVELOPPEMENT: UN PSEUDO-PROBLEME

L'étude de la dimension cachée du développement conduit à l'idée que les problèmes de l'homme c'est l'homme lui-même. La croyance d'un monde objectif et extérieur à l'imaginaire social s'apparente à « un coup d'état » de la part du scientisme surtout dans le domaine qui nous concerne. Les anomalies du développement sont tellement nombreuses que le divorce entre le paradigme et les faits occupe la totalité de l'espace du problème qui nous intrigue. Tous les moyens prévus par sa logique hypothétique sont mis en oeuvre mais ce qui est généré dans ce choc interculturel est le contraire de la finalité affichée. Les capitaux gratuits ou d'endettement, l'économie de marché et/ou planifiée, les industries, les techniques, les institutions de type occidental ne semblent pas venir à bout de l'énigme. Toutes ces raisons militent pour la réintroduction de la problématique de l'homme du Tiers-Monde dans un débat qui l'a complètement occulté. Les sciences qui se sont occupées de son destin l'ont fait à travers un questionnement qui n'est pas le sien mais celui de la culture du système industriel dominant. Et comme dirait René Thom: *"toute expérience est une réponse à une question, et si la question est stupide il y a peu de chance que la réponse le soit moins"*[24]. En étant des mythes rationalisés les sciences sociales du développement ne peuvent poser que les questions relatives aux besoins de leur culture d'origine. La séparation entre la pensée et la culture, entre les concepts scientifiques et l'inavoué des sciences de l'homme occidental est une simple illusion pour un observateur extérieur. En réalité, le savoir de la société industrielle coopère à la réalisation de ses propres valeurs, ce sont ces dernières qui le signifient et l'orientent. Même « la main gantée » du « tolérant » anthropologue n'y fait rien. L'interrogatoire des sociétés non-occidentales est toujours le même: l'histoire est universelle et le développement est le meilleur moyen de la parcourir rapidement. De ce point de vue, il est même une chance historique à saisir. Mais comme la question du développement ne jaillit pas des

[24]Thom, R., « La méthode expérimentale: un mythe des épistémologues (et des savants ?) », in La philosophie des sciences aujourd'hui sous la directlon de Jean Hamberger édi. Gauthier Violars, Paris, 1986, p. 17.

profondeurs culturelles locales et qu'elle a été réduite à une simple entité matérielle, la chance en question endort les sociétés d'accueil. C'est pour cette raison que le développement tue en dehors de ses propres espaces culturels. Si en occident, son dynamisme crée et détruit, ailleurs, sa dialectique est dominée par une destruction sans création d'une véritable nouvelle société. Les formes politiques de type dictatorial de la société officielle du Tiers Monde reflètent ce problème. Le consensus n'y existe plus. Et, c'est la porte ouverte à la dictature de l'immédiat dans toutes les sphères de la vie qui n'est, en réalité, qu'une survie. Sans mythes fondateurs, aucune société n'est gérable si ce n'est par la force sans pour autant entraîner les effets escomptés, même ceux que l'on planifie minutieusement. La meilleure définition de toute société qui se « tiers-mondise » sous le joug du paradigme du développement est l'absence de convictions culturelles. Elle perd son identité sans pour autant acquérir l'identité culturelle du développement. Pour employer une image, tout se passe comme si cette dernière reste collée à la « peau du blanc » tandis que le développement de la société « tiers-mondiste » demeure purement virtuel. Ce qui renforce les illusions de la socio-biologie occidentale et par là même les doctrines racistes. Mais, la réussite économique et technologique du Japon et de sa périphérie est rebelle à ces manipulations idéologiques des couleurs et des cultures. Ces énigmes ne peuvent être levées qu'en sachant que les sociétés sont des systèmes de lecture du monde et de l'univers. Leurs dynamismes sont possibles à partir du moment où on leur donne la liberté de se penser et d'avoir ainsi un code autonome de lecture de leurs patrimoines et des apports externes. Le *"décodage"* japonais de la modernité occidentale, par exemple, a été possible en raison du contexte historique de la rencontre et d'une capacité à intégrer la perturbation dans une logique culturelle spécifique[25]. En effet, la perception japonaise de l'"économique" est tout à fait différente de celle des cultures européennes. A ce sujet Michio Morishima écrit : *"La poursuite d'un rendement économique optimal par la compétition individuelle, qui est considérée comme la principale raison d'être du système de la libre entreprise, n'est ni le principal objectif ni le rôle primordial de l'économie japonaise. En l'occurrence, il*

[25]Cf. Morishima M., Capitalisme et confucianisme. Technologie occidentale et éthique japonaise, Flammarion, Paris, 1987. Si Max Weber a démontré la très forte adéquation entre le protestantisme et le capitalisme par opposition au catholicisme, Michio Morishima, quant à lui, reprend la même méthode d'analyse en comparant l'interprétation chinoise de la pensée confucéenne et celle des japonais. La lecture chinoise est, selon lui, *"individualiste et humaniste"*tandis que la réinterprétation japonaise du confucianisme en Chine a été "nationaliste et militaire". Cette différence serait identifiable dès le premier contact du Japon au 6ème siècle avec le confucianisme. Vis-à-vis de l'empire du Soleil couchant (Chine), l'Empire du Soleil levant (Japon) a toujours fait preuve, au cours de son histoire, d'un nationalisme exacerbé et agressif. M. Morishima souligne que face à l'ouverture que l'Occident a imposé, le Japon a reproduit des mécanismes de défense comparables. Dès le 19ème siècle, il a su imposé au monde extérieur une identité puissante. Celle-ci a donné lieu, selon M. Morishima, à un gouvernement nationaliste moderne et efficace. Ce "national-capitalisme" a ses propres caractéristiques telles que l'emploi à vie, la loyauté envers le groupe et l'entreprise... Ces valeurs sont sources de dynamisme économique et sont parfaitement conformes à l'éthique du confucianisme nippon. La variante nationale voire nationaliste de ce confucianisme a joué un rôle moteur dans ce capitalisme oriental.

ne s'agit plus de compétition entre travailleurs au sein de l'entreprise, mais de collaboration entre eux au profit de celle-ci[26]" Le système dit *ringi* (suggestions de la base au sommet) que l'on rencontre surtout dans les grosses firmes japonaises revèle l'importance de l'adhésion et de la participation de tous les salariés à la performance de l'organisation. Ce management vulgarisé en Europe et en Amérique du Nord à travers les *"cercles de qualité"* diffère des systèmes de gestion pyramidale à l'occidentale.

Le modèle J (formule de l'économiste japonais Aoki) et le toyotisme en général, présentent une flexibilité et des capacités auto-organisationnelles en faveur de la qualité, de l'innovation et de la variété.

Ces atouts du modèle japonais expliquent la performance des industries du Japon d'aujourd'hui, par opposition aux rigidités et aux défaillances du fordisme euro-américain[27].

Les pays périphériques du Japon qui connaissent actuellement un rapide développement économique et technologique partagent en profondeur la même ethique confucéenne ou, du moins, des fonds culturels voisins.

Les valeurs de collaboration, de solidarité de groupe, d'intérêt national, jouent un rôle essentiel dans les économies dynamiques d'Asie. L'économie d'exportation y trouve un site privilégié pour son développement. La conquête des marchés extérieurs y est synonyme d'une mise en valeur de soi. La diffusion de ce *"développement asiatique"* semble s'opérer sans grande difficulté au sein des nouveaux pays industrialisés de seconde génération (Thaïlande, Malaisie, Philippines, Indonésie, Chine populaire et bientôt le Vietnam...).

En résumé, la diffusion de cette lecture asiatique du développement peut se faire du moins en théorie, au profit de toutes les cultures et les sociétés voisines ayant des racines communes avec le Japon. Ce mécanisme peut fonctionner à partir du moment où les effets psychologiques du colonialisme Japonais et européen sont neutralisés. La montée en puissance de la Corée du Sud est un cas qui répond parfaitement à ce scénario[28]. Cet accès culturel de type endogène à la science et aux techniques de

---

[26]Michio Morishima "Un capitalisme confucéen..." op. cit. p. 37.

[27]Voir notre commentaire de l'ouvrage de Benjamin Coriat "penser à l'envers" Ed. Bourgois. Paris 1991. Voir notre commentaire paru dans la revue CLES n° 21, 1er semestre 1994.

[28]Cf. Verhelst Th., « Essai sur la fonction sociale des religions en Corée du Sud » Document de travail. Réseau Sud-Nord. Bruxelles. L'auteur fait remarquer que ce qui est dit du rôle économique du confucianisme au Japon vaut sans doute aussi pour la Corée du Sud et les trois autres « dragons » économiques de la région (Taïwan, Singapour, Hong-

l'accumulation occidentale n'a été possible que parce que le Japon en a produit un modèle de lecture adapté. Ces phénomènes d'appropriation, imperceptibles pour les économistes ordinaires du développement, trouvent leur essence dans le rôle sélectif des imaginaires sociaux. L'emprunt est toujours ambivalent. Il peut être intégrable ou destructif. La même cause n'induit pas inéluctablement les mêmes effets. Entre ces deux visages, c'est l'imaginaire propre à un ensemble social qui tranche. Les réactions culturelles aléatoires vont donc à l'encontre de tout déterminisme.

C'est pour cette raison que le développement ne se décrète pas ni par le postulat de l'avantage comparatif cher aux libéraux ni par celui des forces productives propres à la démarche marxiste[29]. La « main invisible » et/ou le plan présuppose toujours un cadre historique et culturel.

Contrairement aux pays du Sud-Est asiatique, le monde arabo-musulman, pris comme exemple, continuera à vivre une situation différente tant qu'il n'aura pas produit un accès culturel spécifique à la modernité occidentale. L'absence d'une relecture de soi et de l'autre est une des causes fondamentales de sa crise. Un tel principe est incontournable pour que l'emprunt ne soit pas une emprise.

Le monde arabo-musulman est encore loin d'avoir produit la théorie de sa propre crise pour éclairer sa pratique et intégrer ainsi productivement les emprunts. A y regarder de près, sa régression historique l'amène à être un *"despotisme de cueillette"*. L'histoire économique du pétrole est suggestive à ce sujet. Une économie sans renouvellement culturel et sans noyau créatif ne peut être que fictive. A la moindre variation cyclique des prix des produits qu'elle extrait de la nature avec *"l'intelligence du dehors"*, elle se rétrécit aussi vite qu'elle s'est accrue. L'expansion des villes et les grands projets industriels à grands frais ne doivent pas masquer ce principe. Une économie prospère et capable de faire face aux turbulences extérieures présuppose la

---

Kong). Pour utiliser une métaphore, tout se passe comme si le Japon fait circuler son accès culturel au développement sous la forme d'une « cassette » qu'il fait lire aux « familles » culturelles et religieuses proches. De manière globale, la relation entre le protestantisme et le capitalisme dévoile l'importance de la relecture perpétuelle des textes sacrés. La Bible est interprétable comme peuvent l'être tous les textes et les philosophies qui fondent les autres religions du monde. Le fait que les révisions ou les acclimatations d'une même religion dans des contextes différents provoquent des conséquences économiques différenciées, du moins dans le temps, se vérifie amplement en Asie. Dans "Confucianisme et Capitalisme", Michio Morishima montre que les nuances entre la lecture chinoise du confucianisme et celle du Japon ont échappé à Max Weber. Selon cet économiste japonais, Max Weber, dans ses recherches orientalistes (1920 Gesammelte Aufsätze Zur religions-sociologie. Recueil d'études de sociologie des religions) s'était contenté de conclure rapidement que les religions d'Asie (Confucianisme, hindouisme, bouddhisme) n'étaient pas compatibles avec le développement de l'esprit du capitalisme même s'il signale de manière marginale que la Chine est aussi capable que le Japon d'assimiler le capitalisme. Voir M. Morishima "Un capitalisme confucéen..." op. cit. p. 35.

[29]Cf. Zaoual H., « La crise du paradigme du développement » in Tiers-Monde n° 100, T. XXV, oct.-décembre 1984.

créativité et la découverte des techniques de production et de transformation car les dons de la nature sont, *à priori*, gratuits avant leur capture par la maîtrise des hommes. Dans la réalité, l'appréhension officielle des problèmes du développe ment tourne le dos à cet impératif.

En résumé, par ses procédures dogmatiques, le paradigme du développement, soutenu par les élites improductives du Tiers-Monde, bouscule les sociétés concernées par son programme et les oriente vers une trajectoire qui ne peut être que celle de la consommation. La nécessité qu'elles soient un marché éternel est le corollaire du dynamisme des grandes puissances capitalistes d'aujourd'hui. Le développement comme entité désincarnée du point de vue culturel et historique est un mécanisme qui fait le vide autour de la société industrielle pour reproduire un marché et la mendicité du Tiers-Monde. Mais, la victime est aussi responsable de ce qu'il lui arrive. En effet, l'économie de capture que déploie le développement arrange tous ceux qui veulent gravir la *"montagne des plaisirs"* sans se convertir à la culture du développement ni même relire et améliorer leur propre patrimoine. Du point de vue économique, le paradoxe est que c'est la situation la plus rationnelle. Le principe du moindre effort y est extraordinairement appliqué. Si bien, que le plus exploité nerveusement est l'occidental dans la mesure où il a pour mission de découvrir les procédés nécessaires à l'extraction des richesses accumulées par la nature et définies à travers son spectre culturel. Les résultats de cette quête sont exportés vers la société dite en développement sous forme de structures techniques qui périclitent en l'absence de supports culturels. A y regarder de près, la mécanique du développement s'apparente à une mise en chômage des capacités endogènes de la société d'accueil. Son extension à la planète ne dynamise que son milieu d'origine. Les échanges économiques et technologiques permettent ainsi à la culture du développement de semer, à distance, la mort des autres cultures.

"Nous sommes devenus riches, écrivait déjà W. Sombart, théoricien Allemand de l'esprit du capitalisme, *parce que des races entières, des peuples entiers sont morts pour nous* "[30]

Le développement n'est en réalité que la figure moderne et « courtoise » du colonialisme classique qui, dans ces dernières phases, était même devenu une charge pour les métropoles. La rentabilité du développement, c'est qu'il fait l'économie de la *"présence"*. Les structures économiques et institutionnelles abandonnées par les colons *"Indépendances"*. Ces dernières produisent, sous couvert du développement, leur

[30]Sombart, W. cité par Henri See, Les origines du capitalisme moderne, coll. Armand Colin, n° 79, 1930.

contraire. Tout se passe comme si le véritable colonialisme arrive avec la formation des entités indépendantes du Tiers-Monde. La modernité occidentale fait effet mais, seulement en surface.

L'alliance entre le paradigme du développement et les élites dirigeantes détruit les convictions culturelles locales sans pour autant ouvrir la voie à une conversion profonde à la culture du développement. Les sciences du développement, au nom de l'insignifiance de la dimension culturelle des hommes, écartent mécaniquement tout débat sur les idéaux et les mythes et par là même, elles négligent les principes nécessaires à l'existence humaine. En raison de ces coupures, elles font le jeu d'un colonialisme totalement improductif, celui du développement auquel se sont admirablement habituées les élites stériles du Tiers-Monde.[31]

---

[31] *"Tu as mangé le crapaud et rejeté sa tête"* signifie en Afrique Noire fuir ses responsabilités (Joseph Ki Zerbo. La tradition orale comme source historio-graphique. Le courrier de l'UNESCO, Avril 1990). Cette fuite devant ses responsabilités éthiques, c'est ce qui caractère les sociétés officielles (Etat-nation, gouvernement, élites locales...) quand elles consomment le "développement" sans adhérer à la "culture du développement". Tout en consommant les "bienfaits" du matérialisme occidental, elles en dégradent la philosophie au nom d'une lecture souvent, "frauduleuse" des valeurs locales. Cette ambivalence est un échapattoire, une issue illusoire. C'est un mécanisme stérilisant. C'est une identité instrumentalisée, une identité-alibi, une sorte de consommation de soi au même titre que la consommation des produits de la créativité de l'autre. En réalité, le simulacre de soi (référence à la tradition mais sans fécondité intellectuelle et scientifique) est aussi condamnable que le simulacre de l'Autre. Ces ambiguités, en l'absence d'un effort social de synthèse interculturelle, empêchent toute transformation innovante de la société dans un sens ou dans un autre. Et c'est un équilibre précaire qui s'instaure dont le mécanisme caché est une inertie. Les transformations matérielles (industrielles, urbaines et écologiques du Tiers-Monde) et formelles (Institutions modernes, politiques de développement...) n'entament pas ce dont nous voulons parler.

"Il ne faudrait pas que notre avenir ne soit que le passé des autres"[32]

SECTION 2

LES DIMENSIONS INTERCULTURELLES DU DEVELOPPEMENT

[32]Joseph Ki-Zerbo, historien burkinabé cité par Mahdi El Mandjra, futurologue marocain, "Nord-Sud. Prélude à l'ère postcoloniale" Ed. Toubkal 1992, Casablanca, p. 45

I - UN REGARD DE LONGUE DUREE

A y regarder de près, le développement n'est rien d'autre que le capitalisme. L'histoire de ce dernier est donc riche d'enseignements pour comprendre les impasses auxquelles se heurtent les approches qui se sont contentées de l'extraire de son contexte et de l'exporter vers d'autres espaces socio-historiques sous la forme d'un simple système technique et économique[33] . La naissance et le développement d'un tel système social restent des énigmes surtout pour ceux qui se fient totalement aux lois dites naturelles de l'économie et de la société "moderne" en général. Certes, les économistes historiens ont entrepris, depuis longtemps, de faire l'histoire "économique" du capitalisme. Les monographies sur les mouvements de longue durée des industries, de la croissance et de la démographie y tiennent une place prépondérante. Les approches sont souvent empiriques et fragmentées sauf dans certains cas comme les travaux de Paul Bairoch et de Pierre Dockès où de nombreux aspects sont examinés en même temps dans le but de vérifier les corrélations déjà évidentes en théorie[34] .

Tout cela n'explique pas pourquoi la transposition des structures industrielles dans les sociétés du Tiers-Monde n'engendre pas un capitalisme "authentique". Marx et les théoriciens marxistes de la transition ne font pas mieux. En dernière instance, la mutation qu'ont connu les pays d'Europe au XIXme siècle est, selon eux, une simple affaire de productivité du travail dont le développement nécessite à chacune de ses étapes un système social compatible. Dans cette perspective, le capitalisme n'est qu'une étape nécessaire à l'élévation de la productivité du travail humain jusqu'au moment où il l'a contrarie et ainsi de suite. Pour Marx, le capitalisme est plus "efficace" que les anciens modes de production pour révolutionner constamment et pousser le plus loin possible la productivité du travail humain, source de toutes les richesses. Du point de vue de l'économie de la production, Marx est un *"Ricardien - critique"*. Mais, son matérialisme historique est a - historique du point de vue des sociétés qui n'ont pas connu le même type de révolution culturelle que l'Occident.

En fin de compte, les politiques de développement dans le Tiers-Monde qui se sont inspirées du marxisme n'ont pas fait mieux que celles qui ont pris appui sur la *"conception rostowienne"* des étapes de la croissance[35] . Les concepts créent des

---

[33] Serge Latouche "Faut-il refuser le développement" P.U.F. Economie en liberté. Paris 1986.

[34] Paul Bairoch. Voir par exemple "Le Tiers-Monde dans l'impasse" Gallimard 1971 et "Commerce extérieur de l'Europe au XIXème siècle" Mouton, HESS, 1976.

[35] Du nom de l'auteur libéral qui a produit une synthèse historique descriptive des étapes de la croissance assimilée abusivement à un phénomene aussi "qualitatif" que le développement socio-économique. Cette "théorie" est un

images et les pays "sous-développés" en sont victimes dans la pratique de manière quasi-téléguidée. L'accumulation d'un capital industriel acheté clef en main n'induit pas automatiquement un développement autonome. Le postulat de l'accumulation admis par la grande majorité des théoriciens du développement ne résiste pas à la sanction des faits Le modèle des industries industrialisantes de l'Algérie est le cas typique de la non-pertinence d'une telle proposition[36] . De ce point de vue, les réactions des sociétés d'accueil sont une piste, sans doute, intéressante pour comprendre les mécanismes qui neutralisent les modèles économiques.

Mais pour le moment, notons que même si, le marxisme a introduit la dimension historique à la différence de l'économie libérale, il ne peut être détaché d'une conception du monde et du progrès telle qu'elle a été dessinée par la culture des lumières . Pour cette raison, l'éclairage historique des phénomènes du développement est à la fois nécessaire et délicat. Comme nous l'avons déjà souligné, la remontée ne doit pas s'arrêter aux révolutions industrielles conçues comme des *"matrices autonomes"* à effets mécaniques mais au changement des mentalités qui s'est opéré auparavant dès la renaissance italienne, amplifié et structuré par la culture du XVIIIème siècle. Dans un tel contexte, l'Encyclopédie française, a fonctionné comme le livre de la révélation de la modernité. Elle remet en cause les anciens modes de pensée, fragilise terriblement les croyances religieuses et contribue à démanteler les institutions de l'ancien régime[37] . Sieyes, père des droits de l'homme de la culture des lumières, faisait remarquer que : *"le genre humain est un corps gangrené d'une part et dont les mouvements sont convulsifs de l'autre. Les hommes qui pensent sont la partie vive et libre qui redonnera vie à tout le corps. Si la pensée était perdue, adieu le genre humain"* [38].

La crise de l'"économie" féodale est concomitante avec celle de sa culture et de l'ensemble de sa formation sociale. Tout montre que des liens inextricables unissent à l'intérieur d'un imaginaire capitaliste conquérant les différentes dimensions de l'alternative qu'a été la modernité. Nous retrouvons les traces culturelles de l'homo-occidentalicus maître de sa destinée et connaisseur de l'univers, dans des travaux aussi divers que ceux des écrivains (Voltaire, Diderot...), des philosophes (R. Descartes, F.Bacon, Hume, Kant..., des scientifiques (Newton, Darwin) et des économistes du

---

simple produit de la concurrence idéologique à l'intérieur du paradigme occidental du développement. Cf. W.W. Rostow. "Les étapes de la croissance économique. Seuil Paris 1952.

[36]Ferguene Ameziane "Socialisme et développement : les limites de l'accumulation auto-centrée à la périphérie". Thèse d'Etat. Université de Lille I. Juin 1987.

[37]Roger Stéphane : "Il y a deux cent ans. Le Tiers Etat de Sieyès". Le Monde Dimanche 25 - Lundi 26 décembre 1988. p. 2.

[38] Ibid

XIXème siècle. Tous ces efforts de réinterprétation de la condition de l'homme et de la nature se sont faits à l'intérieur d'une culture instrumentale qui institue l'existence d'un monde extérieur "objectif" dont il faut découvrir les lois de fonctionnement. Cette procédure qui consiste à évacuer la question épineuse de l'imaginaire va masquer le fait que toutes les sciences sont, en réalité, celles de l'homme occidental[39]

Du même coup, l'économie et ses lois apparaîtront comme des phénomènes naturels. C'est ainsi que l'Occident naturalise le monde qu'il crée y compris le "Tiers-Monde indépendant" qui s'est avéré incapable de reformuler le sens de l'histoire. C'est ce déficit qui crée la dépendance. Toutes les politiques de développement, y compris celles qui sont inspirées par les théories dites de la dépendance, échouent. L'idée du développement comme loi naturelle s'est traduite empiriquement par une multiplication de modèles : l'import substitution, industries industrialisantes, la self-reliance, la promotion des exportations, les besoins fondamentaux etc... La référence à tel ou tel modèle économique change en fonction du temps, de l'espace et de la configuration géo-humaine et politique.

Ces modèles ont rarement réalisé leurs objectifs. Les effets prédits par la théorie du développement restent fort limités par rapport à tous les efforts faits. Si nous voulons rester au niveau des faits économiques bruts, chaque modèle, de l'avis même des experts, intègre des limites spécifiques. L'import-substitution, dont le cas empirique originel est l'Amérique du Sud avant même son application dans d'autres pays du Tiers-Monde, s'essouffle rapidement. Les raisons directes en sont nombreuses. La *"production protégée"* de ce qui était auparavant importé n'élimine pas la pression qu'exercent les importations nécessaires en biens de production, en biens intermédiaires voire même dans les matières premières. A ceci vient s'ajouter les effets d'une technologie mal maîtrisée. Celle-ci "capture" l'acheteur et transforme le pays en débouché généralisé pour tout ce qui est nécessaire à sa mise en oeuvre. La maîtrise de la remontée de la filière est rare sauf dans des cas exceptionnels comme celui des nouveaux pays industrialisés d'Asie. La technologie crée des marchés dérivés pour les économies qui détiennent le monopole de l'innovation. Les ventes extérieures recyclent ce potentiel et ainsi de suite. Ce mécanisme travaille l'ensemble des modèles appliqués. Il est encore amplifié dans les pays où la rente pétrolière a stimulé fortement l'importation des "paquets technologiques" comme l'Algérie et les pays du Moyen Orient. Ceci dit, les effets de ces forces se conjuguent pour accroître les importations en tout genre à la fois pour le modèle des industries industrialisantes (Algérie, l'Inde indépendante à ses

[39]Cf. Nos remarques sur "l'impensé de l'économiste du développement".

débuts, 'Egypte sous Nasser) ainsi que l'import-substitution (Amérique latine, Maroc, Tunisie...) qui était susceptible rapidement de réduire la dépendance extérieure. L'import-substitution stimule les importations ! Les autres modèles ne font pas mieux. Les effets d'une répartition inégalitaire viennent s'ajouter à ces limites en réduisant fortement les débouchés internes.

Les industries implantées, qu'il s'agisse d'industries lourdes ou de transformation, restent structurellement naissantes. Leur protection renforce cet état de fait sans que l'hypothèse contraire puisse garantir l'effet contraire. Ni le libre échange ni le protectionnisme ne semble garantir une industrialisation en profondeur. La théorie protectionniste de List se retrouve ainsi dans les faits recyclée par les clans familiaux qui dominent certaines industries locales. Nous aboutissons ainsi à un paradoxe par rapport à l'histoire industrielle de l'Europe. En effet, ces monopoles, au lieu d'être le produit d'un long développement de l'économie, cohabitent avec le "sous-développement". Dans ces circonstances le développement est un capitalisme mort-né. Quand, le Fonds Monétaire International fait pression, en faveur, de l'instauration d'une véritable concurrence à l'intérieur comme à l'extérieur, ces mêmes clans et réseaux d'influence crient au néocolonialisme et se recyclent dans la spéculation et les importations nettes de transformation intérieure.

Ces phénomènes d'autorégulation des sociétés " stériles" qui se sont mises en place derrière le développement rendent extrêmement complexe la situation réelle. Leurs univers sont à la fois mouvants et inertes. Ils sont mouvants dans leurs transformations purement matérielles (urbanisation anarchique, proto-industrialisation, mise en place de structures apparemment occidentales, santé, éducation démographie etc...) mais leurs réactions adaptatives neutralisent une bonne partie des mesures prises en faveur de la croissance et du développement tels qu'ils sont encore pensés par la théorie économique.

Cet acteur collectif que la théorie sociale n'a pas encore identifié déploie ses stratégies dans un univers de consommation généralisée que crée le développement sans racines locales. De ce point de vue, il est inerte par rapport à une autre voie qui présupposerait une synthèse créative entre l'univers de la modernité occidentale et celui des patrimoines locaux. Il échoue dans tous les critères. Cette société "tiers-mondisée", ne gagne pas sa vie et tourmente quiconque veut voyager dans ses profondeurs. Elle vit de la soupape de sécurité des traditions et de leurs effets temporaires et marginaux dans le secteur dit informel. D'un autre côté, elle se nourrit du développement de l'Occident.

Ce non-être de la société formelle du Sud est boulimique. Il dévore tout ce qui lui tombe sous la main.

Contrairement à la thèse tiers-mondiste centre-périphérie, le phénomène que nous voulons comprendre, par ses réactions défensives, satellise le capitalisme dans ses fondements culturels, politiques et par conséquent économiques. Dans leurs contacts, le développement et la société d'accueil produisent ainsi quelque chose de nouveau et d'insoupçonné. Le capitalisme qui est supposé être l'avaleur est avalé. C'est pour cette raison que les réactions culturelles vis à vis des modèles économiques nous réservent des surprises. Les causes économiques du problème qui sont isolées ici et là comme par exemple, la détérioration des termes de l'échange, sont trop pauvres pour élucider les mystères qui nous intriguent. D'ailleurs, les mouvements à la hausse des prix du pétrole n'ont pas engendré un développement réel de ceux *qui vivent du "travail" de la nature et de la matière grise des autres !*

La loi de la créativité comme source de toute richesse humaine et économique finit toujours par annuler les *"pourboires"* de la nature (pétrole, minerai...) et des monopoles improductifs. Toutes les remarques que nous avons faites jusqu'ici convergent vers l'idée que le développement n'a été qu'un immense débouché qui en montre les limites d'ailleurs, dans les faits. Le surendettement des économies formelles du Sud confirme dans une certaine mesure notre point de vue [40] . Les corrections, comme le marché de la dette, qui sont apportées ne feront que reporter la contradiction d'un développement qui se nie dans ses racines théoriques et pratiques. Comme tout est apporté de l'extérieur (concept, critères, techniques, industries...), il conduit directement le récepteur à l'effacement, donc au non-développement, si ce n'est à des changements capitalistes superficiels. Les rapports entre le développement et la société d'accueil sont donc faits d'intéractions qui, malgré leur complexité, semblent nettement transormer la société d'accueil en marché pour le capitalisme des nations "avancées".

---

[40]L'une des procédures essentielles de la science consiste à procéder par à *priori*. Il arrive qu'après déduction,. la théorie qui en découle soit vraie empiriquement sans que le point de départ soit l'observation. C'est un peu la méthode que nous suivons et qui rend abstrait parfois notre recherche. Sur la portée scientifique de cette manière de voir, nous renvoyons le lecteur à un ouvrage comme celui de Jacques Rueff "Des Sciences physiques aux sciences morales" qui est un essai de 1922 reconsidéré en 1969. (Petite bibliothèque Payot.) La science selon l'auteur, crée ses propres causalités. Ce n'est qu'après coup que ses théories sont réfutées ou confirmées par les faits qui, eux-mêmes, sont aussi conditionnés par notre regard.

II - CRITIQUE INTERCULTURELLE DE QUELQUES CATEGORIES DE L'ECONOMIE DU DEVELOPPEMENT

En réalité, les lois économiques ne sont que des formes modifiées d'un ensemble de comportements sociaux forgés dans la société industrielle par le complexe mythique de maîtrise et d'exploitation de l'homme et de la nature. Les visions culturelles et les sentiments sociaux peuvent déclencher ou contrarier, à notre insu, les processus économiques. Certes, ces derniers peuvent être étudiés formellement en soi. Mais, c'est une simple forme décalée d'une impulsion sociale. L'économiste ne peut pas ignorer totalement le cadre historique -et social dans lequel il opère. Dans son histoire de l'analyse économique, J. Schumpeter note que l'économiste doit faire preuve du sens de l'expérience historique[41] . Les théorèmes de l'économie politique varient aussi à l'intérieur même du mouvement historique de l'économie capitaliste.

Ces variations, expressions d'un défi continuel, sont, sans doute, à amplifier quand on quitte un espace socio-culturel pour un autre au point où certains principes de base sont même à réviser. Les contraintes contextuellesdes sociétés du Tiers-Monde viennent donc doubler l'effort à faire. Pour cette raison,les théories du retard ne sont pas simplement en retard mais purement et simplement inadéquates. Ce n'est pas parce que tous les Etats-Nations s'accordent pour considérer le produit national brut comme un "thermomètre universel", que tous les groupes humains y adhèrent profondément. C'est une "vérité formelle" qui supprime en surface la diversité des croyances . Pour faire de l'économie, les croyances et leurs connaissances sont indispensables. Ce n'est, sans doute, pas par hasard qu'Adam Smith, fondateur de l'économie politique, a rédigé sa *"théorie des sentiments moraux"* avant même d'écrire ses *"recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations"*[42] . Plus près de nous, Friedrich Von Hayek, l'un des plus grands économistes libéraux de notre époque, écrit : *"Ce qui importe en science sociale, ce n'est pas que les lois de la nature soient vraies ou fausses en un sens objectif, mais seulement que les gens les croient telles et agissent en conséquence"*[43] . La contrainte de l'économiste, avant d'être purement quantitative, relève donc de l'imaginaire. Mais, l'ensemble de ces perspectives ne sont pas toujours acceptées par ceux qui se sont accoutumés à la translation inter culturelle des énoncés économiques comme ceux du développement.

---

[41] J.A. Schumpeter : "Histoire de l'analyse économique" Gallimard 1983 p. 37

[42] Pour plus de détails sur la "filiation" entre la théorie des sentiments moraux et la richesse des nations voir, par exemple, Jean Weydert : "Adam Smith, penseur libéral. in Projet n° 197 janvier-février 1986.

[43] F. Von Hayek : "Scientisme et sciences sociales" Ed. Plon coll. Agora 1953.

Pourtant, les impasses des pratiques du développement montrent que la transposition de la structure formelle et matérielle de l'économie occidentale conduit à l'inertie. Sans entités imaginaires le capitalisme s'éteint. Malgré, les efforts financiers et techniques fournis, l'intensité de ce phénomène, encore mystérieux pour la pensée ordinaire, est tellement forte que même les statistiques internationales sur le développement la reflète [44] . Tout ceci nous conduit à douter de l'existence même de l'économique dans une société non occidentale n'ayant pas inventé un accès culturel à la modernité occidentale par opposition au Japon et aux quatre dragons[45] Les catégories apparentes de l'économique (production, consommation, commerce, monnaie...) ne garantissent pas son existence au sens où il se déploie dans le contexte des pays du capitalisme. Certes, le commerce et la monnaie ont toujours existé ainsi que la nécessité de "produire" pour se reproduire mais l'ensemble de ces phénomènes est, à chaque fois, inséré dans un imaginaire qui l'imprime. Le capitalisme qui est la version opératoire des mythes sur lesquels repose la modernité occidentale ne pouvait pas apparaître chez les Grecs ou chez les Arabes. Leurs avancées dans le domaine des connaissances n'avaient pas pour finalité de capturer et dompter la nature au profit d'une accumulation sans fin.

Le commerce, la circulation de l'argent... faisaient partie d'ensembles culturels et historiques où la contemplation des mystères de l'univers est prédominante sur sa domestication. Pour cette raison, les formes marchandes comme les connaissances et les techniques ne recouvrent pas le même sens selon les cultures. La monnaie est nécessaire au capitalisme mais elle ne le garantit pas à elle seule. C'est l'articulation de l'argent avec une culture déterminée qui signifie le capitalisme et le renforce dans ses formes les plus apparentes comme la technologie, l'industrialisation et la marchandisation.

Contrairement a ce que l'on croit, l'argent a une odeur et elle est culturelle. *"La monnaie* comme l'écrit J. Fradin *ne peut être définie par sa matière substantielle : la monnaie est une institution sociale.... elle est imaginaire"*[46] . Le problème du capital et de l'exploitation se pose dans les mêmes termes. Avant d'être des catégories économiques, le capital et l'exploitation sont des catégories culturelles. Si nous y regardons de plus près, personne n'a pu voir le capital ni en mesurer la valeur exacte à un moment déterminé et dans un pays donné. Ce que l'on peut percevoir se réduit à des

---

[44]Voir Les derniers rapports de la Banque Mondiale et du F.M.I.Partout, la croissance et l'emploi sont déprimés sauf en Asie.

[45]Voir nos passages sur l'impensé.

[46] Jacques Fradin "L'argent de notre mère (La terre). Remarques structuralistes sur la monnaie". Cahiers lillois d'Economie et de Sociologie n°8 p. 67 - 2ème semestre 1986.

manifestations. L'activité du capital s'exprime dans des formes matérielles nécessaires à son fonctionnement mais non suffisantes à son existence. *L'argent ne fait pas le capital!*

Si nous nous arrêtons aux apparences, le capital réside dans des bâtiments, des machines, des produits intermédiaires, des stocks de matières premières. A un second stade, il est dans les rapports sociaux et même dans la technique. De manière encore plus profonde, il est aussi sous une forme encore plus concentrée dans l'orientation de la science productive comme gisement théorique nécessaire aux technologies les plus compatibles à un maximum de profit. Il demeure ainsi insaisissable. Il est partout et nulle part. *"Le capital*, écrit Marc Beigheder, *est quelque chose qu'on n'a pas en mains, en poches, qui est abstrait. Son maniement requiert un dépouillement, une distance, une transcendance du concret"*[47] . Pourtant les économistes passent leur temps à le poursuivre avec des chiffres dont la construction est purement conventionnelle. C'est ce qui explique leur fragilité et les querelles d'écoles qui en découlent dont la plus célèbre est celle qui a opposé l'école de Cambridge aux théoriciens néoclassiques.

La leçon à tirer de l'échec du développement dans le Tiers-Monde est que le capital semble doué d'une existence immatérielle. Il n'est pas réductible à une masse d'argent transformable en équipements industriels et agricoles acquis sur le marché. Il n'est dans ces choses qu'à l'état latent. Les usines clefs en mains sont, en réalité, des cultures matérialisées. Si la société ne ranime pas les usines acquises, elles se transforment en fétiches symbolisant les aspects apparents de la société émettrice.

L'usine est un tout mais c'est aussi la partie d'un tout. Sans une capacité culturelle d'attraction forte et appropriée de la part de l'emprunteur, l'emprunt finit par être une emprise. C'est souvent le cas car les modèles économiques mis en oeuvre n'ont pas de racines locales. L'industrialisation, dans ces conditions, est un *"moteur"* sans énergie ou une *"carrosserie sans moteur"*. Sans référents, le développement est un assemblage impossible. D'ailleurs, les assemblages cohérents sur le plan technique échouent en l'absence d'impulsions symboliques locales. Les expériences économiques même "intégrées" manifestent largement cette limite.

En effet, les sciences du développement écartent de leurs postulats que *"l'idée de maîtrise est métaphysique"*[48] , les notions d'exploitation aussi. Ces deux catégories sont

---

[47]Marc Beigbeder : "Sartre, La chasse historique du salut" in Esprit - janvier 1986 p.7
[48]J. Fradin op. cit. p. 67

en connexion directe avec le capitalisme qui les englobe. L'ensemble se déploie à l'intérieur d'un imaginaire qui se transcrit dans des réalités matérielles. J. Paul Sartre a mieux compris les obstacles du fétichisme que les économistes du développement quand il écrit dans sa critique de la raison dialectique (p.687) : *"l'économisme est faux parce qu'il fait de l'exploitation un certain résultat et cela seulement, alors que ce résultat ne peut se maintenir, ni le processus du capital se développer s'ils ne sont soutenus par le projet d'exploiter"*[49] .

En matière de développement, la même masse d'argent, des machines similaires et un territoire similaire n'entraînent pas forcément les mêmes effets. Les fonctions économiques traversent des écrans imaginaires qui les modifient quant à leurs résultats. Les supports matériels sont fécondés ou neutralisés selon les sites culturels. Le problème le plus épineux en économie de développement est ce qui motive une société à faire ceci ou cela. La non prise en compte de son identité ne peut aboutir qu'à l'échec et à la perte de sens. D'ailleurs, les expériences du développement rural le montrent bien. La terre est sentie différemment selon les cultures. Le capitalisme agricole présuppose une conception *"technicienne et accumulative"* de la terre souvent étrangère à celle des paysans du Tiers-Monde. En dernière instance la mise en valeur d'une terre est une mise en valeur culturelle. Chaque société a son code de lecture du monde et de la nature qui rend difficile toute véritable coopération. Les niveaux de rupture sont tels que, parfois, nous sommes amenés à dire avec Schumpeter que *"Toute civilisation constitue un monde en soi, incommensurable avec n'importe quelle autre civilisation"*[50] . En étant la procédure essentielle de la science, le réductionnisme des docteurs en développement a beaucoup appauvri l'analyse du problème et rend ainsi difficile toute communication interculturelle nécessaire à la fécondité des emprunts. Écartées totalement des *"abstractions généralisantes"* du paradigme du développement, les sociétés du Tiers-Monde pratiquent un simple simulacre d'accueil du développement. Un tel mécanisme fait partie des techniques de camouflage pour sauvegarder ce qui leur reste de leur patrimoine.

Ce mimétisme protecteur est courant dans la nature. Dans le même mouvement, tous les concepts sacrés de l'économiste du développement se retrouvent neutralisés.

Dans un tel contexte, même la trajectoire quantifiée que suit un concept supposé moteur comme l'investissement n'est pas significatif de la situation réelle. Une économie sans densité culturelle est une condition étonnante où le *multiplicateur*

---

[49] Paul Sartre : "La critique de la raison dialectique" p. 687 Ed. Gallimard, Paris 1960

[50] Schumpeter : "Capitalisme, socialisme et démocratie" Payot 1974 p. 260.

keynésien d'investissement fonctionne à l'envers. Ces investissements stimulent les importations et même si ces dernières sont constituées en partie, par des biens de production, l'effet escompté n'est pas garanti. Le bien de production, au delà du langage de l'économiste, peut se transformer en bien de consommation symbolique. D'ailleurs, dans la réalité, c'est souvent le cas. Les investissements opérés par l'économie formelle nationale, c'est à dire l'économie officielle dominée par l'État et les clans tribo-privés, ne créent pas les conditions d'un auto-développement. C'est plus de l'intermédiation avec les économies développées et donc de la consommation qu'autre chose. Les automatismes hypothétiques inhérents aux modèles de développement ont effacé, le fait primordial, que ce sont les hommes qui créent les richesses conformément aux mythes qui les motivent. A ce niveau, il n'y a pas la moindre hiérarchie à faire entre la Société qui accumule et domine la nature et les autres. La forme économique est une forme dans laquelle s'implique l'imaginaire occidental. Il n'y a pas lieu qu'elle soit la référence essentielle. Même, quand elle veut l' être, elle échoue parce qu'elle ne peut pas s'étendre et s'approfondir sans *"substances sociales"*.

A ce niveau de discussion, nous découvrons que toute économie est dans son essence humaine. Mais cette énergie est d'une part, immatérielle, donc insaisissable, surtout pour les catégories tranchées de la comptabilité du développement et d'autre part, variable dans ses modes d'émergence selon les imaginaires sociaux. C'est encore pour cette raison fondamentale que l'application des catégories erronées au sens des cultures réceptrices, non seulement, n'engendrent pas le projet qu'elles reflètent mais de plus, détruisent purement et simplement leurs capacités d'innovation. Cet état de fait a amené de nombreux théoriciens à constater, sans pouvoir l'expliquer correctement, le paradoxe suivant : le développement produit du sous-développement ou bien comme l' a très bien formulé Galton : *"Le développement c'est ce que font les gens contre le développement"*.

En réalité, l'économie occidentale réussit à réaliser un bon nombre de criteres quantitatifs du développement, même ses propres crises la régénerent parce qu'elle fonctionne en correspondance avec des idéaux culturels qui la structurent et la motivent en profondeur. Dans le trinôme hiérarchisé "imaginaire occidental économie - développement", cette derniere notion qui guide une masse d'actions par rapport au tiers-monde n'est en réalité, qu'une dérivée seconde. La primitive originelle en est le mythe du progrès.[51]

---

[51] "Le mythe est trop riche"R. Barthes "Mythologies" p. 222 Le Seuil. Paris 1957

En étant un résultat tertiaire, le développement s'apparente à un "déchet" de l'organisme social de l'Occident. Pour le comprendre en tant que tel, la critique interculturelle des catégories économiques du développement est dans la nécessité de reconsidérer la totalité de la civilisation industrielle que les sciences ont parcellisée. Les coupures qu'elles opèrent sur l'homme concret sont légitimées par *"les valeurs efficaces"*. En réalité, la science, c'est de la surface. Elle ne cherche que des corrélations à effet utilitaire et pratique. En somme, une machine à produire des fonctions parcellaires. Ce principe opère dans tous les domaines et nous le retrouvons en économie et par extension dans le développement.

Tout est déja dans les systèmes de croyance, la pensée scientifique ou non n'est qu'une manière qu'ont les hommes de les prononcer et de les écrire[52] . Ce détour épistémologique nous permet d'approfondir l'analyse interculturelle du développement dans la mesure où les "causalités" qu'on lui affecte sont des constructions travaillées par de nombreuses limites.

Les premières sont internes la société occidentale. Cette dernière méconnait sa propre histoire, la domination de la forme économique dans son imaginaire l'en empêche. Le libéralisme et le marxisme ramenent sa richesse à une *"grappe de facteurs"* purement économiques en escamotant tout le reste. Ce réductionnisme empêche ainsi la société industrielle d'identifier sa propre richesse qui est d'essence immatérielle. C'est son code de lecture de l'univers dans lequel viennent prendre place ses agissements économiques et technologiques qui est essentiel. *"Toute culture avec sa charge d'archétypes esthétiques, religieux et sociaux,* écrit Gilbert Durand, *est un cadre dans lequel l'action vient se couler"*[53] . La société industrielle dominante peut, dans une certaine mesure, ignorer ou du moins "falsifier" son propre parcours car, dans la pratique, les impulsions de sa culture et son histoire sont à l'oeuvre. Les catégories de l'économie et de la technologie s'ajustent et s'alignent sur sa mémoire en l'amplifiant en profondeur et en extension. En conséquence, les théorèmes et les pratiques économiques, la technologie et toutes les forces qui jouent, en surface, sur le développement occidental ont des effets certains et font ressortir des *"vérités statistiques"*. Mais, leur validité est toute relative en tant que traduction formelle et quantitative d'un sens qui est implicite à des pratiques et des croyances particulières.

---

[52]Voir Ludwig Wittgenstein : "De la certitude" pp. 51-54 Gallimard Coll. Idées 1976.

[53]G. Durand "Les structures anthropologiques de l'imaginaire" p. 460 Dunod Ed. 1984

C'est la généralisation interculturelle des theories sociales dans lesquelles s'accumule par tâtonnement une expérience particulière passée et présente qui est abusive. A ce niveau, nous nous heurtons aux limites externes du regard de l'Occident sur l'autre. Le développement est une simple extension d'une intériorité culturelle qui, après s'être exprimée sous la forme d'une économie d'accumulation et d'une technologie de maîtrise au sein de la société moderne, s'objectivise dans des objets techniques et industriels exportables.

C'est dans l'ensemble de ces métamorphoses que nous perdons les traces du relatif occidental. Elles sont usinées dans de la matière qui subjugue le destinataire. Mais, dans ce mécanisme d'aliénation, le récepteur du mode d'emploi n'est soumis que formellement aux exigences de la culture du développement. Il a plus d'un tour dans son sac. Les similitudes et les différences entre le colonialisme et le développement *"indépendant"* permettent de le voir de façon plus complète.

III - DU COLONIALISME A LA STERILITE DU "DEVELOPPEMENT INDEPENDANT"

Il est, maintenant, certain que la décolonisation n'a pas levé les mystères qui entourent le devenir des sociétés en développement. Les rapports qu'elles entretenaient avec les métropoles se sont métamorphosés sans leur garantir une autonomie créatrice dans l'échange. De ce point de vue, il y a, incontestablement, des points de continuité entre le colonialisme et les effets de la dialectique du développement. C'est toujours l'Occident qui produit et théorise le sens de l'histoire. Les formes d'imposition ont changé mais l'ambiguité du darwinisme social est toujours là. L'infériorité postulée des autres a, simplement, changé de mode d'expression : le "sous-développé" s'est substitué au non-civilisé. A chaque fois, c'est l'Occident qui construit le monde et qui définit ce qu'il n'est pas à partir de ce qu'il croit être. Le malentendu implicite à ces projections nous rappelle Arthur Schopenhauer quand il écrit *"Du commencement à la fin, c'est la répétition du même drame, avec d'autres personnages et sous des costumes différents"*[54]

[54]Cité par Jacques Grinevald : "Nouveaux entretiens sur la pluralité des mondes" in, "Les sept points cardinaux. Orientations écologiques" Cahiers de l'I U E D n° 7. Genève. 1978

Si nous voulons regarder le problème en face, ce qu'on appelle aujourd'hui le développement remonte au colonialisme. Ce dernier a été une forme de *"développement forcé"* auquel ont contribué directement les européens sur le terrain tandis que les indépendances ont ouvert la voie à un développement par la séduction. Les différentes formes d'expression du colonialisme, colonies ou protectorat, ne changent rien au probleme sauf pour les colonies de peuplement. C'est le cas des pays dits neufs : l'Amérique du Nord, l'Australie, la Nouvelle Zélande. Dans ces contrées, les autochtones ont été radicalement écartés de la scène historique. La question des pays "neufs" est fortement ambigüe et entâchée de sang. Le prix du neuf a été un génocide culturel et physique extrême. A cette époque tourmentée, un bon indien, pour un Américain, est un indien mort. Toute résistance culturelle déclarée, débouche purement et simplement sur l'élimination physique, méthode qu'avaient déjà expérimentée les conquistadores, décrite et condamnée par Las Casas en Amérique dite latine[55] .

Les limites du développement ne doivent donc pas nous faire oublier les massacres qu'a entraînés, des deux côtés, l'histoire du colonialisme. Mais, cette mémoire ne doit pas être, d'un autre côté, un frein dans la réévaluation des méfaits du développement. Notons pour le moment que les pays "neufs" ne l'ont été, en réalite, que comme support physique. Le déploiement du capitalisme a éliminé tout ce qui contrariait l'imaginaire sur lequel il repose. Les colons y ont reproduit de manière quasi-mécanique leur univers culturel dont les sous-produits en sont une économie d'accumulation "auto-centrée" et une société civile organisée en profondeur sur les critères hérités de la vieille Europe. Dans cette perspective, ce sont des vieux pays. Ceci nous ramène à l'idée de F. Braudel qui consiste à dire que l'histoire change en fonction des questions qu'on lui pose. Tous ces pays, quand ils ne sont pas une super-puissance comme les Etats-Unis d'Amérique, sont classés, selon les critères économiques du développement, dans la catégorie des pays développés. Même un pays, exportateur de produits agricoles comme la Nouvelle-Zélande, n'y échappe pas.

Dans les autres contrées du monde que la civilisation industrielle a investies, sa conquête n'est pas arrivée à bout de la puissance des histoires plurielles des peuples concernés. L'extension coloniale a commencé par le commerce et elle a fini par l'occupation militaire. Les missionnaires ouvraient la voie aux marchands et aux militaires. Le marxisme n'a été que le quatrième M de ce parcours des sociétés du Tiers-Monde[56] .

---

[55]Cf Serge Latouche "Faut-il..." op. cit.

[56]Serge Latouche : "Le quatrième" "M" in "Les autres marxismes réels" p. 33 Ed. Christian Bourgois 1985

En substance, la forme primitive du développement qu'est le colonialisme a induit une destructuration sans aucun résultat propre aux définitions de la culture des lumières. Les européens ont investi ces frontières géographiques sans être toujours conséquents avec les principes fondateurs du progrès occidental. La géopolitique et les intérêts immédiats des colons ont souvent pris le pas sur les convictions propres à la société civile occidentale. L'indigène est resté un citoyen de seconde zone. Le problème du développement continue de l'exprimer mais autrement. L'Occident est ambigu. D'ailleurs, cette ambivalence explique la nature des premières critiques des peuples colonisés, des revendications centrées sur un traitement égal de tout citoyen indépendamment de ses origines. D'un autre côté, les mécanismes des résistances culturelles ont fait le reste du problème colonial si bien que les mythes de la modernité n'ont laissé que des traces purement matérielles associées à une destructuration sans l'émergence d'un ordre imaginaire nouveau.

Ces portraits du colonisateur et du colonisé sont encore à l'oeuvre derrière la vitrine du développement "Indépendant-" L'irruption du colonialisme a laissé un vide derrière elle. Les lumieres occidentales ont aveuglé *"les yeux de l'esprit"*[57] des Sociétés du Tiers-Monde. Le paradigme du développement n'a fait qu'amplifier leur éloignement vis à vis de leurs propres traditions sans leur permettre l'accès aux moteurs symboliques de la modernité.

Avec le recul, les luttes pour les indépendances se sont avérées dans la plupart des cas une double manipulation, celle des patrimoines locaux et celle des catégories de la modernité. La mobilisation sur le terrain s'est faite à partir d'une lecture des référents culturels locaux notamment dans les pays de vieille civilisation comme ceux du monde arabo-musulman. Tandis que sur la scène extérieure, l'ensemble des mouvements de libération nationale du Tiers-Monde a recyclé les catégories du nationalisme occidental (Nation, Etat...). La référence à la différence a alimenté de l'intérieur le droit à la ressemblance. De cette façon, les mouvements d'indépendance ont communiqué avec l'intérieur et l'extérieur sur un fond de conflits et de guerres anti-coloniales. La conjoncture créée par la fin de la deuxieme guerre mondiale et la multiplication des luttes et des pressions ont fini par débloquer la situation coloniale qui, d'un autre côté, ne répondait plus à des exigences vitales pour les métropoles. La régulation qui suivra dissoudra les caractéristiques du colonialisme dans la notion du développement.

---

[57]Expression empruntée à J. Fradin op. cit. p. 60

Comme les emprunts extérieurs, la relecture mobilisatrice des identités locales s'est avérée purement formelle.

L'absence d'une véritable reformulation du devenir des sociétés post coloniales laissera la voie libre à un mimétisme de surface. Toute l'histoire du développement est à son tour, jalonnée d'ambivalences dans lesquelles tous les idéaux, occidentaux ou locaux, sont interdits de séjour. Les synthèses qu'ont opérées les sociétés officielles du Tiers-Monde ont être totalement improductives dans tous les critères que la "nature humaine" peut imaginer. Le contournement des valeurs fondatrices de la modernité articulé sur une lecture manipulatoire du passé des peuples induit la formation d'une Société de l'absence. Une telle méthode de gouvernement égare les peuples dans le vide. A sa manière, Achille Mbembe note que *"les conduites culturelles du passé et les conduites contemporaines se manipulent réciproquement"*[58] sans se féconder mutuellement.

Dans leur rencontre, le développement du dehors et la société d'accueil se métamorphosent. Les inflexions des modèles économiques révèlent des résistances qui *"phagocytent"* les rationalités venues d'ailleurs. Elles empêchent les modèles de tourner au régime normal de leurs équations. En réalité, l'homme du Tiers -Monde, par ses réactions culturelles fuit les divisions occidentales, procédures du réductionnement qui caractèrisent les sciences sociales du développement. Les sociétés et ce qui peut être désigné comme leurs *"économies"* fonctionnent sur le mode intéractif. Ce dernier ne peut être saisi qu'avec l'accès a leur *"disque dur"*, pour employer une image informatique, c'est à dire leurs cultures. Ce sont ces réflexes qu'il faut étudier pour découvrir *"leurs programmes imaginaires"* afin de les accompagner et de les faire évoluer de l'intérieur avec les méthodes les plus appropriées tout en tenant compte des limites du progrès occidental. *"Le réflexe*, écrit Kostyleff, *est une réaction de l'organisme total"*[59] . Une société ne se remet dans un mouvement créatif et innovateur sur le plan économique qu'à partir du moment où elle reçoit des *"signaux adéquats"* d'une reformulation ouverte sur l'avenir de ses propres mythes. La discontinuité ne doit pas exclure totalement la continuité. Tout le problème de la transition est là. L'expérience résumée du développement montre que ce dernier induit, dans la majeure partie des cas, une modernisation sous forme *"d'éclats"* sans grande profondeur. Les transformations à la surface donnent l'illusion d'une marche conformément à la conception occidentale des lois naturelles. Le manipulateur y est manipulé. Le

---

[58]A. Mbembe "Afriques indociles. Christianisme, pouvoir et Etat en société post coloniale Kharthala 1988 p. 119.
[59]Kosty Leff "Réflexologie. Essai d'une psychologie structurelle" Delachaux - Paris 1947 p. 135.

capitalisme est avalé par ce qui est supposé être sa périphérie mais il garde toute sa valeur dans ses foyers d'origine. Il en sort toujours dynamisé dans sa société native dans la mesure où la *"société Tiers-mondisée"* lui permet, par le biais du développement, d'éliminer ses excédents, destruction externe nécessaire au retour du même cycle. Derrière, les effets de surface, toujours inachevés et trompeurs, ce mécanisme se perpétue et élargit les espaces dont ont besoin la culture de la découverte et l'économie de la grande société industrielle.

Tout ceci explique, qu'en dernière instance, l'économie est une lutte pour la créativité. Celui qui détient son monopole détient le monde et transforme les autres en débouchés. Toute l'énigme du développement est batie sur ce principe qui oriente ceux qui se fient aux *"lois naturelles"* vers la consommation même si cette dernière prend la forme d'investissements économiques. La balance de la créativité est, sans doute, plus importante que la balance commerciale. Cette dernière reflète la premiere dans ses chiffres tout en la dissimulant. Ce sont les avantages comparatifs dans la définition des problèmes et des ressources, dans la création et l'innovation etc... qu'il faut discuter. La division interculturelle dans les apports immatériels est incontournable pour que toutes les sociétés puissent mettre en oeuvre leurs génies. Ce que la *"division internationale du travail"* leur interdit.

Les postulats et les techniques du développement sont contrariées fortement par la non application de ce principe. C'est pour cette raison qu'ils échouent dans leur propre "projet". En effet, de l'autre côté, en étant totalement écartée dans ce qu'elle est et dans ce qu'elle peut apporter, la société qui accueille le développement se rebelle. C'est ainsi qu'elle participe, avec les sciences du développement, à la dévitalisation de ce dernier.

Ces intéractions rendent le développement purement virtuel et insaisissable. Ce mécanisme fonde sa spécificité par rapport à la transparence coloniale. L'ennemi devient difficile à identifier. Il est en moi et dans l'Autre. En résistant tout en s'accommodant au développement de l'autre comme consommation, la Société d'accueil perd ses capacités d'auto-régulation et se perd dans les constellations d'un développement qui n'est pas le sien.

La combinaison des effets de la "mécanique" du développement avec les résistances locales, fragmentées et non canalisées par un projet, produit au sein de la

formation sociale d'accueil des *"trous noirs"* et des désordres[60] . Ces derniers s'agrandissent au fur et à mesure que la modernisation sans racines avance. La destruction partielle de ses éléments imaginaires induit une incapacité progressive à répondre à ses propres exigences matérielles. Les problèmes *"économiques"* le manifestent. La société d'accueil perd ainsi son *"pouvoir de résolution des problèmes"*[61] si bien qu'elle n'a plus de question à poser ni à ses hommes ni à l'environnement qui l'entoure. Même la *"nature"*, sur laquelle elle opérait dans ses propres critères, commence a lui échapper. En se vidant de ses "substances imaginaires", la Société dite en développement ne sait que faire de son territoire[62] puisque la nature est une invention/adaptation de la culture. Contrairement à ce qu'on pense la *"nature"* est ce qui reste après la culture. Et ce qui reste est peu de chose. Les perturbations d'un *"éco-système"* sont aussi ceux d'une culture et d'une société. La récente question de la colonisation de l'Amazonie se pose dans ces termes sans écarter ses effets sur toute la planète. Ces quelques remarques expliquent les paradoxes phénoménaux que l'on rencontre dans les pays du Tiers-Monde. Le Zaire en est l'exemple typique, où la richesse naturelle cottoie la misère absolue dans tous les critères culturels, un *"scandale géologique"* diraient certains.

Les patrimoines locaux comme la lecture culturelle du monde par le capitalisme occidental se retrouvent à la périphérie de ce *"non-être"* qui se met en place derrière le développement tel qu'il est pensé ordinairement. Momentanément, il peut être codifié comme *"société inertielle"* qui fonctionne sur le principe d'un vide historique. La pensée de ce problème est comparable à la philosophie chez Hegel qui ne commence qu'avec le *"néant absolu"*[63] . Les sciences du développement sont en crise[64] et elles ont besoin de la philosophie critique pour poser autrement leurs problèmes voire d'autres problèmes. D'ailleurs, la critique du développement, poussée à l'extrême, montrerait que c'est un "pseudo-problème" du point de vue des référents culturels locaux. Les occidentaux s'entêtent sur un problème qui n'est que le leur tandis que de l'autre côté il n'est pas pris au sérieux. Le comportement des élites n'arrange pas le problème de la communication interculturelle du message.

---

[60]Si les physiciens ont déjà ouvert le débat sur le "chaos", ce n'est que récemment que le management et les sciences sociales tendent à l'intégrer dans leurs approches.

[61]Cf Expression empruntée à Paul Sheurer : "Progrès et rationalités scientifiques selon Laudan ou comment s'aborder leur modélisation" Revue philosophique de Louvain Tome 82 Aout 1984 p. 147

[62]La forme ultime de cette absence est manifeste quand le développement comme résidu historique de la société occidentale se transforme purement et simplement en "déchets industriels" entreposés dans les pays du Tiers-Monde.

[63]Cf. Gilbert Gérard : "La naissance de l'Etat hégélien" Revue philosophique de Louvain, T. 83 Mai 1985. p. 249

[64]Voir notre article sur "la crise du paradigme du développement" Revue Tiers-Monde n° 100 TXXV oct-décembre 1984.

Au contraire et au delà du simulacre pour les élites stériles, le développement est le dernier de leurs soucis car l'intermédiation dans la sphère purement économique leur est plus profitable même si les effets macroscopiques prédits par les principes du developpement sont fortement contrariés. Une telle situation est encore plus confortable que celle des capitalistes et des salariés du Nord qui sont soumis aux contraintes sociales et aux mécanismes d'émulation de l'économie. C'est ainsi que la gratuité historique s'amplifie, le développement clef en tête et clef en main, aidant, dans les nouvelles sociétés qui émergent du choc entre celui qui donne tout et celui qui reçoit et filtre ce qui risque de bouleverser son équilibre précaire et rentier. Le génie de ce mécanisme auto-régulateur est tel que les traditions locales se retrouvent elles-mêmes comme les valeurs de la modernité qualifiées d'étrangères. Le développement-alibi sert à lutter contre les identités locales et l'identité-alibi contre l'identité culturelle et politique de la modernité. Cette dernière n'est acceptée que comme *"amas d'usines"* et de biens de consommation au sens strict.

Un tel stratagème permet d'écarter les traces culturelles de l'univers d'origine. Pour employer une image qui résume l'ensemble de ses tiraillements dont profite le *"despotisme Tiers-mondiste"*, le costume ne fait pas l'Occidental, la djellaba le Mollah le boubou l'Africain et la plume l'Indien. La contre-partie de l'absence d'un *"génie imaginaire auto-instituant"* et créateur polarise l'ensemble de la Société sur la consommation que l'on constate à travers l'endettement et les balances commerciales. Les paysans déracinés, dernière productivité autonome, ainsi que les jeunesses urbaines entrent progressivement dans ce mécanisme qui va les usiner socialement dans le sens formel des modèles nationaux de développement qui ne garantissent pas tous les effets escomptés. En désertant les modèles qui veulent la supprimer, la vie des sociétés du Tiers-Monde tend à se refaire ailleurs. N'ayant pas le privilège du clef en main de l'organisation officielle du développement, une partie de ces ensembles sociaux se recycle dans des modes d'existence comme ceux que l'on rencontre dans les dynamiques informelles. Ces dernières ne sont pas seulement issues du passé, elles sont aussi des réponses à la faillite des économies nationales. Dans cet univers de l'économie "informelle" des synthèses s'opèrent souterrainement entre ce qui reste des cultures endogènes et l'incorporation à dose homéopathique de certains apports occidentaux. C'est ce qui explique en partie l'efficacité et la souplesse de ces micro-économies endogènes dont le rôle est devenu indispensable à la reproduction sociale.

Dans cette analyse des dimensions interculturelles de développement, tout montre donc que l'unicité de la causalité du problème du développement est une

fiction. Le développement et la société d'accueil se télescopent et se conjuguent pour donner de nouvelles réalités sous-jacentes aux modèles formels des économies dites nationales. Mais ce "réel" est totalement décalé par rapport aux idées que se fait l'Occident sur le monde et le Tiers-Monde. Ce dernier se métamorphose sous le choc des civilisations, perd le sens même de son existence et fonctionne ainsi avec le modèle de la dictature de l'immédiat que gèrent les elites de commandement du Tiers-Monde.

Si *"Le noyau de la theorie économique ignore l'histoire"*[65], des modèles vides de sens peuvent tourner mais dans le vide. La séduction qu'ils procurent dans le monde de l'abstraction et des mathématiques masque le fait que l'imaginaire occidental est la *"fantastique transcendance"*[66] de l'économie et du développement en général. Même si les rapports entre l'économie, la culture et l'éthique sont ignorés, ils finissent pas se manifester. Le scandale des scandales du développement qu'est le problème de la dette du Tiers-Monde en a été un champ propice.

Après avoir épuisé les causes "économiques" de la dette, l'attention des économistes, qui, au départ, écartaient l'éthique et la politique est de plus en plus attirée par les comportements sociaux et moraux. Ils découvrent qu'une bonne partie du surendettement n'a même pas pris la forme d'un capital *théoriquement* productif. Les techniques de surfacturation des projets et le détournement "brut" ont fonctionné à plein régime contrairement aux impératifs d'un véritable développement.

La résultante en est décourageante pour les peuples qui en subissent les contre-parties négatives. *"Soyez vous-même vertueux*, recommandait Confucius, *aux princes, et le peuple sera vertueux"*. Le modèle du peuple c'est l'élite. Avec un projet qui ne l'oublie pas il y adhère et l'économie s'en ressent fortement. Dans le cas contraire, contraint et forcé, il pratique le simulacre comme sa direction (ses gouvernants) que les comptes de la nation finissent par trahir. Toute *"économie"* présuppose du sens. Quand les sciences de *"l'homme"* écartent l'homme, elles correspondent à *"l'hypothèse nulle"*. Seule une *"philosophie du non"*[67] dans les sciences sociales du développement permettra d'approcher les mécanismes "pervers" qui empêchent les synthèses progressives entre l'économie et la culture ainsi qu'entre les cultures.

---

[65]J. Lesourne : "A la recherche d'une théorie de l'auto-organisation" Numéro spécial de la Revue d'économie appliquée sur "la science économique et l'auto-organisation" TXXXVIII 1985 n°3 p. 559

[66]Expression empruntée à G. Durand op. cit

67Cf Gaston Bachelard : "La philosophie du non" PUF Paris 8ème Ed. 1981.

Section 3

LES MENACES D'UN MODELE UNIQUE

"S'il a fallu la moitié du monde pour développer l'Angleterre, combien de mondes faudrait-il, pensez-vous pour développer l'Inde ? " GANDHI

SECTION 3

LES MENACES D'UN MODELE UNIQUE

"Paradoxalement, l'étude des modèles que l'homme a créés pour expliquer la nature nous en dit plus long sur l'Homme que sur les éléments naturels concernés" [68]

L'activité économique est au centre de la détérioration de l'éco-système planétaire. Un examen rapide des principes de la science économique s'avère ainsi nécessaire afin de mieux poser les problèmes que la conjecture du "*développement durable*" risque de contourner.

De cette façon nous montrerons, qu'à l'origine, la dimension écologique a été complètement ignorée par la théorie économique. L'adaptation de cette dernière au défi écologique n'entame pas fondamentalement une rupture avec la culture du développement. En effet, l'identification des paradoxes de l'économie dite de l'environnement dans cette première étape de cette section dévoile les malaises d'une alliance entre l'écologie et l'économie libérale. C'est cette impasse qui nous oblige à élargir dans une deuxième étape notre raisonnement en adoptant une méthode pluridisciplinaire dans laquelle les emprunts à la physique thermo-dynamique présentent une utilité dans l'analyse de la pollution globale. Enfin, le troisième paragraphe prolonge cette réflexion en intégrant les apports d'une démarche interculturelle sur le développement et de manière corrélative sur les questions qu'il nous pose quant à nos rapports à la nature. D'autres paragraphes viennent fermer cette réflexion interdisciplinaire sur le développement en mettant en évidence l'importance de la diversité des cultures et des savoirs pour toute l'humanité ainsi que les dangers que représentent les méga-systèmes de la civilisation industrielle.

---

[68] Edward T. Hall *"Au-delà de la culture"* Seuil 1979 p.19

I - ÉCOLOGIE ET ÉCONOMIE : UNE ALLIANCE AMBIGUE

A - La gratuité meurtrière

Nous avons déjà eu l'occasion de montrer que la science économique dérive de la conception newtonienne de l'univers. Elle ne fait pas donc exception par rapport à l'ensemble des autres sciences occidentales marquées par la conception mécaniste. En fait dès le 18ème siècle, la culture mécaniste s'est répandue dans la société dite des lumières comme une traînée de poussières. C'est ce que René Passet désigne par le "*paradigme fédérateur*"[69] autour duquel s'est forgée notre vision à la fois culturelle et scientifique du bonheur des hommes. Les principes scientifiques d'un tel paradigme sont de nature mécaniste. Tout est déterminé, répétitif et éternel. L'univers est ainsi perçu comme une grande horloge immuable. Dans le langage de l'économiste, cette vision est condensée dans les lois de la "*concurrence pure et parfaite*". La science économique apparaît, dès sa naissance comme une science "*transposée*" des principaux résultats des sciences dures. Tout au long de son histoire, elle a été fortement mimétique et relativement invariante dans sa conception de base.

L'histoire de la pensée économique montre d'ailleurs que depuis Adam Smith, les variations paradigmatiques entre les économistes sont d'une faible portée civilisationnelle.

En réalité : "*La science économique*, écrit Donald F.Gordon, *n'a jamais connu de révolution majeure, que son modèle général de base (son paradigme) n'a jamais été remplacé*"[70]. Autrement dit, les différences entre les théories économiques se réduisent à une suite de corrections à l'intérieur d'une même conception qui privilégie la production, l'investissement et la consommation quand celle-ci est nécessaire à la poursuite de l'accumulation et du profit.

Dans sa version micro-économique, le paradigme des économistes est marqué par les mêmes empreintes culturelles, celle du productivisme et de l'utilitarisme.

---

[69] Cf R. Passet *"De la connaissance à une maitrise de l'environnement : les approches économiques de l'environnement"* in *Les Cahiers Francais* n° 250 p.45

[70] D.F. Gordon : *"The Role of the History of Economic Thought in the Understancing of Modern Economic Theory"* Américan Economic Review 1965, Vol L V n° 2 p.124

Ainsi, l'économie politique demeure toujours, selon la célèbre formule de Jevons : *"La mécanique de l'utilité et de l'intérêt individuel"*[71]

Inspirée dès son origine par une épistémologie mécaniste, la science économique est condamnée à raisonner à l'intérieur d'un système. L'activité économique s'y révèle comme une mécanique qui se suffit à elle-même. Les interactions entre l'économie et les organisations des sociétés passent ainsi en second plan tandis que celles qui s'opèrent avec la nature ont été complètement ignorées. La science économique est donc par essence écologiquement borgne, d'où sa faiblesse actuelle dans la recherche d'un code de bonne conduite vis à vis de la nature.

Ce déficit paradigmatique découle de l'un de ces postulats fondateurs : la gratuité des ressources naturelles. Les dons de la nature sont supposés gratuits. Et l'on s'est comporté avec elle ainsi. Jusqu'à présent, les manuels d'économie politique enseigner encore que l'eau, l'air etc... sont des biens libres et disponibles en quantité illimitée !

Dans la conception des fondateurs, ce n'est qu'une fois extraites de l'emprise de la nature que les ressources organiques, végétales et minérales acquièrent une valeur économique. L'acte économique présuppose ainsi une transformation des éléments de la nature.

Dans cette perspective, *le travail de la nature* passe sous silence. Il est complètement ignoré. Quoiqu'il fasse, l'économiste est dans l'incapacité, aujourd'hui que le problème se pose, de valoriser le lent *travail de métamorphose de la nature* afin de la protéger de la surexploitation dont elle est victime[72]. Comment donner une valeur économique à un arbre qui a deux siècles ou à du pétrole sous terre dont la maturation organique a présupposé des millions d'années ?

---

[71] W. Stanley Jevons : *"The théory of political Economy"* 4ème ed. Londres (1924) p.21 cité par Nicholas Georgescu-Roegen : *"Demain la décroissance. Entropie - écologie - économie"* ed. Pierre-Marcel Faure - Lausanne 1979 p.17

[72] Toute tentative de valoriser par un prix le *"temps naturellement nécessaire"* à la production par la nature des ressources non renouvelables dont nous usons, relèverait, sans aucun doute, d'une chimère. Ceci est d'autant plus vrai que l'économie n'a pas pu résoudre le problème de la mesure du travail humain qu'elle s'est posée elle-même. (Cf. tout le debat autour de la valeur-travail dans l'histoire intellectuelle de la théorie économique).

B - Paradoxes de l'économie de l'environnement.

L'analyse économique de la sphère non marchande a favorisé l'introduction du concept d'effet externe dans la théorie économique en général. Les économistes ont constaté l'existence d'une *nuée d'effets externes* entourant les phénomènes économiques que leur discipline a formalisés. Les externalités existent à partir du moment où il y a des *phénomènes d'interdépendance hors marché*. Il y a toute sorte d'économies externes, technologiques, pécuniaires...[73]

De manière essentielle, une économie externe correspond à un bien ou à un service acquis gratuitement par un agent économique quelconque. A. Marschall notait que : "*Les économies externes résultent du progrès général de l'environnement industriel et particulièrement de ceux qui sont liés à l'accroissement du commerce et du progrès technique*"[74].

C'est par opposition aux "*économies externes*" que les économistes introduiront la notion de "*déséconomie externe*" qui, elle, désignerait un effet externe négatif. C'est un coût non compensé. Dans la perspective de ce remodelage conceptuel de l'analyse économique, la pollution est lue comme une "*déséconomie externe*" croissante qu'il faut corriger sans sortir du paradigme de l'accumulation et de la rationalité économique.

Un des principes avancé par les "économistes de l'environnement" est le principe du pollueur-payeur (P.P.P.). Le but visé par cette adaptation de la théorie économique est de créer une contrainte supplémentaire pour les producteurs afin de les amener à mieux rationaliser l'usage des ressources de la nature. Le P.P.P. est ainsi introduit dans le calcul économique des producteurs. Les prix des biens et des services devraient, dans cette perspective, refléter leurs coûts de production et le coût des ressources naturelles y compris celui de la dégradation de l'environnement.

La pollution sera décodée comme une simple conséquence d'une mauvaise utilisation des facteurs naturels (eau, air, sols etc...). Leur gratuité a entraîné leur

---

[73] Il y a une économie externe technologique à chaque fois que la production d'un bien ou d'un service dépend à la fois de facteurs de production utilisés par un entrepreneur et de ceux utilisés par les autres producteurs. Les économies externes pécunières se manifestent quand les prix des inputs d'un produit baissent. Un effet externe qui passe par le marché.

[74] Cité par H. Bourguinat : "*Premiers jalons pour une théorie de l'environnement*" *Cahiers de l'I.S.M.E.A.* Série F n°25. Ed. La Rochelle 1973 p.1522

surexploitation, donc un usage non rationnel des éléments de la nature. *A priori*, le P.P.P. va dans la direction de l'abandon de cette gratuité.
Si le P.P.P. est séduisant en théorie il pose de nombreux problèmes que la théorie économique est dans l'incapacité de résoudre. Avant de les examiner, notant que l'adaptation de l'appareil analytique des économistes face au défi écologique ne va pas jusqu'à la rupture avec le noyau dur du paradigme du développement industriel. C'est toujours la même civilisation qui est proposée : compétition et multiplication des besoins.

De ce fait, les effets recherchés risquent d'être neutralisés par les changements d'échelle. Les tentatives de minimisation et de la pollution de chaque activité ou unité de production n'interdit pas leur multiplication, donc un accroissement de la pollution globale. De même, plus de voitures économes en énergie, de par la nécessité d'étendre en permanence le marché, conduit au niveau global à l'effet inverse de celui qui est recherché. Toute une série de paradoxes et de limites peuvent être identifiés dans les techniques et les mesures avancées par les économistes dits de l'environnement.

Le principe de pollueur payant est fondamentalement inopérant. C'est une simple incitation. De plus en toute logique nous ne savons pas mesurer ni la valeur économique des ressources naturelles ni celle de la dégradation de l'environnement. Un chiffrage en toute rigueur remettrait de fond en comble le système de croissance dominant. La destruction est diffuse et elle a de multiples de visages.

L'appauvrissement génétique du monde végétal et animal, à titre d'exemple, n'a pas de prix[75].

---

[75] Un auteur comme M.L.Bouguerra, spécialiste de la science et de la technique dans les relations Nord-Sud (La recherche contre le Tiers-Monde PUF 1993) souligne que la science d'aujourd'hui, est pleine d'ambiguïtés pour toute l'humanité. La bio-technologie en fournit un exemple. C'est une science qui contribue à détruire la bio-diversité. Selon M.L.Bouguerra, les sélections génétiques animales ou végétales opérées présentent de très grands risques. L'uniformisation génétique croissante dictée par le modèle dominant est appauvrissant. A la longue, les variétés sélectionnées s'avèrent fragiles, incapables de résister aux virus et aux aléas climatiques. Les limites de ce que nous pourrions appeler la productivité appauvrissante, sont exprimées par Vandana Shiva de la façon suivante :"*Par le biais de transformations technologiques, la bio diversité une ressource renouvelable est devenue non renouvelable*". Vandana Shiva "Bio-diversity Social and Ecological perspectives" Londres ; Zed Books 1991, cité par M.L.Bouguerra op.cit. p39. Et ceci pour le Sud comme pour le Nord.Dépourvus en gènes végétal et animal, les pays industrialisés puisent dans les patrimoines encore variés des pays du Sud. Ces derniers n'accumulent ainsi que des inconvénients puisque même les "variétés dites améliorées" n'ont pas introduit une prospérité réellement significative. Le Sud subit donc une "érosion génétique" par pillage et par parachutage des variétés dites améliorées. Par conséquent, "cet appauvrissement" réduit la diversité, c'est à dire les options et augmente la fragilité et la dépendance des agriculteurs du Sud. En fait, les pays avancés sur le plan scientifique subtilisent aux autres les meilleures variétés et les manipulent pour les breveter et en tirer des profits. Les érosions génétiques dont sont victimes les pays "pauvres" se combinent avec des désastres économiques et des pertes d'identités culturelles et sociales. Car comme le fait remarquer M.L.*Bouguerra "les variétés traditionnelles sont mêlées au tissu social, à la culture et à l'économie*" (p40) C'est donc tout un site humain qui s'en va, détruit par les missiles scientifiques et techniques du développement.

Face à ce genre de défis, le P.P.P. est un "bégaiement" de la théorie économique qui cherche à sauvegarder la logique fondamentale de la méga-machine.

D'ailleurs, à un niveau élémentaire du débat, les redevances de pollution imposées ici ou là dans les politiques dites de l'environnement sont rarement élevées. Ce qui ne décourage pas les industriels à continuer de polluer.

A supposer même qu'on élève le niveau des sanctions financières, les mesures du genre P.P.P. ne peuvent avoir un effet même limité que dans l'hypothèse d'une coordination internationale. La pollution est mondiale et la planète est une.

A cette échelle, le marché de la pollution qui donne lieu au Droit à polluer à condition de payer ne répond pas, lui aussi, aux exigences d'une véritable écologie globale. *"L'idée*, écrit un expert en pollution, *est que les pouvoirs publics peuvent décider à l'avance de la quantité de pollution. Chaque détenteur de ces bons aurait donc le droit de polluer pour une quantité représentée par ces bons*"[76]. Pour le reste, il devrait épurer sa pollution.

N'étant pas à une contradiction près, l'analyse économique valorise ici directement l'environnement dans sa fonction de stockage des déchets. Elle fait apparaître ainsi l'idée d'un marché de la pollution où se négocieraient les achats et les ventes de bons de pollution. Une fois de plus, le paradigme du marché se retourne pour retomber sur ses pieds! Comme les autres marchés, le marché de la pollution subira les mêmes lois économiques en l'occurrence celle de la concurrence entre les nations. Outre les difficultés à mesurer exactement les effets du *Droit à polluer*, la concurrence se chargera de réduire les coûts visibles imputés à l'activité des agents pollueurs.

Ici encore, l'économie de marché veut se "guérir" par elle-même mais en vain.

Une des grandes conséquences internationales de ce type de procédures est un déplacement des industries les plus polluantes vers les pays pauvres. A ceci, il faut rajouter le fait que, ces derniers se transforment, et c'est déjà le cas, en lieux de stockages des déchets directement produits par la méga-machine dans les pays du Nord de la planète. Sans doute, nous verrons apparaître dans les pays du Tiers-Monde particulièrement en Afrique des programmes officiels favorables à l'accueil des misères

---

[76] J Dales cité par Jean Philippe Barde et Emilio Guelli "*Économie et politique de l'environnement*" P.U.F., Paris, 1977 p.157

et lacunes du monde occidental : une sorte de code d'investissements des déchets. Pour les élites stériles de ces contrées, incapables de transformer l'expérience des sociétés industrielles de l'Occident en laboratoire *"la pollution c'est le sous-développement"*

Ce type de slogan sert leurs intérêts de concierges des puissances industrielles du Nord sans pour autant être capables d'amener leurs sociétés vers un authentique développement capitaliste avec toutes les limites qui l'accompagnent. Ainsi les élites du Tiers-Monde peuvent polluer à leur tour mais sans véritable développement car le Nord monopolise la définition des problèmes de l'humanité toute entière et concentre la créativité scientifique et technologique compatible à la conjecture du développement international.

Si des ruptures de conception apparaissent ici ou là, les armes reparleront !. La guerre du golfe révèle bien que parmi les puissances occidentales l'impérialisme anglo-américain[77] cherche à faire baisser le prix du pétrole dont l'une de ses conséquences les plus directes est sa surconsommation.

II - LA POMME POURRIE DU DEVELOPPEMENT

Le rappel fait sur les paradoxes de la "boite à outils" dont use l'analyse économique pour tenter de faire face à l'irruption des problèmes écologiques montre qu'il ne s'agit point d'une révolution paradigmatique.

La relation entre l'économie et l'environnement a été traitée par les économistes sous l'angle d'une somme de recettes sans grande portée. Dans cette perspective, la logique du système n'est jamais mise en cause mais simplement ses ratés[78]. Une internalisation (une prise en compte) de tous les coûts sociaux et écologiques de la croissance économique conduirait à une remise en cause totale du système de production et de la civilisation technicienne en général. Cette question est contournée par l'approche économique de l'environnement qui se cantonne dans un tâtonnement ou un cynisme quand elle cherche à résoudre certains problèmes de pollution sur le dos du Tiers-Monde.

---

[77] Pour mener à bien ses actions, l'hégémonie américaine s'est toujours drapée de bonnes intentions. Selon l'heureuse formule de Wolfgang Sachs, c'est la stratégie d'un *"impérialisme anti-colonial"*. *"L'archéologie du concept de développement"* in Interculture Vol XXIII, n° 4 p.5 - Automne 1990 - Cahier n°109 Montréal.

[78] Cf René Passet op. cit. p.46

En somme, la réponse est toujours la même : la technologie et la rationalité du marché sont supposées aptes à régler tous les problèmes. Cette attitude au plan théorique est prolongée sur la scène internationale par des discours moralisateurs sur la justice et l'écologie[79] mais sans impact réel sur les grands problèmes que pose la méga-machine que nul ne contrôle.

En effet, la réalité est toute autre. Le système industriel dominant développe des anomalies socio-écologiques au Nord et au Sud de la planète. Les catastrophes écologiques *visibles* se multiplient (pollution chimique des eaux, effet de serre, trou d'ozone). L'Occident s'oxyde par les effets de ses propres créations matérielles. Le développement électro-nucléaire, quant à lui, accroît considérablement l'échelle des risques majeurs, ainsi de suite... La propagation des effets de l'accident de Tchernobyl le montre bien. Les pays du Sud, à leur tour, subissent tout en contribuant aux effets pervers d'une civilisation qui a perdu le sens de la mesure. L'état des lieux de la planète donne à l'ensemble de ces questions un caractère global qui ne peut être décodé que par une démarche pluridisciplinaire doublée d'une entente interculturelle. C'est la seule manière d'esquiver les feintes de l'idéologie de la méga qui consiste à faire croire qu'il est toujours possible de lutter contre les maux de l'humanité sans remettre en cause sa rationalité fondamentale celle du profit et de la croissance.

De par ses nécessités internes, c'est une illusion de croire que le développement peut être durable. Sa fin ne peut être retardée qu'en massacrant sous des formes diverses les populations les moins intégrées au noyau de la méga-machine en l'occurrence celles des pays du Tiers-Monde à forte pression démographique et à faible rente minière ou autre.

Dans ces régions du système international du développement, les conflits et les tensions iront en s'aggravant d'autant plus que les forteresses de la méga-machine (pays industriels) se barricadent derrière des politiques anti-migratoires. Tout se passe comme si le Nord veut gagner sur tous les plans. Les pays du Sud doivent rester des marchés ouverts pour les produits de maîtrise des puissances industrielles sans pour autant tenter de leur ressembler ou d'exporter leurs excédents de populations.

---

[79] A titre d'exemple, les principes de la conférence de Stockholm tenue sous l'égide de l'O.N.U, en 1972 sur l'environnement ne se sont pas transcrits dans les faits. Au contraire, depuis cette date, la pollution mondiale a connu une envolée sans précédent.

Ce double-bind est caractéristique des pratiques coloniales et continue de l'être dans les relations Nord-Sud. Ce mécanisme ambigu de ressemblance et de différence a été merveilleusement réalisé par l'aventure du développement.

Tout s'est organisé de belle manière que l'Homme du Tiers-Monde ne peut ni adopter profondément la culture du développement, base mythique du progrès à l'occidentale, ni retourner totalement à ses propres sites symboliques[80]. Il est ainsi suspendu dans le vide quand ses systèmes endogènes de croyance et de comportements sont atteints dans leurs noyaux durs par la "*développementalite*". Cette dernière consiste à importer le développement comme simple "*amas matériel*" combiné avec des institutions mimétiques allogènes par rapport au sens que donnent au monde les sites symboliques d'accueil. La crise du développement au Sud est révélatrice d'une situation d'anomie sur laquelle vient se greffer une destruction des éco-systèmes (désertification, déforestation, des dynamiques urbaines anarchiques, des agricultures chimiques très mal maîtrisées...).

En somme, le développement a été un "*cheval de Troie*"[81] qui tend à faire imploser de l'intérieur la cohérence de vie des sites symboliques des populations du Sud de la planète. Ces ensembles humains ne peuvent plus vivre en communion avec la nature. Ils n'ont plus leurs propres clefs d'accès aux perturbations écologiques engendrées du dehors, par les méga-systèmes du développement. N'étant pas compatible avec les sites symboliques (mythes, cultures, cosmogonies) de ces aires culturelles, le développement a été largement un modèle standard toxique. Du fait même que les structures d'une société et de *son* économie sont, avant tout, dans les têtes, les experts de l'ajustement structurel du F.M.I. devraient, avant tout, s'ajuster mentalement et conceptuellement à cet état de fait.

Le problème de l'écologie se pose dans le même terme.

En raison de la multiplication des catastrophes écologiques, à l'échelle mondiale, l'Occident industriel n'a plus de leçon à donner à quiconque. Sa civilisation dévore inlassablement la croûte terrestre et la fine couche atmosphérique nécessaire à la vie de tous. A des milliers de kilomètres, la terre ressemblerait ainsi à une pomme qui pourrit.

---

[80] Cf pour plus de précisions sur la notion de site symbolique voir les chapitres dans lesquels nous argumentons la portée de la méthode des sites.

[81] Expression empruntée à Wolfgang Sachs. "*L'archéologie...*" op. cit. p.16

De proche en proche, nous serons obligés de changer de modèle ou de planète ! La dilapidation des ressources de la terre (eau, air, forêts...) présente une limite mathématique malgré les prouesses que s'octroie la technique.

Fondamentalement, il n'y a pas de machines propres ou de déchets sans risques[82]. La pollution est sournoise, elle a plus d'un tour dans son sac. Elle se déploie dans des formes qui seront de plus en plus difficiles à détecter.

A quoi sert-il de polluer et de dépolluer ?

Les déchets sont un output inévitable du système économique dominant et c'est lui qu'il faut remettre en cause. Une telle attitude n'est pas utopique. Elle fait l'économie des corrections stériles qui retardent l'identification des causes essentielles du problème.

En effet, il est nécessaire de prendre conscience que l'économie capitaliste ignore l'idée d'un monde fini. Elle n'est égale à elle-même que par la croissance à n'importe quel prix écologique et humain. Sa seule condition est le profit.

En conséquence *le marché ne pense pas* . Le rythme recherché et la nature de la croissance économique conduisent tout droit à l'abîme. Guidée par le profit, la méga-machine dévore la croûte terrestre et consomme ainsi les ressources naturelles non renouvelables les plus en vue, celles dont l'accès est le plus facile donc le moins coûteux.

Dans cette logique, l'anticipation au profit des générations futures n'est point faite.

L'Homme des lumières cède, avant tout, à ses plaisirs les plus immédiats. L'avenir de l'espèce n'est pas dans sa perspective. La *"fièvre du développement industriel"*[83] est aveuglante. La loi du profit est contraire à une éthique qui anticiperait

---

[82] Dans son approche thermodynamique des limites écologiques de la croissance économique, Georges-Roegen nous rappelle que *"Même les ordures ordinaires sont une menace ; dans des temps anciens, quand elles ne pouvaient être enlevées qu'à grand peine, certaines cités prestigieuses furent ensevelies sous l'accumulation de leurs ordures"*.
"Demain la décroissance..." op.cit. p.60
Tout pays qui veut résoudre le problème de ses déchets sur le dos d'un autre, commet un crime contre l'humanité.

[83] Expression empruntée à Nicholas Georgescu-Roegen op. cit. p.35

sur les intérêts des générations futures[84]. C'est encore une fois de plus la raison qui fait que l'économie est dans l'incapacité de trouver en elle-même les solutions aux problèmes qui nous préoccupent. Cette limite dévoile que le développement durable est un contresens par rapport aux impératifs de la méga-machine qui l'anime. Dans son essai d'application des lois de la thermodynamique aux interactions Écologie-Économie, Nicholas Georgescu-Roegen montre bien que le système économique produit des utilités à partir d'une matière qu'il ne crée pas. Cette lecture-physique du système économique dévoile qu' : "*il ne produit ni ne consomme de la matière-énergie ; il se limite à absorber de la matière-énergie pour la rejeter continuellement*"[85]. Ce qui sort diffère qualitativement de ce qu'il rentre. Les ressources naturelles de valeur se métamorphosent en déchets sans valeur. Dans cette métamorphose, le système économique capture de l'énergie libre accumulée naturellement dans les ressources de la planète et la transforme en énergie liée, car dissipée. Elle se lie ainsi et à jamais à d'autres éléments de la nature. C'est une énergie liée et inexploitable malgré les efforts de récupération et de recyclage.

Ce phénomène touche l'ensemble des activités du système économique. Le processus économique est donc de nature entropique. Expliquant la loi de l'entropie d'un système clos, Georgescu-Roegen écrit : "*En gros, il s'agit de quelque chose de relativement simple ; toutes les formes d'énergie sont graduellement transformées en chaleur et la chaleur en fin de compte devient si diffuse que l'homme ne peut plus l'utiliser*"[86]. Et c'est pourquoi, l'entropie est utilisée comme mesure d'une énergie dissipée ou d'un désordre (de la dissipation) de la matière en général[87].

La loi de l'entropie n'est pas quantifiable. En étant qualitative, il y a une indétermination entropique[88].

Du point de vue de cet auteur, la destruction des ressources naturelles équivaut à un épuisement de la basse entropie d'origine terrestre, la seule ressource dont la rareté

---

84 Face aux grands problèmes de l'environnement et de la population, Georgescu-Roegen note que : "*Le programme des économistes se limite à la protection des riches ou des protégés politiques*"
"Demain la décroissance..." Ibid p.100

85 Ibid. p.19

86 Ibid. p.47

87 Entropie vient du mot grec qui veut dire transformation, évolution.... Le processus économique est lui-même soumis à cette loi. Il est irrévocablement irréversible.

88 Ibid p.50

fasse problème[89] et à un accroissement de la haute entropie (énergie dissipée et désordre maximal).

En étant dans un monde fini et en gardant un système productiviste, on ne fait qu'accélérer la haute entropie. "*L'entropie d'un système isolé*, écrit l'auteur, *tend constamment vers un maximum*"[90].

En somme, rien n'est immuable "*Autour de nous, toute chose s'oxyde, se casse, se disperse, s'efface, etc...*[91] La matière-énergie se dissipe. C'est irréversible. Et c'est ce processus inhérent à la nature des choses que l'Homme dit des lumières précipite par ses actions irréfléchies. "*La matière dissipée*, écrit Georgescu-Roegen, *n'est pas recyclable*"[92]. La réversibilité n'a donc pas cours dans la réalité de notre monde. "*On ne se baigne jamais dans le même fleuve* " disait Héraclite. Tout est irréversible. Ainsi, le recyclage des déchets du système économique ou un quelconque retour complet à une situation antérieure est une impossibilité. De ce point de vue, le toilettage de la nature polluée est d'une naïveté surprenante! Le principe de l'irréversibilité est généralisable à l'histoire des sociétés comme à tous les phénomènes de la nature. Le même est une vue de l'esprit[93]. Ainsi, un combat total contre la pollution afin de rétablir les formes de vie antérieures au développement est aussi un mythe dangereux.

L ' Homme issu du monde méga-machinique du développement ne peut plus ni reculer ni avancer, il ne peut que changer de trajectoire[94]. C'est ainsi que l'Homme de la fin de ce siècle est condamné à inventer des sentiers originaux mûrement cogités et expérimentés par son esprit critique et son passé. La culture du développement tend à encercler la condition humaine, seul un changement réfléchi peut nous donner les clefs de l'après-développement au Nord et au Sud .

---

89 voir . Goergescue-Roegen op. cit. p.93

90 Ibid p.111

91 Ibid p.114

92 Ibid p.119

93 A l'image des évolutions inéluctables de la nature, le monde humain est une suite ininterrompue et enchevêtrée de sites de croyances plus ou moins reliés les uns aux autres. Ce caractère mosaïque est révélateur d'une pluralité et de singularités constamment réactivées par les nécessités inéluctables de l'adaptation des organismes sociaux.

94 Georgescu-Roegen soutient l'idée d'une voie alternative celle de la bio-économie. C'est le paradigme de synthèse entre la thermodynamique et l'écologie globale dans laquelle la biologie a une place de choix. Le projet de l'auteur repose sur une sagesse, celle de pouvoir maîtriser la décroissance inéluctable de l'économie industrielle : une sorte de soft atterrissage d'un développement qui ne peut plus durer . Ce n'est pas un retour en arrière mais une "alternativisation" du modèle industriel classique. L'irréversibilité nous impose donc de changer en douceur afin d'évoluer vers des modes de production écologiquement viables. La bio-économie est un nouveau paradigme qui cherche une voie alternative à la religion du développement. Elle débuterait concrètement par un programme bio-économique minimal ; économie d'énergie, élimination des instruments de mort (armes), développement des éco-innovations etc....

III - PREMISSES D'UNE ENTENTE INTERCULTURELLE.

Pour avancer dans l'univers des alternatives qui est celui de la liberté des peuples de s'auto-déterminer comme ils l'entendent, il faut sortir du paradigme du développement. Le développement doit, dorénavant, être considéré comme l'excroissance d'un site de croyances particulier[95]. L'expérience montre qu'il ne constitue pas le paradigme paradisiaque du devenir de toute l'humanité ni même celui d'une partie d'elle-même . Dans son propre site symbolique d'origine (l'aire culturelle occidentale), il est devenu un monument branlant encombrant et écrasant[96]. De par leur pesanteur, les débris du développement ainsi que ses brouillards paradigmatiques (concepts, théorie, instruments statistiques...) nous empêchent de découvrir les principes de base d'un paradigme pluriel dans lequel le développement prendrait une place minimale en raison même de ses limites humaines et écologiques. A la lueur des impasses écologiques, tout se passe comme si la nature commence à faire ses propres calculs. Elle impose ainsi une frontière au système de croissance prédateur. La non prise en compte de ce signal conduit inéluctablement à une extinction de l'espèce humaine. Une issue est toujours possible à partir du moment où une volonté universelle de manager l'arrêt de la machine aveugle du développement illimité s'affirme. C'est un horizon dans lequel une variété de type "human way of life" se substituera à l'"American way of life".

La mise en place de ce sentier multiple présuppose une doctrine mondiale de l'entente interculturelle, une philosophie à géométrie variable reconnaissant la validité d'une pluralité d'éthiques économiques. "*Aucune culture, religion ou tradition*, écrit R. Pannikar, *ne peut isolément, résoudre les problèmes de notre monde... Les problèmes du monde requièrent des approches interculturelles. Nous souffrons toujours des restes du colonialisme. Son essence consiste dans la croyance du monophormisme de la*

---

95 La propriété, le marché, la technologie ... et en fin de compte la croissance appauvrissante sont des rites spécifiques au site symbolique de la modernité. La culture du développement y est une cosmogonie de l'auto-destruction. Les croyances qu'elle distille masquent le caractère entropique du processus économique libéré.

96 Le dialogue avec les méga-systèmes de la société technicienne n'est pas toujours facile. Électricité de France (E.D.F.) en est un organisme exemplaire. Cet organisme public avait choisi comme slogan publicitaire "E.D.F. : des hommes qui relient des hommes". C'est bien beau mais, dans la réalité, E.D.F. a de nombreux procès avec des citoyens qui voient passer au-dessus de leurs maisons des lignes de haute tension. Un contre-slogan est vite apparu dans ces mouvements associatifs : "*E.D.F. des hommes qui écrasent des hommes*". Beaucoup de progrès restent encore à faire en matière de dialogue.

culture"[97]. L'entente interculturelle n'est pas une histoire de salon mais un dialogue contraint et forcé sur la vie et sur ses déroulements les plus divers.

L'humanité est à la fois une et plurielle. Dans toutes les conceptions du monde sauf dans celle qui réduit le bonheur des hommes à l'argent et à une accumulation matérielle infinie, les mêmes valeurs s'expriment : le respect et la solidarité envers les autres, prendre sur soi pour donner aux autres, tolérance et confrontation des points de vue dans l'approche de l'intérêt de tous, respect de la vie et des mystères qui l'entourent etc...[98] Mais, ces valeurs ne s'impriment pas de la même manière dans les faits que fabriquent les sites humains. La pluralité des sens est là pour limiter toute hégémonie de l'uniforme. Les ressemblances disparaissent en fait, derrière les différences irréductibles des parcours historiques. Ce qui révèle un monde mosaïque incompréhensible et indomptable avec un seul et unique modèle issu d'un système de référence qui veut dominer les autres.

Toute objectivité est, en réalité, une subjectivité d'un site symbolique qui s'occulte derrière des prouesses techniques et matérielles. En fin de compte, par approximation et par synergie des dimensions les plus diverses d'une réalité nous arrivons toujours à nous rendre compte qu'il s'agit bien d'une subjectivité en acte. En réduisant les réalités à des objets techniques et à des institutions apparentes, en somme à des matérialités plus ou moins palpables, nous perdons le fil conducteur des métamorphoses des croyances en connaissances et en contingences.

Tout le problème est de comprendre comment les "idéalités d'un lieu" c'est à dire un site symbolique deviennent des réalités que nous avons tendance à prendre comme "argent comptant" et à universaliser sans la moindre précaution[99]. Ce penchant

---

[97] Raimon Pannikar *"Neuf Sutras sur la paix"* Revue Interculture Vol XXIV n°110 p.52. Institut interculturel de Montréal.

[98] Dans l'une des sourates (versets) du Coran il est écrit : *"Si nous avons fait de vous des peuples et des tribus, c'est afin que vous vous reconnaissiez mutuellement"* (Verset XLIX 13) (Jacques Bergues "Le Coran, Essai de traduction de l'Arabe, annoté et suivi d'une étude exégétique". Ed. Sindbad Paris 1991. Le verset ci-dessus dévoile le principe de diversité et la nécessité du dialogue. Toujours au sujet de la bonté universelle, dans la culture musulmane, l'ihsän, traduit par le "bel agir", signifie le "bien agir" autour de soi. C'est une manière d'atteindre la valeur de l'excellence éthique. C'est l'idéal coranique. Sans doute, dans toutes les autres cosmogonies religieuses ou tout simplement culturelles au sens large des valeurs équivalentes existent. Malheureusement, les pratiques contemporaines sont en partie rebelles à ces impératifs moraux. Ainsi, l'islam actuel, à titre d'exemple, est en deça du potentiel des textes sur lesquels il se repose. La modernité venue de l'extérieur y cotoie la lumière et l'abîme. Tout est lecture et relecture...

[99] Ce qui rejoint une mise en garde que Wolfgang Sachs déduit de son "archéologie du concept de développement" op. cit. p.22 : *"Tout ce qui ressemble à une activité économique ne fait pas nécessairement partie de l'économie. En effet, l'économie n'offre qu'une seule des nombreuses manières de comprendre les activités productives et de les placer dans un contexte élargi"* p.22
Ainsi en passant d'un espace symbolique à un autre, nous transportons le nôtre et nous pouvons nous perdre dans une faune de fausses différences ou de ressemblances trompeuses. Tout ceci révèle que le "nôtre" n'est pas le neutre !

inhérent à *l'"épistémologie de chasse"* selon l'heureuse formule de Pannikar nous empêche d'entrevoir - pour savoir qu ' il faut accepter de ne pas pouvoir savoir tout - les profondeurs de la psychologie vernaculaire des sociétés et des groupes humains.

A travers cette tragédie ou stratégie de l'enveloppement l'universel, l'absolu et enfin le totalitarisme s'engouffrent sans que l'intellect puisse prendre conscience de la nécessité minimale d'une pondération par le relatif qui, à son tour, est multiple. Dans chaque relatif il y a un absolu et inversement.

Autrement dit, le dialogue entre les relatifs est aussi celui des absolus des différents sites humains. Les cultures, à un niveau donné, répondent à ce scénario. Les différences de parcours (souffrances, guerres, révélations et révolutions, expériences de vie...) font d'elles des génies uniques. Et c'est l'identité de chaque lieu qui réapparaît ainsi. De ces remarques nous pourrions tirer le théorème de la singularité de chaque site symbolique d'appartenance. C'est un partage de vie et d'envie de chaque groupe humain. C'est une carte de valeurs et de préférences spécifiques. Et c'est elle qui filtre tout ce qui vient de l'extérieur.

Ce détour méthodologique qui met en évidence le caractère construit des réalités par les idéalités est essentiel pour déchiffrer à la fois l'énigme du développement et de manière corrélative le caractère *"écolocide"* de la société technicienne. L'éclairage par la méthode des identités sitiennes permet en effet de mieux interpréter la genèse du développement au travers de son échec dans les pays du Sud. A travers le sens que chaque site donne au monde elle dévoile la subtilité manquante aux sciences ordinaires du développement. En effet, l'expérience de trois décennie d'économie du développement nous enseigne que le développement ne s'impose pas. Il ne peut donner ses fruits ambigus (économie prospère et pollution) que s'il est accepté et constamment nourri par les croyances et les motivations des hommes. Le rôle capital des moteurs symboliques de chaque site montre que *"l'économie est un problème fondamentalement culturel"*[100]. De ce point de vue, le développement est un résidu (déchet conceptuel et matériel) du site symbolique occidental. Sans le complexe mythique de maîtrise et d'accumulation propre à l'identité industrielle, il se détruit sur les rivages du Tiers-Monde. Ce dernier est peuplé de milliards de sites (cultures nationales, régionales, locales, tribales... processus pouvant aller jusqu'au moindre village ou quartier spontané de banlieue) qui, à leur tour, ne sont pas des entités inertes. Ces poussières de sites

[100] R. Pannikar "Neuf Sutras..." op. cit. p.52

s'infiltrent dans la machine du développement des experts et la grippe. L'imposition du concept de développement n'apporte pas ainsi le développement en raison de la relativité culturelle des mythes sur lesquels il repose. *Le sens ne voyage pas avec le modèle !* Chaque site crée ainsi son monde et filtre ce qui lui arrive des autres mondes. Pour qu'elle soit adoptée, toute technologie, par exemple, doit passer par une sorte de filtre des rites de bénédiction. Le site encastre ainsi les emprunts qui lui conviennent et rejette comme rebut le reste.

A travers les comportements de ses propres sitiens (citoyens ou acteurs du site), le site règne sur son territoire historique tout en composant avec les événements. Dans les trous noirs que le développement laisse sur son passage, il y a donc des singularités vivantes et cachées qui, en permanence, recomposent l'horizon des événements locaux. C'est ce que les économistes du développement devinent brumeusement derrière les dynamiques informelles.

C'est à l'image des petits grains d'énergie qui, de manière éphémère, peuvent surgir des "*fluctuations du vide*" décrit par les théories des physiciens[101]. L'analogie peut être prolongée, en comparant l'exportation du développement issu de la culture dite des lumières, à une étoile qui meurt et qui s'écroule sur elle-même en se contractant pour donner lieu, (au contact des sites d'accueil), à des milliards de singularités.

Ces quelques métaphores peuvent nous aider à s'imaginer toute la complexité des sites symboliques de cette entité imprécise qu' est la galaxie du Tiers-Monde.

Leur caractère à la fois feuilleté et singulier interdit ainsi toute théorie générale hâtive. De ce point de vue, la théorie générale du développement que le site occidental projette sur les pays du Sud est à la fois pauvre et erronée. Le phagocytage de la programmation du développement dévoile amplement les erreurs de la théorie et la vitalité des sites d'accueil qui, dans certains cas, peuvent composer jusqu'à un certain point avec les emprunts développementalistes mais sans céder sur leur éthique.

C'est à l'intérieur de ces mondes d'interactions multiples que les problèmes de l'écologie peuvent être discutés. L'éclairage par la méthode de sites montre, tout

---

101 Cf John Gribbin "*Naissance et mort de l'Univers*" in Le courrier de l'UNESCO Mai 1990 p.38. Dans la perspective du grand physicien Hawking, l'Univers lui-même, est une singularité originale. A l'origine, c'est une masse très chaude dont l'explosion a donné lieu à toutes les galaxies et à toutes les étoiles qui, à leur tour, suivent des évolutions spécifiques et ainsi de suite...

d'abord, que les problèmes de l'Homme c'est lui-même. En conséquence, les configurations d'un territoire physique ainsi que ce qui s'y dépose ou s'évapore n'évoluent pas en toute autonomie par rapport aux actions des hommes. L'Homme est partie prenante de ce que devient la nature à un moment donné. La coupure entre l'Homme et la nature instituée par la culture des lumières est donc à bannir si nous voulons avancer dans le raisonnement. Un tel postulat entretient des liens organiques avec le complexe mythique de maîtrise et de domination de la nature qui a nourri culturellement et intellectuellement le développement du capitalisme.

Nous avons affaire ici à une véritable mythologie[102]. Et comme l'écrit, aussi, Susan George ; *"Voilà, maintenant des décennies que le mythe du "développement" règne pratiquement sans avoir été remis en question, semant partout le chaos et destruction. Notre civilisation, en son état actuel ne paraît pas avoir pris conscience - et encore moins les avoir remis en question - des dogmes irrationnels qui sous-tendent l'entière notion de développement. Pas plus que nous semblons comprendre que la doctrine en vigueur, selon laquelle d'une façon ou d'une autre, laissé à lui-même, le marché procurera à chacun tout ce dont il a besoin est foncièrement extravagante"*[103]

Contrairement au site symbolique de la méga-machine occidentale, les sites africains, par exemple, ont une autre représentation de la nature. En Afrique tout est divin. La métaphysique africaine (cosmogonie des sites africains) enseigne que *"Dieu est caché dans la nature"* et par conséquent il faut la vénérer et l'exploiter de manière minimale en lui demandant pardon. Ainsi, à sa manière, l'Afrique profonde, a su donner à la nature une voix et des "droits" avant que les pays dits civilisés n'y pensent. Tout est décodé par les sites. Ainsi, comme l'écrivent les auteurs de la méthode C.I.C.I.B.A. : *"Les opérations culturales ne sont pas toujours purement techniques, car interviennent des prières et des rites qui attestent que la terre, mère nourricière, doit être ménagée et respectée dans son rythme de vie*[104]. De ce fait, les techniques culturales (savoir-faire paysan, mode d'exploitation de la terre etc...) du site bantou sont à la fois une spiritualité et une pratique. Des mécanismes comparables peuvent être

---

102 Voir notamment Marie-Dominique Perrot, Gilbert Rist et Fabrizio Sabelli "la mythologie programmée. L'économie de croyances dans la socité moderne". PUF Paris 1992. Pour un commentaire de cet ouvrage, voir notre compte-rendu paru dans la *revue canadienne du développement* Vol XIV n°1 1993 Ottawa.

103 Susan George : *"L'effet Boomerang : choc en retour de la dette du Tiers-Monde"* Ed. La découverte - Paris 1992. Voir aussi notre compte rendu dans la R.C.E.D. Vol XIV n°2 - 1993

104 Cf. *"Facteurs culturels et Projets de développement rural en Afrique centrale"* Centre International des civilisations Bantou (C.I.C.I.B.A.) Ed. L'Harmattan p.34 Paris 1989. Voir notre commentaire de cet ouvrage paru dans *la revue canadienne d'étude du développement* Vol XII n° 2, 1992.

découverts dans les nombreuses aires du monde qui n'ont pas encore adopté profondément le logiciel symbolique de l'économie d'accumulation.

En somme, le rapport à la nature diffère avec les conceptions du monde héritées de la diversité des croyances. Cet état de fait dévoile amplement que l'accélération de la dégradation de l'éco-système planétaire prend fondamentalement ses racines dans la mythologie occidentale du développement. Or celle-ci ne peut être détrônée que si les pays industrialisés sont prêts à s'ouvrir à un échange interculturel susceptible d'induire de nouvelles définitions du progrès et du bonheur.

Dans cet univers encore hypothétique, la division internationale du travail cédera la place à une coopération interculturelle de l'innovation et de la créativité humaine impliquant tous les sites qui peuplent notre monde.

IV - CULTURES, SAVOIRS LOCAUX ET MODELE DOMINANT

Dans les conditions actuelles des pratiques du développement tout se passe comme si les pays du Sud momifiaient leurs communautés scientifiques. Là-bas, "*la science*, écrit M.L.Bouguerra, n'*est pas ainsi considérée comme une nécessité*[105] par les politiques et les bureaucrates des Tropiques. Dépendant du Nord, l'*État préindustriel* dans les pays dits en développement est omnubilé uniquement par l'exercice du pouvoir. A la limite, au Sud, la "*machine économique mondiale*" qui fonctionne en faveur des intérêts des grandes puissances industrielles n'a pas besoin de scientifiques. Le Nord subvient à ce besoin. Tout s'organise de telle manière qu'il puisse monopoliser les capacités de conception et de création et en écouler les produits dans les pays du Sud. Inertie et stérilité d'un côté et dynamisme de l'autre tel le mode essentiel du fonctionnement de la relation Nord-Sud. Les pays arabes nous en fournissent un exemple typique. Le Monde Arabe est un vieux marchand décadent qui survit avec les ventes de ces ressources naturelles. Et ce en quoi il est sous-développé. Ses universités et ses centres de recherche sont des "*cimetières*" pour la technique, la science et la pensée intellectuelle en général. Dans ce contexte, *la "techno-science-marchandise"* a surtout profité au système économique et industriel du Nord. Pour David Dickson la science n'est rien d'autre *qu'"une marchandise et un instrument de l'impérialisme"* [106].

---

[105] Mohamed Larbi Bouguerra : "*La recherche contre le Tiers-Monde*" PUF Coll Science Histoire Société 1993 p18

[106] David Dickson (1988) "*The New politics of science*" Chicago University of Chicago Press. Cité par M.L.Bouguerra op.cit. p26.

En négligeant, la culture et la pensée critique, les pays du Sud participent eux-mêmes à leurs mises en tutelle. Pourtant, la culture d'aujourd'hui, c'est la science de demain et la technologie du lendemain disent les grands spécialistes des politiques scientifiques et technologiques. C'est par la culture, en effet, qu'on accède à la modernité mais non par la consommation des signes scientifiques et techniques extérieurs du capitalisme occidental. La culture d'une société c'est sa capacité à faire des choix pertinents, à innover et intégrer productivement les apports extérieurs. Et cette capacité est intransférable du Nord au Sud ou d'un site quelconque vers un autre. Elle est le produit direct d'un effort culturel endogène. C'est un auto-repérage du site par lui-même autour duquel s'articulera l'ensemble des pratiques locales. C'est à cette condition qu'un milieu peut se libérer de la domination extérieure et assimiler les apports de ses échanges avec *son* monde extérieur. N'étant pas capables d'exploiter *positivement* leurs traditions et les apports du Nord, les pays du Sud font l'objet d'un pillage systématique (matières premières, matières grises, savoir-faire ancestral, l'impérialisme génétique...) Ainsi, *"la décolonisation scientifique du Sud*, écrit M.L.Bouguerra, *reste à faire. Le Nord maintient délibérément dans un état de marasme scientifique le Tiers-Monde ex colonisé"*[107] Cette voie est celle de la "*déconstruction critique*" de tous les savoirs, ceux qui ont un caractère local, comme ceux de la méga-techno-science. Afin de sauvegarder la diversité du génie humain, aucune hiérarchie entre les cultures et par voie de conséquence, entre les savoirs, ne doit être admise. En effet, : *"Il y a une perception largement répandue qui veut que les techniques les plus efficaces reflètent des formes supérieures de connaissances et de savoir. Ce savoir supérieur doit supplanter les formes les plus anciennes, retardataires et dépassées de connaissances. Cependant, les formes du savoir ne sont pas classées sur le plan incliné évolutif dans lequel les sciences occidentales sont à l'extrémité élevée et les formes non occidentales à l'extrémité inférieure"*[108].

Autrement dit, l'intolérance induit une méconnaissance de l'efficacité même de certains savoir-faire locaux qui ne s'expriment pas dans le langage de la méga-techno-science. Avec les risques et les crises de celle-ci, il est devenu impératif pour tout le monde d'accepter que les autres conceptions humaines du monde aient leurs propres "*sciences*" en accord avec leurs contextes. Dans de nombreuses situations, ces savoirs sont aussi valides sinon plus, que la science du monde moderne. Cependant, comme le font remarquer deux spécialistes de l'agriculture paysanne andine : *"Tant que l'Occident*

---

[107] M.L.Bouguerra op. Ci. P 26

[108] F.Apffel Marglin et S.A.Marglin - Domination knowledge development culture and resistance. Oxford Clarendon Press - 1990.

ne remettra pas en cause son monopole du savoir (sa science universelle) et de la modernité (son modèle de développement), il lui sera difficile de respecte, connaître et prendre en compte d'autres savoirs et d'autres modernités"[109]. Cependant comme le montre une des dernières publications de l'Institut interculturel de Montréal sur la cosmovision traditionnelle du paysan andin telle qu'elle se régénère à l'heure actuelle, la remise en cause du modèle unique est en marche dans les faits[110]. Ces deux auteurs dévoilent la grande bio diversité végétale des Andes et surtout la capacité dont font preuve les organisations andines de converser avec la diversité et la variabilité du sol. Le caractère accidenté du relief et la variabilité des micro-climats accroissent la diversité à l'intérieur même d'une sous-région andine voire à l'intérieur d'une même Chacra (parcelle de terrain). A ce sujet, Julio Valladolid Rivera écrit : "*Le paysan andin entretient la diversité, favorise la variabilité et accroît la densité non seulement du sol, mais aussi du micro-climat de la chacra et celle du paysage en général. La culture andine est une culture qui nourrit l'hétérogénéité à partir de la chacra*"[111].

En somme, ces différences dans la nature des savoirs paysans ou autres proviennent des différences de conceptions du monde et de la nature. Chaque site a sa cosmovision qui le distingue des autres. Examinant l'impasse de la "*modernisation transposée*" des agricultures andines, F.Greslon et P. De Zutter notent, à leur tour, que : "*Les aspects culturels et culturaux se confondent*"[112]. Tout indique donc que la prudence est de mise.

Cette attitude est d'autant plus nécessaire que le modèle unique court à la catastrophe sur tous les plans; Le paradoxe c'est que cette même civilisation, pour durer, à besoin de la diversité culturelle et écologique qu'elle contribue à détruire. Le profit et la productivité exige uniformité et monoculture. Le paradoxe que nous soulignons est décrit par Fred Pearce de la manière suivante : "*Le Tiers-Monde possède un actif sans prix mais généralement sous évalué : le savoir indigène. Dans la forêt amazonienne par exemple, seules les communautés indiennes connaissent dans le détail*

---

[109] François Greslon et Pierre de *Zutter "L'exemple de l'agriculture paysanne andine. La modernité des sociétés traditionnelles"* in *IFDA Dossier 81*, p35, Avril-Juin 1991 - Fondation international pour un autre développement.

[110] Frédéric Apffel Marglin et Julio Valladolid Rivera "*La régénération de la culture andine*". La contribution du premier auteur (anthropologue) est intitulé "*Développement ou décolonisation dans les Andes*" (pp3-18) et celle du second(agronome, dirigeant de PRATEC : Projecto Andino de Technologias Campesinas) porte le titre : "*Agriculture paysanne des Andes : Nourrir avec soin la diversité de la vie dans le Chacra* (PP19-58) *Interculture* Vol. XXVIII, n°1 Hivers 1995 - Cahiers n° 126

[111] J.Valladolid Rivera : Nourrir avec soin..." op.cit. p24. Au sens large du terme la chacra ne se réduit pas à une parcelle, c'est toute une conception culturelle du monde : traiter avec soin et joie le monde qui nous entoure. C'est tout simplement un site symbolique au sens de la méthode que nous défendons dans nos recherches

[112] F.Greslon et P. De Zutter "*L'exemple de l'agriculture paysanne andine...* " op. Cit. p36.

plantes et animaux de leurs forêts les plantes médicinales et celles qui résistent aux attaques des missiles ainsi qu'une foule d'autres propriétés. Au cours des dernières années, les pharmacologues ont essayé cette expertise et parlent de "course contre la montre" avant que ce savoir ne disparaisse avec la modernisation de ces communautés"[113].

V - LES MEGA-SYSTEMES DE LA CIVILISATION INDUSTRIELLE

Fondamentalement, et nous l'avons plusieurs fois montré au cours de ce travail de recherche, les sciences et les techniques du capitalisme reposent sur une conception culturelle dominatrice de la nature. Ce rationalisme transformateur du monde donne lieu à une rationalité technicienne envahissante. En d'autres termes, nous avons affaire à un univers où tout est supposé technique, tout se résout par la technique. Ce mouvement semble irrésistible. Relisant Heidegger, E. Berns écrit : *"Si grâce à la technique, nous régnons sur la nature nous ne pouvons pas dire que nous régnons sur ce règne. Elle nous est plutôt donnée historiquement et son règne est tel que nous ne pouvons pas nous y soustraire. Nous y sommes condamnés au point qu'il nous est impossible d'imaginer sérieusement une autre façon de procéder que celle que la technique nous offre. Aux problèmes de la technique nous ne pouvons formuler que des réponses techniques"*[114].

Tout semble ainsi indiquer que *"la plus grande détresse"* (expression de Heidegger) de l'Homme moderne réside dans son incapacité à "*maîtriser la maîtrise*" que lui procure la technique. De manière imbriquée, l'économie en tant qu'aspect particulier de cette méga machine repose aussi sur le même complexe mythique d'accumulation et de maîtrise.

En ce sens, l'économie pose des problèmes similaires à ceux de la technique. D'ailleurs, parallèlement à son approche critique de la technique E. Berns souligne que : *"Dans la philosophie de l'économie, il est une idée de définir l'économie comme main*

---

[113] Fred Pearce dans le *New Scientist* du 9 Mai 1992 (pp. 34-39) cité par M.L.Bouguerra "la recherche contre... "op.cit. p125.

[114] E. Berns (Université de Tilburg) "*Économie et Passivité. Une déconstruction de la théorie et de la méthodologie économique*" de Carl Menger "*Revue Économie et Sociétés*" p. 14 n°14 Janvier 1991 (pp.5-25)

mise indéfinies sur le monde, comme activité en perpétuel devenir où le sujet se constitue en tant que sujet en se rendant maître du monde"[115].

En somme, la culture du développement a d'innombrables figures concrètes qui vont de la science à la bureaucratie en passant par la technique et l'économie. C'est l'ensemble de ces méga-systèmes que de nombreux auteurs tentent d'analyser afin d'en faire surgir l'unité fondamentale.

Dans notre travail, nous dénommons cette matrice : le complexe mythique d'accumulation et de domination de la nature ou tout simplement la culture du développement. Serge Latouche synthétise ces diverses interrelations science, technique et économie dans la notion de méga-machine[116].

Tandis que G. Rist, M.D. Perrot et F. Sabelli restituent le code intime de la société industrielle par la formule suivante : la mythologie programmée de la société moderne[117].

Cependant, l'essentiel est de souligner que tous ces auteurs mettent en évidence le caractère destructeur quasi programmé des méga-systèmes qui animent le projet de la société industrielle. Cette destruction croissante des ressources naturelles et de l'humain s'opère sous le joug d'un *"fondamentalisme technicien"* qui continue de faire croire que tout peut se résoudre grâce aux avancées de la science et de la technologie. Ce fondamentalisme est complètement aveugle vis à vis des maux de la civilisation industrielle. La *pensée éclatée* fait son jeu et laisse l'Homme moderne dans l'illusion d'un progrès continu. "*Nous vivons*, écrit E.Morin, *sous le règne de la pensée compartimentée qui empêche de voir les interactions*"[118].

Face à ces handicaps qui empêchent d'anticiper les dangers et les risques sociaux et écologiques du système industriel, la réforme de la pensée s'avère être une nécessité vitale. Le tout technique n'est plus soutenable. La prise de conscience se fait jour sur le caractère non durable du progrès tel qu'il a été défini et mis en oeuvre par la culture du capitalisme.

---

115 E. Berns "*Économie et Passivité..* " op. Cit. p.6

116 S. Latouche : "*La mégamachine*" Ed. La Découverte - Paris 1995

117 G. Rist, M.D. Perrot et F. Sabelli : "*La mythologie programmée*" op. cit.

118 Edgar Morin "*Pour une politique de civilisation*" Europe 99 Projet de civilisation Maison Grenelle 14 Juin 1995

En fait, "*nous assistons*, nous dit Emmanuel De Kadt, *au début du déclin de la domination absolue de la culture de la modernité*"[119].

Emmanuel De Kadt, à sa façon aussi, met en évidence les limites civilisationnelles de la société industrielle. Il prend comme cas empirique de sa démonstration théorique la problématique de la santé. A l'image des autres systèmes de la modernité, l'auteur souligne que le système bio-médical est essentiellement basé sur l'impératif technologique et le professionnalisme médical[120]. La rationalisation technique y envahit le corps humain. Ce dernier est découpé en "*rondelles*". Et chaque organe de l'organisme humain fait l'objet d'une spécialité. Fidèle à la vision cartésienne, la conception médicale moderne compare les organismes vivants (animal ou non... l'Homme est aussi un animal) à des machines qui marchent tant bien que mal grâce à l'agencement de leurs éléments constitutifs. Ce type d'approche peut être utile. Mais, il ne doit pas être exclusif. Toutes les maladies du corps et de l'esprit humains ne peuvent être traitées avec des démarches parcellaires. L'individu est constitué d'organes sans s'y réduire. Et il ne peut être isolé aussi de son milieu de vie. E.De Kadt écrit à ce sujet : *"le modèle bio-médical isole l'individu de son environnement physique et social, alors que, souvent c'est là que se trouvent les causes les plus profondes de sa mauvaise santé*"[121].

Maladies et santé sont donc imbriquées dans le site ! Dans de nombreuses situations c'est sur l'organisation et l'environnement que crée la société qu'il faut agir. Il y a la cause et les effets. Souvent, on ne traite que ces derniers au lieu d'agir sur les causes qui concourent au développement des maladies. Le somnifère agit momentanément sur le stress mais non sur la civilisation du stress ! Chaque société a donc ses maladies et ses manières de les traiter. C'est ce constat qui amène Emmanuel De Kadt à souligner la forte compatibilité entre les cultures et les savoirs faire médicaux. Ainsi, même si la médecine moderne s'est relativement répandue sur le globe, il n'en demeure pas moins que dans les pays du sud, les pratiques médicinales endogènes restent prépondérantes y compris dans les espaces urbains. *"La médecine traditionnelle*, écrit l'auteur, *constitue la première, voire la principale, source de*

---

119 E. De Kadt : L'enjeu culturel, les contraintes et les chances de la santé dans un contexte international (pp. 149-173) in "*La culture, otage du développement* ? " p155 S/D Gilbert Rist - L'harmattan 1994 - Paris 1994. Voir aussi notre commentaire de cet ouvrage dans la revue canadienne d'étude du développement R.C.E.D. Vol. XV n°2, 1994 Ottawa

120 Ibid p.155 et suivantes

121 Ibid p.15

soins"[122]. Cette permanence résulte de nombreux facteurs tant économiques que socio-culturels. De point de vue de l'analyse culturelle, le maintien de ces pratiques est dû au fait que les "tradi-praticiens" (guérisseurs, sorciers,...) et le patient partagent les mêmes sites de croyances. Leurs proximités physiques (ils vivent les mêmes conditions de vie) et spirituelles (de repères culturels similaires) créent des symbioses qui semblent dans de nombreuses situations, porteuses d'une meilleure efficacité que les modèles parachutés.

Par opposition à la diversité des sites culturels du monde, la civilisation techno-industrielle veut imposer partout, les *mêmes caractéristiques*. Pour ce faire, elle use de la science et de la technique. Mais face à ce projet de destruction, "*La culture*, nous dit Ratchik Avakov, *est éternelle, elle apparaît en même temps que l'homme*"[123]. En un sens, la culture est humaine et la rationalité de la méga-machine[124] est inhumaine. C'est donc l'émotion, le sentiment, l'identité... d'un côté. C'est l'anonymat, l'abstraction désincarnée, l'agressivité... en fin de compte un non lieu de l'autre. Le développement techno-industriel détruit les cultures. Dans ses versions les plus avancées, la modernité fabrique de l'anti-culture et de l'exclusion[125]. Pour R. Avakov, la culture est à la fois une victime et un otage du système industriel. Il écrit, en substance : "*Cette attitude anti-culturelle, cette animosité envers la culture, cette absence du culturel dans la structure de la civilisation techno-industrielle ont conduit celle-ci à se retourner contre elle-même et à s'engager dans un processus sans issue et inhumain*"[126]. Pour cet auteur, comme pour S. Latouche, cette hypothèse est généralisable à toute la planète compte tenu de l'occidentalisation du monde[127]. Ratchik Avakov expérimente sa critique de la civilisation techno-industriel sur le développement historique de la Russie. Il découpe ce dernier en plusieurs étapes de la période pré-révolutionnaire (début du siècle) à celle de la dislocation du système soviétique. Une telle périodisation semble utile puisqu'elle montre qu'à chaque phase, les relations entre la culture et le modèle techno-industriel se sont organisées sur des modes différents. Ce qui dénote une variété de régimes de parcours quant aux fonctions accordées à la culture dans l'évolution historique du pays des cosaques. L'auteur démontre ainsi que l'identité russe a fait l'objet de maintes

---

122 Ibid p.153

123 R. Avakov "*La culture face à la civilisation techno-industrielle. Le cas de la Russie*" pp. 175-190 in "La culture, otage..." op. cit. p175

124 Voir les derniers développements de la pensée de S. Latouche: "*La mégamachine* op. cit.

125 Voir certains passages de l'ouvrage de S. Latouche qui s'intitule "*La planète des naufrages*" Ed. La Découverte - Paris 1991. Voir nos commentaires à ce sujet dans le R.C.E.D. Vol. XIII n°2 - 1992

126 R. Avakov : "*La culture face...* " op. cit. p.176

127 Voir S. Latouche "L'occidentalisation du monde" Ed. La Découverte - Paris 1989

manipulations de la part des élites des gouvernements successifs. A ce niveau, le tsarisme, le marxisme et le "borisme" sont de la même veine. La Russie est toujours confrontée au même problème, celui de sa modernisation. Pour Stolipine (chef des réformateurs sous le tsarisme) la solution c'était la réforme et pour Staline c'était la Révolution.

La réforme de Stolipine, contrairement à la révolution de Staline, consistait à faire évoluer la société russe sur le modèle de *Zemstro*, principe qui cherchait à mouler la modernité dans l'ethique et les traditions russes. Ce qui aurait eu comme conséquence de renforcer le pouvoir économique et culturel de la paysannerie. En tombant sous le joug du Stalinisme, cette voie est abandonnée. Pour Staline, la Révolution est synonyme d'un développement scientifique et technique illimité. *"La technique décide de tout"* est une formule stalinienne bien connue. Dans la perspective de l'analyse historique que nous propose R. Avakov, l'avènement de la révolution a supprimé la bifurcation qu'offrait potentiellement la civilisation rurale ; et la modernisation bureaucratique a conduit au naufrage des sociétés soviétiques que l'on connaît. L'hypothèse que l'auteur retient à partir du parcours historique de la société russe c'est qu'une modernisation authentique d'un pays ne peut pas se faire sans tenir compte de ses traditions authentiques. Finalement, R. Avakov oppose dans sa démarche deux modèles d'évolution : l'un est qualifié de techno-centriste et l'autre de culturo-centriste. Le premier procède par uniformisation donc par destruction, le second sauvegarde la diversité et les échanges dans la différence et le respect des identités des mondes possibles qui peuplent notre monde.

C'est avec une sensibilité voisine que Serge Latouche[128] expose sa vision de la modernisation dans le même ouvrage collectif que R. Avakov. A son tour, il dévoile le caractère rebelle des pratiques sociales par rapport à un modèle unique, celui de la méga-machine économique. De cette façon, il refait surgir les paradoxes et les ambiguïtés de fait de l'occidentalisation du monde. Sa critique de l'idéologie de la société moderne souligne que *"le triangle" enchanté " : modernité, développement - occidentalisation"* est plein d'antinomies. En magnifiant *"la grande société moderne"*, les idéologue du marché et du progrès passent sous silence les contradictions qui la minent. Pour Serge Latouche, la société du capitalisme est assimilable à une machine qui produit de l'exclusion sociale au Nord comme au Sud. Face à ce mécanisme implacable, les valeurs démocratiques (Égalité, Liberté, Droit de l'Homme...) sont

---

128 S. Latouche *"Modernité - Développement - Occidentalisation : Les pièges d'une pseudo-universalité"* in "La Culture, otage... "op. cit.

poreuses. Elles ne servent qu'à faire croire que le plus grand bonheur pour le plus grand nombre est possible. Les faits montrent plutôt et nettement le contraire. L'auteur a l'embarras du choix. La vitrine occidentale craque de partout (injustices, chômage, exclusion...). Dans ces circonstances, "*le contraste*, écrit l'auteur, *est total entre la prouesse technique et le mépris de l'homme*"[129]. La misère semble, en effet, s'accroître avec les innovations techniques et scientifiques mises en oeuvre par la grande société de compétition économique. Ce qui, selon S. Latouche, importe dans ce système c'est de dominer, de concurrencer, de contrôler... d'accroître ses parts de marché. Ce qui se met en place, c'est toujours pour le profit. Le progrès des techniques s'y attelle. L'homme est complètement perdu de vue. L'économie a gangrené la morale, il n'y a plus de morale. C'est un monde gouverné par l'utilitarisme. "*Suivre son intérêt*, écrit l'auteur, *devient l'impératif catégorique de la modernité*"[130]. La croissance d'une telle société engendre des inadaptés, en tout genre[131]. La pauvreté s'accroît et se modernise. Détresse pour les uns et stress pour les autres, telle est la misère de la richesse des nations "avancées". Ces réalités là contredisent les deux fictions de la méga-machine que Serge Latouche souligne: "*Tout le monde peut gagner*" et "*tout le monde peut exporter plus qu'il n'importe*"[132].

VI - CULTURES ET DÉVELOPPEMENT : DES RELATIONS COMPLEXES

Les relations entre les cultures et le développement véhiculent de nombreuses complexités qui ne sont pas toujours faciles à éclairer avec nos actuelles perceptions et conceptions. Deux anthropologues avisés en la matière, Marie Dominique Perrot et Gilbert Rist, soulignent, dans leurs contributions respectives, la portée de ce problème[133].

Selon M.D. Perrot, la culture et le développement, la dimension culturelle du développement, le développement culturel, la culture du développement, le développement de la culture sont des notions que l'on utilise à tort et à travers. Pire

---

129 Ibid p.89

130 Ibid p.91

131 Ibid p.94

132 Voir p.95

133 Marie Dominique Perrot : "*A propos du culturalisme : du super-flou au superflu* ? " Gilbert Rist : Des sphinx, des licornes, et autres chimères... Trois approches des relations entre culture et développement face aux pratiques sociales". Ces deux articles font partie de l'ouvrage collectif dirigé par G.Rist : "La culture. Otage du développement ?" L'harmattan 1994

encore, leurs usages conduisent même à légitimer toutes sortes de racismes, d'exclusions et de violences. Je te reconnais pour t'exclure ! "*La différence peut servir à discriminer, à dominer ou même à exterminer*" nous dit M.D. Perrot[134]. Le même raisonnement peut aussi être tenu sur les usages possibles de l'uniformité. La logique sélective de l'économie de marché en fournit une parfaite illustration. La différence et l'uniformité sont donc manipulables. Il y a donc toujours ambivalence. La différence, par exemple, peut être une source de richesse humaine comme elle peut être une source de domination des uns par rapport aux autres."*La différence n'a pas de valeur en elle-même,* écrit l'auteur, *mais son existence est incontournable*"[135]. Ce qui devient essentiel c'est la manière d'approcher la diversité. Ce terrain est glissant, la prudence est de mise. Ce qu'il faut donc imaginer c'est une pédagogie capable de créer les conditions d'un échange dans l'autonomie et le respect des identités des sujets impliqués. La réponse à ce défi n'est pas simple dans la mesure où nous avons affaire à des univers enchevêtrés et dynamiques.

En fait, comme le montrent tous les auteurs qui ont contribué à l'ouvrage : *"La culture. Otage du développement"*, les systèmes culturels ne sont pas des entités figées. Ce sont des processus aléatoires d'adaptation, en somme indéterminés. Au moment même où on les fixe, ils sont déjà ailleurs. C'est cette plasticité qui amène, M.D. Perrot à voir dans les valeurs culturelles des solutions de caractère *"instable"* aux problèmes contextuels qui se posent aux acteurs. A travers une étude de Monder Kilani sur une oasis du Sud tunisien, M.D. Perrot met en évidence le fait qu'il n'y a pas lieu de parler d'obstacles ou de résistances au changement. En effet, comme tous les hommes de notre planète, ces oasiens ne sont pas des "*martiens*". Le comportement de leur micro-société répond aux exigences de leur site et à celles de son environnement global. Dans cet enchevêtrement, leur organisation sociale, comme celle de tous les groupes humains examinés dans notre programme de recherche, avance dans l'avenir sur la base d'une réinterprétation du passé et des contingences de toute nature du site oasien. Dans l'interprétation de M.D. Perrot de cette micro-dynamique sociétale, il n'y a ni obstacle, ni résistance mais adaptation perpétuelle. L'importance du processus d'adaptation l'amène à suivre Jean Loup Amsell lorsque ce dernier conçoit la culture non pas comme un simple héritage mais comme une élaboration éminemment contemporaine[136]. En ceci, ils rejoignent la théorie des "*cultures communes*" de E. Leroy exposée dans ce

---

134 M. D. Perrot "*A propos du culturalisme...*" op. Cit. p.36

135 Ibid p.36

136 M.D. Perrot op. cit. p.38 et suivantes. Face au caractère dynamique des entités culturelles, nous sommes tenté de dire qu'il n'y a rien à fixer, tout circule. Le changement, expression d'une adaptation, est dans la nature des choses.

même ouvrage. Les cultures communes sont des repères collectifs que se fabriquent les acteurs sur la base du passé et de leur culture native afin de répondre aux problèmes du présent. C'est sur cet aspect des choses que M.D. Perrot écrit que "*Cette façon d'envisager la culture oblige sans doute les culturalistes, qui en auraient une conception trop fixiste ou trop fétichiste, à adopter une position plus réaliste et plus dynamique*". [137]

En effet, toutes les sociétés humaines sont ouvertes et changeantes à un degré ou un autre. Ce qui diffère d'un site à au autre c'est la manière dont s'opèrent ces changements. En d'autres termes, il n'y a pas que la société de Karl Popper et des économistes du marché qui soit ouverte. Comme nous le montrons avec la méthode des sites, toutes les organisations humaines sont à la fois ouvertes et fermées. Ce qui veut dire qu'elles font des choix de par la nécessité qu'impose le changement de leur environnement. Et chacune d'elles à une manière singulière compte tenu de son parcours. Le défi posé est surtout celui de ne pas les : "*enfermer dans une logique d'ouverture*"[138] qui nie totalement leurs identités. Car on "*ne devrait pas faire passer toute différences pour une survivance et c'est bien là le risque encouru. Toutes les sociétés cherchent à la fois à rester elles-mêmes et à changer*"[139]. Afin de ne pas casser ces mécanismes d'adaptation et d'évolution, il est impératif d'abandonner la pratique de la modernisation par "*paquets*" dont nous avons retracé les effets pervers au cours de cette recherche. En réalité, tout se passe comme si les tradition d'un site humain quelconque fonctionne comme un terreau, un humus sur lequel des changements féconds peuvent s'opérer à condition d'abandonner le modèle unique programmatique.

Chaque site sauvegarde sélectivement ses coutumes et ses normes de vie pour mieux affronter le changement. Ce fait est incontestable. Quotidiennement, les organisations humaines le reproduisent. Ainsi, la modernité, pour qu'elle prenne, a besoin de ce qui, parfois, nous paraît être son contraire : la tradition. L'expérience montre, en effet, qu'une modernité meurt sans moeurs. Ce sont ces derniers qui lui donnent une consistance en l'enracinant dans le site. Dans le cas contraire, elle est éphémère. Dans ces processus de mixage, continuités et discontinuités se mêlent de façon inextricable et variée selon les contextes. C'est ça la différence et rien d'autres.

---

137 Ibid p.39
138 Ibid p.42
139 Ibid p.42

Qui cherche une "*purification hypothétique*" débouche sur des purifications dangereuses. "*C'est dans la nature de la culture*, écrit M.D.Perrot, *d'être métisse*"[140].

Ce qui fonde l'idée que dans les ordres sociaux la variété est sous-jacente à leurs évolutions apparentes. C'est elle qui leur confère leurs souplesses donc leurs adaptabilités. La diversité dont il est question paraît incontournable et même indomptable. G. Rist dans son étude sur les relations entre les cultures et le "développement" montre bien que face à la force de la diversité, les institutions internationales qui tentent de récupérer le thème de la dimension culturelle du développement se retrouvent prisonnières d'un certain nombres de paradoxes. En effet, prenant le train en marche de la culture, elles prétendent préserver la diversité des cultures tout en faisant la promotion du "développement". Autrement dit, l'enjeu caché des opérateurs officiels (UNESCO, Banque Mondiale...) n'est pas la condamnation du système dominant du développement mais la manière d'instrumentaliser les cultures afin qu'elles acceptent d'abdiquer voire d'épauler le développement. On ne recherche pas une nouvelle civilisation alternative à celle du développement. C'est toujours ce dernier, qui, cette fois-ci, avance de manière masquée. La référence à la diversité culturelle reste un simple rajout, l'appendice d'un paradigme pan-économique en crise non seulement au Sud mais aussi dans ses vieilles patries industrialisées du Nord de la planète. Des manipulations actuelles des cultures, G. Rist tire la conclusion suivante : "*La culture devrait alors être comprise comme le (re)vêtement du "développement", chargée de lui donner une "couleur locale" et de le rendre acceptable à l'ensemble des sociétés. Ce qui présuppose que le "développement" soit libre de toute attache culturelle et suffisamment malléable pour s'adapter à des traditions culturelles multiples ; par delà cette double condition, cela revient donc à proposer son universalisation de fait. Ainsi, l'intérêt porté à la culture masque celui, plus fondamental, que l'on accorde au "développement" considéré comme souhaitable et nécessaire*"[141]. Et ce n'est pas en déclarant que le développement doit être au service de l'Homme que l'ensemble des paradoxes soulignés par G. Rist seront résolus. Compte tenu de la variété des "mondes possibles" dans lesquels les hommes vivent concrètement, l'Homme tout court ne veut rien dire ! Il y a autant de définitions de l'Homme que de conceptions du monde. La manière qu'a G. Rist de poser le problème conduit, en toute logique, à concevoir le développement lui-même comme une conception culturelle particulière. C'est dans cette perspective que le développement

---

[140] Ibid p.47

[141] G.Rist : "*Des sphinx, des licornes et autres chimères...*" op. Cit. p.50

(économique) se laisse aussi appréhender comme le produit direct de la culture du développement.

L'expérience montre que le "développement" est éphémère lorsqu'il est exporté sous forme d'un vulgaire modèle économique. Dans toute sa profondeur, l'économie capitaliste peut se mondialiser sans exporter son authentique dynamisme. Le sens qui lui a donné naissance n'accompagne pas les transferts de son modèle. De plus, celui-ci se heurte à d'autres pratiques sociales dont le sens implicite ne correspond pas forcément au modèle imposé. En réalité, la coutume est reine sur son territoire. Et le monde des coutumes est mosaïque, sa diversité est infinie. De ce bouillon de cultures en perpétuelle recomposition, le développement comme modèle unique programmatique ne sort jamais indemne. Les histoires plurielles des peuples et des milieux se chargent de *le rendre méconnaissable* (expression de G. Rist). Pour cet auteur, le "développement" même maquillé avec les habits de la culture ne peut réussir car l'habit ne fait pas le moine ! En d'autres termes, les cultures locales ne s'instrumentalisent pas. Elles resteront partiellement ou totalement rebelles aux impératifs du développement entendu comme modèle économique unique. C'est le prix de leurs autonomies. La stabilité des cultures est aussi une réalité évidente. Elles peuvent composer sans céder sur ce qu'elles estiment être leurs fondements. Dans l'introduction de l'ouvrage "La culture, otage du développement" G. Rist écrit, à juste titre : "*Si l'on peut en effet multiplier partout les signes du "développement, il ne s'ensuit pas qu'ils fassent sens*"[142]. C'est aussi à la même conclusion qu'arrive Mondher Kilani[143] en mettant en évidence les limites de l'anthropologie du développement. De son point de vue, la reproduction du modèle des pays industrialisés tel quel dans les pays du Sud est une chimère. Face à cet incapacité, l'anthropologie du développement est d'aucun secours. Au contraire, l'anthropologie du développement est même un contre-sens selon cet auteur. De son point de vue, l'anthropologie ne peut éviter les pièges de la vieille ethnologie coloniale qu'en cherchant à pratiquer une distanciation vis à vis de toutes les cultures. La véritable anthropologie recherche les profondeurs d'un *lieu* pour en dessiner la cohérence et le sens singulier sans lui imposer un modèle, des jugements de valeurs. En s'intégrant à la sphère du développement, l'anthropologie court un risque réel d'être contaminée par l'urgence source d'une ignorance des mécanismes profonds du changement social des groupes de populations. C'est cette perspective aplatissante que condamne M. Kilani. En devenant une boîte à outils pour les développeurs,

---

142 G. Rist op. cit. p.6

143 Mondher Kilani : "*Anthropologie du développement ou développement de l'anthropologie ? Quelques réflexions critiques*" in "La culture Otage..." op.cit.

BU LILLE 1

l'anthropologie appauvrit considérablement ses capacités à restituer le sens caché des pratiques des communautés de base qu'elle prétend écouter, accompagner et même émanciper.

Dans cette perspective instrumentale, l'anthropologue, derrière la légitimité du terrain, ne peut pas s'empêcher de se terrer dans son modèle de valeurs. Même s'il écoute, l'anthropologue de développement s'écoute, procédure que l'économiste économise d'emblée. Marquée par les valeurs de son site natif, l'anthropologie du développement est dans l'incapacité de décrypter le *"point de vue de l'autre"*. Dans l'hypothèse où elle le peut, elle ne peut plus être une anthropologie du développement. Elle acquiert ainsi le statut d'une anthropologie interculturelle *sur* le développement. Autrement dit, ne faisant pas du développement, mais réfléchissant *sur* le développement , l'anthropologie peut sauvegarder un *"minimum de neutralité"* dans son rapport à la complexité des interactions culturelles et économiques. En fait, c'est en étant à l'extérieur du paradigme du développement que l'anthropologie est susceptible d'identifier ici et là les anomalies et des désordres sociaux qui accompagnent son application aveugle. Là est l'originalité de l'anthropologie par rapport aux autres sciences du développement.

CONCLUSION DU CHAPITRE III

L'approche interculturelle déployée dans ce chapitre a eu pour finalité essentielle de faire émerger la complexité des relations existantes entre les pratiques économiques et les cultures. Dans l'analyse du cas "européen" nous avons tenté de montrer que la culture du développement est une sorte de tradition qui motive en profondeur le dynamisme économique et technologique dont ont fait preuve les pays européens. Dans cette perspective où le capitalisme des économistes apparaît comme un simple résultat d'une maturation culturelle et historique, les pratiques actuelles du développement dévoilent ainsi toute leur pauvreté. Guidées par le *"complexe technocratique"*, elles escamottent, en effet, l'incontournable problème de la diversité des systèmes de valeurs et de motivations. En raison des découpages disciplinaires effectués sur l'expérience sociale de l'Occident moderne, l'approche économique s'arrête aux signes extérieurs du dynamisme économique de la société industrielle. Consignés dans des modèles de développement, ces signaux ne stimulent guère l'adhésion et la motivation des acteurs appartenant à des milieux ayant d'autres trajectoires culturelles et historiques que celle des pays aujourd'hui industrialisés. De ce fait, vidés de leurs substances sociales, les

modèles économiques de développement transférés vers les pays du Tiers-Monde contribuent rarement à la réalisation des effets escomptés. Au contraire, les expériences en la matière montrent que dans la plupart des cas, le *"développement mimétique"* s'apparente à une *"carosserie sans moteur"* telle est l'une de nos principales conclusions. En étant imposées, les modèles et les projets de développement se heurtent aux résistances des sites d'accueil. C'est cette limite des pratiques dominantes du développement qui nous a poussé à nous concentrer sur les intéractions Cultures et Economie. Ce qui nous a conduit, dans ce même chapitre, à jeter les bases d'une analyse interculturelle des catégories économiques et à mettre en évidence, dans ce sillage, les ressemblances et les différences entre le colonialisme et le "développement indépendant". A un certain niveau, la relation Nord-Sud est restée la même : d'un côté le dynamisme, de l'autre l'inertie. Tout se passe comme si le Sud est condamné à être un simple marché du Nord et une réserve de ressources naturelles. A leur tour, ces mêmes ressources naturelles sont soumises à une érosion compte tenu du caractère destructeur du système industriel dominant. Comme nous le montrons dans la troisième étape de ce chapitre, le développement repose sur la mythologie fondatrice de la société industrielle celle d'une maîtrise et d'une accumulation matérielle illimitées. Autrement dit, le bonheur humain y est associé à une multiplication des besoins. Et l'économie du capitalisme en a vraiment besoin pour fonctionner. Elle ne marche qu'avec le marché, et le plus étendu possible. Tout ceci est aussi contenu dans la culture du développement de la société industrielle. Au bout du compte parler d'un *"développement durable"* est une contradiction dans les termes puisque le mode de fonctionnement du système industriel n'a pas pour rationalité essentielle de limiter les besoins et d'économiser les ressources de l'environnement. Face à ces contradictions fondamentales, les corrections techniques que tente d'apporter l'économie de l'environnement sont d'un faible impact.

L'analyse que nous avons faite des *"ambiguités de l'alliance Economie-Ecologie"* montre bien que le *"Développement durable"* demeure un *"arrangement technocratique"* qui ne va pas aux véritables causes de la crise écologique de la société industrielle mondiale[144]

---

[144]En réalité, l'ordre des choses ne changerait en profondeur que si toutes les cultures et toutes les conceptions du monde, encore dominées par le système économique mondial, puissent s'exprimer sur leur manière de concevoir le *"bonheur humain"*. Celui-ci ne se confond nullement avec la maximisation du produit national brut y compris dans les vieux pays industriels. En réalité, le produit intérieur brut renvoie à une conception du monde particulière. Celle de la culture du développement. Celle-ci n'est pas l'unique impératif universel. Dans la vie concrète des hommes, il y a toujours une pluralité de "mondes possibles". Ainsi, d'un site arabo-musulman, le PIB, à travers les méga-systèmes du développement sera perçu comme un processus qui occulte la PIB (Personnalité Islamique de base). PIB contre PIB ! Ce n'est donc qu'avec le respect et l'enrichissement mutuel que l'on peut tempérer l'excès de chaque conception du monde sur les autres. Comme le suggère la rencontre internationale "vivre avec la Terre" à laquelle nous avons participé : la recherche d'un horizon commun pour l'Humanité présuppose aussi le respect de sa diversité (voir notre commentaire des Actes de ce colloque paru dans Tiers-Monde TXXXV n° 137 Janvier-Mars 1994). Lors de ce

Pour Raimon Panikkar, philosophe du pluralisme, *"la situation du monde nous oblige à une réflexion radicale"*[145]En conséquence, il devient nécessaire de se libérer de l'inertie des institutions, des connaissances ordinaires, de la matière pour voir d'une autre façon les dégâts du progrès. Certes, *"Les conversions sont pénibles, mais elles sont, également libératrices"*[146]La multiplication des anomalies du capitalisme au Nord comme au Sud fait de sa crise une crise civilisationnelle. Face à celle-ci l'alternative est, par essence, plurielle, ou elle n'est pas. Car nous dit notre philosophe *"La situation est sans issue si l'espérance est seulement linéaire"*[147] Il n'y a donc pas une réponse mais des réponses aux défis de la méga-machine[148] Et c'est cette voie que nous avons tenté de promouvoir particulièrement dans ce chapitre portant sur le développement face aux cultures et à la diversité en général.

---

congrès un indien Mohawk du Canada souligne qu'il faut *"Apprendre à se connaître"* car, chaque monde,nous dit-il, à son propre *"chemin symbolique"* ("symbolic way"). C'est avec cette vision pluraliste qu'il décrit la conception imaginaire qu'a sa communauté de la terre, de la nature et du cosmos dans son ensemble. Dans cette conception la terre est notre "mère" mais non un réservoir de ressources exploitable à merci. La culture Mohawk nous dit *"we call our earth our mother" "the mother of all life" what a wonderful mother !"*. (voir Actes du Colloque "Vivre..." op. Cit p. 19 et suivantes). La formule *"Our minds are one"* revient souvent dans l'argumentaire Mohawk.Elle exprime un désir de communion et d'harmonie entre les humains et entre eux et l'univers, en somme la recherche d'un site symbolique de dialogue. Cette espérance existe même si le "créateur" a dit aux Mohawk : *"I made a little bit of a mistake when I made humans"* (p. 25). Les éthiques et les cultures ont, cependant, toujours tempéré les penchants destructeurs des hommes, entre eux et dans leurs rapports à la nature. Dans l'approche Mohawk, contrairement à la conception instrumentale de l'univers qui cherche à percer tous les mystères qui nous entourent, les cultures des peuples indiens fonctionnent sur la croyance que ces mystères protègent les humains. Cette *"valeur réactualisée"* peut aider l'Homme moderne à mieux *"maîtriser sa maîtrise"*. Là, l'échange interculturel devient un moyen de rapprochement. Dans sa conclusion, l'orateur Mohwak a comparé, dans un langage imagé, l'Humanité de toutes les couleurs et de toutes les cultures à un magnifique jardin de fleurs. Et pour rester en droite ligne des philosophies autres que celle qui est à la racine de la culture du développement et de l'accumulation illimitées, il faut s'attacher à sauvegarder la nature et les cultures car elles sont des "réservoirs" de diversités indispensables pour l'Humanité". A l'image du discours critique Mohawk que nous avons restitué, il faut considérer que si le travail est le père de et la nature, la mère de toutes les richesses, l'un ne peut aller sans l'autre. La mère des richesses est donc à respecter pour pouvoir continuer à la mettre à contribution durablement. Il faut même en accroître la diversité génétique comme nous l'enseigne les micro-agricultures indiennes des Andes. Voir Julio Valladolid Rivera (agronome) : "Nourrir la diversité de la vie..." in Inter Culture op. cit.

145 Raimon Panikkar : "L'exploration philosophique du développement durable. Questions fondamentales" Conférence d'ouverture du Congrès "Vivre avec la Terre". Actes du Colloque op. cit. p. 27.

146Ibid p. 27

147R. Pannikkar "L'exploration..." op. cit p. 37

148 Voir l'analyse critique que fait S. Latouche des périls de la techno-science : "La mégamachine. Raison économique et mythe du progrès". La Découverte Paris 1995.

"Les limitations sérieuses au pouvoir de prévision des modèles dans la théorie économique résultent des mouvements irréguliers (ou de nature stochastique) des variables, de leur grand nombre, de l'imprécision de leurs frontières, et surtout de l'habitude qui consiste à laisser de côté des facteurs non économiques souvent cruciaux"[1]

CHAPITRE 4

ECONOMIE ET CULTURES DANS LES DYNAMIQUES INFORMELLES

1 Stanislas Andreski - "Les sciences sociales" Sorcellerie des temps modernes" - PUF 1974 p. 195

INTRODUCTION

Cette investigation sur l'"informel" et le formel dans les économies en développement vise avant tout à montrer la nécessité qu'a la science économique de s'ouvrir aux autres domaines de l'homme. Les modèles de développement engendrent des *"inerties locales"* dans la mesure où leurs postulats et par là même leurs cohérences internes sont fermées aux réalités concrètes des micro- sociétés du tiers-monde. En conséquence, la théorie économique est dans l'obligation de s'adapter à la diversité des contextes en améliorant ses instruments et en s'ouvrant aux spécificités mentales locales. Les micro-dynamismes des économies informelles ne peuvent être accompagnés de l'intérieur qu'avec ce double effort [2].

Dans une première section, nous montrerons les difficultés de la codification et les limites des politiques de stimulation des *"dynamiques informelles"* dans les économies en développement. A partir de ce terrain, nous proposerons, par la suite, un schéma d'interprétation sur les fonctions spécifiques du secteur formel et du secteur dit non structuré d'une économie "sous-développée". Ce faisant, nous mettrons aussi en évidence le rôle des cultures et des micro-histoires dans le dynamisme des organisations économiques informelles. C'est avec ce même esprit que sera abordé dans une seconde section le dynamisme commercial dont font preuve les Soussis (Berbères du Sud-Marocain). La description de ce micro-dynamisme éthno-économique a pour but de consolider les arguments de notre démarche sur l'importance des facteurs de l'environnement que néglige l'analyse économique conventionnelle : culture et cohésion du groupe, trajectoire et histoire locale, rôle économique des valeurs de groupe...

---

2 Dans ce chapitre portant sur les "dynamiques informelles", nous nous appuyons essentiellement sur des communications que nous avons eues l'occasion de réaliser dans le cadre des Ateliers Internationaux de Recherche du Réseau Sud-Nord. Ces mêmes contributions ont été publiées dans des revues étrangères. Voir H. Zaoual : "The Economic System of the Soussi : A. Berber People of Southern Morocco" The European Journal of Development Research. Vol.2 Number 1 June 1990. Frank Cass. London, pp 59-64. Le contenu de la 1ère section de ce chapitre a été publié sous le titre : "Inertie du formel et vitalité de l'informel en économie du développement "Les Cahiers du CEDAF-ASDOC n° 3-4. 1992 pp. 263-277. Centre d'Etude et des Documentation Africaines - Bruxelles La section 2 reprend la version française du texte sur "l'économie des Soussis. Tandis que la 3ème section de ce chapitre est une version d'un article intitulé : "Remise en cause de la rationalité "close" en économie" paru dans la revue marocaine de Droit et d'Economie du développement n° 24 1991, Casablanca. Texte repris dans Quid Pro Quo n° 19, Nov 1994, pp. 28-35, Bruxelles.Cette dernière section intègre aussi une version légèrement modifiée d'une communication intitulée : "La querelle des sens : le Tiers-Monde joue aux dés" faite dans le cadre d'un colloque international sur le thème : "Towards the understanding of the implicit meaning of local practices" Réseau Sud-Nord - Glasgow 13-18 september 1990.

En effet, il y a un aspect qui a toujours été négligé dans les études sur le secteur dit "informel", c'est le rôle "économique" des cultures locales dans sa formation et son dynamisme. L'examen du problème sous cet angle est important dans la mesure où ses modes de fonctionnement s'enracinent dans les tissus sociaux locaux. Au-delà d'un certain seuil, les catégories "techniques" issues du capitalisme n'ont plus cours et les experts découvrent que le phénomène est rebelle à une marche vers le développement des *"rapports capitalistes"*. Ca ressemble à du capital notamment la petite production marchande mais ce n'est pas du capital ! A travers, l'exemple de l'ethnie soussie du Maroc nous montrerons comment des phénomènes à caractère économique se produisent à partir d'une synthèse entre les *"moteurs symboliques des traditions"* (histoire, mentalités, valeurs, éthnicité.....) et le maniement commercial des marchandises produites localement ou venues d'ailleurs.

Les soussis sont des commerçants dynamiques, ce fait est bien connu au Maroc mais, il est rarement évoqué par la littérature qui s'intéresse à l'économie et de manière générale aux problèmes de la société marocaine. C'est un sujet par excellence "informel" y compris du point de vue de la connaissance instituée. Sans doute, les impératifs de l'unité nationale du royaume du Maroc exerce une censure inconsciente sur ces questions d'éthnicité même si elles peuvent nous éclairer sur la manière de procéder en économie pour l'intérêt de tous. Pourtant l'approche des micro-sites culturels éthniques ou de fait présente un grand intérêt pour le progrès de l'analyse économique des pratiques locales. C'est cette nécessaire articulation cultures/Economies qui nous amènera, par la suite, dans une troisième section, à identifier les apports possibles de l'ethno-méthodologie à une démarche économique plus ouverte sur les croyances et les pratiques des acteurs. Ce n'est que de cette façon que leurs systèmes culturels sont mobilisables en faveur d'un *"dynamisme économique authentique"* [3].

3 Voir S.A.R. Hassan Ibn Tabal, Prince héritier de Jordanie. Communication au Moussem culturel d'Asilah (Maroc) IFDA Dossier 71 May/June 1989. L'auteur note, à juste titre, qu'"*en l'absence de la culture qui donne sens, l'opération de développement est sans sens*". p. 24.

"L'informel constitue le plus grand réservoir de capacité d'adaptation et d'invention qui existe dans les pays en voie de développement"[4]

SECTION 1

INERTIE DU FORMEL ET VITALITE DE L'INFORMEL

[4] P. Harrison cité par Penouil et Lachaud "Le développement spontané : les activités informelles en Afrique" Ed. Pedone, Paris, 1985.

I - VITALITES ET AMBIGUITES DES DYNAMIQUES "INFORMELLES"

A - Genèse et méthodologie du problème

En 1971, K. HART[5] faisait remarquer que les "systèmes économiques" des pays en voie de développement que nous connaissons étaient doublés en milieu urbain par une masse de micro-activités capables de jouer un rôle régulateur dans la régression du chomâge. C'était en fait un nouveau champ d'investigation qui s'ouvrait dans le domaine de la recherche sur les phénomènes de développement. Préoccupé par les problèmes d'emploi, le Bureau international du travail (B.I.T) a été la première institution internationale à saisir ce nouveau thème. Dès 1972, une mission d'étude sur le *"secteur non structuré"* a été mise en place afin d'étudier quelques cas empiriques susceptibles d'induire une "théorie générale anti-chômage" dans les économies du tiers-monde[6] . Les limites du développement combinées à des contraintes immédiates comme l'endettement extèrieur, les explosions et le chomâge urbains... des économies du tiers-monde vont amplifier à partir de 1975 et surtout au début des années 80 les recherches sur le secteur informel. C'est ainsi que ce dernier est devenu le "roi clandestin" de notre époque. Mais, ce revirement de la recherche sur le développement est dominé par des monographies établies ici ou là. Elles nous rapportent une masse considérable de faits qui améliore notre connaissance empirique sans pour autant résoudre totalement les problèmes d'interprétation que posent les *"dynamiques informelles"* à la théorie du développement. Cependant, ces constats servent à montrer que le développement tel que nous l'entendons ne marche pas et qu'une partie grandissante des populations est en dehors des *"abstractions généralisantes"* de son paradigme et qu'elles vivent autrement.

---

[5]K.HART "Informel income opportunitées and urban employment in Ghana". Conférence sur le chomâge urbain en Afrique. University of Dévelopment studies, 12-16 septembre 1971 (reproduite dans le "journal of Modern African studies, 1973 - Vol II p.61-89).

[6]Pour le cas du Rwanda voir la thèse de doctorat de Constantin Napoléon : "l'économie informelle ou la naissance d'une alternative : le cas du Rwanda "Université de Lille I. Juin 1989 (sous la direction du Professeur Serge Latouche C. B Napoléon y expose une évaluation critique du projet d'appui au secteur non-structuré de Kigali.

La "marée de l'informel", dans son ampleur et dans sa diversité, est telle que le consensus semble difficile sur la genèse, la définition et les caractéristiques des économies "informelles" du tiers-monde[7] . Les approches restent multiples. Ainsi, dans le repérage empirique du phénomène, certains auteurs se limitent à des critères tels que ceux de la petite production marchande (micro-entreprises informelles, faiblesse du salariat et de la productivité). De ce point de vue, le secteur informel serait l'ensemble des *"activités à petite échelle où le salariat est très limité, où le capital avancé est faible, mais néanmoins il y a circulation monétaire, vente de biens et services onéreux"*[8].

Une telle conception contribue à réduire déjà, le "secteur informel" à la petite production marchande tout en considérant de manière implicite que sa logique est potentiellement capitaliste. L'expression "capital avancé" en est un signe. Tandis que pour d'autres, la frontière semble plus claire entre ce qui serait "capitaliste" et ce qui ne l'est pas. *" Le "non-capitalisme" n'est plus une branche (l'agriculture), écrit Jean Copans, mais un secteur (l'informel")*[9].

Par ailleurs, d'autres chercheurs se contentent de critères purement formels et produisent ainsi des définitions tautologiques du genre: *"La distinction "structuré-non structuré" est neutre, elle signifie tout bonnement que le secteur non structuré n'est pas structuré"*[10] . Un auteur comme Georges Nihan[11] insiste surtout sur ce qu'il appelle le *"secteur non structuré moderne"* qui serait la partie du secteur informel produisant des biens et services comparable à ceux du secteur formel. Ce qui le rapproche par certains aspects des théoriciens de la petite production marchande. Par contre, William F. Steel fait éclater l'entité "informelle", en deux secteurs : secteur intermédiaire, ce qui correspond à peu près à la notion de "secteur non structuré moderne" et secteur résiduel (petits métiers, productivité marginale nulle...) qu'il oppose à un troisième secteur qu'est le secteur moderne[12] .

---

[7]Cf par exemple Bruno Lautier. " "Les secteurs informels" face à la crise" in "Les salarisations ambigües" Carnets des Ateliers de recherche n° 7 Mars 1986 p.101

[8]Philippe Hugon: "Dualisme sectoriel ou soumission des formes de production au capital" in Tiers-monde TXXI n° 82 - Avril-Juin 1980 p. 237

[9]Jean Copans "Remarques sur la nature du salariat en Afrique Noire" In "Les salarisations ambigues" op. cit. p.14

[10]S.V. Sethuraman: "Le secteur urbain non structuré: concept, mesure et action" Revue internationale du travail. Vol 116 n° 82.

[11]Georges Nihan "Le secteur non structuré. Signification, aire d'extension du concept et application expérimentale" In Tiers-monde n° 82 op. cit.

[12]W.F. Steel "Intensité en capital, dimension de la firme et choix entre emploi et production : l'importance de l'analyse multisectorielle". in Tiers-Monde n° 82 op. cit.

Si l'ensemble des monographies sur "l'informel" ainsi que les tentatives de codification permettent de faire tourner la recherche académique et même de prendre des mesures ambiguës du genre "*projets d'appui au secteur non structuré*", il n'est pas certain que nous ayons avancé dans l'élucidation du problème.

Les raisons en sont nombreuses. Pour quiconque a voyagé dans les pays du Tiers-monde et surtout dans ses métropoles qui se développent de manière désordonnée constatera que ces procédures d'identification sont à la fois insuffisantes et problématiques. La restitution du phénomène par le réductionnisme est illusoire. De par sa nature, ce qui est désigné par l'informel, c'est à dire selon nous, l'anti-modèle, est diffus. Il n'a pas de frontière fixe, il est par essence mouvant. Il épouse la diversité des terrains historiques. C'est ce qui explique son caractère flexible et pénétrant. Même la frontière communément admise entre le secteur dit informel et le secteur formel n'y résiste pas.

Les symbioses "Etat-secteur informel" en sont un exemple extrême. Examinant le cas de l'Angola et de la Guinée, A. Morice fait remarquer à juste titre: *"le secteur des activités informelles est truffé d'Agents de l'État et, réciproquement, la fonction publique est partout un espace où se déploient lesdites activités"*[13] .

Une telle hypothèse est, sans doute, généralisable à l'ensemble des pays du tiers-monde dans la mesure où la notion d'Etat-nation y est aussi ambiguë. Cette entité, modèle du secteur dit structuré, introduite du dehors est totalement gangrenée de l'intérieur par toutes sortes d'activités, de trafics et de détournements... qui n'ont rien à voir avec *"l'État rationnel hégélien"*. Le sabotage des règles les plus élémentaires de son fonctionnement formel est permanent. Le *"tribalisme frauduleux"*, le népotisme, le clientélisme en tout genre exercent dans cet univers les pleins pouvoirs. Dans ce système parallèle, tous les coups sont permis, de la base au sommet. Le statut d'agent de l'État tend à ne servir qu'à ça[14] . Les seules fonctions qui restent à peu près "honnêtes" dans ce système de brigandage sont celles de l'enseignement où il n'y a rien à "gratter". Dans ces conditions générales, la qualité de ce même service public décline en

[13]A. Morice: "Les fonctionnaires et l'économie parallèle: propositions pour un modèle à partir de deux exemples africains, l'Angola et la Guinée "in" les salarisations ambigues". Op. cit. p.32

[14]Pour le cas de l'Angola et de la Guinée voir l'excellente description faite par A. Morice de toute une panoplie d'activités inimaginables dans lesquelles sont impliquees les agents de la fonction publique d'où ils tirent des revenus occultes. Une vérification empirique de certains propos de l'auteur pour le cas du Maghreb ne poserait pas de grandes difficultés. Les phénomènes de corruption y touchent même l'obtention de documents administratifs les plus élémentaires. Il arrive que ni les certificats de décès ni les passeports pour la Mecque n'y échappent!

permanence sur tout quand les enseignants s'adonnent à d'autres activités telles que le commerce, l'élevage de poulets...

C'est pour toutes ces raisons que l'État dans le tiers-monde est devenu le haut : *"lieu de l'accumulation et la prédation des richesses"*[15] . C'est la "politique" qui capture la richesse et l'accumulation mais non le travail et la compétence dans les critères du capitalisme ou même des traditions locales. Les classes stériles qui peuplent les institutions officielles sont indignes du mot capital. *"Si l'État*, écrit J. Copans, *n'est pas capitaliste, c'est qu'il est avant tout et uniquement une machine politique"*[16] .

Les réactions du milieu refaçonnent donc l'État en lui donnant toute une autre tournure que celle qui est présupposée par les théories de la science politique de la société civile occidentale. Tout se passe comme si le "saboteur", un développement uniforme et planétaire, des histoires plurielles du tiers-monde est saboté à son tour. Si nous prenons l'exemple du monde arabe, l'économie au sens occidental est "informulable" car sur ce terrain, elle n'a aucune autonomie culturelle, même relative. Elle est encastrée, *"embedded"* comme dirait Karl Polanyi, dans un social qui fonctionne avec des significations culturelles "propres". L'État ne peut s'y autogéré selon les critères de la rationalisation des choix budgétaires. Dans un tel contexte, la politique économique au sens de tout ce qu'on met derrière l'aspect structuré est vécue, avant tout, comme une *"politique de dépenses publiques"*[17] . C'est essentiellement une économie de circulation dans laquelle les rentes se partagent selon les règles claniques. Ce n'est pas donc l'accès à la *"production structurée du capitalisme"* qui commande la répartition mais l'accès au pouvoir. La rémunération selon la productivité marginale des néoclassiques y est totalement une fiction et le "schumpétérisme" un comportement irrationnel. Les innovations et la concurrence capitalistes sont donc superbement neutralisées. Ce genre de risques est fui comme la "peste" d'où l'importance accordée au "sponsoring", aux licences d'importation, au courtage, à la spéculation, aux postes confortables sources de pouvoir et de corruption etc... *"Plus la société civile,* écrivent à juste titre Michel Chatelus et Yves Schemeil, *s'accommode de la rente comme drogue douce, moins l'État dispose de temps pour préparer la phase suivante de l'économie rentière"*[18] .

---

[15] Alain Marie: "Etat politique et sociétés civiles le cas africain" In Tiers-monde n° 116 - T XXIX - Oct-déc 1988 p.1153

[16] J. Copans "Une crise conceptuelle opportune : classes, Etat, marché" - Politique africaine - 26 juin 1987 p.3 cité par A. Marie p.1151

[17] Cf Michel Chatelus et Yves Schemeil"Stratégies économiques et politiques industrielles dans le Monde arabe" - Maghreb - Machrek n° 120 Avril-Juin 1988 p.47

[18] M. Chatelus et Yves Schemeil, op. cit. p. 50

Ce détour nous a permis de voir comment des acteurs locaux peuvent manipuler et recycler dans un autre sens une structure formelle par excellence comme l'État. Mais, l'empire de l'anti-modèle ne se limite pas aux manipulations du "champ étatique", il présente aussi des formes visibles, repérables à travers une masse de comportements et d'activités hétéroclites plus ou moins d'allure productive, souvent difficiles à démêler. Dans ces *"magmas"*, la notion même de *"secteur"* y perd tout son sens analytique. Vie et survie s'y mêlent pour produire de l'indescriptible. Néanmoins, notons que les activités de l'informel peuvent aller du commerce à la sauvette de toutes sortes de services et de produits jusqu'à tout ce qui est engrangé dans le concept de la petite production marchande urbaine en passant par l'agriculture de subsistance, l'auto construction de logements et les phénomènes à caractère financier comme les tontines d'Afrique noire. Aucun aspect de la vie ou de la reproduction, comme disent les économistes, ne semble lui échapper. Abstraction de la carte d'identité informatisée (contrôle politique oblige) et encore, une masse grandissante d'individus du tiers-monde naissent, vit et meurt dans l'informel. Même des gestes aussi simples que de porter une valise ou d'arrêter un taxi peuvent donner lieu à des *"formes d'emploi"* que les intéressés n'hésitent pas à imposer même par la force. *"Faire un trou et le remblayer"*, aspect vulgarisé du keynesianisme, se trouve dans les *"petits métiers"* plus ou moins louches vérifié à une échelle microscopique sans la moindre autorité macro-économique de régulation. Mais, ces micro-phénomènes, loin d'une quelconque situation de surproduction, sont, au contraire, induits par des pénuries, des inégalités, des misères bref c'est une simple question de survie par n'importe quels moyens. Ces *"couches inférieures"* de l'informel contribuent à amplifier *"le mode de la pagaille"* sur lequel fonctionne apparemment l'objet en question.

La reproduction des familles en milieu populaire au Maroc comme dans les autres pays du tiers-monde est un champ propice pour montrer les difficultés à tracer des frontières fixes entre le formel et l'informel du point de vue des revenus et de la consommation.

La reproduction des familles est généralement possible grâce au panachage des revenus issus de la diversité des formes de vie et de production. C'est la norme. Le maintien des cohésions familiales et de manière plus large ethnique est une réponse au caractère éternellement inachevé du développement (capitaliste). Les budgets domestiques de ces familles non nucléaires sont branchés sur plusieurs secteurs à la fois. Dans

certains cas, un membre ou deux peuvent apporter un "salaire permanent" du secteur formel généralement insuffisant pour faire face aux besoins du groupe. Les autres, notamment les jeunes éjectés des systèmes scolaires tirent des compléments des petites activités urbaines. Les mariages de ces derniers entament rarement le mécanisme décrit. La crise urbaine, la précarité... tendent plutôt à le maintenir et à accroître, quand cela est possible, l'auto-construction dans le sens de l'agrandissement des logements acquis avec peine par les aînés. C'est donc la "mise en commun" qui permet une survie des grandes masses urbaines. La monenclature des catégorie socioprofessionnelles est bien pauvre face à ces réalités. La notion de budget des ménages n'a aucun sens dans ce contexte. Les fragments des cultures tribales jouent, encore, ici le rôle de soupape dans une "transition avortée du capitalisme". La vitrine d'une occidentalisation superficielle a toujours besoin des traditions locales pour se maintenir en tant que telle. Dans la consommation comme dans la production, ce sont toujours les mêmes articulations qui assurent une reproduction ambiguë.

Ces enchevêtrements montrent que les séparations entre les réalités de l'économie formelle et le secteur dit non structuré ne sont pas toujours nettes. Nous avons affaire à des réalités enchevêtrées.

B - Les limites des politiques d'aide au "secteur non structuré"

Au delà de la diversité des travauxsur les économies informelles et de leur forte propension à produire des *"modèles complexes"*, la question qui revient le plus souvent est celle qui est relative à la possibilité ou non d'une accumulation progressive dans le secteur informel. De ce point de vue, on cherche à ce que la petite production marchande spontanée remplisse la fonction d'une *"accumulation primitive"* comparable à celle du capitalisme occidental. Si le développement organisé a échoué, le spontané ferait l'affaire!

C'est avec ces nombreux *a priori* et même des *"biais dans l'échantillonnage"* (forte représentativité des unités les plus dynamiquement accumulatives par exemple), des études montrent "empiriquement" que la croissance du *"secteur informel"* est potentiellement intensive en capitaux. En conséquence, c'est une clef pour le développement à condition que le *"secteur informel moderne"* (celui des petites et moyennes unités) puisse avoir les mêmes facilités que le secteur moderne.

Par contre, d'autres études mettent en évidence des involutions dans le comportement du "secteur non structuré" qui freinent l'élargissement de sa base d'accumulation. En conséquence, en théorie, les points de vue restent partagés. De même, dans la pratique, le consensus ne semble pas se faire. Sur le plan des actions à mener, certains auteurs pensent même qu'il ne faut rien faire et surtout ne pas aider les unités de production déficientes et à faible productivité. Les *"lois du marché"* mettront elles-mêmes de l'ordre dans cette *"pagaille de l'informel"*. Tandis que les "praticiens" ainsi que de nombreuses institutions internationales comme le bureau international du travail et même la Banque Mondiale misent sur une politique musclée d'aide au secteur non structuré.

Les techniques de stimulation peuvent agir, selon les experts, éventuellement sur les débouchés et l'offre du secteur en question.

Du point de vue de l'excitation de la demande domestique, l'octroi des marchés publics et les corrections de la répartition des revenus en faveur des groupes sociaux "branchés" sur la consommation des biens et des services du secteur informel sont des mesures souvent évoquées. Tandis que l'offre serait stimulée par un alignement sur les avantages multiples qu'a, déjà,, le secteur formel (politique de crédit adapté, accès à la technologie, à des équipements voire à des matières premières subventionnées).

Si nous prenons le problème de la dynamique du "secteur informel" sous l'angle des débouchés, de nombreuses limites à la thèse de la stimulation peuvent surgir. La correction dans la répartition en faveur de sa demande habituelle n'est pas toujours aisée à mettre en place. Les groupes cibles sont difficilement repérables. Ils appartiennent souvent à leur tour au secteur informel et urbain, au secteur formel privé et public et même au secteur informel de subsistance en ville (petits métiers fluctuants) et dans une moindre mesure à la campagne (agriculture de subsistance).

Si nous acceptons momentanément ces subdivisions, il faut noter que chaque secteur a ses contraintes spécifiques dans lesquelles les rapports de force ainsi que les impératifs budgétaires de l'État ne sont pas étrangers. De plus et par expérience, les populations concernées par une politique qui viserait , en théorie, à la fois une justice sociale et une efficacité économique sont "intouchables", les fortunés par leur résistance

et leur pouvoir comme les infortunés dont la masse est fluctuante, à moins de distribuer l'argent dans les rues et encore... beaucoup changeront de vêtements.

D'ailleurs, le Maroc, à titre d'exemple, a fait une triste expérience en la matière au début des années quatre vingt. La situation se présentait de la manière suivante: un des aspects de la politique de redressement économique consistait à réduire la croissance exponentielle des subventions aux denrées alimentaires. Pour ne pas induire une explosion sociale, on a pensé identifier les personnes à bas revenus afin de les doter d'une carte spéciale d'accès à bas prix aux denrées de base. Ce qui permettra d'augmenter les prix pour le reste de la population notamment pour la couche aisée qui profite de tout y compris des dépenses sociales. Les incompréhensions et les émeutes ont arrêté net le cours de l'enquête. De plus, les informations déjà recueillies sont entachées d'ambiguïtés et d'erreurs. En moins deux, tout le monde était devenu pauvre! Certains ramènent voisins et cousins à charge. Les familles déjà larges, s'élargissent à vue d'oeil. D'autres déclarent gagner 700 DH et louer à 700 DH[19] . Quand on leur demande comment faites-vous pour vivre, ils répondent " nous mangeons les propriétaires" ce qui signifie en marocain nous ne payons pas les loyers!. C'est pourquoi, les tribunaux sont remplis de ce genre d'affaires qui font la fortune des éléments corrompus de l'appareil juridique... Les mêmes ambiguïtés sont arrivées avec une mesure qui voulait réduire d'un tiers le loyer des locataires qui gagnaient moins de 1500 DH. La zizanie s'est amplifiée surtout dans les milieux populaires où des modestes louent à des pauvres. C'est peut être une manière d'occuper le peuple!

Ces quelques exemples montrent que la maîtrise statistique des grandeurs sur lesquelles nous voulons agir au profit du *"secteur non structuré"* n'est pas toujours aisée.

A supposer maintenant que l'on puisse agir sur les bas salaires du secteur formel public et dans une moindre mesure privé, entité relativement maîtrisable, les conséquences attendues sur la demande en biens et en services pour le "noyau dur" de l'économie informelle peuvent ne pas se réaliser. Les variations du revenu induites peu vent prendre des chemins multiples. Elles peuvent être détruites par une inflation endogène au secteur informel s'il n'est pas rapide dans ses réponses. Et même, s'il est spontané dans ses réactions une bonne partie de la stimulation peut être capturée par le secteur formel par le biais des mécanismes de transmission relatifs à sa dépendance en inputs. Or, le secteur formel est un puissant facteur d'importation en économie sous-

[19] 1 dirham vaut actuellement 0,67 FF

développée. En dernière instance, les effets de ces mesures reviendront aux économies les plus puissantes de la planète.

De plus, un autre cas de figure peut se présenter si les comportements de consommation changent brusquement à la suite de la variation des revenus. A ce moment, le secteur informel risque d'être purement et simplement court-circuité par le secteur formel ou par des importations directes. La mesure peut ainsi aider et amplifier des anticipations déjà accumulées sous forme de petite épargne ou simplement sous la forme d'un comportement psychologique en faveur de certains "petits biens durables" dont le secteur informel ne maîtrise pas la technique (transistors, petite électronique: disques, tourne-disques, cassettes, radio... voire électroménager). D'ailleurs, la remontée de la structure de la consommation se fait dans cette direction. C'est ainsi qu'en aidant l'informel on peut stimuler, en dernière instance, les importations à moins que ça soit une très faible correction en faveur des groupes-cibles. A ce moment là, elle ne sera pas significative des grandes politiques affichées en faveur du *"secteur non structuré"*.

Toutes nos remarques visent avant tout à montrer les imbrications complexes auxquelles nous sommes confrontés quand on regarde les choses sur le terrain. Si la théorie de la stimulation de la demande peut isoler une infime partie des groupes-cibles, il n'en demeure pas moins que la symbiose de l'état de leurs revenus avec les activités du "secteur non structuré" n'est pas rigide dans son ensemble. Il y a un degré de liberté incalculable à moins de mettre en place une police de consommation des économiquement faibles. C'est pour cette raison que la stimulation de la demande au "secteur non structuré" par le biais des marchés publics paraît plus réaliste si nous écartons deux grands problèmes celui du déficit des finances publiques ainsi que celui du pouvoir politique qu'ont certains clans et familles qui dominent le secteur formel privé. Leur enrichissement est essentiellement d'origine politique, il est anticoncurrentiel. Ils ne resteront pas indifférents à une politique d'aide au "secteur non-structuré", quitte à le noyauter en créant des petites unités fictives.

Si maintenant nous abordons le problème sous l'angle de la dynamique de l'offre du "secteur non-structuré", les moyens de stimulation utilisés peuvent aussi engendrer des résultats contradictoires.

Tout d'abord, un autofinancement élevé qui est vu comme un bon critère de gestion dans les entreprises formelles est appréhendé paradoxalement par les experts

dans le champ du "secteur non structuré" comme un facteur insuffisant de dynamisme. Mais, on peut concevoir avec eux que l'endettement peut stimuler comme il peut freiner l'accumulation. Tout est question de dosage. Par conséquent, une fluidité dans l'accès au crédit en faveur de la petite production marchande peut être un stimulant pour l'amélioration de l'outillage et de la productivité. Mais pour ne pas rompre son mode de fonctionnement, il faut veiller à ce que le crédit soi marginal et que ses conséquences en matière d'équipement ne soient pas génératrices de forte dépendance. La méfiance des producteurs informels vis à vis du crédit marchand même subventionné s'avère, souvent, fondée. L'empressement des institutions officielles induit des excès de crédit qui, à leur tour, entraînent un suréquipement, donc des charges fixes trop lourdes pour des activités soumises quotidiennement à de forts aléas dans les débouchés. Les producteurs de la petite industrie urbaine des métropoles du tiers-monde naviguent à vue. Les commandes, elles aussi, se font, dans la plupart des cas, de manière informelle et aléatoire.

De plus, ce sont l'ensemble de ces contraintes que l'on veut déserrer artificiellement qui, dans une situation générale de rareté du capital (outillages, matières premières...), sont au coeur du dynamisme spécifique du secteur informel. Les techniques sont généralement "rebricolées" et adaptées avec des configurations d'apprentissage sur le tas. Ce qui induit des innovations endogènes, certes peu productives, mais maîtrisées contrairement à ce que peut ramener dans son sillage une politique d'aide au "secteur non structuré moderne". Une *"densité capitalistique"* faible et intégrant juste ce qu'il faut est, sans doute, préférable à une *"densification capitalistique artificielle"* provoquée du dehors. Elle risque de disloquer progressivement la maîtrise dont font preuve les producteurs informels. Comme le montrent les études sur les transferts de technologie au secteur formel, la technologie transférée est souvent inadaptée à la dotation en facteurs et aux possibilités de maîtrise locale sans parler des résistances culturelles. L'effet essentiel qui s'en dégage est celui de l'enveloppement du destinataire par des formes techniques aliénantes, coûteuses et sans suite. Une telle hypothèse, poussée à l'extrême, justifie l'idée que les technologies, quand on ne fait pas attention au contexte, sont des *"chasseurs de débouchés"* au profit des économies les plus innovantes, c'est à dire ici les économies du Nord.

En conséquence, les politiques d'aide au "secteur non structuré" peuvent avoir comme effet d'attirer ce "rebelle" dans le circuit qui stérilise déjà le secteur formel et de détruire ainsi les capacités endogènes d'innovation des petits producteurs. Le stratagème inavoué est celui d'une guerre pour la créativité.

Tout le problème de l'effet de domination revient à ce que pour exister et créer, il faut désarçonner les autres, leur supprimer toute capacité de régénération. Le dynamisme du secteur dit à tort "non structuré" est dû en partie à cette capacité qui est avant tout, immatérielle. Dans ce terrain, ce sont les cultures locales et l'imagination qui retravaillent les débris des "paquets technologiques" reçus par le secteur formel. En arrivant sous des formes éclatées, diffuses et défaites, les techniques d'origine occidentale donnent une marge de créativité et de recombinaison à ce destinataire de seconde zone. C'est dans cette "région" où s'opère une forme de coopération productive et informelle entre les cultures et les techniques.

De manière essentielle, le secteur formel a pour fonction de détruire et de défaire les "paquets du développement". Les "déchets" de cet organisme d'absorption sont repris et refaçonnés par les "moteurs symboliques" (mentalités, cultures et histoires) de la société informelle en fonction du véritable contexte. Comme disent les chinois : *"C'est sur le fumier que poussent les fleurs"*. En conséquence, le désordre apparent de l'informel a un rôle de régulateur. C'est un ajusteur par opposition aux biais du *"développement classique"*. Il ramène le monde de la théorie et des pratiques de *"la développementalite"* (une maladie" du tiers-monde et de ses élites) aux tendances contextuelles que néglige le déterminisme mécaniste. Comme le fait remarquer A. Marshall dans ses principes d'économie, la science économique n'est pas,en réalité, un *"bloc de vérités concrètes"* mais un processus de découverte des vérités concrètes[20] . A sa manière, le comportement du "secteur informel" exprime cette nécessité de l'auto-découverte totalement absente dans le *"développement ficelé"* auquel s'est habituée l'économie officielle. A sa déconnexion par rapport au local, génératrice de "catas trophes", se superpose la fonction corrective de ces informels qui sont à la fois *"préhistoriques et post-modernes"*[21] . Sans être autarcique, l'informel a ses propres mécanismes d'auto dynamisme et de synthèse qui le structurent en profondeur. C'est une relecture, une forme d'émancipation non agressive en gestation (autonomie, patrimoine, technologie à échelle humaine, une production au service de la vie, de la convivialité) même si des ambiguïtés persistent. En fonctionnant avec des "mélanges" il est irréductible aux catégories des passés locaux et à celles du capitalisme. C'est une relecture productive des deux dont l'idéologie n'est pas encore tout à fait claire. C'est ce

---

[20]Sur l'ouverture de l'analyse économique sur le monde qui l'entoure voir par exemple : Uif Himmolotrand : "Les facteurs exogènes dans l'analyse économique in "Analyse économique et interdisciplinarité".
Revue internationale des sciences sociales n° 113, 1987 voir aussi dans le même numéro l'article de Patrick A. Mumat "Pour un enseignement de l'économie modulée en fontion du contexte local"

[21]Cf Michel Carton "Les marginaux informels : préhistoriques et post-modernes ?" E.D. n° 24 - 1987

qui explique le "désarroi" des experts sur l'attitude à prendre vis à vis de ce *"fauteur de troubles"*. Au delà d'un certain seuil, il n'est plus accessible avec les catégories de l'accumulation capitaliste même en les forcant techniquement. Les spécificité de la concurrence et celles de ses effets en milieu informel en sont un exemple.

C - Les spécificités de la concurrence en milieu informel

La concurrence *"autogénérée"* à l'intérieur du "SNS" présente souvent des évolutions paradoxales. Elle connaît des hauts et des bas. Elle s'exacerbe à l'occasion des nouveaux arrivants et cesse aussi vite qu'elle est apparue à partir du moment où ces "intrus" ont capturé leur part de marché. Mais ce n'est qu'un répit, car le flux des apprentis qualifiés qui tentent de s'installer après avoir quitté leur patron-artisan pour des raisons salariales essentiellement, est incessant. Les conflits apprentis-artisans sont aigus surtout quand les régulations de type familial ou éthnique sont absentes. Le fait de vouloir maintenir l'apprenti déjà formé dans son statut est une manière qu'a l'artisan de peser sur les coûts en travail. Ceci explique le fait que nous rencontrons dans les ateliers informels une structure de la main d'oeuvre où les apprentis sont toujours plus nombreux que les *"ouvriers"* qualifiés qui ont pour rôle de seconder l'artisan. La seule manière qu'a l'apprenti "qualifié" d'échapper à ce rapport de domination qui comprime son *"taux de salaire"*, est de s'émanciper en s'installant à son compte. Comme le *"secteur non structuré"* est un système économique relativement ouvert à la concurrence , une part non négligeable des *"fixations"* se réalisent et réveillent dans le même mouvement la concurrence et ainsi de suite. La tendance à la compression du taux de salaire combinée à la faiblesse relative de la productivité (par rapport à la grande industrie) dans un cadre concurrentiel cyclique explique sans doute, une partie de l'énigme du maintien petite production marchande. L'apprenti *"émancipé"* est un agent de la prolifération des petites unités ce qui, d'un autre côté, est une tendance qui freine une hypothétique accumulation dans le secteur informel. De plus, compte tenu des phénomènes de mentalité non prédatrice ni avec la nature ni même avec les concurrents déjà installés, les comportements des petits producteurs dans les sociétés non occidentales ne sont "capitalistes" que sporadiquement. Généralement, "ils se réveillent pour s'assoupir"[22] Leur agressivité dans les affaires n'apparaît dans sa nudité qu'au moment où leur reproduction simple est menacée. Ces comportements culturels

[22]Au Maroc, on dit souvent : *"celui qui veut gagner, l'année est longue"*. C'est un proverbe qui exprime un rapport au temps non compatible avec celui qui structure les exigences et les comportements de l'accumulation capitaliste. Vivre pour produire et produire pour vivre, ce n'est pas la même chose. C'est pour cette raison que la science économique est aussi confrontée à un problème de sens.

expliquent, entre autres, le paradoxe de la coexistence entre un dynamisme qui prend uniquement l'allure d'une prolifération numérique et la stabilité historique d'une forme sociale de production hybride qui intègre et articule l'ensemble des facteurs que nous avons examinés. Le principe qui est derrière la fameuse phrase de Marx quand il dit "la concurrence tue la concurrence" ne semble donc pas gouverner le fonctionnement du "secteur informel moderne" en pays "sous-développé". Par moment effective, par moment latente, la spécificité de la concurrence dans ces économies endogènes à racines historiques différentes de l'Occident tend plutôt à reproduire de manière quasi immuable une structure atomique. C'est ce qui leur donne une allure proche du modèle des économistes libéraux. Ce qui, d'ailleurs, séduit ces derniers par certains côtés. Mais cette "atomicité concurrentielle" n'est qu'un aspect particulier des "lois historiques" qui gouvernent la petite industrie urbaine du tiers-monde. Les effets potentiels au concept de la concurrence ne se produisent pas. Ils sont muselés par les histoires plurielles de ces sociétés.

En effet, la fluidité, l'ouverture des modes de fonctionnement de l'économie informelle etc... peuvent cohabiter avec une accumulation limitée voire récessive et une dispersion permanente qui contrarie le phénomène de la concentration nécessaire à une production capitaliste à grande échelle. Les mêmes causes ne produisent donc pas les mêmes effets. Si les économistes isolent dans la pratique la petite industrie urbaine de l'économie de subsistance, il n'en demeure pas moins que les mentalités spécifiques à cette dernière restent diffuses dans la petite production marchande des villes du tiers-monde. Les hommes qui actionnent cette structure "économique" et innovent en fonction des contraintes du moment et de leur situation de "déracinés" ne tombent pas du ciel! Ils restent marqués par les traditions locales qu'elles soient citadines comme dans les médinas du monde arabo-musulman ou rurales[23] .

Les fragments de l'histoire sont toujours là. Le fait d'isoler quelque chose qui ressemble à l'économique au sens occidental ne semble pas résoudre le problème.

Tout indique que les *"dynamiques informelles"* sous l'angle des petites unités de production sont une forme d'adaptation endogène aux perturbations qu'introduit le développement dont on connaît par ailleurs, les limites. De ce point de vue elles

[23]Les dynamiques économiques informelles portent toujours la marque des cultures endogènes. Nous aurions toutes les études de cas (Maghreb - Afrique Noire) que nous présentons dans cette recherche Voir déjà la section 2 de ce même chapitre.

recèlent une masse de synthèses encore chaotiques non seulement sur le plan matériel mais aussi sur le plan culturel et historique. Le sens qu'elles expriment et impriment dans leurs pratiques nous échappent. C'est à partir de la compréhension de cette énigme qui est de l'ordre de la rencontre des cultures que l'on pourrait déduire la pleine rationalité des *"dynamiques informelles"* et les accompagner ainsi de l'intérieur. Les politiques "aveugles" en matière de changement social ont toujours entraîné des échecs.

D'ailleurs, les politiques d'aide au *"secteur non structuré"* ne datent pas, en réalité, d'aujourd'hui. Les États du tiers-monde ont toujours formulé et plus ou moins appliqué des politiques en faveur de l'artisanat[24]. Certes, le *"secteur non structuré"* diffère par son ampleur et sa composition mais il n'en demeure pas moins que les formes de production hybrides ou franchement non capitalistes ont toujours donné du fil à retordre aux théories et aux options qui voient du développement partout et qui ne veulent pas se réformer en profondeur. Pourtant, comme le fait remarquer G. Bachelard : *" On connaît contre une connaissance naissance antérieure* [25].

II - INERTIE DU FORMEL ET CHAOS DE L'INFORMEL

Les études menées sur le "secteur informel" ont beaucoup appauvri le problème à la fois dans son étendue et dans son interprétation. Les enquêtes ont eu une emprise limitée sur le phénomène[26]. Ce sont les "couches" qui paraissaient les plus structurées dans les critères du développement qui ont été retenues ici ou là. Pourtant dans ces mêmes régions de l'informel (exemple les petites unités), la logique du capital est foncièrement ambiguë. Ces aspects ont été vite recyclés par le mot magique P.M.E. (petites et moyennes entreprises). Le risque existe que le discours produise sa *"réalité"* :

En réalité, l'informel ou ce qui se cache derrière fonctionne comme un *"tourbillon"* et produit des sens multiples inaccessibles aux catégories des analyses linéaires type développement. Si les experts pouvaient dynamiser le secteur dit structuré, c'est déjà ca!... En acceptant même le découpage admis par la science ordinaire, le secteur informel n'apparaît pas comme une création ex nihilo. C'est un

---

[24]Voir par exemple : les turbulences, l'historique et les échecs de la politique de l'artisanat malgache examinés par M. WillyLéonard : "Quelques réflexions sur l'expérience de Madagascar en matière de politique artisanale (1960-1978) Tiers-monde n° 82 TXXI - Avril - Juin 1980

[25]G. Bachelard : "La formation de l'esprit scientifique" Vrin, 1980, p. 13

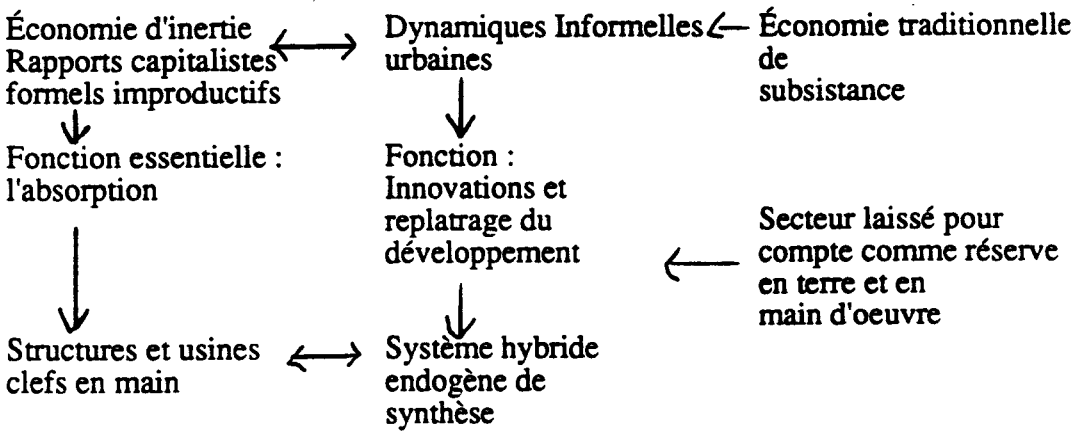
[26]Voir les critiques que formule Ph. Hugon sur les insuffisances méthodologiques des enquêtes. "Dualisme sectoriel ou soumission des formes de production au capital" in Tiers-monde TXXI n° 82 Avril-Juin 1980 pp. 248-249.op. cit. pp.248-249.

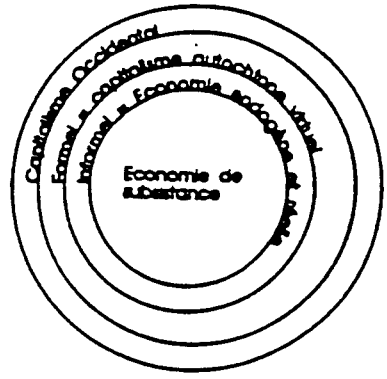
phénomène déjà contenu dans les *"couches historiques"* des formations locales. Il est réveillé et stimulé par les ambiguïtés et les limites du développement du secteur formel. Le mélange se fait dans le sens d'un chaos potentiellement ouvert à la découverte par opposition à la situation d'inertie du secteur formel.

Pour expliquer ces différents niveaux d'analyse, nous exposons les schémas suivants qui sortent un peu des approches sectorielles dont les limites sont examinées au cours de ce travail :

Les figures ci-jointes illustrent notre démarche

Paquets du développement





A - "Le capitalisme virtuel".

Pour éclairer le problème de "l'informel", il nous semble nécessaire de constater que le choc du développement produit, en réalité, plusieurs entités articulées.

D'abord, *"l'entité inertielle"*, c'est la partie qu'occupent les structures formelles du développement (secteur formel). C'est le régime de l'ordre officiel sous lequel le développement, sous forme de paquets, est littéralement mangé, dévoré... C'est la zone chaude de contact. L'effet de serre du développement sans racines endogènes y est à son maximum. La société qui accueille le développement est ainsi totalement enveloppée par ce qu'elle n'a ni créé, ni défini... bref ni auto-institué. Les réactions ne se font pas attendre. L'intrus est vite neutralisé.

De plus, ce qui arrive avec le développement est un système que l'on a déraciné de son milieu d'origine. Ce qui ne lui garantit pas un dynamisme en soi. Ce dernier est dans les machines sans y être. Ce qui résulte généralement de cette jonction avec le milieu local est une *"écocopie"*, c'est à dire une adaptation négative au modèle. Le développement ne se *"faxe"* pas!. C'est pourquoi le tiers -monde saisi sous l'angle des critères du développement ressemble au *"beau-monde"* de Boisguillebert qui, dans son circuit économique, constitue la classe des propriétaires qui ne produit rien mais consomme[27]. Le développement est une *"chambre à bulles"*. Puisqu'il arrive tout fait sur le modèle de *"l'usine clef en main"*, il produit sa propre négation. Toute l'activité qu'il suppose est déjà en lui si bien que le récepteur, en plus de ses résistances culturelles, n'a qu'à être un spectateur. D'ailleurs, c'est ce qui arrive, le plus souvent, au point que nous avons affaire, dans ce *"faux contact"*, à la formation de véritables entités sociales stériles. Leur seule fonction dans le tableau économique mondial, c'est l'absorption.

Tout est fait pour que les sociétés et les "économies" officielles du tiers-monde restent dans cette situation. Aides, crédits, dettes réduites vont dans ce sens afin que les *"consistances"* nécessaires à la résolution du problème ne puissent pas remonter à la surface. Tout se passe comme si le capitalisme crée et tolère les déformations nécessaires à sa vie en occident. Le capitalisme a ainsi besoin d'un anti-capitalisme, à l'échelle planétaire celui de la majeure partie des pays du tiers-monde.

---

[27]Pour plus de précision sur cette notion fondamentale en économie, voir René Taboul "Le circuit comme représentation de l'espace économique". Une relecture de l'oeuvre de Pierre de Boisguillebert. Revue d'économie politique n° 2 - 1985.

Dans ce contexte, le développemnt désintègre les anciennes formes sociales de vie et de production et fixe leurs décombres dans de nouvelles formes modernisées en surface et magnétisées dans le sens d'une réserve en débouchés constamment renouvelée. Cette inhibition détruit toute capacité endogène à innover et à créer localement un dynamisme authentique. Si l'on peut faire une "séparation nette" entre le secteur dit informel et le secteur formel, le premier n'a rien à envier au second. Tout se passe comme si le développement est un "macro-projectile" et le milieu à développer est la cible, le choc produit une *"mêlée*[28]*"*. C'est pourquoi, il faut imaginer un *"système détecteur"* afin de lire le produit de l'interaction.

Dans cette perspective, il nous semble impossible d'isoler le capitalisme de son milieu historique et le transformer en développement pour les autres sans le tuer. Les réactions locales y contribuent aussi. Les adhérences endogènes du milieu sont minimales et même contrariantes par rapport au capitalisme des économistes. Comme dit Héraclite : *"Le feu se repose en changeant"*. Le développement devient ainsi pure inertie, une *"forme inanimée"* [29] C'est à l'intérieur de cette dernière que fonctionnent des *"rapports capitalistes formels improductifs"*. Dans cette "région" de la formation *"tiers-mondisée"*, les cultures locales s'expriment de la manière "perverse " dans les critères d'une économie capitaliste saine voire par certains aspects dans leurs propres critères. C'est aussi le règne de la "pagaille", du despotisme, du népotisme, en somme un anti-capitalisme associé à des formes de tribalisme frauduleux. Le local et ce qui vient de l'extérieur s'y associent pour avorter tout changement capitaliste ou non. En conséquence, dans ses profondeurs, le secteur formel n'est ni structuré ni auto-dynamique selon les principes du capitalisme. C'est une *"économie de cueillette et de circulation"* des rentes, version moderne. Son masque, c'est le *"développement virtuel"* qui tourne pour tourner. Les injections extérieures l'y aident pour ceci. Le mécanisme du capitalisme *"autochtone virtuel"* s'auto-régule ainsi derrière les réformes et les coups d'État si fréquents dans le tiers-monde. La danse macabre des modèles et des politiques du développement est permanente autour de la victime. Le développement en tant que forme dévitalisée de l'expérience occidentale soumet ainsi le milieu à une bifurcation sans issue. Le problème est régulé de l'intérieur et de l'extérieur de telle manière que l'entité inertielle se maintienne. La contradiction est confisquée par l'expertisme et le *"despotisme tiers-mondiste"* qui ranime constamment et artificiellement le simulacre du développement. L'oppression "partagée" existe bel et bien... Ca régule. Elle fonctionne

---

[28]Notion empruntée à la physique atomique. Cf J. Robert Oppenheimer: "La science et le bon sens" - Gallimard 1955 p.48

[29]Expression empruntée au mathématicien René Thom : "Stabilité structurelle et morphogénèse". Inter-Editions Paris 1977 p.9

sur le principe de l'adhésion de surface (au développement) et de la profitabilité immédiate. De ce point de vue, le développement est dans son ensemble une rente historique pour toute une partie de la société d'accueil, l'élite en tête.

B - Les dynamiques "informelles" : des systèmes endogènes de synthèse

Cependant, le *"capitalisme rentier"* des économies formelles est dans l'incapacité d'engranger l'ensemble des perturbations qu'il provoque. L'exode et la démographie en sont des exemples. Les *"sous systèmes"* urbains tendent vers l'implosion. Les périphéries capitalistes ni pré-capitalistes et sans "déguisement formel" se multiplient entourent et envahissent l'entité formelle et virtuelle du capitalisme autochtone. C'est sur ce terrain que vont s'exercer des stratégies d'autonomie et de synthèse. L'exclusion de la rente du secteur formel et virtuel va provoquer des *"relectures productives et inavouées"* des cultures endogènes. C'est ce que nous appelons *"les systèmes endogènes de synthèse"*.

Les mêmes "tissus culturels" vont y avoir des conséquences "économiques" différentes de celles qu'ils ont dans le secteur dit structuré. L'enveloppement par le développement y est à son minimum. Ce qui signifie paradoxalement plus de contraintes, impossibles à contourner. La réalité concrète y est toute nue car les facilités de la *"modernité clef en main"*, sur ce terrain, arrive à l'état de fragments. Dans un tel univers, les "énergies endogènes" sont maximisées. C'est ce qui explique le caractère réel de l'informel par opposition au caractère virtuel du formel. Sans racines, ce dernier est déserté, en réalité, par le rendement humain donc économique et social etc... C'est la partie neutralisée du choc externe que provoque l'irruption du développement. Tandis que cette "chose" que les experts désignent par "secteur informel" est, sans doute, une manière qu'ont les sociétés locales de se ré exprimer à partir de leurs identités et de ce qui leur est arrivé. *"Le hasard, dans certains cas*, écrit A. Capus, *c'est la volonté des autres"*[30] L'acteur bat le système selon les perspectives de la sociologie de M.Crozier.

C'est dans ce contexte mouvementé et tourmenté que les *"sociétés dites informelles"* du tiers-monde tentent de recycler positivement l'irréversible. Leurs *"économies"* ont peut-être un rendement faible mais leurs affinités au contexte sont grandes. Sans un regard intérieur, le risque existe de vouloir maximiser, du dehors, la

[30] A. Capus cité par Bernard Walliser "Systèmes et modèles" Seuil 1977 p. 170

productivité sans tenir compte des affinités culturelles locales de leurs formes d'adaptation. Ce problème constitue la *"dimension cachée"* des projets d'appui au secteur dit non structuré. Observer l'adéquation de tels *"systèmes"* à l'environnement est une chose. Donner à cette adéquation une finalité qu'elle n'a pas est une autre! L'intention est hégémonique. Comme les experts ne se considèrent jamais comme des *"produits socioculturels"*, leurs intentions inconscientes ne peuvent qu'aller dans le sens de la culture du développement spécifique à la mentalité *"machiniste"*[31]. Tout le monde se précipite sur "l'informel" sans méditer l'échec du formel. Ce dernier n'a pas été une expérience "capitalisée". La pensée du développement est aveugle. Elle confond des formes d'adaptation spécifique des mentalités qui actionnent les micro-dynamismes de l'économie informelle avec la finalité du développement autour de laquelle elle s'est construite. Ce n'est pas faire preuve d'innovations théoriques que de transférer sur la *"clandestinité sociale"* les mêmes concepts et finalités qui ont échoué avec toutes les facilités accordées par le *"despotisme tiers-mondiste"*. Les *"marginaux"* de la programmation du développement innovent par leurs comportements d'adaptation et la théorie sociale , de par ses pesanteurs, a du mal à suivre le mouvement. Ce sont des stratégies d'optimisation irréductibles à une théorie du capitalisme dans la mesure où les écrans culturels diffèrent. *"L'informel"* du tiers-monde et le capitalisme occidental ne sortent pas de la même *"cuve culturelle"*. D'ailleurs, ces *"économies endogènes"*, à partir de leurs *"niches culturelles"*, prolifèrent sans se concentrer sous le mode de l'accumulation capitaliste. Dans chaque société : *"Le passé porte le présent, le modifie et le tempère, à certains égards le limite, à d'autres l'enrichit"*[32]. Des évolutions spécifiques, naissent des différenciations difficiles à mater par le déterminisme type *"machine à vapeur"*. Chaque contexte a ses causalités propres en fonction de ses *"valeurs propres"*. Et les *"causes économiques"* telles que nous les entendons ne sont pas toujours des *"causes efficaces"*. Il est donc fort possible que la référence à la *"flèche du développement"* ne soit aucunement stockée dans la mémoire encore brouillée des économies informelles du tiers-monde. Il s'agirait d'une *"bifurcation spécifique"*[33] qui présuppose une révolution théorique dans la manière de l'aborder. Le modèle d'une *"société de non équilibre"* ou celui d'une *"dynamique non linéaire"* à l'image des nouvelles recherches en chimie et en physique serait proche des réalités énigmatiques des *"systèmes informels"*. Le caractère instable voire chaotique de l'informel est une source d'un dynamisme qui se cherche. Le désordre apparent dans les critères de cette

---

[31]Cf H. ZAOUAL "L'impensé de l'économiste du développement" Mondes en développement n° 68, 1989. Voir aussi le chapitre sur "les cultures et le développement"

[32]J. Robert Oppenheimer "La science et le bon sens Op. cit. p.35

[33]Bifurcation et dynamique non linéaire : notions empruntées à la physique prégoginienne. Cf Ilya Prigogine et Isabelle Stengers "La nouvelle alliance" Gallimard 1979.

"forme inanimée" qu'est le secteur dit structuré cache, en réalité, des tentatives de mise en ordre conformément aux véritables contraintes du terrain mais non celles que projette la théorie du développement. Du chaos jaillit l'ordre. Il est ce qu'il est qu'après coup .

En somme, *"l'informel"* est un *"mécanisme d'ajustement endogène"* qui explore constamment, en toute liberté, une multitude de possibilités. La richesse des réplications des terrains de cultures et d'histoires est telle qu' elle est difficile à *"sommer"* dans un système théorique unique. C'est un mécanisme régulatoire qui remplit les *"trous noirs"* que le développement officiel multiplie. De ce point de vue, c'est le *"secteur informel"* qui doit devenir le modèle du *"secteur structuré"* mais non l'inverse. La vitalité de l'informel montre que les *"économies"* sont toujours ce que sont spontanément les peuples. Cette réalité nous pousse à croire que *l'"économie développée"* n'est pas une *"machine"* facilement transférable. Ceux qui laissent dans l'ombre, les cultures et les histoires ne peuvent que se heurter à un niveau ou à un autre à cette contrainte qui exprime la pluralité du monde.

"Mieux vaut partir de ce que nous sommes[34]

SECTION 2

L'ETHNO-ECONOMIE DES SOUSSIS

[34]Philippe d'Iribarne : "La logique de l'honneur..." op. cit. p. 97

I - GEOGRAPHIE ET TRADITIONS MIGRATOIRES

Les soussis[35] sont originaires d'une éthnie berbère du Sud marocain. La région qu'on appelle le "Souss" entoure la ville d'Agadir, s'étend jusqu'aux pieds de l'anti-Atlas à l'Est et s'ouvre vers le Sahara au Sud. La région est, d'ailleurs, soumise à un climat pré-saharien. Les effets de ce dernier sur l'écologie et l'économie locale sont décisives. Les plantes et les arbres qui s'y sont développés à l'origine sont économes en eau (Amandiers, oliviers, palmiers, arganiers.....orge, mais). De même l'élevage est marqué par ces conditions climatiques à pluviométrie faible à travers la préférence qui est donnée à celui des chèvres. Une telle situation est à l'opposé des riches plaines du Nord Ouest du Maroc où un climat tempéré par l'Océan Atlantique domine.[36]

Depuis fort longtemps, un tel climat associé à une permanence des modes traditionnels d'exploitation de la terre, incapables de faire face aux besoins de la croissance démographique de ces tribus, a engendré des mouvements migratoires. La pénétration européenne et les tendances à la désertification (baisse des nappes phréatiques, déforestation, les invasions cycliques des sauterelles...) ont accéléré et forgé une tradition migratoire. Celle-ci va conduire les *"chleuhs"* comme on les appelle là-bas à conquérir le commerce de toutes les villes du Maroc, du Nord au Sud et de l'Ouest à l'Est et parfois jusqu'en Algérie. Dès les années vingt, Robert Montagne notait déjà que : *"Dans un pays aussi difficile, le problème de la subsistance matérielle domine tous les autres. Il absorbe toutes les forces et, comme les ressources locales demeurent insuffisantes, l'émigration temporaire devient une impérieuse nécessité. L'énergie des hommes en arrive à s'user, au cours de cette lutte constante : l'activité se détourne plus aisément de la vie politique et c'est plutôt par leur habileté commerciale que les Chleuhs de l'Anti-Atlas central se sont acquis, depuis de longs siècles, dans tout le Maroc, leur meilleure réputation"*[37] . Ce phénomène migratoire des Soussis va même déborder les frontières nationales. Les industries de l'automobile française (Simca, Renault) ainsi que les mines de charbon de l'ancien colonisateur vont puiser dans ce

---

[35]Dans le dialecte berbère, l'usage du mot "swasa" est plus correct pour designer ces tribus du Sud-marocain. Mais, dans la pratique, en raison sans doute d'une commodité dans la prononciation en Arabe et même en français, le terme "Soussi" tend à prédominer.

[36]Pour une description géographique et humaine précise de la région du Souss, je renvoie le lecteur à un des ouvrages les plus intéressants sur l'histoire du Maroc : "Les berbères et le Makhzen dans le Sud du Maroc". Robert Montagne p.19-39. Éditions Afrique-Orient 1989. Casablanca. C'est une étude extrêmement fouillée, faite au début du protectorat français au Maroc, qui, au- delà des "biais" de l'éthnologie coloniale, garde une portée incontournable.

37Ibid p. 20

réservoir de main-d'oeuvre jusqu'à ces dernières années. Les recruteurs français qui connaissent le pays et ses diversités savent comment identifier les tribus du Maroc qui présentent le plus d'avantages comparatifs en terme de productivité et de soumission au travail. En puisant dans les populations du sud du Royaume, ils n'ont fait que suivre cette remarque d'Abou Obeid El Bekri qui, au XIème siècle, écrivait déjà *"les habitants du Souss et d'Aghmat sont les plus industrieux des hommes et les plus ardents dans la poursuite des richesses"*[38].

C'est avec cette mentalité que les Soussis se sont constitués une solide tradition dans les affaires économiques marocaines, changeant, ainsi, progressivement la vision méprisante qu'affichaient les citadins envers eux. L'origine de leur ascension sociale est la distribution alimentaire. La quasi-totalité des épiciers du Maroc est d'origine soussie. Progressivement, leur infiltration des tissus urbains s'est diversifiée à toutes les activités de distribution y compris celle des produits de la confection jadis contrôlée par les fassis (habitants de Fès, descendants des arabo-musulmans refoulés au XV ème siècle vers le Maroc par la reconquistada en Espagne). Les marchands soussis sont réputés pour leur esprit économe et leurs motivations pour le travail et l'accumulation dans la sphère de circulation. Ce dynamisme s'effectue à l'intérieur de l'entité marocaine à l'aide d'un réseau purement tribal. Leur avancée vers les grandes villes du royaume s'est faite par vagues successives sans que l'attachement aux tribus d'origine soit rompu. C'est une *"économie"* qui fonctionne avec des racines et c'est là où résident les *"moteurs symboli ques"* de leur maîtrise des affaires. Par une gestion qui leur est spécifique non apprise dans les *"grandes écoles de commerce"*, chaque épicerie, par un jeu d'accumulation et de solidarité clanique, engendre une multitude de fonds de commerce et ainsi de suite. Le plus souvent, les femmes et les enfants restent au Bled. Les femmes, surveillées par les plus vieux, s'occupent des activités domestiques ainsi que du travail des champs. De manière rotative, les adultes mâles se partagent le travail, Certains demeurent momentanément au sein des tribus et veillent sur elles et sur les terres encore exploitées de manière traditionnelle. Tandis que les autres s'aventurent dans les tissus urbains du Nord pour y créer des *"poches de fixation"* et de prospérité sous forme d'antennes commerciales.

---

[38]Abou Obeïd Bekri : "Description de l'Afrique Septentrionale " "Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient p. 308. 1913.

Les épiceries ont servi de tremplin à une conquête de toutes les branches du commerce moderne. Cette progression s'est faite vers les restaurants, les boulangeries, les pâtisseries, les hôtels, les magasins de la chaussure et des vêtements. Récemment, le commerce des pièces détachées est aussi tombé entre les mains des trusts soussis. Leur présence dans les banques et dans l'industrie du textile est encore timide pour des raisons historiques. L'ethnie fassie, de par son rôle politique dans la société et de sa capacité en matière d'encadrement, exerce encore un quasi-monopole sur les branches d'activités qui présupposent à la fois des appuis gouvernementaux et un verni de culture occidentale. La concurrence entre ces deux éthnies a toujours été rude. Westermarck écrit, à juste titre, : *"Les Fassis et les Soussis cherchent sans cesse à gagner de l'argent, ils n'en dorment pas"*.[39]. Historiquement, c'est à Fès que les premières tentatives d'implantation des soussis avaient échoué en raison des résistances de l'empire commercial des fassis qui a derrière lui une histoire de longue durée.

Ceci dit, le "soussi moyen"[40] répugne à faire de la politique, son principal souci est *"l'accumulation des sous"*. Il ne voit pas toujours le lien entre la politique et l'argent. C'est en partie, ce qui explique sa sous-représentativité dans les instances dirigeantes du pays. Ce sont d'autres éthnies berbères, celles des Zemmours (Moyen Atlas) et dans une moindre mesure celles du Rif (Nord du Maroc) qui remplissent cette fonction sans aucune coordination à la fois dans le parti du mouvement populaire (berbériste) et dans l'armée. Tout se passe comme si ce manque de facilités des soussis dans les rouages de l'État produit un effet contraire, c'est-à-dire un dynamisme économique continu. L'absence de rente et un surcroît de contraintes produit ainsi de l'effort. *"Les Soussis,* écrit J. Waterburry *ne rentrent pas dans la catégorie des privilégiés.....Et pourtant, la cohésion de leur groupe et leur système de défense économique leur ont permis de prendre pied dans la classe dirigeante économique et par conséquent dans l'élite politique. Casablanca est le centre principal de leur activité commerciale*[41]" De par leur dynamisme économique, les Soussis ont acquis progressivement une capacité politique potentielle qu'ils n'exploitent pas de façon permanente. Cependant, dans certaines situations la force de cohésion de ce groupe éthnique s'est exercée sur le plan

[39]Westermarck, cité par John Watterburry "Le Commandeur des croyants : La monarchie marocaine et son élite" P.U.F Paris 1975 p. 151.

[40]Dans, les quartiers populaires, le soussi, méfiant par nature, refuse d'accepter les journaux de "l'opposition légale" même cédés gratuitement- pour enrouler les marchandises qu'il vend au détail. Il a une peur bleue d'être soupçonné de faire de l'opposition à l'ordre établi.

[41]J. Waterburry op. cit. p. 156

politique . La conquête "tumultueuse" de la Chambre de Commerce et de l'Industrie (C.C.I.) de Casablanca en est un exemple[42].

II - LE MODELE DE L'EPICERIE : UNE CULTURE "NEO-TRIBALE D'ENTREPRISE".

Pour revenir à la *"culture néo-tribale d"entreprise"* des soussis, il est possible de dessiner ses contours à partir du *"modèle de l'Épicerie"* bien qu'à l'heure actuelle cette éthnie a déjà entamé aussi la conquête des transports et des travaux publics. Le plus souvent, le lieu d'activité est aussi le lieu de résidence. L'arrière-boutique sert à faire des économies de logement même quand l'espace y est exigu. De même, la consommation des biens ordinaires (aliments et vêtements) est comprimée au maximum dans la stratégie de l'enrichissement du soussi. Il dort au beau milieu des biens de consommation qu'il fait circuler sans céder à la tentation. Par certains aspects, c'est un véritable ascète, ce qui le rapproche du *"puritanisme protestant"* et de *"l'activisme au travail"* du Japonais. Son enrichissement en milieu hostile (la ville) se fait grâce à une résistance culturelle par rapport aux besoins citadins qu'il estime décadents. Mais, même son islam rigoureux et sa culture éthnique ne l'empêche pas de vendre du vin considéré comme l'apogée de la décadence. Le berbère en question reste donc accroché à ses traditions. Toute son énergie est canalisée vers le travail et l'attraction d'une clientèle. Il peut vous faire des prêts mensuels sur vos courses comme il peut les ramener jusqu'à votre demeure sans aucune majoration! Le plus important pour lui c'est la confiance et la régularité du rapport. Il n'a qu'une seule parole.

D'ailleurs les citadins arabophones savent bien qu'il fonctionne sur le principe *"Agharas-Agharas"* qui veut dire en berbère le droit chemin. Le temps de travail ne se compte pas. Les magasins fonctionnent de manière continue de 6 heures du matin jusqu'à la fermeture tard dans la nuit. La disponibilité en faveur de la clientèle est donc quasi-permanente. Dans ces microstructures économiques, il n'y a pas le moindre conflit de classes. Le salariat capitaliste n'y a pas sa place. C'est toujours une fraction de la tribu qui gère et travaille dans ces réseaux commerciaux. Les plus vieux initient, à tour de rôle, les plus jeunes qui arrivent de *"Tamazighte"* qui veut dire en berbère le bled, le village. *"Amazir"* veut dire aussi l'homme libre et indépendant. Cette *"psychologie"* explique aussi le fait qu'au cours de l'histoire du Maroc, les régions du Sud ont toujours

[42]J. Waterburry op. cit. p. 159-161

fait partie du bled siba (zones insoumises) par opposition à celles du Makhzen directement contrôlées par le pouvoir central.

Les jeunes restent au village jusqu'à la puberté qui est le signe de la possibilité du départ, donc de l'émancipation et de l'enrichissement sur le modèle des aînés. Après avoir baigné dans les traditions du village et fréquenté l'école coranique, ils sont amenés à la ville pour être initiés au *sens du commerce*. Au départ, les aînés leur affectent une fonction de commis qui leur permet de connaître les lieux, d'observer les comportements de la population citadine, d'apprendre l'arabe... Du point de vue de la gestion directe de l'unité, le soussi ne s'embarrasse pas avec l'aspect bureaucratique de la comptabilité. Les principes y sont simples, il faut que les "gamins" sachent remplir les carnets de crédit des clients avoisinants de confiance et compter. Tout est superflu sauf les additions et les soustractions. La règle est élémentaire, il faut maximiser les rentrées du numéraire et minimiser ses sorties.

La formation des cadets est indispensable au mécanisme rotatif qui permet aux aînés des retours fréquents au village d'origine. C'est une manière de se ressourcer et de participer aussi aux activités agricoles comme les labours ou les récoltes. *"Le pays c'est comme un"bain maure"* dit un mineur berbère du Nord-Pas de Calais, *il ne faut pas tarder à y aller mais il ne faut s'y attarder"*. Les soussis ont une forte propension à émigrer, ce qui les a même amené jusqu'en Amerique du Nord et en Alaska, mais malgré ceci ils restent attachés à leur terroir. Le besoin de retourner au village est cyclique. D'un autre côté, la maîtrise des affaires par les cadets permet une extension de la base économique du réseau tribal. En effet, à chaque fois que les jeunes arrivent à maturité, les plus vieux quittent l'unité commerciale pour aller conquérir d'autres fonds de commerce et ainsi de suite. Ce cycle est à la base de la reproduction élargie de leur commerce. Les besoins en capitaux dans les acquisitions successives sont satisfaits par un auto-financement à l'échelle de tout le groupe. Dans ce mécanisme, l'esprit de clan fonctionne comme un *"moteur économique"*. L'éthnicité y est recyclée dans le sens d'un renforcement de la solidarité face à un milieu jugé "étranger"ou même hostile. C'est ce qui explique que l'endettement marchand est pratiquement nul. L'effet en est une énorme réduction des frais financiers qui., à son tour, stimule l'expansion du groupe. D'ailleurs, les acquisitions nouvelles en tout genre sont plus synonymes dans la culture de ces acteurs d'une propriété tribale donc collective qu'une propriété privée individuelle. Le sentiment qui prévaut est celui d'une propriété privée collective ! C'est un peu l'unité des contraires dans les critères occidentaux. Pour résumer, le don et le contre-don à l'intérieur du groupe est la règle de base de cette solidarité ethno-

économique. C'est ce système de valeurs qui permet aux immigrés d'origine soussie licenciés à la suite de la restructuration de l'industrie de l'automobile dans la région parisienne de se recycler dans le petit commerce de la distribution et de la restauration.

De par nos origines, nous avons observé comment certaines affaires se sont montées à Paris dans les légumes, l'alimentation en général, la restauration. C'est exactement le mécanisme que nous avons décrit qui se reproduit de manière spontanée à l'intérieur même d'une société occidentale. Les locaux qui sont recherchés à Paris par les berbères sont ceux qui présentent la possibilité d'un logement intégré afin que la disponibilité et que les économies-d'échelle puissent jouer en plus de l'ardeur au travail. On les met au chômage et ils deviennent capitalistes d'un genre nouveau ! Face à ces formes de cohésion humaine animée par des cultures venues d'ailleurs, le chômeur fordiste occidental atomisé par une société individualiste est bien pauvre. Son seul contact avec le monde extérieur, c'est la télévision et l'agence nationale pour l'emploi, ce qui ne stimule guère quand il n'angoisse pas !

Ceci dit, l'expansionnisme marchand des soussis articulé sur des rapports d'éthnicité se fait au Maroc en dehors de toutes les institutions du développement. D'ailleurs, les banques, contrôlées par l'éthnie fassie, s'en plaignent car la solidarité de ces réseaux claniques a aussi une fonction bancaire informelle et gratuite[43] Ce qui est un manque à gagner pour ceux qui tirent des rentes des organismes comme les banques formelles qui ne sont pas toujours déterminants dans les dynamismes économiques-. Telle une *"dynamo"*, la *"culture néo-tribale d'entreprise"* des Soussis, contourne ainsi toutes les contraintes formelles du développement et produit sa propre énergie.

A travers cette expérience du commerce des soussis, nous avons essayé de montrer le rôle "économique" que peuvent remplir des cultures endogènes. Elles ne constituent pas en soi des freins dans l'émancipation d'un groupe humain. Ces identités peuvent être des sources de prospérité ou de décadence. Tout dépend des rapports que noue une entité sociale en transition avec son passé et les apports extérieurs qui viennent la bousculer. C'est dans sa réaction à ces défis que s'établira la trajectoire qu'elle suivra. En restant fidèle à certains de ses principes qu'elle sélectionne positivement et conformément aux exigences de l'histoire, une culture peut amplifier les

[43]Dans ses mécanismes, cette solidarité "financière" est à rapprocher à celle des "tontines" d'Afrique Noire.
Voir Constantin NAPOLÉON sur le cas du Rwanda : l'économie informelle ou la naissance d'une alternative." Université de Lille I. Juin 1989. Thèse de doctorat. P.114 - 133

apports qu'elle reçoit au point de surprendre celles qui les ont émis. Pour cela, les coupures entre *"économies et cultures"* implicites à tous les raisonnements qui sont menés sur le changement social sont des pièges à éviter. On oublie le plus souvent que les symboles et les valeurs d'une société sont des réserves inestimables de productivité et de créativité. D'ailleurs, quand une économie ne repose pas sur l'idée d'un sens, catalyseur d'énergie humaine, elle se corrompe et tourne à vide malgré les aides.

III - CRITIQUE DE L'EPISTEMOLOGIE DE LA COUPURE : UNE ETAPE NECESSAIRE DANS LE DECHIFFRAGE DES DYNAMIQUES "INFORMELLES".

De manière générale, les échecs fréquents du développement dans les pays du tiers Monde durant ces trois dernières décennies dévoilent les limites d'une science économique qui s'est fermée sur elle-même. Ses obstacles épistémologiques et théoriques ne résultent pas toujours de la cohérence formelle des modèles de développement qu'elle propose mais surtout de l'absence d'un effort d'adaptation des théorèmes économiques de base aux milieux d'accueil. Cet effort aurait supposé une écoute des cultures et des histoires des micro-Sociétés du tiers-monde afin de rectifier en profondeur les théories-économiques qui inspirent le changement économique et social dans ces contrées. Mais, la pensée officielle continue de résister à cet impératif au nom d'un universalisme discutable. Le sacro-saint postulat de l'autonomie de l'économique est à la racine de ce blocage de la théorie du développement en général. La subdivision de l'homme reste un dogme hérité de la culture du XVIIIème siècle. C'est ainsi que même les origines culturelles et historiques du capitalisme occidental et du développement en général continuent d'être censurées au nom d'un Savoir éclaté qui se veut efficace. Cette culture de la coupure a contribué fortement à transposer dans les pays du tiers-monde des modèles économiques totalement fermés à leurs réalités profondes. En niant l'importance des croyances sociales locales, ce scientisme, sans introduire la culture du développement[44], a échoué à faire changer d'avis les peuples concernés par les projets de développement. Ces derniers sont le plus souvent neutralisés de l'intérieur par les réactions du milieu. Le développement prédit par la théorie est précipité, décodé et en fin de compte "dévoré" pour ne pas dire consommé. L'endettement en est un signe extérieur. Et c'est l'inertie qui prédomine dans les économies et les sociétés officielles du tiers-monde jusqu'au moment où la démographie

44Cf notre article sur "l'impensé de l'économiste du développement" In Monde en développement n° 68. 1989 Paris. ainsi que les passages qui s'y rapportent dans notre recherche.

se chargera de faire basculer le despotisme qui y règne en maître. Il nous semble que le principe d'inertie condense un bon nombre de faits économiques et sociaux rebelles à la théorie du développement. Ce théorème peut s'énoncer de la manière suivante : *partout où le développement s'introduit, il disloque les anciennes formes de production et de vie tout en les transformant en de simples débouchés au profit du renouvellement de la culture de maîtrise du Nord.* Même si ce phénomène s'exprime de manière différenciée étant donné la diversité du tiers-monde, son fonctionnement est toujours similaire. C'est cette *"spécificité stricte"*[45] qu'il faudra élucider avant d'avancer quoi que ce soit sur les autres aspects éclatés du développement (la dette du tiers-monde, la stérilité du développement, le secteur informel, les rôles des cultures locales, etc).

Les *"paquets du développement"* sont, en réalité, une *"forme inanimée"* que l'Occident vend au tiers-monde. Ce dernier ne reçoit que le *"cadavre"* du capitalisme.

Tout se passe comme si le réductionnisme prenait toutes les précautions nécessaires pour effacer les traces de la culture du développement qui en est la source symbolique. Ce stratagème laisse donc dans l'ombre les racines culturelles et historiques du dynamisme capitaliste. Un tel comportement induit un extentionnalisme meurtrier sur les sociétés du tiers-monde.

En effet, dès qu'elles s'engagent dans le développement saisi comme simple entité matérielle, leur dépouillement commence. Du fait des inadéquations culturelles entre les modèles économiques et leurs identités enfouies, les sociétés du tiers-monde pratiquent , à leur tour, un sabotage systématique du développement. Tout le monde s'engage ainsi dans la résistance, la pensée orthodoxe comme celui à qui on refuse le statut de sujet. Ce qui résulte de cette *"guerre clandestine"* des perceptions, c'est la destruction et l'inertie. Par certains aspects, une telle situation fait le jeu de ceux qui sont habitués à un commerce avec les plus faibles et des élites locales atteintes *"d'occidentalit"e*, un genre de *"maladie"* qui consiste à contourner toutes les contraintes capitalistes ou non. A ce niveau, tout le monde participe au chaos de tout le monde. La règle en est l'intérêt immédiat. Mais, ce qui en résulte contrarie fortement et les prédictions de la théorie du développement et la dignité des peuples du tiers-monde. Cette situation où les sociétés officielles du Sud sont suspendues dans le vide marqué par une stérilité de la modernité comme de la tradition n'a pas été analysée par les nouvelles recherches qui voient dans l'expansion de l'informel un dynamisme recyclable du point de vue du développement. Le fait que le secteur formel a essentiellement *"une*

[45]Expression empruntée à Louis Gallien "Le parasitisme" P.U.F Que sais-je ? 1969

fonction d'absorption" qui explique, en partie, les phénomènes d'endettement n'a pas été mis en évidence. Ces approches travaillent sur le secteur informel comme si le secteur formel était déjà à la fois de nature capitaliste et auto-dynamique. Or tout indique que c'est purement et simplement un *"capitalisme virtuel"* qui fonctionne sur le principe de *"la forme inanimée"* qui, pour se maintenir, a besoin d'injections externes, permanentes. Dans son noyau dur, le secteur dit structuré n'est qu'un ensemble de rapports capitalistes formels et improductifs. En conséquence, si les experts pouvaient dynamiser le secteur dit structuré c'est déjà ça !. En partant des formes phénoménales du capitalisme, ils tentent d'intégrer, à leur tour, sous prétexte de les dynamiser, les formes de vie spontanées de l'informel dans le circuit de la mort, c' est-à- dire celui de l'inertie. Pourtant, tout indique que dans les *"régions"* de l'informel, les cultures locales recyclent positivement les *"débris"* de la *"modernité clef en main"* que reçoit et défait le secteur formel. Ce dernier a simplement une fonction de digestion et c'est ce qui explique sa non-rentabilité. Les *"micro dynamismes de l'économie informelle"* sont en réalité, dûs à une exclusion des facilités qui accompagnent le développement du secteur structuré. La *"marginalité"* y devient une *"contre-culture"* productive et innovatrice car elle se développe à l'intérieur des véritables contraintes du terrain. De ce chaos naissent des tentatives de mise en ordre et des formes d'adaptation au changement des conditions dans lesquelles les défaillances du développement sont partie prenante. De ce point de vue, les comportements qui caractérisent les dynamiques informelles semblent obéir à *"un mécanisme endogène d'ajustement"* dans lequel se mélangent les fragments des cultures locales, les contraintes de la vie et les apports extérieurs. Ce qui provoque des *"fluctuations permanentes"* synonymes de la richesse des terrains historiques en culturels mais rebelles a toute codification surtout celles qui émanent des théories du capitalisme. La *"chose"* est complètement aléatoire et semble se déployer sous le modèle de *"l'économie mosaïque"*. C'est ce qui explique le caractère diffus et pénétrant des *"sociétés clandestines"*. Les dynamiques informelles sont partout y compris dans le formel.

Du point de vue de leurs formes économiques, les *"dynamiques informelles"* suivent la règle de la dispersion. L'informel prolifère sans se concentrer sur les modèles des lois du capitalisme. Il semble rebelle, au concept d'accumulation capitaliste. Sans changer de mentalités conceptuelles, les recherches actuelles mettent en place des *"projets d'appui au secteur non structuré"*. Cette manière d'agir, contient encore les erreurs du *"développement transposé"*. Sans écoute interculturelle, ces stratégies risquent de casser les *"ressorts"* de ces systèmes endogènes de synthèse culturelle et technologique. Il vaut mieux une *"maîtrise endogène"*que l'on accompagne de l'intérieur

en faisant évoluer les mentalités locales que de plaquer, encore une fois, des schémas qui stimulent le clef en main et une productivité économique purement virtuelle. Les économistes du développement sont toujours empêtrés dans un finalisme difficile à détrôner dans la mesure où il conditionne la majeure partie de leur matériel conceptuel. L'alternative à ces erreurs ne peut venir que d'une prise en compte des perceptions et des conceptions des acteurs locaux.

Dans le passage accordé à l'étude de l'éthnie soussie, nous avons d'ailleurs essayé de montrer le rôle *"économique"* que peuvent remplir les cultures *"endogènes"* des sociétés du Tiers-monde. Les cultures ne sont pas des systèmes inertes, elles réagissent dans un sens ou dans un autre vis-à-vis des changements qui surgissent. Cet aspect des choses a été fortement négligé par les théories "classiques" du développement mais, malheureusement, les recherches actuelles sur le "secteur informel", continuent de reproduire les mêmes erreurs. L'économisme se dissimule, encore une fois derrière des études qui affichent, en apparence, une ouverture sur les spécificités concrètes. Pourtant, l'exemple du commerce des soussis au Maroc montre que c'est avec leurs systèmes symboliques qu'ils affrontent l'irruption de la modernité urbaine. Ce qui structure leurs comportements en apparence "économique" découle d'une mobilisation de leur patrimoine. La notion de *"réseau tribal"* synonyme de solidarité, d'entre-aide... remplit, de manière spécifique, des fonctions économiques. Cette *"culture tribale d'entreprise"* fonctionne ainsi comme une *"dynamo"* qui produit sa propre énergie. C'est autour d'un certain *"sens"* que la stratégie de l'enrichissement des soussis s'opère. Leur imaginaire (la croyance dans la force du clan, l'éthique du droit chemin, l'émigration vécue comme émancipation et enrichissement, la morale du modèle de l'aîné et de l'indépendance...) produit ainsi des *"moteurs symboliques"* qui actionnent les effets de surface que sont leurs pratiques économiques. Ces dernières ne peuvent aucunement être comprises et isolées du reste. Les racines sont là pour neutraliser toute application mécanique des catégories marchandes telles que le salariat, la comptabilité du temps et de l'argent etc.... Tout se passe comme si le *"phénomène soussi"* obéit une *"théologie de l'émancipation en milieu hostile"*. La faillite commerciale est vécue par le soussi comme un déshonneur total. Elle est synonyme de non-appartenance au groupe. C'est sans doute cette perception culturelle du risque qui éloigne, par l'effort, l'avènement d'une faillite. Le code de l'honneur est moteur. C'est ainsi que le processus de la conquête des circuits de distribution du Maroc s'auto-entretient de lui-même. Ce *"trésor d Ali Baba"* ne peut ni être isolé ni même acheté car c'est le produit d'une imprégnation éthno-culturelle spécifique. Ce constat montre que la prospérité d'un groupe humain prend sa source dans son système symbolique. C'est

l'accès à ce dernier qui permet la remontée vers la spécificité de son "économie" et par là même de comprendre les forces qui la font émerger. Les mentalités ne sont pas uniquement mentales, elles sont aussi des matérialités dans lesquelles des *"sens symboliques"* s'expriment même si leurs aspects autonomes et fonctionnels nous illusionnent. Ce qui nous laisse, déjà, entrevoir la pertinence de la méthode des sites symboliques dont l'ambition est de faire fusionner les systèmes culturels et les comportements économiques.

"Le système n'existe que par l'acteur qui seul peut le porter et lui donner vie et qui seul peut le changer[46]*"*

SECTION 3

VERS LA PRISE EN COMPTE DE LA CULTURE DES ACTEURS

[46]Michel Crozier et Friedberg Erhard. L'acteur et le système. Ed. Seuil p.11, 1977, Paris.

I - REMISE EN CAUSE DE LA RATIONALITE "CLOSE" DANS LES SCIENCES SOCIALES

L'ethnométhodologie a été aux U.S.A. une manière d'introduire le problème du sens en sociologie. Cette méthode tend à se propager à d'autres disciplines sociales[47] . C'est un courant de pensée qui est né dans les années 60.

Ses principales hypothèses reposent sur une démarche critique vis-à-vis du réductionnisme et de *l'a priorisme* qui ont, pendant longtemps, régné sans partage sur les sciences sociales. Dans un premier temps, nous exposerons les principaux renversements opérés par cette nouvelle grille de lecture des phénomènes sociaux [48]. Dans une deuxième étape, tout en gardant à l'esprit les principales conclusions de l'ethno-méthodologie, nous évaluerons certains postulats sur lesquels repose la théorie économique des comportements, ce qui nous amènera, par la suite, à montrer l'importance d'une approche ethno-économique du développement économique.

A - L'interactionnisme symbolique de l'ethno-méthodologie

La perspective retenue par l'ethno-méthodologie va à l'encontre des procédures courantes où les *a priori* normatifs nous dictent la manière de désigner les faits sociaux sans prendre en considération les motivations profondes des agents impliqués. De son point de vue, le social est une production qui s'opère à partir des interactions symboliques entre les individus. A son tour, cet interactionnisme symbolique ne peut être saisi que si nous méditons sur la conception du monde que se font les acteurs en présence. L'enjeu que se posent les tenants de l'ethno-méthodologie est la capacité qu' a une démarche de mettre en rapport l'expérience immédiate des acteurs d'un système et

---

[47]Voir, par exemple, François LAPLANTISSE "L'ethno-psychiatrie" Que sais-je ? PUF 1988.
De même, des convergences se dessinent entre l'ethno-méthodologie et notre article sur "The economic système of the Soussi a berber People of Southern Morocco. The European Journal of Development Research - vol. n° 1, 1990 - Cambridge - England. Voir la version française exposée dans la 2ème section de ce même chapitre.
Nous renvoyons aussi le lecteur à DESJEUX D. : "Essai sur la formation à l'approche culturelle", Paris, UNESCO, 1989. De même, les deux expériences locales, l'une rurale au Mali, et l'autre urbaine en Côte d'Ivoire, décrites par CHOMBART de LAUWE Ph., nous invitent à relativiser nos catégories économiques pré-établies et à remettre en cause la coupure cultures-Economie, voir aussi "Développement économique et dynamique culturelle en Afrique" in L'Avenir du Tiers-monde. L'Afrique. CAHIERS de GEMDEV, 1989, pp.3-14. La convergence qui se dessine entre ces deux derniers ouvrages sur le développement est l'importance du "côté caché et inexplicable de la culture" non seulement dans les résultats d'un projet économique, mais aussi dans sa propre formulation. Le concepteur et l'acteur ont chacun leur propre système symbolique. Seule une véritable communication interculturelle peut améliorer l'efficacité attendue sur le terrain.

[48]Nos commentaires des principales hypothèses de l'ethno-méthodologie sont inspirées par l'ouvrage d'Alain COULON : "L'ethno-méthodologie" Que sais-je ? PUF, 1987.

le sens qu'ils donnent aux choses. Contrairement à la tradition sociologique qui accorde un statut d'autonomie aux faits sociaux [49], l'ethno-méthodologie dévoile la forte dépendance du monde social vis-à-vis des symboles et des croyances des acteurs. Dans une telle démarche, croyances et connaissance sont donc indissociables. On ne peut pas connaître contre l'acteur. Notre connaissance du monde extérieur passe par celle de notre monde intérieur.

Le sens commun ne doit pas être négligé. Au contraire, c'est à partir de celui-ci que l'on peut mieux comprendre les motivations et les modèles d'action des individus. Le social est une création de l'acteur. C' est pour cette raison que Michel Crozier a toujours soutenu que la prééminence de l'acteur sur le système[50]. Le réel est ce qui échappe à la rationalisation[51] si chère aux traditions théoriques qui ont dominé, jusqu'à aujourd'hui, les sciences de l'homme. Par contre, la prise en compte du sens commun par le paradigme de l'ethno-méthodologie conduit ce dernier à privilégier la vision, le mode de réaction et les définitions que donnent les gens eux-mêmes à ce qui les entoure[52]. Dans cette nouvelle perspective, la théorie sociologique serait une interprétation des interprétations des acteurs sociaux. Collectivement les faits sociaux ne s'imposent pas à nous, nous les fabriquons. Ce sont des accomplissements collectifs issus des interactions symboliques individuels[53].

Avec la montée de l'ethno-méthodologie, nous assistons donc à un retour au terrain, c'est-à-dire à une observation des comportements spontanés. Elle se veut libre de *tout a priori*. Contrairement aux "grilles classiques" déformantes, la démarche ethno-méthodologique pratique l'écoute et l'accompagnement. Elle s'attaque ainsi à ce grand *"réservoir de sens*[54]*"* qu'est l'inexpliqué. A la place des données, des faits et des choses que constatent et manipulent les "théories" positivistes, l'ethno-méthodologie voit un

---

[49]Les autres sciences sociales ne font pas autrement. Pour être autonome et scientifique, chaque science délimite son champ et postule que son objet obéit à des lois quasi-naturelles. Parmi les sciences de l'Homme, la science économique est la plus avancée dans ce processus abstrait d'auto-postulation. Toute sa tradition s'est condensée sur cet objectif afin de la rendre la plus voisine du modèle physico-mathématique de la conception newtonienne de la nature et de l'univers. La variante walrasienne de cette discipline en dit long à ce sujet. Pour plus de détails, nous renvoyons le lecteur,à titre d'exemple, aux auteurs suivants :
Arnaud BERTHOUD "Economie politique et morale chez Walras". André Zylberberg: "L'economie mathématique chez les actuaires français au temps de Walras (1870-1914), tous deux parus dans la revue Economie et Sociétés. n° 9 - Mars 1988. Dans sa série Histoire de la pensée économique, cette revue a publié énormément d'articles à caractère méthodologique sur les grands auteurs.

[50]Michel GROZIER (en collaboration avec E. Friedberg): "L'acteur et le système".Seuil Paris 1977. Voir aussi l'un des ses ouvrages les plus récents "L'entreprise à l'écoute. Apprendre le management post-industriel" Seuil Coll. Points. 1984.

[51]Gabriel GOSSELIN : "La science selon Edgar MORIN et la désacralisation de la raison" - Cahiers internationaux de Sociologie - L XXXIII 19B7, p. 37B.

[52]Alain COULON, op cit. p. 16.

[53]Ibid, p.20 et p.86.

[54]Expression empruntée à G.GOSSELIN : "La science selon E.MORIN...", p.379.

processus dont les traits sont continuellement recréés à partir du sens autour duquel s'activent et interagissent les individus.

De ces interactions, résultent les faits sociaux en tant que réalisations intersubjectives. Rien n'est donné tout est construit comme disait G. Gachelard. *"Au lieu de faire l'hypothèse que les acteurs suivent des règles, écrit Alain Coulon, l'intérêt de l'ethno-méthodologie est de mettre à jour les méthodes par lesquelles les acteurs "actualisent" ces règles. C'est ce qui les rend observables et descriptibles"*[55]. Nous pouvons en déduire que l'ethno-méthodologie recherche, en fait, les *"boites noires"* à partir desquelles les acteurs *"bricolent"* constamment la réalité sociale. Cet *"impensé"* qui conditionne clandestinement leurs comportements serait l'ensemble des : *"dispositions par lesquelles la société cache à ses membres ses activités d'organisation et les conduit ainsi à appréhender ses traits comme des objets déterminés et indépendants"*[56].

A y regarder de près, l'ethno-méthodologie pratique, en fin de compte, une *filature de la culture des acteurs*. C'est cette dernière qui leur fournit leurs propres capacités de repérage et de résolution des problèmes (le sens investi, procédures et modes de réaction). L'ethnométhodologie serait ainsi une approche culturelle des régulations sociales. C'est une lecture de la grille de lecture des agents d'un système. Cette fidélité permet à l'approche, en question, de ne pas considérer l'acteur social comme un *"idiot culturel"*. En effet, Garfinkel, un des pères de l'ethno-méthodologie fait remarquer que *"Les sociologues conçoivent l'homme-en-société comme un idiot dépourvu de jugement* (a judmental dope) *... L'acteur social des sociologues est un "idiot culturel" qui produit la stabilité de la société en agissant conformément à des alternatives d'actions préétablies et légitimes que la culture lui fournit"*[57]. En réalité, la connaissance de la norme du comportement n'est pas le monopole du scientifique. Même s'il ne formule pas clairement la relation entre l'occulte (Le sens) et le manifeste (action) qui le motive, l'acteur en possède une perception diffuse. Contrairement aux énoncés savants qui dévalorisent totalement le sens commun, l'acteur sait, le plus sou vent, ce qu'il fait. De plus, les démarches *à prioristes* courent toujours le danger d'éclairer des *"terrains"* partiellement fictifs par rapport à celui où se déploie réellement l'acteur.

---

[55] Alain COULON : "L'Ethno..." p. 28.

[56] H.GARFINKEL - "Studies in Ethno-methodologie" - Polity Press, 1984 Cambridge cité par A. COULON : "L'Ethno..." p. 42.

[57] Ibid p. 50

Par ailleurs, ce qui est valable pour la compréhension de la stratégie des acteurs est aussi généralisable au comportement des savants de l'ensemble des disciplines. L'ethno-méthodologie de la science est aussi une hypothèse soutenable. En effet, les scientifiques sont, à leur tour, les acteurs d'un système que l'on appelle la *"connaissance scientifique"*. Leur manière d'aborder les réalités se déduit des croyances du paradigme auquel ils adhèrent. Sans entrer dans les nuances et la concurrence entre les théories, la démarche scientifique, impose, en général, des contraintes et des critères. On postule que l'objectivité présuppose une coupure entre l'objet de la recherche et le chercheur en tant qu'individu. Ainsi, les interactions entre ce qui est observé et l'observateur (sa culture, ses conceptions scientifiques) sont considérées comme négligeables ! L'ethno-méthodologie de la connaissance montrerait qu'il en est autrement. En réalité, les sciences ont aussi leurs propres cultures. Une théorie est avant tout, une conviction qui cherche son argumentation sur un phénomène donné. La vérité qu'elle défend n'existe pas en soi. Elle se construit, dure et décline avec la culture du paradigme qui la signifie et qui l'expérimente. Après avoir même donné des résultats concrets, toute théorie est guettée par le mécanisme de la destruction-création. Les connaissances sont aussi *"biodégradables"*. Leurs *"objectivités"* sont donc construites et provoquent des comportements spécifiques chez les scientifiques à un moment donné dans un lieu déterminé. Savoir contre soi-même est le problème central de tout progrès scientifique. Et il n'est donc pas toujours aisé de séparer la *"Connaissance"* des croyances. Ce qui confirme quelque part le caractère culturel des comportements scientifiques. Le sens et la connaissance ne sont que les deux visages d'un même problème, celui de la conviction. Et c'est celle qui gagne, pour une raison ou une autre, qui impose momentanément sa convention même si le "consensus dans l'erreur" est toujours à l'affût.

B - Vers une théorie économique plus ouverte

L'ethno-méthodologie est, avant tout, une démarche qui contrarie fortement l'épistémologie parcellisante et paralysante de la *"raison close"*[58], qui,jusqu'à présent, avait inspiré les sciences de l'Homme. Cette approche digne d'une *"révolution paradigmatique"* au sens de Thomas KUHN [59] s'élève contre les procédures qui consistent à enfermer, pour une bonne fois, les acteurs dans des schémas rationnels, le plus souvent préétablis. Les sciences sociales ont la fâcheuse tendance à construire des *"hommes factices"*, des profils sur mesure qui n'ont pas toujours un rapport profond avec ce que l'on observe. Chacun d'eux est un modèle que projette telle ou telle discipline sur l'individu concret. La science économique en est un exemple.

Selon la doctrine économique conventionnelle, l'Homo-oeconomicus est supposé être un *"type"* qui émane du monde empirique. Mais la *"réalité"* de son comportement rationnel est,largement, conditionnée par le regard de la théorie économique. Réduit à sa plus simple expression, c'est un *"individu"* qui ne fait que produire ou consommer ou les deux à la fois quand, l'approche en question, fait un effort de réalisme[60]. La fiche d'identité de l'Homo-oeconomicus peut être interprétée comme celle d'un individu qui n'a pas de biographie, ni d'histoire. Il surgit de nulle part dans l'arène du marché. La théorie économique a toujours tendance à faire tourner des concepts *"dégraissés"* de leur culture et de leur histoire. Dans cette procédure, ce qui motive profondément les acteurs des systèmes économiques s'y perd. Ceci est valable pour la théorie des comportements micro-économiques comme pour celle qui s'intéresse à des phénomènes macroscopiques comme la croissance et le développement économiques.

---

[58]Cf. Les commentaires que fait G.GOSSELIN des nombreux travaux d'Edgar MORIN in : "La Science selon Edgar MORIN..." op cit. L'auteur y expose la thèse d'E.MORIN relative à la nécessité de substituer au paradigme rationnel celui de la complexité. Désacraliser la raison, c'est ouvrir la pensée humaine à la diversité, à l'incertain et même à l'obscur... Le réel, c'est aussi ça. Le mouvement et le désordre prennent le pas sur les régularités et l'ordre d'antan. C'est ainsi que les modèles et les théories scientifiques connaissent un "déficit d'interprétation". Tout ceci converge vers les constats que fait aussi Georges BALANDIER, quand il écrit *:"Tout bouge et beaucoup de ce qui bouge fait problème" (p.11) et "Il faut apprendre à penser le mouvement, dissiper les craintes qu'il inspire, et, surtout, ne jamais consentir à exploiter la peur confuse qu'il nourrit"* (p.13), cf. G.BALANDIER : "Le lien social en question" - Cahiers Internationaux de Socioloqie, vol. L XXXVI, 1989.

[59]Cf. son célèbre ouvrage : "Structures des révolutions scientifiques", Flammarion, Paris 1983.

[60]Ici, nous faisons allusion au questionnement plus réaliste que fait la comptabilité nationale sur la catégorie particulière des entrepreneurs individuels. Cependant malgré leur fonction de production, ils sont considérés par cette branche technique de l'analyse économique comme des ménages dont "l'activité" essentielle dans le circuit formel de l'économie est la consommation. Pour les comptables nationaux, le non-classement des entreprises individuelles dans les grands secteurs institutionnels des producteurs est dû à"l'ambiguité" de leur situation concrète. La confusion de leur patrimoine en tant que ménage avec celui de leur activité de production est un des arguments de leur intégration dans la catégorie comptable des ménages.

En cela, la science économique n'a fait que suivre ce grand penchant de la science *"moderne"* qu'est le réductionnisme[61]. *"De manière implicite,* écrit James Gleick, *la mission de nombreux scientifiques du XXème siècle - biologistes, neurologues, économistes - a consisté à décomposer leurs univers en atomes simples qui obéissent aux lois scientifiques. Toutes ces disciplines ont mis en jeu une forme de déterminisme newtonien"*[62].

Pourtant, dans la réalité concrète, l'autonomie absolue de l'économique n'est pas opératoire à 100 %, y compris dans les sociétés industrielles qui en ont forgé la conception et les pratiques. La pureté de l'économique est, en réalité, un principe non naturel pour la simple raison que la dynamique des systèmes économiques se déploie avec des inter-faces telles que la culture, les croyances, la créativité sociale, l'innovation technique, les stratégies et comportements des acteurs économiques, etc... Avec l'ensemble de ces interférences, la théorie économique rationnelle se trouve dans l'incapacité d'être une police des comportements. Les modèles de comportements postulés par la théorie économique sont déviés de la trajectoire qu'ils sont supposés suivre dans les faits.

Ceci corrobore la principale critique que fait l'ethno-méthodologie à l'ensemble des sciences sociales constructivistes : *l'a priori* crée un décalage avec les faits auto-produits par les acteurs.

"Les économistes, écrit Susan Hunt, *connaissent les limitations de leurs instruments théoriques, mais ils signalent que ces instruments sont les meilleurs que nous ayons. Pourtant, comme Mark Twain l'observa jadis, si le seul outil que nous possédons est un marteau tous les problèmes ont l'apparence d'un clou"*[63]

---

[61]Cf. Jean ULLMO : "La pensée scientifique moderne", Flammarion, Paris 1969, p.72.

[62]James GLEICK : "La théorie du chaos. Vers une nouvelle science",Albin Michel, 1989, p.31. Du moins, dans le domaine des sciences dites "dures", il a fallu que le "chaos" soit découvert pour que l'on se rende compte clairement que toutes les disciplines, à des degrés divers, s'inscrivent dans la vieille conception cartésiano-newtonienne. Le paradigme émergeant du chaos depuis une quinzaine d'années rapproche les différentes sciences de la nature tout en renouvelant les fondements même de la démarche scientifique. L'irrégularité, la discontinuité et le désordre dans la nature (et dans le monde social) constituent des manifestations que la conception classique de la science refusait d'observer et d'étudier. *"Là où commence le chaos,* écrit James Gleick, *s'arrête la science classique"* (p. 18). Dans n'importe quel milieu physique, biologique, technique ou autre, la Science actuelle découvre des processus non linéaires. Ainsi, *"Le chaos supprime les frontières entre disciplines scientifiques"* (p. 20). Il inverse spectaculai rement le mouvement de la spécialisation qui, malheureusement, continue de produire des effets néfastes sur les sciences de l'Homme. Ces dernières sont toujours en retard d'une époque. Face à cette lacune, l'ethno-méthodologie va dans le sens de ce grand mouvement anti-linéaire qui se dessine.

[63]Susan HUNT "Le mouvement pour une économie alternative" - *Inter-Culture* - vol. XXII - n° 1, Cahier 102, Hiver 1989 - Montréal, p. 17.

L'analyse économique conventionnelle est impuissante vis-à-vis de la nécessité d'un changement profond de ces principes de base. Les nouvelles versions de l'analyse économique telles que l'école des anticipations rationnelles et la théorie du déséquilibre n'entament pas son noyau dur. *L"'Homo-oeconomicus"* en tant qu'entité abstraite, rationnelle et calculatrice reste immuable. Les écarts, et les déséquilibres sont toujours considérés comme transitoires ou comme les effets pervers résorbables d'une "mauvaise" perception de la part des opérateurs du système. Ici, ce n'est pas la réalité qui décide, mais c'est la théorie !

Le marché est supposé fonctionner comme un *"ordinateur"* qui émet les signaux de l'efficience. Les agents économiques ne peuvent que s'y aligner, voire s'y aliéner. La formation quotidienne de gigantesques *"bulles"*, écart entre l'état réel et l'état rationnel du marché dans le langage des spécialistes des marchés financiers, ne semble pas bousculer la théorie des anticipations rationnelles[64]. Cependant, l'intégration de l'effet d'organisation dans les comportements économiques a motivé des théories concurrentes comme celle de la rationalité limitée[65] encore marginale dans le paradigme officiel des économistes. A terme, la prise en compte des influences des organisations sociales et humaines, de l'interactionnisme et du sens que les individus donnent à leurs activités économiques conduira l'analyse économique à accepter l'hypothèse d'une rationalité restreinte. Autrement dit, au delà d'un "minima rationnel", le reste des comportements économiques est de nature stochastique.

L'indétermination est au coeur de la vie économique. Les facteurs *"qualitatifs"* imprévisibles sont, en réalité, aux commandes des processus économiques. Et, ils sont, avant tout, de nature humaine.

La montée de la socio-économie aux États-Unis vient à point nommé renforcer la thèse de l'ethno-méthodologie et les critiques habituellement adressées à l'utilitarisme de la théorie économique. La socio-économie repose sur une philosophie qui dénonce *"l'impérialisme du raisonnement économique"*[66] sur l'ensemble de la vie sociale. De son point de vue, l'Homme est irréductible à l'image que se font de lui les économistes orthodoxes. Poussé à l'extrême, le modèle de l'Homo-oeconomicus est considéré par la socio-économie américaine comme une idéologie qui produit du cynisme, de la corruption, de la facilité (spéculation boursière) et en fin de compte la ruine même de

---

[64]Voir Paul FABRA : "La Bourse expliquée à Candide" - Le Monde de l'Economie - Mardi 7 août 1990.

[65]Cf. Pierre PORET : "Du bon usage de la rationalité économique" Revue Française des affaires sociales - n° 2 - Avril-Juin 1989, p. 123.

[66]Cf. Le Monde du Jeudi 10 Mai 1990 : Les socio-économistes contre le "cynisme américain".

l'économie et de la société libérales. Tout ceci rejoindrait l'idée qu'une économie n'est pas auto-dynamique [67] et qu'elle a besoin d'impulsion sociales irréductibles au calcul de l'intérêt individuel. L'éthique, les valeurs et les croyances sont partie prenante des dynamismes économiques. Tout se passe comme si l'économie n'est qu'une manière qu'ont les croyances et les valeurs de se matérialiser. De ce point de vue, toute dynamique économique peut aussi se comprendre comme une culture métamorphosée. Entre ses deux états viennent s'intercaler des comportements économiques guidés souverainement par le sens qu'émet le système de convictions d'une société. Mais la destruction des sentiments moraux d'une société par un économisme arrogant conduit tôt ou tard à une inertie. C'est ce mécanisme diffus, inaccessible à ceux qui s'enferment dans une seule et unique discipline - qui explique le réflexe de la socio-économie américaine. Celle ci est un élan vital comme l'est l'ethno-méthodologie dans la mesure où elle s'inscrit aussi dans un processus de recomposition de l'individu concret que les différentes disciplines ont *"charcuté"*. C'est un *"cadavre"* de la culture instrumentale. Cette dernière a envahi les sociétés industrielles au point de détruire la base même de leur prospérité économique.

Paradoxalement, le calcul individuel rationnel centré simplement sur la maximisation des plaisirs conduit au moindre effort. Quand cette attitude se généralise à l'ensemble de la société, l'économie perd les moteurs symboliques qui la motivent en profondeur. Les sophistications du management, du marketing et des modèles micro-économiques deviennent des forces qui travaillent au profit du déclin. Leurs rendements microscopiques temporaires au niveau d'un individu, d'une entreprise ou d'un placement ne doivent pas masquer leurs effets macroscopiques destructeurs à terme.

La diffusion d'un utilitarisme aveugle dans la société décourage ainsi le travail réellement "productif", l'innovation scientifique et technique et en fin de compte, l'adhésion nécessaire à tout dynamisme économique.

Adam Smith, père du libéralisme, notait lui-même dans sa théorie des sentiments moraux que l'ordre naturel ne favorise que le coquin[68] C'est pour cette raison que

---

[67] Voir S. LATOUCHE : "Faut-il refuser le développement" Ed. Economie en liberté. PUF Paris 1986.

[68] A. SMITH : "La théorie des sentiments moraux" (1759) (ouvrage récemment traduit en français). Editions d'Aujourd'hui 1982.
Chez A.Smith, la religion ou tout simplement la morale est source de dynamisme économique, car elle freine la consommation la plus "frivole" et stimule l'épargne, donc l'accumulation et la croissance. L'ascétisme calviniste en a été le modèle. La "morale" est ainsi considérée par le théoricien de la "main invisible" comme une impulsion pour le progrès économique. Cet "apôtre" du capitalisme méprisait les satisfactions sensuelles. De ce point de vue, l'économie peut se comprendre aussi comme l'application d'une éthique. En conséquence, l'idée qui conçoit les vices

Kenneth Arrow, prix Nobel d'Économie et membre du mouvement de la socio-économie, estime que l'opportunisme de l'individualisme détruit le *"lubrifiant essentiel"* de l'économie de marché et de la société libérale qu'est la confiance.

La critique socio-économique s'élève ainsi contre la théorie néoclassique qui postule que l'Homme est une *"machine rationnelle"*. Elle remet en cause aussi le marketing "new-look" qui enseigne des méthodes de persuasion des consommateurs à la limite de la manipulation, ainsi que les "techniques financières" qui recommandent implicitement le non-respect des contrats[69].

Tout ceci confirme que l'utilitarisme de la raison économique est une conception machinique du monde, une doctrine de l'immédiat qui, à l'extrême, pousse à un calcul sans éthique. L'humain y est vu comme une *"matière déformable"* au gré de la stratégie de ceux qui, selon la célèbre formule de l'utilitarisme, programment *"le plus grand bonheur du plus grand nombre"*. Dans cet univers, tout doit être pesé, précisé, cofidié et contrôlé. Du point de vue de l'utilitarisme qui inspire fortement la théorie des comportements économiques, l'univers économique peut se concevoir comme une *"ruche à calcul"*. L'économie est une grande*"machine efficace"* qui a pour vocation d'être l'école de l'humanité toute entière.

L'utilitariste décompose, classe, maximise et généralise tout objet dont il s'empare. C'est de l'ordre et de la méthode à la cartésienne ou de la *"méthodisation"* au sens de Jérémy Bentham[70] L'utilitarisme se veut aussi *"algébrique"*. La nature dans la doctrine utilitariste met à la disposition des experts les plaisirs et les peines nécessaires au gouvernement des hommes[71].

Ce qui fait de la philosophie utilitariste un projet d'essence totalitaire. Toute "utilité" définie et manipulée par les sciences et les techniques de la méga-machine devient, sous cet éclairage, un critère de vérité incontestable. L'économisme autonome à

---

progrès économique. Cet "apôtre" du capitalisme méprisait les satisfactions sensuelles. De ce point de vue, l'économie peut se comprendre aussi comme l'application d'une éthique. En conséquence, l'idée qui conçoit les vices (l'envie, la convoitise, l'avarice, l'orgueil... en somme l'autre versant de la nature humaine) comme les "ministres de l'industrie" est à nuancer.
En définitive, une atmosphère de *"testament moraliste"* entoure la théorie de la richesse des nations (1776) qui, d'ailleurs, n'a été rédigée par l'auteur que par la suite. Tout ceci dévoile que le *"sens caché de la main invisible"* est une éthique qui, fusionnée avec la culture philosophique et scientifique des lumières, a déclenché l'avènement du capitalisme. C'est l'ensemble de ces *"capitaux symboliques"* qui sont, à l'heure actuelle, en crise dans les vieux pays industriels.

[69]Cf. Le Monde : "Les socio-économistes..." op. cit.

[70]Cf Jacques- Alain MILLER : "La machine panoptique de Jeremy BENTHAM", ORNICAR : Bulletin périodique du champ freudien - Mai 1975, p. 24.

[71]Ibid. p. 36 et p. 30

la suite de l'utilitarisme qui en est la superstructure philosophique crée ainsi son propre paradigme de l'efficacité qui dicte à la société la marche à suivre. Mais de par ses certitudes, il méconnaît non seulement les résistances du social, mais aussi les *"substances sociales"* nécessaires à son propre projet.

A lui seul, le raisonnement économique de type utilitaire n'épuise pas la réalité de son propre objet, car celui-ci est d'essence social. En ignorant les dimensions sociales et morales implicites aux pratiques des acteurs, l'analyse économique s'est progressivement enfermée dans un formalisme dans lequel les équations des comportements tournent pour tourner. Une telle situation découle avant tout de sa vision atomiste et de l'impérialisme de la quantification comme seul et unique critère scientifique.

Le renouvellement de l'analyse économique que tente d'opérer aussi la théorie des conventions[72] montre bien les apports susceptibles d'être apportés par les autres disciplines (Anthropologie, sociologie, psychologie et droit). De par ses propres contraintes, le raisonnement économique, pour appréhender la complexité de l'incidence sociale sur le comportement des phénomènes économiques, est amené à cette ouverture; Dans leur introduction de synthèse, les économistes "institutionnalistes" notent, à juste titre, que *"La re-définition, sinon la relativisation, de la place de l'échange marchand doit pour le moins conduire à tempérer un certain impérialisme de la discipline"*[73] Une telle remarque nous conduit à croire que ce que la théorie de l'Homo-oeconomicus devait gagner en rigueur (modèle logico-déductif mathématisable), elle l'a perdu en pouvoir d'interprétation. Une des principales critiques des économistes des "conventions" à l'axiomatique néoclassique réside dans le fait qu'elle ignore le cadre social dans lequel agissent les opérateurs économiques. C'est lui qui induit et garantit les procédures par lesquelles les agents économiques se repèrent, en toute inconscience, dans l'univers *"brouillé"* de l'économie. La réalisation effective de leurs transactions économiques en dépend largement. Tout contrat sans adhésion implicite ou explicite à des conventions partagées devient poreux et déstabilise ainsi la fluidité des échanges économiques. Le social s'incruste dans l'économique et le conditionne. La coupure n'est ainsi qu'une vision de l'esprit qui veut, à tout prix, isoler totalement les pratiques économiques du reste de la société. Si le contrat codifie l'échange marchand entre deux acteurs, la convention lui donne une signification collective. En poussant un peu plus loin le raisonnement, les habitudes et les conventions d'une société ne sont, en d'autres

---

[72]Voir. Le numéro spécial de la Revue économique sur "l'Economie des Conventions" - n° 2 - Mars 1989.
[73]Ibid p. 145

termes, que ses propres convictions à partir desquelles elle définit et crée ce qui l'entoure. A ce niveau, nous ne sommes pas loin des hypothèses de l'ethno-méthodologie. Le contrat, les conventions, les convictions et les croyances sociales semblent ainsi se tenir les uns aux autres. C'est l'itinéraire que parcourt un phénomène aussi "objectif" en apparence que l'économique.

Dans cette perspective, les croyances scientifiques qui consistent à séparer les régularités économiques des croyances sociales intériorisées par les acteurs sont donc d'une portée limitée. Elles ne dévoilent pas les modèles, le sens commun ou le mode opératoire à partir desquels les agents régulent leurs comportements dans un univers aléatoire. La théorie économique de la rationalité *"close"* ne peut que déboucher sur l'incomplétude.

L'ensemble de ces remarques montrent que les rectifications qui tentent de s'opérer dans le domaine de l'analyse économique convergent à un niveau ou un autre vers les principales conclusions de la socio-économie américaine et de l'ethno-méthodologie. Contrairement à l'économisme conventionnel qui impose des coupures sur l'humain, les nouvelles conceptions qui se dessinent nous conduisent à considérer les faits économiques comme des croyances sociales réifiées. Comme les conventions sociales reposent, avant tout, sur la culture du milieu, elles ne peuvent qu'être relatives. Et c'est la vue intime du monde social et économique que recréent constamment les acteurs qui devient le préalable de toute théorie sociale.

De ce point de vue, l'économie conventionnelle peut s'interpréter comme une*"économie anti-sens"*. Elle ignore les spécificités du mode de réaction des terrains et ne peut concevoir que la *"richesse économique"* est une Production du social.

La théorie du développement, en tant que transposition internationale de l'économisme conventionnel vérifie amplement les limites évoquées.

En effet, Albert Hirschman, spécialiste du développement, nous met aussi en garde contre l'excès du réductionnisme qui caractérise, jusqu'à aujourd'hui, l'analyse économique conventionnelle. *"L'Economie politique élargie"*, titre de son ouvrage, repose sur une démarche qui tente d' intégrer : *"l'incroyable complexité de la nature humaine que la théorie économique a eu de bonnes raisons de négliger jusqu'à*

maintenant, mais qu'il faut réintroduire petit à petit si l'on veut que les résultats de cette théorie gagnent en réalisme[74]".

Et l'auteur d'ajouter que *"ce n'est là qu'un commencement"*[75]. De même, pour Alain Caillé[76], les méthodes formalistes des sciences sociales ne diagnostiquent dans la société que ce que désigne la philosophie naturelle de l'ordre et de l'utilitarisme qui les inspire. Les axiomes de la Raison, de l'Intérêt, de l'Utilité et de l'Évolution contribuent à appauvrir notre compréhension de la complexité des processus sociaux. La reconstitution d'un nouveau paradigme des sciences sociales passe par la restitution du sens et des symboles sociaux. La logique qui y organisera ses énoncés et les déductions possibles ne peut pas, selon A. Caillé, faire l'économie de l'éthique.

Nous constatons ainsi que de nombreuses recherches en sciences sociales, y compris d'ailleurs dans les sciences dites dures, tentent à la fois de sortir de leur cloisonnement et de prendre une distance critique par rapport à leurs présupposés.

L'héritage de la culture épistémologique mécaniste touche à sa fin. La conception anti-linéaire,dont l'ethno-méthodologie est une variante, introduit dans la démarche scientifique contemporaine des hypothèses *"relativistes"* quand ce n'est pas celles du *"chaos"* comme c'est déjà le cas dans les sciences de la matière[77]. L'heure est à l'ouverture. C'est cette philosophie qui est implicite à l'ethno-méthodologie. Cette dernière est d'une grande utilité pour comprendre les impasses du *"développement transposé"*.

---

[74]Albert HIRSCHMAN : Vers une Economie politique élargie" - Coll. "Le sens commun", Ed. de Minuit 1986, p. 107.

[75]Ibid p. 109

[76]Cf. Alain CAILLE : "Splendeurs et misères des sciences sociales. Esquisses d'une mythologie" - Genève/Paris - Librairie Droz, 1986.

[77]*"La relativité*, fait remarquer un physicien, *a éliminé l'illusion newtonienne d'un espace et d'un temps absolus; la théorie quantique a supprimé le rêve newtonien d'un processus de mesure contrôlable, le chaos, lui, élimine l'utopie laplacienne d'une prédicibilité déterministe"* cité par James Gleick : "La théorie du chaos..." op cit. p. 21.

C - Le développement "phagocyté"

En s'inspirant des renversements opérés par l'ethno-méthodologie, l'ethno-économie, en tant que nouvelle discipline, est envisageable. Elle consisterait à tenter de comprendre les comportements économiques des acteurs à partir de la spécificité du système symbolique qui opère dans leur milieu. Les expériences de développement menées dans les contrées du Tiers-monde sont un champ fertile pour cette méthode. En sens inverse, les conclusions induites pourront mieux nous éclairer sur le fonctionnement des sociétés industrielles. Ce va et vient est à la fois conceptuel et culturel.

Un des principes de base de l'ethno-méthodologie est le sens que donnent les acteurs au monde qui les entoure. C'est à partir de lui que l'on peut comprendre aussi leurs réactions vis-à-vis d'un modèle économique. La coupure entre économie et culture n'est pas d'une grande portée en matière de développement économique. Au contraire, une telle conception implicite aux programmes de développement peut même se comprendre comme la principale cause de leurs échecs.

Les leçons du terrain montrent de plus en plus que la "coupure" est une "hallucination" des théoriciens et des praticiens du développement. Les échecs cumulés non seulement des programmes nationaux de développement, mais aussi ceux des micro-projets des ONG dévoilent des résistances insoupçonnées à la théorie économique. Si nous écartons de notre vue les accidents et la variété des procédures du développement, l'essentiel semble se jouer autour du problème du sens tel qu'il est posé par l'ethno méthodologie. La question reviendrait à se demander comment le milieu qui accueille les structures institutionnelles, techniques et industrielles d'une économie formelle réagit-il aux lois économiques admises ? Une telle interrogation ne peut être élucidée qu'en faisant un effort inter-disciplinaire tout en étant sensible, à la fois, à la culture "cachée" du modèle industriel et aux cultures des milieux sensés être programmés en faveur du développement. C'est à l'intérieur de ces contraintes méthodologiques et de ces contingences culturelles et historiques que la piste de l'ethno-économie pourra se dessiner. Comme nous le montrerons dans d'autres chapitres, cette *"réforme méthodologique"* s'est matérialisée dans notre propre recherche par la méthode de sites.

Le concept de développement peut se concevoir comme une *"forme ramassée"* de l'expérience historique des pays, aujourd'hui, industrialisés. La coupure entre

Economie et culture masque les subtilités du problème auquel se heurte la majeure partie des nations du Sud. En réalité, le capitalisme ne se réduit pas, comment l'enseigne la théorie conventionnelle du développement, à un système économique clos. En fait, ce dernier condense des comportements sociaux usinés culturellement conformément ce que nous avons appelé *"le complexe mythique de maîtrise et de domination de la nature"*[78] .

C'est cette culture qui donne sens aux pratiques productives et accumulatives des agents du système industriel. Ces comportements génèrent des *"régularités"* constatables et stockables dans des modèles de développement. C'est le travail retenu et opéré par les économistes du développement. Dans une certaine mesure, les relations entre les variables macro-économiques (Production, Investissement, Consommation, importation, exportation, etc...) sont codifiables. Mais, les équations auxquelles elles donnent lieu ne sont pas porteuses du sens social qui les a motivées à la racine. La destruction de cette *"variable qualitative et structurante"* par le réductionnisme inhérent aux *"abstractions autonomes"* de l'économisme donne lieu à un modèle sans motricités propres.

La *"compétence interactionnelle"* des acteurs primitifs du modèle disparaît comme par enchantement. Bien que leur culture ainsi que les conditions économiques de leur contexte se matérialisent dans les objets techniques et industriels qui accompagnent le modèle de développement vers les pays du Sud, il n'est pas certain que le terrain d'accueil réagisse conformément aux effets escomptés par le modèle.

En supposant dès le départ que la culture est une variable *"vacataire"* sinon *"muette"*, le modéliste prend une grande responsabilité lourde de conséquences. D'abord, il rend *"amnésique"* la société d'où il tire son modèle ne serait-ce qu'en lisant mécaniquement son développement historique. Le noyau dur de la théorie économique

---

[78]En réalité, chaque société s'auto-institue et agit conformément à ses mythes fondateurs. Ce principe fait de la culture le "disque dur" de toute société. Les limites de la culture ne sont pas précises.
A la limite, toute manifestation d'un peuple est culturelle (sciences, techniques et industries comprises). Tout ce qui est chargé de sens relève de la culture. Dans cette perspective, la vieille et intéressante dichotomie que fait la philosophie allemande entre les sciences de la culture (Kulturwissenschaffer) et les sciences de la nature (Naturwissenschaffer) doit être dépassée dans la mesure où, pour se déployer, les sciences de l'univers (Nature et Cosmos) ont eu aussi besoin de la formation mentale d'une culture spécifique, celle de la coupure entre Esprit et matière qui induit, à son tour, la possibilité de concevoir de manière autonome les lois qui gouverneraient, en dehors de toute "subjectivité", la matière. Une telle mutation de l'esprit humain a nécessité, au-delà de ses résultats pratiques, une révolution culturelle, celle de l'instrumentalisme utilitaire. Descartes en avait ouvert la voie dans laquelle la majeure partie des penseurs de la culture des lumières se sont engouffrés. Les principes du libéralisme en économie ainsi que sa critique marxiste n'échappent pas à cette "famille philosophique". C 'est pour toutes ces raisons que l'étude de la mythologie des sociétés industrielles est nécessaire pour mieux fixer les choses, y compris dans leur déroulement historique. Le mythe dit ce que la science "oublie" de dire.

est une négation du sens. Car dans cette science il est supposé être un problème métaphysique. Ensuite, notre expert présente au milieu d'accueil la nécessité d'une mutation sans prendre en considération ses adhérences. Comme le sens d'origine ne voyage pas avec le modèle, donc absence d'un véritable échange interculturel. et que le sens endogène du milieu est ignoré, le développement proposé se retrouve sans moteurs symboliques.

Le terrain résiste et phagocyte le modèle qui l'a, superbement ignoré. L'économie formelle ainsi introduite devient un auxiliaire du milieu (cf. la marée de l'informel dans les pays concernés) et se transforme en un organisme d'absorption des surplus des économies du Nord.

Comme nous l'avons déjà souligné, les crédits internationaux servent à élargir cet espace de réalisation au Sud pour les puissances industrielles qui renouvèlent ainsi continuellement leur suprématie et leur culture de la découverte. Les aides s'intègrent parfaitement à ce système surtout quand, les produits des ventes minières, touristiques et migratoires ne suffisent plus à reproduire des demandes effectives d'appoint à la croissance de l'économie mondiale, entendue comme celles des pays industrialisés. La contrariété à ce mécanisme que provoque le surendettement est, à chaque fois, susceptible d'être aménageable par des compromis où se mélangent rigueur et humanisme douteux. En somme, les économies formelles nationales non spontanées, introduites par une programmation *a priori*, ne gagnent pas leur vie. Les déséquilibres de leurs comptes manifestent une inadéquation aux sites que les théoriciens et les praticiens ont négligé au départ.

C'est ainsi que le développement se dissipe pour laisser derrière lui un simple amas de produits et de "ferrailles" en tout genre. Le métabolisme avec le milieu ne se produit pas. Chacun détruit l'autre dans la mesure où la communication interculturelle nécessaire à toute postulation n'a pas été effectuée.

De manière générale, le *"génie du développement"* s'opère à l'image d'un don sans retour. Dans sa profondeur, le développement - il arrive tout fait - supprime l'effort et détruit les repères endogènes du destinataire. Ce dernier se voit transformer en laboratoire et en marchés que l'on excite artificiellement de l'extérieur.La résultante en est un non développement ou un "*capitalisme virtuel* "et une destruction des capacités de régénération du milieu dont les activités, en ordre dispersé, mutent pour se concentrer sous d'autres formes qui facilitent l'écoulement des produits du système

industriel des grandes nations. La stratégie fatale du développement que masque son caractère dynamique dans le monde de la théorie, est, en fin de compte, une immense consommation symbolique de la civilisation industrielle. C'est ainsi que le milieu d'accueil vidé de ses substances culturelles et historiques devient un simple *"buvard"* pour ne pas dire une *"éponge"* qui absorbe improductivement tous les ingrédients institutionnels et industriels du développement qui lui tombent sous la main. Comme par enchantement, l'image dynamique et cumulative qu'en donne la théorie s'évanouit dans les ténèbres tropicales et orientales.

II - LA QUERELLE DES SENS ET SES POSSIBLES ISSUES

A - De la leçon des choses à la leçon des hommes

L'économie et les autres sciences sociales ne peuvent améliorer leurs instruments et de manière générale leur pouvoir explicatif qu'en s'ouvrant à la diversité de la dimension humaine. Les recherches les plus récentes dans le domaine des sciences dites dures montrent le chemin [79]. La notion d'ordre héritée de la culture mécaniste cède la place à celle du désordre[80]. Le déterminisme s'efface progressivement devant l'incertitude. Et la découverte du chaos dans de nombreux domaines ouvre des perspectives fascinantes et pose aux scientifiques, habitués à la linéarité, de redoutables problèmes d'identification et de modélisation mathématique[81].

Ceci dit, les approches qui, dans le domaine de l'homme, mettent l'accent sur la relativité culturelle et historique des concepts et des pratiques sociales peuvent s'intégrer facilement à ce grand mouvement anti-linéaire.

Il est évident que l'on ne se comporte pas de la même manière dans toutes les époques et dans toutes les cultures. La *"matière"* humaine est sensible et diverse. La science économique en tant que discipline morale ne peut aucunement, échapper totalement à ce principe élémentaire En conséquence, ses *à priori* doivent être pondérés par les réactions de tel ou tel milieu. A l'extrême, certains de ces grands principes et, à

---

[79]Voir : La nouvelle conception anti-déterministe qu'expose Ilga PRIGOGINE et Isabelle STENGERS,...1979 dans "La nouvelle Alliance, métamorphose de la science". Ce qui correspond parfaitement aussi à l'esprit et à la matière (orientation et conclusion) du premier chapitre de notre recherche intitulé "Science et Croyances".

[80]C.F. : BALANDIER Georges :"Le désordre-Eloge du mouvement" Fayard 1988. Voir notre compte-rendu sur cet ouvrage RCED Vol. XII N°1 1991 Ottawa.

81James GLEICK 1989 : "La théorie du chaos. Vers une nouvelle science". Albin Michel.

la lueur des expériences du développement économique dans les pays du Tiers-Monde, demandent à être revisités de fond en comble. L'étude des spécificités culturelles des formes "économiques" ouvre la voie à cette réévaluation[82] . Les rapports entre cultures et pratiques économiques sont pleins d'inédits. Le modèle théorique de l'économie dominante s'avère incapable d'engranger la diversité des pratiques économiques à forte imprégnance ethnique[83] ou de type informel au sens classique. Malgré les apparences, l'économie du capitalisme ne semble pas maîtresse du monde. Son mouvement planétaire s'accompagne d'une différenciation dans laquelle s'opèrent à la fois phagocytage du modèle dominant et des recompositions spécifiques à l'infini qui donnent lieu à des micro-dynamismes indomptables par la théorie ordinaire.

L'uniformisation du monde ne semble pas être une image de l'avenir du monde. Les formations sociales du Tiers Monde résistent sans résister à la normalisation par le développement. La contamination par l'économie marchande capitaliste les atteint sans pouvoir les détruire. L'échec d'un développement réel mesure leur degré de résistance et la "marée informelle" celui d'une autonomie incontestable. La critique du développement est classique L'hypothèse originale est de le considérer comme une entité fantomatique enveloppante qui stérilise les milieux où elle s'introduit. Dans les critères de la rationalité du dynamisme capitaliste, les résultats de l'implantation programmée des économies formelles dans les pays du Tiers-Monde confirment la réalité de ce principe.

A y regarder de prés le développement des pays "pauvres" n'a été qu'un débouché pour la méga-machine des pays du Nord. C'est une stimulation artificielle que corrobore, d'ailleurs, un surendettement généralisé et cumulatif des nations du Sud. De par ses fonctions de régulation en production autonome et en emploi, l'expansion des sphères informelles permet d'éviter pour un temps, l'implosion de la majeure partie des Etats-nations du Sud. L'inertie qui frappe les économies formelles nationales de ces contrées révèle simplement que le développement est resté un *"moteur technique immobile"*. Le développement a échoué parce que la science qui le pense et les acteurs qui l'organisent l'appréhendent comme une chose extérieure aux hommes. Les capacités de réaction et d'auto-lecture des sociétés sont ainsi niées au nom d'un certain nombre de

---

[82]Les principaux développements et conclusions du colloque international sur "Cultures and Economy : towards culturally rooted alternatives to the dominant economy" organisé à Nogent Le Retrou (Nov. 1989, Chartres). Réseau Sud-Nord "Cultures et Développement", 174, rue Joseph II, B 1000, Bruxelles (Belgique).

[83]Voir les différentes expériences concrètes que nous décrivons dans notre recherche : économie des Soussis, la Hisba, l'économie confrérique en Algérie, les organisations économiques informelles en Afrique Noire.

normes de comportement postulées *à priori* (Homo-oeconomicus, calcul économique, accumulation et mentalité du capitalisme industriel., surestimation du rôle des technologies..)

Sans doute, la pensée qui écoutera les cultures gagnera la partie sur les sciences des choses dites extérieures d'autant plus que la techno-science d'aujourd'hui ne sert pas à connaître notre destin mais nos besoins que la méga machine définit, crée et impose constamment. Les sociétés qui ne sont pas libres de leur mouvement séjournent dans des *"prisons de longue durée"* (selon l'expression de Fernand Braudel)[84]. Elles sont dépendantes de l'extérieur quant à la formulation de leurs propres problèmes. Il sera sans doute nécessaire de *"déligoter"* leurs cultures, leur imagination... pour rendre productifs leurs échanges économiques et culturels avec le milieu ambiant. C'est dans cette perspective, que la mise en commun des *"boites noires"* des sociétés (voir ci-joint le schéma sur les ambiguïtés du développement) est un préalable à la formulation des problèmes techniques et économiques de tout changement social.

L'étude des sens implicites des pratiques locales est un premier pas vers cette direction. Si le sens caché de la *"main invisible"* du capitalisme réside dans la culture du développement (complexe mythique de maîtrise et de domination de la nature), la mise en évidence des systèmes symboliques des sociétés du Tiers-Monde ou, de ce qu'il en reste est une étape nécessaire pour la compréhension des facteurs qui contrarient l'émergence et le développement d'une économie d'accumulation dans ces contrées

B - Prudence en connaissance : une pédagogie de l'immersion

A l'image de Dieu dans les représentations humaines, l'économie a plusieurs visages parce qu'elle est aussi d'essence humaine.

Si les agents du développement perçoivent ce dernier comme une nécessité vitale, il n'est pas certain que le milieu auquel ils s'adressent, ait la même conception implicite. En réalité, le paradigme du développement propose et le milieu dispose. La résultante de cette interaction entre les acteurs officiels et le *"site"* à développer n'est pas toujours facile à codifier. Ce qui est certain, c'est que les prédictions d'un

[84]Cf : SHAYEGAN.D. 1989 : "Le regard mutilé" Schizophrénie culturelle : pays traditionnels face à la modernité. Ed. Albin Michel. Coll. Sciences et Symboles.

programme de développement sont souvent détruites en cours de route. Le milieu est subtil, il joue même aux dés! En effet, l'entité que l'on veut amener à produire du développement peut avoir des capacités de résistance insoupçonnées. Il arrive que le milieu, en question, use des formes de l'Autre (l'agent du développement) pour persister et durer dans l'éternité sans céder sur ses propres convictions. Comme un "animal", pour se protéger, il se confond avec la nature du développement sans adhérer à sa culture. Il s'agit là d'un *"simulacre protecteur"* qui présuppose le développement d'une série de mécanismes défensifs fort complexes. Cette stratégie du milieu donne lieu à des comportements ambivalents souvent occultes pour la vision mécaniste des experts.

L'effet d'appel des agents du développement a toutes les chances de faire émerger à la surface, comme par enchantement, des besoins et des comportements du milieu relativement voisins des *a priori* qu'ils avaient sur la situation. Ici, c'est l'argent et le regard du développeur qui déterminent, en apparence, les configurations du site. Le *"terrain"* est mouvant, il peut faire changer ses *"couches supérieures"* pour ne pas changer en profondeur. Le mimétisme sert ainsi d'appât aux projets de développement, notamment ceux qui sont financés par l'aide internationale, sans que les perceptions soient communes à nos deux protagonistes. De toute manière, le caractère hâtif du matérialisme des développeurs fait qu'ils n'ont pas eux-mêmes conscience du sens de leurs propres pratiques. Tout se passe comme s'il s'agissait d'une *"guerre clandestine"* des sens. Le découpage des réalités se charge de mettre les identités culturelles des deux protagonistes au vestiaire. Mais, cette opération ne réussit pas car, leurs *"inconscients"* les accompagnent sans se dévoiler ; la discussion doit être purement technique !

Pourtant, la querelle de ces *"impensés"* est lourde de conséquences y compris sur la suite technique du problème. L'idée, généralement, retenue à la base d'un projet de coopération au développement et celle d'un besoin qui parait *"objectif"* voire même palpable. La réponse du système est rapide, il faut organiser sa satisfaction sans que la conscience des motivations profondes des acteurs du développement et du milieu soit clairement établie. L'urgence appauvrit l'échange interculturel.

Pour qu'un projet réussisse, il ne faut pas l'imposer ni même en parler. Il faut y venir en douceur même en discutant d'autres choses. L'immersion dans le milieu est une nécessité afin de le connaître tel qu'il est mais non tel qu'il paraît être face aux opportunités immédiates que représente un projet tombé du ciel. La phase la plus complexe est, sans doute, celle du *"laboratoire des sens"* dans lequel peuvent se fermenter des convergences symboliques et pratiques sur les changements à opérer. Ce

qui présuppose des *"sorties de soi-même"* pour le milieu comme pour l'agent du développement. Les procédures de type carré courantes (rationalité à 100%, linéarité, autonomie de la technique et de l'économie...) en matière de développement doivent être rectifiées afin de maximiser l'ouverture de la théorie par rapport aux spécificités des milieux. Les milieux de cultures non industrialistes abordent le cosmos ainsi que le monde "immédiat" (la reproduction "matérielle") de manière plutôt sphérique. Le carré croit absorber la sphère mais, c'est souvent le contraire qui se produit ! Les paquets du développement, grands ou petits, sont absorbés improductivement dans les critères de la rationalité du développement. Ils sont tout simplement phagocytés ou recyclés pour d'autres usages à l'insu des experts de l'accumulation et de la croissance. Même les partisans du développement communautaire, notion cogitée à l'extérieur du milieu, ne font pas mieux[85].

Les projets peuvent donc exciter des demandes artificielles sans rapports directs avec la culture du paradigme des experts ou des animateurs ni même avec les traditions du milieu. Si certains éléments du paquet de développement sont recyclables du point de vue des traditions locales, ces dernières développeront, en apparence, le besoin global du projet (source de gaspillage) dans les critères du regard des agents du développement. Après le départ des *"prêtres du développement"*, le code implicite du milieu, à travers les comportements spontanés, détruira la cohérence du projet du point de vue de la vision du développement.

En somme les religions n'ont pas le monopole de la religion[86] car la culture du développement en est aussi une[87]. Quand un milieu n'y adhère pas, les projets de

---

[85]Cf : Emmanuel SEYNI NDIONE : "Voir et comprendre ce qui est" : "Leçons d'une animation au Sénégal". I.F.D.A dossier 74. Nov/Décembre 1989, P.3 - P.14 :
L'auteur nous expose dans cet article l'expérience d'animation "Chodak" menée par l'équipe d'ENDA-Environnement et développement du Tiers-Monde dans les milieux des "marginaux" de la grande banlieue de Dakar. Son interprétation dévoile l'inefficacité des principales catégories du développement communautaire (Égalité, démocratie, autogestion...) au sens de la pensée occidentale. En abordant le milieu avec une conception morale et un appareil conceptuel exogènes, les animateurs, malgré leur origine africaine, étaient dans un premier temps, dans l'incapacité de comprendre le mode de fonctionnement des groupes de quartier dont ils croyaient avoir la charge. Pour bénéficier des avantages financiers du programme "Chodak", le milieu pratiquait le simulacre et contournait en profondeur les impératifs du projet et les convictions des animateurs. Nos "messies" ont découvert que le sens de la communauté, de la pauvreté... qu'avait le milieu ne coïncidait pas avec celui de leur conception. Il s'est avéré que ceux qui paraissaient être des "marginaux" étaient, en réalité, bien intégrés à un tissu complexe de réseaux néoclaniques. De plus, dans cette "toile" du milieu, nos animateurs "progressistes" ont eu l'amère surprise de découvrir que les "méchants notables", du haut de la pyramide des réseaux urbains, exerçaient des fonctions de régulation, à la fois sur le plan moral et sur celui de la mobilité sociale. En conséquence, ils étaient aussi incontournables pour la réussite de tout projet. La leçon à tirer de cette expérience réside dans le fait qu'il n'est pas aisé d'isoler des individus de leur milieu comme de "vulgaires" particules. La compréhension intérieure de la logique globale du milieu est un préalable à toute action sur un "problème" particulier.

[86]Voir Raimon PANIKKAR : "La religion de l'avenir". Inter culture Vol. XXIII n°2, P.1. 1990.

[87]Voir Revue Quid Pro Quo n°2 1990 : "La culture du développement" publiée par le Réseau S/N Cultures et développement.

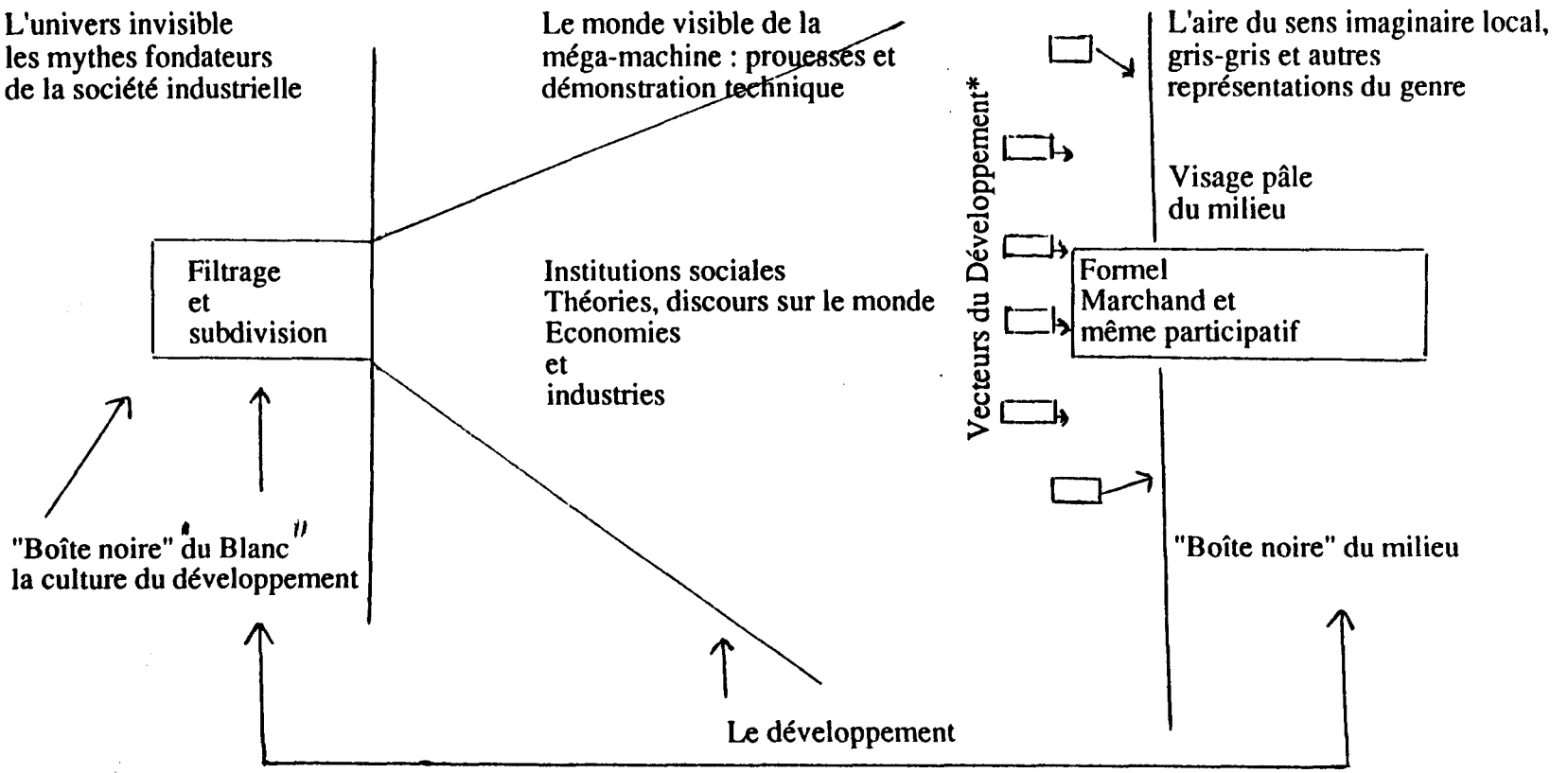
développement conçus techniquement ne trouvent pas les *"substances humaines"* pour se déployer dans les faits selon la logique formelle qu'ils contiennent. Sans élan endogène compatible avec le modèle mis en oeuvre, le constructivisme est donc éphémère y compris dans ses aspects les plus matériels.

Les procédures souterraines de sélection qu'opère le milieu montrent que l'objet sur lequel nous exerçons nos catégories et nos politiques est vivant. De par ses capacités d'adaptation et de résistance, il est mouvant. Il phagocyte et vivote. Le mouvement peut s'y mêler avec une extraordinaire stabilité dont les clefs de compréhension résident sans aucun doute, dans la culture du milieu.

En résumé la conjecture des sens implicites aux pratiques du développement dévoile que le manipulateur est manipulé car il croyait agir dans le vide. Ce qui est arrivé à la physique des particules (effet de Heisenberg) arrive ainsi à l'expert du développement. Non seulement la partie (Économie) n'est pas isolable du tout (cultures et systèmes symboliques) mais l'intrusion extérieure modifie en surface les comportements du milieu. Dans toutes ces perturbations virtuelles ou réelles, la relativité y est grande et démontre amplement la pauvreté de notre matériel conceptuel encore marqué par une *"newtonie aiguë"*.

Pourtant, c'est en relativisant notre regard que nous gagnerons en absolu mais non l'inverse. Le relatif ne doit pas être le signe avant coureur d'une autarcie ou d'un fanatisme quelconque (un absolu déguisé en relatif) mais celui d'une harmonie dans la différence, une synthèse constamment repensée pour en éliminer les effets pervers pour les uns et les autres. Sur le plan pratique, l'écoute mutuelle est une économie de coûts car elle peut libérer une productivité réelle écologiquement viable. Ce principe libérateur est contraire aux procédures de nature enveloppante retenues par les sciences et les institutions officielles. Leurs pratiques stérilisent le sens critique au Nord vis à vis des effets de la méga-machine et au Sud vis à vis de ce qui peut être encore sauvé et rentabilisé dans l'intérêt bien pensé de tous. L'Amazonie appartient au Brésil mais aussi à tout le monde Cependant, tout ce "beau monde" doit être conséquent avec lui-même !

LA MATRICE DES AMBIGUITES DU DEVELOPPEMENT



* Les vecteurs du développement : Institutions, concepts, théories et usines clef en main...

CONCLUSION DU CHAPITRE 4

Dans ce chapitre, nous avons réalisé une première approche des dynamiques économiques *"informelles"* dans les pays du Sud. Ce travail n'est qu'une première étape de notre longue marche vers la formulation d'une grille de lecture qui nous serait propre. Et c'est l'objet des derniers chapitres de notre recherche. Cependant, dès ce chapitre introductif sur le thème *"Economie et cultures dans les dynamiques "informelles"* nous mettons en évidence la nécessité qu'a la théorie économique de se renouveler en profondeur et de s'ouvrir sur les autres domaines de l'Homme. Cette nécessité est dictée, en premier lieu, par les faits. En effet, les expériences de développement observées montrent bien que la conception qui conçoit le développement comme un processus autonome a eu des conséquences désastreuses. En isolant l'économie du reste et en supposant qu'elle fonctionne sur des *"lois naturelles"*, la théorie et les pratiques du développement passent sous silence le rôle dynamisant des *"facteurs non économiques"* et l'incontournable diversité des contextes dans lesquels sont impliqués les projets et les politiques de développement.

Dans l'approche que nous faisons de *"l'inertie du formel et de la vitalité de l'informel"*, nous avons tenté, d'ailleurs, de montrer que la démarche réductionniste et ses micro-macro-modèles transposés a créé les conditions d'une économie formelle de rente. En d'autres termes, tout ce qui a été programmé sans une grande ouverture sur les sites d'accueil a échoué dans les critères mêmes de la rationalité économique standard. A l'inverse, ce qui marche (dynamiques informelles génératrice d'emplois , de revenus et de régulation sociale et économique...). C'est ce qui n'a pas été conçu et exécuté du dehors par les développeurs. Tout se passe ainsi comme si la théorie économique du développement a échoué à cause de ses excès scientistes (conception mécaniste et parcellaire, modèle unique, pratiques des "paquets", négligence de la "subjectivité" du milieu et des acteurs...).

A ce sujet et, J.P. Warnier fait remarquer, à juste titre : *"L'Afrique n'a pas plus besoin d'un programme d'ajustement culturel qu'elle n'a besoin d'un programme d'ajustement structurel. L'Afrique s'invente. Elle a besoin qu'on fonde toute action de développement sur l'intelligence de cette invention plutôt que sur les présupposés théoriques des experts de la Banque mondiale, ou sur l'excessive valorisation de la civilisation occidentale*[88]

---

[88]J.P. Warnier : "l'Economie politique de la sorcellerie en Afrique Centrale. Les nouveaux enjeux de l'anthropologie cité par Jean Marc Ela; *"Afrique l'irruption des pauvres"*. Ed. L'Harmattan Paris 1994 p. 258. Il faut aussi souligner

Nous avons bien montré dans ce chapitre que tout autour des économies formelles nationales stériles proliféraient des micro-dynamismes économiques. Ceux-ci ont une nature locale, diffuse et spontanée. Ces micro-dynamiques *"économiques"* échappent, en profondeur, aux catégories de l'expertisme du développement. L'informel est régulateur et rebelle. De par leur complexité, leurs variétés et leurs capacités d'adaptation, ces micro-systèmes socio-économiques nous ont motivé à soutenir l'idée d'une théorie économique plus ouverte, plus souple et malléable en fonction des sites auxquels nous avons affaire. La description d'une expérience comme celle des Soussis s'inscrit totalement dans cette orientation. Celle-ci devrait être une *"inévitable pégagogie du regard"*[89], une attitude scientifique et pratique capable de faire remonter la grande variété des pratiques locales. Ce n'est qu'à ces conditions que les querelles de sens (entre les développeurs et les acteurs du milieu) pourront être évitées. C'est à ce défi que nous nous sommes attelé, par la suite, dans la formulation de la méthode des sites.

---

l'étude de terrain de J.P. Warnier : *"Traite sans raids au Cameroun"* Cahiers d'Etudes Africaines XXXIX, J, p. 5 - p. 32 - 1989. C'est surtout dans son ouvrage *"L'esprit d'entreprise au Cameroun"* Karthala Paris 1993, que J.P. Warnier consigne son point de vue sur la nécessité de s'appuyer sur les spécificités locales. La mentalité du milieu d'affaires bamiléké le montre bien dans le cas du Cameroun.

89Expression empruntée à J.M. Ela "Afrique..." op. cit. p. 262.

"La décision ne peut être saisie par un modèle unique et universel. La vie est heureusement plus riche que tous les modèles" [1]

CHAPITRE 5

L'ÉCONOMIE DES CONVENTIONS

La montée d'une conception socio-cognitive des comportements économiques

[1] Achille Weinberg : Introduction au numéro spécial *"L'enigme de la décision"* Sciences Humaines n°2 Hors série Mai-Juin 1993 p.9

INTRODUCTION

L'économie des conventions a déjà été évoquée dans notre argumentation critique sur les procédures analytiques d'autonomisation des modèles de l'économisme. Ce courant de pensée exprime un renouveau d'une vision économique plus ouverte sur les autres disciplines. Le progrès de l'analyse économique s'y opère par interactions inter-disciplinaires et l'on découvre ainsi que même dans les "patries du marché" l'hypothèse du marché est insuffisante pour la compréhension des comportements économiques. En raison de notre principe du va et vient entre les conjectures intellectuelle et scientifique des pays industrialisés et le reste du monde, entendu comme Tiers-Monde, nous nous attachons, dans ce chapitre, à exposer les énoncés essentiels de l'économie des conventions et en extraire les enseignements susceptibles de faire progresser la réflexion sur les phénomènes de développement. Pour ce faire, dans une première section, nous clarifierons la thèse critique et l'identité théorique de cette nouvelle école et nous exposerons quelques cas de figures qu'elle étudie pour illustrer la pertinence de ses hypothèses. Enfin, dans une deuxième section, nous tenterons d'opérer certains rapprochements entre les principaux concepts que l'économie des conventions a fait émerger et nos propres préoccupations en matière de développement. Cette transposition raisonnée se fera essentiellement dans la direction de deux expérience du Maghreb (La Hisba et l'économie néo-confrérique). C'est ainsi que nous montrerons qu'il n'y a pas de voie royale à la science[2].

[2] Une partie de la seconde section a fait l'objet d'une publication en langue anglaise et en langue française dans une revue canadienne : "*Cultures endogènes et modernité au Maghreb*" Inter culture Vol XXV, n°4 p2-14 automne 1992 / Cahier 117 Montréal. Version anglaise publiée dans la même revue sous le titre *: "Endogenous cultures and modernity in Maghreb*" Interculture Vol. XXV, n°4, Issus 117 - p.2, p.14, 1992 Montréal

"Les règles changent, évoluent. Mais en même temps elles témoignent d'une remarquable inertie. Cette stabilité est nécessaire pour l'ordre social"[3].

SECTION 1

LA CULTURE DES RAPPORTS ÉCONOMIQUES : LES CONVENTIONS

[3] Jean Daniel Reynaud *"La vie des règles"* Sciences Humaines Hors série n°5 Mai-Juin 1994 p.34 (Dossier sur les liens sociaux invisibles)

I - UNE CRITIQUE IMPLICITE DU POSTULAT DE L'AUTONOMIE SOCIALE DES PHÉNOMÈNES ÉCONOMIQUES

A - L'économie des conventions : un paradigme en formation.

Tout système qui présuppose une *intervention humaine* est régi implicitement[4] ou explicitement par une convention, son absence conduit à des dérèglements voire à son implosion. Ce principe est valable en économie comme ailleurs[5]. L'économie des conventions peut se concevoir comme un programme scientifique de recherche au sens de LAKATOS (ascendant vis à vis de la dégénérescence des autres approches, tel que le keynesianisme sans parler du marxisme). Cette piste de recherche a plusieurs origines. Elle est, d'abord, issue de *l'économie du travail* dans laquelle la notion de contrat - une règle régissant la relation de travail employé-employeur - est primordiale[6]. De ce point de vue l'économie rejoint la sociologie des normes et des institutions du monde du travail. Les institutions servent à résoudre des conflits.

Par ailleurs, l'économie des conventions s'est aussi nourrie des apports de la *"théorie des organisations"*. La découverte des organisations a été stimulante pour de nombreux domaines et ici c'est l'économie qui retient notre attention. Tout ce qui présente un *"lien social"* peut faire l'objet du paradigme des organisations. Historiquement, cette lecture des phénomènes sociaux est apparue au milieu des années soixante-dix. L'objet "*organisation*" recouvre une variété de phénomènes. Comme les phénomènes économiques sont aussi des réalités sociologiques, il n'y avait qu'un pas à faire pour que la réaction paradigmatique propre à *"l'économie institutionnelle"* se déclenche. Et c'est ce qui s'est passé avec la montée de l'économie des conventions. En effet, sur le terrain de la recherche économique, l'organisation apparaîtra comme un "*concurrent épistémique*" au marché. C'est l'"*Autre du marché*", selon, l'expression suggestive d'O. Favereau[7]. L'approche organisationnelle fait ainsi figure d'une lecture capable de s'étendre au marché en tant qu'organisation spécifique (Théorie Standard Étendue)[8].

---

[4]L'idée de convention peut s'interpréter comme une *parole donnée*. C'est l'équivalent aussi *de l'éthique du droit chemin* que nous avons essayé de mettre en évidence pour expliquer la dynamique du *commerce des Soussis* sur une base ethno-culturelle.

[5]Par analogie, sans fidélité au code de la route, la circulation automobile est une impossibilité. Le code de la route est une contrainte collective qui permet la fluidité de la circulation et la minimisation des accidents qu'entrainerait l'abscence de règles communes. La convention est une règle macroscopique qui régule un système et lutte, par là même, contre les désordres pouvant l'assaillir.

[6]Cf. Robert Salais: *"L'analyse économique des conventions du travail"* in Economie des conventions *Revue Economique* n° 2 Mars 1989.

[7]Cf Olivier Favereau : *"Marchés internes, Marchés externes"* in l'Économie des conventions. op. cit.

[8]Ibid p.274

Ces influences croisées ont ainsi contribué à l'émergence du programme de recherche de l'économie des conventions qui vise à corriger les limites des paradigmes du marché et de la rationalité dans lesquels les phénomènes collectifs (normes, institutions...) sur les choix micro-économiques sont négligés voire niés. La théorie des conventions est "*une grille de lecture plurielle des marchés, des organisations et des rationalités*" écrit Yves Crozet[9].

Contrairement, à l'économie des conventions, l'analyse néo-classique du marché, réduit à la racine les phénomènes économiques à de simples "*stratégies rationnelles des individus*" soumis à la prégnance des mécanismes de marché (rationalité individuelle et équilibre général). Cette hypothèse conduit à une théorie micro-économique de l'optimum individuel. Du point de vue de l'économie des conventions, ce paradigme débouche sur "*l'incomplétude*" dans la mesure, où il ne tient pas compte de l'organisation sociale (entités collectives du type normes, valeurs, sociétés, conventions...) qui conditionne largement les comportement économiques individuels. C'est ainsi que l'économie des conventions apparaît comme une approche macro-sociologique de la micro-économie. "*En d'autre termes,* écrit Yves Crozet, *l'acteur économique n'est pas suspendu dans le vide, ses calculs s'appuient sur quelques conventions élémentaires*"[10] de nature sociologique. Les actes individuels ont un ancrage collectif.

Les "*bonnes raisons*" qui motivent l'action économique sont, selon L.Thévenot, aussi diverses que l'inspiration, la tradition, l'opinion, la solidarité, le marché, l'avenir... Les éléments dits irrationnels y figurent en bonne place[11]. Leur caractère est macroscopique. Ainsi, toute action économique individuelle s'appuie sur *son monde* et les épreuves de réalité de ce même monde[12].

Tout ceci trouve son origine dans les représentations et les pratiques collectives admises. Autrement dit, les comportements économiques peuvent être interprétés comme des actes finalisés à l'intérieur d'un contexte institutionnel. C'est ce ré-enracinement social du choix économique qui peut améliorer notre compréhension de la dynamique des systèmes économiques y compris ceux qui sont relatifs au phénomène du développement. L'art et la manière sont donc indispensable aussi à l'économiste

---

[9] Y.Crozet : *"L'économie des conventions : le marché et la rationalité interpellés"*. in *Economie et Humanisme* n° 311 Janvier - Février 1990.

[10] Ibid p.63

[11] Cf. L.Thévenot : "*Équilibre et Rationalité dans un univers complexe*" in Économie des conventions op. cit. P. 159 note 2.

[12] Chaque "*monde*" repose sur une "*nature spécifique*" (culture et système de croyance). En conséquence, il a ses propores règles et critères de vérité. Chaque univers, sur la base de ses contraintes, a ses épreuves de réalité auxquelles sont soumis les individus lui appartenant.

pour mieux connaître le code souvent implicite des conduites économiques. Ce code, la culture en est une matrice essentielle, interagit avec les logiques individuelles. Ce code de lecture du réel, à travers lequel agissent les acteurs, résulte des nécessités institutionnelles et, en dernière instance, des croyances sociales du monde considéré.

B - L'économie des conventions : une économie de la confiance et du dialogue

Dans la perspective de notre argumentation, la convention apparaît comme une sorte de superstructure des actes économiques individuels. Elle en est la contrainte structurante et la conviction, c'est à dire le moteur symbolique. La convention réglemente et la conviction engendre du sens, celui dont ont besoin les acteurs pour se repérer. C'est une condition nécessaire pour qu'une économie puisse fonctionner en fédérant les adhésions des agents économiques . Ainsi toute économie a besoin d'une culture qui s'objective dans une convention et des règles de comportements. Comme le montre J.P.Dupuy, une convention est une "*régularité*" qui a sa source dans les interactions sociales et qui se présente aux acteurs sous une "*forme objectivée*". Ils créent ainsi ce qui s'impose à eux[13]. Tout se passe comme si les procédure qui règlent les rapports économiques inter-individuels reposent sur des présupposés dont la matrice de référence est "*oubliée*". L'échange économique se construit en fin de compte sur un "*sens (une intention)*" qui se dissimule derrière les règles et les bruits de la machine. Tout dérèglement de la structure de l'échange est aussi celui d'une convention, donc celui d'une adhésion à des croyances partagées. Le contrat entre les agents économiques, à titre d'exemple le capitaliste et le travailleur, est une forme juridique apparente. Mais si le salarié et l'employeur ne partagent pas fermement la "*convention de productivité*", le contrat de travail devient une simple forme poreuse. La convention crée ainsi la condition de la productivité et c'est pour cette raison que : "*Le contrat ne se suffit pas à soi-même*" écrit E.Durkheim dans "La division du travail". En somme, pour l'économie institutionnelle, la convention n'est pas un simple contrat qui fonctionnerait comme une contrainte mais quelque chose de plus profond. Il s'agit en fait, de l'adhésion à "*la culture d'un rapport*". D'ailleurs, les règles contenues dans les conventions sont comparables à des "*dispositifs cognitifs*"[14]. Dans l'idée de convention, il y a une volonté et un code de déontologie que partagent les protagonistes. La convention pacifie, régule et motive. C'est la "*main tendue*". "*Le contrat de travail*

[13] Cf. J.P.Dupuy : "*convention et common knowledge*" in Économie des conventions op.cit.
[14] O.Favereau : "*Marchés internes, Marchés externes*" in Économie des conventions op. cit. p.282

masque donc une recherche permanente de la meilleure coordination possible entre les désirs de garantie des salariés et la quête d'efficacité des entreprises"[15].

Nous constatons encore ici qu'un rapport économique ne peut aucunement être fermé sur lui-même. Il a toujours besoin d'impulsions extérieures qui le nourrissent et l'orientent. La culture d'adhésion que diffuse une convention remplit ce rôle. Et c'est pour cette raison que le contrat dans l'exemple du marché de travail devient une pure fiction du point de vue de la consistance d'un rapport salarié s'il n'est pas accompagné d'une convention qui puisse garantir sa productivité potentielle. C'est ainsi que ceux qui pensent et programment une économie avec l'idée de l'autonomie des phénomènes économiques contribuent à sa ruine[16].

La conception sociale de l'économie qui caractérise la théorie des conventions s'applique à de nombreux domaines autre que celui de la relation de travail. En effet, le même raisonnement peut-être élargi à la qualité des biens et des services, à la monnaie, aux marchés financiers... Avec la crise du modèle fordiste (production uniforme de masse), la qualité des biens et des services est devenue un défi pour les acteurs économiques. Ce problème est excité par les phénomènes de différenciation que connaît la demande de la part des consommateurs. Comme nous le verrons par la suite de manière plus précise, la codification de la qualité n'est pas aisée[17]. Le subjectivisme des uns et des autres y est important. En dernière instance, ce sont les conventions héritées de l'expérience, de la confiance et du partenariat (cas de la sous-traitance) qui résout ce problème. En conséquence, l'aspect marchand doit être accompagné par des conventions qui garantissent la "valeur" de la qualité des biens et des services. La "nature économique", ici encore, sort d'elle-même pour rechercher le sens qui la signifie : c'est la confiance contenue dans la convention maintes fois vérifiée dans les faits par les protagonistes du marché. La qualité présuppose la convention qui, à son tour, en imprégnant profondément les acteurs du système devient une conviction. Un tel processus stabilise, du dehors, la relation marchande stricte en lui donnant un ancrage et des repères.

De la même manière, la monnaie tire sa valeur à l'extérieur d'elle-même (confiance des acteurs et puissance publique). La confiance qui entoure la monnaie est une convention que partagent les acteurs qui la manipulent. Ces facteurs exogènes

---

[15] Y.Crozet : "*L'économie des conventions : le marché et la rationalité interpellés*" op. cit. p.67-68.

[16] La souplesse de l'économie de marché se nourrit, à l'insu des économistes qui ne croient qu'aux lois du marché, de la pluralité des rationalités des comportements. La diversité sociale la motive et la stabilise. Le fait d'isoler et de ramener les processus économiques à une seule et unique rationalité contribue à les vider de leur vitalité. Ainsi écrit Y.Crozet : "*En voulant réduire les activités individuelles et collectives à un seul type de rationalité, les économies administrées réduisent le champ des possibles car l'organisation y fige l'histoire*". In Économie et Humanisme op. cit. p.70

[17] Cf. paragraphe sur : "*La variété de l'état de nature des phénomènes économiques*".

forment une des conditions à son statut d'instrument d'échange. Ils sont à la racine de la préférence dont elle fait l'objet.

En somme, l'économie des conventions affiche une conception sociale de l'économique. Sans les déterminants sociaux que nous avons examinés, les phénomènes économiques deviennent volatiles et leur désordre s'accroît. Leur consistance se perd[18]. Cet effet dévoile leur nature humaine et en conséquence, ils ne peuvent aucunement ni être étudiés ni régulés en soi sans tenir compte des facteurs sociaux qui les motivent à la racine. L'erreur du paradigme du marché ou des théories qui veulent administrer les processus économiques c'est de croire à une "*automaticité*" et une "*autonomie*" de la "*nature économique*". C'est contre cette vision d'"*automates économiques*" que s'élève l'école des conventions. Elle introduit ainsi une "*économie de la confiance et du dialogue*"[19]. En ce sens, elle met en évidence la"*multiplicité*" des forme de régulation des processus économiques. Ce qui fait apparaître les fonctions économiques des régulateurs sociaux tels que les conventions. Dans la pratique, ce n'est qu'à cette condition que l'entropie du système est combattue. L'économie marchande sans son contraire ne semble pas ainsi de ce monde.

C - La diversité des formes de coordination

Pour les économistes institutionnalistes, le système des prix n'est pas la seule et unique forme de coordination entre les agents. A côté du marché, l'organisation est un "*potentiel de liaisons sociales*" si bien que les procédures de marché ne sont pas les seules à régner sur le marché. C'est pour cette raison, que ce dernier apparaît plus comme une "*construction sociale flottante*" qu'un univers donné une bonne fois pour toute. Pour arriver à cette conclusion fondamentale qui remet en cause le paradigme mécaniste et objectiviste du marché, l'économie des conventions a dû définir le vocabulaire de son langage et mettre en évidence les formes de coordination concurrentes à celles du marché (les capacités économiques du social).

---

[18] Le statut de la convention ou de tout autre facteur social régulant et motivant l'activité économique rejoint cette idée de Lucien Romier : "*L'esprit trouve la constance de résister à la matière et de la dominer que s'il place ses sanctions en dehors d'elle. Même dans l'ordre économique, le simple matérialisme ne crée rien de solide*". "Si le capitalisme disparaissait" Hachette Paris 1933 p.61. Ainsi, l'économie de marché, détachée de toute fin intellectuelle ou morale, ne peut être qu'indifférente aux conditions élémentaires de son propre équilibre.

[19] Du point du vue du *paradigme du marché*, seul l'intérêt individuel bien calculé meut les "*agents-automates*" de l'univers économique. Celui-ci peut donc être ramené à une seule et unique rationalité. Les résistances auxquelles se heurte l'*harmonie* du collectif des automates seront jugés provisoires par la démarche uniforme en question. De son point de vue, aucun obstacle ne peut infléchir durablement les mouvements propres des entités individuelles vers un équilibre général satisfaisant pour tous. Tout se règle à coup d'offre et de demande, il n'y a qu'à attendre même si le provisoire dure. Le prix de cette attente, c'est la régulation par les prix. C'est un univers parfaitement élastique. Au bout du compte, sa mécanique se chargera, sans conventions et institutions humaines, d'éliminer le désordre indésirable. Il suffit que tout le monde se soumette à ce *système automatique*. La confiance, la concertation... ne sont point utiles. *Il ne faut pas se parler* ! C'est un silence astral, digne de celui du cosmos qui a inspiré Blaise Pascal. *Quel fatalisme* !

Dans cette socio-économie des comportements économiques, les notions de norme ou de règle ont été précisées. Une "règle de comportement" peut concevoir comme un énoncé normatif. A l'intérieur de ce concept général, O.Favereau distingue les règles-contraintes et les "règles-contrats" qui présupposent un consentement de type convention[20]. Cependant, il nous montre que la précision de la notion de "*règle*" nécessite le concours de plusieurs disciplines. Ainsi, la "*philosophie*", dans sa variante "*logique*" définit les règles comme des "*réponses*" à des questions pratiques. La "*psychologie cognitive*" les interprète en tant que "*modèle d'action*". Pour la "*philosophie des sciences humaines*", les règles sont des "*outils*" qui améliorent la capacité d'action individuelle. Ces différentes disciplines contribuent à éclairer l'analyse économique des comportements sur la base d'un "*interactionnisme*" prononcé. Cette investigation a permis à O.Favereau de construire un concept de synthèse : "*les dispositifs cognitifs collectifs*".

Ainsi, une organisation serait une "*entité collective*" qui fonctionnerait sur un ensemble de "*dispositifs cognitifs*" partagés[21]. Le sens de ces derniers est à rapprocher à celle du "*common knowledge*"[22]. Quant à R.Salais, il utilise la notion *de "système de connaissance"*.

En somme, ces définitions correspondent à des représentations collectives qui ont cours dans un "*univers donné*". Elle émettent des informations/règles/modes de réactions et participent ainsi à la "*construction cognitive*" des individus. Elle organisent la cohérence globale du "*site*" en question. Pour reprendre la notion d'O.Favereau, les dispositifs cognitifs collectifs" sont des repères. Ils sont à la source des forces sociales (convention, engagement, confiance, loyauté, solidarité...) qui fluidifient et régulent "*l'autre versant*" de l'univers économique. Les "*dispositifs cognitifs collectifs*" caractérisent les "*liens sociaux*" qui sont à la base des "*actions justifiables*" au sens de Laurent Thévenot[23]. Ainsi, les actions individuelles ne se réduisent pas seulement à des motivations de marché. Les motivations qui s'exercent sans l'univers économique sont de nature multiple. A une pluralité de motivations correspond une pluralité de formes de "*coordination*" et "*d'objectivité*".

Cette diversité (motivation et relations inter-individuelles) existe déjà dans une économie industrielle marchande. Elle devient encore plus aiguë d'une société à une

[20]O.Favereau "*marché internes..*" op. cit. p.292
[21] Ibid p.276
[22] Cf. J.P.Dupuy : "*conventions et common knowledge*" op. cit.
[23] Laurent Thévenot : "*Équilibre et rationalité dans un univers complexe*" in Économie des conventions op. cit.

autre. Ce qui est une limite à la transposition des modèles de développement que nous étudirons par ailleurs.

Mais pour le moment, notons que l'uniformité des formes de coordination n'est pas de mise. Les explications par le marché (modèle uniforme de coordination) n'élucident pas la complexité des comportements économiques. Autrement dit, les imperfections du marché ainsi que les effets organisationnels dévoilent comme dirait L. Thévenot "*Les confins d'une forme d'équilibre qui s'y dénature*"[24]. En somme, le développement des axes de recherches de l'économie des conventions font apparaître qu'elle ne s'intéresse pas seulement aux prix et aux quantités (mécanismes du marché) mais aussi aux "*dimensions qualitatives*" de l'échange notamment à la diversité des règles qui l'organisent. En ce sens, les processus d'échange (diverses formes de coordination) deviennent des objets de connaissance. La compréhension de la formation des prix en dépend ainsi que le mouvement des quantités. Se faisant, la théorie des conventions introduit le rôle fondamental que joue "*l'atmosphère*" (trading atmosphere) de l'échange sur l'échange lui-même, entendu comme échange marchand. Ceci limite terriblement l'autonomie sociale des mécanismes de marché y compris la manipulation des "objets techniques" de l'univers économique[25]. Cette mise en évidence dévoile ainsi les limites d'un économisme marchand et matérialiste.

Du point de vue d'un économiste du développement, ce type de relations (diversité des formes de coordination marquées par la mentalité des organismes sociaux et activité économique au sens prix, quantité et techniques de production) est capital. Dans la réalité, cette pluralité des formes de coordination traduit celle des valeurs, donc celle des identités plurielles.

Ainsi, la stratégie d'un "*groupe d'optimisateurs d'avantages monétaires espérés*"[26] sera rejetée par un autre ne partageant pas le même symbolisme social (dispositifs cognitifs). La coordination des comportements économiques à valeurs culturelles différentes n'est pas aisée à construire. Face à ces spécificités, les procédures du marché sont insuffisantes voire recyclées dans la perspective du milieu. Les motivations et les catégories marchandes présentent ainsi une incomplétude. Les contingences du type Common-Knowledge sont omniprésentes. La croissance d'une entreprise ou d'un pays, dans les critères même du marché, en dépend fortement. La

[24] Ibid p.149

[25] La conception sociale de l'economie montre que l'investissement ne s'arrête pas aux outils de production au sens classique. Il s'étend à tout un ensemble d'éléments immatériels comme la formation, la recherche, les règles et la culture de l'entreprise... .
Cet "*investissement de forme*" conditionne largement l'éfficacité des machines. Ceci vient confirmer que le dynamisme d'un système industriel (technologie, usine clefs en main) ne se réduit pas à un aspect purement matériel. Le sens qui animera le facteur humain est déterminant dans sa vitalité et son extension.

[26] Cf L. Thévenot : "*Equilibre et rationalité dans un univers complexe*" op. cit.

"nature économique" a horreur du vide social ! L'ensemble des motifs que nous avons commentés peut être condensé par ce que L. Thévenot appelle le Principe civique. En le dévoilant, la théorie des organisations fait apparaître les fonctions de stimulation et de régulation qu'exercent les institutions sociales sur l'univers économique au sens de l'analyse conventionnelle (Théorie néoclassique). Le principe civique révèle le *"comportement optimisateur"* des organisations. Ainsi, chaque *"site"* opère à travers son *"entendement"*. Il en découle des modes transactionnels spécifiques autres que ceux du marché universel. Le modèle des économies domestiques ou *"néo-domestiques"*, par exemple, échappent ainsi à la réduction totale par les procédures du marché[27].

Derrière les ressemblances (Économie néo-domestique / Économie de marché), il y a donc des différences irréductibles qui absorbent, en permanence, les expériences passées et à venir. Dans ce processus de réactions, des zones d'ombres[28] subsistent, en raison entre autres de nos incapacités à restituer les "différences qualitatives". Ces dernières motivent des mouvements que le modèle ordinaire est incapable de décrire. C'est ce que Y. Crozet désignerait, sans doute, par une *"incomplétude féconde"*[29]. La littérature parlera d'héros négatif. En somme, un milieu est toujours ouvert mais, il n'est pas toujours ouvert de la même manière. Ce qui crée des problèmes pour les esprits linéaires en économie de développement comme ailleurs. L'importance que donne l'économie des conventions à la diversité des formes de coordination permettra un progrès dans l'analyse de l'échec des modèles de développement dans le Tiers-Monde.

D - Les boîtes noires des organisations.

L'intégration des effets d'organisation rend moins mécaniste notre vision du comportement des phénomènes économiques. L'organisation[30] est faite de cultures, de

---

[27] Dans le *sens commun* d'un milieu tout se dit sans se dire. Ce code, à travers les comportements individuels, entraîne des réponses spécifiques à ce qui serait considéré par nous comme économique. La convention du milieu ne laisse pas faire le marché. Le marché marche dans les limites que lui fixe le *"site"*. Ici, notre *"absolu"* se mélange avec un *"relatif"* qui le tempère, le module et finalement lui donne un *sens* tout à fait imprévisible surtout pour ceux qui s'enferment dans *"l'absolu"* entendu comme procédures de marché. La *nature* d'un site est faite de perceptions et de conventions que la Nature ou l'Histoire du contexte ont sélectionnées par la nécessité et/ou le hasard.

[28] Si la *"rationalité procédurale"* d'une convention alimente en "modes d'emploi" les agents du milieu, elle ne dévoile pas d'elle-même les raisons de sa nécessité. Pour s'en approcher, il faut remonter à la convention, croire aux croyances du *site*.

[29] Y. Crozet : *"L'économie des conventions : le marché et la rationalité interpellés"* in *Economie et Humanisme* n°311. Janv. Fev. 1990 p.66

Voir aussi les passages où nous étudions les phénomènes informels dans le tiers-monde.

[30] Sur le marché, l'entreprise a le statut d'une organisation parfaite. La théorie néo-classique ne s'est intéressée au phénomène de l'organisation que de manière exogène. C'est essentiellement l'adaptation extérieure des entreprises aux modalités du marché qui a retenu son attention. Avec la synergie conceptuelle Marché/Organisation que crée l'économie des conventions on assiste à un renversement dans la mesure où on fait dépendre le comportement extérieur de l'entreprise à ce qui se joue aussi dans son fort intérieur (capacités endogènes d'adaptation).

conventions, de règles... donc de modes de réaction dont les effets contribuent à ce que l'économiste constate au bout de la chaîne.

En effet, les agents, à travers les phénomènes d'organisation, interagissent et fabriquent ce que nous observons. Les "faits" qui retiennent notre attention ne sont pas, contrairement, à la vieille tradition en économie ou ailleurs, objectivables en dehors des valeurs et des règles qui gouvernent les comportements. Dans une telle perspective, les phénomènes économiques nous apparaîtront comme des constructions collectives dont il s'agit de comprendre les modes interactifs endogènes. "*Dans la mesure*, écrit Y.Crozet, *où un marché est d'abord un système de règles, une construction culturelle, il n'y a pas antinomie entre marché et organisation. Celle-ci est même au service de celui-là.*"[31] . Si la théorie néoclassique a ignoré la sociologie des comportements économiques, l'économie des conventions nous ouvre la voie à la connaissance des "*boîtes noires*" des systèmes économiques. De la culture du "site" ou de l'organisation émanent des conventions et des règles comme procédures opératoires d'un système de croyances. La règle est à la fois un "*dispositif cognitif*" et une "*économie de savoir*"[32]. Ils constituent respectivement un repérage et une capacité d'action aux membres de l'organisation. Chacun d'eux s'appuie sur le "monde" et le " *savoir diffus*" que crée la conception implicite qu'a l'organisation d'elle-même et de ce qui l'entoure. La nature diffuse du "savoir-faire" des acteurs d'un système dévoile l'aspect inconscient du fonctionnement d'une organisation. Le "savoir procédural" peut se concevoir comme la version opératoire de l'identité du "*site*" dont les acteurs n'ont pas totalement une conscience claire et nette. La pratique des acteurs, sur la base d'une culture intériorisée, acquiert ainsi une "*nature fidélisée*".

Ce déplacement de notre regard met en évidence la nature inter-individuelle des comportements individuels. L'efficacité cognitive des conventions soulève donc une foule de dimensions que l'analyse économique est amenée à endogénéiser pour mieux comprendre que son objet est une construction sociale. C'est la culture de l'organisation qui donne un sens à son savoir procédural. Si ce dernier est appliqué de manière instinctive par des agents, il n'en demeure pas moins qu'il n'est pas totalement isolable du "*sens commun*" partagé. Une lecture instrumentale des organisations peut se contenter d'étudier simplement les dispositifs opérationnels de l'entité en question. Une telle démarche nous semble limitée surtout dans une conjoncture perturbante à laquelle peut être soumise une population d'organisations.

---

[31] Y. Crozet op. cit. p.69

[32] Expression empruntée à O. Favereau : "*Marchés internes, Marchés externes*" op. cit. p.294

En effet, la conception instrumentale de la "*chose*" nous apparaîtra *fixiste* dans un univers en mouvement. Ses énoncés l'empêcheront de suivre le mouvement des organisations qui, en permanence, décodent le *sens original* sur lequel elles se sont construites. A son tour, ce mécanisme d'adaptation induit des changements dans les dispositifs opérationnels (certains se modifient, d'autres disparaissent) constatés par les approches instrumentales.

En résumé, *l'intention* d'une organisation, c'est à dire son système de croyances, interagit avec ses procédures opératoires et le "*tout*" en rapport avec les mutations de l'environnement. Ainsi, la négligence de la culture de l'organisation, l'aspect "*le plus noir de sa boite noire*", peut induire une méconnaissance des spécificités de ses formes d'adaptation aux mutations. L'organisation est un objet qui s'auto-interprète en interprétant le monde extérieur. C'est un processus, par excellence, interactif dans lequel, le Savoir collectif joue le rôle d'un bureau d'étude informel qui explore en permanence, les possibilités qu'offre un univers complexe.

La survie d'une organisation est intimement liée au renouvellement de son identité et de ses capacités à innover dans un monde aléatoire.

II QUELQUES CAS DE FIGURES DE L'ÉCONOMIE DE LA VARIÉTÉ

A - La variété de l'état de nature des phénomènes économiques

Les observations permises par les théories du marché ne constituent pas toute la réalité économiques. En ce sens elles ne sont pas pertinentes pour la compréhension de la complexité des phénomènes économiques. Ces derniers échappent à l'enveloppement par les modèles de l'analyse traditionnelle. Dans les faits, la dichotomie classique entre l'efficacité du marché et l'inefficacité d'une économie administrée, par exemple, n'a pas la clarté qu'elle est susceptible d'avoir sur un plan purement théorique. Dans la pratique, le système économique semble avoir un besoin d'une diversité dans les procédures (marché, état, conventions, réglementations...) pour fonctionner et se régénérer. Contrairement au monde des abstractions des analyses économiques traditionnelles, la réalité de la dynamique des systèmes économiques est donc brouillée. Dans les faits, la variété des modes de régulation est dérangeante et infinie. Les modes d'action économique sont aussi divers que les marchés dans lesquels ils s'exercent.

Le marché du travail, souvent étudié par la littérature économique contemporaine, en est une illustration. A la suite de la crise du modèle fordiste, un chômage massif et permanent apparaît. Il s'accompagne d'une diversification dans les formes d'emplois. Le "noyau dur" du salariat classique, stable et promotionnel, se rétrécit et s'entoure de plusieurs couches d'emplois sont le degré de précarité est croissant et les procédures de recrutement diverses (contrats à durée déterminée, emplois fictifs sous forme de stage, développement des emplois intérimaires...). Tout se passe comme si les nouvelles formes de régulation économique s'opèrent par fragmentation. Ce qui leur donne une "*allure mosaïque*" compatible avec les exigences de la flexibilité. Cette dernière est revendiquée par le discours de l'efficacité économique qui tente de pousser son argumentation jusqu'à la difficile question de l'individualisation des salaires. La nature instable de ces réalités étant exposée, il n'en demeure pas moins que des tendances contraires s'affirment. L'efficacité économique n'est pas toujours compatible avec une flexibilisation croissante de la main d'oeuvre surtout dans ses catégories les plus qualifiées. En effet, la rareté relative des ressources humaines qualifiées et compatibles avec les "*nouvelles de grappes technologiques*" influe en sens contraire. La montée de l'investissement immatériel dans le paradigme de l'efficacité économique dévoile la nécessaire stabilité de la relation de travail. Dans la même perspective, la culture d'entreprise serait antinomique avec une perturbation permanente des rapports sociaux et par voie de conséquence, avec une rentabilité des investissements matériels qu'exige une "*motivation humaine*" autour d'un projet. La maîtrise des nouvelles technologies par les entreprises présuppose à la fois une éthique mobilisatrice[33] et une "*accumulation adaptative*" des ressources humaines qui présuppose de la durée. Ainsi, les critères de marché (rentabilité immédiate, flexibilités sans discernement...) conduirait à la longue, à une destruction des bases "*qualitatives*" de l'efficacité économique.

Les limites du regard uniformisant de la théorie conventionnelle peuvent aussi être illustrée à partir de l'effet-qualité dans les produits et dans la sous-traitance que présuppose leur production. La qualité d'un produit pose le problème de l'échange singulier[34] fondé par exemple, sur la réputation du vendeur. La valeur d'un produit et surtout d'un service dépendra dans ces circonstances des personnes mais non de la loi anonyme de l'offre et de la demande. Les particularités contrarient ainsi les hypothèses réductionnistes de la théorie du marché. Un même produit n'a pas toujours le même

---

[33] A ce sujet, René Lenoir : "*Les règles de l'éthique sont aussi celles de l'efficacité. Dans les pays du Nord comme ceux du Sud, leur non respect grippe les mécanismes de la croissance*". "*L'éthique. moteur du développement*" in *Politique industrielle* Été 1989 p.138. Cette manière de voir coïncide avec notre conception de la nature humaine des dynamismes économiques. Un utilitarisme accentué induit de lui-même la destruction de sa propre efficacité. La déconnexion de la sphère économique des tissus sociaux contribue à sa dévitalisation et en fin de compte à sa propre décomposition.

[34] Cf. François Eymard-Duvernay : "*Conventions de qualité et formes de coordination*" p.333-334

prix. Ceci conduit à une variété d'équilibres dépendant de nombreux facteurs tels que la proximité, l'habitude, l'information et du coût de l'information. Les conditions concrètes de l'échange marchand dévoilent l'importance des *"perceptions"* qu'ont les acteurs des biens et des services. Il en découle que l'échange est moins chosifié et uniforme que le laisse apparaître la théorie générale de l'échange marchand. Les "*impuretés*" sont tellement nombreuses que si le modèle en tenait compte il se dissoudrait de lui-même. Plus nous en tenons compte plus la "*mécanique walrasienne*" est soumise à une érosion qui ouvre la voie à l'incertitude, véritable état de nature des phénomènes économiques. L'incomplétude du modèle standard exprime ainsi la nature aléatoire des processus économiques que seule la variété des procédures peut atténuer et combattre. En ce sens, la référence que fait l'économie institutionnelle aux conventions et aux organisations réside dans leur capacité à produire de la certitude et de la stabilité restreinte. Dans l'univers chaotique en question, elles remplissent le rôle d'un point momentanément fixe, autour duquel s'organisent les comportements d'échange.

Dans la même perspective, l'*"épaisseur"* de l'entreprise échappe à la théorie du marché. En tant qu'espace de transaction, l'entreprise est le lieu d'une forme de coordination dans laquelle l'influence de l'organisation socio-industrielle est importante. Les contraintes techniques et hiérarchiques (autorité, relations humaines...) font de l'organisation interne d'une entreprise, une entité sensible au marché sans être réductible au modèle du marché. De même, les formes de coordination inhérente à la sous-traitance, phénomène, en apparence, extérieur à une firme sont de plus en plus caractérisées par un relatif retrait par rapport aux procédures du marché. La sous-traitance passe donc, aujourd'hui, par une *"économie de la confiance"*. Le partenariat illustre ce glissement de la coordination marchande vers la coordination socio-industrielle. Les impératifs de la *"qualité"* des produits sous-traités à différents niveaux semble l'imposer. La variété de la demande des consommateurs (goûts, exigences...) contribue aussi à une diversification des formes de coordination à la fois à l'intérieur et à l'extérieur des firmes. La diversité est source de souplesse, de confiance et de qualité. Tout ceci induit une crise du modèle fordiste (routinisation, standardisation et uniformité, baisse de qualité et marché de masse). François Eymard Duvernay écrit à ce sujet : "*Les questions essentielles dans la période actuelle ne portent pas sur l'optimalité de telle ou telle forme de coordination. Un retour à la production de masse des années 1960 paraît difficile à concevoir, de même qu'une marchandisation systématique des échanges. Tirer bénéfice des ressources variées accumulées suppose de pouvoir réaliser des montages permettant de composer entre formes de coordinations différentes*"[35].

[35] F. Eymard-Duvernay : "*Conventions de qualité et formes de coordination*" p.356

Ici encore, la montée de l'incertitude s'accompagne de la nécessité d'un mode pluriel de gestion des problèmes industriels tel que celui de la qualité des produits. Les conventions comme cultures économiques y jouent un rôle régulateur. Elles ne s'additionnent pas aux mécanismes de marché, elles s'y mélangent. Ce sont ces modes d'articulation que tente de comprendre l'économie institutionnelle en faisant appel à la théorie des organisations et par là même à des phénomènes de nature sociale.

B - Le rôle stabilisateur de la diversité : l'exemple des marchés financiers.

Dans un système marchand capitaliste, une course à la liquidité induisant une thésaurisation croissante est un exemple de défiance. Cette fuite devant des risques entraîne d'un côté une instabilité de la demande de monnaie et de l'autre des insuffisances sur la demande effective. En situation de "*défection généralisée*", les marchés financiers sont incapables de faire face aux problèmes d'instabilité de cette nature. Au contraire, ils peuvent les amplifier en raison du caractère volatile des activités spéculatives. Le "*Common knowledge*" de la communauté financière est très sensible aux incertitudes, donc aussi aux rumeurs et à la panique.

Les désordres sont omniprésents sur les marchés financiers et la moindre information peut les rendre effectifs et annulatifs. Le "*peso problème*" est de cette nature. Ce terme a été choisi par les spécialistes des marchés financiers à la suite des fortes fluctuations qu'avait subi, en 1976, le peso mexicain à la suite d'une rumeur sur sa possible dévaluation qui, en définitive, ne s'était pas réalisée. Les fluctuations sur les marchés financiers sont d'autant plus fortes et rapides que les agents uniformisent leurs diagnostics. Une forte convergence dans les informations ambiantes crée ainsi une fragilité pour le système. "*L'instabilité des marchés financiers*, écrit André Orléan, *est donc conditionnée par un processus de polarisation des opinions sur une même théorie, conduisant à la détermination d'une même variable* [36]. Keynes montrait aussi, dans ses propos sur la détermination du taux d'intérêt, que "*la stabilité du système et sa sensibilité aux variations de la quantité de monnaie dépendant à ce point de la diversité des opinions sur les choses incertaines* "[37]. Une multiplication croissante des anticipations de même nature peuvent ainsi conduire à l'hypothèse d'une "*homogénéité implosive*". Le Krach du 12 octobre 1987 en est une illustration. Tout se passe comme si des comportements ordonnés à l'extrême sont potentiellement porteurs d'un

[36] A. Orléan : "*Pour une approche cognitive...*" p.256
[37] Keynes John Maymard (1971) : "*Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*", Paris, Petite Bibliothèque Payot (p.183)

déséquilibre où le risque cumulatif est grand. De même, si nous sommes dans une situation de défiance, tant que cette dernière est multiforme, l'instabilité d'un système reste diffuse. Si la "*défection*" homogénéise *la "psychologie des comportements individuels"*, le système vis à vis duquel elle développe son rejet, s'en trouve isolé et affaibli. Ainsi, il est précipité en l'absence du pluralisme de son négatif. Ceci confirme qu'il ne peut régner qu'en raison de la division de son contraire. Au plan de l'économie de marché, André Orléan le montre bien quand il écrit : "*Le marché peut fournir un champ d'expression à la défiance tant que celle-ci revêt une forme diffuse, non polarisée. Dès lors qu'elle se généralise, qu'elle devient collective, le marché entre dans une logique spéculaire* "[38]. Soulignons que la "*spécularité*" peut être définie comme une hyper-spéculation auto-entretenue qui débouche sur une déconnexion du marché par rapport aux données objectives d'une économie. Ce phénomène est à la racine du fameux "*principe des bulles spéculatives*". La "*polarisation mimétique*" des opinions des agents est au centre de l'activité de ce principe. Elle conduit à une homogénéisation de la psychologie de la masse des opérateurs. Le mode de diffusion résulte du fait que chaque agent anticipe sur les anticipations des autres ainsi de suite[39]. Les acteurs du marché gèrent ainsi non pas le "*risque naturel et objectif*" de la théorie walrasienne (hypothèse d'un déséquilibre passager et non subjectif) mais un "*risque concurrentiel*" (en fonction des comportements des concurrents). De ce point de vue, le marché n'a pas une structure atomique (un ensemble d'individus isolés, autonomes et rationnels). Il se présente plutôt sous l'allure d'une "*structure moléculaire*" qui se constitue sur la base des interactions entre les protagonistes. Contrairement à la mécanique walrasienne, nos acteurs ne subissent pas l'état du marché, ils le construisent collectivement. Et c'est pour cette raison, qu'il n'est pas une entité indépendante de leurs perceptions. L'équilibre général, ça se manipule en toute inconscience !

L'équilibre résulte d'une "*accumulation interactive*" des actions individuelles, elles-mêmes construites sur la base d'anticipations aléatoires sur les anticipations des uns et des autres. C'est ainsi que le marché est rarement au repos. Il est constamment travaillé par des mouvements qui peuvent s'équilibrer sporadiquement après coup. L'existence d'une seule et unique attitude de la part des agents remet en cause les différents paliers d'équilibre momentané issus des mouvements contradictoires qui garantissent ces états de stabilité : *Plus les opinions se polarisent*, écrit André Orléan, *plus la variabilité observée des cours augmente. De ce point de vue, l'émergence de bulles spéculatives est le produit de la polarisation mimétique des anticipations*" [40].

---

[38] A. Orléan op. cit. p.265

[39] Les agents économiques ont même tendance aussi à optimiser leur mode d'optimisation des anticipations qu'ils élaborent sur les anticipations des autres... Tout ceci donne aux comportements économiques *des allures entourbillonnantes* difficilement restituables par des raisonnements de type linéaire et atomique. Dans ces contextes, les intéractions sont des problèmes qui se posent à toute théorisation.

[40] André Orléan op. cit. p.262-263

Le Krach serait ainsi une "objectivité" produite par la dynamique mimétique. Tout le monde fait la même chose et le système, en question, n'évolue plus avec des "*compensations endogènes*"[41]. Ces dernières, reflets d'une large variété de comportements et garantes de la stabilité d'un système, s'estompent dans les dynamiques boursières spéculatives qu'alimentent, en permanence, les forces destructrices du soupçon et de la méfiance. C'est ce cynisme que condamne la *"socio-économie américaine"* que nous avons eu l'occasion d'évoquer. Pour les théoriciens des conventions, seule la convention en tant que "dispositif cognitif collectif" (définition de Favereau) peut faire face aux vertiges de l'auto référence et de la spécularité des marchés. La convention révèle un *"sens commun"* permettant des "*accords minimaux*"[42] et un self-contrôle des acteurs d'un système. "*Ainsi*, écrit A. Orléan, *la caractéristique de la convention est-elle d'agir sur les interprétation des agents*[43]. En fait, l'économie des conventions cherche à promouvoir une réglementation douce et ouverte sur la diversité.

En effet, pour fonctionner avec une stabilité relative, le marché a besoin d'une coexistence entre ses propres formes de coordination et d'autres formes de coordination marchandes et non marchandes. Cette diversité réduit l'intensité, la fréquence et le caractère brusque des déséquilibres.

En résumé, l'approche cognitive des formes et des contraintes de coordination faite par A. Orléan montre toute l'importance des fonctions de régulation que peut apporter la convention à la concurrence. Autrement dit, le marché se présente comme un univers incapable de s'auto-réguler de lui-même. Livré à lui-même, la bourse en est un cas significatif, le marché produit et diffuse des processus de défection déséquilibrants. La *"psychologie des anticipations"* induit des états de polarisation mimétique destructeurs. Il apparaît ainsi que les acteurs ne sont pas des êtres soumis à des lois du marché qui seraient objectives une bonne fois pour toutes à la manière de l'économisme walrasienne. Les agents contribuent par leurs perceptions de ce qui *est* ou de ce qu'il *croit être* à forger la configuration des événements.

Ainsi, la théorie des conventions démontre que les agents économiques ont une "*culture de conjectures*". C'est à travers elle qu'ils émettent des hypothèses sur le

---

[41] Dans une telle situation où tout le monde a les mêmes informations ou s'imite, l'univers du marché s'homogénéise et se ferme sur lui. Cette situation est entropique. Seules de nouvelles informations extérieures entraînant des réactions différenciées de la part des acteurs du marché peuvent le faire évoluer en dehors de la polarisation mimétique et accroitre ainsi sa stabilité. Les opérateurs financiers *en vase clos* sont des producteurs de bulles. Le moi est nuisible comme dirait B. Pascal !

[42] Cf A. Orléan p.265

[43] Ibid p.265

monde que leurs comportements tentent de rendre effectives. Ces conclusions militent pour une rationalité économique plus ouverte sur les sciences cognitives pour mieux comprendre la contribution des représentations collective au "*réel*".

C - Le marché : une construction sociale inintentionnelle.

La conception des organisations qui est au coeur de l'économie des conventions perturbe les notions usuelles que nous avons sur une économie de marché[44]. La conception que nous avons de l'équilibre macro-économique jadis déduit de l'état interdépendant des marchés et des comportements des individus isolés et rationnels, s'en trouve affectée. En effet, avec l'économie des conventions, nous assistons à une véritable révolution théorique qui prend son point de départ dans une macro-sociologie appliquée à la théorie micro-économique des comportements. Tout ceci conduit à la nécessité d'un "*ajustement théorique*" avec la formation d'un équilibre macro-économique de type nouveau. La concurrence walrasienne y subit le filtre de la théorie des organisations. La variété des marchés y est de mise.

A l'uniformité des lois de la concurrence, l'école de l'économie des conventions substituera, à chaque fois qu'il est nécessaire, les spécificités organisationnelles des marchés particuliers. La concurrence s'en trouve graduelle, donc tempérée et modifiée par les effets organisationnels.

En somme, l'organisation présente une capacité de lecture de la concurrence. Le phagocytage de la concurrence sur le marché du travail est une illustration exemplaire. La distinction entre le marché interne du travail et le marché externe du travail en proportion directe avec l'intensité concurrentielle répond à ce nouveau réalisme en économie. Ces nouvelles exigences amènent les théoriciens des conventions à élaborer une typologie institutionnaliste des marchés[45]. Dans ce "*gradimètre*", le marché le plus proche du modèle walrasien est celui de la bourse. C'est ce qui fait dire à O. Favereau : "*l'analyse du marché organisé* (entendu comme marché financier) *par L. Walras ne manque pas de réalité, elle manque de généralité* "[46]. En conséquence, plus on

---

[44] Olivier Favereau fait un exposé précis sur les ambiguités qui peuvent naître d'une opposition radicale entre organisation et marché. Elle se heurte, entre autre, au fait que le marché peut aussi se concevoir comme une organisation et inversement. La mise en évidence d'un concept plus général présuppose, sans doute, des études approfondies sur la communauté de ces deux entités en passant par la confrontation, pas toujours aisée, de leurs spécificités respectives. La richesse du vocabulaire émergeant témoigne déjà de l'intensité de ce débat : organisation et marché, organisation anti-marché et marchés d'organisations, organisation de marché et marchés organisés etc... Pour un spécialiste comme O. Favereau, il y a des moments où les frontières entre l'organisation et le marché semblent se brouiller.

[45] Cf O. Favereau p.304 - 313

[46] Ibid p.305

s'éloigne de ce cas particulier plus la loi de l'offre et de la demande est soumise à des impuretés organisationnelles croissantes. La contamination de la concurrence par des "*conventions protectrices*" serait, à ce moment là, à son plus haut point dans la fonction publique. Cette dernière, selon, la théorie du "marché interne du travail", est déconnectée des critères du marché concurrentiel.

En ce sens, la fonction publique peut s'interpréter comme *une "organisation anti-marché"* par excellence. Pour Doeringer et Piore, cette restriction de la concurrence résulte de plusieurs facteurs : la spécificité des qualifications, l'expérience accumulée et la coutume des collectifs de travail[47]. Se saisissant de ces trois raisons, O. Favereau montre que ces résistances anticoncurrentielles peuvent être compensées par une meilleure efficience du savoir collectif qui résulte de la permanence des emplois. Par ailleurs, ce même auteur aborde dans sa typologie institutionnaliste des marchés, les spécificités des marchés de produits que tentent de cerner la théorie des organisations. A ce niveau aussi la problématique néoclassique la concurrence doit être fortement nuancée.

Selon 0. Favereau, le marché des biens ne relève ni du type "loi de l'offre et de la demande" (marché financier, ni du type "constitution de groupes non compétitifs" (marché interne du travail). Dans un schéma simplifié, il montre que le prix de l'output est une variable stratégique pour l'expansion des entreprises comme organisations. La concurrence s'effectue aussi sur le terrain de la qualité des produits. Le rapport qualité-prix est un "*critère pertinent*" pour la survie de l'organisation dans la mesure où il conditionne ses débouchés qui, à leur tour, sont vitaux pour son expansion. Cette concurrence vitale entre les organisations, qui tentent de capturer le maximum du pouvoir d'achat en circulation, s'effectue "*en l'absence de toute institutionnalisation de la loi de l'offre et de la demande*"[48]. Toutes les opportunités sont utilisées (cf par exemple le marketing).

Dans l'hypothèse où les firmes réalisent un taux de profit compatible à leurs exigences (renouvellement, innovation et expansion) et que le rapport qualité prix s'uniformise, la concurrence tend à disparaître. Dans une telle situation, "*chaque entreprise (en admettant qu'une entreprise ne vend qu'un produit)* , écrit O. Favereau, *est comparable à une espèce qui a trouvé sa niche écologique dans l'éco-système* "[49]. La configuration de ce processus où la concurrence s'auto-détruit[50] nous rappelle les

[47] Doeringer P.P., PIORE M.J. : "*International labor markets and manpower analysis*" New York Sharpe New York 1985 cité par O. Favereau p. 308
[48] O. Favereau op. cit. p.311
[49] Ibid p. 311
[50] Pour détourner l'attention sur le fait que la concurrence tue la concurrence, les théoriciens du marché ont introduit depuis le début de ce siècle, le concept de concurrence imparfaite.

commentaires que fait K. Marx sur l'évolution des lois du système capitaliste. "*La concurrence tue la concurrence* " est, d'ailleurs, une de ses fameuses formules.

En fin de compte, la démonstration de O. Favereau montre que le marché des biens n'existe pas en soi. Il est une construction sociale inintentionnelle des organisations et des consommateurs. Ce marché n'a pas de loi au sens walrasien, il se constitue sur la base des "fragments-décisionnels et comportementaux" (perception des prix et de la qualité, comportements des uns et des autres, stratégies multiples de compétition etc...) que détiennent les organisations concurrentes et dans une moindre mesure, les consommateurs à travers leurs arbitrages. La lutte qui spécifie ces marchés d'organisation (cf tableau) est celle qui se fait autour de la part de marché en tant que "ressource rare". C'est à partir de cette nouvelle vision du fonctionnement micro-économique des marchés que l'auteur tente de déduire une macro économie. Sans entrer dans les détails d'un domaine qui nous est quelque peu étranger, il est clair que l'auteur fait un effort de synthèse entre les différentes traditions de l'économie politique et les apports de la théorie des organisations. Dans sa grille de lecture, l'économie globale est une population d'organisations ayant pour caractéristique essentielle celle des marchés internes.

Ainsi, l'auteur voit dans la croissance du système économique une croissance des organisations[51]. Le modèle de la croissance macroscopique serait ainsi plus proche de celui des marchés de biens et de services dans lesquels les effets d'organisation sont plus prononcés que le modèle des actifs financiers (standard des procédures de marché). De ce point de vue, la croissance macro-économique peut se concevoir comme un résultat global inattendu de la lutte des organisations. Du petit (marché particulier) au grand (croissance macro-économique), tout semble construit de manière inintentionnelle.

C'est de la concurrence hybride. C'est ambigu. Pour se défendre, un libéral comme Jacques Rueff déclarait dans les années trente que les ententes privées ne supprimaient pas la concurrence !
Selon cet auteur, les monopoles, les duopoles et les oligopoles privés rendaient simplement plus pâteuse la circulation (fluidité du marché...) contrairement aux monopoles publics qui figent et cristallisent la "matière économique".Chez les théoriciens libéraux, la distinction Monopoles privés- Monopoles publics est toujours restée ambigue. En réalité, un monopole est un monopole. Pour plus de précisions sur ces débats que les crises cycliques rendent opportuns, je renvoie le lecteur à certains travaux méconnus des années trente : -Gaëtan Pirou "La crise du capitalisme" Librairie du Recueil Sirey, Paris 1934. Jacques St Germain "Puissance et déclin du capitalisme" Ed. Les Oeuvres Françaises Paris 1936.

[51] O. Favereau Ibid p317

D - La dimension sociale de l'équilibre économique général.

Dans la perspective de l'approche néo-institutionnaliste, les phénomènes économiques sont des constructions sociales. Ils résultent des interactions entre les acteurs. Ces derniers agissent conformément au "Common Knowledge"[52] propre à leur univers. Il s'agit ici d'une conception macroscopique des comportements individuels et des interactions qui en découlent.

En conséquence, l'approche atomistique implicite au paradigme de la rationalité économique est d'une faible portée aux yeux des économistes des conventions. Dans cette nouvelle perspective, l'analyse économique ne peut plus se contenter de partir du théorème de l'"homo-oéconomicus" et de "*sommer*" des comportements individuels pour décrire l'état général d'un système économique. En considérant que les conventions constituent des "*objets collectifs*", des modes structurants pour les comportements microscopiques, l'institutionnalisme a ouvert la voie au retour de l'homo-sociologicus pour comprendre la "*machinerie*" des systèmes économiques. "*L'homo-sociologicus*" est plus dépendant du collectif (la société parle et agit à travers l'individu en raison des mécanismes de la socialisation) que ne l'est l'homo-oéconomicus tel qu'il est postulé par la rationalité économique (auto détermination rationnelle de l'individu). Les variantes de l'économisme conventionnel, qui prennent en compte l'effet du social sur le comportement économique individuel, ne le font qu'à la marge et avec le même regard que celui de la théorie de la rationalité individuelle. Normes, règles et conventions sociales y sont lues comme des outils d'optimisation au service de l'individu autonome et rationnel[53]. Face aux préoccupations fondamentales de l'école des conventions, une telle correction théorique s'apparente à une ouverture fermée. Nous ne sortons pas de l'univers de l'homo-oéconomicus. C'est le retour du même.

A la racine, l'économie, en tant que science s'auto-postulant autonome, rejette toute transcendance du social mettant en danger l'identité théorique sur laquelle elle s'est construite. Cette négation lui cause des problèmes. J. Pierre Dupuy nous montre que la théorie économique extirpe difficilement la concurrence du collectif dans son propre terrain de définition et d'exercice. Prenant le "noyau dur" du modèle walrasien, l'auteur dévoile l'opacité du social qui pèse sur les comportements individuels qui sont supposés concourir en toute autonomie à l'équilibre général[54].

---

[52] Jean-Pierre Dupuy : "*Convention et Common Knowledge*" in "Economie des Conventions" op.cit.
[53] Pour plus de précisions sur les sous-courants de pensée virtuellement institutionnalistes voir J. Pierre Dupuy p.362.
[54] J.P. Dupuy p. 364 et 365

Le système walrasien trouve sa fermeture en dehors de lui-même en la personne du Commissaire-priseur. L'auteur y voit "*la personnification symbolique d'une hypothèse cruciale pour la cohérence du modèle : l'extériorité des prix* "[55]. La procédure du tâtonnement dans le modèle walrasien révèle l'appel à cet ajusteur exogène. Au niveau micro-économique, les agents sont supposés prendre les prix pour des données alors que, collectivement, ils participent à leur formation. Ainsi, ils se réfèrent à quelque chose qu'ils contribuent à construire eux-mêmes. Ce double caractère du statut des prix (exogène et endogène) dans l'itinéraire de l'équilibre néoclassique conduit à une contradiction dans les termes. Circularité et paradoxe semblent ainsi constituer le lot d'une économie politique qui se veut totalement pure[56]. Le défi que s'était posé Walras réside dans l'élaboration rigoureuse d'un "*mécanisme anonyme et objectif*" capable de s'auto-réguler en s'imposant aux acteurs. Les produits s'échangent contre les produits selon des lois déterminées sur lesquelles les individus n'ont pas d'influence. La main invisible est de nature mathématique. Mais comme nous l'avons vu, la fermeture de la conception économique sur elle-même est dans l'incapacité logique (et inductive) de mener jusqu'au bout son projet. Les variantes actuelles de l'analyse conventionnelle (cf par exemple la théorie des anticipations rationnelles) n'éliminent pas le problème évoqué de la "*circularité contradictoire*" et le "*caractère d'incomplétude*" de la rationalité sous-jacente à l'ensemble de ce corps théorique. A ce sujet, Jean-Pierre Dupuy écrit : "*Les agents se déterminent par rapport à un avenir connu qu'ils supposent donné, alors que ce sont eux qui le déterminent. Cette circularité est bien sûr la même que celle du modèle walrasien initial, mais la dimension temporelle la rend encore plus singulière. Les agents se laissent tirer par un repère dans l'avenir qu'ils ont eux-mêmes projeté au-dehors d'eux* "[57]. La représentation collective qu'ils ont du futur est partie prenante de ce qui arrive. Par leurs anticipations, les acteurs déterminent ainsi ce qu'ils pensaient atteindre[58]. Ce phénomène peut être désigné comme une "*prophétie auto-réalisante*". En gardant une conception atomique, l'analyse économique est dans l'incapacité d'expliquer cette "*alchimie*". La réintroduction de la notion de "*Common Knowledge*" (CK) par J.P. Dupuy vise à éclaircir l'ombre qui plane sur le mode de constitution des phénomènes économiques. Ce défi passe par la compréhension des objets collectifs qui les motivent

---

[55] Ibid p.364

[56] Comme nous essayons de le montrer dans le chapitre relatif à l'histoire de la pensée économique, L. Walras a tenté de construire une théorie économique à l'image des modèles physico -mathématiques.

[57] Ibid p.365

[58] Dans son exposé critique sur l'incomplétude de la théorie économique de l'équilibre général, J.P. Dupuy fait aussi référence à la théorie des jeux qui n'épuise pas le problème posé. Il montre ainsi que les anticipations croisées du genre " *je pense que tu penses que je pense...*" induisent un jeu spéculaire à travers lequel se construit, à un moment donné, un équilibre par auto-validation intéractive. Aux différents niveaux et types d'anticipations peuvent correspondre plusieurs équilibres. L'équilibre qui se réalise résulte de l'épuisement du jeu spéculaire à un moment donné.Il y a une indétermination *a priori* de l'équilibre effectif. Il est potentiellement multiple. On montre ainsi l'attitude non pertinente de la théorie économique conventionnelle qui postule que les agents se conforment à ses énoncés en vue d'un équilibre unique et déterminé.

en profondeur. Dans cette perspective, le "Common Knowledge" est une entité collective structurante qui fonctionne derrière le mouvement spéculaire des agents[59]. En tant que tel, ce concept regroupe l'ensemble des perceptions d'un milieu donné. C'est en quelque sorte sa représentation collective du "*vrai*" et du "*faux*"[60]. Un anthropologue dirait que c'est son imaginaire. Les cultures ne sont rien d'autre que des croyances à partir desquelles se construisent des "*vérités*" propres au "*site*" considéré. Elles donnent lieu à des comportements évidents pour tous ceux qui sont impliqués dans le même monde. Les comportements économiques n'échappent pas à ce conditionnement. Et c'est pour cette raison que J. Pierre Dupuy évoque la conclusion d'un séminaire d'été à Stanford sur le principe d'incomplétude de la théorie économique : "*La rationalité pure ne peut se suffire à elle-même; elle ne peut prendre sens que dans un domaine plus vaste, où l'irrationalité a sa place*"[61]. Autrement dit, le paradigme de la rationalité laisse, à chaque fois, de par ses présupposés d'autonomie et de neutralité, échapper les forces sociales qui animent son propre objet. En se coupant du reste, il ne laisse entrevoir qu'une forme particulière du contexte, rationnalisable jusqu'à un certain point. Ce déracinement épistémique" ne lui permet ni de boucler son projet ni de saisir les spécificités sociales du milieu qui motivent, en profondeur, les comportements économiques. Du point de vue de l'économie orthodoxe, ces facteurs sont à rejeter dans le domaine irrationnel.

Dans la lecture que fait J.P. Dupuy de ce problème, le concept de Common Knowledge fait figure d'une rationalisation de l'irrationnel. Il recouvrirait ainsi ce qui échappe à l'analyse rationnelle des comportements économiques. Cette "réconcialiation" conduit à concevoir le Common Knowledge comme *un "formidable potentiel"* d'ajustements inter-individuels. Les agents y puisent la "*résolution pratique*" des problèmes d'indétermination que rencontre la théorie rationnelle. Les mouvements, en apparence, désordonnés que provoque la spécularité trouve une solution de stabilité en raison des performances cognitives des acteurs. Dans ce contexte, la spécularité est stabilisante. Elle apparaît ainsi comme un processus progressif de découverte de la coordination recherchée par les agents. L'aspect chaotique est momentané et trouve son épuisement dans un ordre irrationnellement construit. Dans cette procédure soumise aux conventions implicites du milieu, l'imagination supplante les possibilités de la logique. Autrement dit, les simulations de chaque acteur sur les autres comportements s'opèrent à l'intérieur d'un système collectif de croyances. Tout se passe comme s'il est "*évident*"

[59] L'auteur définit la spécularité par l'acte mental par lequel un esprit humain se met à la place d'un autre. Cf p.366.

[60] A titre anecdotique, pour un nippon il n'y a de vrai que ce qui est japonais. Seule compte sa représentation du monde.Sés coutumes et ses règles de vie constituent ainsi des filtres à tout ce qui l'entoure. Sans doute, tous les peuples sont ainsi. Seul un "*Universal Common Knowledge*" peut résoudre les conflits qui en découlent.

[61] Cité par J.P. aupuy op. cit. p.367. Un tel verdict recoupe exactement l'hypothèse à laquelle nous sommes parvenus dans le cadre des travaux du Réseau Sud-Nord "*Cultures et Développement*". Chaque culture produit son "*économicité*" et cette dernière n'est pas aisée à isoler du tout. Ce qui pose des problèmes insurmontables pour ceux qui sont habitués à l'autonomie culturelle des modèles économiques.

pour chacun que tout le monde y obéit. Cette perception réconforte l'acteur dans les convictions qu'il a hérité du "Common Knowledge" de son site d'appartenance. L'objet collectif fonctionne ici comme un repère stabilisant. La convention ainsi saisie crée d'elle même un "*contexte signifiant*" pour les opérateurs. Leurs systèmes cognitifs se chargent de mettre à exécution le programme de la convention intériorisée. L'objet collectif a en conséquence, un pouvoir de détermination causale[62]. Croyances et stratégies sont toujours mêlées et c'est pourquoi on ne peut étudier les secondes sans la prise en compte des premières.

Les zigzags constatés sur les phénomènes économiques, mènent toujours à l'incomplétude de la théorie de la rationalité et fondent la nécessité de plonger le jeu des acteurs dans le contexte. L'approche de ce dernier (back groundtheory) nécessite forcément une ouverture sur la sociologie des institutions sociales du milieu. Ce sont elles qui contiennent le code de lecture d'une partie essentielle des processus de production des faits économiques que la théorie économique, du dehors, s'attelle, en vain, d'organiser rationnellement. Toutes ces nécessités transparaissent dans le résumé savant que fait J.P. Dupuy de sa démarche : *"Le paradigme de la rationalité est radicalement incomplet, et ce dans un double sens.*

Il est incomplet en ce qu'il échoue à rendre compte du raisonnable, c'est à dire des solutions que le sens commun et l'expérience courante donnent spontanément aux problèmes en question. C'est une critique grave pour une théorie dont l'ambition est précisément de fonder en logique une philosophie du sens commun, une philosophie du conventionnel ". Pour retrouver le raisonnable, il faut une dose infime de ce qui apparaît au paradigme comme "imperfection", il faut surtout le secours de ce qui lui échappe, à savoir le pouvoir de détermination causale d'objets collectifs, comme les conventions.

Il est incomplet en un sens plus profond, ou plus trivial, comme l'on voudra, puisque cette seconde incomplétude est de type logique. si le Common Knowledge était atteignable et s'il avait une efficacité, il donnerait à la collectivité une capacité de réflexion totale, il en ferait un sujet. Mais cette ambition se brise sur l'impossibilité logique qu'un système déductif suffisamment complexe soit à la fois cohérent et complet. C'est cette incomplétude essentielle qui oblige le temps télescopé de la déduction formelle à laisser une place au temps réel des processus effectifs - ce que l'on nomme d'ordinaire l'histoire "[63].

[62] Cf J.P. Dupuy op. cit. p.377
[63] Ibid p.398

"Chaque cité a sa manière de définir la "grandeur". Ce qui est grand dans un monde ne l'est pas nécessairement dans un autre"[64].

SECTION 2

L'ÉCONOMIE DES CONVENTIONS :

UN OUTIL D'INVESTIGATION POUR L'ÉCONOMIE DU DÉVELOPPEMENT

[64] Luc Boltanski : "*Agir et vivre en commun*". Entretien in Sciences Humaines Hors série n°5 Mai-Juin 1994 p.14 (numéro spécial sur les liens sociaux invisibles)

I - LA DÉFECTION DANS LES SYSTÈMES ÉCONOMIQUES

Les aléas d'un système social basculent dans une "*défection généralisée*" quand les agents conjecturent que leur "*How to know*" (théorie et stock d'information, auto repérage etc...) n'est plus valide. Il n'offre plus de repères efficaces à partir desquels leur évaluation opératoire s'effectue. La spécification du contexte échappe ainsi à leur maîtrise. Ils ne sont plus dans une "*tendance*" mais à côté ! L'incapacité du modèle d'action ancien (ou introduit de force par des instances comme l'État en matière de développement) ne rend pas pertinentes les activités que les agents conduisent.

Face à ces anomalies, André Orléan retient deux stratégies de riposte de la part des acteurs. La première qu'il qualifie de "*prise de parole*"[65] est une attitude qui viserait à modifier les formes de repérage obsolètes ou inefficaces du système social en question. Une telle perspective est fonction du degré de liberté des acteurs et des capacités de résistances du système formel officiel notamment sur le terrain du développement. Les blocages de nature politique, social etc... peuvent conduire la liberté des acteurs à prendre d'autres chemins. C'est à ce niveau, qu'il faut souligner la seconde stratégie isolée par A. Orléan, celle de la "*défection*".

La notion de défection peut s'appliquer admirablement aux comportements locaux qui phagocytent les modèles de développement dans le Tiers-Monde. La non prise en compte de la spécificité de leur "*site*" conduit à cet état de faits. Le développement se détruit de lui même en raison de l'une des deux variantes de la défection que définit André Orléan : *la non-participation.* C'est une donnée permanente de l'application des modèles de l'économie formelle en pays sous-développé. Les théories du développement, en raison des postulats de l'autonomie absolue de l'économique et de l'uniformité de son fonctionnement, présentent des "*incompatibilités d'humeur*" avec les conventions implicites au milieu. Ainsi, en ne s'adaptant pas, elles ne restituent pas ce que L.Thévenot *appelle "l'économie de la grandeur domestique*", d'où "*l'inertie économique*" que provoquent les pratiques conventionnelles du développement. Localement les formes de coordination domestique se font par référence à la tradition comme nous le montrons pour le cas du dynamisme commercial des Soussis, des organisations économiques "informelles" d'Afrique Noire, etc. Dans sa démarche, L.Thévenot met en évidence les caractéristiques essentielles de l'ordre domestique : la coutume, la hiérarchie qu'elle

[65] A. Orléan : "*Pour une approche cognitive...*" op. cit. p.252

introduit par son autorité, la confiance et l'estime auxquelles la tradition donne un sens spécifique[66].

Ces conventions constituent ce que nous appelons les moteurs symboliques collectifs de la pratique "économique" du système social considéré. Les bénéfices de son "savoir-faire" et l'esprit qui l'animent sont inséparables. L'économie de la grandeur domestique est une totalité vivante qui prolonge un passé propre. Ces racines la rendent irréductible au modèle de l'économie de marché dominée par l'anonymat. *"L'économie de la grandeur domestique*, écrit L.Thévenot, *est une économie de la confiance dans laquelle l'évaluation marchande est déraisonnable. La valeur du bien domestique dépend des liens qui le rattachent à son donateur et de l'estime dans laquelle cette personne est tenue, c'est à dire de sa grandeur domestique. Or l'épreuve marchande suppose, à l'inverse, que les biens soient détachés des personnes afin qu'elles soient libres de saisir toute opportunité, et donc que soient rompus les liens personnels* [67]. Chaque site crée ainsi son univers en y forgeant son propre système d'évaluation qui permet des comparaisons inter-personnelles. Ce n'est pas toujours un étalon monétaire. A. Orléan cite l'exemple d'un système social comme celui de la communauté scientifique ayant ses propres critères d'évaluation autour desquelles s'organisent la compétition de ses membres[68]. Le critère de mesure est une construction par consensus. Ce qui fait appel aux conventions que partagent les membres du site considéré. Le pluralisme des "*natures*" est une "*contrariété qualitative*" à l'uniformité des indicateurs. Chaque "monde" a sa propre "*épreuve de réalité*" et une modalité "*probabiliste*" qui lui est spécifique[69].

La seconde variante de la défection est l'innovation. Contrairement, à la non participation, l'innovation s'apparente à un "*effort sur soi*" qui conduit l'acteur à une pratique "*aride et coûteuse impliquant de forts risques*"[70]. C'est un contexte où l'acteur se déploie dans un univers inconnu. C'est un espace sans repère. L'activité de découverte de l'agent peut y être contrariée par l'action des autres acteurs. Ainsi, les résultats de son comportement innovateur sont fortement aléatoires. Un certain seuil critique est nécessaire pour qu'un tel comportement soit visible et qu'il déclenche une réaction en chaîne. Les micro-dynamismes de l'économie informelle peuvent être

---

[66] Cf L. Thévenot : "*Equilibre et Rationalité dans un univers complexe*"
[67] Ibid p.185 et 186
[68] Cf A. Orléan p.251
[69] Cf L. Thévenot p.162 et p.163. En s'écartant d'une conception objectiviste unique (une seule et unique "nature"), l'auteur ne rejoint pas pour autant, les démarches sociologiques ou psychologiques de type relativiste (voir note 1 pl61). De manière générale, tout en dévoilant les rapports critiques qui jaillissent de la pluralité des "mondes", l'auteur fait évoluer son argumentation en faveur de ce qui serait "raisonnable~. La diversité du "monde" n'y est pas saisie uniquement sous l'angle du conflit mais surtout sous l'angle d'une matrice à avantages multiples. Elle combat ainsi la pauvreté et les risques de l'uniforme.
[70] Orléan p.253

interprétés comme une "*défection innovante*" par rapport aux systèmes formels de développement. Par opposition à la "*non participation*" que l'on pourrait qualifier de "*défection dévorante*" (développement comme débouché), les comportements innovants sont le signe d'une adaptation au terrain réel, celui des contraintes cognitives endogènes. D'ailleurs, l'informel prolifère sur la base des "*tissus culturels*" locaux qui lui servent de référence conventionnelle. Les pratiques "économiques" y sont enchâssées dans des institutions sociales multiples plus ou moins occultes par opposition à l'ordre formel du développement sans substances locales. Le caractère mosaïque des processus informels exige une pluralité de théories qui ne peuvent pas être indépendantes du sens multiple des cadres où se meuvent les comportements constatés. Explicitant la notion d'autorité dans une économie domestique, L. Thévenot défend, à sa manière, cette nécessité du pluralisme en écrivant : " *La relation temporelle domestique est tout à fait différente du lien entre présent et avenir que construit l'investissement industriel. De même, l'espace domestique n'a pas l'homogénéité de l'espace industriel ; il est polarisé par l'opposition du proche au lointain, de l'ici et de l'ailleurs, de l'entourage et de l'étranger. Enfin, la hiérarchie domestique, fondée sur la réputation et l'estime, se distingue de la hiérarchie industrielle qui s'inscrit dans une échelle de compétence technique*"[71]. Tout ceci montre bien que les "*sites*" sur lesquels se développent des économies différentes (économie domestique, économie informelle du tiers monde, économie industrielle de marché) constituent des "*boites noires*" dont la nature profonde diffère même si des zones de contact existent. Leurs "*natures distinctes*" expliquent la pluralité des conduites et la spécificité de leurs formes de coordination. En fonctionnant comme des mémoires intériorisées par les agents, elles forgent des perceptions qui donnent aux phénomènes économiques des configurations multiples. En forçant ces différentes formes d'économicité à entrer dans le même modèle, l'économiste peut y déceler des éléments éparses d'une rationalité comme (opportunités, rationalité calculatrice et/ou marchande). En revanche, il ne pourra pas faire la preuve que toutes ces conduites sont gouvernées *uniquement* par la rationalité calculatrice[72].

L'extentionnalisme de la rationalité économique unique néoclassique ne peut "*qu'envelopper*" cette diversité des motivations en la méconnaissant. Au bout du compte, l'unicité du modèle devient elle-même un handicap pour la compréhension des comportements marchands qu'isole artificiellement la dite théorie. Le tout est dans la partie. L'ignorer conduit à une incompréhension à la "*nature chaotique*"[73] des phénomènes économiques d'une société.

---

[71] L. Thévenot : "*Equilibre et Rationalité...*" note 1 p.185

[72] Cf L. Thévenot p.155 et p.156

[73] Cf par exemple, les critiques que font les théoriciens du chaos vis à vis de la tradition scientifique qui consiste à découper, de manière exagérée, les réalités avant d'en élaborer un mode explicatif.

II - LA HISBA ET LA CRISE DE SON COMMON KNOWLEDGE

Ce commentaire sur la Hisba, une institution endogène à caractère "économique" propre à l'aire culturelle du monde arabo-musulman, nous a été inspirée par la lecture d'un manuscrit d'une thèse de droit et par nos lectures en matière d'économie des conventions[74]. En étant ouverte sur les phénomènes institutionnels, l'économie des conventions est d'un grand intérêt pour une lecture "scientifique" des fonctions économiques d'une institution aussi traditionnelle que la Hisba. C'est ce rapprochement que nous allons tenter de faire.

La Hisba, aujourd'hui en déclin, est encore un exemple qui confirme les principes de base de notre recherche : les phénomènes économiques véhiculent *le "sens commun"* du milieu et en conséquence, nous ne pouvons pas les comprendre si nous faisons abstraction de ce qui les entoure. Faisons d'abord découvrir au lecteur les croyances sociales sur lesquelles repose la Hisba ainsi que les mécanismes qu'elle met en oeuvre et qui présentent des *"ressemblances"* et des *"différences"* avec ceux de l'économie moderne.

La Hisba vient du *"verbe"* Ihtissaba qui veut dire : *"faire ses comptes avec soi-même et sa conscience"*. C'est aussi faire ses comptes le jour du jugement dernier avec Dieu tout puissant. Tel est le sens que donne le milieu local à *"Ihtissaba"* et à ce qui s'y rapporte. Nous voyons ici que le mot *"compter"* ne se réduit pas à une simple technique de calcul. Il est imprégné par les représentations morales et religieuses de l'univers local. C'est ainsi que la Hisba peut apparaître dans les faits comme une institution d'essence religieuse ayant des fonctions économiques et sociales *"imbriquées"* dans la spiritualité musulmane. Concrètement, la Hisba exerce un contrôle sur les manifestations publiques du culte islamique en appliquant des interdits ayant des effets *"économiques"* : interdiction du négoce lors des prières. Elle sanctionne aussi *"l'usure"*, phénomène important pour un économiste.

De manière quotidienne, la Hisba supervise le fonctionnement des marchés (Droit des transactions). Elle gère la voirie publique ainsi que la sécurité de la cité musulmane. Hisba et police (intervention et régulation) se confondent ainsi dans un même organisme. La philosophie et les règles de fonctionnement découlent de la chariaâ, le droit canonique musulman. Les personnes qui la mettent en oeuvre doivent

---

[74] M. Belmahjoubi : *"Institution de la Hisba : de l'authenticité au modernisme. Cas du Maroc"* Université de Montpellier Faculté de Droit et des Sciences Economiques 1989 (sous la direction du Professeur Michel Guibal) - Cf le numéro spécial de la Revue Economique n° 2 Mars 1989 "l'Economie des conventions"

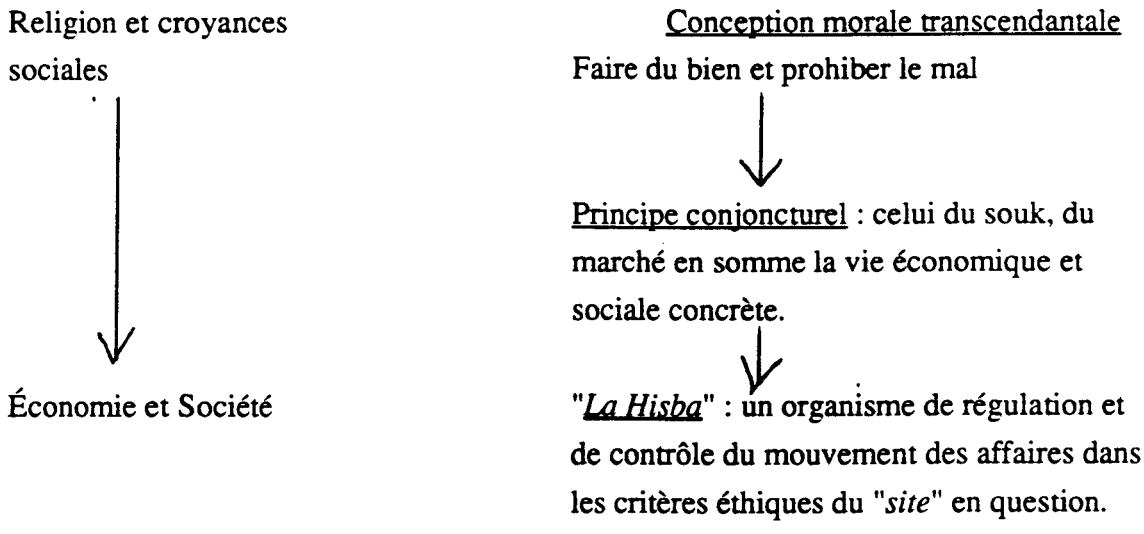
être musulmanes, compétentes, expérimentées et choisies par la communauté en raison de leur moralité. Ce sont les Mohtassibs, littéralement ceux qui tiennent des "*comptes*".

Nous constatons encore ici que les fonctions techniques (contrôle du marché) sont muselées et définies par une conception religieuse. "*L'autonomie du fait économique*" a du mal à se dégager dans un tel "*modèle de grandeur*" comme dirait L.Thévenot[75]. Le problème posé par Karl Polanyi[76] sur le caractère "embedded" des phénomènes économiques est une interrogation centrale sur le terrain que nous examinons ici. Mais pour le moment, continuons à découvrir ce qui nous intrigue.

Dans ses pratiques, la Hisba avait une double mission. Elle organisait de manière combinée la "*stratégie du marché*" et la "*stratégie du combat contre le mal*" selon les propres termes de M. Belmahjoubi. Si nous interprétons la mission du Mohtassib, elle apparaît comme une procédure de contrôle qui vise à ce que l'économique n'échappe pas au statut que lui confère l'imaginaire social en question. La Hisba restitue dans le concret les significations morales du milieu. Ainsi, les aspects économiques et sociaux apparents sont prédéterminés et construits par les croyances locales. Le Mohtassib y figure comme un *combattant du "mal"*. Les "maux" résultent du contournement des interdits. Outre ceux que nous avons déjà évoqués, d'autres règles que le Mohtassib a pour mission d'appliquer sont les suivantes : contrôle de l'exactitude des poids et des mesures, la qualité des produits et des services, le bon déroulement des transactions commerciales[77]. Sur ces aspects du problème, "*l'universalité*" est de mise. La Hisba apparaît ainsi comme une force publique qui contrôle et détruit les "*maux*" que le "*marché spontané*" peut induire. De ce point de vue, le Mohtassibisme peut se concevoir en tant que forme spécifique d'un "*interventionnisme public*"propre à une culture déterminée. Le schéma suivant résume le parcours de l'objet en question.

---

[75] L. Thévenot : "*Equilibre et rationalité dans un univers complexe*" in Economie des conventions op. cit.
[76] K. Polanyi : "*La grande transformation*" Gallimard Paris 1983.
[77] En raison de ses multiples prérogatives, le Mohtassib était surnommé par les fassis, ethnie commerçante de la ville de Fès, El Fdouli qui veut dire l'indiscret. Le commerce a besoin de liberté et surtout de discrétion !



Ce schéma illustre les "*interactions*" entre la conception que le milieu a de lui-même, du bien et du mal, en somme, du monde et ses pratiques de marché. Leurs formes d'organisation sont imbriquées dans l'éthique du "*site*". C'est cette relation qui justifie l'exercice du Mohtassib. Il est rémunéré par le "Baït El Mal" (la maison du trésor) pour ses services en faveur d'une certaine "*éthique du marché*". Il est, par là même, une espèce de "*commissaire priseur*" de l'équilibre du marché sans que ce dernier soit uniquement une simple structure économique. La correction des "*anomalies*" du marché dans les critères "*locaux*" est au centre des préoccupations de la Hisba. Ce qui fait d'elle la gardienne du "*Common Knowledge*" au sens de J.P. Dupuy[78]. Ainsi, tout indique que le "*Souk*" est une "*construction sociale*". Les opérateurs du système social en question sont imprégnés par les règles implicites ou explicites (comme celles de la Hisba) dictées par la vision du monde ambiant. Derrière le bazar, il y a la mosquée !. Ainsi, la loi de l'offre et de la demande présente une insuffisance du point de vue des "*substances*" du milieu qu'elle ne restitue pas. Elle s'exerce dans l'univers du souk et, par certains aspects, de manière encore plus prononcée (cf insuffisance ou absence des techniques de stockage et structure atomique du souk) sans pour autant avoir la signification qu'elle a dans une économie industrielle de marché.

Avec l'avènement du colonialisme, puis les effets du développement "*indépendant*", la Hisba est entrée dans la décryptitude. Les transformations historiques ont vidé progressivement les institutions locales de leurs prérogatives économiques. La Hisba et l'Amine (chef d'un corps de métiers, expert et arbitre) en sont des exemples.

[78] J.P. Dupuy : "*Convention et Common Knowledge*" in Economie des conventions op. cit.

L'administration moderne va reléguer le Mohtassib dans les oubliettes de l'histoire. Quand il est maintenu dans ses fonctions, elle en fait un simple figurant[79]. Dans cette transition, il est arrivé que les Pachas ou les Caïds (représentants politiques mais non économiques du Sultan dans un lieu donné) se substituent au Mohtassib. Ce qui est le signe. d'un compromis momentané dans la progression de la modernisation des institutions locales. Cependant, en dernière instance, la "*police économique*" est entre les mains des acteurs de la modernité. Cette décomposition des formes endogènes d'organisation de la vie économique et sociale va induire une multiplication des fraudes en tout genre, une régression des corps de métiers... en somme, la disparition de tout un mode de production et d'échange. Tandis que les institutions modernes qui exercent des fonctions comparables ne semblent pas venir à bout, dans leurs propres critères, des anomalies du marché. Toutes les réformes introduites vont échouer au point que P.L. Rivière, en pensant à la Hisba, notera : *Il est à regretter qu'il* (le protectorat au Maroc) *n'ait point entrepris de faire revivre, parallèlement une institution qui avait fait ses preuves* "[80]. Face à la réforme, le corps social d'accueil réagit, de telle manière, qu'il s'y corrompe irrémédiablement. Les emprunts extérieurs semblent brutaux et irréfléchis. Le discernement entre "*l'état des lieux*" et une sélection "*judicieuse*" des emprunts institutionnels exogènes n'a pas été fait ni par le colonialisme ni par le gouvernement qui s'en suivit. L'accumulation de ces échecs a amené le gouvernement du Maroc à chercher à ressusciter la Hisba de ses décombres. Mais, la réinstitution de la Hisba dans les domaines de la protection du consommateur (fixation et contrôle des prix, surveillance de la qualité des marchandises etc...), de la loyauté des transactions, du respect des conditions de salubrité et d'hygiène sur les marchés urbains et ruraux, de la réconciliation... etc... se heurte à "*de nombreux blocages*".

Depuis 1982, date de la remise des dahirs de nomination (décrets royaux) des nouveaux Mohtassibs du Royaume, la Hisba fait figure, en réalité, d'une "*institution fantôme*". Elle a peu d'effets réels car "*les moteurs symboliques*" (croyances sociales) qui lui donnaient un sens ont été érodés par les transformations de la société. Par ailleurs, la Hisba se heurte aussi à la concurrence d'autres "*sujets institutionnels*" tels que les services du Ministère des finances. Ces antagonismes se déploient dans un univers complexe au sens de L. Thévenot[81] marqué par le népotisme, les abus en tout genre etc... La création d'un corps de Mohtassibines ne suffit donc pas au redressement.

---

[79] Cf M. Belmahjoubi : "*Institution de la Hisba...*" op.cit. p.9

[80] P.L. Rivière : "*Etudes marocaines*" Ed. Librairie Sirey 1926. J. Berque ira plus loin quand il interprête la destruction des institutions locales comme une spoliation des intérêts indigènes. Il écrit, en substance, "*Le libéralisme ne s'exerce qu'à sens unique contre les véritables intérêts indigènes* " in "structures sociales du Haut-Atlas Paris 1955 p.449

[81] L'univers complexe au sens de cet auteur est celui qui intègre plusieurs mondes à la fois. Ainsi les règles et leurs aléas respectifs y sont de nature différente. L'imprévisible y est donc au bout du chemin. Les ambiguités d'un tel monde limite terriblement toute appréhension rationnelle absolue.

Les insuffisances sont notoires en moyens, en hommes et surtout en convictions. Le processus de déliquescence des institutions endogènes est entamé depuis fort longtemps et leur maintien formel ne leur rend pas toute leur vitalité d'antan. Tout ceci montre qu'une société peut aussi pratiquer un mimétisme formel par rapport à son propre passé.

L'examen du cas de la Hisba montre que les institutions et les règles qui ont un caractère économique apparent présentent, en réalité, des ramifications profondes avec leur milieu. C'est la conception de ce dernier qui les construit. En conséquence, elles nous apparaissent non plus comme des *"objets autonomes"* mais comme *les "modèles d'action"* d'une conception particulière. La référence à l'éthique et à l'imaginaire du *"site"* permet ainsi de *"désautonomiser"* les énoncés de l'analyse économique ou de toute science sociale qui se veut uniforme. Nous avons bien constaté que la Hisba périclite avec la disparition de son *"Common Knowledge"* que la modernité a précipitée du dehors. D'un autre côté, les modèles d'organisation et d'actions économiques de la modernité ne semblent pas transférables sans leur propre *"Common Knowledge"*. C'est ce que nous entendons par *"culture du développement"*. Ce qui rentre c'est le développement au sens d'un *"amas matériel"* et au sens d'institutions sans *"sens"*. La non adoption de la culture du développement par le *"site-cible"* conduit à un non-développement et à l'inefficacité des institutions modernes et en fin de compte à la remise en cause des principes d'automaticité de la théorie du développement. La situation concrète est celle d'une réduction à néant des *"deux mondes"* (celui de la Hisba et celui de la modernité) au sens de L. Thévenot[82]. Un rapport d'un monde à l'autre est un rapport critique d'inversion. L'un est réduit à néant dans l'autre. C'est un conflit de *"natures distinctes"* dont le rapport reste à élucider en profondeur. Comme dans les autres cas empiriques étudiés dans cette recherche (Économie des Soussis, l'économie des réseaux néo-confrériques,...), nous avons affaire à un *"univers complexe"* fait de fragments qui se recomposent de manière aléatoire voire critique. Tous les *"accommodements"*, les *"compromis"*, les *"fraudes"* ... sont les signes d'une adaptation des objets en question à une pluralité d'épreuves de réalité d'origine diverse. Comme chaque monde a son propre mode d'appréciation ou de self-estime il n'est pas aisé au *"sujet composite"* que nous investissons par l'abstraction de satisfaire toute la plénitude de tous les regards que nous portons sur lui.

[82] Cf L. Thévenot : *"Equilibre..."* op. cit. p.176

III - L'UNIVERS HYPER-COMPLEXE DE L'ÉCONOMIE "NÉO-CONFRÉRIQUE" EN ALGÉRIE

Dans le monde arabo-musulman, le "*Cheikh*" fait figure d'un personnage modèle. Le plus souvent, c'est un individu âgé supposé représenter la tradition. Il cumule ainsi le pouvoir et la sagesse des ancêtres. En conséquence, ce personnage est un acteur central dans les cultures encore marquées par cette tradition. Malgré les destructions culturelles opérées par un modèle aussi planifié que celui des industries industrialisantes, l'Algérie garde certains fragments de la pratique sociale ici décrite. C'est ainsi que Henni A. nous décrit les "*mélanges*" qui s'opèrent entre ce "personnage" et les pratiques économiques modernes[83]. Il met en évidence *la "non-automaticité"* des lois de ces dernières dans un milieu autre que celui des pays développés. Comme dans toutes les autres sociétés du Tiers-Monde, la "*société réelle*" de l'Algérie fonctionne sur la base d'un ensemble de comportements irréductibles à un modèle uniforme. La modernité y est décodée par le milieu. C'est ainsi que dans l'Algérie d'aujourd'hui : *"Le patron doit être Cheikh avant d'être capitaliste" (p.5).* L'Économie moderne n'est donc pas au centre des relations sociales locales. Au contraire, sa survie et son efficacité dépendent des conventions implicites des réseaux qui résultent d'une "*recomposition sociale*". La société réagit aux chocs extérieurs (développement, modernisation...) en filtrant de ses propres traditions, les éléments symboliques et institutionnels lui permettant d'assujettir ce qui vient de l'extérieur. Le Cheikh est un exemple d'institution sociale qui permet au milieu de coordonner son autorégulation et de neutraliser les perturbations extérieures non porteuses du sens implicite des pratiques locales[84]. C'est pour cette raison fondamentale que Henni, dont la démarche n'est pas profondément pluri-disciplinaire est étonné de découvrir que la performance de la production au sens capitaliste du terme vient à la "*périphérie*" des préoccupations du milieu dans lequel il vit. Il prend ainsi conscience de l'incomplétude d'une théorie économique aussi rigoureuse que celle de l'investissement. Comme le suggère notre critique interculturelle des catégories économiques, la notion d'investissement n'a pas le même sens dans tous les espaces socio-culturels. Pour qu'un investissement acquiert une nature capitaliste, il présuppose des comportements sociaux appropriés. La culture du développement en montre les principales caractéristiques. En son absence, les pratiques "économiques" d'un milieu ne restituent pas le sens implicite aux catégories du développement capitaliste.

---

[83] A. HENNI : *"Le Cheikh et le Patron"* Manuscrit d'un article Université d'Alger.

[84] Cf notre communication à un colloque international organisé par le Réseau Sud-*Nord "Cultures et Développement"* sur le thème"Vers la connaissance du sens implicite des pratiques locales". L'intitulé de notre intervention, revue et enrichie dans cette thèse, était *"la querelle des sens. Le tiers-monde joue aux dès"*. 13 - 18 septembre Glasgow. 1990

Si nous reprenons le modèle du Cheikh, nous sommes bien obligés de considérer que la destruction de l'efficacité supposée du modèle des industries industrialisantes adopté par l'Algérie durant une longue période et l'émergence d'une économie informelle[85] sont le fait des capacités de résistance du terrain. Henni nous rend bien compte des résultats de ce télescopage à travers l'altération des catégories de l'accumulation auto-centrée. Les réseaux locaux dans lesquels se mélangent du clientélisme, de la proximité comme dirait les théoriciens des conventions, l'éthnicité, des relations de famille etc... sont des forces sociales qui donnent une autre configuration aux phénomènes économiques. Le Cheikh y apparaît comme un chef de clan. Dans la sphère formelle de la société (Administrations, entreprises publiques et privées) ainsi que dans la partie encore invisible du pays (micro-entreprises...), la richesse et la puissance de ce personnage sont intimement liées à celle du réseau auquel il appartient. Pour se maintenir en tant que telle, l'adoption du code de conduite du milieu est une nécessité. Si ce Cheikh est un "entrepreneur", il ne peut pas "*accumuler sans donner*". Son réseau peut comprendre ses employés, le plus souvent originaire de la même tribu ou région, sa famille la plus proche et d'autres individus liés au réseau par toutes sortes d'affinités. A l'extérieur comme à l'intérieur tout le monde peut "travailler", à un moment donné ou un autre, pour les "affaires" du réseau. Les individus ayant des fonctions administratives dans la bureaucratie peuvent être cités en exemple. Leur mission dans le réseau est de dénouer les blocages légaux ou illégaux (autorisation et investissement, possibilité d'importer des machines ou des matières premières, etc...) susceptibles de peser sur les activités des membres du réseau. Les apports des membres du réseau ne se limitent pas à une simple fluidité économique des affaires mais aussi à toutes sortes de problèmes personnels ou collectifs (santé, école, emplois pour les chômeurs du réseau, besoins administratifs divers...). Tout le monde s'occupe de tout le monde. Celui qui est le plus efficace dans ce système de combinaisons tend à devenir un "*Cheikh respecté*". Derrière toutes ces "magouilles" au sens d'un regard extérieur se dessine une sorte d'éthique de groupe. C'est ce qui amène, d'ailleurs, Henni à introduire une notion à forte connotation morale : "*le mode confrérique*"[86]. Tous les membres du réseau sont des "frères" car ils sont supposés adhérer à une morale implicite faite de fragments des cultures locales, (tribales et religieuses).

---

[85] Dans cette dernière, la petite production marchande non capitaliste joue le rôle de centre de gravité. Voir les passages concernant le caractère hybride des dynamiques "*informelles*".

[86] L'auteur ne précise pas que dans le monde arabo-musulman qu'une confrérie est synonyme d'une secte religieuse. Il n'est pas étonnant que l'on redécouvre ce phénomène dans un contexte nouveau. On parlera ainsi de *néo-confrérie*. dans son histoire, contrairement au moyen-orient, le Maghreb a connu de multiples "hérésies" religieuses sous forme de maraboutisme (culte des Saints) et de Zaouias (confréries). L'Islam s'était mélangé avec des croyances locales propres aux berbères.

Cette morale est un système de conventions sociales qui dirige l'univers économique dans lequel sont impliqués les membres du réseau. L'entraide et la solidarité y font figure de valeurs centrales. Ces références éthiques, que construit le groupe sur la base de son histoire et du contexte dans lequel il est, ne se confondent pas avec celles de l'intérêt public au sens de l'État-nation et de façon liée avec celles d'un développement capitaliste authentique (tel qu'il est perçu par la théorie). Au contraire, les fonctions publiques sont recyclées au profit des réseaux et la machine étatique s'en trouve grippée[87].

L'ensemble des relations entre les membres des réseaux "néo-confrériques" en Algérie confirme la place importante de ce que l'économie des conventions *appelle "les formes de coordination"*. L'échange marchand n'est qu'une liaison inter-individuelle particulière. Dans le cas algérien, ici examiné, nous constatons que l'échange marchand capitaliste est muselé par des formes de "*coordination endogène*" conformes au modèle néo-confrérique.

Ce sont elles qui déterminent, en dernière instance, les configurations de la réalité économique locale. L'engagement, la confiance, la loyauté, la solidarité qui sont au coeur du réseau néoclassique constituent des effets d'organisation au sens de la théorie des conventions. Comme le constate l'auteur du "Cheikh et du Patron", leur prise en compte nous éloigne de l'univers auquel nous a habitué la théorie économique conventionnelle ou marxiste[88]. A titre d'exemple la relation de travail décrite par Henni présente peu de ressemblance avec le salariat ordinaire. En se mélangeant à la culture du réseau, elle a une autre teneur : un rapport personnel, familial ou quasi-familial. L'ouvrier n'est pas un salarié, il est membre d'un réseau. Tout individu sans appui confrérique n'est rien. Pauvre est celui qui est seul. En conséquence, la relation de travail, avant d'être une convention de productivité et un salaire en retour, est une fidélité au Cheikh-Entrepreneur et de manière plus large, à l'ensemble du réseau d'appartenance. "*Le rapport confrérique*, écrit A. Henni, *est un rapport de confiance*". Le recrutement ne se ferait pas uniquement sur la base d'une efficacité capitaliste estimée. Les critères y sont multiples. Le "*Cheikh*" recrute pour produire mais aussi et surtout pour accroître son capital symbolique auprès du réseau. Comme dirait L.Thévenot, chaque monde a son "*épreuve de réalité*". Autrement dit, toute action prend appui sur "*son*" monde. L'univers néo-confrérique peut être considéré comme un "*monde*" en soi. Ces procédures traduisent un enchâssement de l'économique dans les

[87] Voir les passages dans lesquels nous examinons les assauts de la société informelle dont sont victimes les structures étatiques dans les pays du tiers-monde.

[88] Pour montrer l'altération que subissent les catégories du capitalisme en Algérie, Henni utilise l'outillage de la théorie marxiste de l'accumulation du capital sans nous mettre en garde de sa non-pertinence dans ce contexte. C'est un paradoxe dans la démarche de l'auteur qui, pourtant, s'attelle à montrer que la société algérienne fonctionne sur d'autres modes que ceux du capitalisme.

BU LILLE 1

valeurs néo-confrériques. C'est l'existence de cette pluralité des mondes qui déroute A. Henni. Il fait des constats intéressants mais, il ne pousse pas l'abstraction au point de dépasser l'unique monde des catégories marxiennes. Pourtant la pluralité des réalités "observables" exige une pluralité des théories. Ces dernières ne peuvent pas être indépendantes du sens commun propre aux contextes qu'elles voudraient élever au stade du concept (procédure de restitution du réel). Pour réaliser cette exigence, nous pourrions concevoir les comportements néo-confrériques comme des formes d'émergence d'un "*site*"[89]. Ce lieu historique est porteur d'un "*sens implicite*", celui que dévoilerait une écoute du principe civique[90] des pratiques économiques néo-confrériques. Cette méthodologie du "*lieu*" dévoile la formation d'une identité locale. Elle émerge de la zone cataclyque entre la modernité qui arrive du dehors et les traditions locales. Les cohérences des deux univers se fragmentent sous le choc et se recomposent dans des modes particuliers jusqu'alors inconnus. Par interaction avec ce qui vient de l'extérieur, les particularités du terrain local feront du "*système économique néo-confrérique*" un "*site*" unique en son genre. Il restitue des spécificités locales décodées sous la contrainte d'un contexte nouveau dans lequel la "modernité uniforme", celle des abstractions généralisantes abusives, n'échappe pas, à son tour, à une destruction partielle. Ainsi, l'organisation néo-confrérique apparaît comme un mode de régulation dans un "*univers complexe*". C'est une situation dite critique dans la mesure où elle émerge d'une confrontation de deux mondes. C'est un univers "*composite*" animé par des êtres relevant de plusieurs "natures"[91]. Le choc entre deux "mondes", deux "natures" donc entre plusieurs formes de coordination crée les conditions d'un "*opportunisme*" (capacité d'adaptation et de capture des opportunités) dans lequel les "*accommodements*" et les "*arrangements*" sont multiples et incertains. Tout ceci nous aide à comprendre les raisons qui font que les pratiques néo-confrériques "*utilisent*" le marché et les rouages de l'État sans développer le capitalisme qu'attend la théorie ordinaire. A l'autre bout de la chaîne, pour ne pas dire la déchirure, le "*site*" restitue et impose les spécificités du terrain. De par les significations culturelles qu'elle sous-tend et des formes de coordination spécifiques qu'elle présuppose, cette "*self-estime*" du terrain contrarie le plein développement des catégories de l'économie d'accumulation capitaliste. Les épreuves des deux "*réalités*"

---

[89] Pour désigner des systèmes sociaux L. Boltanski et L. Thévenot utilisent la notion de *cité*. Cf A. Orléan "Pour une approche cognitive des conventions économiques" in l'Economie des conventions" op. cit. p.250. Par ailleurs, L. Thévenot, dans son article déjà cité, utilise la notion de "*modèle d'ordre de grandeur*". Il nous semble que la notion de *site* est plus suggestive surtout quand on réfléchit sur les problèmes que pose le *sens commun* d'un lieu aux catégories de l'analyse économique qui se veulent uniformes et universelles. Nous héritons la notion de *site* du colloque international déjà évoqué : "Le sens implicite des pratiques locales".

[90] Les motifs que dévoile la sociologie des organisations humaines peuvent être condensés par ce que L. Thévenot (op. cit.) appelle le *principe civique*. Du point de vue de la théorie des organisations, nous pouvons considérér que les institutions sociales ont des fonctions économiques (spécifiques et informelles) inavouées. Ces apports sont de nature non marchande. Ils prennent naissance à partir de multiples valeurs telles que l'adhésion, la loyauté la solidarité, la proximité... en somme des aspects qui caractérisent directement une économie domestique. Ivan Illich appellera tout celà du*travail fantôme*

[91] L. Thévenot op. cit. P.177

sont permanentes sans être totales dans un sens ou dans l'autre. Ainsi, les modes de fonctionnement concret des réseaux néo- confrériques procèdent par "*équilibrations successives composites*". Ce n'est pas un équilibre d'un monde mais entre deux mondes. L'hésitation permanente explique ainsi la forte teneur de type "*mélange*" dont la "*nature*" de synthèse n'est pas encore tout à fait claire. Dans un tel univers l'accommodement et la souplesse sont le signe d'une "*solution raisonnable*". Les contingences imposent donc "*la prudence*". "*La rencontre de plusieurs mondes*, écrit L. Thévenot, *porte donc en elle la possibilité d'une crise, puisque la forme même du probable y est douteuse et que plusieurs épreuves de réalité de natures différentes peuvent être engagées. Pour autant cette crise n'éclate pas toujours. On peut chercher à l'écarter par une opération de compromis. C'est une tentative pour éviter une telle crise et dépasser la tension critique entre deux mondes, en visant un bien commun qui ne relèverait ni de l'un ni de l'autre, mais qui les comprendrait tous deux.*"[92]

La grille de lecture de la théorie des organisations permet ainsi de s'approcher de la réalité mouvementée du site néo-confrérique. Le profil économique qui s'en dégage est de nature composite, donc irréductible au modèle uniforme que nous connaissons. La diversité des formes de coordination accroît la stabilité d'un tel "système" soumis à des tensions d'origines diverses. En ce sens les constats relevés par A. Henni sont significatifs d'une diversité stabilisante. Ainsi, le "capital" est décodé par la stratégie du milieu comme un capital-réseau, un stock de relations. Le rendement de ce qui serait une entité économique déconnectée au sens de la théorie ordinaire (activités productives, investissements en machine...) présuppose un investissement massif en relations. Le circuit que parcourait une valeur économique en toute autonomie dans un univers capitaliste est envahi par les contingences locales. La matière baigne ainsi dans la manière qu'a le site d'opérer ses équilibrations dans un univers complexe.

CONCLUSION

la conclusion qui se dégage de ce chapitre est essentielle pour la poursuite de notre investigation. En effet les théoriciens des conventions, sans une grande distance pluridisciplinaire, montrent, à partir du territoire de l'analyse économique, "*l'incomplétude des paradigmes*" qui se sont construits sur le postulat de l'autonomie sociale des processus économiques. La théorie néoclassique du marché est un modèle

[92] Ibid p.177

de cette limite, celle de tout raisonnement qui se ferme sur lui-même. Selon, ces nouveaux économistes, les procédures de marché n'épuisent pas la réalité économique. Le marché, lui-même, apparaît comme une "*construction sociale*" qui émane des interactions des acteurs (individus, organisations). Ce qui laisse apparaître que son univers n'est pas un point de départ mais le point d'arrivée d'un processus qu'animent des forces sociales (conventions, organisations, individu socialisé...). cette restitution des facteurs institutionnels dévoile "*une conception sociale de la régulation des processus économiques*". Autrement dit, le marché néoclassique ne se suffit pas pour de nombreuses raisons. C'est un modèle qui a une validité restreinte à la fois du point de son champ d'éclairage (marchés des actifs financiers) et du point de vue de ses capacités procédurales (une seule et unique procédure). Dans l'hypothèse d'une "*défection généralisée*", la validité néoclassique des marchés financiers devient elle-même fragile. La polarisation mimétique travaille pour son érosion et déstabilise ainsi le seul mécanisme, celui des marchés financiers, qui accorde une vérité partielle à ce modèle. Dans un tel contexte, les "*bulles*" se jouent de la réalité "*objective*". La reconnexion passe par l'appel à des conventions du genre self-contrôle pour ne pas multiplier le désordre que produit une uniformisation mimétique.

Si dans ce cas particulier, la théorie néoclassique est déjà malmenée par son propre objet (le marché), ailleurs son pouvoir d'interprétation décline au fur et à mesure que la critique des économistes des conventions se renforce. Pour se limiter à la question des formes de coordination, la force des théoriciens des conventions par rapport à l'attitude défensive des théoriciens du marché réside dans leur choix en faveur de la "*diversité procédurale*". Dans la réalité, contrairement à l'utopie libérale, les systèmes économiques tirent la stabilité de leur dynamisme de la diversité des formes de coordination[93]. Ici, encore, l'uniforme serait déstabilisant. C'est pour cette raison que la montée de l'économie des conventions représente, pour nous, la victoire du multiple sur l'uniforme. Ceci contribue à réduire les incertitudes naturelles (propres à un seul monde) et critiques (coexistence de plusieurs mondes). Ainsi, la théorie économique s'ouvre à un "Soft-réalisme". Dans chaque situation (cf l'économie néo-confrérique...), le principe de la diversité donne lieu à des recompositions de type mosaïque. Il combat ainsi l'entropie à laquelle conduirait un système uniforme. Les univers complexes prolifèrent. Leur verrouillage dans un modèle unique nous conduirait à une ignorance et à une situation explosive. On ne peut les accompagner que par une démarche ouverte sur le caractère multiple de leurs capacités d'adaptation. Une telle ouverture ne peut se faire au plan de la pensée qu'avec une coopération inter-disciplinaire renouvelée. C'est une des conditions du passage à un

[93] Procédure de marché, dispositifs d'organisation "*bureaucratiques*", formes de coordination de domestique et néo-domestique...

autre ordre, celui de la prudence et de la distance, c'est à dire aussi celui de l'univers complexe. La nature humaine des phénomènes économiques font d'eux un mélange où la rationalité se mélange avec les impulsions irrationnelles[94].

En somme, la diversité des formes de coordination questionne le paradigme du marché. La découverte de l'utilité économique des tissus sociaux par les théories des organisations porte atteinte à la cohérence analytique du modèle de marché. Ce dernier ne reconnaît que les formes d'échange marchand. C'est face à cette uniformité, que les économistes des conventions tentent d'élaborer une théorie générale capable d'intégrer de manière cohérente une pluralité de modes de coordination y compris celui du marché. "*L'économie de l'incertain*, écrit Favereau, *est nécessairement une économie de la complexité, où les schémas de coordination sont multiples, parce que chacun d'eux est insuffisant*"[95].

[94] Sur ces "*mélanges*" dans les comportements qui se veulent les plus neutres, c'est à dire ceux de la science voir Abraham A. *Moles "Les sciences de l'imprécis"* Seuil 1990 p.22 et suivantes.
[95] O. Favereau "*Marchés internes...*" p.321.

"Le territoire doit être considéré comme un élément essentiel d'explication de la causalité des comportements et des choix des acteurs. Il constitue un outil indispensable dans toute analyse de stratégie. C'est parce que le territoire contribue à la construction de la "vision du modèle" des individus et des entrerpises que l'on peut voir apparaître certains éléments constitutifs de cette rationalité plurielle, notamment la confiance ou le réciprocité"[1]

CHAPITRE 6

ÉCONOMIE ET SITES SYMBOLIQUES AFRICAINS

[1] B.Pecqueur "rationalité et territoire" Texte d'une conférence - Université de Grenoble - IRED, 1995 p.28

INTRODUCTION

La méthodologie des sites symboliques dont nous voulons présenter ici les principes essentiels résulte de la vision interactionniste "Économie et cultures" qui s'est progressivement forgée dans notre esprit. Dans sa forme la plus avancée, la méthode des sites doit beaucoup aux différentes pistes de recherche qui jalonnent notre cheminement. C'est donc une sorte de synthèse de nos résultats de recherche.

La première version de la démarche des sites a été motivée par un des ateliers de recherche internationale du Réseau[2]. Et c'est ce même texte qui a servi de grille de lecture à notre contribution sur les organisations économiques informelles africaines dans le cadre d'un programme de recherche sur "Cultures Africaines et Gestion d'entreprise"[3].

En somme, le but de ce chapitre est de tenter de justifier la pertinence théorique et pratique de la méthode des sites. Pour ce faire, dans une première section nous exposerons sous une forme ramassée les hypothèses et les concepts de la méthode des sites symboliques. Les thèmes abordées dans la seconde section (organisations, micro-entreprises et tontines) sont des cas d'application de la démarche en question. Ce retour aux faits est essentiel afin de tester les capacités empiriques de décryptage de la méthode d'analyse des pratiques locales que nous proposons.

---

[2] "*Méthodologie d'analyse culturelle*" Nogent le Rotrou - France - 1992 4ème atelier international du réseau Sud-Nord

[3] Ce programme a donné lieu à un atelier international (Avril 1994 à Bruxelles). Notre participation est un essai d'application de la méthode des sites aux organisations économiques africaines, à la dynamique entrepreneuriale et aux systèmes financiers informels. L'ensemble de nos contributions y compris celle de la méthode générale des sites a fait l'objet d'un numéro spécial de la Revue Canadienne Interculture bilingue (anglais/français) : Économie et sites symboliques africains - Interculture, Vol. XXVII, n°1 - Hiver 1994 Cahier n°122. Version anglaise : The Economy and the symbolic sites of Africa Vol. XXVII, n°1 Winter 1994 Issue n°122 - 42 pages

Tout fait n'est social que parce qu'il est symbolique[4]

SECTION I

LA MÉTHODOLOGIE DES SITES SYMBOLIQUES

[4]Daniel Fabre "Le symbolisme en question" *in* "L'Autre et le semblable", édité par M. Segalen, 1989, p. 73. Cité par Éric de Grolier "Des Théories aux concepts et des faits aux mots", ***Revue Internationale des sciences sociales***, n° 124, mai 1990, p. 277.

La pédagogie des échecs des modèles de développement nous enseigne la nécessité d'un retour à la réflexion méthodologique, moment stratégique de toute connaissance. Lorsqu'elles apparaissent, les innovations méthodologiques sont toujours hésitantes voire confuses. Ainsi, les enchevêtrements du social que la méthodologie des sites veut restituer sont tels que la pédagogie du message n'est pas toujours facile à formuler clairement[5].

Néanmoins, nous allons tenter de suivre une progression dans notre exposé que nous espérons la plus apte à communiquer le code de lecture des sites.

Pour ce faire, nous commencerons par résumer les traits généraux de la philosophie de la méthodologie des sites ainsi que les conditions interdisciplinaires de sa genèse. Le choix de la philosophie en premier lieu n'est pas neutre. C'est une manière pour nous d'indiquer qu'une démarche "scientifique" découle toujours d'une conception philosophique[6]. C'est un tout dont les différentes parties ne peuvent être qu'artificiellement séparées pour les besoins de la méthode d'exposition.

A la suite de la philosophie générale de la méthodologie des sites, nous décrirons les principaux enseignements de son approche culturelle. Le rapport cultures-économies y prendra place.

Le recentrage vers une économie morale des objets que nous tentons de construire est donc progressif. Dans les différents "étages" de notre argumentation, le sens de la méthode de notre investigation sera ainsi omniprésent.

I. GENÈSE ET PHILOSOPHIE

Comme nous l'avons déjà souligné dans les premiers chapitres de cette recherche, la crise des pratiques du développement implique que l'on ne peut plus penser les problèmes du changement social sans recourir à plusieurs sciences à la fois tout en étant à l'écoute de la diversité des cultures de notre monde. Il nous semble ainsi

[5]Toute recherche a son underground dont l'auteur peut être lui-même inconscient.
[6] La nôtre repose sur le respect de la variété du monde. Cette éthique conduit au principe de la tolérance méthodologique. Les sites ne montreront leurs secrets que si nous les respectons.

nécessaire d'élaborer une démarche qui avance en se pensant. Les déductions et les applications hâtives doivent laisser la place à des pensées ouvertes et prudentes. La certitude n'est pas de ce monde et l'autocritique est toujours nécessaire.

En effet, derrière les "beaux modèles" des sciences sociales ordinaires, celles qui sont encore empêtrées dans une conception mécaniste des univers sociaux, nous découvrons le caractère relatif et rebelle des logiques sociales.

Comme le fait remarquer Charles Beylier : *"L'objet lui aussi agit : tout comme le sujet, il "cherche", "s'accroche", "s'impose", se refuse en quelque sorte à rester docilement dans le champ de l'expérience*[7]*."*

Une connaissance rapprochée des pratiques sociales s'accompagne ainsi d'une étrange atmosphère. Les objets en question sont mouvants et tendent à garder leurs énigmes. Tout se passe comme si les objets sociaux changeaient de "lianes" au fur et à mesure que la théorie sociale les poursuit. Le sens implicite des pratiques se faufile. Il est déjà loin au moment où nous croyons le percevoir. C'est un mystère. C'est même diabolique!

Ces phénomènes d'adaptation, de retrait, voire de maquillage, constituent un redoutable problème pour la méthodologie des connaissances du social. En raison de ces complexités, la méthodologie des sites symboliques que nous voulons vous faire découvrir n'est pas la vérité mais une vérité, un simple point de vue pouvant faire partie d'une grande science interculturelle et pratique. Notre approche repose sur le principe de *tolérance méthodologique*[8]. Elle nous a été inspirée par la variété du monde et des connaissances humaines (économie, gestion, sociologie, anthropologie, philosophie, histoire des sciences...). La méthodologie des sites dessine un itinéraire interactif. Plusieurs sciences s'y combinent donc pour faire avancer l'analyse du développement et de manière plus générale celle des comportements humains et sociaux.

L'ignorance des dimensions invisibles (boîtes noires : mythes, valeurs, cultures) des pratiques des acteurs conduit à rendre totalement inopérantes les boîtes conceptuelles de la science sociale. En réalité, le théoricien des sciences sociales ne travaille pas dans le "vide". La prise en compte de la culture du lieu et de ses spécificités est primordiale. Ce qui conduirait à forger une "théorie de résistances des

---

[7] Charles Beylier, "Itinéraire d'un chercheur", *in* Roger Bastide, *Images du modeste mystique en noir et en blanc*, Pandore Éditions, 1979, p. 219.

[8] Tous les points de vue se valent. Il n'y a pas de critères scientifiques absolus. L'essentiel réside dans le fait que chaque point de vue doit faire l'effort d'accroître son pouvoir explicatif sur le phénomène considéré. A elle seule, cette motivation mérite un respect et une liberté d'émission hypothétique. La science n'avance que par le pluralisme.

matériaux sociaux" afin de mieux anticiper les modes de réaction des milieux. Il est nécessaire que nous sachions que les acteurs savent ou du moins croient en ce qu'ils font. La connaissance de cette connaissance commune et des mythes qui lui donnent un sens est un mode de déchiffrage du "*point fixe*" d'un organisme social[9].

Il y a autant de points fixes que de cultures ou de sous-cultures, ainsi de suite. Cette bande de l'histoire de l'humanité est infinie dans sa variété. C'est ce qui rend caduques les approches uniformisantes en économie politique comme ailleurs.

Les terrains dévoilent la multiplicité des pratiques sociales et les marges d'autonomie des acteurs. Dans les faits, les mentalités et les savoirs sociaux perturbent les grands modèles sociologiques. Le réel est toujours enchevêtré car les acteurs sont des êtres vivants, autonomes et qui décodent. A vrai dire et comme le fait remarquer Pierre Veltz dans un domaine aussi particulier que l'économie du travail, les structures, entendues comme systèmes formels, sont dans l'incapacité de manger (d'intégrer) totalement les pratiques sociales[10]. Ces dernières tempèrent voire subvertissent les rationalités instrumentales.

A travers son étude sur l'efficacité pratique des savoirs sociaux, Patrick Pharo montre aussi l'importance des modes symboliques dans la constitution des identités des collectifs du travail.

Il écrit en substance : *"En définitive, le cadre stratégique le plus général des pratiques de "résistance", de "nidification" ou d'"appropriation" dans les univers de travail et de savoirs sociaux qui les sous-entendent serait probablement à chercher du côté de cette nécessité impérieuse consistant à donner un sens d'existence, c'est-à-dire en particulier un sens civique et moral à des activités de travail qui occupent trop ceux qui les accomplissent pour qu'ils puissent réellement s'en "désaffecter" [...] Le travail social des travailleurs est efficace, du seul fait de son existence. Il marque en effet la reconstitution constante d'une différence socioculturelle qui ne saurait être sans effet sur les normes du travail et les rationalités instrumentales qui les dominent. En faisant, à leur manière, avec des normes imposées, les travailleurs forcent les initiateurs de ces*

---

[9] K. Marx est aussi un théoricien de l'identité des organismes sociaux. Dans l'une de ses remarques sur les penchants naturels de l'esprit humain, il écrit : "*Il existe un instinct absolu de trouver en soi une boussole fixe. C'est-à-dire inhérente à l'esprit humain. Il est urgent pour l'esprit humain de posséder ce point fixe pour qu'il soit enfin en lui-même, et tout au moins libre dans son monde à lui.*" Karl Marx cité par le marxologue Maximilien Rubel "Marx, penseur de la révolution française", in *Économies et sociétés*, n° 9,1989, p. 14

[10] P. Veltz: "Fordisme, rapport salarial et complexité des pratiques sociales : une perspective critique" *in* "Théorie économique et pratiques sociales", numéro spécial de la *Revue Critique de l'Économie Politique*, avril-septembre 1983, p. 33. De manière générale, l'incomplétude des sciences sociales est inhérente au caractère infini, évolutif et divers des objets sociaux. Toute théorie sociale est dans l'incapacité congénitale d'absorber la totalité de la richesse de la réalité qu'elle veut expliquer. Cette complexité est de l'ordre du "Que sais-je?" éternel.

normes à tenir compte de ce détournement qui apparaît finalement comme une sorte de perte à la terre inévitable de toute entreprise de domination[11]."

Les salariés ont donc une marge de manœuvre méconnue par les formes d'organisation codifiées par la rationalité technocratique. Le coutumier devoie constamment le repérage formel en raison de l'ignorance des processus mentaux. Dans son économie du codage social, Laurent Thévenot, théoricien des conventions, en arrive aux mêmes conclusions. Les immobilisations de formes (lois, règles, modèle d'action...) sont le plus souvent considérées comme des résidus négligeables par l'analyse économique, une des sciences sociales les plus formelles et matérialistes. Mais cette négligence des aspects immatériels entraîne une ignorance sur les facteurs humains et sociaux qui conditionnent largement l'effficacité, les investissements matériels[12].

Ce détour par une discipline comme l'économie du travail confirme les résultats auxquels nous arrivons dans les sciences sociales qui se sont préoccupées du devenir des sociétés du Tiers-Monde. Leurs systèmes formels et leurs procédures opératoires n'engendrent pas les effets escomptés dans la mesure où elles ont nié toute la pertinence des schémes mentaux des populations concernées. Si le processus économique des sociétés industrielles semble répondre à des lois, la tentation fut grande d'en faire des clés universelles en négligeant la variété contextuelle du Tiers-Monde. Ce faisant, les théoriciens et les praticiens du développement ont censuré la diversité du Tiers-Monde. Leur vision héritée de leur culture est une prison conceptuelle, étant donné qu'elle écarte les systèmes de croyances et de connaissances des communautés concernées par le changement social.

II. RITES ET SITES

A - Définition, architecture et champ d'application.

Le pluralisme du monde nous conduit à le voir comme une suite infinie de sites. C'est une mosaïque. Il y a autant de sites que de conceptions du monde et de jeux entre atomes sociaux. Les modèles situationnels, ceux qui mettraient en rapport les comportements observés avec les nécessités des sites, sont donc innombrables :

[11] Patrick Pharo "Soumission ou détournement l'efficacité pratique des savoirs sociaux" *in* "Théorie économique et pratiques sociales", ibid, p. 109-110.
[12] Cf. L. Thévenot, "L'économie du codage social", in "Théorie économique..." *op. cf.* p. 189 et 216.

diversité des sites et variétés de leurs formes d'adaptation. Autrement dit, chaque situation produit des comportements adaptés.

Les individus adaptent toujours leurs comportements à leur site d'appartenance et à la situation dans laquelle il se trouve. Le "*comportement adapté*" est un principe de rationalité. Pour se reproduire tous les êtres sociaux et biologiques s'adaptent. C'est aussi ce que K. Popper appelle "*principe du point zéro*", "*logique des situations*" ou "*méthode zéro*[13]". Par certains côtés, les histoires des populations humaines sont d'éternels processus d'adaptation. L'histoire d'un organisme social peut s'interpréter comme le produit irréfléchi de la stratégie d'adaptation des atomes sociaux (individus, organisations...) qui cherchent à réaliser des buts compte tenu des informations que recèle leur milieu (cultures, besoins, moyens techniques...). Pour Carl Menger, économiste autrichien, les individus sont de très bons juges de leurs intérêts[14]. Mais ceci n'exclut pas une part d'inintentionnalité. Cette dimension ne peut s'expliquer que par l'aspect collectif des comportements individuels. Les individus ne savent ce qu'ils font que par les normes du social, cet inconscient qui les enveloppe. C'est une "*obligation contraignante*[15]". La rationalité individuelle est donc bornée par la norme sociale.

A la diversité des conceptions du monde (mythes, cultures, valeurs...) correspond celle des contraintes et des épreuves de réalité. Il y a autant de vérités que de sites symboliques. Et c'est pour cette raison que notre méthode se veut flexible (modulable selon le cas de figure ou de culture) et extensible à de nombreux organismes sociaux.

La notion de site peut recouvrir de nombreuses réalités empiriques. Ces dernières peuvent être microscopiques (un groupe humain, une communauté ethnique, une communauté de fait, une entreprise, une O.N.G. ou une organisation quelconque) ou macroscopique (une société, un pays, une civilisation...). Ce qui est essentiel du point de vue de la méthodologie des sites symboliques est *le repérage des moteurs symboliques* (valeurs et systèmes de motivation) ainsi que les modèles de connaissance et d'action qui en découlent dans le monde factuel. A partir du moment où nous considérons la culture comme une matrice qui englobe la totalité des aspects d'une réalité, il devient impératif de s'approcher des croyances collectives qui motivent les acteurs d'une entité "*sitienne*" quelconque. La connaissance rapprochée de ces croyances est un point de départ car les réalités visibles en sont une matérialisation. De

[13] Cf Jérôme Lallemant, "Popper et le principe de rationalité" in "La Pensée de Karl Popper et la science économique", Économie et Sociétés, n° 10,1987, p. 26.
[14] Cf Raimondo Cubeddu, "Popper et l'école autrichienne", in Économies et Sociétés, ibid, p. 50.
[15] Expression empruntée à Giaromo Todeschini : "Familles juives et chrétiennes en Italie à la fin du Moyen-Age : deux modèles de développement économiques", Annales Économies, Sociétés, Civilisations, juillet-août 1990 n° 4.

même, le langage conceptuel (savoir théorique du lieu) pour les désigner ou pour en identifier les effets dans l'univers de l'action en porte aussi les traces[16]. Deux grandes difficultés concomitantes se dressent sur le chemin de notre investigation : comment se métamorphose ce qui se fait en partant de la conception culturelle d'un site et comment décrire son univers en toute neutralité.

La première question se résout dans le modèle architectural de la vie d'un site. Il s'agit de montrer les différents stades que parcourt l'identité d'une entité site avant de devenir une réalité visible dans les comportements humains et palpables dans les objets les plus divers que manipulent ou créent les ressortissants du site considéré.

[16] C'est ainsi que chaque aire culturelle a ses propres modes de pensée. Les catégories de la pensée sont aussi des catégories culturelles implicites. Un examen critique des théories "scientifiques" produites par la pensée de la civilisation industrielle en arrière-plan par sa culture, le montrerait aisément. Ce caractère occulte de la relation Pensée/Culture est de plus en plus prononcé au fur et à mesure qu'une pensée se discipline, se formalise, se quantifie et en fin de compte se technocratise.

L'architecture d'un site peut aussi être résumée et revue avec les schémas

Schéma 1

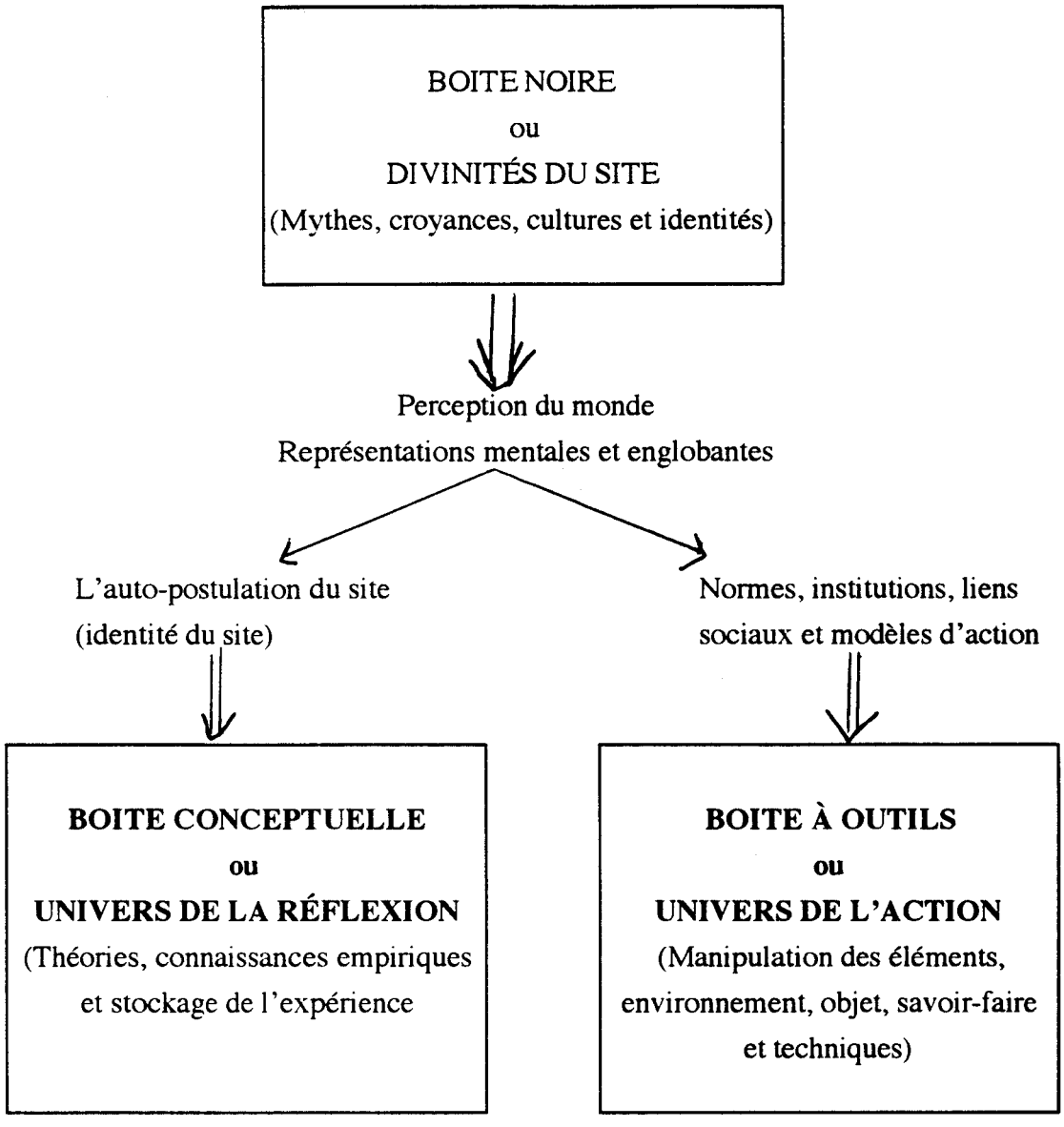


Schéma II

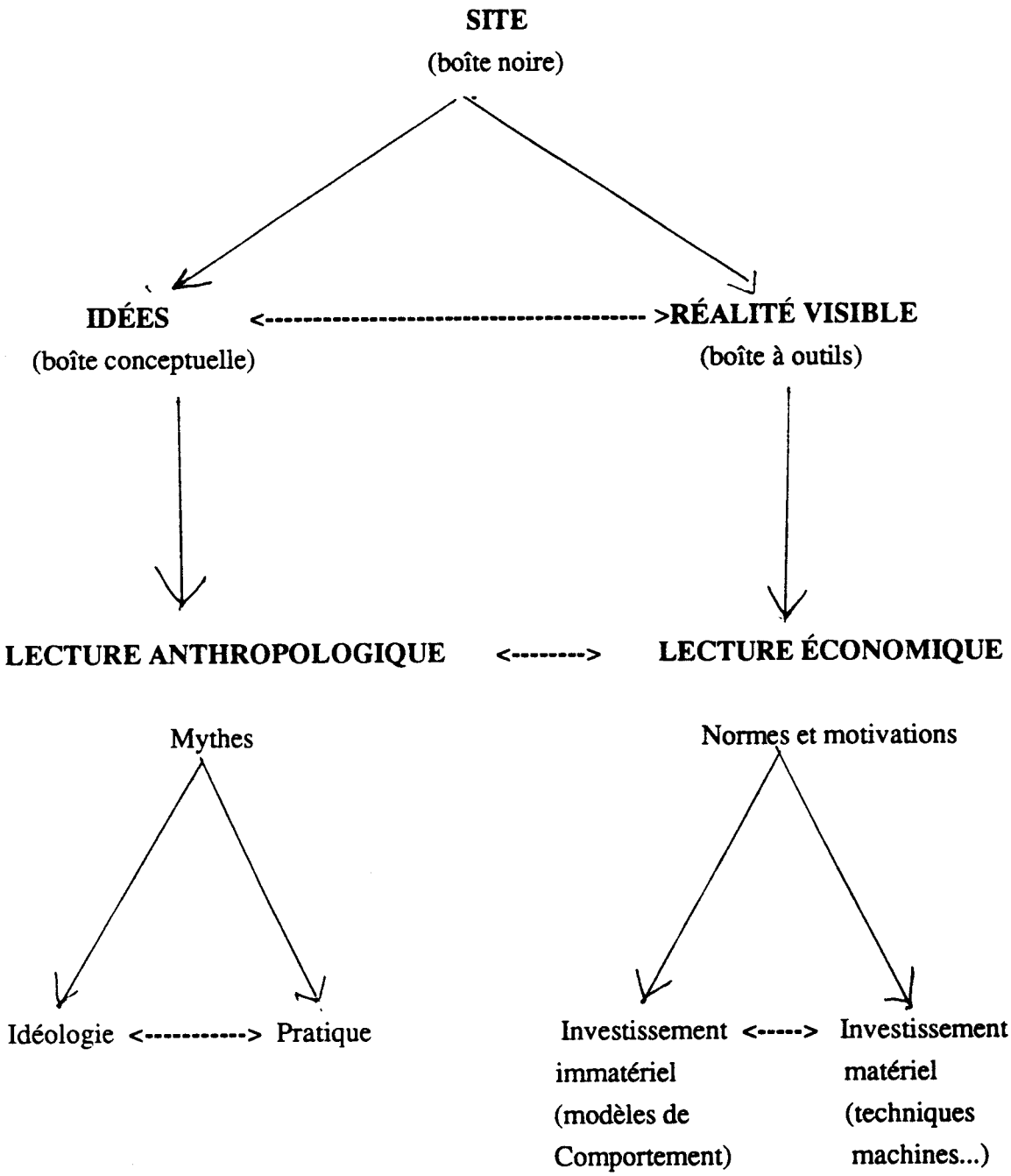
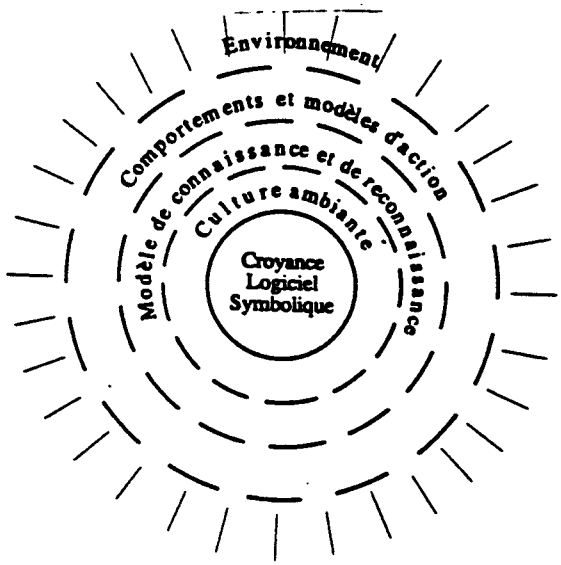

SITE
(boîte noire)
IDÉES
(boîte conceptuelle)
<---------- >RÉALITÉ VISIBLE
(boîte à outils)
LECTURE ANTHROPOLOGIQUE
<--------->
LECTURE ÉCONOMIQUE
Mythes
Idéologie <----------> Pratique
Normes et motivations
Investissement immatériel (modèles de Comportement)
<----->
Investissement matériel (techniques machines...)

Schéma III

A l'image d'une organisation, le site n'est pas un monde totalement clos, fermé, isolé, mais un corps social qui se construit autour d'un sens dont les modalités d existence s'adaptent en se modifiant par rapport au changement de l'environnement extérieur. Une vision aérienne du site laissera apparaître l'image suivante :



Un site comme conception du monde est réductible aux comportements individuels de ses membres mais ils ne peuvent être compris en profondeur que dans la perspective de l'identité collective du site. La saisie des caractéristiques collectives est un préalable à celle des comportements individuels. Les "sitiens", les adhérents d'un site, véhiculent, en permanence, leur vision du monde et leur carte de préférence. La connaissance de son programme de lecture du réel (croyances et logiciel symbolique) permet celle des entités (individus, familles, groupes, communautés...) qui tendent à le reproduire. Les valeurs du site précèdent ses institutions, son organisation et ses formes de coordination inter-individuelle. C'est dans l'inter-mental que se déploie le sens commun du lieu. Un site est aussi une communauté de communication d'un sens partagé. Les contrats et les contraintes s'exercent à l'intérieur du modèle moral du site. Sans l'intériorisation de sa conception du monde par les individus, la suspicion détruit les rapports inter-individuels et en fin de compte la cohérence du site. C'est l'anomie. La confiance est donc le grand capital des systèmes sociaux. Durkheim dirait que le contrat ne se suffit pas à lui-même, la société préexiste aux accords interindividuels[17].

[17] Voir Alessandro Pizzorno "Lecture actuelle de Durkheim", *Archives européennes de sociologie, IV*, 1963, p. s. A sa manière, Giovanni Levi fait remarquer qu'"*aucun système normatif n'est, de fait, assez structuré pour éliminer toute possibilité de choix conscient, de manipulation ou d'interprétation des règles de négociation*". "Les usages de la biographie", *in Annales Économies, Sociétés, Civilisations*, (nov. déc. 1989, p. 1333).

En ce sens, la cohérence de l'organisation pratique d'un site trouve son fondement en dehors d'elle-même, dans l'éthique du site.

B - Singularité et diversité des sites

La méthodologie des sites symboliques repose sur un processus d'identification perpétuel. Les lieux qu'elle est susceptible de visiter ont rarement une nature sociale commune. Les aspects fonctionnels des phénomènes sociaux peuvent présenter ici ou là des ressemblances mais leurs racines et les croyances qu'ils révèlent présentent nécessairement des différences. Les sociétés, les communautés ou de manière générale les groupes humains ont toujours des particularités qui leur sont propres. Ces spécificités sont le fait d'itinéraires uniques. Ainsi, malgré les ressemblances qui frappent l'œil de l'observateur, chaque site est unique en son genre. Cette singularité est un redoutable problème pour les pensées à penchant théoriciste. Les schémas globaux s'avèrent d'ailleurs le plus souvent bien pauvres quand ils cherchent à transcender l'aspect mosaïque de notre monde. En laissant de côté les particularités, l'essentiel, c'est-à-dire l'âme du site, tend à échapper à notre connaissance, du moins à notre méditation. Chaque site est unique et toute généralisation hâtive est donc dangereuse. La compréhension de la diversité présuppose en permanence la prudence et le respect de la singularité. La connaissance de la "*psychologie vernaculaire*" d'un site est à ce prix. Chaque site produit sa stabilité et son instabilité, sa cohérence et ses incohérences. Il a les tourments et les vertiges de ses symboles et ses valeurs.

De par la spécificité des valeurs de chaque site, il n'y a pas un modèle de l'individu, mais des modèles. Ils sont aussi nombreux que les sites qui les engendrent. La variété y est infinie. Ce qui est une limite aux sciences de l'homme qui se veulent, sans nuances, universelles. La variété des mondes que créent les cultures des hommes est une contrainte que seule une démarche relativiste, tolérante et interculturelle peut lever. Chaque site crée des contraintes, sur la base des croyances partagées, qui s'exercent sur les comportements de ses fidèles. Les règles et la solidarité entre les individus restituent le sens que le site donne à son monde. Quand on parcourt toutes les phases de la société d'un site, on finit toujours par découvrir que sa cohésion repose sur des sentiments moraux communs.

La notion de site permet donc de rendre compte de la diversité culturelle et du caractère pluriel des pratiques économiques qui en découlent. Les sites sont des systèmes ouverts. Leur ouverture, par exemple, sur une même macro-entité comme l'économie de marché ne conduit pas mécaniquement à une uniformisation intégrale.

Les sites résistent et recombinent à leur manière les influences extérieures. Les configurations de ces interactions avec le monde extérieur sont infinies. Ceci interdit en conséquence, toute généralisation à partir d'une expérience. Le seul devoir de la méthodologie des sites est d'accompagner le processus général de ces recompositions socio-économiques tout en introduisant le principe de la tolérance dans l'analyse économique des problèmes de chaque site.

La prise en compte de la diversité des contingences conduit nécessairement à la nuance et à une meilleure écoute des acteurs de chaque site. De là peuvent naître des procédures spécifiques à la résolution de problèmes supposés communs comme celui du développement économique . Il n'y a pas de modèle unique, les situations contingentes imposent toujours une multiplicité de solutions. Dans cette perspective, un modèle scientifique du monde est une aberration. Chaque site a son propre modèle d'efficience dans lequel les contingences socio-culturelles ont un poids considérable. Cette contrainte est lourde de conséquences pour les critères du paradigme du marché.

Si une analyse économique des sites est possible, elle débouchera inéluctablement sur une "économie de marché tempérée" en raison de la manipulation du modèle dominant par les sites. Les terrains tordent le modèle unique. Les gaspillages ou de manière générale l'inefficacité dans les critères de l'économie de développement ne sont pas vécus en tant que tels du point de vue des sites-cibles. Les réactions à la concurrence et à l'industrialisation sont diverses. Ce relativisme est révélateur de la nécessité d'un management interculturel des problèmes économiques du développement : une réponse au mythe d'un monde rationnel (totalement gouverné par une rationalité unique).

La méthodologie des sites symboliques laisse donc apparaître que les organismes sociaux sont des entités complexes en mouvement. C'est en se rapprochant de leurs "divinités", ce à quoi les adhérents d'un site vouent un culte, que nous pouvons progresser dans l'analyse des comportements humains et socio-économiques. Cette "boîte noire" renferme un sens autour duquel s'organisent les rites, les coutumes, les tyrannies, les ambivalences et les stratégies des fidèles d'un site. Cette mise en évidence du sens du lieu conduit à une meilleure identification des terrains et par là même, celle de la spécificité de leurs mécanismes d'adaptation. Le sens qu'un site donne au monde fait des bonds de la "*boîte noire*" (croyances et logiciel symbolique) à la "*boîte à outils*" (techniques, savoir-faire...) en passant par la "*boîte conceptuelle*" (idéologie, savoir social, connaissances empiriques et théoriques, conjecture des acteurs...). Ce sont ces mouvements de l'être moral du site que l'analyse tectonique doit tenter de suivre pour asseoir l'architecture d'ensemble du site. Le chemin de ce programme scientifique

est semé d'embûches car le réel des sites est ambivalent. L'aspect mécanique que nous avons exposé a une simple fonction pédagogique. Les choses n'étant pas simples, il est nécessaire de prendre conscience qu'un site est toujours stratifié. Il est subtil dans ses modes d'expression et d'adaptation aux mutations de l'environnement. Le différent, l'identique, le contradictoire... font partie de son état de nature. Un organisme social peut s'adapter pour changer ou se métamorphoser dans ses apparences pour demeurer égal à lui-même. Un site a donc "*plusieurs tours dans son sac*" : il s'adapte, change pour ne pas changer, se cache et se dévoile etc. Le chercheur s'étonnera toujours du caractère obscur, confus et ambigu des logiques sociales. Les sites ne montrent que leur "dos"!

"Les relations sociales de l'homme englobent en règle générale son économie" [18]

SECTION 2

LES MICRO ECONOMIES RECIPROCITAIRES AFRICAINES

[18] Karl Polanyi "La grande transformation" Ed. Gallimard - Paris 1983 p.75

I - LE PARADIGME RELATIONNEL DES ORGANISATIONS ÉCONOMIQUES AFRICAINES

A - Cultures et Économies des micro-organisations africaines.

Le sens implicite des pratiques sociales a toujours un caractère quasi-religieux. Les sites symboliques obligent. En Afrique ce postulat est amplement vérifié par les actes quotidiens des populations. La prégnance des représentations symboliques présente de nombreuses traces dans les comportements individuels et collectifs pour être niée. Les groupes de populations ne peuvent maintenir leur cohésion et leurs modes de fonctionnement qu'en raison de leur ancrage dans leurs propres sites symboliques. C'est cet aspect de l'ordre des choses que Emmanuel S. Ndione désigne par la dimension magico-religieuse du système de pensée des acteurs sociaux[19], y compris ceux qui sont, théoriquement, dans l'arène urbaine et moderne[20].

Aux yeux des sitiens, chaque lieu a ses "génies" qui veillent sur la sécurité de ses gens contre le mauvais sort et les incertitudes de la vie. Leur vénération fixe les populations autour d'un ensemble de repères symboliques qui, par la suite, s'avèrent utiles à la cohésion des organisations socio-économiques africaines.

"*Tous les éléments de l'environnement, bêtes, choses, et gens* écrit l'auteur, *baignent dans un univers de représentations symboliques et sont classés systématiquement selon les fonctions qu'ils exercent pour assurer l'intégration du genre humain, sa sécurité ou annihiler ou détruire ceux qui ont des desseins contraires au fonctionnement normal du cosmos*[21]" Cette omniprésence de l'imaginaire local vérifie amplement les hypothèses de la méthodologie des sites symboliques. Puisqu'elles guident en profondeur les comportements, les représentations symboliques ont une force plus réelle que ne le croient les experts du changement des systèmes sociaux. Les investigations empiriques de l'équipe ENDA à laquelle appartient E.S. Ndione indiquent bien que les logiques économiques reposent sur les terroirs sociaux[22] qui, à leur tour, ont des racines dans les croyances collectives qui hantent les réseaux africains.

---

[19] Emmanuel S. Ndione "Le Don et le Recours. Ressorts de l'économie urbaine". ENDA - Editions, Dakar, 1992.

[20] Malgré leur transplantation dans un univers péri-urbain, les populations reproduisent leurs modèles ruraux d'organisation sociale.

[21] E.S. Ndione op. cit. pl76-177.

[22] La notion de terroir social a un sens dans la terminologie de E.S. Ndione voisin du concept de site symbolique dont nous usons.

Les activités économiques n'étant pas exemptes de la teneur symbolique du lieu, il serait inconcevable de vouloir en comprendre, en profondeur, les modes de fonctionnement en laissant de côté les mythes agitateurs d'attitudes. A y regarder de près, les croyances africaines sont un code qui renferme le secret des logiques que laissent entrevoir sporadiquement les pratiques. Ces dernières, quand on prend la peine de les observer autrement, sont révélatrices d'une vie religieuse qui anime les acteurs dans leurs efforts de maîtriser leur environnement et de produire, ainsi, leurs propres réalités. En se mettant en relation les uns avec les autres, ils communient avec les divinités de leur site. Ces attitudes assurent du même coup la cohérence des formes d'organisation de la vie (matérielle et immatérielle) des groupes sociaux. Les systèmes d'échange africains sont donc un mélange inextricable de données économiques, sociales, affectives, symboliques, mythiques, explicites ou implicites[23]. *Dans cette optique* , écrit E.S. Ndione dans la dernière phrase de son livre, *les phénomènes économiques ne doivent pas être isolés du reste. Ils font partie intégrante du système environnemental*"[24].

La mise en évidence de la prégnance des sites symboliques sur les réseaux et les comportements individuels conduit à relativiser les valeurs et les connaissances qui se postulent universelles. "*Vérité pour les développeurs, erreur pour la population*"[25]. De ce fait même, tout se passe comme si les projets de développement sont faits pour être détournés ! Fonctionnant sur des logiques différentes, le projet et le milieu se télescopent et se brouillent si bien que nous sommes dans l'incapacité de lire correctement la réalité des choses. La résultante de ces intéractions reste énigmatique.

Ce qui semble certain c'est que les projets, de même que les modèles de gestion d'entreprise sont "détournés" parce qu'ils tendent à uniformiser les sites africains à l'image de l'univers de la grande société capitaliste. Tandis que les milieux locaux fonctionnent, au contraire, sur le principe de la diversification des liens sociaux. Cette procédure qui est à l'oeuvre dans les réalités africaines est un principe d'économicité inhérent à une culture de relations, d'entraide et de solidarité. Les agents africains savent ou croient savoir ce qu'ils font. En effet, les avantages de la rationalité économique africaine résident dans le fait qu'elle accroit la sécurité des membres du groupe en réduisant les aléas et les risques. Tandis que la rationalité individualiste du modèle économique occidental fragilise les individus et peut, à chaque moment, les

[23] Cf E.S. Ndione Op. cit. pl82.
[24] Ibid pl99.
[25] Titre d'un paragraphe du livre de Ndione Op. cit. pl84.

précipiter dans la pauvreté absolue[26]. En d'autres termes, les investissements relationnels se traduisent pour l'agent africain par une multiplication de ce que Ndione appelle des "*tiroirs*" dont il use en fonction de l'évolution de sa situation et de ses besoins. C'est ce même phénomène que F.R. Mahieu a codifié par la notion de transfert communautaire[27]. C'est en fait, une réactualisation du système de réciprocité dans un contexte brouillé par l'irruption du développement à l'occidentale. Toutes ces études théoriques ou empiriques menées sur les terrains africains laissent donc entrevoir que pour l'agent africain *le rationnel se confond totalement avec le relationnel.*

Contrairement au paradigme occidental (la manière de voir les choses), le paradigme qui émanerait des cosmogonies des sites africains, si nous prenons la peine de forger ses propres concepts, serait plus marqué par des relations entre les hommes que par des fonctions économiques individuelles utilitaristes. Ce qui répond parfaitement au proverbe sénégalais : "*l'Homme est un remède pour l'Homme*". Cette image est suggestive au sens où elle nous aide à convevoir l'économie africaine endogène comme une économie de l'affection. Avant même les idées qui sont en vogue actuellement dans le management post-industriel, en Afrique comme dans le monde arabo-musulman, les Hommes investissent, avant tout, dans les hommes. "*Contrairement aux montagnes, les hommes se rencontrent*" nous dit encore un proverbe maghrébin. Tout ceci confirme la solidité des réseaux sociaux dans ces contrées du monde. Ce qui pose un redoutable problème à l'analyse économique qui veut, à tout prix, isoler ses objets théoriques (argent, investissement, production, consommation, échange marchand...) du reste. Pourtant, dans les organisations africaines, l'économique : "*se confond ou se dissout dans les dimensions religieuse, symbolique et politique des sociétés segmentaires*" nous disent aussi Batifoulier, Cordonnier et Zenou[28].

En Afrique, la pertinence de la relation montre l'importance du groupe par rapport à l'individu. A vrai dire, dans les sites africains, il n'y a pas d'individus anonymes. Tous les individus africains sont des *personnes* qui se situent les unes par rapport aux autres. C'est d'ailleurs ce qui amène Ndione à parler de grappes. Le groupe est le garant de la bonne marche de *l'économie du lien communautaire*.

---

[26] Karl Polanyi nous faisait déjà remarquer qu' : *En n'observant pas le code admis de l'honneur ou de la générosité, l'individu se coupe de la communauté et devient un paria*". "La grande transformation" Ed. Gallimard - Paris 1983 p.73

[27] Cf Francois Régis Mahieu : "Les fondements de la crise économique en Afrique" Paris - l'Harmattan 1990. Pour plus de précision sur la démarche de cet auteur voir notre commentaire paru in Canadian Journal of Dévelopment Studies Vol XII, n° 1, 1991, Ottawa.

[28] P. Batifoulier, L Cordonnier et Y. Zenou : "L'emprunt de la théorie économique à la tradition sociologique : le cas du don et du contre-don" in *Revue Économique* Vol 43 n°5 Sept. 1992 p921.

De par la contrainte communautaire[29] subie et/ou acceptée par les acteurs du site, le groupe crée les conditions morales et économiques du jeu des "tiroirs". Ce méca nisme n'est pas toujours perceptible pour un intervenant extérieur. Au contraire, celui-ci peut même se faire engloutir subtilement, sans se rendre compte, par les logiques des sites africains. L'étranger est aussi instantanément décrypté comme un futur tiroir que les acteurs du site s'attèlent à relier à l'ensemble des réseaux auxquels ils sont eux-mêmes, liés. Les logiques sitiennes africaines dessinent en permanence des toiles qui recouvrent tout ce qui se fait ou se trouve à l'intérieur de leurs territoires. Tout semble se lier y compris ce qui arrive de l'extérieur.

De nombreuses O.N.G. subissent ce mode de capture sans pouvoir en tirer les enseignements au plan de la théorie comme plan des procédures afin d'identifier les conditions d'une dynamique réellement endogène des organisations économiques et sociales africaines. Cette rigidité s'explique aisément par le poids qu'exerce la mythologie du développement sur les agents du développement. Cependant, ce constat devient de moins en moins valable pour une O.N.G. du Sud comme E N D A - Tiers Monde qui opère, en permanence, sur le terrain dakarois et qui a pris conscience des limites culturelles des présupposés économiques des développeurs.

Comme le souligne E. Ndione : *Paradoxalement, alors que nous considérons l'aide que nous octroyons comme désintéressée, la population, elle, pense au contraire que sa participation doit entrainer une rétribution matérielle ou symbolique. Elle vise à être cooptée dans notre propre réseau ou à bénéficier d'appuis financiers ou relationnels : recherche d'emplois pour les parents ou amis et participation régulière aux cérémonies familiales*"[30] . La logique africaine affiche cette attitude et c'est à prendre ou à laisser.

En restant marquées par leurs mentalités d'antan, les organisations africaines développent des comportements collectifs et individuels qui relèvent de l'économie de cueillette. Les réseaux et les liens sociaux servent à ça. Ceci est confirmé par les visions et les actes rencontrés sur le terrain. Lors d'un séjour dans un campement en Mauritanie, Ndione et son équipe ont demandé à des vieux et à des enfants : "*Où sont les hommes ? Ils sont partis avec les bêtes ?*" On leur a répondu d'une seule voix : *Non, ils sont dans les nouveaux pâturages*".". L'équipe, surprise, interroge la foule qui l'entoure : "*Il a plu quelque part dans les environs ?*" "Non, ont répondu les vieux et les enfants, *les nouveaux pâturages, c'est Nouackchott*". E. Ndione en déduit que les acteurs des sociétés africaines voient le monde comme un immense pâturage d'où ils

[29] Cette notion est héritée de l'ouvrage de F.R. Mahieu op. cit.
[30] E.S.Ndione "Le Don et le Recours op. cit. pl92

tirent leurs moyens d'existence présente et future[31]. C'est une réserve "fourragère" nous dit l'auteur. Et il précise : *"Dans ce que l'on peut cueillir viennent sans doute les ressources et l'argent, mais surtout les relations qui restent la meilleure manière d'engranger pour l'avenir"*[32]

En somme, tout indique que l'essence humaine des économies endogènes africaines n'est pas orientée vers la production et l'accumulation sans limite mais vers la redistribution dans le cadre de la cohésion du groupe et de la société en général. Ces économies de lianes enchâssent l'Homme africain dans des sites de croyances qui peuvent cohabiter avec le capitalisme sans pouvoir le développer de manière réellement endogène. Ici l'économie capitaliste se retrouve à la périphérie *du "magma des relations africaines endogènes"*. Les sites africains, de par leurs mécanismes de défense, périphérisent les projets comme le capitalisme dans son ensemble. Ce fait est renforcé car les erreurs de la théorie ordinaire du changement social qui scrute les paysages humains et physiques africains en faisant croire que des projets tout faits suffisent à déclencher le "big bang" du développement. Le bilan selon C. Albagli en est le suivant :

"Il ne suffit pas de créer des unités de production, encore faut-il comprendre dans quel cadre elles s'insèrent. L'absence de cette considération occulte les motivations réelles de son fonctionnement. Sa prise en compte éviterait sans doute quelques déconvenues, et des injections financières répétées et inutiles. Le développement des années soixante s'était construit dans les schémas intellectuels qui privilégiaient trois notions clefs : l'État, le plan, l'Usine. Or aujourd'hui, l'État a suscité la défiance par son omnipotence, le plan n'est pas à l'évidence la préfiguration de l'avenir et l'usine n'est plus cette cathédrale du développement"[33].

---

[31] Ibid pl92

[32] La mise en évidence de la logique "cachée" des comportements économiques africains par F.R. Mahieu laisse aussi entrevoir la société africaine comme une société dominée par d'intenses mouvements de transferts communautaires. Ils sont constitués par d'énormes prélèvements monétaires et/ou en nature sur les agents africains au profit des autres ressortissants du groupe d'appartenance. Les transferts, grâce auxquels la société africaine réelle arrive, tant bien que mal, à maintenir sa cohésion, se font dans toutes les directions (ville-campagne, zone rurale-zone urbaine, à l'intérieur d'une zone, d'une position sociale vers une autre, etc...); ils peuvent être inégaux ou se compenser selon les cas de figure. L'important est de noter comme le fait l'auteur que : ***"La satisfaction totale aux obligations collectives est un préalable au calcul économique individuel"***(p35). En d'autres termes, la contrainte communautaire (Droits et obligations) détermine largement les comportements économiques de l'agent africain.

[33] C. Albagli "Esprit d'entreprises, unités de production et organisations internationales" in "L'Entrepreneuriat en Afrique Francophone : Culture, Financement et Développement" ouvrage collectif sous la direction de Georges Hénault et Rachid M'Rabet. AUPELF/UREF. Ed. John Libbey Euro-text London Paris 1990 pl69.

B - Les ordres spontanés des sites africains

A l'évidence, les obstacles à l'esprit du capitalisme en Afrique résident, en partie, dans les couches protectrices que développent les sites symboliques de ce continent. Contrairement à l'esprit d'accumulation de la culture du développement les théoriciens de la gestion capitaliste constatent, eux-mêmes, *que "Le fait régulateur du système en Afrique est la dépense"*[34] laquelle dépense est une consommation et un investissement en relations. Les mobiles essentiels de l'économie des sites africains sont la consommation et l'affection du groupe. Autrement dit, l'argent en circulation est au service de la dépense pour soi et autrui. Comme le souligne E. Ndione *: "L'entretien du réseau social est la stratégie la plus sûre pour se prémunir contre les incertitudes de la vie".*[35] C'est une manière de redécouvrir le principe de réciprocité exposé par K.Polanyi : "*Ce qui est donné aujourd'hui sera compensé par ce qui sera reçu demain*"[36].

Pour que l'ensemble de ce système de coordination puisse fonctionner parfaitement, chaque site, au travers de ses conventions sociales, met en oeuvre "*des procédures minutieusement articulées et parfaitement préservées grâce à des méthodes élaborées de publicité, à des rites magiques... qui lient le groupe par des obligations mutuelles*".[37] Les fonctions économiques ont leurs primitives dans les rites du site. En ce sens, elles sont complètement déterminées : "*par les expériences extrêmement vivantes qui offrent une surabondance de motivations non économiques pour chaque acte accompli dans le cadre du système social entier*".[38] Ainsi dans chaque acte, la lumière du site symbolique y est présente ce qui fait d'un acte économique, la plupart du temps, un acte hautement éthique. Le site réaffirme constamment son existence[39] pour sauvegarder son intégrité. Dans l'ensemble, son système de fonctionnement se referme sur lui-même. Ses processus d'adaptation finissent par réaliser l'équilibre social recherché par l'intelligence du site. En théorie, "*Toutes les obligations sociales, écrit K. Polanyi, sont à long terme réciproques*"[40]. Tout se passe ainsi comme si les micro-organismes sociaux africains cherchent, au travers de leurs ordres spontanés issus de leurs conceptions du monde, à sauvegarder leur existence et leur cohérence mythique et pratique. En ce sens, il n'y a pas que la grande société industrielle et marchande qui

---

[34] Voir par exemple B. Traoré "La dimension culturelle de l'acte d'entreprendre en Afrique" in "L'Entrepreneuriat en Afrique Francophone..." op. cit. p.9

[35] E.S. Ndione "Le Don et le Recours..." op. cit. pll4

[36] K. Polanyi : "La grande transformation" Ed. Gallimard Paris 1983 p80

[37] Ibid p76

[38] Ibid p77

[39] Le site d'appartenance surveille les agissements individuels. Les réels sitiens sont normés. C'est ce qui fait dire à B. Traoré : "*les faits doivent obéir au patriarche, non l'inverse*". "La dimension culturelle de l'acte d'entreprendre en Afrique" op. cit. pl 1 .

[40] K. Polanyi op. cit. p11

serait douée d'une auto-régulation et d'un ordre spontané[41]. L'univers de la société marchande a le sien et les sites africains ont les leurs.

C'est pour cette raison que E. Ndione constate sur le terrain qu'il ne faut pas imposer : "*les normes d'un système à des personnes qui fonctionnent selon les normes d'un autre système*"[42]. Chaque entité sitienne moderne ou non a son propre inconscient collectif d'où dérivent ses règles de fonctionnement autour desquelles s'agrègent, comme par un effet mécanique, les innombrables comportements individuels. Le monde est peuplé d'une diversité infinie d'"horloges sitiennes" qui coordonnent, chacune à sa manière, les hommes. La variété de ces conventions révèle ainsi que l'échange marchand dont le motif essentiel est à la fois utilitaire et le calcul individuel (Recherche du maximum du bien-être individuel) n'est pas l'unique procédure dont usent les hommes en tout temps et en tout lieu. Même dans sa société d'origine, quand le marché se généralise et pénètre tout les pores de la société, celle-ci tend vers l'implosion. D'ailleurs, dans les faits le capitalisme occidental ne peut fonctionner qu'en présence d'une culture spécifique et un interventionnisme public minimal. Le système tient donc grâce à la cohésion de plusieurs facteurs de nature fort différente voire contradictoire du point de vue de la théorie économique pure du marché. Ce principe de diversité ou de mélange éloigne pour un temps ou du moins atténue l'entropie inhérente à l'exclusivité d'un ordre uniforme et totalisant.

C'est à partir de cette vision des dynamiques sociétales que l'on pourrait imaginer les raisons qui poussent les sites africains à chercher le mélange dans les relations inter-individuels et inter-réseaux tout en orchestrant la rationalité de l'économie de marché qui leur arrive du dehors. Dans ce contexte à mondes multiples, les agents africains ont ainsi à leur disposition une diversité stabilisante à l'intérieur du site de la réciprocité comme à l'extérieur (Etat, marché, O N G etc...). Ces trois dernières entités sont décodées à partir de la réciprocité du fait même qu'elle est la propriété des couches culturelles profondes des sites locaux. Comme une éponge, l'univers de réciprocité absorbe ainsi toute les entités-vecteurs qui arrivent du site occidental. La main-invisible de l'économie libérale s'en trouve broyée et récupérée par les poignées communautaires. Il y a donc incontestablement un phénomène de décomposition et de recomposition qui se fait à l'insu de ceux qui ne veulent pas ou ne peuvent pas voir la réalité en face.

---

[41] Cf par exemple les critiques que formule Ragip Ege à Hayek, grand théoricien de l'ultra-libéralisme. "Emergence du marché concurrentiel et évolutionnisme chez Hayek" in *Revue économique* col 43 n° 6 Nov. 1992 p1007 - p1036.

[42] E.S. Ndione op. cit. p185

En étant une figure pratique du site africain, la réciprocité est une sorte de programme qui cherche à réaliser la cohésion communautaire. La réalité essentielle étant ainsi, la réciprocité tendra, à chaque fois, à imprimer son message quasi-génétique aux régulateurs allogènes du marché et de l'État. En étant envahis par les contingences locales, ces derniers ont du mal à aller jusqu'au bout de leurs finalités théoriques (rationalité occidentale et développement capitaliste). Il n'est pas toujours aisé de remplacer un monde par un autre surtout en niant les coutumes locales. Il y a donc conflit, tensions et recherche dans le brouillard de l'harmonie sitienne locale dans un univers perturbé. Avec son "*esprit de la chose donnée*"[43], la réciprocité, ce "*welfarisme africain*", se fraye tant bien que mal son propre sentier éthique et économique en conjuguant ses règles immanentes avec les ingrédients du développement. Dans ce contexte, ce dernier n'est ni dans sa culture ni dans sa pratique économique un repère essentiel dans les trajectoires comportementales collectives et individuelles. Il est réduit à l'état de cendres réutilisables dans les logiques sitiennes locales. Ces dernières, même en étant destabilisées par l'irruption des entités exogènes, se resaisissent et tendent ainsi à recomposer leurs propres univers.

Nous avons donc affaire à des êtres sociaux doués d'une adaptation et d'une souplesse extrêmes qui déroutent le théoricien le plus vigilant. Les régions dites informelles de la réalité africaine sont un terrain de prédilection de ces mécanismes d'adaptation sitiens.

Les sites africains sont dans un équilibre sans repos puisqu'ils sont amenés à s'adapter continuellement aux changements de l'environnement qu'induit, du dehors, le développement. Même si ce dernier ne réussit pas, il bouscule par les débris de son krach. Ce qui donne lieu à des univers complexes à l'intérieur desquels les sites africains opèrent des accommodements. En somme, des arrangements où se mêlent, de manière inextricable, de l'invariance et du changement. Les dynamiques "*informelles*" expriment bien cet état de fait. Tout se passe comme si elles incorporent à dose homéopathique les ingrédients du développement. Ce qui, d'un autre côté, permet de sauvegarder les sites symboliques locaux d'une destruction totale par les "*missiles du développement*". Si d'hypothèse la destruction totale se réalisait la société-cible se verrait totalement absorbée par un trou noir. En d'autres termes, les dynamiques "*informelles*" remplissent les trous noirs constamment grossissants que le développement laisse derrière lui. Elles apparaissent ainsi comme le résultat d'une excitation exogène source de désordre sur le plan symbolique et économique. Dans ce

[43] Formule de Marcel Mauss qui précise aussi que : "*La chose donnée porte la trace du donateur, de son site d'origine et possède une histoire propre qui tend à lui donner une âme*" In "Sociologie et Anthropologie" PUF 1985 Paris pl47.

même mouvement, ces dynamiques, le plus souvent microscopiques, stabilisent la société et répondent à ses besoins les plus pressants que la société officielle ne satisfait pas ni sur le plan symbolique ni sur le plan économique. Tout en étant en osmose avec les éléments éparses d'un développement mort-né, les dynamiques d'adaptation des sites locaux sont irréductibles à une nature capitaliste. Nous avons toujours affaire à des natures qui se réinventent autres que celle qui caractèrise en profondeur le capitalisme. Elles sont porteuses d'un sens qui échappe au regard sélectif et excluant du paradigme pan-économique.

C'est le contraire d'un regard à l'oeil nu que seule l' errance interculturelle permet. A s'y méprendre, le paradigme utilitariste et productiviste du développement ressemble à un télescope où seul l'Occident se voit, quand il croit voir le tiers-monde. Il ne peut faire autrement car c' est un instrument fait sur mesure par rapport à lui et rien d'autre. Il y a donc incontestablement une confusion car ce regard extérieur se croit être un regard du dedans[44]. L'important pour l'expertisme a toujours été de regarder la chose de l'extèrieur même s'il s'agit d'une coquille vide de l'intèrieur ! C'est cette limite qui est au coeur de la science économique qui refuse la prise en compte de la subjectivité des acteurs. C'est cette même rigidité analytique que l'on retrouve dans les approches des dynamiques informelles déclenchées par le télescopage entre le développement transposé et les sites africains.

II - LECTURE SITOLOGIQUE DU PHÉNOMÈNE ENTREPREUNARIAL

A - Une mise en garde.

Les paradigmes des sociétés dérivent toujours de leurs croyances.

En d'autres termes, la connaissance du social n'est jamais culturellement neutre. Et c'est ce qui rend inopérant les concepts généraux, économiques ou autres, qui émanent d'une société donnée pour analyser les comportements qui peuplent une autre.

---

[44] Ces problèmes d'optique nous rappelle ce que le romancier Italo Calvino fait dire au personnage Palomar dans ses méditations sur la vérité scientifique : "*Nous ne pouvons rien connaître de l'extérieur à nous en passant par-dessus nous mêmes, l'univers est un miroir où nous pouvons contempler ce que nous avons appris à connaître en nous, rien de plus*". Palomar Ed. Seuil 1985 p117. C'est la même idée que l'auteur fait revenir dans la phrase suivante: "*La pensée même d'un temps étranger à notre expérience est insoutenable*". p89. Ce qui, en d'autres termes dévoile que l'expérience de l'autre nous reste inimaginable. Pourtant les mondes des sites symboliques du tiers-monde ont besoin d'être regardés autrement, c'est à dire de l'intérieur avec des catégories capables de penser l'inavoué, les tensions, les misères et les richesses de chacun. Cette révolution est nécessaire car le "sous-développement" synonyme ici de destruction humaine et écologique est un processus chaotique qui prolifère en rapport avec les moyens de lutte supposés corrects pour son traitement. Il se fabrique, sans cesse, sur le modèle des produits des industries de masse!

Les ressemblances que nous rencontrons ici ou là ne doivent pas nous faire oublier les spécificités de chaque milieu. La prise en compte de ces contingences locales conduit nécessairement à une vision théorique et pratique modulable selon les schémes mentaux des populations auxquelles nous avons affaire. Ce pluralisme respectueux de la diversité des mondes possibles est au coeur de la méthodologie des sites symboliques[45].

L'idée que nous pensons et nous agissons toujours en connaissance de cause est une force trompeuse. Car les hommes ne croient pas tous à la "*même cause*".

La religion du développement qui est au coeur de l'économie moderne est un exemple typique de ces amas de "Quid Pro Quo" que l'on rencontre partout. Dès qu'on change de site symbolique, ce qu'un agent du développement estime essentiel et indiscutable devient éphémère ailleurs.

Telles des statues, les singularités de chaque lieu se dressent donc au bout du chemin de la pensée du chercheur ou de l'expert, celui qui croyait prendre comme "argent comptant" les modèles de comportement de son site d'appartenance. Ce n'est ni plus ni moins qu'un obstacle épistémologique à l'état pur si bien décrit par le philosophe Gaston Bachelard. Chaque site symbolique imprime à ses adhérents (experts, intellectuels ou non) son "*logiciel symbolique*". Tout se passe comme s'il leur fait croire qu'il n'y a qu'un seul monde possible.

Cette illusion est caractéristique du paradigme pan-économique issu du site occidental. La domination intellectuelle de ce modèle qui se veut unique rend imprévisible les singularités des autres mondes possibles car elles nous demeurent inconnues.

La projection tout azimut induit donc des handicaps pour ceux qui veulent comprendre et agir efficacement du dedans des organisations sociales et économiques appartenant à des mondes culturels différents[46].

---

[45] Une version succinte de notre point de vue a été reprise dans Quid Pro Quo (numéro spécial sur "La méthodologie d'analyse culturelle" n°s 10/11 Septembre 1992 - Bruxelles. Voir aussi le *principe de tolérance* défendu dans la première section de ce chapitre.

[46] La prise en compte des singularités issues de la variété des cultures n'est pas une pure spéculation intellectuelle. C'est un angle d'attaque stratégique pour mener à bien des changements sociaux dans des contextes différents. Il devient donc nécessaire de se distancer par rapport à la science du changement social telle qu'elle s'est construite à l'intérieur du site occidental. Cette autonomie critique est une hypothèse forte car, comme le fait remarquer le philosophe Jacques Schlanger : "*Nous vivons enveloppés d'idées et d'objets idéals, tout comme nous vivons dans des environnements de réalités matérielles*" in Le Monde du 29 Décembre 1992 p2.

L'univers des échanges entre sites symboliques différents est rempli de paradoxes, d'ambiguités et par voie de conséquences celui des projets de développement, petits ou grands.

B - La perspective pluraliste du management inter-sitien.

Connaître c'est aussi discerner. Et c'est ce que permet le Pluralisme culturel et méthodologique. Accepter les croyances des autres est la seule manière de comprendre ce qu'ils pensent et ce qu'ils font dans le monde factuel car : "*il n'y a pas de monde humain*, écrit J.Schlanger, *sans des enveloppes idéales dans lesquelles il se déploie, se développe et se meut*"[47]. En d'autres termes, chaque lieu humain a son site symbolique qui ramasse et signifie les idées et les pratiques qui ont cours. Chaque site a ses douanes culturelles. En prenant en compte la variété des sites symboliques, il devient possible de marier convenablement les sciences (sociales) avec les humanités. Dans cette perspective les rapports Cultures/Économies/Entreprises sont un thème privilégié dans la recherche de cette harmonie. En effet, ce qui est arrivé aux grandes religions (christianisme, Islam...) lors de leurs migrations arrive aussi aux modèles de l'économie et de l'entreprise capitaliste. Au contact de cultures différentes les emprunts donnent lieu à des effets différents. Des mélanges inattendus s'opèrent sans que l'on puisse en prendre conscience. Ceci est dû aux réactions de vie des systèmes sociaux et culturels d'accueil. Comme tous les autres, les sites symboliques d'Afrique, à titre d'exemple, altèrent tout ce qui arrive du dehors. Ces métamorphoses sont telles que ce qui rentre diffère énormément de ce qui ressort. C'est entre les influences extèrieures et les résultantes que se situe l'essentiel : les processus sitiens de décodage. La nature de ces derniers ne peut pas être connue sans la prise en compte du système référentiel des agents africains.

En conséquence, il faut se placer du point de vue des sites africains pour entrevoir leurs modalités réactionnelles vis à vis du phénomène entrepreneurial inhérent à l'aventure du développement.

Même en abordant un sujet aussi "neutre" en apparence que celui de l'entreprise, il est impératif de prendre en considération les représentations symboliques des acteurs. Car : "*Ce que nous séparons, l'acteur le vit dans l'unicité*"[48]. Dans la réalité, la vie culturelle d'un groupe humain lui est aussi indispensable que l'oxygène que respirent ses membres. De ce fait, un relativisme culturel non autarcique peut contenir une

[47] J. Schlanger op. cit.
[48] Cf Bruno Étienne : "*La France et l'Islam*" Ed. Hachette, Paris 1989.

méthode concrète de déchiffrage des dynamiques sociétales comme celles de l'Afrique. Et c'est aussi ce que découvre "l'économie d'entreprise" dans ses versions les plus récentes[49].

En effet, les recherches en économie entrepreneuriale valident la nécessité d'un autre regard micro-économique capable d'encastrer le phénomène de l'entreprise dans les cultures ambiantes d'accueil. Cette adaptation des concepts et des outils de la gestion est devenue incontournable à la suite de l'accumulation des lacunes inhérentes à l'aventure du développement mimétique. Puisque : "*La rationalité africaine est différente de l'occidental... la gestion de l'incertitude est également tout autre*" nous fait remarquer G. Hénault[50]. Le principe de diversité culturelle nous pousse donc à penser que chaque site symbolique produit ses propres modalités managériales. Le développement de l'économie capitaliste présuppose "l'esprit d'entreprise" mais comme les cultures diffèrent, il devient nécessaire de découvrir en chacune d'elles la singularité de son esprit d'innovation. Chaque culture a, en fait, ses "génies" , sa manière d'aborder et de maîtriser ce qui l'entoure. Le problème à éviter est de la ligoter dans des modèles d'organisation économique qui étouffent sa respiration. Et c'est ce qui arrive le plus souvent car le scientisme ignore que l'esprit d'innovation a toujours plusieurs visages. Il reste enchaîné a un vieux modèle unique : l'esprit bourgeois en occident a donné lieu à l'esprit d'entreprise qui est au coeur du dynamisme capitaliste classique. Même cet enchaînement n'est évoqué que par les grands penseurs occidentaux comme Sombart, Max Weber, J. Schumpeter etc... La plupart du temps, les agents du développement qui diffusent les modèles se contentent des effets stylisés les plus apparents de l'expérience des pays industriels. Ces illusions nous empêchent d'identifier et de reconnaître les logiques de fonctionnement des micro-dynamismes africains (entreprise, village, réseaux, organisations...).

C - Aux sources culturelles de l'entreprise occidentale.

Les mots ne sont jamais neutres. Le concept d'entreprise l'est aussi. L'expression "entreprendre" dans son usage économique reste marquée par la culture

---

[49] La montée du thème de la culture n'est pas spécifique à la problématique du développement des pays du tiers-monde. Cette remontée des facteurs symboliques et humains fait aussi son apparition dans le management des entreprises des pays les plus industrialisés. Ces investigations mettent en évidence le fait que l'entreprise ne se réduit pas à un simple système technique. Elle est aussi une communauté qui s'organise autour d'un sens qui fonde l'identité de cette organisation économique typique au capitalisme. De plus, il apparait de plus en plus que chaque entreprise a ses particularités propres, une sorte de culture spécifique héritée de son itinéraire historique. De ce fait, à l'intèrieur même du monde capitaliste, un transfert mécaniste d'un modèle de gestion qui a fait ses preuves dans une entreprise vers une autre présente des problèmes d'inadaptation. La prudence en matière de management des hommes et des technologies devient la règle. Tout ceci va encore dans le sens de la nécessité du pluralisme.

[50] Cf. "*L'Entrepreneuriat en Afrique francophone : culture, financement et développement*" Sous la direction de Georges Hénault et de Rachid M'Rabet - AUPELF/UREF. Edition John Libbey Euroetext London Paris 1990 p3.

du développement, cette mentalité qui est à l'origine du capitalisme moderne. De ce fait, l'entreprise est l'unité cardinale du capitalisme lequel se nourrit de la culture de maîtrise du monde et de la nature. Les trois niveaux du site symbolique occidental sont donc étroitement imbriqués. Saisie sous cet angle, l'entreprise apparaît ainsi comme une cellule de l'organisme du capitalisme qui semble être le système économique le plus compatible avec le complexe mythique de la domination et de l'exploitation de la nature. Les trois entités (culture du développement, capitalisme et entreprise) entretiennent des relations quasi-organiques. L'histoire récente de la fin du communisme montre, à sa manière, l'impossibilité de s'inscrire dans la civilisation matérielle sans la présence de ces organismes pratiques que sont le capitalisme et l'entreprise.

Tout ceci nous pousse à penser que le capitalisme et l'entreprise constituent les figures naturelles de la culture du développement. En dehors du monde symbolique de cette dernière, ces deux entités économiques perdent leur sens profond. En tant que modèles jugés à tort transférables tels quels vers d'autres mondes culturels, elles perdent la teneur symbolique de leur site d'origine. D'ailleurs cette chirurgie réussit rarement. En d'autres termes, les lois de l'économie et du management détachées de leurs conventions humaines et culturelles tournent à vide et ne secrètent pas les effets escomptés[51].

Si dans un milieu quelconque, les acteurs ne se convertissent pas profondément aux croyances d'un modèle économique qui leur vient de l'extèrieur, celui-ci ne peut être que destructeur et, pour bien fonctionner, il a toujours besoin de ses moteurs symboliques spécifiques. Arrivé à ce stade du raisonnement, il devient concevable de soutenir l'idée que les concepts économiques dont nous usons aujourd'hui sont marqués par le site qui les a émis. Et c'est pour cette raison que le concept d'entreprise ou celui d'investissement suggère toujours une culture de compétition entre les hommes et une agressivité, sans précédant, vis à vis de la nature. C'est la marque de la *"culture du progrès"* telle qu'elle s'est instituée au XVIIIème siècle en Europe. Pour que tout cela se produise, il a fallu arracher l'Homme des anciennes métaphysiques et le convertir à la mythologie programmée de la société individualiste, marchande et industrielle. L'emprise de l'entreprise capitaliste sur l'Homme et la nature n'a été possible qu'avec la formation de cette matrice symbolique, dans laquelle, plier la nature à une logique de besoins infinis devient un impératif. Cette nécessité conduit aussi directement au mythe

[51] D'où les mises en garde suivantes de Raimon Pannikar : *"La vraie culture,* écrit cet auteur, *n'est pas exportable"* (p7). Et il ajoute : *"D'après Descartes, la méthode c'est d'abord de diviser, de séparer. Je crois qu'il faut dépasser cet méthode ; c'est à dire qu'il faut approcher les problèmes humains avec une méthode plus globale, plus complète, plus intégrale... Dans cette perspective il est impossible de penser économie comme si elle n'avait rien à voir avec d'autres domaines"* (p47) "Alternatives à la culture moderne" in Interculture oct - déc 1982 Vol V n°4 Cahier n°77

de la maîtrise dont ont besoin tous les organes de la culture du développement (science, technique et capitalisme). La logique du profit qui anime l'organisation sociale de ce site a elle-même besoin des besoins pour se renouveler sans cesse.

Nous voyons bien ici que le fait d'investir la nature (science et technologie) se confond totalement avec ce que présuppose l'investissement économique. L'un ne va pas sans l'autre. Tout semble ainsi se lier : culture instrumentale, science et économie. Ce sont les figures du même programme mythique.

Cette lecture permet de comprendre que derrière les catégories économiques se dessine en filigramme un projet culturel que le capitalisme, figure visible, met en oeuvre. Les économistes qui ont modélisé ce système sous la forme d'un développement pour tous écartent le fait majeur que sa réalité repose sur une conception culturelle particulière. En d'autres termes, l'autonomie culturelle des processus économiques est une illusion. L'expérience montre, au contraire, que l'économie d'un lieu est toujours une construction collective sur la base des croyances partagées[52]. Comme les comportements culturels diffèrent dans le temps et dans l'espace, il ne peut y avoir de grandes constantes, source d'une science de l'économie et la gestion à l'abri des instabilités et de la variété des terrains. Tout lieu a ses propres pratiques qui ne peuvent être restituées qu'avec "*les appareillages intellectuels, culturels et symboliques*"[53] relatifs à sa conception du monde. En ce sens, les transpositions d'un site à un autre ne sont pas aisées. Prudence, écoute et adaptation sont de règles. Car les cultures veillent sur l'intégrité de leurs êtres.

D - Les logiques sitiennes des micro-dynamismes africains : le cas des micro-entreprises

1) Le code sitien des micro-activités

Le paradigme de la réciprocité montre que les acteurs africains, de par la densité des relations sociales qu'ils assument, présentent des comportements ayant une configuration complexe donc difficile à suivre avec les modèles classiques de l'économie. Ces derniers, en plus de leurs fondements symboliques que condense la

[52] Les économistes contemporains prennent de plus en plus conscience qu'une réalité comme le marché est une construction sociale. C'est un enchevêtrement de comportements individuels et collectifs. Croyances et anticipations comportementales donnent lieu, après coup, à une réalité qui nous semble autonome et douée d'une objectivité. "*Comportement et "réalité"* écrit François Rachline, ***ne sont que les deux marques d'une même vérité***"Incertitude et psychologie. Misère de la prévision" Le Monde du Mardi 1er septembre 1992 p31.

[53] Expression empruntée à Jean Louis Iespès "Les informalités tontinières : traditions et innovations" in "La Tontine" Ed. John Libbey Euro-text Paris 1992 p343.

culture du développement, présupposent un budget et un environnement économique relativement stable et fonctionnant sur une logique unique, celle du profit individuel. Ce n'est pas le cas dans l'univers de l'économie des tiroirs[54]. Les micro-dynamismes africains sont toujours faits de solidarité communautaire mais aussi d'opportunités, de rencontres imprévues, de relations parfois éphémères "*La "cueillette"*, écrit E.S.Ndione, *caractérise le fonctionnement de cette économie aux contours fluctuants ; un tient vaut mieux que deux tu l'auras*" [55]. Cependant, cet impératif de l'immédiat et de la saisie rapide de l'aléa s'encastre aussi dans une logique de long terme qu'exprime la nécessité d'investir dans des relations variées pour se prémunir contre les conjonctures à venir. C'est ce double mouvement qui permet à l'agent africain de mener à bien ses processus d'équilibration dans un univers complexe. La rationalité économique de la relation montre ainsi que les frontières économiques d'un agent africain ne sont pas celles que délimitent les outils de la gestion et de la théorie économique ordinaires. Les micro-activités comme les budgets domestiques africains sont des entités imbriqués et mouvantes en raison de la multiplicité des tiroirs sociaux souterrains. Ces liaisons socio-économiques ne permettent pas d'*isoler* l'exacte situation des micro-entreprises à l'aide des systèmes de la comptabilité classique. Les travaux sur le terrain menés par l'équipe CHODAK montrent, par exemple, que les artisans du Grand-Yolf (banlieue de Dakar) gèrent leurs activités productives en relation avec un terroir social plus vaste que l'espace de leurs ateliers[56].

En d'autres termes, il est quasiment impossible d'aborder la réalité de "*l'entreprise informelle africaine*" sans la relier à la logique des réseaux sociaux. C'est donc un micro-organisme économique ouvert sur le milieu. Dans le comportement du petit entrepreneur africain, il n'y a pas de distinction nette entre la réalité de son "entreprise", la famille et les relations sociales internes et externes à son unité de production. Tout fonctionne en osmose à l'intèrieur du site symbolique ambiant. Ainsi, à titre d'exemple, les membres d'un atelier sont souvent les "*reliés*" d'un même site social. Et la conception du monde de ce dernier est reproduite telle quelle à l'intérieur de l'atelier et à l'extérieur avec les autres ateliers et les autres protagonistes appartenant au même clan. Les plus vieux dans un métier donné font figure d'ancêtres. Ce sont des "*pères sociaux*" nous dit Ndione de tous les apprentis à qui ils transmettent la morale du groupe, son savoir-faire et la capacité à générer des relations. Encore, une fois de plus, ici, l'éthique et l'"économie" ne sont pas séparées du reste. De même la circulation de l'argent, nerf vital de toute activité productive, subit tout le poids des logiques sitiennes. Les mouvements de fonds dans ces univers sont multiples et vont dans toutes les

[54] Cf E.S. Ndione "Le Don et le Recours". op. cit.
[55] Ibid p 127-128
[56] Cf E.S. Ndione op. cit. pl-47 et suivantes.

directions : de l'atelier à la famille et aux divers cérémonies des réseaux d'appartenance et inversement. De ce fait, l'argent n'a pas le temps d'attendre, d'être au repos à la banque! Le fonctionnement de l'économie de la relation dévoile toute l'inutilité d'une banque formelle. Comme l'exprime si bien un menuisier du Grand Yolf : "*les relations sont la banque de l'atelier*"[57]. Pour l'agent africain le système sitien de "droits de tirage", de par sa variété, présente une souplesse sans commune mesure avec les systèmes formels financiers.

Les systèmes africains de placement mobile et diversifié de l'argent sont, en fait, des systèmes auto-organisés qui corrigent, à partir d'eux-mêmes, les anomalies et les besoins qui surviennent. Mieux qu'un expert, ce mécanisme auto-correctif est expliqué par un menuisier de Dakar de la manière suivante : "*Si on place son argent chez une personne*, explique le menuisier, *on peut le lui demander un jour. Mais celui à qui vous l'avez donné peut avoir des raison de ne pas vous le rendre, simplement parce qu'il fait lui aussi des placements sociaux. Dans ce cas, il va solliciter les tiroirs disponibles. C'est pourquoi, je dois disposer de plusieurs tiroirs , afin que je puisse utiliser un second au cas où le premier ne serait pas disponible. C'est pourquoi, il est important de prévenir les reliés à temps et de disposer de tiroirs multiples et variés. Au contraire, quand vous le placez à la banque, c'est comme si vous le gardez par devers vous. C'est à dire que lorsque vous allez le demander, on ne vous le refuse pas. Quand vous faites des placements auprès des parents ou de partenaires, ils sont plus ou moins impliqués dans la gestion de cet argent. Ils peuvent vous dire "non", s'ils jugent que ce que vous allez en faire ne vous sera pas bénéfique. Ils sont des "parents" tandis que la banque est un étranger. Elle ne se préoccupe même pas de la façon dont vous vivez et encore moins de comment vous allez dépenser votre argent. Il n'y a pas d'obstacle à l'utilisation de l'argent de la banque, puisqu'il suffit de le demander pour l'obtenir. L'argent n'est pas en sécurité à la banque*".[58]

Tout indique que la banque formelle est rejetée par les réseaux africains parce qu'elle immobilise socialement l'argent. De plus, sur le plan économique, l'investissement en relations s'en trouve affecté. Ce qui fragilise le potentiel économique des agents concernés. A contrario, c'est ce qui explique leur forte préférence d'une liquidité monétaire non bancaire dont la circulation est encastrée dans les relations sociales de leurs sites symboliques.

Comme dans le monde arabo-musulman, en Afrique les agents économiques investissent dans les personnes. On vend, on achète, on prête et on emprunte sur parole.

[57] Cité par E. Ndione op. cit. p158
[58] Cité par Ndione op. cit. p15.

Ces opérations d'échange se font ainsi avec des coûts de gestion nuls. Ce qui nous rappelle étrangement le fameux critère du management moderne d' inspiration japonaise : le fameux zéro papier ! Dans les procédures sitiennes africaines, tout le monde est relié à tout le monde sous la surveillance de l'éthique du site d' appartenance (clan, groupe, communauté...). C'est ce moteur symbolique fait de contrainte morale et de confiance qui fait fonctionner les "reliés" comme des tiroirs sociaux et économiques pouvant être sollicités à tout moment . *La confiance est au coeur de ces phénomènes d'organisation* [59].

En toute confiance, l'acteur africain fait donc ses tirages sur les uns pour faire face à ses obligations vis à vis des autres et ainsi de suite. "*Nous enterrons une hyène pour en déterrer une autre*" dit le peuple de la banlieue dakaroise[60]. Ce mécanisme d'interdépendance à l'intèrieur des dynamiques africaines montre bien que la réciprocité remplit à la fois des fonctions sociales et économiques . C'est un régulateur de la création des richesses et de leur partage. Chaque acteur y contribue en cherchant à accroître 1' estime de la communauté[61]

Un proverbe vietnamien exprime bien la nature économique et sociale de ces singularités culturelles : "*Là où il y a la parenté, là sont les denrées*" ("ho dân hangdo")[62].

2) Temps, innovations et marchandage dans les économies relationnelles.

Le rapport au temps productif est aussi affecté par le fonctionnement global du site dans lequel sont impliqués les acteurs économiques.

---

[59] Cf par exemple Gérard Charreaux: "Un prolongement de la théorie de l'agence : la théorie des transactions informelles" in Problèmes économiques nb 2223 30 Avril 1991

[60] Cité par Ndione op. cit. p18

[61] La réciprocité fonctionne ainsi comme une convention de sauvegarde de la vie économique et sociale de tout le groupe. A ce sujet, P. Batifoulier, L. Cordonnier et Y. Zenou notent à juste titre que : ***Tout se passe comme si les règles de la société se prémunissaient contre un emballement du pouvoir ou contre la déflagration de l'accumulation des richesse.. Le don, l'alliance ou la réciprocité sont l'envers de la guerre***". "L'emprunt de la théorie économique à la tradition sociologique: le cas du Don et du Contre-don" Revue Économique Vol 43 n° 5 Sept . 1992 p927 . En d ' autres termes, l'économie des tiroirs à laquelle donne lieu la réciprocité fonctionne sur la base d'une"main invisible communautaire" qui, de fait, fait émerger la coopération individuelle et la cohésion de l'organisme social communautaire. Elle limite ainsi les effets dévastateurs du désir mimétique au sens de René Girard (jalousie, envie, compétition, destruction, guerre etc. . .) . Pour le besoin du groupe la réciprocité organise la sérénité du site. Cette fonction montre que dans toute convention humaine, y comprises celles qui coordonnent l'économie de marché dans les pays développés, il y a quelque chose d'incalculable. C'est la confiance et l'adhésion à des repères culturels partagés.

[62] Cité par NGUEN Duc Nhuan : "La voix des ancêtreset l'appel des enfants. Du Vietnam communiste au Vietnam des "Cent Maisons"". Monde Diplomatique Sept 1992 p20.

A titre d'exemple, les petits producteurs africains passent une bonne partie de leur temps à gérer la socialité nécessaire au fonctionnement de leurs activités productives. Les investissements relationnels induisent des coûts d'opportunité mais rapportent. Dans le contexte des économies relationnelles, leur importance stratégique surplante ce que pourrait rapporter l'application du modèle d'un comportement économique cloisonné ou d'une innovation technique sans socialité.

En effet, les moyens nécessaires à l'émergence d'une innovation comme les débouchés de son produit dépendent organiquement de l'environnement social. Le site demande toujours des comptes si bien que toute innovation organisationnelle ou technologique n'a de sens que par le *"rendement relationnel"*[63] qui l'accompagne. Le temps comme l'adoption d'une innovation quelconque est marqué donc par le signe du monde symbolique des acteurs[64].

Ces faits font évanouir : la notion du temps absolu (mécaniste, newtonien et linéaire) ainsi que la conception de l'autonomie des technologies à laquelle nous sommes habitués.

Le fait technique apparaît ainsi comme un fait culturel dans la mesure où les sites n'adoptent une technique qu'après l'avoir dédouaner sur le plan culturel. Chaque lieu a sa manière de conjuguer ses propres conceptions et les entités techniques ou autres qui nous apparaissent douées d'un caractère apodictique et neutre. C'est d'ailleurs, ce qui explique l'échec des transferts de technologies que l'on a organisés sous forme de "paquets technologiques" en croyant que la technique, à elle seule, est une cause motrice du changement social. Dans le contexte africain, la conception culturelle qu'ont les sites africains de la nature et des relations entre les hommes décrypte, en permanence, les innovations techniques et scientifiques venues d'ailleurs. Cet arrimage s'opère avec le code de lecture d'une culture qui n'est pas animée par le mythe de la maîtrise de la nature et par celui de la compétition entre les hommes.

La conséquence dans le monde concret en est une destruction des vecteurs technologiques du développement et une récupération des débris susceptibles d'être encastrés dans les logiques sitiennes locales.

---

[63] Expression empruntée à E.S. Ndione "Le Don et le Recours..." op. cit. pl60.

[64] "*En Normandie, et ailleurs en france, le temps est cher... On ne bavarde pas*" dit un paysan du Mali. L'Africain semble toujours disponible pour le dialogue et l'écoute. Car "*l'homme est un livre*, dit un autre paysan du Mali, ***qu'il faut sans cesse étudier***" Cf Carmen Bader "Les voies de la Démocratie en Afrique" Monde Diplomatique Sept 1992 p27.

Tout ceci constitue un barrage culturel infranchissable par l'économie de l'accumulation dont les motivations sont tout autres. C'est en raison de ces contraintes culturelles globales que l'acteur africain se trouve toujours dans la nécessité vitale d'opérer une gestion sitienne de ses choix économiques et technologiques.

Le lien social que dicte le site est donc, à lui seul, une forme d'économicité omniprésente qui le dissuade d'un choix clair et net en faveur d'une économie industrielle de marché.

Autrement dit, les liens sociaux sont aussi des tiroirs économiques et il faut y être relié sous peine d'être un "*orphelin social*" comme le montrent amplement les enquêtes de ENDA-CHODAK.

Tout semble ainsi muselé par les sites symboliques locaux. Ces derniers disputent leurs réels à un envahissement total par l'économie individualiste de marché. C'est pour cette raison que les théoriciens de la gestion qui sont à la recherche d'un mythique entrepreneur capitaliste africain constate amèrement que : "*L'original, celui qui dévie, n'est pas valorisé et risque au contraire d'être sanctionné. Les sanctions prennent la forme de bannissement temporaire ou définitif de la communauté. L'errance qui en résulte pouvait parfois être considéré comme pire que la mort*"[65].

Comme dans le monde arabo-musulman, l'économie des sites africains fonctionne sur la base du marchandage. Ce dernier semble, paradoxalement important,- là où le marché capitaliste ne domine pas.

En fait, le marchandage est un rite, c'est un prétexte pour autre chose qu'une simple transaction économique. Il s'avère être un processus de repérage de l'interlocuteur. Il s'agit pour l'acheteur d'entrer en communication symbolique et relationnelle avec le vendeur en faisant appel à des références communes.

Ce travail de réactivation de la mémoire collective peut se déclencher à partir de n'importe quel indice sitien (Ethnie, région, religion, quartier...). Et c'est pourquoi les marchés africains sont avant tout des marchés de relations. K. Polanyi faisait remarquer que les sociétés dites traditionnelles font de l'économie, à leur manière, sans avoir de : "*systèmes de marchés créateurs du prix*".[66]

---

[65] B. Ponson : "Individualisme ou communauté : quelques implications managériales pour l'entreprise en Afrique. in "L'entrepreneuriat en Afrique Francophone : culture, financement et développement" (sous la direction de Georges Hénault et Rachid M'Rabet) Ed. John Libbey Euro-text London-Paris 1990 p19.

[66] K. Polanyi "Trade and Market" cité par Jean-Louis Lespes : "Les informalités tontinières : traditions et innovations" op. cit.

Derrière la relation se profile le tiroir dans la terminologie de E. Ndione. Car comme l'expriment si bien les artisans-menuisiers du Grand Yolf de Dakar : "*Quand on marchande, on évalue le poids social du vendeur et le prix fixé à l'issue de la négociation, comprend la valeur de la marchandise et les avantages rendus de l'interlocuteur*".[67]

Tout se passe ainsi comme si le social du site assouplit la logique du marché telle que nous la connaissons. Ce ne sont donc pas seulement des produits qui s'échangent contre des produits (ou de l'argent qui finit en produits) mais aussi des relations et des représentations symboliques. C'est une sorte d'"*économie substantive*"[68].

Dans cette économie là, le marchandage apparaît comme une "*pompe à relations*", un processus qui combat l'anonymat et l'anomie. Les acteurs en présence doivent savoir se situer par rapport au site et à sa mémoire historique.

Les "*divinités*" du lieu sont aussi dans le prix. Ce dernier est enrobé par le symbolisme local. L'échange est ainsi abordé par les adhérents des sites africains comme s'il s'agissait aussi d'un rite donnant lieu à des cérémonies.

Dans cette perspective, l'échange est donc enchassé par les sites de croyances. Nous sommes loin de l'univers du monoprix! Le prix d'un bien et son mode de paiement varieront en fonction de l'intensité des relations normées, bref, la reconnaissance mutuelle.

Les acteurs en présence sont, avant tout, des hommes qui se découvrent, qui se connaissent... [69].

Tout indique donc que les économies endogènes africaines intègrent des particularités locales qui font des transactions économiques des "*prétextes*" à d'autres fins : relations sociales, éthique de groupe, solidarité... pourquoi pas à d'autres transactions économiques ainsi de suite.

---

[67] Cités par E. Ndione "Le Don...." op. cit. p153

[68] Cette économie n'est pas axée sur la valeur d'échange mais sur la densité du social et sur des valeurs d'usage culturellement auto-centrées. L'Homme nous dit Raimon Pannikar, n'est pas un "*bouquet de besoins*". Dans cette perspective, il devient nécessaire de "*déquantifier l'économie*". C'est la voie de "*l'économie interculturelle*". Les formules en italique sont tirées du texte de cet auteur intitulé : "Alternative à la culture moderne" in Interculture Oct.Déc. 1982 Vol XV n° 4 Cahier n° 77 p38 et p 46.
A y regarder de près, les sites africains nous invitent à sauver l'Homme du "règne de la quantité" (titre d'un ouvrage de René Guénon) et de la technologie de contrôle.

[69] A y regarder de près, les sites africains nous invitent à sauver l'Homme du "règne de la quantité" (titre d'un ouvrage de René Guénon) et de la technologie de contrôle

Ce sont ces contingences sitiennes qui expliquent que les entités entrepreneuriales qui fonctionnent totalement sur les critères de la gestion capitaliste périclitent. Ils font figure d'organisations rigides par rapport aux épreuves de réalité des sites locaux et perdent ainsi leur clientèle et leur potentiel interne de motivations.

Un management exclusivement mercantile et abstrait ne semble donc pas adapté au mode de fonctionnement des organisations économiques africaines. Il introduit une rupture avec les logiques sitiennes locales et par là même, avec la synergie des relations (et des tiroirs) que le site tente de protéger contre la suprématie de l'économie de marché.

III - LES ÉCONOMIES TONTINIÈRES : UNE AUTRE FIGURE DES SITES AFRICAINS

Les tontines sont des systèmes d'épargne, d'assurance, de prévoyance, de crédit et de travail. Elles peuvent donc couvrir plusieurs aspects de la vie des organisations sociales d'Afrique. Les systèmes tontiniers financiers, par exemple, ne relèvent pas de l'économie du gain mais d'une économie du jeu social, celle du don et du contre-don. "*Ne cherche pas l'argent, cherche plutôt des personnes*" disent les femmes du Grand-Yoff, une banlieue de Dakar.

Contrairement à l'"*argent froid*" de l'aide internationale et des circuits du financement formel, l'argent des tontines est un "*argent chaud*". Il est animé par l'éthique du site symbolique local, ce capital-confiance inestimable. C'est à partir de la morale du groupe que l'argent collecté est mis en mouvement. Ce qui lui donne une consistance sociale et des garanties qui font défaut au circuit formel et anonyme. L'épargne de la tontine ne se réduit pas à une simple addition des ressources des individus-membres.

Le groupe communautaire, avant d'être une collection d'individus, est un tout culturellement structuré. "*De ce point de vue*, écrit Michel Dromain, *l'étude de la tontine en tant que groupe ayant ses propres structures, sa vie, ses opinions, ses*

réaction, ses valeurs, et sans doute aussi nécessaire que l'analyse des parties dont elle est faite"[70].

En d'autres termes, la culture et les normes du groupe fondent la cohésion ainsi que le fonctionnement de son organisation tontinière. L'expérience montre ainsi que le dynamisme des tontines est dû à la parfaite adéquation de leur organisation financière avec les systèmes culturels locaux. Ce qui n'est pas le cas des banques formelles qui fonctionnent sur des normes et des critères étrangers aux sites symboliques africains.

N'étant pas enchassées dans les cultures locales, les institutions financières formelles sont dans l'incapacité de mobiliser efficacement l'épargne locale. Et d'un autre côté, elles engendrent l'exclusion d'une grande partie de la population des agents économiques qui ne répondent pas totalement aux critères formels qu'elles exigent[71]. C'est cette même exclusion qui vient renforcer les organisations populaires d'épargne et de crédit et par là-même les identités sitiennes des terrains africains. Car dans les organisations économiques communautaires comme les tontines : *"les échanges y sont tout autant affectifs ou symboliques qu'économiques"*[72]. Ce qui confirme une fois de plus l'idée que dans les sites africains les entités "économiques" ont toujours des racines sociales. C'est aussi ce qui explique leur grande variété dans tous les pays qui n'ont pas connu de l'intérieur la grande transformation capitaliste.

Les tontines fonctionnent avec des formules très complexes et relativement peu uniformes[73]. C'est donc le principe de diversité qui prime. Cette variété infinie est due à celles des cultures et des micro-cultures.

Une telle diversité révèle que ces formes d'organisation d'épargne n'obéissent pas seulement à de pures motivations économiques mais aussi et surtout à des motivations sociales. C'est ce qui rend inopérant la théorie économique du développement.

---

[70] Michel Dromain : "L'épargne ignorée et négligée : les résultats d'une enquête sur les tontines au Sénégal" in "La tontine : Pratique informelle d'épargne et de crédit dans les pays en voie de développement" Ouvrage collectif sous la direction de Michel Lelart Ed. John Libbey Euro text Coll. "Universités francophones" 1990 p.143

[71] L'ensemble des services bancaires de base (sécuriser, rémunérer l'épargne et octroyer des prêts) n'est pas accessible à la majorité des populations du tiers-monde. En plus des inégalités de revenus, le crédit à la consommation et surtout à l'investissement fonctionne dans ce contexte comme une puissante force économique supplémentaire dans les processus d'exclusion sociale. Afin d'opérer des corrections à cet état de fait, il devient donc nécessaire d'imaginer des solutions originales adaptées aux terrains. Dans cette perspective, les expériences se multiplient . Cf "Des crédits pour les plus pauvres : concilier solidarité et efficacité économique". Numéro spécial de Base Arrière Septembre 1992. RITMO/FONDATION POUR LE PROGRES DE L'HOMME.

[72] Jean Louis Lespes : "Les informalités tontinières : traditions et innovations" in "La tontine..." sous la direction de M. Lelart. Op. cit. p330.

[73] Cf Thierry Pairault "Formes traditionnelles des tontines chinoises" in "La tontine..." S/D Lelart Op. cit. p81.

D'ailleurs, avec la découverte des micro-organismes tontiniers, le principe de l'insuffisance de l'épargne dans les économies dites sous-développées, sur lequel est bâtie la théorie économique du sous-développement vole en éclats. L'identification des "gisements d'épargne" de la finance informelle vient ainsi rompre le fameux "cercle vicieux" auquel nous avait habitués le paradigme économique. Nurkse, un des plus grands théoriciens du sous-développement n'écrivait-il pas, à l'époque, que les régions sous-développées du monde ont pour caractéristique " *une faible capacité d'épargne, qui résulte du bas revenu réel. Le faible revenu réel est lui-même un reflet de la faible productivité, qui résulte à son tour, pour une large part, du manque de capital. Ce manque de capital est le résultat de la faible capacité d'épargne et le cercle se trouve ainsi fermé*"[74].

C'est ce principe qui a induit en erreur les pays du Sud en les amenant à opter pour un endettement extérieur excessif. Ce qui s'est fait au détriment d'une meilleure identification et d'une mobilisation culturellement appropriée de l'épargne endogène.

Le résultat est fort connu : l'échec du développement s'accompagne d'une crise financière sans précédent dans les pays du tiers-monde. Or, dans la pratique, l'épargne existe à condition de découvrir les meilleures procédures de révélation et des modalités appropriées à sa gestion. Comme le fait remarquer Claude Dupuy : "*L'épargne dans les pays à économie semi-développée existe. C'est une réalité dont les économistes ont actuellement pris conscience et nous n'avons plus à prouver*".[75]

En conclusion d'une enquête sur les micro-entreprises de textile au Niger, X. Oudin fait aussi remarquer que : "*L'accumulation dans le secteur informel se fait (donc) par la multiplication des petits établissements, davantage que par la croissance des entreprises existantes*"[76]. Les grands problèmes de l'entrepreneur ne semblent pas, selon cette étude, être du côté du *financement* mais plutôt de celui des débouchés. Sans doute, cette contrainte pèse de tout son poids en faveur de la prolifération des petites unités plus adaptées au caractère aléatoire des marchés à petite échelle.

En somme, les recherches menées sur les systèmes informels financiers montrent bien que la théorie économique classique du développement a contribué à faire capturer les pays du tiers-monde sur la base de faux postulats.

---

[74] Cité M. Penouil "Socio-économie du sous-développement" Ed. Dalloz Paris 1979 p320.
[75] Claude Dupuy "Les comportements d'épargne en Afrique" In "La Tontine..." op. cit. p31.
[76] X. Oudin (1990) "Dynamique de l'investissement dans le secteur informel : une étude de cas au Niger" in L'Entrepreneuriat... op. cit. pl54.

En réalité, l'épargne existe dans ces contrées et ne circule pas dans les mêmes critères que ceux du capitalisme occidental. Le mouvement de l'argent s'encastre dans des organisations sociales douées d'une rationalité différente de celle qui émane de la culture du développement. La singularité de ces "*économies non capitalistes*" réside dans le fait qu'elles répondent à des logiques sociales plus qu'économiques[77]. Elles fonctionnent ainsi comme des "*niches de protection sociale et culturelle*".

C'est sous cet angle que ces micro-dynamismes non identifiés peuvent être rendus plus intelligibles. Leur grande variété conduirait donc à une théorie sociale modulable selon les cas de figure. C'est à ce prix que leurs pratiques économiques deviendront compréhensibles.

Cette complexité, cette hétérogénéité et ce pluralisme des pratiques sociales sont dus à la pertinence des "facteurs culturels". C'est d'ailleurs cette dimension qui amène PH. Hugon à noter que : "*Les raisons du succès de la finance informelle sont la fléxibilité et les liens qu'elle noue avec les structures sociales et l'univers culturel des économies sous-développées*"[78].

Du fait que les micro-organismes communautaires comme les tontines sont une expression des cultures locales, ils se caractérisent aussi par une très forte capacité d'adaptation aux conjonctures économiques et sociales de leurs sites d'appartenance. M. Lelart et S. Gnansounou arrivent à une conclusion similaire quand ils écrivent : "*La souplesse du phénomène tontinier le rend capable de s'ajuster en permanence, aussi bien aujourd'hui à une économie en crise que demain à une économie en croissance*"[79].

Cette efficacité identifiée sur le terrain corrobore ainsi l'idée que les fonctions économiques les plus pertinentes sont celles qui dérivent des valeurs et des croyances d'un lieu donné.

En d'autres termes, les dynamiques économiques acquièrent leur véritable consistance quand elles sont alimentées par l'adhésion des acteurs. Cette motivation ne se réalise que si les règles et les formes d'organisation économique mise en oeuvre restituent le sens qu'émettent leurs sites symboliques.

---

[77] Cf Philippe Hugon : "La finance non institutionnelle : expression de la crise du développement ou de nouvelles formes de développement" in "La Tontine..." ouvrage collectif op. cit. p317

[78] Ph. Hugon "La finance non institutionnelle... op. cit. p32 (souligné par nous).

[79] Michel Lelart et Simon Gnansounou "Tontines et tontiniers sur les marchés africains : le marché Saint-Michel de Cotonou" in "La Tontine..." ouvrage collectif op. cit. p128

Jean-Louis Lespès écrit, à juste titre : "*En adhérant à une tontine, on partage de l'imaginaire là où se génère le signifiant. Les procédures sont ponctuées de rituels*"[80].

C'est cette densité culturelle qui motive en profondeur le dynamisme tontinier qu'observe en surface l'économiste. Mais, d'un côté, ces singularités locales rendent ces micro-organismes financiers rebelles aux catégories de sa science. Il s'agit de formes inconnues qui ne sont jamais nettes et précises du moins en l'état actuel des connaissances accumulées en la matière. A l'image des autres micro-dynamismes informels, les tontines "financières" présentent une forte variété, donc irréductibles à un seul micro-modèle. Elles sont souples et faufilantes. C'est une "*multiplicité chaotique*"[81].

En conséquence, ces réalités ne peuvent pas être décodées par l'analyse scientifique classique, encore marquée par le paradigme mécaniste. C'est ce déficit théorique qui fait réagir J.M. Servet quand il écrit : "*L'informel est une forme d'insoumission sociale*"[82].

Or, c'est la théorie économique qui doit se soumettre au réel mais non l'inverse. Tout ceci montre qu'en épousant la variété des terrains, les phénomènes économiques auxquels nous avons affaire ici, sont doués de singularités, d'une souplesse, d'une évolution et d'une adaptation quasi-illimitées. Et c'est pour toutes ces raisons que c'est notre regard qui doit changer pour s'en approcher. L'écoute des cultures ainsi qu'une démarche capable d'imbriquer plusieurs disciplines à la fois sont indispensables à cette nouvelle orientation de la recherche sur les "*dynamiques mosaiques*" des organisations économiques endogènes. Michel Lelart, n'écrit-il pas que : "*L'informel ne peut être atteint également que par une démarche pluridisciplinaire. L'économiste ne doit pas seulement devenir comptable ou financier, il doit travailler avec l'historien, le sociologue, le juriste, l'ethnologue...*"[83].

Cette coopération est nécessaire pour élaborer et surtout accompagner les formes d'organisation économiques produites par les dynamiques informelles spontanées. Les modèles importés que ce soit sur le plan bancaire comme sur le plan industriel sont caduques. Il devient nécessaire d'en isoler les éléments susceptibles d'être

---

[80] Jean-Louis Lespès : "Les informalités tontinières : traditions et innovations" in "La Tontine..."

[81] Cf Philippe Hugon "Le secteur "non structuré" ou "informel" des économies des pays du tiers-monde" Problèmes économiques n°1703 1980. S'appuyant sur cet article, M. Lelart écrit, à son tour : "*Il est toujours difficile de décrire exactement une tontine particulière tant ses caractères sont divers*". "Les circuits parallèles de financement : état de la question" in "L'Entrepreneuriat en Afrique Francophone : culture, financement et développement" Sous la direction de Georges Hénault et Rachid M'Rabet Ed. John Libbey, Euro-text, London-Paris 1990 p53.

[82] J.M. Servet : "Représentations de la monnaie et des supports d'épargne et limites de la mobilisation de l'épargne informelle" in "L'Entrepreneuriat..." op. cit. p92.

[83] M. Lelart "Les circuits parallèles..." op. cit. p58

harmonieusement intégrés dans les procédures endogènes qui se révèlent sur les terrains. "*Dans ces conditions*, écrit Jean Louis Lesprès, *l'issue reste l'innovation, c'est à dire la création de pratiques nouvelles notamment celles qui, imitées de l'étranger, se moulent au mieux dans les pratiques traditionnelles*"[84].

En d'autres termes, les dynamiques informelles spontanées portent en elles les germes de leurs institutions que la théorie sociale doit codifier en tenant compte des modes de sélection culturelle des terrains. La réussite des greffes est à ce prix sous peine de rejet. Un tel projet n'est possible que si la doctrine économique accepte de considérer que l'informel est à la fois moral et rentable. Il repose sur l'éthique des sites symboliques africains et fonctionne avec des formes d'organisation compétitives et adaptées aux données économiques des terrains. Les causes de la prolifération de ces dynamiques sont donc rationnelles. Le recours au financement informel doit être considéré comme une donnée de la rationalité de l'agent africain. "*Ainsi est-il amené*, écrivent E. Bloy et C. Dupuy, *à procéder à un calcul économique le conduisant, selon un comportement rationnel, à sélectionner la source de financement la moins élevée. Il privilégiera donc le financement informel direct plus compétitif...*"[85].

Ainsi, le lien communautaire est aussi une source d'économies externes tout en fournissant les substances sociales (croyances, valeurs, normes...) dont ont besoin les comportements et les organisations économiques locales pour se repérer et se réaliser dans les faits.

Cet examen des micro-dynamismes financiers informels montre, une fois de plus, que les modèles d'organisation économique ne sont pas toujours transférables tels quels. Tout en étant marqués par leurs impacts, les sites locaux produisent les leurs sur la base de leurs caractères culturels propres.

Ainsi, les sites africains ne "digèrent" pas la totalité des critères de la gestion ordinaire. Ils décodent ou mettent à l'écart ce qui leur vient du dehors. L'inefficience de la banque formelle illustre bien l'incapacité d'un modèle à envelopper des réalités dont

---

[84] J.L. Lespès : "Les informalités tontinières : "traditions et innovations" in "La Tontine..." op. cit. p343. Cette nécessité de mixer harmonieusement les innovations organisationnelles et les modèles bancaires venus du dehors avec les données culturelles du site local est aussi une hypothèse que retient Henri Desroche. Il écrit en substance : La "*persistance des pratiques tontinières au Rwanda démontre qu'elles puisent leur originalité et leur force dans un terreau culturel très fertile. Il ne faut surtout pas que les agents des Banques populaires qui auront à travailler sur cette dimension culturelle pour la remplacer ou la bousculer avec des règles "exogènes" sans liens organiques et dynamiques avec les sources vivantes des tontines. Toute tentative de "passerelle bancaire" doit émerger de ce qui existe... en le dépassant progressivement de façon comprise. Il y a de l'"argent chaud, argent froid" ! Mais aussi "système chaud, système froid*". Nous avons dit "tontines". Des tontines Nord aux tontines Sud allers et retours" in "La Tontine : pratique informelle d'épargne..." ouvrage collectif op. cit. pl9.

[85] E. Bloy et C. Dupuy "Adaptation des règles de gestion aux contraintes du financement informel" in "L'Entrepreneuriat..." op. cit. p66

les mobiles culturels et les profils "économiques" n'ont pas été pris en compte au départ.

Dans ce contexte, le formel de l'économie dominante se désagrège et "l'informel" (dynamiques dites informelles) se revitalise.

CONCLUSION

Au terme de ce chapitre, le lecteur peut mieux évaluer le long parcours réalisé dans cette recherche et surtout d'en saisir les multiples imbrications. Les différents axes de notre recherche (le modèle de la science, la genèse de l'économie politique, les problèmes méthodologiques de l'analyse économique, l'économie des conventions, la culture du développement, l'ethno-méthodologie de l'acteur, les dynamiques informelles et les études de cas...) ont tous contribué à un niveau ou à un autre à l'orientation et aux principes de la méthode des sites. Celle-ci ne présente pas encore une forme élaborée.

Le but de ce chapitre a consisté simplement à en décrire les grands traits et d'en esquisser les possibilités opératoires à partir des terrains africains. L'important était d'essayer de mettre en évidence les fortes relations existantes entre les croyances et les pratiques locales des gens. Ce faisant, nous montrons du même coup les limites du réductionnisme de l'analyse classique des comportements économiques. Ceux sont ces mêmes handicaps (modèle standard, l'individu "*isolé et maximisateur*", un modèle unique et sans racines pour tous...) que l'on retrouve dans les modèles et les projets des développeurs. L'intérêt de cet exposé de la méthode des sites était de mettre l'accent, à partir de l'analyse des expériences de terrain de ENDA- Tiers-Monde, sur la distance critique qu'il faut avoir avec le "*complexe technocratique*" dans lequel ont sombré les pratiques du développement y compris celles des ONG. Afin de mieux préciser le potentiel de la méthodes des sites (enjeux, pertinence de son pouvoir explicatif...), il est nécessaire d'en approfondir l'approche en l'enrichissant avec d'autres apports de la recherche économique et sociale contemporaine. Et c'est l'une des finalités essentielles du dernier chapitre de ce travail.

"Et quand on saisit enfin ce qui anime "ces gens-là" des voies s'ouvrent à l'action"[1]

CHAPITRE 7

ENJEUX ET PERSPECTIVES DE LA MÉTHODE DES SITES

[1] Philippe d'Iribarne : "*La logique de l'honneur...*" op.cit. p.15

INTRODUCTION

L'objet de ce chapitre consiste à consolider les résultats auxquels nous sommes arrivé. Pour ce faire, il est nécessaire d'affiner la justification scientifique de la méthode des sites. Afin de réaliser cet objectif, nous allons, dans ce chapitre, mobiliser les connaissance les plus récentes dans plusieurs domaines : anthropologie des identités, sociologie de l'acteur, la psychologie cognitive, l'économie des conventions (approches par les règles et les mondes possibles), l'économie du développement local et enfin, les approches "managériales" des organisations. Ces connaissances nous sont d'une grande utilité puisqu'elles vont nous permettre de fortifier nos arguments logiques sur la méthode des sites et en montrer aussi la pertinence pratique. Le chapitre en question sera divisé en quatre sections. Chacune a pour première mission de révéler les convergences existantes entre la méthode des sites qui vient de l'économie du développement et les différents domaines et disciplines évoqués dans cette introduction. De ce fait, une fois de plus, la méthode des sites suivra son chemin tout en intégrant de manière cohérente de nouvelles connaissances venues d'horizons divers.

Dans une première section, nous nous appliquerons surtout à montrer la pertinence de la conjecture des sites. Ce faisant, nous mettons en évidence le besoin vital qu'ont les acteurs d'avoir un site. La nécessité des sites est révélatrice du fait qu'ils constituent pour les individus et les organisations des repères et des guides d'action indispensables.

Afin de mieux consolider notre "*parti pris des sites*" nous nous appuyons sur les apports de la pensée "complexe". C'est avec la même perspective que nous faisons aussi appel, dans la seconde section, aux nouvelles théories de la communication, du développement local et du management culturel des organisations et des institutions locales. C'est cet effort d'ouverture sur d'autres disciplines et de contextualisation des comportements individuels et collectifs qui sera repris et amplifié dans la troisième section à l'aide des théories des organisations et des "mondes possibles". Enfin, la quatrième section est un retour "outillé" aux sites africains et à leurs organisations endogènes. Ce qui sera une manière de tester en "*situation de développement*", une dernière fois l'accumulation conceptuelle opérée.

"L'universel n'est pas le formel - le Dieu unique et la religion - mais plutôt, la religiosité"[2]

SECTION I

LES SITES : CONJECTURE ET CONCEPTS

[2] Todorov Tzetan : "*La conquête de l'Amérique. La question de l'autre*" . Paris, Seuil, 1982

I - LA CONJECTURE DES SITES

A - La méthode des sites : une réponse aux limites du modèle unique

De notre point de vue, la crise des sciences sociales du développement s'explique, en partie, à cause de l'épistémologie parcellaire qui les a structurées. Elle en a fait des savoirs-prédateurs à la recherche de populations-cibles. Cette excessive instrumentalisation efface l'acteur et détruit totalement les capacités d'écoute de l'intellect. Dans nos textes à caractère philosophique et épistémologique, nous avons bien écrit que les sciences de l'Homme se sont disputées le "*cadavre de l'Homme des lumières*"[3]. Ce processus de divisions et de subdivisions détruit le sens que l'Homme donne à son monde.

Cette perte de vue des sites symboliques et moraux des hommes a de très graves conséquences dans la pratique. En effet, leur non-prise en compte est source d'incompatibilité de nos savoirs théoriques avec les véritables besoins et motivations des acteurs. Or, l'organisation des savoirs ainsi que les théories qui en émanent sont dans la nécessité de s'adapter aux "réalités" ou du moins d'améliorer leurs pouvoirs explicatifs. Ce ne sont pas "*les faits qui sont têtus*" mais plutôt les théories auxquelles nous croyons. Pourtant "*rien n'est aussi pratique*, nous dit Kurt Lewin, *qu'une bonne théorie*"[4]. L'importance que nous donnons aux dimensions immatérielles (cultures, croyances, moeurs, normes, règles, ...) dans notre démarche vise à mieux déchiffrer les pratiques des acteurs afin de jeter les bases d'une pédagogie d'accompagnement. Ainsi, dans notre perspective, les systèmes de valeurs et leur diversité qu'occulte le réductionnisme des sciences ordinaires sont donc essentiels.

L'instrumentalisation excessive de la connaissance du social est de plus en plus perceptible en économie politique. Heidegger avait bien dit que la science ne pense pas. C'est avec le même esprit qu'un économiste comme François Rachline met en évidence les difficultés de notre discipline actuellement. "*Aujourd'hui*, nous dit F.Rachline,

---

[3] Voir, par exemple, le chapitre "Sciences et Croyances" ou plus exactement un texte qui prolonge l'une de nos conférences : "*L'homme des lumières dans le modèle scientifique de l'économie politique*". Le débat relatif à cette intervention a été, bien entendu, élargi aux problèmes du développement. Nous avons réalisé cette prestation dans le cadre du séminaire international qu'organise mensuellement l'Institut de Recherche sur le Maghreb Contemporain (IRCAM/Ambassade de France) et le groupe d'études et de recheches sur la méditerranée (GERM) sur le thème "savoir économique et modernité". Le produit de ce séminaire qui se tient, à la fois à Rabat (Maroc) et à Tunis (Tunisie) sera prochainement publié dans un ouvrage collectif. Cet effort franco-maghrebin de recherche va aussi se matérialiser par la mise en place de l'Annuaire de la Méditerranéenne.

[4] K.Lewin : "Psychologie des organisations" in "Les grands auteurs en organisation" Jean Claude Scheid - Coll. Économie, Ed. Dunod, p.188, Paris 1991 (248 p). Pour K.Lewin, il faut souligner que c'est la crainte de s'écarter des normes du groupe qui provoque des résistances au changement. Cette peur explicite le poids du site sur l'individu. Ce qui nous ramène à l'hypothèse que nous formulons sur le site comme producteur de cohésion. Ce sont les croyances et les caractéristiques du site qu'il faut approcher pour mieux identifier les motifs des comportements.

l'économie est une science qui ne pense pas. Plus elle avance, plus elle se rétrécit" [5]. Cette remarque s'intègre parfaitement dans notre argumentation sur la fragmentation des savoirs et leur développement sous forme de simples "*boîtes à outils*". Nous avons longuement discuté de cette dérive en soulignant, par exemple, les dangers d'une mathématisation excessive de la science économique dans le chapitre relatif à la culture du développement et à l'histoire de l'analyse économique[6]. Ce faisant, le développement intellectuel de l'économie politique a, progressivement, exclu l'Homme, le social et l'histoire. La démarche exclusivement "boîte à outils" a, en effet, tendance à détacher nos hypothèses du sens que donnent les acteurs à leurs pratiques économiques. Or, dans la réalité, ces dernières sont rarement séparées des "*substances sociales*" du milieu (valeurs, cultures, moeurs, règles sociales, organisation, réseau...). Du point de vue de ce paradigme interactif : "*Plus l'économie s'enferme dans sa technique, moins elle devient capable de comprendre ce qui se passe autour d'elle à commencer par le sort des hommes, tout simplement*"[7].

Face aux grandes anomalies auxquelles elle est confrontée (et ce n'est pas exclusif à l'économie du développement), la science économique d'aujourd'hui doit renoncer à son projet, celui d'une science objective et matérialiste excluant l'Homme, sa subjectivité et sa diversité. Les individus et les organisations ne sont pas des entités inertes. Ils modèlent les configurations des phénomènes économiques. La théorie économique se doit donc d'intégrer l'Homme et ses institutions. De cette façon elle redécouvre, derrière le "rideau de fumée" de l'Homo-oeconomicus, entité abstraite, l'Homme concret dans sa sensibilité et son extrême variété, celles des cultures et des conventions[8].Cette diversité est un défi à la théorie économique habituée à un modèle uniforme. Comme le souligne Philippe Hugon dans un article de synthèse sur

---

[5] Voir "*Le Monde*" du Mardi 22 Novembre 1994 "*Un entretien avec François Rachline*"

[6] Dans un ouvrage intitulé "*Pourquoi l'économie n'est pas encore une science*", Alfred Eichner souligne les incapacités hypothétiques de notre discipline qu'une excessive mathématisation/formalisation risque de masquer. Il écrit en substance : "*les mathématiques confèrent une façade à un système théorique qui ne répond à aucun test empirique permettant de faire la différence entre science et superstition ou idéologie grossière*". Alfred Eichner, Why Economics is not yet a science. M.E.Sharpe, 1993, p.231, cité par Ibrahim Wardé, Professeur à Berkeley. Cf. "*La tyrannie de l'"économiquement correct*", "*Le Monde Diplomatique*" Mai 1995, pp.20-21. La position d'A.Eichner paraît aussi excessive. Ceci s'explique par l'hégémonie que tente d'imposer les mathématiciens-économistes sur notre discipline. Or, la raison et l'expérience dictent l'équilibre entre les méthodes et la nécessité de sauvegarder le pluralisme en la matière. Il n'y a pas de voie unique à la science.

[7] F.Rachline op.cit.

[8] Le principe de diversité est un des principes de base de la méthode des sites. C'est à la fois éthique et technique. Sur ce dernier plan, il y a une différence entre l'innovation ou la création, de manière générale, et l'imitation stérile. L'équation modernité=occidentalisation, par exemple, n'est plus vrai puisque le Japon s'est modernisé en sauvegardant certains traits de ses traditions endogènes. Comme le fait remarquer en 1989 un rapport du NIRA (Nippon Institut for Research Advancement) intitulé "*Ordre du jour pour le Japon des années 1990*" : "*Il faut désormais voir le monde différemment, mettre de côté le vieux préjugé qu'un ordre mondial stratifié sous l'empire américain. Le nouvel ordre mondial, qu'on pourrait appeler l'âge de la diversité des civilisations repose sur la coexistence de multiples civilisations... Si l'occidentalisation a fait progresser le monde sur le plan matériel, la modernisation du Japon témoigne de la distinction entre modernisation et occidentalisation*". Le futurologue, Mahdi Elmandjra qui cite ce rapport en prolonge l'esprit quand il écrit, à son tour : "*Le processus de modernisation doit être inventé et laborieusement construit pour chaque culture*". Cf son ouvrage intitulé : "*La guerre du Golfe : Première guerre civilisationnelle*" Les Ed. Toubkal - Casablanca 1992, p.79.

l'économie du développement, il devient impératif de construire une méthode capable d'engranger : la "*pluralité des cheminements et trajectoires*" [9]. La pensée économique doit donc s'adapter à la diversité et aux épaisseurs historiques. C'est cette richesse que nous rencontrons lorsque nous adoptons la grille de lecture des sites. En effet, les univers complexes des sites, et les cas étudiés dans notre recherche le montrent bien, reflètent l'existence de mécanismes d'autonomie par qui les sites assurent partiellement leurs intégrités par rapport aux schémes du développement dominant. Critiquant les démarches mécanistes d'inspiration marxiste, Philippe Hugon fait remarquer, à juste titre, que les terrains réagissent selon leurs propres modalités. Il écrit, en substance, "*Il y a autonomie relative, dynamique endogène des sphères domestiques et marchandes par rapport au contrôle du capital et de l'Etat. Il y a superposition, confrontation, réappropriation et transformation selon les dynamiques diverses des modes de consommation ou de production conduisant à une grande hétérogénéité. Il y a certes innovation et invention historique, mais également réactualisation de pratiques anciennes*" [10].

B - De la nécessité des sites

Le travail scientifique en économie du développement comme dans les autres domaines de la pensée humaine ne peut se préciser et s'améliorer qu'en produisant de "*nouvelles conjectures*". Celles-ci résultent généralement, d'une conjugaison d'anomalies. Comme nous l'avons, déjà, souligné une telle situation prévaut en économie du développement. La multiplication des échecs a induit un désarroi, une perte de repères et même une paralysie dans la pratique.

Dans cette crise tout se tient. Comme le montre la méthode des sites, les croyances, les concepts et les pratiques d'une communauté scientifique, s'entremêlent. C'est un ensemble intégré. Lorsqu'une crise de niveau paradigmatique s'incruste dans une tradition intellectuelle, elle finit, progressivement, par se généraliser à l'ensemble de son corpus conceptuel et opératoire et de ses institutions. Le paradigme du développement répond, actuellement, parfaitement à cette description.

De ce fait, les recherches qui se maintiennent encore dans le champ du développement n'ont plus de véritable ancrage théorique. En d'autres termes, il n'y a plus de théorie générale. Cet état de fait explique la prolifération d'études parcellaires

---

[9] Expression de Ph.Hugon : "L'économie du développement, le temps et l'histoire" Revue Économique, Vo.42, n°2, Mars 1991, p.358

[10] Ibid p.359

sur les problèmes du développement (la dette, l'ajustement, l'informel, l'environnement...).

Le travail de l'abstraction semble ainsi abandonné au profit d'approches plus inductives et plus précises sur des problèmes particuliers. Les faits, l'observation, les terrains... sont, sans aucun doute, essentiels pour la progression de notre compréhension.

Cependant, ces efforts doivent être doublés d'un travail conceptuel en profondeur. La science ne réside pas dans l'accumulation des faits. La science commence avec l'interprétation donc avec des systèmes de concepts capables de rendre intelligible ce que nous ne comprenons pas.

En effet, de notre point de vue, des actions pertinentes présupposent une "*bonne conception*" au départ. Et celle-ci résulte toujours d'un grand investissement théorique. Et c'est à cet impératif que nous tentons de répondre avec la méthode des sites. Le sentiment que nous avons face aux échecs des pratiques du développement est celui de "*l'erreur féconde*". Autrement dit, toute expérience est potentiellement source d'un nouveau progrès. Tout dépend comment on y réagit. La crise du développement a donc une vertu (cercle vertueux de la crise) parce qu'elle nous pousse à tenter de penser autrement.

Ce changement de perspective est nécessaire pour coller aux faits rebelles. Il y a incontestablement irruption et prolifération d'espace composites et hybrides dont l'approche présuppose un basculement dans le paradigme de la complexité des sites. Comme le fait remarquer l'anthropologue suisse, G. Rist, : "*A la faillite du système dominant correspond donc un surgissement d'espaces vernaculaires ou autonomes, comme si des frontières invisibles se mettaient en place, faisant office de protection contre la pression extérieure et la menace que constituerait la relance du "développement"*"[11]. Nous constatons bien que cet auteur a aussi une intuition sur la force du site et de ses régularités. Dans ce même ouvrage collectif, un autre auteur[12] souligne que : "*dans le cadre des espaces vernaculaires, la vie prend forme et soutient à son tour la vitalité du groupe*". Décrypté par notre grille de lecture, cela veut dire que le site crée son monde en diffusant le sens qu'il donne à l'existence. Dans son espace, c'est le même jeu subtil qui revient toujours et qui conditionne l'ensemble des moeurs, des règles de la vie locale. C'est ce que Majid Rahnema désigne d'ailleurs par : "*Le jeu*

[11] Gilbert Rist : "*Faut-il en finir avec le développement ?*" in "Le Nord perdu. Repère pour l'après-développement" Ed. D'En bas, Lausanne, Suisse, 1992, p.56

[12] Majid Rahnema op.cit. p.145

holistique des microcosmes vivants" [13]. Ce sont cet esprit et ces règles du site qui phagocytent les structures formelles du développement d'un côté et qui vitalisent les dynamiques économiques et sociales informelles de l'autre.

Dans cette perspective, *"l'esprit de la tradition"* (formule de G.Rist - p.46-47) ruse, en permanence, avec certaines formes de la modernité introduite de l'extérieur. Derrière la notion statistique de *"populations cibles"*, il y a donc des *"nuées de sites"* ayant leurs propres lectures de ce qui entre dans leurs territoires symboliques (et bien entendu physiques). Le site fixe donc ses *"douanes culturelles"*. Et en tant que *"patries imaginaires"*, les sites donnent vie à leurs modes d'organisation économique et à leurs institutions de régulation socio-économique.

Sur le terrain de l'économique, de par ses développements actuels, la théorie des conventions semble plus apte à déchiffrer la *"psychologie économique africaine"* que ne peut le faire le modèle standard.L'économie des conventions porte en elle une ouverture au collectif et aux autres dimensions des pratiques sociales. Ce qui lui donne un caractère pluriel. Le marché y est complété par d'autres formes de coordination.

Dans cette pluralité, à côté de l'échange marchand, les conventions sont d'autres objets collectifs de régulation socio-économique. Dans ce contexte, elles garantissent des régularités de comportements. En effet, la convention est un moyen d'atteindre et de reproduire l'équilibre le plus souhaitable à l'intérieur d'une multiplicité d'équilibres[14].

Dans cette conjecture des conventions, le principe du don et le contre-don peut s'interpréter comme une convention essentielle dans le fonctionnement des sites africains. La convention africaine est non écrite. Elle est le plus souvent implicite. C'est au théoricien de la dévoiler. La méthode des sites s'y apprête.

La convention est une règle qu'impose le site à ses adhérents. C'est un contrôle moral des échanges sociaux et des échanges économiques qu'il tolère. De ce fait, les conventions d'un site sont synonymes d'une durée, d'une garantie et d'une qualité sociale et morale dans les relations comme dans les échanges.

Dans sa revue des théories des contrats, Eric Brousseau, à la suite des grands économistes des conventions comme O. Favereau, J.P. Dupuy, L. Thévenot..., résume

---

[13] Ibid p.146-147

[14] Cf. Éric Brousseau : *"Les théories des contrats : une revue"* Revue d'économie politique, n°1, Janvier-Février 1993, p.8

bien les significations et les implications de la convention. A ce sujet, il écrit, en substance, : "*Les conventions permettent d'améliorer la coordination entre agents . Premièrement, elles conduisent ceux qui les observent à choisir des comportements compatibles les uns avec les autres. Deuxièmement, elles permettent de surmonter la méfiance "naturelle" des agents due au comportement individualiste de chacun. Ainsi rendent-elles possible l'adoption de comportements coopératifs. Troisièmement, elles sont des modèles de comportements constituant des réponses à des questions pratiques. Elles résument du savoir et permettent à des agents l'ignorant d'adopter les comportements qu'ils suivraient s'ils le maîtrisaient.*" [15].

A la suite de ces définitions, tout indique que la convention a pour effets la cohésion, la confiance et la mise en cohérence du savoir social. Tout ceci est vital dans la production et la reproduction des sites. Les interactions sociales ont donc besoin d'un "*point fixe*" et c'est le site.

Dans le "*Pouvoir et la règle*", Erhard Friedberg[16], théoricien français des organisations, découvre aussi toute l'importance de ce qu'il appelle, à sa manière, les "*ordres locaux*". Ce ne sont rien d'autre que des sites. E. Friedberg ramène, toute l'approche organisationnelle de l'action sociale à : "*l'étude de la nature et des caractéristiques de ces "ordres locaux" chaque fois spécifiques et contingents*"[17].

Ceci confirme, une fois de plus, non seulement l'existence des sites mais aussi leur extrême diversité. Leurs singularités culturelles et historiques induisent des "*dispositifs cognitifs collectifs*" (Formule d'O.Favereau) spécifiques. Tout système d'acteurs est, dans ses profondeurs, unique. Nul site n'est identique à un autre. Derrière les ressemblances et la tendance à l'uniformisation, il y a toujours des singularités qui fondent l'identité du lieu. C'est ce qui fait dire à E.Friedberg : "*les ordres locaux qui régulent les comportements des acteurs sont très différents*"[18].

La conjecture des sites est aussi confirmée, par exemple, par le diagnostic que fait Jean-François Dortier des "*dimensions cachées des organisations*". Dans son approche, une organisation ne se réduit pas à une coalition d'intérêts, à une structure de contraintes et de règles ou d'un jeu de pouvoir. C'est ça mais c'est aussi un : "*système culturel, symbolique et imaginaire*"[19].

---

[15] Éric Brousseau : "Les théories des contrats..." op.cit. pp.7-8

[16] Erhard Friedberg : "Le pouvoir et la règle : dynamique de l'action organisée" Seuil 1993

[17] Voir l'interessant dossier sur "*la vie des organisations*" "*Sciences humaines*", n°30, Juillet 1993, en particulier les passages relatifs au dialogue avec Erhard Friedberg

[18] E.Friedberg : "La vie des organisations..." op.cit. p.21

[19] Jean-François Dortier : "Les dimensions cachées des organisations" in "La vie des organisations" op.cit. p.23

En d'autres termes, dans chaque organisation sociale, et le site en est une par excellence, il y a des mythes fondateurs qui donnent sens aux valeurs, rites, règles et conduites. Le site se présente aussi comme une mise en forme des relations et par là même il a des fonctions économiques et sociales anti-chaos. Il joue aussi un rôle de "*stabilisateur psychologique*" puisqu'il s'apparente aussi à un "*système psychique organisationnel*"[20].

En somme, la notion de site, étant de nature holiste, permet de mieux comprendre les logiques des modes de coordination non marchands. Ceux-ci impliquent des conventions et des codes collectifs. Ce qui fait du site qui les signifie une sorte de "*contrat moral*" entre l'individu et le groupe. C'est une structure collective de régulation, "*Gouvernance Structure*", qui assure la "*bonne vie*" de la communauté.

Le site réduit l'"*aléa moral*", désigné par la métaphore du "*passager clandestin*" (Free Rider). Le risque moral existe lorsque le partenaire n'est pas invité à remplir son contrat. La probabilité de ce risque augmente lorsque le comportement du partenaire échappe à l'observation de son "associé". L'opportunisme et les infidélités sont donc potentiels à la nature humaine. Le site les combat par l'éthique, les conventions et les règles... qu'il inspire. Ce qui amène, d'ailleurs, O.Favereau à voir dans les conventions et les règles une sorte de "*routines*" nécessaires aux échanges. Elles sont, selon sa propre formule, des "*résumés*" . Les institutions et les habitudes qui s'y expriment sont donc des modes de stockages des informations et des expériences du site. C'est une sorte de cahier du savoir social spécifique du lieu, en bref des "*routines organisationnelles*".

II - LES SITES : DES GRILLES DE LECTURE ET DES GUIDES D'ACTION

La notion de site symbolique a été définie pour la première fois, lors d'un atelier de méthodologie du Réseau Nord-Sud. Dans le papier présenté, nous soulignions que cette notion résultait d'une longue recherche sur les contingences historiques et culturelles du développement économique. Le but de la notion, en question, n'est pas purement conceptuel mais de rendre compte des paradoxes des pratiques du développement. Pour avancer dans cette direction, il devenait nécessaire d'associer l'économique et le culturel. La notion du site essaye de répondre à ce défi en fusionnant

[20] Expression empruntée à Aubert et Vincent de Goulejac : "*Le prix de l'excellence*" Seuil 1991

les pratiques et les croyances. Le site est avant tout un ensemble de "*divinités*" (croyances, vérités et épreuves de réalités locales...). Du dehors, un site symbolique peut s'interpréter comme une espèce d'"*outil mental*" qui permet de situer le "*point fixe*" culturel et pratique autour duquel gravitent les comportements d'un groupe humain donné. C'est une manière d'identifier l'identité partagée d'un ensemble d'individus qui croient, pensent et agissent conformément à un système de valeurs[21]. De notre point de vue, les valeurs font non seulement la pensée mais aussi l'organisation[22]. En effet, le site est une façon de croire, de penser et d'agir. Ces différents niveaux sont inséparables. Les systèmes de valeurs sont aussi des systèmes de normes et de relations, donc de comportement[23].

---

[21] Nous avons déjà eu l'occasion de souligner que la notion de site est flexible. Dans un de nos textes publiés nous notions que "*la notion de site peut recouvrir de nombreuses réalités empiriques. Ces dernières peuvent être microscopiques (un groupe humain, une communauté éthnique, une communauté de fait, une entreprise, une O.N.G. ou une organisation quelconque) ou macroscopique (une région, une société, un pays, une civiliqtaion...). Ce qui est essentiel du point de vue de la méthodologie des sites est le repérage de leurs moteurs symboliques (valeurs et systèmes de motivation) ainsi que les modèles de connaissance et d'action qui en découle dans le monde factuel*"(cf. par exemple le numéro de la revue *Inter-Culture* "Economie et sites symboliques africains" op. cit. p.9). Lors d'un récent voyage d'étude à Mexico, nous avons eu encore l'occasion de tester la validité du concept que nous défendons. Le Mexique a une identité nationale mais c'est aussi une mosaïque de sites hérités de l'histoire et des transformations de la société globale. Les identités locales et éthniques qui la peuplent lui donnent un caractère feuilleté, en somme elle est faite d'une pluralité de "couches tectoniques" (Maya, Inca, Aztèque, catholique, moderne, urbain, rural etc). Chaque site mexicain vit, à sa manière, son parcours et son évolution en interaction avec ce qu'il n'est pas. Les intuitions de notre méthode ont trouvé, souvent, une confirmation dans les discussions que nous avons eues avec plusieurs communautés de base : des associations "indigènes" (maya, aztèques), des organisations de quartiers populaires urbains comme celui de Tepito à Mexico... A titre d'exemple, Tepito est un quartier qui a sa micro-histoire. Avec la durée, il a acquis sa personnalité symbolique parallèlement au développement de sa micro-économie informelle. Ce qui illustre l'idée de site c'est qu'on est fier d'appartenir à Tepito. On est de Tepito avant même d'être de Mexico. Tous les groupes rencontrés donnaient beaucoup d'importance à la dignité, la pluralité et l'équité. Le singulier n'exclut donc pas la relation avec le différent. Derrière la méga-mexicanité, il y a donc une diversité en perpétuelle recomposition. Chaque groupe en relation avec son monde extérieur cherche sa voie. C'est cette même idée directive que nous avons vu à l'oeuvre au sein d'une communauté indienne de la vallée de Mezquital (au Sud de Mexico, située dans une région quasi désertique (300 mm de pluie)), cette vallée a connu un certain développement de l'agriculture et de l'élevage grâce à l'utilisation des eaux usées de Mexico, ce recyclage allait de soi tant que ces eaux ne présentaient pas des pollutions dangereuses. Aujourd'hui ce n'est plus le cas. La teneur en métaux et en polluants chimiques a considérablement augmenté. La ville de Mexico refuse de filtrer les eaux usées. Aussi, la communauté indienne de la vallée de Mezquital, après avoir su développer une petite économie agricole de subsistance et d'échange en symbiose avec le méga-Mexico est de nouveau, devant un défi, celui de l'"*eau noire*" , comme ils disent là-bas. elle tente de relever en cherchant des solutions autonomes et durables. De nombreux fermiers s'orientent aussi vers des micro-systèmes locaux d'épuration individuels ou collectifs (document distribué par l'association COVAC : ***Self-management Integral Development Programme of Indigenous Communities Hnahnù (otonies) in the Mezquital Valley, Mexico : OUR OWN WAY par Salvador Garcia).***

[22] Voir Lévi-Strauss : "Les valeurs font l'organisation". Interview de Robert D.Haas, PDG de la firme de Lévi-Strauss réalisée par Robert Howard, Revue Management et conjoncture sociale, n°406, 22 Février 1993. Ce qui est pertinent dans cette référence, c'est que les gens de la pratique reconnaissent, eux-mêmes, l'importance du rôle des valeurs dans la performance d'une organisation économique comme l'entreprise. R.Haas, PDG de Lévi-Strauss, firme de pantalons, va jusqu'à dire : " *En fait, les valeurs conduisent l'entreprise*" (p.17). C'est sa direction invisible car les valeurs sont un "*langage commun*". Et c'est autour de ce sens commun que les acteurs de l'entreprise peuvent se mobiliser. L'efficacité dépend donc de leur adhésion à l'identité de l'organisation. D'ailleurs, le PDG en question conclut qu'"*une stratégie ne vaut rien si les gens n'y croient pas fondamentalement*".

[23] Ces différentes articulations sont parfaitement illustrées dans le domaine des terroirs agricoles français. cf. l'intéressant article de J.P. Darré qui s'intitule : "*Les hommes sont des réseaux pensants*" in *Sociétés Contemporaines* n°5 Mars 1991 pp. 55-65. Ici aussi, l'auteur met en évidence les limites de nos projections sur les réalités des autres. Il prend l'exemple des lacunes du "modèle linéaire" de la communication. J.P. Darré écrit, en substance, *le "récepteur est conçu soit comme individu soit comme collection amorphe d'individus"* p.56.

Comme le fait remarquer G.Marion : "*Les individus agissent selon, leurs représentations de la réalité*"[24]. En conséquence, nous ne construisons et nous n'expérimentons que notre monde. Le monde le plus extérieur est abordé sous l'angle du monde le plus intérieur, celui des systèmes de représentations. Nous avons donc toujours affaire à une "réalité subjectivement construite" mais non pas à la réalité. Le site se connaît et se reconnaît à travers la manière dont il organise son monde, d'où la nécessité de formuler, du dedans, les concepts et les logiques qui lui sont les plus ajustés. C'est une convenance par rapport aux conventions du lien.

Les sites sont des processus complexes d'apprentissage. Ils se construisent avec tout ce qui les entoure : traditions, acteurs et environnement extérieur. Le savoir d'un acteur, à son tour, s'élabore dans des interactions continues avec son site d'appartenance et l'environnement extérieur de celui-ci. C'est ce que Y. Giordano, à la suite d'autres auteurs, définit par le principe de projectivité (ou interaction sujet/objet). Tourné autrement, ce principe peut donner lieu à une : "*théorie de l'observateur" au sens où il ne peut y avoir "observations" indépendamment des observateurs qui les font*" nous dit l'auteur[25]. Ce dernier fait aussi appel à un second principe, celui de l'action intelligente qui consiste à défendre la fameuse règle des théoriciens de l'éthnométhodologie : *ne pas considérer les acteurs comme des idiots culturels*. Ce sont ces mêmes idées que l'on retrouve ici et là dans notre programme de recherche.

En d'autres termes, en procédant par apprentissage des conventions et des conjonctures de leur site, les acteurs savent ce qu'ils font. Ils ont toujours une conception adaptative du lieu où ils sont ; comportement à rapprocher à la "*rationalité procédurale*" qui s'opère par adaptations et délibérations. "*La rationalité*, écrit H.A. Simon, *se laisse voir prioritairement dans le phénomène d'apprentissage, compris comme une capacité de réaction à des conséquences perçues*"[26]. Cette connaissance active que l'acteur élabore, dans ses interactions, avec son environnement est une sorte de "*boîte à outils*" de sa culture. Et sa manipulation se fait conformément au sens qu'il donne à l'univers qui l'entoure. Du fait de cette symbiose entre le sens (la culture comme stock de références et d'expérience et de connaissances) et la pratique, les comportements des individus et des organisations sont révélateurs de la puissance des contingences locales. Yvonne Giordano souligne, d'ailleurs, que les organisations sont des "*mondes intersubjectifs de culture*". En étant ainsi, elles n'échappent pas à leurs

---

[24] G. Marion : "Les images de l'entreprise" Ed d'organisation Paris, 1989 p. 70 (156p.). Nous retrouvons ce même souci de l'importance stratégique des valeurs et des représentations chez le PDG de la firme Levi Strauss.

[25] Yvone Giordanno : "*Décisions et organisations : quelles rationalités*" in "*Économies et Sociétés*" - Série "*Sciences de gestion*" n°17, Avril 1991, p.180

[26] H.A.Simon : "Rationality as a process and product of Thought" American Economic Review, Vol.68, n°2, 1978, p.8 (pp.1-16) cité p.180

cultures particulières et aux singularités de leur environnement. Dans leur intensité comme dans leur nature, les capacités de réaction des acteurs individuels et collectifs sont travaillées par les évolutions successives de leur site. Par opposition à la rationalité substantielle (celle du modèle standard), la rationalité procédurale paraît plus adaptée aux impératifs de la méthode des sites. En effet, la "*rationalité limitée*" est toujours un processus en devenir. La rationalité procédurale est un processus d'invention. Elle dépend de l'itinéraire du lieu et des projections de ses acteurs. La rationalité procédurale est donc une rationalité qui s'ajuste. Elle se construit *in situ*. tandis que la rationalité substantielle de l'homo oeconomicus est déterministe et ignore la pluralité des parcours et des psychologies des acteurs. Or, c'est à partir de ces "*cartes mentales*" que s'organisent les motivations et les actions individuelles et collectives. Les mythes, les symboles, les normes, les règles... sont des stimuli comportementaux et organisationnels. De ce fait, on ne manoeuvre pas les sites humains comme de vulgaires automates.

Tout ceci a amené les théoriciens des micro-méso-systèmes sociaux à s'intéresser au "sens commun" autour duquel s'organisent les comportements des individus et des organisations. Car : "*ce que l'homme choisit de percevoir*, nous fait remarquer l'anthropologue américain E.T. Hall, *est ce qui donne signification et structure à son univers. Bien plus, ce qu'il perçoit est déjà ce qu'il compte faire*"[27]. C'est une manière d'identifier le fait majeur que les sites symboliques programment, dans une certaine mesure, les comportements individuels et collectifs. Les représentations sitiennes (idéaux-type du lieu, modèles, "pattern"...) s'incarnent ainsi dans les actions individuelles et collectives. Ces incarnations s'opèrent à travers un ensemble d'habitudes, de conventions, de règles, bref de dispositifs cognitifs au sens de O.Favereau. Ces "*systèmes de pertinence*" sont révélateurs de la relativité du site et de sa "*subjectivité collective*". Sa reconnaissance, son respect et sa pertinence dans la transformation du social nous conduisent à la modération et à l'abandon du pilotage du milieu par l'expertisme au profit de la pédagogie de l'accompagnement.

Dans cette perspective, la reconnaissance de l'identité d'un lieu précède la connaissance de sa rationalité. Il devient donc nécessaire de s'accorder sur les représentations partagées du site avant d'agir. Car les individus ou les organisations ne naissent pas d'un "*néant social*". Le monde est peuplé de sites, ces êtres sociaux qui coordonnent et donnent sens aux actions individuelles[28]. Indépendamment de son

---

[27] E.T.Hall : "*Au delà de la culture*" Seuil, Paris 1979, p.90. Voir aussi ses nombreux ouvrages parus dans la même édition : "*Le langage silencieux. La dimension oubliée, la danse de la vie..*"

[28] Dans "Le temps des tribus" (livre de poche 1991), Michel Maffesoli ré-utilise le terme de tribu pour désigner ces phénomènes de regroupement autour d'un système de normes culturelles et autres (cf. Entretien avec Michel Maffesoli Le retour des tribus Sciences Humaines n°48 Mars 1995 p. 30 et suivantes). Nous avons écarté la notion

itinéraire particulier, chaque individu reste marqué à jamais par tous les sites où il a vécu ou qu'il a fréquenté dans sa vie. Si les sites contingentent et conditionnent les individus, il n'en demeure pas moins que chaque individu a une carte de vie particulière. Chaque individu comme chaque site symbolique est singulier. Ces singularités découlent des "*histoires restreintes*" de l'individu et de celle de son site collectif d'appartenance. Il faut en tenir compte car les parcours conditionnent profondément les modes d'adaptation et d'évolution. Et ce n'est pas un hasard lorsque Philippe Hugon dans son économie de l'Afrique insiste, à sa manière, sur la nécessité d'un regard d'historien sur les économies et les organisations économiques africaines. L'économie du développement doit, selon cet auteur, "*ouvrir la "boîte noire" des structures sociales et avoir le regard de la longue durée*"[29]. Là encore, Philippe Hugon développe, à la fois, son idée sur la pluralité des trajectoires et sur la nécessité d'ancrer les processus économiques dans des cultures et des histoires. De cette nécessité logique et historique découle le fait que c'est une pure illusion de séparer une économie de sa société d'origine. Ainsi, contrairement à l'approche économique-standard, la lecture sitologique dévoile que toute "économie" fonctionne et se développe à partir des singularités culturelles et institutionnelles des sytèmes sociaux.

Dans sa conclusion, Ph. Hugon reconnaît qu'"*un processus économique durable semble illusoire s'il ne s'appuie pas sur ces ancrages culturels et sociaux...*"[30]. C'est sur ces dernières que s'établissent les normes et les institutions locales qui régulent les économies et les organisations africaines. L'ensemble de ces structures a un caractère feuilleté dans la mesure où elles sont faites de plusieurs couches culturelles et historiques. Les strates des dynamiques dites informelles s'étendent, d'ailleurs, à l'infini. Cette hétérogénéité rend ardu toute codification et vide le modèle-standard de toute pertinence descriptive et explicative.

A ce sujet, Ph. Hugon note, à juste titre, que : "*l'idéal type de l'homo-africanus est aussi tout adéquat que celui de l'homo-oeconomicus. Les acteurs participent, selon des degrés divers, à plusieurs registres symboliques et marchands ; ils ont des cultures*

éthnique de notre terminologie car le critère éthnique n'est pas exclusif dans la formation des sites. Au contraire, dans de nombreux cas de sites, les facteurs prédominants ne sont pas forcément de nature tribale. Cependant au delà des problèmes de terminologie, la démarche de M. Maffesoli identifie bien le besoin qu'ont les individus d'appartenir à un groupe ayant ses propres repères. Et il note la prolifération de ces "microcosmes" au sein de la société industrielle en crise. Les macro-institutions de cette dernière ne semblent plus opérationnelles. Elles sont victimes d'une nuées d'anomalies. Ce processus travaille en profondeur dans leur déclin définitif. Avec la croissance proliférante des sites d'appartenance, tout se passe comme si : "*Là où la modernité mettait l'accent sur le temps (l'histoire), la post-modernité met l'accent sur l'espace (le territoire)*" p. 31 Voir l'intéressant "*Entretien...*"

[29] Philippe Hugon : "*L'économie de l'Afrique*" Ed La découverte, Coll. Repères Paris 1993 p. 3; L'auteur met, en évidence, les réactions de l'acteur par rapport à ce qu'il lui arrive. La colonisation a, aussi, marqué l'Afrique. Mais, celle-ci a aussi interprété à sa manière, le choc colonial (voir p.16).

[30] Ph.Hugon : "*L'économie de l'Afrique*" op.cit. p.111

métissées et ont des référents planétaires et locaux"[31]. En l'emportant sur l'uniforme (modèle économique dominant), le divers déboussole l'expert...qui cherche à identifier des comportements qui répondraient aux canons du modèle de la concurrence et de l'accumulation détachées des contingences locales. La diversité dont il est question a des fonctions stabilisantes. L'homogénéité et l'uniformité fragilisent, au contraire, les systèmes sociaux. Dans leur évolution ces derniers intègrent divers apports de l'environnement et tendent à sauvegarder l'"*hérédité de leurs caractéristiques originelles*".

III - L'INTUITION SITOLOGIQUE

Pratiquer l'intuition sitologique sur un milieu quelconque, c'est savoir écouter avant même de conceptualiser et de décrire une réalité sociale. C'est une façon de "*réduire l'arbitraire*" inhérent aux méthodes classiques des sciences sociales. De par leurs procédures généralisantes, ces dernières paraissent dans l'incapacité de saisir les singularités des lieux auxquels elles s'appliquent. En d'autres termes, avant même une rencontre intime avec les "*objets sociaux*" (système, organisation, culture, comportement individuel et collectif...) qui nous intriguent, nous avons tendance à céder à la facilité : transposer la vision et les concepts de notre monde. Prendre les mondes pour son monde est incontestablement un obstacle à la connaissance-reconnaissance d'autrui. La science recherche des généralités mais, souvent, celles-ci sont une négation de la pluralité des contextes. Or ces derniers sont travaillés par la variété, donc la complexité . Il est par conséquent nécessaire d'accepter que les pratiques humaines soient animées d'une pluralité de sens. Celle-ci donne forcément lieu à une autre, celle des singularités sociales. Et pour saisir toute la richesse de ces dernières, l'esprit humain est condamné à la tolérance et à la flexibilité conceptuelle. En raison du caractère dynamique des sites, la pensée est amenée à opérer des innovations méthodologiques et conceptuelles perpétuelles.

En d'autres termes, chaque site et chaque situation de site demandent un effort supplémentaire. Car "*rendre une situation intelligible*, écrit René Thom, ***signifie alors, en bien des aspects, définir un ensemble de singularités qui engendrent de par leur combination, leur disposition réciproque, une configuration globale stable...***"[32]. L'intuition sitologique repose sur la même idée : faire jaillir la cohérence et le sens des

[31] Ibid p.58
[32] René Thom : "*paraboles et catastrophes*" Flammarion p.91, Paris 1983

singularités locales. C'est une manière de s'approcher des spécificités qui fuient le modèle général admis. Le singulier motive la "vraie science". "*Le singulier*, fait remarquer, à juste titre, Georges Canguilhem, *joue son rôle épistémologique non pas en se proposant lui-même pour être généralisé, mais en obligeant à la critique de la généralité antérieure par rapport à quoi il se singularise*"[33].

En d'autres termes, tout indique que c'est dans le caractère rebelle de la nature des choses que le savoir humain progresse. Le singulier comme l'imprévisible et l'inattendu sont donc, en réalité, des "*stimulants épistémologiques*" que la connaissance-reconnaissance ne doit pas écarter. Si tout semble, répondre aux critères d'une science admise, celle-ci déclinerait faute d'énigmes. [34]

Dans le domaine propre à l'Homme, au delà de leurs ressemblances, les formes d'existence humaine se distinguent nécessairement par les contingences de leur milieu. Avec ces différenciations inscrites dans l'ordre des choses, le local au sens d'un "*micro-imaginaire*" devient un objet pertinent. Sa compréhension du dedans présuppose une imprégnation par la culture du site. L'immersion doit être donc privilégiée sur la réduction à l'aide de concepts généraux plaqués. C'est la philosophie sur laquelle se construit la méthode des sites.

L'une des finalités de l'intuition sitologique : donner la priorité à une connaissance-reconnaissance du dedans. Le site y est à appréhender comme un ensemble de qualités humaines façonnées par une vision du monde. Autrement dit, le site peut s'interpréter comme une capacité qu'ont les agents à se repérer et même à s'adapter au changement. Ils changent ainsi avec le sens co-sélectionné par eux et le site dans son ensemble. Philippe d'Iribarne résume ces interactions de la façon suivante : "*Les humains vivent dans un univers de significations. Ils décodent sans cesse non seulement les mots de leurs congénères, mais leurs expressions, leurs postures, leurs actes de toute nature, leur donnent un sens. Et ils agissent de même en tenant compte du sens que vont prendre leurs actions. Or loin d'être universelle, cette signification est toujours liée à une sorte de langage particulier. Et la culture est avant tout langage, code. Elle fournit un référentiel permettant aux acteurs de donner un sens au monde où ils vivent et à leurs propres actions. Elle désigne, classe, repère, relie, met en ordre*"[35].

---

[33] Georges Canguilhem : "*Du singulier à la singularité en épistémologie biologique*" Études d'histoire et de philosophie des sciences Vrin 1968 - Paris cité p.218

[34] Dans sa recherche d'un statut universel la science recherche aveuglement des lois générales si bien qu'elle voit le *même* partout. Le singulier est, le plus souvent, minoré voire écarté sans le moindre examen. A ce sujet, Jacques Hamel écrit, à juste titre, "*la singularité compromet d'entrée de jeu l'explication scientifique*" qui se veut universelle voir "Quelques remarques sur la singularité en sciences exactes, en mathématiques et dans les sciences humaines" Diogène n°161 - Janvier-Mars 1993

[35] Philippe d'Iribarne : "*La logique de l'honneur. Gestion des entreprises et traditions nationales*" Seuil, 1989, Paris. Préface pour l'édition de poche, Coll. Points pV-VI, 1993

Un peu plus loin, ce même auteur dynamise son raisonnement sur les systèmes culturels en montrant que dans le changement de tout système social demeurent des "invariants". Comme nous le montrons dans plusieurs parties de notre recherche, il y a incontestablement une reproduction du site dans le changement.

Un site, dans sa dynamique, peut induire une infinité de nouvelles formes d'organisation, sans cesser de rester égal à lui-même. C'est ce qui fait que toute véritable modernité, ici synonyme d'un changement, prend naissance dans une tradition au sens de l'existant, l'étant. Et celui-ci ne disparaît jamais totalement. De plus, et comme le fait remarquer Philippe d'Iribarne : "*C'est en référence à des repères fondamentaux communément partagés que les réformateurs peuvent faire apparaître comme sensés les changements qu'ils préconisent à un niveau moins fondamental. Et ils contribuent ainsi à assurer la pérennité de ces repères fondamentaux*"[36].

Le mécanisme décrit montre bien que le site dans ses métamorphoses unifie la continuité et le changement, le passé et le présent et donne ainsi sens à l'ensemble des transformations dont il est le théâtre. Dans toute réalité, tout ce qui nous semble disparate, divers, épars... finit ainsi quelque part, par se rejoindre dans une unité fondamentale, et c'est le site. Dans chaque organisme social (ou biologique), les entités élémentaires interagissent et expriment la matrice de l'ensemble dans lequel elles sont incorporées. Pour accompagner ces complexités, il est nécessaire d'avoir une distance critique avec le cartésianisme qui a disjoint l'objet et le sujet, la science et la philosophie et par la suite, l'économie et la culture et pour finir il a effacé l'acteur au profit des structures. Quelle anti-culture ! C'est face à ce paradigme de simplification (disjonction et réduction) que, selon E. Morin, se dresse, aujourd'hui, une remise en cause en profondeur[37]. Dans cette nouvelle conjecture du savoir qui se dessine à la fin du XXème siècle, la complexité de ce que nous tentons de comprendre nous pousse vers, plus de prudence et de nuance. Cette "*épistémologie de la complexité*"[38] doit avoir comme horizon de rendre plus intelligible des phénomènes sans pour autant les isoler de leur ambiance (de leur site) et d'appauvrir ainsi, de fait, leur richesse. Face à ces dilemmes, il faut "*réduire sans détruire*". En ce sens, nous rejoignons les fameuses formules de B.Pascal sur les nécessaires relations entre les parties et le tout. "*Je tiens*, écrit ce Janséniste, *pour impossible de connaître les parties en tant que parties sans connaître le tout, mais je tiens pour non moins impossible la possibilité de connaître le tout sans connaître singulièrement les parties*". Il faut donc distinguer sans séparer. Ce sont ces genres de subtilités méthodologiques qu'il faut savoir fréquenter. Car comme le

---

[36] Ibid p.VII

[37] Edgar Morin : "*Introduction à la pensée complexe*" ESF - Éditeur Paris, Mars 1992 p.103 et suivantes

[38] Expression empruntée à E.Morin. Titre d'un paragraphe p.125-158... op. cit.

dit si bien Edgar Morin : "*Notre univers où toutes les choses sont séparées dans et par l'espace, est en même temps un univers où il n'y a pas de séparation*"[39]. Ces mises en garde transposées dans le programme de recherche des sites conduisent à ne jamais cloisonner *totalement les différents niveaux d'environnement* des acteurs. Des interactions complexes se produisent à tous les niveaux d'échelle individu-organisation-site-environnement global. Chaque entité, ici, est un environnement pour l'autre ainsi de suite. C'est entrelacé, c'est imbriqué. C'est un tissu organisé organisant ; prudence donc sur ce que nous voyons et d'où nous observons. Tout ceci dévoile au grand jour la pauvreté du "*standardisme*" notamment en économie politique. C'est cette même limite que tentent de faire reculer certaines théories économiques contemporaines (économie des organisations et des conventions, économie des réseaux, l'anthropo-économie du développement...). Face à de tels défis, l'approche "*sur site*" met en oeuvre un "*relativisme doux et interactif*". A chaque niveau d'organisation de la chaîne individu-site-environnement global, il existe des singularités qui sont des mondes possibles à part entière. La dynamique de ces singularités est porteuse d'une diversité qui impose à la pensée une adaptation perpétuelle. Cette contrainte fait, constamment, imploser l'uniforme et le certain. Dans la réalité des choses : "*plus c'est complexe*, écrit E.Morin, *plus c'est divers, plus il y a d'interactions, plus il y a d'aléas*"[40]. Ceci démontre toute la "débilité" du modèle uniforme si courant dans la pensée du développement. La découverte repose donc sur une vision ouverte des relations entre les croyances et les pratiques que l'on a pensé pouvoir isoler facilement. Autrement dit, l'Homme a tout tenté de connaître sauf lui-même ou comme l'écrit E.Morin : "*L'inconnu n'est pas seulement le monde extérieur, c'est surtout nous-mêmes*"[41]. La conséquence de ce grand déficit est une grande incertitude sur ce que nous faisons et nous pensons. Le sens de nos pratiques nous échappe. De nombreuses institutions (ou experts) font, d'ailleurs, du "développement" sans savoir pourquoi !

Les sites sont donc des entités complexes douées d'une dynamique adaptative. En ce sens, ils ne constituent pas des "*machines sociales*" à partir desquelles nous pourrions prévoir avec exactitude les effets des perturbations endogènes et exogènes. Certes, les sites reposent sur des normes qui assurent leur singularité et leur intégrité mais dans leur état de nature ils sont mouvants car ouverts sur leur monde extérieur. Ils développent ainsi des capacités d'adaptation face à l'aléa. Étant dans la nature des choses, le changement est déjà présent sous des formes diverses dans ce qui nous paraît être totalement une routine. Comme le montre aussi Georges Balandier dans son "***éloge***

[39] Ibid p.137.
[40] Ibid p.146
[41] Ibid p.146

du désordre"[42] le désordre est omniprésent et c'est lui qui motive le mouvement des systèmes sociaux et c'est aussi, face à lui, que se dressent les mythes. Ces derniers assurent le rôle de repères aux acteurs impliqués. Ils alimentent en sens les normes sociales du site, d'où l'utilité de rendre explicite les fils qui relient les différentes figures du site, de sa "*boîte noire*" jusqu'aux modèles d'action de ses acteurs. Cette nécessaire recomposition de l'architecture du contexte, malgré son caractère pertinent, est complètement évacuée par les "*sciences compartimentées*". Celles-ci, animées par le réductionnisme holiste ou individualiste ignorent le caractère enchevêtré du monde de tout système social. Les aspects d'un monde, les individus qui y évoluent, les normes collectives qui y ont cours, les manières dont les individus les restituent... tout ceci trouve des formes de cohérence dans le site. Pour l'acteur comme pour le chercheur, ce dernier est utile; Le site, un sujet ignoré mais bien réel. Il est toujours là et permet de penser des constellations d'éléments et de produire des solidarités de concepts.

Pour penser cette complexité, il est nécessaire de forger des "*macro-concepts*"[43]. Ils doivent être aussi des "*concepts nomades*"[44] donc adaptatifs. Sur cette plasticité intellectuelle devenue indispensable en cette fin de XXème siècle, E.Morin écrit : "*Les concepts voyagent et il vaut mieux qu'ils voyagent en sachant qu'ils voyagent. Il vaut mieux qu'ils ne voyagent pas clandestinement. Il est bon aussi qu'ils voyagent sans être détectés par les douaniers*"[45]. Cette souplesse qui est à la limite de la contradiction c'est ce dont a besoin l'approche de la complexité. Dans les univers mouvants de celle-ci, les sites, repères pour l'acteur et le chercheur, sont des "*croyances et des pratiques*" en perpétuelles recompositions dont il faut tenter de fixer les caractères sans les encercler, une bonne fois pour toutes, par des frontières rigides. Car le monde réel est divers, mouvant et infini. Dans ce vaste processus, "*on a besoin*, écrit E.Morin, *du dialogue permanent avec la découverte*"[46]. La découverte repose toujours sur une vision ouverte. C'est par la découverte que l'on se découvre. Et c'est en se découvrant que l'on découvre. Dans ces interactions, l'observateur est façonné-façonneur de tout ce qu'il pense, observe, fait, etc... Ce n'est que par l'effort de la distance-critique que l'on peut approcher ce que nous ne comprenons pas. Aller et visiter des sites humains par immersion, contacts et écoute. C'est s'approcher d'une plus grande vérité, celle du vécu, souvent rebelle aux modèles construits sans la moindre transcendance. Cette épistémologie de la prudence est dialogique. Elle est contemplation et

---

[42] G.Balandier : "*Le désordre : Éloge du mouvement* " Fayard, 1988, Paris. Voir notre commentaire paru dans la RCED Vol.XII, n°1, 1991, Ottawa

[43] Voir Edgar Morin op. Cit. P.97 et suivantes

[44] Expression empruntée d'un sous titre d'un ouvrage paru chez Seuil Coll. Ouverte : "D'une science à l'autre. Des concepts nomades" S/D d'Isabelle Stenger. Paris, 1987.

[45] E.Morin op. cit. p.154

[46] E.Morin : "*Introduction...*" op. cit. p.97

accompagnement. Ce qui est à l'opposé de la volonté de maîtrise, un délire jamais assouvi[47].

Tout ceci fait de la méthode des sites une démarche plurielle et flexible. Le site y est une entité "*interactionnelle*". En la rationalisant, la méthode fait du site un concept organisateur. Il ne l'est que jusqu'à un certain point. C'est dans cette perspective fuyante que notre démarche tente d'identifier les relations possibles entre les idéaux d'un lieu et les pratiques de ces acteurs. A l'intérieur de ce cadre interactif il devient possible de lire approximativement les parcours inattendus (pour la théorie ordinaire) des projets, ceux qu'imposent les développeurs. Ce dévoilement est double. C'est celui du site et celui du site de l'expert car le projet est sa projection. Cette conclusion met bien en évidence que les pratiques des uns et des autres sont, en réalité, des conceptions du monde, souvent implicites, et inconscientes. Le travail sur les convergences et les échanges inter-culturels devient à ce niveau incontournable. Dans les pratiques du changement de nombreuses limites découlent du fait que "*nos élites sont entraînées à ne pas écouter*"[48]. Ce handicap que l'on rencontre dans le management des entreprises européennes et américaines comme dans les pratiques du développement dans les pays du Sud peut être écarté à la condition d'un changement profond dans la manière de concevoir et d'aborder les réalités humaines et "techniques". Et c'est à quoi invite la méthode des sites dans la mesure où elle met au centre de son dispositif l'homme dans sa subjectivité, ses croyances et sa diversité.

---

[47] Adorno, lui-même, disciple des grands paradigmes qui pensent et s'arrêtent au *tout* (Marxisme - Hégélianisme) nous met en garde : "*La totalité est la non-vérité*". Cité plusieurs fois dans les ouvrages de E.Morin. Voir *Introduction*... op.cit. p.127

[48] Michel Crozier : "*L'entreprise à l'écoute. Apprendre le management post-industriel*". Seuil Coll. Points, 1994, Paris, p.128

"La réalité est dès lors autant dans le lien que dans la distinction entre le système ouvert et son environnement... Logiquement, le système ne peut être compris qu'en incluant en lui l'environnement qui lui est à la fois intime et étranger et fait partie de lui-même tout en lui étant extérieur"[49].

SECTION 2

L'ÉCONOMIE DES PRATIQUES LOCALES

[49] E.Morin : "*Introduction à la pensée complexe...*" op.cit.p.32

I - SYSTÈME COGNITIF, SITE ET "TRADITIONS REVISITÉES"

A - Cognition et dynamique des sites

C'est aussi à l'aide d'une explication "*par l'esprit*"[50] que l'analyse critique des pratiques du développement doit prendre en considération les phénomènes socio-cognitifs. Ceci est d'autant plus vrai que : "*Les économistes eux-mêmes voient dans le développement un concept fuyant, et (....) ont tendance à le rapporter à des conditions ou à des processus qui se trouvent dans le champ de la psychologie ou de la sociologie plutôt que de la science économique*"[51]

En conséquence, l'une des sciences humaines à laquelle l'économiste doit aussi s'intéresser est la psychologie. Étant une traduction des valeurs, les comportements humains font l'objet, aujourd'hui de plus en plus d'une "*science psychologique cognitive*". Celle-ci, par les développements qu'elle connaît actuellement en psychologie comme dans les sciences de gestion[52], est une révision des données et des acquis en la matière. L'intégration du "social" donc des normes et valeurs collectives dans la psychologie des comportements des individus (et des organisations) fait figure d'un nouveau programme scientifique de recherche. Comme l'écrit Jean Marc Monteil : "*Redéfinir ou catégoriser différemment des objets et des question considérées jusqu'alors comme bien établis constitue sans doute un moyen puissant pour stimuler de nouvelles recherches ou revitaliser un domaine d'étude*"[53]. C'est avec cet esprit que les psychologues sociaux contemporains fixent leur regard sur de nouveaux objets : l'encodage, l'organisation, le stockage, le rappel ou encore la reconnaissance de l'information sociale. L'ensemble de ces éléments constitue la problématique des

---

[50] Expression empruntée à J.E.Goldthorpe "The sociology of the third world" Londres et New York - Cambridge University Press 1977 p.3 cité par Messay Kebede "Des relations entre spirituel et matériel : les leçons du sous-développement Diogène" n°162 Avril-Juin 1993

[51] J.E.Goldthorpe ... op.cit. p.3 cité p.118

[52] L'influence de la psychologie et de la culture, par exemple, sur la consommation donc sur les mouvements des affaires au sein de la société industrielle et rationnelle est aujourd'hui reconnue par les gestionnaires. Mais, ce constat reste insuffisant tant que la théorie des influences culturelles n'est pas élaborée. En raison de l'absence d'une explication rationnelle (et même quantifiée), on a toujours tendance à ramener les "*résidus inexpliqués*" à la culture qui fonctionne aussi comme un concept "*poubelle*". Le dépassement de ces obstacles présuppose selon Bernard Dubois que la recherche dans les sciences de gestion et particulièrement en marketing puisse capitaliser et appliquer à leur propre domaine les résultats des autres sciences sociales (ethnologie, anthropologie, psychologie sociale...) en matière de cultures. L'auteur rappelle que ce même mouvement d'intégration interdisciplinaire est quelque peu freiné, retardé par le caractère encore brouillé de la définition de la culture. La pluralité des définitions traduit l'absence d'un consensus. Dans l'approche que B.Dubois fait des motivations profondes des agents économiques, ici, les consommateurs, il sélectionne la définition d'Edward Tylor, "*Primitive culture*" London Murray 1913. La culture au sens de Tylor : "*Ensemble complexe qui inclut les connaissances, les croyances, l'art, la loi, la morale, la coutume, et toutes les autres capacités et habitudes acquises par l'homme en tant que membre d'une société*" cité par B. Dubois : "Culture et marketing" *Revue Recherche, applications en marketing* Vol 2 n°1 1987 PUF p.47.

[53] J.M.Monteil "Soi et le contexte" Armand Colin - Paris 1993 p.11

processus et mécanismes cognitifs. Ces derniers sont au coeur des interactions entre les individus et l'organisation économique et sociale en général.

Dans la vie des organisations, l'étude des mécanismes de l'encodage et du stockage en mémoire est incontournable. Le déchiffrage des comportements individuels et collectifs renvoie au sens commun de leur contexte d'appartenance. C'est dans cette perspective que la notion de site est susceptible d'être enrichie par les apports des sciences cognitives. Cette possibilité est perceptible dans ce qu'écrit Jean Marc Monteil. En substance, il fait remarquer que "*Si la psychologie sociale doit participer à l'étude du système cognitif il s'agit d'un système socialement inséré. C'est pourquoi l'étude de la cognition humaine ne saurait se faire sans tenir compte des contenus et des lieux sur lesquels les processus cognitifs s'exercent et prennent place. Ces lieux n'étant pas des localisation au sens topologique, mais des espaces psychologiques à travers lesquels les individus font l'expérience de leurs insertions sociales dans la communauté humaine. Ainsi, par exemple, comparaison sociale, appartenances catégorielles, situations relatives interpersonnelles ou intergroupes, etc.. constituent autant de creusets possibles de ces expériences*"[54]. De cette façon, nous retrouvons le besoin qu'a la recherche psychologique particulièrement la psychologie cognitive d'avoir une démarche intégrationniste. A l'image de la méthode des sites que nous défendons, la science cognitive met en évidence l'importance des concepts qui unifie les éléments d'un contexte. Les "*espaces psychologiques*", les "*creusets possibles*"... dont parle Jean Marc Monteil sont des lieux de production de sens. En cela, ils répondent parfaitement aux exigences de la notion de site d'appartenance.

En effet, de par sa culture et son parcours, le site est une "*cognition collective*". Il est fait de croyances et de réalités partagées. Le site est un pont entre l'individu et le collectif. C'est la toile de fond de tout ce qui advient à ce qui vient. Si le site de référence des acteurs résulte d'une série d'interactions de parcours (micro-histoire du lieu, interactions entre les individus et leurs organisations, réactions et adaptation aux modifications de l'environnement global...), à son tour, il informe, affecte l'ensemble de son environnement humain et organisationnel. Dans ce processus d'influence, tout se passe comme si chaque site humain est omnubilé par sa propre reproduction. L'identité du lieu motive la reproduction à l'identique. Dans cette force vitale présente dans toutes les organisations humaines : "*l'esprit agit pour son compte*" selon la formule de Messay Kebede[55]. L'identité d'un site a toujours besoin d'être. C'est ce que l'économisme refuse de considérer. La vie des sites est irréductible au "*niveau de vie*". La vie n'est pas un niveau de vie.

---

[54] Jean Marc Monteil "Soi et le contexte" op. Cit. p.14

[55] Messay Kebede : "Des relations entre spirituel et matériel..." op. Cit. p.124

En réalité tout y est entrelacé. Il n'y a pas le moindre aspect qui ne soit relié aux autres. Le site est un tout intégré à l'intérieur duquel les interactions individuelles font système. L'individu et son (ou ses) site(s) d'appartenance sont mêlés de manière inextricable. Le site passe par les individus et inversement. Leurs faits et gestes expriment le *code tacite du site*. En d'autres termes, les individus sont des supports socio-biologiques de leurs sites d'appartenance. Ainsi, en changeant de partenaire, vous changez de monde, d'où la nécessité d'une approche flexible. Ces complexités montrent que le site est un code de l'interaction sociale. Il assure une régularité du processus interactionnel. Il fixe le sens des choses. En ce sens, il est une sorte de "*code secret et complexe*"[56]. Ainsi la notion de site en tant qu'entité cognitive est à rapprocher à ce qui fonctionne "*selon un code secret et complexe qui n'est écrit nulle part, connu de personne, mais compris par tous*"[57]. Le site fonctionne comme un "*marqueur*" des interactions comportementales. Il est "*contexte*", il donne sens aux faits et pratiques qui y ont cours. C'est une sorte de *macro-type-logique*. Autrement dit, le site produit de l'harmonie, une façon de créer de l'ordre dans le désordre inhérent à la condition humaine. Le site est un fin compositeur, en somme un "*modèle orchestral*"[58] qui recompose, en permanence, les comportements individuels et collectifs. Un site n'est donc pas un "*non lieu*", c'est un organisme vivant, une matrice sociale en perpétuelle structuration compte tenu des innombrables assauts d'interactions internes et externes qu'elle subit. Tout en étant en mouvement, elle produit du sens pour les acteurs qui s'y rattachent. Dans ce processus, l'individu ou l'acteur de manière générale est intimement lié à son site. Celui-ci est, à son tour, de par ses interactions avec l'environnement s'approprie et imprime les mutations qu'impose l'évolution induite par les chocs extérieurs. Cette chaîne de relations et de collusions "*acteur-site-environnement global*" dévoile le caractère enchevêtré des systèmes sociaux. Les filtres et les codes collectifs de sélection y sont innombrables. Tout ceci expliquent le caractère prioritaire que les théoriciens de la communication donnent au *sens* et au *contexte*. Ce faisant, ils se rendent compte de la variété des mondes des acteurs et de leurs singularités.[59]

Dans le monde social, les imbrications d'une pluralité de mondes, biotopes dans la terminologie de Edward T.Hall, n'empêchent pas que chaque monde possible ou site

---

[56] Expression empruntée à Edward Sapir cité par Yves Winkin : "La nouvelle communication" Bateson, Birdwhistell, Goffman, Hall, Jackson, Scheflen, Sigman, Watzlawick - Recueil de textes - Éditions du Seuil Coll. Points 1981 (273) p.77 et 82.

[57] Edward Sapir "*L'influence des modèles inconscients sur le comportement social*" (pp.35-48) in Anthropologie (présentation de C.Baudelot) Paris, Ed. Minuit 1967 (et Seuil Coll. Point 1971) cité par Edward T. Hall "Proxémique " p.191-221 in "La nouvelle communication " op.cit.

[58] Expression empruntée aux théoriciens de la communication : "La nouvelle communication..." op. cit. p.107

[59] A ce sujet, Edward T.Hall note que "*L'organisme et son biotope constituent un système unique et homogène à l'intérieur d'une série de systèmes plus vastes considérer l'un sans se référer à l'autre n'aurait aucun sens*" Proxémique op. Cit. p.200

ait ces propres particularités. Grégory Bateson le souligne bien aussi : "*Chaque code est différent et a ses propres implications ; nous ne changeons pas facilement de code*"[60]. Il est différent et évolutif. En effet, l'interaction humaine évolue et se structure, dans la durée, autour d'un certain nombre de valeurs et de règles que reflète le plus grand nombre de comportements possibles. Ce qui est inadéquat ou périmé est éliminé par la sélection qu'opèrent les sites sur eux-mêmes. Du point de vue de la *dynamique des sites*, il est utile de noter que leur gouvernance se fait à l'aide de *règles évolutives*. Les fonctions de ces dernières sont bien restituées par Paul Watzlawick, théoricien de la communication, lorsqu'il écrit : "*Il n'importe aucunement de savoir comment, quand, pourquoi et par qui l'une quelconque de ces règles hypothétiques fut introduite. Ce qui importe, c'est de voir que le système tourne comme s'il était contrôlé par de telles règles (ou régularités) et comme si toute violation d'une règle appelait certaines contre-mesures pour rétablir la stabilité du système. Plus le système est sain, plus vaste est le répertoire de règles, et plus les règles elles-mêmes apparaissent flexibles. Plus le système est malade, plus les règles en sont étouffantes et strictes*"[61]. Pour ce théoricien de la communication, un système devient pathologique lorsqu'il est incapable d'engendrer les règles nécessaires au changement de ses propres règles, celles qui sont en crise. Autrement dit, le système en question ne fait pas preuve d'une auto-régulation ouverte sur le changement. "*Un tel système,* écrit l'auteur, *s'engagera alors fatalement dans un genre de résolution des problèmes d'une vaine circularité, qu'on peut très bien appeler un jeu sans fin*"[62].

En somme, ce sur quoi nous devons insister en la matière est la capacité qu'ont les sites à changer. C'est cette capacité de changement qui assure leur survie dans l'évolution. Dans ces univers en évolution, les difficultés résident dans la manière d'approcher ce qui change et ce qui ne "change" pas dans un site ainsi que les relations entre les éléments du biotope en question. Variétés, singularités et interdépendances dynamiques constituent les qualificatifs de ces univers que nous découvrons. Habituées à des modèles uniformes et mécanistes, la pensée scientifique ordinaire en économie comme ailleurs, est désarmée face à ces univers complexes et souvent singuliers[63]. Elle

---

[60] G.Bateson : voir dernière partie de l'ouvrage sur "*La nouvelle communication* ... " Entretiens avec les grands auteurs de la communication p.285

[61] Paul Watzlawick : "Structure de la communication psychologique" in "La nouvelle..." op. Cit. pp.238-254

[62] P.Watzlawick op. cit. p251

[63] Le fait de mettre en évidence les relations existantes entre un individu et son site d'appartenance est un simple modèle de déchiffrage théorique. Cette purification est indicative. C'est un peu l'hypothèse forte au sens de K.Popper. Dans la réalité, il faut montrer tout d'abord qu'un site est un système ouvert sur l'environnement. En ce sens, il n'est pas une entité homogène. Il a une nature hybride. Ensuite, dans les faits, les individus peuvent opérer des recompositions de plusieurs sites à la fois. C'est même la règle et la situation des univers complexes. Comme l'écrit en 1890, le psychologue et philosophe William James : "*Un homme a autant de soi sociaux" qu'il y a de groupes distincts de personnes dont l'opinion lui importe*". William James - Principles of psychology New York Dover, 1950 ; 1re édition 1890 p294 cité par Yves Winkin Présentations de la "Nouvelle communication" op. cit. P96. C'est l'importance de l'opinion du site qui a, par la suite, amené Erving Goffman à identifier le stratagème de la "*figuration*" (face-work), c'est à dire : "*tout ce qu'entreprend une personne pour que ses réactions ne fassent perdre*

est habituée, sur le modèle classique de la démarche scientifique héritée du modèle cartésiano-newtonien, à extirper les éléments d'un milieu les uns après les autres sans prendre en considération leurs modes de relations et leur contexte global. Pourtant, les acteurs n'ont de relations avec le monde extérieur qu'à travers leur monde intérieur fait d'itinéraires individuels et collectifs particuliers. Et là, il n'y a pas de protocole standard en raison de la variété des sites. Le sens, les découpages et les repérages inter-acteurs diffèrent d'un site à un autre et subissent aussi des évolutions singulières. Ce qui donne lieu à une myriades (proliférations) de "*logiques situationnelles*" qu'il faut aborder avec prudence et un regard pluraliste : "*Ce qui est évident dans une culture*, écrit E.T.Hall, *peut à la limite être inexistant dans une autre*"[64]. C'est ainsi ce qui fait de la méthode des sites une méthode d'investigation contextuelle. Chaque site a son atmosphère, ses penchants, ses conventions, ses règles... C'est toujours l'architecture particulière d'une "*proximité*" ou d'un terroir social des sociologues des réseaux dont le poids sur les comportements est incontournable. L'analyse de contexte des théories de la communication montre bien les limites du réductionnisme en la matière et la nécessité de prendre en considération le procès global de toute interaction.

Et c'est au sein de ces "*complexités sociales*" que les systèmes de cognition organisent la cohésion et facilitent la communication de sens. Des pans entiers des tissus sociaux, au sein desquels nous découvrons "*les motivations motrices*" des acteurs, échappent donc totalement aux approches qui séparent l'économie avec le reste[65].

Dans leur mobile de reproduction, les organismes sociaux recomposent, en permanence, leurs modes cognitifs et le sens qu'ils donnent à ces univers, le passé est constamment recréé par les acteur pour mieux maîtriser le présent et déchiffrer le futur.

---

la face à personne (y compris elle-même)" Interaction ritual Essays on Face to face behavior" Garden city New York, Double day 1967. Traduction française : Les rites d'interaction, Ed Minuit 1974, p15 cité par Yves Winkin op. Cit. p95.

[64] E.T.Hall : "La proxémique..." op.cit. p220

[65] Pourtant l'expérience montre qu'une économie sans culture s'essouffle rapidement, se dégrade et tourne à vide. De plus l'économie séparée de la culture et de la morale, est vulgaire et aliénante. Avec un tel *penchant*, l'Occident, nous disent de nombreux auteurs occidentaux, n'a plus de culture. Il est envahi par une "techno-culture", des croyances productivistes et consumeristes du type "*Vous serez comme des Dieux*". Comme toujours le philosophe pluraliste Raimon Panikkar nous met en garde contre la parcellisation de la connaissance de notre monde. Il écrit, en substance, que : "*Malgré toutes les distinctions nécessaires l'homme est une unité et il ne peut être sauvé si on le divise en plusieurs morceaux... Le tout est distinct de/et antérieur à la somme de ses parties*". R.Panikkar Médecine et Religion - Interculture Vol XXVII n°4 Automne 1994. Cahier n°125 p.17. En somme, pour cet auteur, la spécialisation est handicapante et même dangereuse lorsqu'elle alimente l'extrapolation. On veut comprendre le tout en se contentant d'étudier la partie... des fragments ; et tout ceci s'élabore à l'intérieur d'une conception du monde arrogante qui se veut maîtresse du monde et de son évolution. Dans cette "culture" là, R.Panikkar revient à la charge et souligne son impérialisme et son incomplétude : "*penser*, écrit l'auteur, *c'est calculer. La science est calcul. Il faut découvrir le module quantitatif de toutes choses... Tout le reste n'est pas scientifique !*" (p15). En d'autres termes, l'ordinateur gouverne le monde l'homme a disparu ! Pourtant la résistance de la diversité du monde devrait, en toute logique, conduire à des regards mosaïques et pluriels et détruire le modèle unique appauvrissant.

Le site donne des "ailes", rassure et donne confiance à ses fidèles. Il émet un sens mobilisateur[66].

B - Les "cultures communes" : des sites qui se relisent

Ces systèmes de référence que nous appelons des sites, Étienne Leroy, spécialiste de l'anthropologie juridique, les désigne par la notion de "*cultures communes*"[67]. Ces dernières seraient, selon l'auteur, des valeurs partagées par le plus grand nombre. Ce qui, pour lui, les distingue "*des manières de faire des élites occidentalisées*"[68]. Les cultures communes sont donc une sorte de "*cultures populaires*" ambiantes.

Du point de vue de cet auteur, les acteurs créent constamment *de "nouvelles cultures communes"* qui sont, en réalité, de nouveaux systèmes de résolution des problèmes qui se posent localement et concrètement aux populations. C'est l'hypothèse du site expert. Les cultures communes sont "*des réponses circonstancielles et localisées à des situations de crises, supposées occasionnelles*[69]" Dans ces processus de régulation, l'organisation officielle (mimétique) des sociétés africaines ne représente qu'une infime partie des procédures utilisées par les acteurs des systèmes sociaux métis. Les dynamismes informelles le montrent amplement. Pire encore, dans leur moindre rouage, les modèles importés sont décodés et détournés conformément au sens implicite des pratiques locales. La résolution des crises ou ce qui est supposé l'être se fait autrement. Face aux transferts aveugles, il faut "*regarder les problèmes d'une autre façon*"[70], voir comme l'acteur voit !

Toutes les institutions et les pratiques du "*gros modèle de la modernité*" subissent une relecture de la part de ce que nous appelons les sites symboliques locaux. Ces derniers maintiennent à distance le programme de la "modernité transposée". Pour E. Leroy, c'est une volonté de "*domestication du Léviathan*"[71]. Chaque lieu a son "*way of life autochtone*" nous dit l'auteur. Le site se fraie donc son propre chemin au milieu d'innombrables interactions internes et externes (avec l'environnement global). Les sites

---

[66] Dans sa philosophie de l'Être, Martin Heidegger fait remarquer, à juste titre : "*Un peuple ne se fera un destin que si d'abord il se crée en lui-même une résonance, une possibilité de résonance pour ce destin, et s'il comprend sa tradition de façon créative*" Introduction à la métaphysique Ed Gallimard 1967 p.50

[67] Étienne Leroy : "Culture commune comme réponse à la crise de l'État et des économies en Afrique francophone" in "la culture, otage du développement ? " S/D de Gilbert Rist. L'harmattan IEADI 1994 pp.99-118

[68] Ibid p.99

[69] Ibid p.101

[70] Ibid p.101

[71] Ibid p.102

portent en eux-mêmes les valeurs et les expériences passées des populations concernées. Comme l'écrit, aussi, Emmanuel Dekadt "*Toutes les sociétés abordent leur environnement en cherchant à y mettre de l'ordre, à l'expliquer et à tenter de prédire ses régularités en fonction des expériences passées*"[72]. Il existe donc incontestablement une variété de conceptions implicites qui coordonnent les micro-ensembles sociaux auxquels nous avons affaire.

Ce sont de nouvelles identités qui servent de modes d'encadrement clanique ou supra-ethnique des populations. Les cultures au sens de E. Leroy standardisent les comportements et créent ainsi des sites de référence aux acteurs. Ces nouveaux sites (par nature hybrides) façonnent les comportement individuels et collectifs. Ils y jouent le rôle des habitus au sens de Bourdieu. En définitive, ces inventions du social sont une manière qu'ont les terrains de résoudre les tensions entre les "*cultures natives*"[73] et le macro-modèle transposé dans sa culture, sa langue, ses normes, ses technologies etc... Comme nous le montrons dans notre approche des dynamiques économiques informelles, ces recompositions socio-culturelles servent de repères pour les acteurs des micro-économies informelles. A ce sujet, E. Leroy écrit aussi : "*Certaines de ces normes organisent l'échange au sein de l'économie dite "informelle", laquelle apparaît alors autrement mieux "structurée qu'on ne le pense généralement*"[74].

Ces logiques de réseaux reposent sur des systèmes néo-réciprocitaires et sur des fragments des logiques de marché. Ces métissages échappent donc au modèle standard de l'économie et de la société modernes tel que nous voulons le projeter sur les terrains. Ces derniers sont surpeuplés de phénomènes socio-économiques indéchiffrables avec les catégories de la théorie économique du développement. Cette ignorance découle, en partie, du caractère quasi-religieux de nos croyances scientifiques que nous voulons vraies en tout lieu et en tout temps. De ce fait, les micro-systèmes hybrides sont des innovations sociales clandestines qui échappent à notre paradigme économique et social ordinaire. Leurs singularités restent invisibles pour un modèle qui se veut unique. Or comme le montre E. Leroy les cultures communes qui sont au coeur de ces processus d'adaptation et d'évolution sont originales diverses et évolutives[75].

---

[72] E.Dekadt : "L'enjeu culturel : les contraintes et les chances de la santé dans un contexte internationale" pp.149-173 in "La culture otage... op. Cit. p.152

[73] Expression empruntée à E. Leroy op. Cit. p108

[74] E. Leroy op. Cit. P.108 Cette remarque de E. Leroy ainsi que nos propres travaux sur les micro-économies informelles nous suggèrent que l'informel n'est pas l'Abbé Pierre du Tiers-Monde. Au contraire, il est structuré et porteur de dynamismes authentiques. C'est le secteur formel qui, en réalité, ne gagne pas sa vie. Il est, en dernière instance, financé et soutenu par les ressources naturelles, les crédits et l'aide internationale.

[75] Preben Kaarsholm montre aussi que les cultures sont des systèmes dynamiques et complexes. En effet, leurs contenus comme leurs fonctions se modifient, se manipulent. Ce sont des entités de synthèse entre le passé et le devenir des organisations humaines. Elles filtrent ainsi le dedans et le dehors. A ce sujet, P. Kaarsholm écrit que "*les traditions sont elles-mêmes le produit de l'histoire du développement, leurs contenus et leurs fonctions ont été modifiés, manipulés ou réinventés au travers d'une suite de confrontations antérieures et notamment celles qui sont*

Tout indique donc que face aux destructions de la "*modernité transposée*" il y a un processus permanent de récréation culturelle. Ce qu'elle détruit se recompose pour former de nouvelles entités plurielles qui viennent combler le vide que le développement laisse derrière lui après son passage. C'est dans cette "*tragédie du progrès*" *que "la modernisation fait surgir de nouvelles complexités et de nouvelles hiérarchies qui viennent combler le vide qu'elle a créé dans les structures traditionnelles*"[76]. Face à un système envahissant, les sites culturels locaux refusent d'être totalement exterminés. Chaque destruction entraîne donc une nouvelle recomposition originale et ainsi de suite. "*Les rencontres entre cultures*, note Edgar Morin, *créent de la nouvelle diversité*"[77]. Les chocs créent en conséquence de nouvelles entités que Étienne Leroy a désigné par "*cultures communes*". Cette production de sites dénote que nous avons affaire à des univers adaptatifs donc sélectifs. Les sites sont experts en la matière puisqu'ils ont tendance à sélectionner les valeurs et les normes du dedans et du dehors sur la base de la recherche d'une efficacité locale. Celle-ci varie avec les contextes. Compte tenu de l'immense diversité des sites et de leurs situations, ces processus sont imprévisibles pour une théorie qui se voudrait générale, unique et précise dans ses moindres détails. Le grand pari, conclut E. Leroy : "*est de faire confiance en ces cultures communes pour que puissent émerger les acteurs, les valeurs et les normes d'échange nécessaires à l'Afrique de demain*"[78].

En somme, nous avons affaire à un processus indéterminé. Ce que les économistes autrichiens appellent un processus de découverte. Ici les cultures sont des "*lectures innovantes*" Elles se métissent. En cela, les cultures et leurs économies avec sont des processus riches d'interactions et aléatoires. C'est pour toutes ces raisons que les relations Nord-Sud doivent évoluer vers un "*pluralisme culturel raisonné*" pour

---

liées à l'histoire de la colonisation". Preben Kaarsholm "Le développement de la culture et les contradictions de la modernisation dans le Tiers-Monde : le cas du Zimbabwe p.21 in "La culture otage... " op; cit. pp.119-148. Rejoignant les notions de site et de cultures communes, cet auteur note que la culture est ***un "système hégémonique dynamique"*** (expression p.121). La culture est un processus hétérogène, instable donc mouvant. Il est fait d'harmonie, de conflits et de lutte-positionnement des acteurs les uns par rapport aux autres. L'apport de l'analyse culturelle réside dans le fait qu'elle cherche à interpréter les dynamismes sociétales du dedans en décloisonnant les disciplines classiques. Dans une telle perspective, les manifestations des systèmes culturels doivent être saisies comme des "*textes*" imbriqués en mouvement.

[76] Preben Kaarsholm : "Le développement de la culture et les contradictions de la modernisation dans le Tiers-Monde : le cas du Zimbabwe" pp.119-148 in "*La culture otage*... p.123

[77] Edgar Morin Pour une politique de civilisation Europe 99 - Projet de civilisation 14 juin 1995 - Maison Grenelle p.5. Ces processus d'invention du social ne se rencontrent pas uniquement au plan des cultures, ils se produisent aussi dans le domaine du Droit et des institutions. De façon générale, les acteurs, face au flou ces législations voire au "vide juridique" de certaines situations, expérimentent leurs approches et la tirent, le plus souvent, des solutions informelles qui conviennent aux problèmes qui se posent. Ces "cultures juridiques communes" sont le produit d'un tâtonnement? Voir notre commentaire de l'ouvrage de J.C.Delaunay : "Service, cultures mondialisation. Les services juridiques dans les relations économiques euro-arabes" Ed. De Boeck Wesmael S.A., 1994 - Bruxelles. Cahiers Lillois d'Économie et de Sociologie. n°25 - 1er semestre 1995. Commentaire de l'ouvrage de J.C.Delaunay

[78] E. Leroy : "La culture commune comme réponse..." op. cit. p. 116

mieux redéfinir le progrès économique et social dans un sens multiple et pour mieux engranger les apports de toutes les civilisations et cela dans chaque coin de la planète.

II - INCURSIONS SITOLOGIQUES DANS LES THÉORIES DU DÉVELOPPEMENT LOCAL : VERS UNE NOUVELLE ÉCONOMIE DU TERRITOIRE (NET)

A - Site et territoire

Nous avions eu déjà l'occasion de souligner qu'un site symbolique est, à la fois, un espace physique et une conception du monde. L'éco-système, l'usage de la terre, l'architecture, les techniques et les savoir-faire etc constituent des exemples d'entités qui se manifestent dans l'espace physique d'un site donné. Malgré leur caractère épars, les aspects matériels et visibles d'un site portent tous les marques culturelles et coutumières du site. Ce dernier structure toujours son espace physique en fonction de ses propres impératifs où se mêlent, de manière inextricable, les pratiques économiques, la culture et le parcours du lieu. Bernard Pecqueur, spécialiste du développement local, disait, à sa façon, dans chaque territoire il y a un "*espace vécu*"[79]. Cette nouvelle définition du territoire que propose B. Pecqueur converge totalement vers celle que nous émettons sur le site. En effet, le territoire dont il est maintenant question est : "*Un espace identitaire au sein duquel un acteur entretient des relations spécifiques avec un ou plusieurs acteurs*"[80]. Nous constatons donc ici que B. Pecqueur enrichit son approche classique du développement local en introduisant de nouvelles dimensions (culture, identité, normes, conventions etc) qui vont toutes dans la direction de nos conclusions. Dans cette perspective, le territoire apparaît, avant toute chose, comme un lieu social de coordination et d'adaptation inter-individuel. C'est exactement l'une des fonctions primordiales d'un site d'appartenance. B. Pecqueur, désigne, en effet, le territoire comme : "*un espace d'intelligibilité des acteurs*"[81]. Et il précise sa pensée, un peu plus loin, de la manière suivante : "*En d'autres termes, le territoire est sans doute largement ce qui rassemble des acteurs par une faible distance géographique, mais il est aussi l'ensemble au sein duquel chaque acteur se reconnaît et peut avoir un*

---

[79] Bernard Pecqueur : "*Rationalité et territoire*" Texte d'une conférence. Université de Grenoble 2 (I.R.E.P.D.), expression empruntée p. 2, 1995

[80] Ibid p. 5

[81] B. Pecqueur : "Rationalité..." op. cit. p.6

sentiment d'appartenance à partager avec d'autres (famille, clan, vallée, milieu professionnel, espace d'habitudes et de rites communs etc.)"[82].

En définitive, la manipulation des définitions de Pecqueur sous plusieurs angles confirme la puissance hypothétique de la notion de site symbolique. Le sens que nous donnons à ce dernier dans notre problématique est bien celui d'un "*espace-repère*". C'est toujours avec cette idée que nous avons abordé les différents cas empiriques de notre programme de recherche. Les expériences décrites montrent à chaque fois que c'est à l'intérieur de cet espace dynamique que les acteurs agissent et cherchent constamment à se positionner à l'aide de normes et de stratégies tâtonnantes. Comme l'indique B. Pecqueur, les acteurs sont en recherche permanente (*searching*). Et à l'auteur d'ajouter : "*L'intelligibilité du "lieu" sera d'autant plus rapide que l'espace des possibilités sera réduit et donc le nombre d'hypothèses à tester*"[83] .

Ce n'est que de l'intérieur que le chercheur peut concevoir ou tout juste approcher la diversité et les spécificités des trajectoires possibles des acteurs et de leurs sites dans leur ensemble. Pour ce faire, comme le montrent déjà nos conclusions sur les pratiques des O.N.G.; la proximité et l'immersion lui sont indispensables. Ce que les anglo-saxons désignent par "*learning by contacting*". C'est aussi cet apprentissage par l'écoute qui est au centre de la pédagogie de l'accompagnement que nous défendons dans les divers textes de notre recherche.

En effet, un site est identité, proximité, localité, voire complicité. En ce sens, il est subtilité. Il faut donc s'en imprégner pour mieux le connaître de l'intérieur. Chaque site a sa culture ambiante dont il faut identifier les traits dominants. Cet impératif de notre méthode rappelle la fameuse atmosphère marshalienne : "*Les secrets de l'industrie sont dans l'air que l'on respire*"[84] . Tout se passe comme si chaque site a une âme qui lui est particulière[85] . Elle ne se laisse pas capturer par nos modèles. Elle

---

[82] Ibid p.6

[83] Ibid p.6

[84] Alfred Marshall cité par B. Pecqueur op. cit. p.6

[85] Examinant la relation identité-stratégie en matière de management des entreprises, Alain Etchegoyen, auteur de l'ouvrage "Les entreprises ont-elles une âme ?" (Ed. François Bourin 1990 p.292), développe l'idée que toute entreprise a une "âme" et elle est toujours singulière. En somme, il s'agit bien d'une démonstration proche de celle de la méthode des sites puisque l'auteur écrit : "*Au delà de ce que la mode appelle la "culture d'entreprise", il est clair que chaque entreprise développe un ensemble de caractéristiques qui la rendent spécifique, stable et cohérente*" (p. 73). Le coeur de cet ensemble, comme le suggère la notion de site symbolique, est constitué par un système de représentations. C'est à travers lui que les acteurs vont adhérer et faire évoluer l'organisation. Le dévoilement de cette identité, de ces repères socio-symboliques, est essentiel puisqu'"*En fait*, écrit notre philosophe d'entreprise, *les outils à retenir pour gérer l'identité dépendent...de cette identité*" (p.74). La validité de la méthode des sites apparaît donc nettement dans cette démarche managériale. Par ailleurs, et toujours dans la direction de cette convergence, Alain Etchegoyen nous décrit l'expérience de la société anonyme des eaux minérales d'Evian. Il y note les relations inextricables existantes entre l'histoire de cette entreprise, son image de marque, sa culture, ses stratégies, son environnement natif etc. La teneur sitologique de ses propos est effective quand il écrit : "*Evian est un*

est au fin fond de ce que nous avons désigné par la notion de "*boîte noire*"[86] . Le site, c'est comme une religion, c'est une entité imaginaire qui relie les individus entre eux. Tout en échappant à nos efforts de conceptualisation, le site produit du sens pour l'action des individus dans le monde factuel et matériel. Il est croyance et "système-expert", à la fois. Il emmagasine l'Être du lieu, sa mémoire, donc son expérience et ses savoirs sociaux. Tout ceci constitue une espèce de programme codé que le site transmet aux acteurs qu'il façonne[87] . C'est à partir de ces acquis que les acteurs sont des "*problèm-solvers*". En d'autres termes, le site est, à la fois, "boîte noire" et "boîte à outils" de l'acteur. Cette boussole "*symbolique et pratique*" lui permet de se repérer dans la vie, de définir et de résoudre *ses problèmes* , et enfin de se coordonner avec le monde extérieur (ses proches et l'environnement global).

Dans le sillage de ces précisions conceptuelles, remarquons que c'est dans une note qu'apparaît nettement la convergence entre la méthode des sites et la nouvelle économie du territoire de B. Pecqueur. En effet, ce dernier écrit en substance : "*D'une façon très générale et sans connotation géographique, T. Schelling (1960) traite de cette notion de lieu à partir du principe du point focal (focal point). Celui-ci permet aux individus de sélectionner une décision ou un comportement dans une schématisation où il existe plusieurs décisions ou comportements d'efficacité égale. Dans la plupart des cas, le point focal tranche la décision sur un critère culturel*"[88].

---

lieu et c'est une marque. Le lieu est dans la marque et marque la marque..." (p.46). Un peu plus loin, il continue de valider les principes de notre méthode lorsqu'il note qu'"*il n'existe pas de recettes définies : l'identité de l'entreprise contribue à définir sa stratégie tant elle détermine la capacité de production et les comportements des acteurs*" (p.47). L'absence de modèle unique suppose donc l'immersion pour mieux connaître les singularités du site : écouter et y vivre dans la durée et la profondeur ; veiller que la séquence soit toujours ainsi : *valeurs---->objectifs-----> outils* mais non l'inverse. Un outil non adapté est destructeur d'éthique et d'efficacité. Les sites, comme nous l'avons maintes fois montré, développent des "*inerties*", contre les changements qui veulent s'opérer sans leur consentement. Les habitudes neutralisent les méga-projets mal adaptés. En conséquence, l'âme d'une chose est, selon l'auteur, incontournable. Le site est donc le principe qui fait agir. L'"âme" au sens d'Alain Etchegoyen, c'est ce que nous appelons aussi dans notre terminologie les "*moteurs symboliques*" qui font mouvoir un système ou une organisation. "*Sans trancher encore entre les concepts, la culture de l'entreprise, son principe, c'est son âme. C'est ce qui la fait être ce qu'elle est, ce qui la fait agir, cet irréductible qui fait qu'elle reste singulière par delà les modélisations* (p.119). Le site de croyances d'une organisation est une entité, à la fois, singulière et dynamique. Le site motive et transforme l'organisation et se transforme sans cesse. La première nourriture de son dynamisme sont les mythes, les croyances, les valeurs et les motivations des acteurs. En somme, tout ceci montre que la philosophie, celles des identités ("âmes") que développe Alain Etchegoyen, permet d'identifier le "*point fixe*" des organisations humaines. Elle aide à penser la totalité et les mécanismes essentiels d'une situation.

[86] Voir chapitre sur la méthode des sites

[87] Ces micro-conditionnements sont bien réels. Ils le sont au point que nous sommes tentés de dire même si le site n'existait pas, il faudrait l'inventer. C'est au moins une fiction utile pour le chercheur comme pour l'acteur.

[88] B. Pecqueur "La rationalité et le territoire" op. cit. note 8 p.11

B - Site, territoire et principe de diversité

Les recherches menées sur le "développement local" dans les pays industrialisés comme dans les pays dits en voie de développement[89] confirment le principe de la méthode des sites qui dit que chaque site est singulier. En effet, les configurations des districts industriels, des territoires ou des sites présentent une variété quasi-infinie. Il n'y a pas de forme typique donc unique. Ça varie d'un site à l'autre y compris à l'intérieur du monde industriel qui, de l'extérieur, nous paraît uniforme. Or, de par la diversité de cultures et d'histoires, les sites, qui sont au coeur des ces dynamiques économiques locales, intègrent toujours des facteurs d'ambiance qui leur sont spécifiques. C'est à partir d'eux que se dessinent les trajectoires des milieux. Dans ces derniers, les micro-identités, les habitudes locales, les réseaux, les micro-entreprises, les relations non marchandes... jouent un rôle essentiel.

La prise en compte de ces facteurs de nature qualitative a été le fait des théoriciens des "*systèmes productifs localisés*" (C. Courlet, B. Pecqueur, J.C. Perrin, B. Planque etc... ainsi que les théoriciens de la "*troisième Italie*"). Contrairement, aux "*industrialisations greffées et truquées*", les dynamiques industrielles décrites par ce courant de pensée ont un caractère spontané, diffus et local. Ces micro-dynamismes industriels régionaux épousent les configurations culturelles et historiques des sites où ils se développent. Dans ces espaces, survivent des traditions industrielles qui sont généralement à la base du développement des tissus de micro-entreprises flexibles. Ces dernières, avec leurs cultures et leurs histoires et les macro-contingences du site, s'ajustent avec le dynamisme des grandes entreprises si celles-ci opèrent dans la contrée. Ces systèmes productifs localisés tirent leur énergie des traditions du site, donc des "*cultures partagées*". Compte tenu de la variété et des métamorphoses de ces dernières, il n'y a pas un seul et unique modèle de trajectoire. Cette diversité résulte des mélanges qui se font entre la micro-histoire du lieu, sa culture, ses savoir-faire, les incitations du marché et des techniques etc. Avec ceci, nous entrons dans la diversité des mondes possibles, donc, dans des logiques composites.

Le principe de diversité qui est en jeu est confirmé aussi par de nombreuses études géographiques. Les géographes sont forts en avance dans la conjecture en question. A titre d'exemples, Jean Pierre Houssel, géographe, met en évidence la forte variété des phénomènes d'industrialisation[90]. L'industrialisation épouse les

---

[89] voir par exemple "Dynamique des activités et évolution des territoires" (en hommage au Professeur Pierre Mifsud). Textes réunis par Bernard Boureille et Bernard Guesnier - Université Saint-Etienne/ ADICUEER 1994

[90] Jean Pierre Houssel : "*L'industrialisation spontanée dans les régions périphériques du Nord et du Sud*". Problèmes économiques n°2257 - Janvier 1992. Article repris de la revue *Histoires de développement* - Octobre 1991

caractéristiques des terrains "autochtones". L'auteur écrit "en substance : "*La spécificité des milieux périphériques impose à l'industrie des caractéristiques particulières*"[91].

J.P.Houssel fait ce constat non seulement pour les pays du Sud mais aussi pour les pays de développement ancien (PDA). Son raisonnement s'appuie essentiellement sur trois expériences : l'Italie du milieu, Taiwan et la Tunisie. Cette approche par les spécificités locales permet d'opérer des distinctions à l'intérieur des pays et de faire apparaître les différences régionales : vieilles régions industrielles, localités dominées par une grande industrie dynamique, les régions d'industrialisation récente et celles qui appartiennent encore au monde rural. Chaque lieu a sa manière de s'ouvrir et de lire le phénomène industriel. A ce sujet, l'auteur écrit : "*Quand le milieu rural s'ouvre, il est porteur d'une foisonnement et d'un dynamisme inattendus, alors que les apports en provenance des régions industrialisées sont fragiles et limités*".

De même, il n'y a pas un modèle unique pour les technopoles, les villes qui organisent leur développement autour de la recherche et des technologies les plus avancées. L'Europe des "technopoles" présente une grande diversité d'expériences si bien que leurs formes d'évolution[92] ne seront jamais totalement identiques.

En somme, tel un organisme biologique, les phénomènes d'industrialisation suivent des phases de jeunesse, de maturité et de déclin. En reprenant les particularités de chaque site, ils s'étendent, se déplacent et font des sauts à la recherche des lieux qui motivent leurs dynamismes[93]. Tout ceci donne à l'industrialisation des tournures diverses dans le temps et dans l'espace. Elle porte ainsi les marques des sites qu'elle traverse et façonne. C'est cette richesse des tissus des sites (ou milieux) qui les rend réducteurs d'incertitude et stabilisateurs de phénomènes économiques. Face à cela , la logique du marché paraît, à elle seule, trop pauvre et source de désordre par manque de diversité.

C - Site et territoire : au départ l'imaginaire

Les ouvertures dont fait preuve la théorie du développement local, au delà même de l'économie spatiale, questionnent l'ensemble de la théorie économique standard. La

---

[91] Ibid p.17

[92] Christian Lemaignan et Manuel Ceva. "Technopoles : les critéres de la réussite" Problèmes économiques n°2269 - Avril 1992

[93] Phénomène que les spécialistes des systèmes productifs localisés ont opportunément appelé le "*déménagement du territoire*" voir *Industrie, territoires et politiques publiques* sous la direction de Claude Courlet et Bernard Soulage. L'harmattan - Logiques économiques 1994

remise en cause de cette dernière par les économistes des conventions a amené B.Pecqueur à aborder le problème de la justification des stratégies des acteurs. Notant que les systèmes productifs localisés reposent sur des micro-histoire et des cultures communes aux acteurs, l'auteur adopte, en conséquence, la thèse de la diversité des logiques et des trajectoires des systèmes et des organisations économiques. Confiance, réciprocité et marché s'y combinent de manière diverse et inextricable. Ce sont des pluralités intégrées de formes de coordination. Les sites y expriment leurs singularités puisque "*les décisions et les comportements d'acteurs*, écrit B.Pecqueur, *semblent influencés par le cadre de proximité où se trouve l'acteur*"[94]. C'est ce constat du poids des sites sur les choix des individus qui l'amène à adopter les principales conclusions de l'économiste des conventions Laurent Thévenot. Comme nous l'avons déjà souligné dans divers passage de notre recherche, cet auteur soutient l'idée de la pluralité des mondes possibles et par voie de conséquence celle des épreuves de réalité. Il y a autant d'impératifs que de mondes possibles ou de sites. Et ceux-ci sont imbriqués les uns aux autres tout en étant singulier. C'est d'ailleurs ces variétés et à l'intérieur les singularités de chaque lieu qui sont mises en évidence par les approches de la nouvelle économie du territoire. Les sites y sont des lieux de culture de coordination multiple et d'apprentissage. Les sites produisent des "*atmosphères*". Dans ses travaux de jeunesse A.Marshall notait que "*Lorsque de grandes masses d'hommes dans la même localité sont engagées dans des tâches similaires, il est constaté que par l'association de l'un et l'autre, ils éduquent l'un et l'autre. Pour utiliser un langage que les travailleurs utilisent eux-mêmes la compétence (ou le savoir-faire) requis dans leur travail est dans l'air et les enfants la respirent en grandissant*"[95].

Les phénomènes d'organisation économique sont, selon C.Courlet, largement le produit d'une "*inscription socio-territoriale*"[96].

En rendant compte des travaux de l'École italienne du district industriel (Bagnasco, Brusco, Garofoli, Fuà et Zacchia, Trigilia) C.Courlet met en évidence le rôle moteur que joue la culture locale dans la structuration et le dynamisme économique d'un territoire.

Dans notre grille de lecture, les sites motivent, donnent sens et régulent les comportements des acteurs. Pour l'école de la troisième Italie, C.Courlet écrit : "*Ce système de valeurs permet de circonscrire les conflits d'intérêts à l'intérieur d'un*

---

[94] B.Pecqueur : "Rationalité et territoire" op. cit. p11

[95] A.Marshall cité par Claude Courlet "*Les systèmes productifs localisés, de quoi parle-t-on ?* "p.15 *in Industrie, territoires...* op.cit. p.13-28

[96] Ibid expression p.15

complexe de population locale"[97]. Toutes les fonctions de cohésion et d'orientation sociales du site que nous mettons en avant apparaissent clairement dans la démarche des économistes de la nouvelle économie du territoire.

En fin de compte, ce que nous appelons la nouvelle économie du territoire valorise les traditions adaptatives d'un lieu, les proximités culturelles et géographiques et met en évidence l'importance des relations non directement marchandes dans les processus économiques locaux. De ce fait, concrètement, les dynamiques des systèmes productifs localisées sont travaillées par des processus d'hybridation. En étant ainsi, leurs caractéristiques intrinsèques échappent au modèle standard. A sa manière, B.Pecqueur verra dans l'ensemble de ces interactions une limitation de fait de la logique économique pure : les terrains rendent *la "concurrence acceptable ou praticable"*[98] en y imprimant leurs propres spécificités. Cette économie de la variété, lorsqu'elle peut s'exercer, donne lieu à des systèmes économiques hétérogènes, diffus et flexibles. Chez les théoriciens du local, la proximité est à la fois spatiale et socio-culturelle. Elle se construit autour d'un sens, d'un héritage, d'une mémoire d'un système de valeurs. Autrement dit, les acteurs interagissent concrètement *"à partir d'un certain lieu"*[99] fait d'histoires, de valeurs, de règles, etc. Le territoire, comme le suggère la notion de site, n'est pas une simple somme d'acteurs optimisateurs mais plus qu'une somme. *"Il est "organisation"* nous dit B.Pecqueur[100].

Dans le cadre de la nouvelle économie du territoire, ce dernier doit être pensé comme une organisation complexe en mouvement. Il est économie, espace, histoire, culture... en même temps. C'est un tout singulier, intégrateur, ouvert et évolutif[101]. Ce qui induit incontestablement recomposition, adaptation et rééquilibrage des comportements individuels et collectifs. Dans ces innombrables interactions, les agents font preuve : *"d'une rationalité plurielle, interactive et adaptative"*. Dans ces univers

---

[97] C.Courlet op.cit. p.

[98] B.Pecqueur op. Cit. p.13-14

[99] N.Elias (1939) : "*La société des individus*" Réédition de 1992 - Fayard - Paris - Expression citée par B.Pecqueur p.20

[100] B.Pecqueur op. cit. p.16

[101] Tout ceci nous introduit dans la pensée de la complexité qui tente de répondre à quoi les anciens paradigmes mécanistes et linéaires n'ont pas de réponse. Edgar Morin est un des auteurs qui sont allés le plus loin possible dans la façon d'aborder la complexité des systèmes organisés sociaux et biologiques. Dans un de ses ouvrages intitulé "*Introduction à la pensée complexe*" ESF éditeur - Paris - Mars 1992, nous retiendrons le passage suivant :"*en même temps que le système auto-organisateur se détache de l'environnement et s'en distingue, de par son autonomie et son individualité, il se lie d'autant plus à lui par l'accroissement de l'ouverture et de l'échange qui accompagnent tout progrès de complexité ! il est auto-éco-organisateur. Alors que le système clos n'a guère d'individualité, pas d'échanges avec l'extérieur, et est en très pauvres relations avec l'environnement, le système auto-éco-organisateur a son individualité, elle-même liée à de très riches, donc dépendantes, relations avec l'environnement. Plus autonome, il est moins isolé. Il a besoin d'aliments, de matière/énergie, mais aussi d'information, d'ordre (Schödinger). L'environnement est du coup à l'intérieur de lui et il joue un rôle éco-organisateur. Le système auto-éco-organisateur peut donc se suffire à lui-même, il ne peut être logique totalement qu'en introduisant, en lui, l'environnement étranger. Il ne peut s'achever, se clore, s'auto-suffire*" p.46

complexes les acteurs tendent constamment à se repérer à partir des contingences de leur site d'appartenance. C'est à la fois un ancrage territorial symbolique et organisationnel.

L'ancrage ne doit pas nous amener à penser que nous avons affaire à des systèmes figés, Recréé constamment par les acteurs, le site est en permanence en mouvement. A travers les contingences et les perturbations de l'environnement, les acteurs retissent et profilent le site à partir duquel ils agissent ainsi de suite. Ces dynamiques de recompositions ne conduisent pas seulement à la remise en cause du modèle standard de la rationalité économique mais aussi à celui de la rationalité limitée de Herbert Simon. Pour de nombreux acteurs, la rationalité limitée fait figure d'une "*rationalité sous-optimale*" : Autrement dit, "*Les agents*, écrit B.Pecqueur, *seraient limités par une sorte de myopie ou par une carence d'informations (gratuites). La rationalité limitée serait une sorte de "second best" (si tant est qu'il en existe un) de la rationalité substantielle, elle ne s'en distinguerait pas vraiment*"[102]. Afin de dépasser ces limites, B. Pecqueur préconise une conception dynamique et plurielle de la rationalité. Ce qui l'amène à adopter l'hypothèse de la "*rationalité adaptative et sélective*" de J.G.March[103]. De par la pluralité des épreuves de réalité au sens de L.Thévenot, la rationalité, dans les faits, est hybride. En d'autres termes, les comportements individuels et collectifs ont de causes multiples et répondent à divers objectifs. Ces tensions s'accompagnent d'adaptation, de recompositions, etc. Le temps, l'espace et les cultures s'imbriquent et évoluent en interaction dans les représentations et les agents.

C'est dans ces univers en mouvement que les acteurs, tout en étant soumis au poids de leur site, en conjecturent l'évolution en interaction avec l'environnement global. De cette masse d'interactions naissent des logiques singulières et une pluralité d'avenirs possibles. Les recombinaisons adaptatives conduisent à des métamorphoses sitologiques (valeurs, normes, conduites). En d'autres termes à de nouveaux sites plus ou moins hybrides. Cette hybridation rappelle l'ancien sans que ça soit une copie exacte. Pour se stabiliser dans un univers constamment en mouvement, les acteurs recréent donc des sites-repères.

Le site est donc un construit social. B.Pecqueur restitue ce caractère de la façon suivante : "*Ce territoire n'existe pas, exante. Il est construit dans l'échange et la coordination dont il est en même temps matrice. Objet de construction, sa*

---

[102] B.Pecqueur "*Rationalité...*" op. cit. p.19

[103] J.G.March : "*Bounded Rationality, ambiguity and the engineering of choice*" in the Bell Journal of Economics Vol. 9, n°2, cit. p.19

configuration, sa robustesse, ses "performances" vont être bien sûr différentes et évolutives"[104].

C'est donc avec le temps que les acteurs opèrent leurs adaptations et des ajustements avec les mutations de l'environnement en attendant d'autres bouleversements. Ce qui correspond au principe de récursion organisationnelle de Edgar Morin. C'est l'image du tourbillon auto-entretenu. En effet, E.Morin explicite ce principe de la manière suivante : "*Chaque moment du tourbillon est à la fois produit et producteur... Un processus récursif est un processus où les produits et les effets sont en même temps causes et producteurs de ce qui les produit*"[105].

En somme, face au chaos, la production de sites (et de mythes et normes) est une nécessité de la vie en société. C'est une usine à sens puisque les sites font sens aux pratiques locales des acteurs. Le site est ici une zone de stabilisation momentanée, un lieu d'apprentissage, de coordination et d'adaptation. A ce sujet, B.Pecqueur, écrit, en substance *: "Le territoire peut être le lieu où s'effectue cet apprentissage cognitif et qui permet la régulation la plus efficace du dispositif collectif puisqu'il autorise la confrontation, directe et interactive des agents et de leurs rationalités"*[106]. Ici, les dispositifs cognitifs collectifs (DCC) au sens d'Olivier Favereau fonctionnent comme des repères pour les acteurs d'un site. Ces "*pères symboliques*" assurent dans la pratique la cohésion sociale du site et les conditions des échanges inter-individuels. C'est pour répondre à ces multiples exigences que les sites acclimatent localement les perturbations de l'environnement fussent-elles celles de l'économie de marché. Les sites pratiquent ainsi en permanence ce que B.Pecqueur appelle la "*sélection douce*"[107].

Le territoire au sens du site est donc une sorte de médiateur entre l'individu et l'expérience, un filtre, un système qui impose, en tant que *processus collectif de proximité* ses contraintes et son "*expertisme*" aux individus. Le site crée ainsi : les règles qui satisfont momentanément l'efficacité sociale de la vie de ses organisations et ses réseaux. La norme permet la régulation et évite pour un temps "*la guerre de tous contre tous*"[108]. La règle est donc à la fois un avantage et une contrainte. Et les rituels sont là pour rappeler la pertinence morale et pratique des moeurs du site. Des rituels

---

[104] B.Pecqueur op.cit. p.24

[105] Edgar Morin : "*Introduction à la pensée complexe*" ESE - Éditeur Paris (1990), 4ème tirage Mars 1992, p.99-100

[106] B.Pecqueur

[107] Expression empruntée p.27

[108] Pour Jean Daniel Reynaud, *"la règle est un "fait social"*. Autrement dit, *"les règles ne sont pas séparables de l'activité qui les crée et les maintient : la régulation. "La vie des règles"* p.34 in *Sciences Humaines* - Hors série n°5 Mai-Juin 1994

d'interactions résulte une identité affirmée des acteurs et du site[109]. Au départ, un territoire est par conséquent, imaginaire. Et c'est ce qui fonde les convergences que nous avons décrites entre la nouvelle économie des territoires et la méthode des sites.

III - LA BANQUE MONDIALE ET LA DIMENSION CULTURELLE ET INSTITUTIONNELLE DES PRATIQUES LOCALES

A - La thèse de la déconnexion institutionnelle

A l'image de l'UNESCO (voir programme de la décennie culture et développement) la Banque Mondiale commence à s'intéresser aux dimensions culturelles et institutionnelles de l'économie[110]. Cette convergence avec notre problématique (et celle du réseau Sud-Nord) a débuté avec un des premiers textes de Mamadou Dia, responsable du Département Afrique, sur le thème : "*valeurs traditionnelles et gestion d'entreprises*"[111]. La perspective dans laquelle s'est inscrit le texte de l'auteur est celle de la nécessité d'une approche interculturelle du management. Il y argumente l'idée que toute modernisation présuppose une "*récupération*" féconde des traditions locales.

En d'autres termes, la gestion comme l'économie est soumise aux contingences du site d'accueil. En ce sens, il devient nécessaire de concevoir une pluralité de modèles institutionnels accompagnateurs. C'est avec ce même esprit, que le rapport "Africa's Management in the 1990 S" (AM 90 S) a été mené.

Dans ce programme de recherche, la Banque interprète la crise économique en Afrique comme une crise des institutions. Cette hypothèse a amené les auteurs de AM 90 S à souligner l'importance des cultures et des trajectoires historiques du continent. Ce regard de longue durée est inéluctable puisque, les institutions sont, en fait, une traduction opératoires des systèmes culturels. Et ces derniers, avec leurs institutions et

---

[109] Voir par exemple Edmond Marc et Dominique Picard : "*La logique cachée des relations sociales*" in *Sciences Humaines* op. cit.

[110] La Banque mondiale a réuni de nombreux universitaires, des experts et des responsables d'ONG autour du thème suivant : Africa's Management in the 1990's (AM 90 S). Ce séminaire s'est tenu à Dakar les 27, 28 et 29 septembre 1994. Le but de l'opération était de recueillir les points de vue des participants, dont moi-même en tant que représentant du réseau Sud-Nord, sur l'étude "AM 90 S", que la banque a réalisée sous la direction de Mamadou Dia. Ce programme de recherche a duré deux années et a mobilisé un budget important. Nous avons déjà eu l'occasion de rendre compte de ce séminaire international dans un article intitulé : "La Banque Mondiale à la recherche des valeurs africaines". Annales marocaines d'économie n°12 Été 1995 pp.63-71.

[111] DIA Mamadou : "Développement et valeurs culturelles en Afrique Subsaharienne" Texte publié à l'origine par la Revue "*Finances et Développement*" et repris par la Revue Problèmes économiques, n°2281, 1992.

leurs modes d'organisation, subissent, à leur tour, des processus de sélection que l'histoire impose. Ces phénomènes se produisent de manière graduelle et souvent imprévisible au sein des évolutions des sociétés. Il est donc essentiel d'approcher les dynamiques institutionnelles endogènes afin d'éviter les "*greffes stériles*". C'est dans cet esprit que s'inscrit le programme AM 90 S.

Dans cette étude, les auteurs retiennent, précisement, trois grandes hypothèses sur la crise du développement en Afrique :

- la crise économique en Afrique est essentiellement une crise des institutions ;
- les solutions alternatives présupposent d'abord une relecture de l'histoire et de la "culture" du continent ;
- enfin, la résolution des crises africaines passe par une convergence des institutions formelles et informelles, qu'elles soient politiques, économiques ou financières.

Il faut donc noter que la "*nouvelle démarche*" de la banque s'inscrit totalement dans le cadre de l'économie institutionnelle. Concrètement, cette démarche suppose qu'un développement économique continu et soutenu à long terme en Afrique a besoin d'être accompagné par une évolution adéquate des institutions.

Cette mise en relation Économie / Institutions est présente dans de nombreuses études (Rapport Wapenhans ou bien l'étude sur le "miracle" de l'Asie de l'Est menée par la Banque...) qui mettent au centre de leur analyse les problèmes relatifs à la performance. De même, à titre d'exemple, l'ouvrage de Douglas North, Prix Nobel 1993, ne s'intitule-t-il pas : *Institutions, Institutional Change and Economic Performance* ? Ainsi le programme d'étude de la Banque "AM 90 S" s'intègre parfaitement à la montée de la démarche économique qui privilégie les institutions et les cultures.

La thèse qui est au coeur de l'"AM 90 S" est la suivante : la crise économique africaine découle de la déconnexion des institutions officielles donc de l'absence de convergence avec les institutions réellement endogènes. C'est ce que Douglas North avait déjà diagnostiqué en écrivant : "*the tension between altered formal rules and the persisting informal constraints produces out comes that have important implications for the way economic change*". (Institutions, ... p 45, cité dans le rapport "AM 90 S p 2).

En d'autres termes, de par l'absence d'un ajustement institutionnel (la formule est de nous) approprié aux terrains, des tensions se développent, gangrènent et conditionnent négativement le changement des économies africaines.

C'est sur ces écarts, ces tensions... entre les sites africains et la représentation que nous avons de la performance qu'insiste "AM 90 S". S'inscrivant contre ce que nous appelons le "*développement transposé*", la nouvelle approche de la Banque met en évidence la nécessité d'une forte connexion des institutions formelles et informelles, la performance économique en dépend.

Étant des transplants aveugles, les Institutions Formelles (I.F.), au contact des sites, se dévitalisent. Elles souffrent ainsi d'une "*crise de légitimité et d'applicabilité*" selon les propres termes de la Banque Mondiale. Le parachutage des concepts, des institutions et des techniques inhérent aux pratiques courantes de la coopération et du développement a induit donc une espèce de "big gap" entre le réel et le formel. Leurs moeurs étant ignorés, les sites africains résistent et décodent les I.F. Ce qui en résulte une stérilité de l'économie formelle publique et privée. La déconnexion institutions formelles / sites africains contribue à ce que la Banque constate sur le terrain : "*the favorite game becomes how to get around and beat the formal institutional systems. Lawlessness, rent-senking behavior, and free-riding become generalized*" (AM 90 S, p21).

Le "*gap institutionnel*" constaté s'auto-alimente et aboutit à un formalisme vide de sens et à des institutions officielles corrompues par rapport aux valeurs du site africain et par rapport au modèle de l'efficacité qu'elles étaient censées refléter. Cette "*machine à détruire*" toute efficacité perdure d'autant plus que les institutions informelles sont, à leur tour, étouffées par les utilisations "*rentières*" des modèles importés et par leurs limites intrinsèques.

B - L'épistémologie de la prudence

Selon le programme "AM 90 S", les institutions locales, souvent implicites, de la société africaine ont aussi besoin d'être adaptées à l'environnement global changeant. Elles doivent donc développer de nouvelles capacités à lire les informations et les complexités d'aujourd'hui. Des innovations organisationnelles sont donc nécessaires. Dans cette perspectives, le "fondamentalisme traditionnel" au même titre que le "modernisme irréfléchi" n'est pas viable. A cet effet, la World Bank note, à juste titre : "*The institutional crisis in Africa cannot be resolved by relying exclusively on either enclave transplant institutions (manned by foreign-substitute technical assistants and specialists) or purely traditional institutions. What does hold promise, however, is an adapted and renovated mix of both*". (AM 90 S, p3). En d'autres termes, la solution de

ces énigmes n'est ni dans la formalisation "aveugle" des institutions informelles mais ni dans les institutions formelles transposées telles quelles dans la réconciliation au moins de deux "mondes possibles" au sens de L.Boltansky et de L.Thévenot.

En somme, nous avons affaire à des univers hybrides à complexité croissante. Ce qui commande une prudence et des ouvertures fécondes à la fois vis-à-vis de ce qui nous semble être de la modernité et les traditions.

Ce nouveau paradigme de la réconciliation institutionnelle que la Banque cherche à forger rappelle la fameuse formule de Léopold Sedar Senghor "*enracinement et ouverture*" (en français dans le texte de la Banque). C'est une manière de demander aux théoriciens, aux experts et aux acteurs de changer leur regard sur le changement social. Un regard nouveau est exigé à égale distance d'une tradition qui se défend en désordre et d'une modernité aveugle et envahissante.

Le problème qui se pose du point de vue de la performance des économies africaines : c'est comment rendre féconds des apports extérieurs en motivant les traditions. Car, pour être effectives et efficaces, les institutions doivent être, à la fois, enracinées dans les valeurs du site et ouvertes sur les influences extérieures. Ces conclusions renvoient à un pluralisme culturel et institutionnel auquel la Banque semble s'intéresser de plus en plus. Cette timide ouverture d'une institution mondiale qui est restée, pendant longtemps, fermée aux cultures et à l'analyse historique est opportune.

Pour la Banque, cette "*restructuration intellectuelle*" résulte non pas d'un désir de révolutionner le paradigme du développement mais d'une série de problèmes concrets : les anomalies de la gestion du secteur public (administrations et entreprises), les hésitations et les ambiguïtés du secteur privé indigène et le caractère inadapté des modes de gestion et des institutions formelles en général. Mais tout ceci n'empêche pas les dilemmes posés par la Banque d'avoir un caractère de recherche fondamentale et interculturel.

A la veille d'une révolution paradigmatique en matière de développement, la vision de la Banque, doucement et sûrement , change et commence à converger vers les analyses critiques du développement. Le fait d'insister sur les cultures et les normes de la vie africaine est une manière, pour la Banque, de montrer que l'économie est "*une histoire de comportements sociaux*" donc de valeurs. En conséquence, il n'y a pas une seule et unique manière de s'organiser pour innover et améliorer la performance des processus économiques. La variété et la vitalité des organisations économiques et des micro-institutions du monde informel le montrent bien.

A l'inverse la Banque souligne bien que l'État africain en tant que macro-entité transposée est un des plus grand maux de l'Afrique moderne. Dans son fonctionnement quotidien, il véhicule toutes les séquelles du passé colonial et les erreurs, encore en oeuvre, de la transposition institutionnelle aveugle.

Cette contre-performance, de façon générale, est inhérente au constructivisme de la pensée du développement mimétique. Les systèmes et les pratiques de cette dernière ont constitué des obstacles aux dynamiques spontanées des sites africains sur le plan institutionnel comme sur le plan économique. Ce n'est qu'à la marge de l'officiel que les institutions et les micro-économies "informelles" ont pu s'exprimer et proliférer au fur et à mesure que les institutions-transplant lâchaient prise.

Dans toutes ces erreurs, on a séparé l'économique du reste. On a oublié comme l'exprime si bien le rapport "AM 90 S" que : "*Rituals and politics marched and in hand*". En d'autres termes, les sociétés humaines ne séparent jamais leurs organisations politiques et économiques des rites qu'elles héritent de leurs valeurs. Isoler ces différentes dimensions, c'est créer les conditions d'une dérive.

C -Vers une économie de la complexité

Avec cette nouvelle orientation, la Banque Mondiale prend conscience que la pertinence d'un modèle économique (micro/macro) et celle des institutions (locales, régionales, nationales) se mesurent à leur degré d'enracinement dans les cultures et les pratiques locales. C'est la connaissance de ces multiples connexions internes d'une part et des interactions avec les mondes extérieurs qui permettra de faire émerger des institutions et des modes d'organisation économique métis[112]. C'est ce que recherche, aujourd'hui, le programme d'études "AM 90 S" de la Banque Mondiale. La convergence des travaux de celle-ci et ceux du réseau Sud-Nord est frappante.

Ce dernier, dès sa naissance (1986-1987), en tant qu'organisation non gouvernementale de recherche interculturelle sur le développement mettait en évidence l'importance des relations "cachées" entre les cultures, les institutions et les pratiques locales fussent-elles économiques. Ce revirement positif de la Banque, du moins celui de son département "Afrique", dénote de sa part une distance critique vis-à-vis de l'économie mécaniste.

---

[112] Voir les travaux du dernier atelier de recherche (avril 1994) que le réseau Sud-Nord a organisé à Bruxelles sur le thème : "Gestion d'entreprise et cultures africaines". L'une de mes contributions portait le titre : "Le management des organisations métisses : le cas africain" Cf. La revue du réseau : *Quid Pro Quo*, numéros 20 et 21, février 1995, Bruxelles

Progressivement, dans le cadre de ce pluralisme culturel montant, les "*poignées communautaires*" africaines prendront leur revanche sur la "*main invisible*" et la bureaucratie de l'État. Ce qui ouvre la voie au dynamisme des organisations de base (communauté, village, quartier, associations diverses, collectifs des salariés dans le privé comme dans le public). En niant les spécificités des terrains africains et les capacités de riposte des acteurs, les décideurs et les experts ont contribué à créer des "*logiques de manipulation*" stériles dans les critères, des institutions de type occidental et des normes de conduite africaine.

En réalités des "*ressources inestimables*" résident dans les traditions et les institutions locales à condition d'en connaître les clés d'accès et d'en sélectionner celles qui contiennent un potentiel d'adaptation et d'innovation. Les micro-systèmes informels économiques et financiers africains en sont des exemples. Pour mieux accompagner au sens de la méthode que nous défendons ces entités non identifiées, il devient indispensable d'opérer une "*réforme conceptuelle*" en économie du développement et de jeter les bases d'un "*pragmatisme*" (des outils et des boîtes à outils) flexible en fonction de la variété des sites culturels. Ces derniers sont très sensibles à l'art et à la manière de les approcher. "*Le mal est dans la manière*" nous dit Robert Barrat[113].

La Banque Mondiale semble en prendre conscience puisque le "AM 90 S" souligne que la psychologie économique africaine se caractérise par de fortes interconnexions entre les objets, les humains et le surnaturel. C'est une manière d'exprimer la validité empirique et théorique de la notion de site symbolique. Celle-ci intègre dans une même unité de temps et d'espace les croyances et les pratiques d'un groupe humain donné. Ce caractère enchevêtré des différentes dimensions d'un site humain dévoile les impasses voire la faillite des approches mono-disciplinaires et mono-culturelles. Les compétences "techniques"" d'un site sont, en réalité, totalement imbriquées avec les qualités humaines et sociales que diffuse son code.

Cette intégrité du site est aussi frappante dans le domaine de la gestion puisque le "patron" doit épouser les modèles moraux du milieu comme celui de l'aîné. Il devient ainsi un aîné social de part le site et du "saint esprit" de la morale africaine. A leur manière, les sites symboliques africains décodent, par exemple, la notion de distance hiérarchique ("power distance"). Un bon leader doit toujours découvrir le sens implicite des pratiques locales pour gérer les relations de pouvoir de manière spécifique. Et dans

[113] Titre d'un paragraphe de l'ouvrage de cet auteur sur *Justice pour le Maroc*. Préface de françois Mauriac, Seuil, 1953, p43

tout ceci "*équité et efficacité*" se tiennent toujours comme deux soeurs jumelles d'un même site symbolique.

En conséquence, ce n'est pas un hasard que dans leur critique des institutions-transplant, les initiateurs du programme "AM 90 S" de la Banque débouchent sur la nécessité d'avoir des institutions et modèles (micro-méso-macro) économiques en phase avec les normes et les mentalités ambiantes de la condition africaine. Ce qui renforce l'idée que les "*qualités sociales*" définies, du dedans, par le site sont incontournables. Car elles sont au coeur des interactions qui animent les comportement des individus et des organisations du milieu concerné. Pour l'agent africain, contrairement à l'expert déconnecté du site, le concret c'est la relation, la personne et le réseau d'appartenance. Ce qui fait de la société africaine une société en grappes et aussi une sorte d'économie de tiroirs. La pauvreté du paradigme de l'Homo-oeconomicus et du marché en général s'en trouve dévoilée.

Tout indique donc que, la Banque est en train de découvrir que l'économie africaine réelle sera relationnelle ou ne le sera pas. En d'autres termes, les économies africaines ne pourront afficher des performances que si elles s'enchâssent harmonieusement dans la diversité de leurs formes de coordination (pôles public-privé-réciprocitaire). Sans cet effort d'adaptation, toutes les politiques qui privilégient le formel classique, public et/ou privé, échoueront dans leurs propres objectifs. Pour réaliser des performances, la fonction du privé comme la fonction publique doit être réorganisée en partant des valeurs et des normes des sites culturels locaux.

Ceci est un principe universel puisqu'il s'agit d'un effort d'adaptation qui d'ailleurs, s'opère quotidiennement et spontanément dans les univers dits informels. Ces derniers contiennent des modèles de gestion en gestation en gestation adaptées aux impératifs des terrains. En étant libres dans leurs modes d'organisation, les dynamiques informelles, généralement microscopiques, locales et diffuses... font la preuve que les acteurs africains savent innover et mobiliser les valeurs de leurs sites quand il le faut et quand on ne les étouffe pas avec des modèles allogènes. C'est dans cette perspective que "l'AM 90 S" souligne la pertinence des systèmes de motivation et de connaissances indigènes pour la résolution des problèmes.

Le passage de la Transplantation (mimétisme stérile) à la Réconciliation (convergence) donc à la Reconnaissance (dialogue et respect) des valeurs et des systèmes experts des sites africains est en soi toute une révolution culturelle en matière de développement. Concrètement, pour la Banque, il s'agit de rénover les institutions indigènes et de sélectionner les institutions formelles qui dérivent du site occidental et

de les faire converger pour créer de nouvelles institutions originales capables d'encadrer et de donner des repères aux dynamiques économiques et politiques de l'Afrique d'aujourd'hui.

La recherche de ses "*nouvelles harmonies*" est un impératif dans tous les secteurs de la vie des sociétés africaines. Cette recherche autonome et adaptée a beaucoup était retardée par les bureaucraties d'État, en Afrique comme ailleurs, et par l'ingénieuse hypothèse de la "main invisible". Ce qui est intéressant dans le programme "AM 90 S" c'est qu'il reconnaît implicitement que l'échange marchand n'est pas l'unique forme de coordination entre les hommes. De ce fait, à la suite d'un auteur comme D.C.North, les initiateurs de "AM 90 S" mettent l'accent sur les règles, les normes, les réseaux, la solidarité, la participation... C'est une manière de prendre en compte les cultures et les conceptions locales du monde. Derrière les valeurs des marchandises il y a donc des Valeurs ! C'est à partir de ces dernières que les sociétés indigènes produisent leurs propres institutions capables de résoudre leurs propres problèmes[114].

La morale locale par l'intermédiaire des institutions, agit au mieux pour combler les "*fissures*" de l'organisation des société et pour mieux maîtriser les incertitudes qui les assaillent. A juste titre, Robert Klitgaard fait remarquer qu'il y a une très forte corrélation entre ce qu'il appelle "*The density of civic institutions*" d'une part et la qualité des services publics et les performances économiques et sociales en général d'une nation d'autre part. La densité civique traduit le degré d'adhésion spontanée des acteurs d'une organisation. Ça ne se calcule pas ! C'est une qualité sociale du site nécessaire à la performance des programmes de l'économiste ou du manager. Ces "*qualités sociales*" (croyances-adhésion-discipline-efficacité dans la participation...) résultent, en partie, de la culture et de l'histoire du site symbolique. Et ce n'est pas un hasard que les auteurs anglo-saxons cherchent, aujourd'hui, à forger des théories culturelles de l'efficacité et des mutations des organisations sociales[115].

Dans un autre texte intitulé : "*Applying cultural Theories to Pratical Problems*" (september 1994, World bank), Robert Klitgaard met aussi en valeur cette orientation culturelle et institutionnelle de la recherche contemporaine en économie. Il insiste sur le fait que, maintenant, tout le monde reconnaît que les politiques de développement ont

---

[114] Cf. par exemple Robert Klitgaard "*Institutional Adjustement and Adapting to Institutions*", May 24, 1994, p3. Document complémentaire du débat sur "AM 90 S", World Bank. Cet auteur est professeur d'économie politique en Afrique du Sud. Se reporter en particulier à son ouvrage "*Adjusting to reality : Beyong "States vs Market"* in Economic development (San Francisco ICS Press and International Center for Economic Grouth, 1991)

[115] Voir par exemple Michael Thompson, Richard Ellis, and Aaron Wildavsky, *Cultural theory*, (Boulder,CO : Westview Press, 1990).

des effets sur les cultures locales et qu'inversement, ces dernières ont aussi leur propre dynamique de changement. Sur le plan opérationnel, on entend souvent dire que : *"le projet X ou la politique Y a échoué parce que la culture locale n'a pas été prise en compte"*[116]. Pour R.Klitgaard, il est nécessaire maintenant d'aller de l'avant sur le plan de la pratique. Autrement dit, le constat des dilemmes doit nous conduire à forger des concepts et des instruments capables d'intégrer opérationnellement les forces vitales de la diversité culturelle.

C'est aussi un des objectifs de la méthodes des sites. Celle-ci est un mode de déchiffrage des comportements "économiques" en relation avec la (ou) les culture(s) du milieu. Cette mise en relation dévoile la pauvreté du modèle de l'économiste qui, d'instinct, perçoit partout que des maximisations individuelles d'utilité. La logique des sites montre, au contraire, que ce comportement n'est pas toujours fréquent. Et quand il existe, il est forcément tempéré par le site qui cherche, en interaction avec son éthique et sa culture, à maximiser une utilité sociale, celle du groupe.

Ici les sites jouent un rôle modérateur des comportement individuels et collectifs. Les fonctions d'utilité individuelle et collective sont donc conditionnées par les normes et la culture du site. Les réformes traditionnelles (ajustement, introduction de l'économie de marché à fortes doses, réforme de la fonction publique, politiques de crédits en faveur des PME voire des micro-entreprises informelles...) ont toujours échoué dans la mesure où elles ont négligé la prise en compte de l'ensemble des dimensions que nous avons essayé de faire découvrir à nos lecteurs.

[116] R.Klitgaard, Applying Cultural... (ma traduction p3)

"Les acteurs, leurs jeux et leurs enjeux sont liés"[117].

SECTION 2

Les sites, les dynamiques organisationnelles et les mondes possibles

[117] Erhard Friedberg : *"Le pouvoir et la règle. Dynamiques de l'action organisée"*. Seuil, Paris 1993, p.226 note n°8

I - LES SITES ET LE MONDE DES ORGANISATIONS

A - Les sites et les "anarchies" organisées

1) L'ordre et le désordre dans les organisations humaines

A l'image des phénomènes naturels, les organisations sont aussi des systèmes complexes et dynamiques de type non linéaire. En un mot, elles sont de nature chaotique[118]. C'est à l'intérieur de ces mouvements chaotiques que surgissent des îlots de stabilité, de régularité et d'ordre. Ce que les physiciens du chaos ont appelé dans leur domaine, les "*attracteurs étranges*"[119]. Par certains aspects, le concept de site symbolique que nous proposons dans nos recherches épouse les caractéristiques des attracteurs. Le site, dans l'application que nous en faisons dans notre domaine d'investigation fonctionne aussi comme un "*attracteur culturel*". Face au désordre inhérent à la condition humaine, le site façonne et attire les individus vers un ensemble de normes de conduite. Ici, le site est bien un repère collectif autour duquel s'agrègent par ajustement erratique les comportements individuels et collectifs d'un monde possible donné. En créant cette réponse, le chaos est organisateur de structures sociales. "*Les organisations*, écrivent R.A.Thiétart et B.Forgues, *sont chaotiques par nature*"[120] et dissipatives puisqu'elles opèrent des échanges avec le milieu extérieur. Ce désordre imprime une nature aux organisations. Le processus d'évolution des organisations engendre tout naturellement des nécessités d'adaptation et par conséquent, de nouvelles formes d'ordre. Tout ordre est pris d'assaut par le désordre d'où résulte un nouvel ordre ainsi de suite. Ou comme le décrit si bien E.Morin : "*L'ordre et le désordre sont deux ennemis : l'un supprime l'autre, mais en même temps, dans certains cas, ils collaborent et produisent de l'organisation et de la complexité*"[121]. Dans cette vie mouvementée, les sites servent de points d'ancrage pour les acteurs.

En effet, pour clore un système trop complexe, l'organisation a toujours besoin d'avoir un code. Celui-ci est producteur de sens commun. Le site coordonne les acteurs entre eux et fait ainsi face aux incertitudes. Dans ces processus d'auto-organisation, l'organisation s'auto-expérimente. Elle teste ainsi les différents possibles à partir de ses capacités et des problèmes posés. Ces ajustements se font par tâtonnement, donc imprévisibles dans leur profondeur. Tout ceci dénote que l'organisation est une "*réalité*

---

[118] Voir Raymond -Alain Thiétart et Bernard Forgues : "*La dialectique de l'ordre et du chaos dans les organisations*", Revue Française de Gestion n°93, Mars-Avril-Mai 1993

[119] Voir notamment "*les évolutions récentes du paradigme de la science*" Section II chapitre 1

[120] R.A.Thiétart et B.Forgues : "*La dialectique...*" op. Cit. p.8

[121] Edgar Morin : "*Introduction à la pensée complexe*" ESF Éditeur, Paris 1990, 4ème tirage, Mars 1992, p.99

non clôturée". C'est un système ouvert donc hybride et mouvementé. Le futur *s'y fait* de manière aléatoire. En conséquence, le *cheminement* est essentiel car les buts et les façons d'y répondre émergent au fur et à mesure.

Au départ, ces indéterminations n'étaient aucunement prises en compte par le modèle classique de la rationalité des organisations. Celles-ci étaient perçues comme des entités structurées et homogènes ayant des buts prédéterminés[122]. La vision actuelle de l'organisation est plus complexe dans la mesure où l'on se rend compte que les systèmes organisés ne répondent pas tous à une rationalité unique et qu'en leur sein il y a des désordres, des conflits et une multiplicité de logiques. Les illusions rationalistes de l'organisation ont donc été de courte durée. Autrement dit, le désordre, l'incertain, l'imprévisible... font partie de la nature des choses. En un mot, dans le domaine qui nous intéresse ici, les organisations fonctionnent comme des "*anarchies organisées*"[123]. Ce désordre est synonyme de la vie de l'organisation. La dynamique de ces systèmes complexes résulte de l'hétérogénéité des éléments qui les composent : un mélange de routines, d'aléas, d'incertitude, d'éthiques, de cultures, de normes et de stratégies des acteurs. Cette mosaïque de facteurs renforce les "*liens faibles*" au sein des organisations. Ce qui assouplit leurs modes de fonctionnement et leur donne des capacités adaptatives. Toutes les organisations n'ont donc pas le même degré d'homogénéité et de rigidité. A la suite de Luc Boltanski et Laurent Thévenot, Erhard Friedberg, théoricien du phénomène organisationnel, écrit, lui-même : "*Les organisations sont des montages complexes de plusieurs mondes et reposent sur des principes de légitimité relevant de plusieurs cités*"[124].

Ainsi le phénomène de l'organisation n'échappe pas, en général au désordre, à la diversité et enfin à l'indétermination. Dans ces univers interactifs, il y a toujours du changement. C'est l'un des paradoxes que dévoile l'analyse organisationnelle contemporaine. La complexité des processus d'adaptation et d'évolution des organisations ne se laisse pas capturer par les modèles classiques bureaucratiques. Les dynamiques informelles finissent toujours par venir à bout du modèle pyramidal, un "*pharaon sans royaume*". La négligence du site et de ces acteurs dans les modélisations centralisées conduisent à des résistances des milieux. Dans les faits nous constatons bien que les sites et leurs organisations ont un caractère "récalcitrant", une capacité à détourner les modèles imposés du dehors. La force de la variété sur les terrains rend caduques les conceptions uniformes et instrumentales des organisations et du

---

[122] Voir Erhard Friedberg : "*Le pouvoir et la règle. Dynamiques de l'action organisée*". Seuil 1993, Paris, p.55 et suivantes

[123] Formule de Cohen M.D., March J.G. et Olsen J.P. : "*A garbage can model of organizational choice*". Administrative Science Quarterly XVII pp.1-25 cité par E.Friedberg op.cit. p.76

[124] E.Friedberg : "*Le pouvoir...*" op.cit. p.108

changement en général. Cette guérilla du site contre l'expert, de l'informel contre le formel... est décrite par E.Friedberg de la façon suivante : "*Elles* (les organisations humaines*) donnent naissance à un monde parallèle, qui prend la forme de pratiques occultes comme le freinage ou l'imposition de normes de production informelles, comme les rites, les solidarités officieuses ou les cliques. En un mot, elles génèrent un ensemble de phénomènes qui s'incarnent dans une "structure informelle" et dans des objectifs "latents" à travers lesquels les membres de l'organisation cherchent à combler les besoins que la simple logique de l'efficacité incarnée par la structure formelle de l'organisation ne leur permet pas de satisfaire*"[125]. C'est dans cette perspective que nous pourrions mieux déchiffrer les écarts voire les paradoxes entre les modèles de management ou les projets de développement et les sites auxquels ils ont affaire. Tout mode d'organisation qui n'épouse pas en profondeur les rites et les motivations des acteurs du site est boycotté. Les motivations doivent être "gérées" accompagnées avec un décryptage adéquat des croyances, des pratiques et des stratégies des acteurs du site. Car, et comme l'écrit Philippe d'Iribarne dans sa "*logique de l'honneur*", "*les hommes, en effet, ne coopèrent volontiers à une oeuvre commune que s'ils sont traités conformément aux valeurs auxquels ils croient*"[126].

C'est tout ceci qui conduit la méthode des sites de croyances à s'intégrer à l'ensemble des démarches contemporaines qui tentent d'"*humaniser*" la science du rationnel[127]. L'impérialisme du rationnel, dans l'intérêt même de la rationalisation, se voit donc dans la nécessité d'être tempéré. Dans ce contexte de rapides mutations des conceptions et des pratiques organisationnelles, l'homme-machine devient de plus en plus une simple vision de l'esprit technocratique. Dans le développement de la théorie contemporaine de l'organisation (de même pour de nombreux domaines du social auquel l'économie n'échappe pas), "*On voit bien*, nous dit Erhard Friedberg, *que c'est le "fait humain", c'est à dire, la nature affective et sentimentale de l'homme, qui constitue ici le problème central : c'est lui qui représente le grain de sable dans la machine et qui empêche d'organiser en rond*"[128].

---

[125] Ibid p.57

[126] Philippe d'Iribarne : "*La logique de l'honneur. Gestion des entreprises et traditions nationales*", Seuil, Coll. Points, 1993, Paris, p.29

[127] Ph.d'Iribarne souligne bien l'existence d'une variété de management des entreprises. La réforme des entreprises ou des organisations françaises en général présuppose un respect du site français. Dans la théorie de la logique de l'honneur, il existe un certain style français avec lequel il faut composer pour mieux profiter des apports américains, japonais ou autres y compris des pays du Sud. En substance, l'auteur note que : "*Mieux vaut qu'un style adapté à nos moeurs serve de référence*" (p98). D'ailleurs, cet auteur souligne dans sa conclusion qu'il faut "*intégrer sans étouffer*" (p.255). Le site est donc incontournable. C'est un ordre local qui barre la route au modèle unique. Dans le contexte français, Ph. D'Iribarne met en évidence l'importance de l'honneur dont les traces les plus voyantes sont consignées dans l'ouvrage de Montesquieu "*De l'esprit des lois*" (voir p.60-61). "*L'honneur*, écrit Montesquieu, *règne comme un monarque sur le prince et sur le peuple*" (cité p.77)

[128] E.Friedberg op.cit.p.58

C'est donc l'homme "*sur site*" qui devient essentiel dans l'accompagnement d'une mutation. Face à la volatilité des modèles formels mécanistes, la puissance du site est omniprésente et vérifiée par la recherche contemporaine.

2) L'organisation et l'homo-situs

Le site dans nos définitions, c'est aussi et surtout les sentiments moraux d'un groupe, les sens de ses pratiques... L'affection est autant effective dans les comportements que les éléments "*rationnels*" d'une situation. Ce rapprochement avec le vécu des hommes, leurs comportements et leurs décisions en situation, va à l'encontre du réductionnisme qui exclut l'acteur non seulement dans ses sentiments moraux mais aussi dans ses stratégies singulières. Le modèle classique est à la fois "inhumain" (machiniste), uniforme et inéfficient.

Le dépassement de ce paradigme conduit à mettre au centre de l'approche l'ambiance du site et ses singularités ainsi que les spécificités des trajectoires des individus. Les stratégies de rationalisation (conceptions du changement, modèle du site, modes spécifiques de mobilisation et d'organisation...) doivent donc prendre appui sur le magma des contingences de toute nature du lieu. C'est une façon de voir comment les acteurs voient. Dérivées des sites de croyances, les formes d'organisation deviennent ainsi des "*construits humains*"[129]. En formalisant les véritables motivations (les grandes constantes du site et des micro-sites) des acteurs, il devient possible de les décharger pour une période donnée, de la nécessité de construire, à chaque fois, des règles pour résoudre leurs problèmes. Les sites servent, d'ailleurs, avant tout à ça. Le consensus étant fait sur un certain nombre de normes et modèles de conduite, en un mot les routines organisationnelles, les agent pourront s'adonner à une meilleure maîtrise des aléas mineurs aux frontières de l'organisation et de façon générale à mieux riposter à l'imprévisible.

En somme, l'organisation, lorsqu'elle est déduite de "*l'homo-situs*", est une économie de recherche de repères et de règles. Les sites et avec leurs valeurs, coutumes, normes... sont des réservoirs d'informations et de savoirs sociaux. Les sites sont des ordres locaux qui réconcilient la liberté et la contrainte, l'éthique et la technique, les acteurs et les modèles d'action, etc. Le site met donc *à l'aise*. En ce sens, l'organisation est bien un puissant instrument de coordination. Elle prolonge son gardien moral, c'est à dire son site d'émanation. L'organisation est aussi un tissu de contrats implicites. Elle y véhicule le sens du site. Dans les faits, elle *fait* sens. Cela va de soi pour les acteurs en

[129] Expression empruntée à Michel Crozier

l'absence de grandes perturbations. L'organisation est un "*système d'action concrets*"[130]. Du fait même de leur enracinement, les sites et leurs organisations concrètes sont des modèles sociaux à validité locale, une sorte d'"*économie interne de montage*"[131]. C'est ce qui fait des sites des systèmes efficaces et empiriques réellement existants.

En un sens, ils fournissent, à la condition de les respecter et d'accepter l'hypothèse d'une pluralité de logiques, l'explication des comportements que le modèle standard est loin de déchiffrer. Le site renferme les valeurs et les informations manquantes. C'est l'informel du rationnel standard. Le site contextualise la problématique de l'acteur tandis que le le modèle du décideur rationnel paraît construit sur des "*postulats exorbitants*"[132]. Au contraire de la démarche sitologique, le modèle de la rationalité mécaniste dé-contextualise les acteurs. Il en fait des êtres déracinés de leurs mondes singuliers, de leurs réseaux, de leurs relations et en fin de compte de leurs histoires spécifiques... Or, c'est à travers toutes ces données sitologiques que les acteurs d'une situation pensent, anticipent, agissent et réagissent. Ce qui fait d'eux des *homo-situs*, les hommes de la situation !

A sa façon, E.Friedberg nous éclaire sur ces "nouveaux" univers de la manière suivante : l'acteur dont il est ici question est "*un être actif, qui n'absorbe pas passivement le contexte qui l'entoure, mais qui le structure à son tour, un être actif qui, tout en s'adaptant aux règles du jeu de son contexte d'action, les modifie à son tour par son action*"[133]. En d'autres termes, appartenant au site, l'acteur, dans ses modes de réactions aux événements, est incontournable. On ne peut en faire "l'économie" comme l'ont fait les courants structuralistes. Certes, le site peut être perçu comme une structure de poids dans le comportement des acteurs. Cependant, contrairement à la vision structuraliste, elle résulte de facteurs "subjectifs" (vision du monde, systèmes de croyances, valeurs..) et elle est aussi modulable par les acteurs. L'acteur est dans le site et le site évolue avec les interactions entre les individus et entre leur site collectif et l'environnement global. Acteurs et sites se co-régulent. En conséquences, les individus ont des rôles, des fonctions ou subissent les effets du contexte mais en même temps ils contribuent aussi au changement de leur environnement. Dans cette masse d'interactions, l'acteur est à la fois fidèle et infidèle aux règles du site. Il est régulé, régulateur et rebelle. En fin de compte, il est doué d'une rationalité stratégique dans laquelle se mélangent le calcul, l'intuition, l'ignorance, les croyances, la morale, etc. Les anthropologues des sociétés diraient le chaud et le froid (sociétés chaudes et sociétés

[130] Expression empruntée à M.Crozier et à E.Friedberg
[131] Expression empruntée à E.Friedberg op.cit. p.309
[132] Voir E.Friedberg op.cit.p.196
[133] Ibid p.198

BU LILLE 1

froides) sont inextricables. L'instrumental et le sentimental se supportent. Il est même contre productif de les séparer. Façonné, le site façonne, à son tour les capacités cognitives et relationnelles des individus. Cet interactionnisme suggère d'aller même, au delà, de la rationalité limitée, elle-même issue d'une critique du modèle rationaliste total et d'accepter l'idée d'une rationalité interactive et plurielle.

Autrement dit, le site des acteurs est toujours, quelque part, hybride. Et c'est lui à travers une pluralité imbriquée d'états de nature qui surcode les comportements individuels et collectifs. Un site est fait de mélanges de cultures et de situations. Cette complexité amène Lucien Sfez à nous faire remarquer que : "*La théorie du surcode montre que derrière l'image trompeuse d'une décision consciente et unifiée, il y a en fait une multiplicité de rationalités différentes qui s'imbriquent, se superposent, se confrontent*"[134] si bien que : "*la décision nous échappe toujours*". Et dans cette même décision, la culture du site est toujours là sous la forme de ce que Dominique Desjeux a qualifié "*d'évidences invisibles*"[135]. Tout indique donc que les comportements des acteurs et leurs décisions se construisent de manière interactive et dans des contextes particuliers. D'ailleurs, H.Simon, théoricien de la science de la décision, ne parle pas de la décision mais de : "*décision making process*"[136]. La pluralité des contextes et les incertitudes qui les assaillent nous enseignent donc la prudence. De ce fait, le modèle sitologique de la rationalité ne se veut pas un modèle *à priori*.

Dans une telle conjecture, l'homo-situs n'est ni "*l'homo-oeconomicus*" ni "*l'homo-sociologicus-éponge*"[137]. Dans la littérature des sciences sociales le premier est supposé être un calculateur stricto-sensus, le second est appréhendé comme simple reflet des normes sociales. Le paradigme de la "*rationalité située*" situerait l'homo-situs à mi-chemin entre l'homo-oeconomicus (individu abstrait, désincarné, factice, doué d'une rationalité absolue) et l'homo-sociologicus (individu sans autonomie, marqué par le passé, l'éducation de son site natif et totalement déterminé par le collectif). Face à ces deux chimères, *l'homo-situs est un homme concret en situation*. Autrement dit, c'est un acteur qui a un itinéraire singulier de par les spécificités de son site d'appartenance et de

---

[134] Lucien Sfez est auteur de "*La décision*" Que Sais-Je ? PUF 1984. Réédition en 1992 sous le titre "*Critique de la décision*" chez PUF. Voir Entretien avec Lucien Sfez dans le numéro spécial de Sciences Humaines "L'énigme de la décision" n°2 Hors série Mai-Juin 1993 p.11

[135] Dominique Desjeux : "*Entre stratégie consciente et force aveugle*" in Sciences Humaines op.cit.p.46

[136] Ce qui veut dire il n'y a pas de modèle de rationalité *à priori*. Les décisions ne se prennent pas mais elles se font. En d'autres termes, les décisions émergent par tâtonnement, ajustement et sur des bases multi-critères car, dans ces circonstances, la logique déductive formelle, *à fortiori*, dotée d'une seule rationalité n'est pas d'un grand recours, au contraire. Pour Herbert Simon, le déficit d'information conduit à des incertitudes donc au plus à l'hypothèse de la rationalité limitée. Au sujet du programme de recherche de H.Simon, Jean Louis Le Moigne souligne qu'il porte sur : "*le raisonnement humain en situation. Il se démarque ainsi des modes formels utilisés par les économistes*" (p.47). J.L.Le Moigne "l'apport de Herbert A.Simon aux sciences de la décision humaines" op.cit.

[137] Formule empruntée à E.Friedberg op.cit.p.216 note n°21

sa vie proprement individuelle[138]. A ces caractéristiques, d'ailleurs évolutives, viennent se rajouter les données de la situation à laquelle l'acteur en lien avec ses "semblables" doit répondre. C'est cet "amas" de facteurs qui a cassé les prétentions d'un modèle unique et réducteur. En situation de site, l'acteur échappe totalement à l'idée d'un modèle unique et calculable pour tous.

En réalité, la notion de l'homo-situs le suggère, l'individu ne maîtrise pas de manière totale et rationnelle sa situation. Du fait que le site, dans sa vie hybride et mouvementée, est toujours peuplé d'impératifs plus ou moins contradictoires, l'acteur, pour s'adapter, fait, au fur et à mesure, des choix sur la base d'une relative lecture autonome des normes de son monde. C'est cette complexité qui amène Erhard Friedberg à nous mettre en garde contre le caractère foncièrement incertain de la décision humaine. Il écrit, en substance, "*la question de savoir si c'est le passé (la socialisation) ou le présent (la situation et ses opportunités et contraintes) qui pèse le plus sur le comportement des individus reste indécidable au niveau abstrait et d'un point de vue général. Elle ne devient décidable qu'empiriquement, ce qui signifie qu'on l'aura enracinée dans l'analyse concrète d'une situation spécifique, et qu'on aura fourni une réponse qui reste locale et contingente*"[139]. Nous voyons ainsi, apparaître, une fois de plus les limites du modèle standard et la nécessaire intégration des réalité des sites de décision.

Cette variété que l'induction sitologique entrevoit exprime une complexité, celle des sites, de leurs situations, de leurs organisations et enfin celle de leurs individus au prise avec des désordres incessants. Tous ces niveaux de réalités sont enchevêtrés. Le contexte y apparaît comme un processus dynamique fait d'éléments imbriqués. Tout y mouvant les éléments comme leurs relations. Par conséquent, il est illusoire d'y voir des entités statiques identifiables et dont les comportements pourraient être déterminés avec exactitude. Tout peut changer en cours de route et c'est souvent le cas des comportements individuels voire collectifs. Les sites sont des systèmes humains. En ce sens, on ne peut en prévoir avec exactitude leurs évolutions futures.

---

[138] Sans être déterminé totalement par la logique de son site, le comportement en reste imprégné. Cette logique de groupe renvoie au passé de la communauté et sa culture ambiante du moment. C'est à partir de ces deux repères, forcément imbriqués, que les acteurs, moyennant l'intégration de leurs propres situations personnelles, expriment leurs préférences, leurs envies et leurs objectifs implicites ou explicites. Au niveau de tout le site, ce qui est essentiel c'est la manière dont se perçoit un site et perçoit le monde (le construit social). C'est à travers ce mécanisme de repérage qu'émergent les modes d'adaptation et d'ajustement des structures collectives (et des individus) face aux modifications de l'environnement global. Ici, l'étude des relations sociales prime sur celle des individus. L'identification des grandes caractéristiques du lieu (valeurs, normes, règles, jeu social et enjeux...) est d'une grande utilité à côté, et de manière combinée, celle des spécificités individuelles.

[139] E.Friedberg op.cit. note 22, p.53

De façon générale, nous sommes en face d'acteurs n'ayant pas un seul mode de coordination et une seule motivation. Ils sont souvent pris dans des jeux sociaux variés ce qui les situe dans des univers complexes mouvants. Cette complexité est accentuée aussi par le fait que les pratiques sociales n'ont pas besoin d'une clarté totale. Au contraire, il y a toujours des zones grises et des "boites noires" qui s'y profilent. Les sites humains sont surpeuplés de tabous ! Dans ces univers d'ordre et de désordre, du caché et de l'apparent, de l'implicite et de l'explicite... les stratégies incessantes des individus viennent mettre à rude épreuve les règles et leurs interprétations. Chaque monde repose sur des règles mais en même temps il est le théâtre de déviations. Les règles s'en trouvent manipulées au gré des situations[140]. C'est ce qui fait des sites et de leurs organisations des "*systèmes faiblement liés*" selon la formule de Weick[141]. Le site est donc un système normé d'acteur mais ouvert donc flexible. "*De là*, écrit E.Friedberg, *vient le caractère ouvert du jeu, tout autant que sa nature précaire et contingente*"[142]. Autrement dit, la nécessité du site n'est pas contradictoire de l'autonomie relative des *sitiens*. Car, comme nous l'avons déjà souligné, ces derniers participent à la régulation et à l'évolution du site. C'est même leur autonomie, sous peine de conduire à l'anarchie,qui a besoin du site. Les règles collectives de ce dernier ont donc une nature stabilisatrice sans être totalement des entités rigides. Le site, en somme, stabilise, intègre, lutte contre la défection tout en laissant une marge de liberté aux acteurs. Il procure un sens, une direction, un minimum de stabilité provisoire. En ce sens, il introduit un minimum d'ordre symbolique et relationnel dans le trop riche monde des pratiques sociales C'est donc un "*construit empirique*", celui des circonstances historiques dans lesquelles sont impliqués des acteurs.

---

[140] De nombreuses "impossibilités techniques" ont leurs causes dans une incapacité à produire les règles qui conviennent. En étant régulés par les règles, les contextes relationnels sont fortement tributaires de la formation de "règles efficaces". Et c'est dans la production de nouvelles règles ou dans l'interprétation des anciennes que peuvent surgir soit des anomalies soit des innovations organisationnelles. Tout ceci rend la question très ambiguë et même ténébreuse. Les règles sont faites pour être appliquées mais dans de nombreuses situations, elles sont contournées tout en restant un repère pour le corps social ! Tout se passe comme si la vie des organisations présuppose une "*tolérance sélective d'infractions et de non-respect de ces mêmes règles*". De ce point de vue la règle apparaît comme une entité contradictoire. Elle est supposée structurale tout en étant modulable voire suspendable. Il y a donc dans la vie intime des règles mixtes, variété et paradoxalité. En un mot, les règles dont la fonction est de stabiliser les interactions sont elles-mêmes soumises à des instabilités. Cette plasticité nous met en garde contre toute conception déterministe fûsse-t-elle sitologique. Ce qui nous rappelle la fameuse formule de Tocqueville sur l'Ancien Régime : "*une règle rigide, une pratique molle*" cité par Ph.d'Iribarne "La logique de l'honneur..."op.cit. p.26. En somme, ceux sont ces zones d'ombre qui permettent aux organisations et aux individus de naviguer dans le chaos. Ces marges de liberté donnent lieu à des capacités d'adaptation et d'évolution aux acteurs. C'est ce superflu ou le mou organisationnel qui, finalement, permet aux organisations de survivre. A contrario, une rationalisation et une application systématiques conduisent donc à leur mort. C'est donc ici l'irrationnel, l'imprécis, l'aléas relatif aux actions des uns et des autres qui vient sauver l'organisation

[141] Weick K.E. : "Educational organizations as loosely couped systems", Administrative science quartely, 1976, XXI, p.1 - p.19, cité par E.Friedberg op.cit. p.76

[142] Ibid p.228

B - L'apprentissage dans les organisations : une hypothèse sitologique

Dans les dynamiques des organisations, les expériences singulières de leurs parcours sont essentielles. En effet, c'est à partir de leurs itinéraires que l'on peut mettre en évidence, à la fois leurs identités et les performances qu'elles ont acquises. Les performances présupposent l'apprentissage et l'apprentissage suppose la durée et la transmission des savoir-faire. Dans ces transferts de compétence, les modes relationnels jouent un rôle important[143]. Les analyses qui se réfèrent au relationnel soulignent l'incomplétude des approches néo-schumpéteriennes qui négligent totalement les facteurs relationnels et institutionnels[144].

En d'autres termes, l'univers des organisations économiques est irréductible à la technologie. Celle-ci ne décide donc pas de tout ! La notion d'"*apprentissage organisationnel de type relationnel*"[145] avancée par A.Hamdouch et C.Maman suggère l'importance des normes, des relations interindividuelles et des interactions dans les processus du changement technique des firmes. Du point de vue de ces deux auteurs, l'apprentissage est un processus dynamique interactif entre les acteurs. En ce sens, il est à la fois une mémoire et un savoir-faire qui se fait "... *un tel apprentissage*, écrit J.Mélèse, *est collectif ou plus précisément interactif, car toute action, tout essai d'un acteur induit quelque chose (une réponse) auprès d'autres acteurs à travers le système (...). C'est donc également un processus individuel, vu pour soi-même, mais qui passe forcément à travers le contexte, c'est à dire, pour beaucoup, par les autres acteurs*"[146].

L'apprentissage apparaît ainsi comme un processus dynamique s'opérant à l'aide des interactions entre individus. Son déclenchement ainsi que ses modes d'évolution portent les empreintes de ce que les théoriciens appellent : le contexte, les facteurs de contingence ou encore le "*cadre organisationnel*"[147]. Indépendamment des différences de langages et de sensibilités, l'ensemble des notions évoquées semblent converger vers les caractéristiques et l'importance que notre démarche donne au site[148]. Ce dernier intègre la majeur partie des facteurs de contexte à qui, les économistes des

---

[143] Voir par exemple Abdel Hamdouch et Catherine Maman : "*Les dimensions relationnelles de l'apprentissage intra-organisationnel*" in "*Coordination économique et apprentissage des firmes*". Ouvrage coordonné par N.Lazaric et J.M.Monnier. Economica, 1995, Paris

[144] Ibid

[145] Ibid p.40

[146] J.Mélèse : "*Approches systématiques des organisations vers l'entreprise à complexité humaine*" Les Ed. d'organisation, 1979, Paris, cité par A.Hamdouch et C.Maman, op.cit.p.43

[147] Ibid p.44

[148] C'est aussi le point de vue de Michel Crozier lorsqu'il met en évidence les anomalies des organisations centralisées. Sa démarche révèle que la ressource humaine baigne toujours dans un cadre relationnel, un site en somme. Il écrit, en substance, : "*La ressource humaine pertinente, ce n'est pas une collection d'individus mais une organisation, ou plutôt un ensemble de relations organisées avec une culture*". Michel Crozier : "*L'entreprise à l'écoute. Apprendre le management post-industriel*" Seuil, Coll. Points, 1994, Paris, p.32

organisations, donnent un rôle déterminant dans le processus d'adaptation : parcours, représentations conscientes et inconscientes, interactions, normes relationnelles... L'ensemble de ces aspects confirme l'hypothèse du site-expert ainsi que l'importance de sa formation historique. Les "*capacités organisationnelles*" de chaque site intègrent, de ce fait, des spécificités. Celles-ci peuvent être des potentialités ou des obstacles selon l'évolution de l'environnement et les réactions de l'organisation à cette même évolution. Les spécificités donnent lieu à des routines qui face à des changements imprévisibles engendrent des inerties. De tels risques se trouvent conjurés lorsque "*l'apprentissage organisationnel consiste à appliquer des règles tout en s'interrogeant sur leur pertinence*"[149].

En d'autres termes, les routines doivent être accompagnées par la vigilance. Les premières sont porteuses du risque d'une "reproduction aveugle" tandis que la seconde met en perspective la nécessité d'une adaptation permanente du site et de ses compétences. Dans toute mutation, il y a toujours au moins une raison de s'opposer au changement. La ruse consiste à intégrer subtilement la résistance au changement. Et c'est ce que font les sites lorsque nous les laissons évoluer librement. Pour changer, le site s'occupe toujours de sa tradition. Il en déchiffre les potentialités d'adaptation. Autrement dit, "*On ne peut*, écrit Michel Crozier, *faire évoluer facilement un système humain que si l'on s'appuie sur les ressources qu'il offre. Et on ne peut connaître ces ressources que si l'on est capable de comprendre en profondeur le système à l'intérieur duquel elles se développent*"[150]. Avec la prise en compte de la dimension humaine, culturelle et institutionnelle, la théorie des organisations passe du "*gouvernement des choses*" au "*gouvernement des humains*"[151]. Le site, fait d'hommes et de relations entre les hommes, est un potentiel de ressources et de compétences visibles et invisibles. L'efficacité y est aussi conditionnée par les relations que les hommes entretiennent entre eux. Ceux sont donc eux qui, collectivement, déterminent les évolutions des systèmes sociaux. Dans ces formes d'évolution, il n'y a pas de lois scientifiques. Les bifurcations sont nombreuses.

Autrement dit, le site et ses organisations sont des institutions humaines et en tant que telles c'est nous-mêmes. Et c'est nous-mêmes qui participons à notre avenir. Les futurs sont donc des construits aléatoires qui se font par interactions et apprentissage. Il y a donc une production continuelle de sites. C'est une nécessité vitale.

---

[149] O.Favereau : "*Suggestions pour reconstruire la théorie des salariés sur une théorie des règles*". Journée d'Études du CAESAR "*Logique et dynamique des règles salariales*", 25-26 Novembre 1993 cité par A.Hamdouch et C.Maman op. cit.p.54

[150] Michel Crozier : "*L'entreprise à l'écoute. Apprendre le management post-industriel*". Seuil, Coll. Points, Paris, 1994, pp.200-201

[151] Voir p.61

M.Crozier semble en arriver à la même conclusion lorsqu'il écrit : "*Ce tissu social est collectif. C'est un ensemble de relations, d'interactions et d'échanges organisé. Sans lui, l'individu ne peut plus vivre, ni affectivement, ni même dans l'ordre de l'instrumental et du relationnel*"[152].

Aujourd'hui, dans la vie concrète des organisations les managers, eux-mêmes, insistent sur le fait qu' : "*il faut développer le sentiment d'appartenance*"[153]. C'est, pour eux, l'un des derniers recours dans la course à la performance. Et là, l'organisation doit agir comme un site de croyances unifié . Ici aussi, le site devient un lieu psycho-culturel qui relie inconsciemment tous les acteurs du système.

C - La performance : une entité fuyante

Toute organisation a une culture. C'est dans celle-ci que se sédimente son savoir organisationnel incarné par ses règles de fonctionnement[154]. En s'adaptant sans cesse aux évolutions de l'environnement, l'organisation perfectionne son savoir social par l'apprentissage collectif. Autrement dit, la performance d'une organisation se mesure à sa capacité à interpréter les signaux de l'environnement voire même à les anticiper pour mieux y répondre. C'est cette capacité de nature immatérielle (culture, valeurs, normes, savoirs social, connaissances du milieu...) qui lui permet d'intégrer la dynamique du site dans lequel elle évolue. Dans un colloque autour de la performance[155] qui s'est tenu à Sfax, de nombreux auteurs ont souligné le fait que la performance est difficile à identifier (donc à mesurer) une bonne fois pour toute. Ceci est dû au fait que la performance est, en réalité, un "*construit sitologique*" qui épouse la variété et la dynamique des contextes. On ne peut en avoir qu'une définition vague du genre : "*Une organisation est considérée performante tant qu'elle est acceptée, pour une raison ou pour une autre, par les groupes d'intérêts*"[156]. Comme le concept de production dont la comptabilité nationale est incapable d'en délimiter avec exactitude le champ en raison

---

[152] M.Crozier : "*L'entreprise...*" op. cit. p.204

[153] Dans une enquête portant sur 1500 managers de sept pays (USA, Japon, Allemagne, France, R.U., Suède et Pays Bas) entre 1984 et 1993, met en évidence de nombreux processus intellectuels et culturels nécessaires, aujourd'hui, à la réussite économique : capacité à concevoir et anticiper, capacité à être leader et produire des règles nécessaires à la cohésion du groupe, etc. En définitive, l'adaptation passe par la capacité à créer des systèmes de valeur surmontant les dilemmes et stimulant la participation. Voir les Sept cultures du capitalisme. Christian St Étienne, Analyse de la SEDEIS, n°99, Mai 1994

[154] Voir Bernard Guilhon : "*Technologie, organisation et performances*" - Revue d'Économie Politique n°4, Juillet-Août 1992

[155] La performance. Théorie, Perceptions, Pratiques. Actes du colloque organisé par l'équipe de recherche en Gestion. Publication de la Faculté des Sciences Économiques et de Gestion de Sfax, Tunisie - 1992 - Éditions CLE - Tunis (348 p)

[156] W.H.Staehle - 1980 : "*Management : eine verhaltenswissenshaftliche Einführung München*" cité par Jamil Chaaboouni : "*Le concept de performance dans les théories du management : ambiguïté conceptuelle et potentiel fédérateur*" in Colloque de Sfax op.cit.p.21

de l'imbrication de l'économie dans le social (et le reste), il ne semble pas, selon les théoriciens du management, qu'il y ait une définition rationnelle de la performance qui serait valable en tout lieu et en tout temps. En étant impliquée dans des terrains différents, les sciences de gestion se rendent de plus en plus compte que le phénomène de l'organisation en général et ceux de l'entreprise et de la performance en particulier semblent échapper de plus en plus à l'hypothèse d'un modèle unique.

La gestion qui est une science appliquée constate que : "*les concepts et les techniques que nous empruntons sont truffés de non-dits*"[157]. Les divers sites natifs ne disparaissent pas totalement des concepts et de méthodes qu'ils ont constribué à façonner. L'emprunt contient l'empreinte donc une certaine dose de "*relativité*". Tout le problème des organisations d'un site d'accueil c'est comment endogénéiser dans les critères du site les apports extérieurs. C'est l'intégration réussie au site d'un apport qui serait susceptible de mesurer une performance. Celle-ci est, selon Jamil Chaabouni, identifiable à un "*potentiel mobilisable*". Ici, la performance est restituée par un concept fédérateur qui implique une pluralité de dimensions de l'organisation. Cette hybridation rend le concept en question plus complexe et plus relatif. Ce retour à la case de départ montre que lorsqu'on cherche à préciser et à formaliser la notion de performance on en perd la variété et la richesse empirique. Mais lorsque l'on tente de retourner à cette même richesse, le concept perd sa rigueur et devient plus fuyant et plus complexe. C'est dans cette seconde perspective que se sont engagés actuellement de nombreux théoriciens des sciences de gestion, d'où leur ouverture aux contingences de chaque lieu, de chaque organisation etc... C'est dans ce sillage qu'il y a des convergences avec les résultats auxquels nous sommes arrivé à l'aide de la méthode des sites : "*La performance est une construction sociale et en tant que telle on ne peut l'approcher qu'avec un modèle flexible d'intelligibilité*".

Compte tenu de l'importance que la méthode des sites donne aux spécificités et aux systèmes de croyances de chaque site, la performance y est appréhendée comme un processus dynamique et varié. La performance évolue dans le temps et dans l'espace en rapport avec les représentations et les motivations des acteurs. Dans cet univers interactif (acteur-site-environnement global), l'éthique locale a sa part dans l'approche de la performance puisque celle-ci est indéfinissable en dehors des valeurs auxquelles tient l'organisation et la culture ambiante du site. De ce fait, un seul et unique modèle de performance organisationnelle est une vue de l'esprit technocrate qui fait violence à la diversité et au caractère dynamique des organisations. Toute organisation cherche, en réalité, à faire vivre ses valeurs et ses pratiques. Chaque site à son "*arbre de*

[157] Introduction des actes du colloque. op.cit. p.8

procédés"[158] hérité de sa culture et de son itinéraire. Face aux perturbation de l'environnement, les organisations et leurs sites natifs vivent une "*mêlée situative* "[159] où tout détermine tout. C'est le mélange qui prime. Dans ces univers complexes à plusieurs logiques il n'y a pas de "*bouquets stimulants tout prêts*"[160]. Il faut donc procéder par l'écoute et l'adaptation de nos théories. Les limites de celles-ci résident dans le fait que nous manions le plus souvent des définitions de la performance construites de manière *à priori* loin des contingences des sites.

En réalité, la performance d'un système reflète les impéraitfs de ses valeurs et de ses contingences. En conséquence, son équilibre résulte d'une pluralité de motivations propres aux acteurs qui y sont attachés. Chaque site a ses "*comportements de performance*" qu'il stimule. Le comportement "*stimulé*" de ses acteurs renvoie à ce qui les mobilise au plan symbolique. Chaque site *dirige* et *oriente* son humanité vers des objectifs contenus dans ses normes culturelles. Pour comprendre et accompagner l'évolution d'un milieu il est donc nécessaire de prendre en compte *l'emprise de ces dimensions* souvent invisibles pour les modèles technocratiques[161].

II - LES SITES ET LES MONDES POSSIBLES

A - Le site et la cité

1) Site, cité et cité marchande

L'approche des mondes possibles de Luc Boltanski et Laurent Thévenot[162] enseigne que chaque monde, du moins en théorie, a ses propres épreuves de réalité, en d'autres termes, ses vérités et ses normes. Dans chaque monde il y a un principe commun supérieur d'où découlent les normes et les règles qui facilitent les accords interindividuels. Autrement dit, chaque site, de par son éthique et sa culture, possède des normes qui lui sont singulières et qui assument le fonctionnement de son

---

[158] Expression empruntée à Claus Steinle "*Aspects stimulants de la gestion humaine*" (Université de Hanovre) in Colloque de Sfax op.cit.

[159] Ibid p.58

[160] Ibid p.78

[161] Chaque site a des prises d'influence sur les individus qu'il infante. Les sites ont des **"comportements de gardiens"** des lieux et des populations. Ils leurs impriment une "*structure de motifs ou de besoins*" (expression empruntée à Claus Steinle - Université de Hanovre - Colloque de Sfax op.cit. p.47). Les motifs sont des "*systèmes de tensions se référant à des valeurs*" (Cl.Steinle op.cit. p.48) Et c'est ce que la méthode des sites désigne par la notion de "*moteurs symboliques*". Ces derniers motivent et soutiennent les actions individuelles et collectives. Les valeurs *donnent sens* et les moteurs symboliques *déclenchent et alimentent* les actions. Les sites ont donc des *natures motivationnelles*. En eux-mêmes, les stimulants matériels ne sont rien. Il sont "vides de motifs".

[162] L.Boltanski et L.Thévenot : "*De la justification. Les économies de la grandeur*" Gallimard, Paris, 1991

organisation sociale. Les individus passent des accords, font des compromis dont la consistance réside dans les dispositifs cognitifs communs. La cognition est donc à la racine de la coordination et de la régulation. L'exigence d'accords entre les hommes d'un lieu induit d'elle-même un ordre à l'intérieur duquel les hommes se "*mesurent*", s'allient et se disputent. Au dessus des hommes, la clef de voûte de tout modèle de cité est la définition du "*bien commun*". La cité marchande est un exemple de modèle de cité. Le marché y est le modèle social de référence et de coordination. Le marché constitue aussi le fondement de l'accord général.

"*Dans la cité marchande*, écrivent L.Boltanski et L.Thévenot, *tout désaccord peut devenir litige et se régler dans une épreuve marchande à laquelle les personnes acceptent de se soumettre. La rencontre violente des appétits antagonistes est ainsi pacifiée sur un marché auquel les personnes peuvent se référer, en tant que principe supérieur commun dans la recherche d'un accord*"[163].

Ici, le marché avec ses institutions forment à eux seuls un monde à part. Au même titre que les autres mondes, *ce monde* a son éthique, sa dignité et son innocence[164]. Ainsi, comme nous avons tenté de le montrer dans d'autres textes de notre recherche, la théorie des sentiments moraux d'Adam Smith dessine les conventions humaines qui sont implicites à la théorie de l'homo-oeconomicus. Contrairement à la vision réductionniste de l'économie, la bonne marche de l'économie de marché ne peut pas faire "l'économie" des dimensions morale et culturelle de l'homme des lumières. La sympathie, l'égalité, la liberté... sont aussi des essences du capitalisme. Pour fonctionner, l'ordre marchand répond donc à des impératifs qui nous semblent extérieurs[165]. Ces nécessités qui n'ont pas une nature marchande explicite réactivent l'adhésion, la créativité et le dévouement à l'aventure marchande et industrielle. Le profit économique a besoin de mobiliser ce qu'il n'est pas lui-même.

En d'autres termes, le capitalisme repose sur des valeurs et des normes particulières. La culture de maîtrise, d'accumulation et de compétition en est une sorte d'*infrastructure symbolique*. Le marché y fonctionne comme le modèle social de référence. Ici, c'est le marché qui dicte ses critères à la société mais non l'inverse. Et il tend ainsi à devenir l'unique forme de coordination. Dans la cité marchande, la personne

---

[163] Ibid p.103

[164] Voir p.245 et suivantes.

[165] Le marché est aussi un lieu de mémoire. Les agents y accèdent par essai et par apprentissage. Voir Ph.Fontaine et L.Marco : "*La gestion d'entreprise dans la pensée économique française au XVIIIème et XIXème siècles*". Revue d'Économie politique n°4 Juillet-Août 1993. Ces deux auteurs soulignent bien que l'éthique conditionne la technique y compris dans le monde marchand. Pour J.B.Say, par exemple, le crédit que peut se procurer un entrepreneur repose, certes sur ses compétences, mais aussi sur ses "*qualités morales*". Le risque évolue donc en rapport avec la compétence et la morale. En l'absence d'un modèle adapté au site, le "risque moral" est important. Il y a conflit de normes, donc ignorance des motivations profondes des agents concernés par le changement.

devient ainsi un individu affranchi de toute dépendance féodale ou communautaire. Le marché organise un univers d'accords interindividuels qui lui est singulier.

Derrière l'échange marchand, selon L.Thévenot[166], la cité s'organise sur la base d'un idéal qui met en harmonie les sentiments moraux des hommes. Cet état de nature est ce que désigne Adam Smith par "*spectateur impartial*", ou être moral "*sympathique*". C'est une entité abstraite morale à laquelle on se réfère pour trancher un litige ou mettre en place un accord conforme au principe commun supérieur. L.Thévenot souligne ainsi que A.Smith était conscient que la cité marchande n'est pas totalement un monde sain. Elle est gangrenée par la frivolité que stimulent la vanité et le regard des autres. De ce fait, "*la grandeur*, écrit L.Thévenot, *n'est plus mesurée par l'estime mais par l'intermédiaire de la richesse*"[167]. Les inclinaisons sympathiques et frivoles sont donc au coeur du dispositif de la cité marchande. La nature humaine du monde marchand se révèle ainsi ambiguë. Cette tension nourrit l'industrie et l'expansion du marché. C'est dans cette trajectoire vers l'uniforme que l'ordre marchand tend vers l'implosion. En détruisant ses propres valeurs et la diversité qui l'entoure il fragilise ses assises.

En introduisant la pluralité des formes de coordination, l'économie des conventions a introduit la variété dans les modes de régulation des phénomènes économiques. A côté de la cité marchande, la théorie des mondes possibles souligne l'existence d'une variété de cités source d'une pluralité de formes de coordination. Les mondes possibles ont donc des grandeurs qui leur sont spécifiques. La cité domestique est régie par les valeurs et les règles communautaires. La cité civique a pour principes dominants : le "*bien commun*" l'"*intérêt général*", l'*égalité* et la *transparence*. Tandis que la cité industrielle valorise les impératifs techniques : l'*efficacité* et la *performance*. La cité marchande met en avant l'échange, la concurrence et la légitimité de l'*individualisme*. Enfin, la cité de l'opinion met en évidence dans la logique de son fonctionnement la *répartition*, la *célébrité* et le *regard des autres*[168]. Ces distinctions conduisent les auteurs à noter que "*chacun des mondes dans lesquels se réalise le modèle d'une cité et qui, pris en lui-même, possède un caractère de complétude et d'auto-suffisance*"[169]. Autrement dit, chaque site, à lui seul, est un monde en soi. Ce même monde est fait de croyances et de pratiques. Et chaque site est motivé par sa propre reproduction, ses adhérents s'en chargent. Tout se pense et se fait au nom de principes civiques supérieurs du site.

---

[166] L.Thévenot : "*L'entendement dans la cité marchande selon la théorie des sentiments moraux*" Cahiers de l'économie politique n°19, 1991

[167] L.Thévenot : "L'entendement..." op.cit. p.19

[168] Voir Entretien avec Luc Boltanski "*Agir et vivre en commun*", Sciences Humaines Hors-série n°5 Mai-Juin 1994

[169] L.Boltanski et L.Thévenot : "*De la justification*..." op.cit. p.171

Cependant, dans la réalité, nous l'avons souvent évoqué, un site en étant par nature un système ouvert, se mélange, assimile et compose avec les autres sites ; chacun fait de même et ainsi de suite. Dans ces tissus de sites, celui qui cherche la pureté totale trouvera la destruction car la vie des sites est aussi conditionnée par la variété et les échanges avec *leurs* mondes extérieurs. Dans la perspective des deux théoriciens des mondes possibles, chaque monde porte, d'ailleurs, en lui des traces voire la possibilité d'autres mondes[170]. C'est une re-création continuelle dans laquelle chaque monde compose avec lui-même et avec les autres tout en les désactivant pour sauvegarder son être. Dans le langage de L.Boltanski et L.Thévenot, chaque monde tend à sauvegarder son principe supérieur commun, convention qui coordonne et traite l'équivalence entre les individus de ce même monde. En somme, dans une cité comme dans un site : "*les gens partagent une même humanité, exprimée dans une capacité commune à s'élever dans le bien commun. Le fondement en nature de cette commune dignité fait parler à son propos d'une "vraie nature", "innocente"*[171].

Le fond d'un site est toujours une éthique du bien commun à laquelle se rapporte l'estime et la dignité. Être digne des valeurs du site, c'est en être le fidèle "serviteur". C'est être vrai. Etre digne c'est rester dans sa couleur (Formule du Maroc). La dignité est aussi synonyme de la participation au bien commun d'un monde. Ces valeurs, la dignité, l'estime, la confiance et bien d'autres, sont une sorte de "*monnaie courante*" d'un site. Ce sont elles qui invitent à l'effort, à plus de transparence et en fin de compte à la consistance des "*affaires*". Pour mieux comprendre, les logiques économiques des sites, la théorie économique doit apprendre à surprendre l'estime que partagent les *sitiens*, les uns par rapport aux autres. L'argent est une histoire de relations entre les gens. Et la bonne tenue de ces relations dépend, à son tour, des forces morales qui assurent la cohésion de l'ensemble. D'ailleurs, dès que le code moral et culturel d'un site est perturbé, les acteurs, en attendant d'en façonner un nouveau, ne se retrouvent nulle part. En même temps qu'ils sont en désarroi et en situation d'incertitude critique, les activités "matérielles" déclinent. Les soins portés à l'économie du site se perdent car ils n'ont plus de sens aux yeux des gens du lieu. Et c'est l'ère de l'hivernation de l'effort, de la responsabilité et des capacités d'innovation sociale et technique du milieu qui est en décryptitude. Ce vide pousse les gens à quitter leur monde originel où le sens commun se défait[172]. En somme, l'identité morale et culturelle (forcément composite avec les

---

[170] "*De la justification...*" op.cit. p.171

[171] Ibid p.178

[172] Les crises des sites peuvent même se traduire en transes. Les relents du passé face au vide les alimentent. L'absence d'alternative "réfléchie" peut être le facteur d'un retour foudroyant, donc aveugle, à ce qui est supposé être l'intégrité du site perdu. Que de travail attend l'humanité à ce sujet ! L'expertise nous fait courir des risques à grande échelle lorsqu'il intervient, sans la moindre retenue, dans la vie des sociétés humaines. L'exemple du développement le montre bien. En réalité, lorsqu'on n'arrive pas à convertir un site à la culture de développement, il est plus

échanges avec le monde extérieur) est une sorte d'esprit des "*lois économiques d'un site*". Lorsque la première est en crise, les secondes se dérèglent. Le site est un ensemble intégré, une collection d'individus qui fonctionne comme un tout mais non comme une juxtaposition ou simple somme d'entités. De ce fait, lorsque les crises de confiance et de conventions apparaissent, elles prolifèrent et affectent l'ensemble des aspects du monde possible ou du site en question.

2) Lecture sitologique de la cité domestique

Dans la cité marchande, l'individu est subordonné au marché. C'est son unique lien social. Et il est abstrait et anonyme[173]. Les économistes de la théorie standard pensent, même, que le marché est un modèle généralisable à l'ensemble des affaires humaines. A l'encontre de cette vision réductrice, et comme nous l'avons montré dans d'autres chapitres de notre recherche, l'observation des faits et des pratiques des acteurs montre qu'il existe plusieurs types de "*biens communs*" et une pluralité de "*formes de coordination*" entre les hommes. La cité marchande n'est pas la seule à régner sur le monde. De plus, son propre fonctionnement présuppose des valeurs et des institutions, aspect souvent négligé, par le passé, par les économistes.

En théorie, chaque site ou cité a certes un ordre légitime qui encadre la discorde et le mouvement des objets de son monde. "*Chaque nature*, écrivent les auteurs de la justification, *a ses objets, qui servent également l'épreuve*"[174].

Commentant la théorie des sentiments moraux d'Adam Smith, ils précisent, un peu plus loin, "*la valeur des choses et la valeur des gens sont embrassées dans la même espèce d'"être moral"*[175]. Cet être moral dont il est question ici est exactement ce que nous entendons par la notion de site. Il est éthique avant d'être "*technique*". Comme nous le soulignons auparavant à côté de la cité marchande et la cité industrielle d'autres cités ont aussi le droit d'être citées. Et c'est le cas de la cité domestique qui est, d'ailleurs, le modèle qui convient le plus à de larges pans de la réalité des pratiques locales de nombreux pays du sud. L'étude de multiples micro-expériences en "*situation de développement*" dans notre recherche montre bien que les sites du Sud ont des

---

avantageux, à long terme et pour tous, de le laisser dans sa "*bonne foi*", unité centrale de sa vie économique et culturelle. C'est son creuset, ses racines à partir desquelles le génie du site trouvera, de lui-même, les modes les plus appropriés à sa propre évolution. D'ailleurs c'est ce qui se passe clandestinement dans les faits au nez et à la barbe des experts du développement ou du changement social en général. En réalité, l'adaptation des organismes sociaux se fait la plupart du temps sans l'aide des experts ou, le plus souvent, à l'encontre de leurs modèles de transition !

[173] Même Paul Samuelson, économiste néoclassique, Prix Nobel, souligne "*le marché est efficace mais il n'a ni cerveau ni coeur*". El Pais, 15 oct. 1991, cité par Ignacio Ramonet : Paradigme yougoslave - Monde Diplomatique Décembre 1991, p.1

[174] "*De la justification...*" op.cit. p.59. Les auteurs prennent la précaution de souligner que chaque monde possible n'est pas totalement homogène. Dans leur perspective qui est aussi la nôtre : "*Un univers a plusieurs natures*" p.59

[175] Ibid p.62

organisations économiques et sociales qui fonctionnent en grappes (importance des valeurs collectives du site, du groupe et des ancêtres, réseaux et importance des relations communautaires...). D'ailleurs, Luc Boltanski et Luc Thévenot soulignent, eux-mêmes, que la cité domestique est marquée du "sceau" des ancêtres. Ainsi, nous n'avons pas affaire à des individus isolés mais à des *personnes* qui, tout en étant uniques, sont indissociables de leur corps social d'appartenance : "*la personne individuelle*, écrivent les auteurs, *est un maillon dans la "grande chaîne des êtres" et chacun se trouve pris entre un supérieur dont il reçoit, par l'intermédiaire d'une relation personnelle, une puissance d'accès à la grandeur, et des inférieurs qu'il englobe et qu'il incarne. Dans cette cité domestique, le lien entre les êtres est conçu comme une génération du lien familial : chacun est un père pour ses subordonnés et entretient des relations filiales avec l'autorité*"[176]. Autrement dit, dans cette chaîne souvent interminable, chacun est l'aîné d'un autre ou comme nous l'avions déjà écrit au sujet de l'économie confrérique maghrébine, tout le monde est censé s'occuper de tout le monde. Les travaux de terrain sur lesquels nous nous sommes appuyé pour l'Afrique Subsaharienne en arrivent aux mêmes conclusions : pauvre est celui qui est seul. Ces économies sont des économies relationnelles de nature affective. Elles sont aussi hiérarchiques puisque le site distribue, en fonction de ses critères moraux, les tâches et les rangs. En fait, la cité domestique est un royaume d'affection et d'allégeance. C'est ce que suggère déjà Tocqueville dans sa "*Démocratie en Amérique*" puisqu'il y fait une minutieuse description des peuples aristocratiques. "*Connaître son rang, c'est connaître sa grandeur et se connaître...*"[177]. Au contraire, l'alliance entre la cité marchande et la cité industrielle remplace la "personne" par "l'individu". Contrairement aux "individus" de la grande société industrielle, les personnes des sociétés arabo-africaines ont de fortes attaches symboliques et culturelles avec le groupe. Leurs attaches supplantent leurs tâches matérielles. C'est un système de relations qui repose sur la "*religion du serment*"[178], qui sert de ciment au groupe. Ces univers de croyances sont, en réalité, et comme le montre la méthode des sites, des univers peuplés de prophéties auto-réalisantes : des systèmes symboliques qui conditionnent voire déterminent les pratiques observables. "*Toute soumission à une divinité*, écrivent les auteurs de la justification, *même illusoire, a au moins pour vertu d'affermir les lois*"[179]. Ici, les sites symboliques sont, constamment ranimés pour produire de la cohésion et de la réalité. Les configurations de celles-ci sont donc travaillées/dessinées par les idéalités du site. L'accès au "réel" passe donc par les divinités du site.

---

[176] "*De la justification...*" op.cit. p.116
[177] Voir "*De la justification...*" op.cit. p.117 et 118
[178] Ibid p.120
[179] Ibid p.120

Les divinités du site se matérialisent par des normes, des règles... confectionnées par l'éthique du lieu. Un site est en quelque sorte l'"*église invisible*" de Kant[180]. Dans les sites arabo-musulmans, pris comme exemple, la fréquence de la référence à Dieu et à son prophète dans les opérations quotidiennes est incalculable. Les transactions économiques sont accompagnées, à chaque fois, de rappels aux valeurs de la communauté. Dans toutes les cités domestiques, les ancêtres sont calqués sur le modèle des Dieux. Ainsi que les rapports des uns aux autres. Si le lien du marché se veut "efficace", le lien domestique paraît affectueux. Les rites du site rappellent constamment les sources morales et symboliques de la cohésion du groupe. Quitter le groupe est même interprété comme un sacrilège. Dans les mondes possibles d'influences musulmanes, *seul Satan quitte la communauté*. Même si le groupe est dans l'erreur on ne le quitte pas, on le corrige de l'intérieur par l'effort moral et intellectuel. Rien ne sert de quitter le site puisqu'on y est supposé être bien. Chacun y est pris en considération à sa juste valeur dans les canons du site[181]. La grandeur de chacun dépend de son degré d'adhésion à l'éthique du site, de la "*qualité sitologique*" de ses relations avec les autres et par voie de conséquences du regard de ses co-sitiens. Votre réputation dans les critères du site fait votre grandeur. L'opinion des petits et surtout des grands est donc capitale pour votre rang. Les sites ont donc leurs tribunaux d'opinion. La théorie smithienne des sentiments moraux le révèle bien. Sur cet aspect J.P.Dupuy note justement que : "*Le sujet smithien vit constamment sous le regard d'autrui ; c'est un être fondamentalement mimétique, toujours enclin à se perdre dans les miroirs que lui tendent les autres*"[182].

En société, on se guette. Il y a des normes mais aussi des désirs mimétiques sans limite. On cherche l'utilité (richesse) pour être admiré et reconnu par les autres ou

---

[180] Voir Ronald Dworkin : "*L'impact de la théorie de Rawls sur la pratique et la philosophie du droit*" in *Individu et Société autour de Rawls* - Seuil - Coll. Points, 1988, p.66. De nombreuses contributions de ce colloque autour de la théorie de la justice du philosophe américain John Rawls soulignent l'importance des fonctions de cohésion de la justice. Une société n'est viable à long terme que si chacun se met constamment à la "place d'autrui" ou comme disait Hobbes dans Le léviathan (Paris Siney 1971 p157) : "*Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse*". D'ailleurs, la théorie de la justice repose sur les principe de liberté et d'égalité des chances sans pour autant remettre en cause les différences entre les individus puisqu'elles constituent une source de richesse et de dynamisme pour l'ensemble de la société. La théorie de la justice stipule des corrections mais non une destruction systématique des inégalités et des différences. Une des corrections pour J.Rawls est réalisée par la justice redistributive : "*maximiser la position des plus défavorisés sans porter atteinte au principe de liberté*" qui est à la racine du dynamisme des individus que le hasard et/ou par la conduite a favorisés. Tout est donc question de pondération pour que l'organisme social puisse fonctionner sans grandes anomalies catastrophiques. La composition avec les contingences est donc de mise. Le sentiment premier de chaque site se greffe sur le sens de la justice ou comme l'exprime J.Rawls : la justice est la "*première vertu des institutions sociales*". C'est sur elle que le site peut s'appuyer pour sauvegarder sa cohésion.

[181] Chaque site a ses êtres collectifs, son système cognitif et ses formes d'organisation. Chaque site crée son propre "*monde domestique*" fait de valeurs, de biens et de confiance. Pour le caractériser, il est nécessaire d'éviter d'y transférer ce que L.Boltanski et L.Thévenot ont appelé des "*formes de généralité étrangère*" (De la justification... p.23). La connaissance est reconnaissance puisqu'elle présuppose toujours un regard du dedans. Ce dernier permet de forger progressivement des langages appropriés aux réalités du site. Il n'y a pas de langage de description neutre. Les systèmes conceptuels dépendent aussi des principes civiques de chaque site.

[182] Jean Pierre Dupuy : "*L'individu libéral, cet inconnu : d'Adam Smith à Friedrich Hayek*" in Individu et justice sociale (Colloque) autour de John Rawls - Ed. Seuil - Coll. Points, 1988, p.92

encore, l'individu croit chercher la richesse mais, en réalité, il cherche l'admiration d'autrui : "*C'est ce leurre qui met en route et conserve en continuel mouvement l'industrie des hommes*"[183]. Ici, la "futilité" devient un lubrifiant de l'économie.

Pour revenir à la question de la variété des cités et surtout aux particularités de la cité domestique, il est essentiel de souligner que chacune d'elles a tendance à privilégier la ou les forme(s) de coordination qui lui sont le plus compatibles. A sa manière, O.Favereau montre bien que les normes essentielles des sociétés africaines contemporaines résistent à l'expansion de l'univers de la cité industrielle et marchande. Bien qu'hybrides, les organisations des sites ou mondes possibles africains restent soumises aux règles de la cité domestique : importance des normes communautaires, solidarité de groupe, redistribution des richesses...Mais, seulement, au contact avec d'autres mondes par l'intermédiaire de modèles mal introduits, les sites africains dégénèrent et ont recours à la rente et à la corruption. Ce mécanisme défensif pervers est le produit d'un "faux contact" entre plusieurs mondes possibles mal ajustés. Même si les sociétés, dites traditionnelles sont détruites partiellement, le site se défend contre les modèles exogènes, la personne africaine continue d'accorder une priorité au groupe. L'individu et le groupe se supportent.

Toute organisation africaine, malgré le caractère brouillée de la situation, continue d'être décodée par les acteurs comme une communauté dont la fonction essentielle est la solidarité redistributive. Mais la protection communautaire sans réciprocité et sans productivité ruine l'économie. Dans ces conditions, la solidarité, dans les critères du modèle de la cité marchande et industrielle, grignote l'accumulation. Le site en conflit avec ces modèles borne l'économie et développe ainsi la course aux rentes. L'évolution des économies formelles africaines montre bien que "*la recherche des rentes se nourrit d'elle-même*"[184]. Ce processus s'amplifie avec les manipulations perverses des règles de la réciprocité par les acteurs africains. Dans de nombreuses situations, l'usage de la tradition de la réciprocité sert de mode d'enrichissement pour certains et pas pour d'autres. Le principe est utilisé sans donner la contre-partie. Ce que José Lacourse a appelé la "*réciprocité négative*"[185]. "*Chacun*, écrit-il, *tente d'obtenir ce qu'il veut sans rien donner en retour*"[186]. Les fragments du principe du don et du

---

[183] A.Smith : "*Théorie des sentiments moraux*" Ed d'Aujourd'hui, 1982, Paris, p.303

[184] O.Favereau : "*Développement et économie des conventions*" op.cit. p.197

[185] José Lacourse : "*réciprocité positive et réciprocité négative*" Cahiers Internationaux de Sociologie - Vol. LXXXIII, 1987, pp.291-305.

[186] Ibid p.297. Le principe de don et du contre-don découle de la position originelle des sites africains. C'est un mécanisme fondamental de cohésion sociale. Ces échanges consolident des familles, des tribus, des réseaux et même des peuples entiers. La réciprocité est une obligation de rendre, source d'une solidarité notamment intergénérationnelle. La réciprocité résulte du code moral. Elle en émet les signaux. Tout retrait du circuit de l'échange réciprocitaire conduit à une dévalorisation sociale voire à des conflits. Dans la cohérence des sites natifs, ceux qui profitaient des dons sans les rendre étaient sanctionnés ainsi le veut la coutume. Avec la décomposition de ces sociétés sous le choc de la modernité, l'équilibre réciprocitaire est déstabilisé. L'échange de coups remplace

contre-don continuent donc à être utilisés sans que les convictions et les certitudes d'autrefois soient effectives. Ce qui crée de fortes incertitudes dans le jeu des agents africains.

Le défi des économies de rentes ne peut être levé en Afrique que par un apprentissage collectif dans le cadre d'un *"compromis productif entre les cités domestique, industrielle et civique"*[187]. Cette solution plurielle avancée par O.Favereau vient à point nommé renforcer une des principales hypothèses de la méthodes des sites : tout progrès nécessite une relecture productive des traditions du site pour mieux tirer avantage des apports de l'environnement extérieur. C'est l'intégrale d'un changement réussi puisqu'elle réconcilie le site avec les apports des autres mondes possibles. C'est grâce à ces synthèses que s'opèrent des dynamismes économiques authentiques[188].

B - Mélange de sites

1) L'incontournable diversité

La variété est omniprésente dans les pratiques des gens. Aucun monde n'est totalement isolé des autres. La diversité est le secret même de la vie des systèmes sociaux et naturels. La diversité est indomptable par le formel qui cherche à codifier le monde et à le modéliser une bonne fois pour toute. La diversité du monde est, par nature, rebelle et c'est ce qui justifie, contrairement à la volonté de maîtrise, la pédagogie de l'accompagnement à laquelle aboutit la méthode des sites. Celle-ci est une démarche qui respecte la diversité des valeurs donc celle des épreuves de réalité et des modèles d'action qui en découle. La pluralité et la singularité sont donc de fait incontournables. Cependant, tout ceci ne signifie aucunement que chaque monde singulier est isolé des autres et inversement. Au contraire, il ne doit sa survie et même sa singularité que grâce à ses échanges de toutes sortes avec *son* monde extérieur. De par son originalité, chaque site se nourrit et nourrit la diversité. Le divers semble s'incruster à tous les niveaux de la vie des organismes sociaux. Même l'individu n'est jamais lui-même une bonne fois pour toute[189]. Malgré les quelques "constantes" de sa

---

l'échange de dons et les comportements d'extorsion, de vol, de filouterie se multiplient.

[187] O.Favereau : " *Développement et économie des conventions*" op.cit. p.199

[188] Concluant une minutieuse étude sur l'"éthno-industrialisation" d'une ville tunisienne, Pierre Noël Deneuil écrit : "*Le dynamisme des entrepreneurs du développement économique sfaxien naît cette relation maîtrisée entre l'intérieur et l'extérieur, entre le soi et les "autres", entre les identités collectives à la fois "fermées" et "ouvertes, entre la tradition et une modernité soucieuse de ses racines, respectueuses d'un passé dont elle ne saurait faire table rase. Là se situe sa singularité et son exemplarité pour ceux qui se préoccupent du développement par les ressources sociales et communautaires locales*". "*Les entrepreneurs du développement, l'ethno-industrialisation en Tunisie : la dynamique de Sfax*" Ed. L'Harmattan, Coll. Logiques sociales, Paris, 1992, p.170

[189] Dans la théorie des organisations comme celle de March et Simon, l'individu est d'ailleurs considéré comme un micro-système complexe de traitement et d'échange d'informations (information processing)

personnalité, il est constamment en changement. Que d'amis et ennemis nous avons eus dans la même personne ! Le divers, le contradictoire, l'incertain... font donc partie de nos états de nature. Ceux sont ces ambiguïtés que tendent à réguler les normes de nos diverses sociétés. Le "composite" c'est la vie et la norme est un repère pour la vie. L'efficience sociale d'un site consiste justement à conjuguer avec souplesse ces deux contraintes. En définitive, c'est savoir créer pour un moment les conditions d'une unité dans la diversité. Déjà, à l'intérieur d'un même site ou monde possible cet "engineering" est toujours à l'ordre du jour. En ce sens, le site est un organisme qui ressemble à une sorte de "*technologie culturelle*" avec toute la prudence qu'impose le mot "technologie". "*L'organisme*, écrit Françoise Gaill, *c'est à la fois un modèle, un enjeu, un problème. Modèle, car il concilie différentes propriétés : c'est un exemple de coordination, d'intégration, d'efficacité, d'adaptation !* [190]. Un peu plus loin, l'auteur revient à la charge sur les subtilités de la vie de tout système social : "*Vaste mécanisme, il décompose pour recréer, se soustrait à ce qui l'entoure et produit son propre monde : l'organisme est celui qui crée son milieu*"[191]. Ce qui indique que le site tend constamment à sauvegarder tout en changeant (en s'adaptant) sa singularité. Il est donc nécessaire, à chaque fois, se référer à ces mécanismes en apparence contradictoires pour avancer dans la connaissance des divers aspects d'un milieu donné en prise avec le changement. Ceci est évident dans la démarche des sites puisque le site est "*lecteur*" de ce qui lui arrive. Tout se passe comme si chaque site est devant le "*livre de son histoire*" et se raconte des "*histoires*" pour mieux sélectionner les trajectoires possibles de son futur. En ce sens, la mémoire et l'identité se décodent non à partir d'un passé absolu mais à partir d'un passé reconstruit au présent pour un avenir possible. C'est toute la thèse du site-expert qui explore la multiplicité des avenirs à partir de ce qu'il est. C'est d'ailleurs ce que découvre Françoise Gaill lorsqu'elle écrit dans son abstract "*si l'organisme est considéré comme un système de traitement et d'échange d'informations, c'est qu'il sait opérer un tri parmi ces information, une sélection : il est ainsi non seulement objet, mais agent de sélection*"[192]. Par la sélection, le site se stabilise et stabilise son environnement immédiat[193]

---

[190] F.Gaill : "*Organisme*" in "*D'une science à l'autre*" op.cit. p.244

[191] Ibid p.247

[192] Ibid p.244

[193] Il est assimilable à la notion d'"attracteurs" : des états de stabilité, des foyers de convergence. Après avoir erré entre plusieurs possibles, le site finit donc par se fixer momentanément. Son parcours est donc interactif donc aléatoire. Derrière ces aléas, la finalité du site c'est lui-même, c'est sa reproduction. Tout semble indiquer que la finalité de tout organisme c'est survivre et se reproduire. Un biologiste dirait : "*le vivant répète l'espèce*". Afin de s'approcher de cette économie des sites, l'approche "scientifique" doit être nécessairement une approche *ouverte*. En effet, pour mieux interpréter les systèmes complexes comme les sites, il faut passer, comme le dit le physicien J.M.Levy-Leblond par la "*mise en culture de la science*". "L'esprit de Sel" - Fayard, Paris, 1981.

En physique, l'entropie est une théorie de la croissance spontanée du désordre[194]. Dans les domaines de l'Homme, l'entropie est aussi dans la nature intime des sites en raison d'un "excès" d'uniformité (un système qui se purifie s'écroule) ou d'un "excès" de chocs avec le monde extérieur donc de diversité mal assimilée. C'est entre ces deux écueils que le site tend de se frayer un chemin en produisant de l'ordre dans le désordre inhérent à une uniformité envahissante ou à une variété déstabilisante.

En raison de ces multiples tiraillements, aucun site n'est totalement stable. C'est ce que explique que :" *la norme a toujours un statut mixte, un statut de mélange instable*"[195]. Nous avons donc affaire à des univers faits de *stabilités flottantes*. Les normes sont à la fois des contraintes, des repères et des entités qui mélangent, sans cesse, précision et imprécision, stabilité et instabilité, transparence et opacité.

Malgré ces ambivalences, nous avons toujours besoin de normes. Sans normes, c'est le chaos, avec les normes, c'est le "*chaos amadoué*", d'où la nécessaire existence des sites. La norme "capture" et canalise ainsi les pratiques. A travers les normes, les sites cherchent toujours des "*sélections stabilisantes*"[196]. Et dans le même mouvement, ils sélectionnent, sauvegardent, voire inventent de nouvelles normes[197] ainsi de suite.

En somme, les échanges entre les sites via l'environnement que leurs interactions engendrent est une donnée de la réalité concrète. Il est rare que des groupes humains soient totalement absorbés par leur propre monde sans aucun échange avec le monde extérieur. La loi est donc l'ouverture, l'échange et la variété. Cependant toutes ces interactions n'éliminent pas la pertinence des singularités de chaque site. En étant l'unique repère, il est constamment réactivé afin d'enraciner les changements qu'impose l'environnement. Le site, c'est la tradition revisitée et la modernité corrigée.

---

[194] Voir Isabelle Stengers et Francis Bailly : "Ordre" in "D'une science à l'autre..." op.cit. pp.219-243

[195] Pierre Livet : "*Les rapports difficiles du rationnel et du normatif* "in "*D'une science à l'autre*" op.cit. p.311

[196] Expression empruntée à Pierre Livet, op.cit. p.320

[197] Dans ces mouvements incessants des sites, chaque site tend à imprimer aux pratiques son "*économie de l'envie*" et un certain ordre. Mais les procédures de coordination qui accompagnent ce dernier peuvent soulever de grands problèmes éthiques. Elles ne garantissent aucunement un ordre social juste. Justesse et Justice des sites peuvent donc être en décalage. L'expression "*économie de l'envie*" est empruntée à Claude Gamel : "*L'apport de la philosophie sociale à l'économie du bien-être une question de "procédure*" in "*Économie et Sociétés*" n°14 Janvier 1991, p.73. Le problème posé dans cette note renvoie au débat contemporain qu'a su introduire la théorie de la Justice de Rawls (Traduction française Seuil, 1986, Paris). Cet auteur met aussi l'accent sur les mécanismes qui assurent la cohésion des sociétés humaines : libertés, droits fondamentaux, positions valorisées et pouvoirs, revenu, richesse et redistribution... Parmi ces "*biens primaires*" assurant la cohésion du social, la philosophie américaine en distingue un qui est essentiel : "*les bases sociales du respect de soi-même*" sans qui "*rien ne vaut la peine d'être tenté*". Voir Claude Gamel p.79

2) Les mondes composites

Comme nous l'avons souligné, les sites sont, eux-mêmes, hybrides et tendent constamment à stabiliser leurs propres diversités "endogènes". Mais la variété ne s'arrête pas à leurs frontières puisqu'ils sont eux-mêmes, en tant que mondes singuliers, imbriqués dans des environnements globaux qui déversent incessamment de la variété, du métissage... Et ce n'est donc pas un hasard que l'approche des économies de la grandeur se soit aussi heurtée à ce problème. Contrairement à la conception rationaliste et mécaniste des systèmes sociaux, le monde factuel en réalité est fait de plusieurs mondes à la fois. Il est dans la nature des sites d'être des systèmes ouverts, c'est même une des conditions de leurs propres survies. L'hétérogénéité des valeurs et des pratiques est donc une donnée concrète. Ce qui fait des univers complexes la règle des pratiques. Autrement dit, la multiplicité des épreuves de réalité émanant de mondes différents introduit la formation et la prolifération, par interaction d'univers complexes. C'est d'ailleurs à cette conclusion qu'arrive aussi Olivier Favereau.

Dans un premier temps, cet auteur fait remarquer que la théorie des cités suggère que chacune d'elle incorpore : "*un modèle réduit de lien social*"[198] qui lui est propre. En d'autres termes, chaque site a ses valeurs et ses règles qui sanctionnent les pratiques des acteurs. Chaque décision est justiciable dans les canons du site. Il n'y a pas, selon la formule de Favereau : "*un no man's land social*"[199]. En un mot, les sites, comme les cités au sens des théoriciens des conventions, ne sont pas des "*ensembles vides*". Il sont pleins de valeurs, de sens multiples et d'interactions.

Dans un second temps, Olivier Favereau, à la suite des auteurs de "La Justification..." met bien en évidence le fait que les sites se mélangent. Il écrit en substance, : "*toute organisation complexe, combine plusieurs cités et de surcroît une économie est un ensemble d'organisations. La catégorie fondamentale, par conséquent, est celle de compromis entre cités*"[200]. Ce caractère hybride est omniprésent dans les pratiques ce qui fait des sites de "*fins compositeurs*". Dans ces sociétés "*complexes*", les homme font preuve d'une grande compétence à identifier la nature de la situation et à extraire des solutions pratiques de la pluralité des mondes à laquelle ils sont confrontés. Par apprentissage, ils font des "*montages composites*" compatibles à une situation de complexité. Les tensions propres aux univers complexes ne laissent aucun répit aux agents. Ces derniers ne peuvent stabiliser leur situation et leur choix qu'en recourant, en permanence à des stratégies d'accommodement et de recomposition d'impératifs, souvent contradictoires. Ce sont ces processus d'hybridation qui rendent la rationalité

---

[198] Olivier Favereau : "*Développement et économie des conventions*" in "*L'Afrique des incertitudes*" S/D Philippe Hugon, Guy Pourcet et Suzanne Quers-Valette (CERED-FORUM). PUF. Paris, 1995, p.183

[199] Ibid p.183

[200] O.Favereau op.cit. p.196 souligné par nous.

des acteurs composite : faire des choix en mariant une pluralité de motivations et d'impératifs. Dans la réalité des choses, le "programme" d'un site, inscrit dans les personnes, se mélange donc avec d'autres mondes. C'est dans ces mondes faits d'innombrables interactions que les êtres (individus et/ou organisations) agissent dans le sens du raisonnable. Les disciples de H.Simon parleraient de "*rationalité satisfaisante*", une manière de concrétiser l'hypothèse de la "*rationalité limitée*". Les arrangements et accommodements dont il est ici question dévoilent que la "*pureté*" d'un site est une vision de l'esprit. La vie d'un site est toujours entachée d'influences extérieures. Ces échanges entre mondes différents conduisent à terme, à des "*symbioses de sites*" dont la nature hybride nous reste inconnue. Ici, au plan des comportements individuels et collectifs, nous sommes dans des "*situations de gestion*"[201], loin des modèles réducteurs comme celui de la théorie standard. Dans les faits, la rationalité qui a court est la "*rationalité composite*" dont le modèle est irréductible à une seule et unique motivation ou légitimité civique. C'est dans cette perspective, qu'il faut écarter le risque que le site devienne, à son tour, un modèle réducteur.

Autrement dit, le site tend à reproduire son identité en s'adaptant à de nouvelles contingences introduites sous la pression de l'environnement. Ce faisant, il crée les conditions générales du déploiement de la "*rationalité métisse*". Celle-ci résulte des capacités de lecture du site de ce qui lui arrive de l'environnement. Il est doué d'une "*rationalité sélective*"[202]. Ainsi, dans les "*situations de développement*", le milieu ne reconnaît pas la rationalité et les formes de coordination propres au modèle-standard. Il les relit à sa manière. Il filtre et détruit ainsi ce qu'il estime hautement incompatible avec ses propres normes. La procédure de marché est acceptée à la condition qu'elle n'introduise pas tous les bouleversements de l'économie industrielle et qu'elle cohabite avec d'autres formes de coordination endogène de type domestique ou néo-domestique. En situation, la "*cité du développement*" est limitée dans ses effets. Elle est contenue par d'autres cités. Le marché ne domine pas. Il est *utilisé* comme les autres ingrédients du développement et du site natif. Le marché s'en trouve même dénaturé en tous les cas en tant que concept général. Il n'y a pas un marché mais des marchés dont les modes de fonctionnement dépendent étroitement des contingences locales (micro-histoires, valeurs et institutions locales...). Au sein même de l'économique le plus étroit il y a donc de la variété !

Ce que les tenants du modèle unique ne veulent pas savoir, c'est que face aux situations de développement, les sites se retrouvent *enveloppés* pour ne pas dire *ligotés*

---

[201] Expression empruntée à Olivier Favereau : "*Objets de gestion et objet de la théorie économique*", Revue Française de Gestion, n°96, Novembre-Décembre 993.

[202] Formule que l'on retrouve aussi bien chez O.Favereau, théoricien des conventions, que chez B.Pecqueur, théoricien du développement local.

par des modèles économiques et institutionnels qui ne correspondent pas totalement à leurs propres références. Ces contacts provoquent une série d'actions et de réactions qui, au bout du compte, conduisent à l'émergence d'organismes sociaux inattendus. Dans ces univers complexes, les rationalités sont nombreuses et se combinent. Leurs validités se restreignent à des zones mouvantes de comportements. Les imbrications en question donnent à ces réalités des aspects écaillés[203]. Ces articulations de mondes différents élargissent les zones d'incertitude. *Bien que le jeu soit étroitement limité*, écrivent L.Boltanski et L.Thévenot, *par le dispositif de la situation, un modèle à plusieurs mondes donne aux acteurs la possibilité de se soustraire à une épreuve et, en prenant appui sur un principe extérieur, d'en contester la validité ou même de retourner la situation en engageant une épreuve valide dans un monde différent. Il inclut par là la possibilité de la critique dont les constructions déterministes ne parviennent pas à rendre compte*"[204].

Ainsi, l'imbrication entre mondes différents induit à la fois une série de perturbations et une plus grande marge de manoeuvre pour les acteurs. Le monde bousculé perd la maîtrise de ses épreuves de réalité[205]. Il n'est plus le seul écran de la

---

[203] Les théoriciens du chaos utiliseraient l'image du "mille feuilles" pour décrire ces univers. Ils sont feuilletés, faits de plusieurs couches. Ce qui leur donne des aspects surprenants pour les modèles réducteurs. Dans la perspective de l'adoption de la théorie du chaos par l'analyse économique soulignons, à titre d'exemple, la thèse de Anne Corcos "Bruit et chaos sur les marchés financiers" Paris II Panthéon-Assas - Prix de thèse AFSE 1994. L'auteur y expose les principes de la théorie du chaos (voir aussi notre chapitre Sciences et croyances, la section II intitulée "les évolutions récentes du paradigme de la science") et en tire une méthode appropriée aux problèmes des économistes : ***la méthode des diagrammes de proximités***. Celle-ci est dynamique et s'applique dans la perspective de l'auteur à des séries courtes. C'est une approche dynamique qui permet ainsi d'établir des parallèles entre les faits. L'auteur a choisi les phénomènes boursiers, un champ d'application qui s'apprête à une expérimentation d'une démarche qui cherche à déchiffrer les instabilités, les désordres, les aléas. Voir la lecture que la lettre de l'AFSE (n°24 - pp. 34-38) fait de cette thèse. De notre point de vue, l'essentiel est de retenir que la théorie du chaos fait l'objet d'une migration vers les sciences de l'Homme en particulier l'économie et les sciences de gestion. Les modèles chaotique sont basés ou contiennent des relations non-linéaires mettant en oeuvre peu de variables. Cependant cette simplicité n'est pas synonyme, à l'arrivée, d'une pauvreté de ces modèles puisque, dans leur développement, ils fournissent des descriptions fort complexes des évolutions observées. De ce point de vue, et, contrairement au paradigme dominant, l'économie n'est pas un système fermé et intrinsèquement stable qui subirait des chocs exogènes. En effet, la théorie du chaos souligne que le chaos est omniprésente. En étant ainsi, l'analyse économique dans son domaine particulier, se doit de l'endogénéiser. Les aléas, les fluctuations, les désordres... sont aussi des "***lois naturelles***". Cet effort de méthode ne signifie pas que les évolutions complètes des systèmes soient totalement maîtrisées, donc prévisibles en tous points. Comme le souligne La lettre de l'AFSE : "*Mais ces ambitions contiennent le ferment de leurs propres limites. La singularité de ces systèmes chaotiques en est l'imprévisibilité sinon à court terme, du moins à moyen ou long terme. Du fait de leurs propriétés de sensibilité aux conditions initiales, la prévision n'est envisageable que sur du très court terme*" (p.37). La force des modèles chaotiques est donc leur capacité à minimiser la part aléatoire des événements que la théorie tente de décrypter.

[204] L.Boltanski et L.Thévenot : "De la justification..." op.cit. p.267

[205] Une fois de plus avec la méthode des sites qui s'inspire, à la fois, de l'épistémologie de la complexité et des développements les plus récents de la théorie des organisations, nous pourrions imaginer de multiples configurations dans la vie mouvementée des sites. En effet, certes, chaque site a, en théorie, les régularités que produisent ses acteurs au travers de leurs croyances et de leurs normes communes. Seulement, autour de ce "noyau dur" (personnalité fondamentale du site), l'expérience semble indiquer que les acteurs jouissent d'une grande marge de liberté. C'est la "*partie spongieuse*" qui assure l'adaptabilité de la "commune nature" du site aux modifications de l'environnement. En d'autres termes, c'est la "région" du système qui amortit les chocs extérieurs et les désordres intérieurs. Cette procédure défait les conflits possibles entre l'autonomie d'un système complexe et ses échanges avec l'environnement. Le site est donc constamment pris dans des mouvements adaptatifs. A l'intérieur de ces tourbillons, il tend à recréer les conditions de sa stabilité structurelle en aménageant le changement. Il esquive les "*catastrophes*" en ménageant le changement. Il fait *sien* le changement pour ne pas disparaître totalement. La recherche de cette stabilité ne veut pas dire l'immobilité. Tout ceci est encore révélateur de l'existence de mécanisme autorégulateurs. Les organismes sociaux les libèrent afin de survivre et de se maintenir face aux incessants assauts du désordre. En

légitimité des actions individuelles et collectives. A l'érosion partielle des repères et des conventions se substitue un nouveau monde métis qui impose sa pertinence à la stratégie des acteurs.

Dans ces contextes mouvants, les conflits de coordination se multiplient et font l'objet d'un "*balancement inter-sitien*". Les instabilités des normes s'en trouvent accrues, processus à l'intérieur desquels les acteurs cherchent la justesse. Si cette diversité proliférante accroît et multiplie les références légitimes de vie, elle crée aussi des conditions favorables à des manipulations frauduleuses des règles, les nouvelles comme les anciennes. C'est pourquoi les univers complexes présentent aussi une "*nature monstrueuse*". Cette intuition sur les univers composites source d'ambiguïtés pour la personne humaine est restituée de la façon suivante par les auteurs de "*la Justification*" : "*L'ambiguïté des assemblages composites suscite chez les participants un sentiment d'embarras et d'inquiétude quand ils sont impliqués dans une épreuve. Ils doivent sélectionner des objets parmi les ressources disparates qu'offre la situation et les relier entre eux pour tenter d'obtenir une cohérence et empêcher la situation de se défaire. Mais la coexistence d'objets de nature différentes rend plusieurs assemblages également possibles et crée une incertitude sur la nature de l'épreuve en cours et particulièrement sur l'état dans lequel se trouve les personnes. Chacun des participants présente un caractère louche : il a quelque chose de trouble et son engagement dans plusieurs natures peut-être à tout moment dénoncé*"[206]. La multiplicité des critères de vérité et de modes de fonctionnement inhérente à la présence de plusieurs mondes peut s'accompagner d'une "*régulation par confusion*"[207].

C'est l'ensemble des complexités que nous décrivons ici au sujet de la présence d'une pluralité de mondes possibles qui rend le problème des règles épineux. Face à la variété, à l'instabilité, en un mot à la dynamique des sites, les aspects formels sont d'une faible portée. A ce sujet, Erhard Friedberg, grand théoricien des organisations, souligne que "*la structure et les règles formelle d'une organisation ne constituent jamais qu'une description très approximative de son fonctionnement réel*"[208]. Avec les

---

somme, le site est un système ouvert qui s'adapte aux changements de l'environnement. Le désordre est une partie intégrante de sa vie. Le site est un sujet adaptatif. En tant que sujet, il ne peut sauvegarder son identité qu'en encastrant les perturbations dans sa culture ambiante. Le site autogère ainsi les changements dans les critères de ses croyances sans se reproduire à l'identique compte tenu de la pression des autres sites qui s'expriment à travers l'environnement. Le site lutte ainsi contre l'entropie par la permanence et le changement.

[206] "*De la Justification...*" op.cit. p.278

[207] Formule empruntée au théoricien des systèmes sociaux, Yves Barel : "De la fermeture à l'ouverture en passant par l'autonomie". In Colloque de Cerisy sur L'auto-organisation - Actes du colloque, p.469. Ed. Du Seuil. 1983

[208] Erhard Friedberg : "Les quatre dimensions de l'action organisée" Revue Française de Sociologie - p.534, XXXIII, 1992, pp.531-557. E.Friedberg souligne, à juste titre, que : "*La formalisation d'une organisation n'est donc jamais que la partie visible de l'iceberg de sa régulation effective*". Dans toute organisation cohabitent plusieurs mondes (formel/informel, visible/invisible, explicite/implicite, singulier/pluriel...). La partie visible et formelle de ce puzzle est la "région" immergée du site. L'expérience montre que c'est le "monde souterrain" de cet ensemble qui est pertinent dans le déchiffrage des pratiques des acteurs : relations informelles, les non-dit, les réseaux de connivence,

métamorphoses qu'impose dans la vie concrète l'environnement aux systèmes sociaux, les décalages "formel/informel" sont monnaie courante. Ces distorsions s'amplifient avec les mélanges de sites ou de mondes possibles différents.

Dans cette montée des mondes flous, les règles acquierent dans la pratique un statut précaire, instable, fuyant. L'incertitude y gagne du terrain et les normes des mondes en présence y font l'objet de diverses manipulations pouvant aller jusqu'à un phagocytage pur et simple : "*Dans ces jeux*, écrit E.Friedberg, *non seulement les "formes" sont grignotées, érodées et peu à peu vidées de leur contenu contraignant par d'autres, mais elles sont investies à leur tour par des intérêts qui s'appuient sur elles, en "dénaturent" l'orientation et, ce faisant, les transforment*"[209].

L'exploration des univers composites dévoile toute la pauvreté du modèle standard de la rationalité. Les pratiques des acteurs ont plutôt une rationalité de nature composite et incertaine. La variété y est omniprésente. Certes, la science sociale ne peut ignorer le modèle moral de compétences de chaque site. C'est une étape nécessaire dans le monde de la théorie. Le passage à une approche plus "réaliste" suppose donc un relâchement des hypothèses du modèle sitologique. Ce relâchement doit se faire dans la direction de l'existence de plusieurs mondes à la fois. Ce qui rend complexe l'approche des comportements des individus et des organisations. Les métissages accentuent les incertitudes et donnent lieu à des formes de *rationalité composite*. En d'autres termes, à partir des mondes en présence, les acteurs trient et recomposent, à leur manière, les règles et les objets émanant de ces divers mondes. Les acteurs reconstruisent, "*sur site*" de nouvelles architectures (choix, mode de fonctionnement, hiérarchie des légitimités...) à partir des "*cités*" qui les assaillent. C'est cette autonomie qui rend possible l'hypothèse de la multi-détermination dans laquelle entrent en jeu à la fois les stratégies des acteurs, leurs interactions, leurs sites d'appartenance et enfin l'irruption des mondes qui, au départ, leur sont étrangers. Cette chaîne de facteurs montre que le site n'est pas une entité figée. Le site a des plis et se fait, au fur et à mesure, avec les acteurs et avec ce

---

l'entre-soi, les "bruits de couloirs", les complicités, les conflits dévoilés... De nombreux auteurs, comme J.F.Dortier et F.Stoeckel ("*Dans les coulisses du lien social*" - Sciences Humaines Hors série, n°5, Mai-Juin 1994) mettent en évidence le caractère indispensable des dynamiques "informelles" dans la vie des organisations formelles. En substance, elles alimentent, enracinent, arrondissent et accroissent la souplesse des systèmes formels. Ces deux auteurs soulignent que l'"informel" est toujours la partie "immergée" du site (relations informelles, boîte noire, réseaux de connivence, de l'"entre-soi", des complicités-conflits...). Tout se passe aussi comme si les phénomènes de l'organisation sont travaillées par toutes sortes d'antinomies : ordre/désordre, uniformité/variété, unité/diversité, stabilité/instabilité...C'est en définitive, la conclusion à laquelle arrive Edgar Morin dans sa pensée complexe. Il écrit, en substance, : *'Plus une organisation est complexe, plus elle tolère du désordre. Cela lui donne une vitalité... Mais un excès de complexité est finalement déstructurant. A la limite, une organisation qui n'aurait que des libertés, et très peu d'ordre, se désintégrerait à moins qu'il y ait en complément de cette liberté une solidarité profonde entre ses membres. La solidarité vécue est la seule chose qui permette l'accroissement de complexité. Finalement, les réseaux informels, les résistances collaboratrices, les autonomies, les désordres sont des ingrédients nécessaires à la vitalité des entreprises*" (Introduction à la pensée complexe, op.cit. p.124).

[209] E.Friedberg op.cit. p.535.

qu'il hérite de son passé et l'environnement. C'est ce caractère divers et dynamique que l'analyse des comportements se doit d'intégrer pour mieux approcher les complexités des mondes des sites. La recherche d'un modèle dynamique sur les séquences de la vie des organismes sociaux présuppose, de fait, la tolérance et l'écoute. La vie des acteurs est faite de ruptures, de chaos et d'adaptations multiples. Le juste dans ces univers complexes est justesse, approximation et accommodement à des mondes multiples que l'ouverture et le pluralisme philosophique et méthodologique peuvent mieux décrire et favoriser.

"L'Homme façonné selon la tradition sait d'où les choses viennent et où elles vont"

"L'éducation d'aujourd'hui ne sait plus toucher les couches profondes de l'âme et parler le langage de l'inconscient"[210]

"Ce que nous voulons souligner, c'est que nous devons partir de ce que les hommes pensent et veulent faire"[211]

SECTION 4

Les sites et la socio-économie des organisations africaines

[210] Nambala Kante avec la collaboration de Pierre Erny : *"Forgerons d'Afrique Noire. Transmission des savoirs traditionnels en pays malinké"* - L'harmattan - Paris 1993, p.253 et 262

[211] Une idée récurrente dans un texte fondamental de Friedrich Von Hayek : *"Scientisme et sciences sociales"* Ed. Plon, Coll Agora, 1993, p.44

I - LE TEMPS ET L'ÉVOLUTION : DES VARIABLES SITOLOGIQUES COMPLEXES

A - Les sites africains et les modèles managériaux : tensions et recompositions

La conception du temps varie avec les sites symboliques. Chaque monde possible a son propre rapport au temps. La culture du capitalisme a introduit une vision et une pratique du temps qui lui est particulière. Cette révolution culturelle mécaniste a conçu le temps comme un flux homogène, linéaire et donc susceptible d'être découpé en unité.

Ce modèle d'un "*temps mécanique*" est partie prenante du complexe mythique de maîtrise du monde propre à la société industrielle. Il sert aussi de référent au fonctionnement de son système économique (calcul économique, temps et compétition... bref le règne de la quantité). Dans cette société, "*le temps, c'est de l'argent*" comme on dit ; et on passe son temps à gagner du temps ainsi de suite. C'est le modèle d'un temps absolu qui tente, dans le sillage de la société industrielle planétaire, de s'imposer à toutes les autres cultures et sociétés du monde[212]. Cependant, les diverses sociétés soumises, en apparence, à la méga-machine planétaire organisent des résistances et des décryptages vis à vis des modèles dominants. A l'intérieur de ces univers d'actions et de réactions, la gestion du temps ne semble pas suivre totalement un modèle unique de type newtonien. A l'intérieur même du monde industriel, les perceptions du temps différent selon les aires culturelles (pays latins, culture anglo-saxonne, monde germanique,... Japon). Ce que constatent sur le terrain les managers des entreprises, le passage du Nord au Sud s'accompagne d'une différenciation plus grande quant à la relation au temps. Dans un séminaire tenu sur la Gestion d'entreprise et cultures africaines[213] à Bamako, de nombreux auteurs originaires d'Afrique

---

[212] Pourtant la physique du XXème siècle, contrairement à celle du modèle Newtonien, a démontré que le temps n'est pas un phénomène absolu. Il est doué d'une nature dans laquelle domine une grandre relativité. Que dire donc du "temps des sociétés" ! De jour en jour, les hommes qui sont impliqués dans des pratiques internationales rencontrent une variété quant aux comportements des acteurs dans leur relation au temps.

[213] Séminaire du Centre DJOLIBA "*Gestion d'entreprise et cultures africaines*" Bamako - Mali, 7-10 Mai 1991. Voir aussi la synthèse de l'Atelier International organisé par le réseau Sud/Nord parue dans Quid Pro Quo. Dans le cadre du Programme de Recherche Gestion d'Entreprise et Cultures Africaines du Réseau Sud-Nord, nous avons eu l'occasion de rendre compte des travaux du Centre de Djoliba sous le titre : "*Contre l'acharnement entrepreunarial*". La rencontre "Cultures, traditions africaines et gestion des entreprises" organisée par le Centre Djoliba, se voulait une réponse à la marginalisation économique croissante du continent africain. L'issue de cette crise, selon les organisateurs, n'est plus dans des discours globaux mais dans la recherche de solutions pratiques, d'où l'importance accordée au phénomène entrepreunarial. Mais seulement, ce dernier ne se laisse pas saisir sans la prise en compte des spécificités culturelles du continent. C'est avec cette interrogation à l'esprit que les organisateurs vont, au départ, tenter d'élaborer toute une série de sous-thèmes : Pouvoir, planification et contrôle dans l'entreprise ; Gestion du temps et profit dans l'entreprise ; L'entreprise africaine et son personnel ; L'entreprise, sa clientèle et son outil de production ; L'état et l'entreprise. Ces différents champs d'investigation ont fait l'objet de discussions au sein d'ateliers. Ce qui résulte de ces interactions est un balancement permanent entre l'expertise classique de gestion (une lecture mimétique de l'entreprise africaine sans originalité) et la nécessité de prendre en considération des éléments

Subsaharienne soulignent l'incapacité des organisations modernes à imposer un "*temps marchand universel*".

En d'autres termes, le modèle de l'entreprise capitaliste (avec le calcul de temps comme clef de voûte de la rentabilité) se heurte à la diversité des sites. Celle-ci imprègne les activités économiques. L'observation montre nettement que les conceptions locales du temps survivent et imposent leurs rythmes à l'intérieur même des structures modernes de la société africaine. Les sites dénaturent les modèles managériaux imposés du haut. Rien n'échappe au site : le temps, les institutions, le pouvoir, la distance hiérarchique, le recrutement... au sein de ces organisations modernes. Le site soumet toujours les entreprises africaines à ses exigences (prélèvements financiers, recrutement parental, passe-droit, cadeaux... logiques du don et contre-don...). La logique du profit est donc soumise à des tensions culturelles qui en rectifient, en profondeur, les effets escomptés par les modèles hors-site.

Afin de ne pas rester dans ces modèles d'organisation stériles, il devient de plus en plus nécessaire d'identifier des modes de réconciliation des organisations formelles (entreprises ou autres) avec le milieu ambiant. Le phénomène du pouvoir par lequel passe la maîtrise du temps productif est un terrain propice à ce genre d'exercice. Il s'agit de réfléchir à partir du site sur la coutume, le charisme, l'efficacité du chef, etc... En d'autres termes comment les acteurs perçoivent-ils le pouvoir et ses différents modes d'organisation au sein de l'entreprise ? Les études de terrain du séminaire de Bamako indiquent bien que le fonctionnement du pouvoir et des décisions sont relativement conditionnés par l'environnement socio-culturel. Gérard Gahigi, dans une synthèse de l'Atelier qui a réfléchi sur "Pouvoir, planification et contrôle dans l'entreprise écrit : *"Même si l'entreprise a des structures modernes, elle reste en partie gérée par les traditions. Si apparemment le chef s'impose sur ses employés en décidant sans leur avis, il sait qu'il ne peut passer à côté de la culture sans échouer. Il doit, par conséquent, recourir au modèle traditionnel de la prise de décision... Le chef ne se fait pas accepter à cause de sa démarche scientifique, mais plutôt parce que sa démarche*

épars des traditions africaines (cf. Modèle communautaire et l'arbre de la palabre). La faiblesse en matière de théorisation explique le fait que la résultante de ce travail collectif est un simple amas de constats et un catalogue de mesures inspirées du paradigme dominant de l'entreprise. Une gestion "*rigoureuse*" qui se veut dégagée de toute référence "*divine*" est un exemple de procédure souvent évoquée dans les passages relatifs aux recommandations. A l'heure même où le management occidental retient la pertinence des "*forces cachées*" des organisations humaines (cf. Croyances dans l'âme d'une entreprise, chaque organisation a ses "*divinités*" auxquelles croient ses membres...) les africains réunis à Djoliba semblent tomber sous le joug du paradigme classique de la rationalisation. C'est ce qu'exprime une de leurs idées maîtresses à la page 24 : "*Une gestion rigoureuse de l'entreprise exigeant le contrôle, la planification et la gestion prévisionnelle, ainsi que la révision des différents codes institutionnels et réglementaires*". A supposer même que l'on soit d'accord avec la terminologie utilisée, les conclusions de cette recherche "africaine" ne mettent pas en évidence les contenus spécifiquement africains des concepts retenus. L'absence d'un vocabulaire endogène (concepts et langage d'un management africain) ne doit pas nous faire perdre de vue le fait majeur que tout ce qui est transplanté et vécu différemment selon les sites symboliques où l'on se place. De ce point de vue, l'aspect normatif doit restituer et entraîner de l'avant les pratiques sitiennes locales. C'est une des conditions pour ne pas s'empêtrer dans les contradictions inhérentes aux relations modèle importé/milieu d'accueil.

est assortie de la culture. En réinterprétant les éléments de la gestion moderne dans la ligne de sa culture, le chef peut renforcer son pouvoir, s'attirer la confiance de ses subordonnés et s'affirmer effectivement comme "le chef, le patron". Il s'ensuit que les gens travaillent bien quand le chef est "bien"[214]. Pour bien diriger, le "chef" est donc amené à s'aligner sur l'idéal-type du site, un modèle moral de bonne conduite relatif au site. Autrement dit, tout ceci montre qu'un entrepreneur africain ne peut réussir son projet qu'en faisant tourner les moteurs symboliques du site, c'est à dire en adoptant le code moral et organisationnel ayant un sens pour l'ensemble de ses compagnons.

Tout écart flagrant avec les normes du site entraîne des tensions plus ou moins visibles qui, à leur tour, pour être désamorçées supposent un retour aux coutumes du site. Un désaccord avec le chef, par exemple, ne peut pas être directement et clairement exprimé. Pour ne pas heurter sa susceptibilité, on pratique la "*Masuhala*"[215] qui veut dire en arabe ; faciliter, composer...Les conflits se résolvent, le plus souvent, conformément aux normes morales du monde possible local. La façon informelle, souple et rapide, pour résoudre un conflit entre deux parties (employeur et employés) consiste à faire appel aux autres "*reliés*" du réseau (parents, amis, marabout...). Le recours à la gérontocratie reste important. Car la vieillesse est apparentée à la sagesse dans les sites africains. Le conseil des sages remplit ainsi la fonction des Prud'hommes : sagesse, moralité, justice et équité.

Tout ceci révèle que le contrôle dans les sociétés africaines ne peut être que de nature communautaire. La prééminence du groupe sur l'individu est un principe de base dans les sites symboliques africains. De ce fait, une décision qui émanerait d'une direction anonyme de type occidental a peu de chance d'être appliquée. Les épreuves de réalité du monde des sites africains présupposent que toute sanction contre un individu passe sous le contrôle du groupe. L'adhésion collective à toute décision, fût-elle une sanction, est donc indispensable. Car "*les gens tiennent beaucoup à l'importance de la notion de groupe*"[216].

C'est le site qui motive les acteurs partenaires mais non le projet d'entreprise tel qu'il est défini par les critères de gestion des modèles importés. En effet, dans l'univers du site africain, l'entreprise capitaliste reste une chose abstraite. Elle est appréhendée par les acteurs africains comme une espèce d'OVNI venu d'un autre monde. De par leur site d'appartenance, les acteurs ne saisissent pas l'importance stratégique de leurs fonctions et de leurs rôles dans une telle institution. La conséquence de ce décalage

---

[214] Ibid p.50
[215] Ibid Document Bamako p.87
[216] Document Bamako op.cit. p.55

entre les visions du monde, celle du site local et celle de l'entreprise moderne, est une inertie vis à vis des normes du management capitaliste. Cette dualité trouve sa racine dans une gestion calquée de l'extérieur qui ne motive pas les acteurs en présence. C'est pour cette raison que les théoriciens et les gestionnaires de l'entreprise découvrent une absence quasi-totale de la culture du profit industriel dans de nombreuses contrées du Tiers-Monde. Les agents africains portent peu d'estime à la logique du profit et de l'accumulation individuelle car elle ne cadre pas parfaitement avec les normes collectives de leurs sites symboliques. Cette "*réserve culturelle*" perturbe et rend stériles les grandes fonctions managériales des organisations économiques imitées de l''extérieur (pouvoir de décision, planification, prévision...).

A la lecture des travaux du Centre Djoliba, une des premières idées pertinentes de la communauté des intellectuels de Djoliba est celle qui porte sur la dualité du management africain. Cette ambivalence est révélatrice d'une situation hybride. En d'autres termes, le modèle managérial importé est dans l'incapacité de fonctionner à plein régime selon ses propres critères de vérité ou d'efficacité. L'élément central de cette perturbation est constitué par les impulsions de l'environnement local. En effet, ne découlant pas directement de l'identité du site symbolique africain, le modèle de l'entreprise capitaliste reste aux yeux des acteurs locaux, une "*chose abstraite*". Sa transcription dans les faits se heurte aux idéaux-types du site d'accueil. Dans un langage tout simple, les agents du milieu ne s'y retrouvent pas ! La situation étant ainsi, ils ne s'investissent pas avec motivation et force dans la réalité que le modèle est supposé dessiner et concrétiser. En étant ignoré, l'homme africain concret ignore et boycotte partiellement ou totalement les modèles qui sont censés gérer sa condition. Tout se passe comme si les modèles étaient le produit d'un "*mauvais esprit*" venu d'ailleurs. Ce décodage étant fait de par l'imprégnation des sites symboliques africains, l'homme africain concret, patron dirigeant ou employé, tend à échapper à l'emprise du modèle de l'entreprise. C'est cette "*rébellion subjective*" des acteurs du site d'accueil qui est à la source des anomalies de l'entreprise capitaliste en milieu africain. L'esprit du site perturbe "*l'esprit d'entreprise*" que le modèle tend à introduire. Ce sont les effets de ces téléscopages que diagnostiquent les chercheurs du Centre Djoliba. Ils constatent ainsi les écarts voire des décallages et des distorsions entre le modèle organisationel et les pratiques locales en la matière. Ils écrivent, en substance, "*dans cette région du monde, l'entreprise est définie comme quelque chose venant de l'extérieur à laquelle les gens n'arrivent pas à s'identifier. Le profit et la durée de l'entreprise tels qu'ils sont définis ne font pas partie des préoccupations des employés. L'entreprise est une chose abstraite ; les employés ne comprennent pas l'importance de leur rôle au sein de cette institution. La dualité dont il est question est source d'échecs. Bref, l'entreprise est source de conflits parce que sa gestion est calquée sur celle de l'étranger et qu'elle se*

situe en dehors des comportements fixés par l'habitude et la tradition". Ce passage révèle, une fois de plus, le conflit de sites entre le modèle managérial importé et le milieu d'accueil. Le simple maintien des fragments du modèle ou celle de sa virtualité sans contenu capitaliste présuppose le recours à des éléments culturels du site africain. En somme, le minimum d'efficacité conduit nécessairement à faire le contraire du modèle.

Tout ceci laisse entrevoir que le modèle de l'entreprise ou celui de toute institution calquée du contexte occidental est forcée de composer avec les valeurs et les modes de fonctionnement du site local africain. Les emprunts de part et d'autre (modèle/site local) s'entrecroisent pour donner lieu à un équilibre précaire à substances hybrides. De ce fait même, les impératifs du modèle de l'entreprise capitaliste (concurrence, compétition, accumulation, maximisation de la productivité et du profit, etc..) se retrouvent enchassés par le site qui leur donne, ainsi, une autre tournure. Ces tours que joue le site à l'expert de l'économie capitaliste sont révélateurs de la puissance des contingences du milieu. Ce qui résulte de ces interactions est d'une part, l'inefficience des techniques de la gestion ordinaire et, d'autre part, de nouvelles singularités locales dont il faut élucider la nature et les modes de fonctionnement pour mieux imaginer un management sitologiquement (authentiquement) africain. Par interactions, l'Afrique produit du nouveau (processus d'adaptation des organismes sociaux). Et c'est à ce niveau qu'il faut concevoir des modèles endogènes africains d'accompagnement. Rien ne sert de forcer les réalités africaines à rentrer dans un modèle qui est, lui-même, une des causes des anomalies et des distorsions constatées. En d'autres termes, il est inefficient de tenter de guérir les maux d'une technique ou d'un modèle en général par lui-même. Il est donc nécessaire de changer radicalement de point de vue pour ne pas céder à "*l'acharnement entrepreunarial*" caractéristique d'une partie des recommandations du centre de Djoliba. Car, le site est "*seigneur*" et la coutume est "*reine*". Ils sont indomptables en l'absence d'innovations conceptuelles et organisationnelles dont ils ont un grand besoin. Le volontarisme à partir du modèle classique de l'entreprise est voué inéluctablement à l'échec. Car, comme l'écrit Philppe D'Iribarne, dans "*L'impossible décentralisation des entreprises africaines*" (CNRS, Pairs 1989) : "*Celui qui veut user de son autorité pour corriger les abus de les subordonnés se met en situation difficile*" (cité p.55). Il faut donc composer positivement avec le site en cherchant à découvrir les croyances et les motivations profondes de ses acteurs afin de mieux identifier les formes d'organisation adaptée au contexte.

En résumé, les tensions et les paradoxes, mis en évidence ici entre les valeurs communautaires des sites africains et le modèle dominant de la gestion capitaliste, se

retrouvent dans toutes les dimensions des organisations mimétiques. Les auteurs du Centre Djoliba les ont rencontrés dans les divers secteurs de la vie de l'entreprise formelle africaine : planification, gestion prévisionnelle, gestion du temps, les modes de recrutement, la hiérarchie et la prise de décision etc. Dans tous ces domaines, les sites africains sont là et imposent derrière les modèles officiels leurs propres impératifs dont les effets déroutent les meilleurs experts du capitalisme qui se veut comme monde unique.

B - L'économiste et les singularités des parcours

Le temps et l'évolution des organisations ont aussi déjà fait l'objet de discussions entre les économistes. Il y a ceux qui restent prisonniers de la vision héritée du paradigme mécaniste et les autres qui cherchent à voir le temps et l'évolution des sociétés autrement. Dans cette seconde perspective, le phénomène de la "*conscience du temps*" apparaît comme un "*barrage subjectif*" au temps absolu imité des modèles physico-mathématiques classiques. Dans son cours d'économie politique, F.Simiand met bien en évidence ce fait de la manière suivante : "... *les analyses traditionnelles se placent dans un cadre d'économie statique, qui n'est pas l'expression de la réalité où nous vivons, qui sommes en préoccupation de comprendre en ce moment, et qui est en réalité dynamique. Nous sommes dans des mouvements de vie, et ces théories d'un caractère de mécanique statique ne donnent pas et ne peuvent pas donner une image et une intelligence satisfaisante de faits de vie. Puisque nous constatons (...) l'insuffisance de ce qui ne fait pas intervenir un changement, il nous faut donc passer à d'autres éléments qui apportent (...) quelque chose de nouveau*"[217]. Ludovic Frobert, commentateur de cet auteur méconnu, montre que le programme de recherche de ce dernier est fortement inspiré par la philosophie de l'évolution créatrice de H.Bergson. De cette conjecture, émerge l'idée que "*le temps est synonyme de création*"[218].

En d'autres termes, la conscience et la matière s'imbriquent, à chaque fois, dans des itinéraires particuliers et donnent au temps des contenus dynamiques et variés donc sitologiques imprévisibles et les nouveautés y sont à la fois diverses et en génération permanente. H.Bergson n'écrivait-il pas, lui-même, "*durée signifie invention, création de forme, élaboration continue de l'absolument nouveau*"[219].

---

[217] F.Simiand : "*Cours d'économie politique*" Paris : Domat-Monchrestien T2, p.357. Cité par Ludovic Frobert "*Une intuition du déséquilibre en France dans les années vingt : le programme de F.Simiand*" in Revue d'économie politique n°4, Juillet-Août 1992, p.600

[218] Ibid p.601

[219] Ibid cité p.601

En conséquence, un déterminisme strict et uniforme ne semble pas d'une grande portée. Cette conclusion est pertinente pour l'étude des organismes vivants, sociaux ou biologiques.

Pour ce qui nous interesse ici, les organisations économiques peuvent se révéler comme des organismes sociaux qui marquent le temps par les empreintes de leurs expériences historiques. C'est sur ces bases, que les organismes sociaux affrontent les défis de leurs environnement en créant des modalités d'adaptation intégrant les stigmates du passé. Mémoire et vécu se mélangent dans les capacités réactionnelles présentes et futures des organisations. Ce qui donne lieu à d'innonbrables singularités et incertitudes. Les organismes sociaux, en s'adaptant, se recréent. Tout se passe ainsi comme si chaque site, de par le poids de sa mentalité, se fixe comme but d'exister à travers le temps en dépit de la nécessité du changement. Il tient à ses singularités. "*L'histoire*, écrit l'historien français M.Bloch, *est la science du changement et, à bien des égards, une science des différences*"[220]. L'histoire est donc une science de variété. Ce qui nous amène tout droit à l'idée que chaque site humain a une espèce d'"*horloge spécifique*"[221]. C'est à travers elle que se repèrent concrètement les acteurs d'un site dans le temps et dans l'espace[222]. Et c'est aussi sur cette "*horloge spécifique*" au sens de Marc Bloch que doit s'appuyer l'analyse de l'évolution de l'organisation.

En résumé, les identités et les modes de fonctionnement des organisations et des systèmes sociaux en général sont entremêlés avec leurs histoire. L'organisation émerge donc de ces interactions continues entre l'identité du site, l'action des acteurs et les perturbations environnementales. Dans ces ensembles interactifs, la prépondérance des processus psychiques consolide l'idée que nous avons affaire à une masse hétéroclite et proliférante de "*subjectivités organisationnelles*". Ceci révèle du même coup toute la pertinence des fonctions organisationnelles des cultures et des mentalités en général. Avec cette variété, l'idée d'une science absolue des organisations humaines s'éteint d'elle-même ! La prise en compte de cette diversité conduit, en toute logique,, à une remise en cause des modèles standard en économie comme dans les sciences dites de l'organisation. Et c'est à quoi nous nous sommes attelé en substituant au modèle

---

[220] M.Bloch : "*Que demander à l'histoire*" X.Cuise, 1934, cité par Ludovic Frobert. Op.cit. p.603

[221] Expression empruntée à L.Frobert. Ibid p.604

[222] A la suite d'un numéro spécial sur "*les racines de l'entreprise*" (n°70, Sept-Oct 1988) la Revue Française de Gestion a publié, dans son numéro de Janvier-Février 1989, un interessant article de Bernard Ramanantsoa et Catherine Thiery-Basle sur "Histoire et identité de l'entreprise". Comme le montre la méthode des sites dans divers contextes, ces deux auteurs insistent sur le fait que le déchiffrage du fonctionnement d'une organisation quelconque, ici l'entreprise, passe nécessairement par une étude articulant à la fois son passé, les actions et comportements des acteurs et le contexte. Dans cette dynamique interactive, ils soulignent, aussi, le rôle fondamental des processus mentaux. Et pour rendre intelligibles ces derniers il faut : "*reconstruire les contenus de conscience*" ainsi que celui des passions du site (p.107)

rationnel de l'organisation et de l'individu l'approche flexible de *l'Homo- situs* dans toute sa variété concrète.

II - LES SITES AFRICAINS : DES MICRO-SYSTÈMES SÉLECTIFS

A - Les sites des soufis et des forgerons soninkés.

Dans un ouvrage intitulé "*Rituels et développement ou Le Jardin du Soufi*"[223], Philippe Lassalle et Jean-Bernard Sugier confirment implicitement la pertinence théorique et pratique de la notion de site. Tout d'abord, ils nous invitent à changer de vision et à mieux respecter la diversité du monde. Ils ont acquis cette philosophie qui est aussi celle du principe de tolérance de la méthode des sites à la suite d'un long séjour au sein de deux communautés mauritaniennes : *les soufis de l'oasis de Boumdeid* et *les forgerons Soninké de Kaédi*. A notre sens, c'est une expérience interculturelle par excellence car le "*Jardin du Soufi*" est : "*une histoire vraie, une histoire d'hommes*", nous disent les auteurs[224]. En étant ainsi, le cheminement des deux auteurs fissure le miroir de l'expertisme et met en évidence toute l'importance des sites de croyances et motivations dans le dynamisme des organisations humaines. En allant à la rencontre de l'Afrique réelle, nos deux auteurs ont rencontré des sites. En effet, à travers une expérience de vie partagée avec les Soufis et le Soninké, ils ont découvert la "*fonction stratégique*" des croyances dans la "*bonne tenue*" des systèmes sociaux.

Les deux univers qu'ils nous font visiter sont *a priori*, différents : d'un côté c'est la maîtrise de l'eau et du désert par une communauté religieuse, de l'autre celle du feu et du fer par un groupe ethnique. Grâce à la reconstitution d'un barrage "*traditionnel*" et à des techniques agricoles appropriées à l'éco-système de son milieu physique, la communauté de Boumdeid a réussi à sauvegarder son "*économie de subsistance*" et à contenir les effets de la désertification. Mises en oeuvre depuis une cinquantaine d'années, les solutions hydrauliques inspirées par le Cheik Mohamed Abdallah Ould Adda, fondateur de la Communauté, sont similaires à celles que préconisent aujourd'hui les ONG qui opèrent dans tout le Sahel. Ainsi, l'Oasis de Boumdeid est, aux yeux de nos deux auteurs "*un exceptionnel laboratoire qui bénéficient de cinquante ans d'expérience de lutte anti-désertique*"[225].

---

[223] Ce paragraphe est une version modifiée d'un long commentaire que nous avions accordé à cet ouvrage (Ed. L'Harmattan, Paris 1992, Préface de Serge Latouche) dans la revue Tiers-Monde., Tome XXXIV, n°133, Janvier-Mars 1993

[224] Ibid p.22

[225] Ibid p.23

La réhabilitation de ce savoir-faire endogène est inséparable de la reconnaissance de la conception religieuse de cette communauté. En effet, la transformation de ce site inhospitalier en "*Jardin du désert*" repose sur une spiritualité motivante, assimilable à une " *culture d'entreprise*" dans le monde du capitalisme. Dans ces régions où " *le sable mange le champ*" (expression mossi au Nord du Burkina Faso), les mystiques soufis ont pratiqué, à leur manière, le management le plus moderne qui soit : la seule et unique ressource c'est l'homme. A partir de leur propre lecture de l'Islam et de la nature humaine, ils ont élaboré et transmis un système de croyances et de convictions. Le coeur et la raison y sont inséparables. Lieux, gens, techniques et croyances ne font qu'un. La communauté des Soufis est ainsi un exemple de site symbolique. Les "*divinités*" d'un site (mythes, croyances, cultures) imprègnent profondément les comportements collectifs et individuels, fussent-ils économiques. Dans le cas de la communauté des Soufis, les défis du désert sont relevés à partir de la foi et des rites transmis par la sagesse de ces leaders et codifiés dans les Diwans (règles ascétiques de vie). Toute la mobilisation communautaire autour du barrage traditionnel, symbole d'une digue contre les maux du désert, se fait à travers ce mécanisme. La "*boîte noire*" de la communauté (système de croyances) contient un message : la fidélité à Dieu (religion), la sauvegarde de la cohésion du groupe (solidarité et justice) et la satisfaction autonome des "*besoins essentiels*" de la communauté dans un cadre de communion avec la nature (une "*économie*" non écolo-cide). Les talamids Soufis (disciples en arabe) domestiquent ainsi la nature en la respectant. Tout se passe comme s'ils sont comptables de l'entropie universelle. La consommation de l'énergie est réduite au maximum. La frontière entre le "*travail*" et les rites du site soufi (prières, chants mystiques, lois-poèmes, normes communautaires...) est fluctuante voire inexistante.

En d'autres termes : "*Pour les Soufis de Boumdeid, l'ardeur au travail était une façon d'honorer le créateur et tout ce qu'ils avaient réalisé ici portait à leurs yeux l'empreinte divine*"[226]. Ici, le soufisme joue le rôle d'un "*moteur symbolique*" au service des préoccupations terrestres (l'économie communautaire). Tout est possible quand la foi est en soi dit le vieux Cheik Abdel Rahman, chef actuel des Soufis de l'Oasis de Boumdeid. Si les opérateurs de l'économie moderne croient à la "*main invisible*" d'Adam Smith, les Soufis, quant à eux, croient à celle de Dieu. De cette distinction dérive une différence dans les motivations et les formes de coordination inter-individuelles entre le site symbolique de la grande société industrielle et celui des Soufis du désert. L'organisation "*socio-économique*" de ces derniers demeure inintelligible sans la prise en compte de leur conception mystique du monde. Car, c'est

[226] Ibid p.28

cette philosophie de la vie qui donne un sens à l'efficacité de leur auto-organisation socio-économique. La force opératoire de leur éthique dévoile l'erreur que font les sciences occidentales qui séparent l'univers physique d'un site humain de sa métaphysique. L'aventure des "*Jardiniers du désert*" est guettée essentiellement par l'usure des coeurs. "*Chez les Soufis*, écrivent Ph.Lassalle et J.B.Sugier, *la phase de décadence s'est amorcée bien avant la rupture du grande barrage, en fait dès l'arrêt du recrutement des talamids, mais nous avons constaté en 1988 que l'essentiel persistait. La loi, le programme, l'organisation sont toujours là malgré l'âge des survivants*"[227].

L'hypothèse de l'enracinement des pratiques dans les sites de croyances se vérifie aussi dans la micro-société des forgerons Soninké de Kaédi. Même si leur activité matérielle est d'une autre nature que celle des Soufis de l'Oasis de Boumdeid, leur ingéniosité dans le travail du fer repose sur une sagesse héritée des ancêtres. C'est elle qui les sauve de l'anomie qu'introduit, du dehors, le développement programmé par les experts. C'est, encore une fois, à partir d'un dialogue sincère avec les membres de la Caste des Soninké que nos deux auteurs ont pu accéder aux dimensions cachées de leur micro-organisation économique. Le dynamisme de celle-ci s'enracine dans les mythes et les lois ancestrales qui cimentent la communauté Soninké où qu'elle soit, en milieu rural, comme en mileu urbain ou à l'étranger (Sénégal, Côte d'Ivoire voire la France). Chaque Soninké reste attaché à la communauté d'origine de Kaédi. La relation abrège la distance. C'est un réseau trans-national. Tous les membres du réseau Soninké sont impliqués, à un titre ou à un autre, dans le financement, l'approvisionnement en ferraille, la fabrication et dans l'écoulement de la production. Traditionnelle par son organisation interne, l'"*économie*" des Soninké est dans son fonctionnement résolument moderne. Les forges de Kaedi produisent jusqu'à quinze mille outils et ustensiles (outillage agricole et artisanal, ustensiles de cuisine, artisanat de décors etc...). La matière première est essentiellement des "*déchets du développement*" (carcasse de voitures, fûts, emballages métalliques...). Avec de la ferraille des produits importés d'Occident, le milieu se refait un dynamisme industrieux à sa mesure. Cette capacité au recyclage des organisations économiques africaines fait des Talamids Soufis et des forgerons Soninké les vraix experts du développement durable (sustainable development)[228].

Le mécanisme inter-générationnel de transmission du savoir-faire a beaucoup retenu l'attention des deux auteurs de l'ouvrage. Comme dans la communauté des Soufis, la "*formation technique*" est transmise aux apprentis en même temps que la morale du groupe. Les normes de vie et les normes de l'organisation de la production

[227] Ibid p.150
[228] voir S.Latouche, Préface p.17

sont ainsi unifiées à l'intérieur de la cosmogonie du site Soninké. Dans l'horizon de ce dernier, la maîtrise du fer et les principes de cohésion de la caste sont une même réalité. C'est une fusion d'un "*savoir-faire*" et d'un "*savoir-être*". C'est donc un site. Dans cette dynamique d'apprentissage, les Soninké-apprentis doivent faire leurs preuves sur la base de critères précis et draconiens. La maîtrise du fer et du feu est perçue par les adhérents (sitiens) du site Soninké comme une discipline divine. En fait, le "know-how" des forgerons africains présuppose peu de technique mais beaucoup de motivations et de méthode. Ce code de conduite est au coeur de leur capacité d'adaptation et d'autonomie. Et c'est pour cette raison que la scolarisation dans les critères modernes (éducation séparée de la morale du groupe, enseignement purement "technique", des modèles pédagogiques formels et inappropriés...) diffuse un désarroi dans l'univers Soninké au point que de nombreux anciens estiment qu'elle compromet l'identité du groupe et l'apprentissage du métier. Sans un effort d'adaptation aux sites d'accueil, l'école porte effectivement en elle-même, des cassures intergénérationnelles nuisibles à l'autonomie des organisations économiques africaines. Il y a destruction des savoirs locaux sans que le savoir-faire du modèle industriel soit acquis. Et c'est le vide qui s'empare du site. D'ailleurs de l'avis même des vieux forgerons africains : "*Un outil que tu ne peux pas réparer toi-même ne t'appartient pas entièrement même si tu l'as payé. Il reste lié à celui qui lui redonne vie*" (cité par les auteurs). Ce diagnostic confirme celui des grandes analyses "*scientifiques*" des transferts Nord-Sud de technologie. Des milliers de documents et de rapports officiels en arrivent à la conclusion que, sans une créativité technologique endogène, les transferts des machines et des technologies introduisent des mécanismes de dépendance qui annulent les effets bénéfiques apparents du progrès technique.

En somme, dans la vision des communautés africaines, les métiers qu'exercent leurs membres sont inséparables de la "bonne vie" de la communauté. Dans cette conception chaque être est un maillon du groupe et du cosmos tout entier. Chaque génération transmet à l'autre, ou du moins quand elle le peut, la mémoire qui donne un sens et une efficacité aux actes techniques que la pensée occidentale a séparés du domaine de l'éthique.

Les expériences décrites par nos deux auteurs confirment, une fois de plus, l'existence de micro-dynamismes communautaires dans cette vaste Afrique. Tant que nous raisonnons dans le cadre du paradigme classique du développement, ces réalités demeureront des objets non identifiés. Comme l'exprime si bien un proverbe africain : "*l'étranger ne voit que ce qu'il sait*" (cité p.55 dans "*Le Jardin du Soufi*"). Cet obstacle épistémologique ne peut être levé que si nous acceptons l'idée d'un pluralisme dans les

sciences et les pratiques sociales. Ce n'est qu'à cette condition que le brouillard de l'alchimie du développement sera percé.

La description de la micro-expérience Soninkée faite par les auteurs du jardin du Soufi est confirmée par l'apporche "sur site" qu'a eue Serge Latouche[229]. Dans cette étude, l'auteur nous décrit de manière minutieuse, la "*petite économie des Soninkés*". Comme le suggère le Jardin du Soufi, le fonctionnement de cette micro-socio-économie vérifie les principes et les conclusions de la démarche sitologique. Les pratiques locales des Soninkés sont, en effet, moulées dans leur conception culturelle du monde. Après avoir décrit les rouages de l'organisation de la production et de la distribution des Soninkés Serge Latouche identifie les valeurs qui conditionnent leur micro-dynamisme économique : la solidarité communautaire, la confiance en soi, la capacité d'ouverture sur les autres et sur l'avenir et enfin l'insertion dans le milieu.

Serge Latouche écrit en substance : "*Moins que quiconque les forgerons Soninkés ne sont pas des isolés. Ils forment comme ils disent "un petit peuple". Ils sont liés entre eux par des liens de solidarité fondés sur la parenté, sur l'appartenance ethnique, sur la logique des systèmes lignagers, sur le fonctionnement de la caste, sur la religion musulmane*"[230].

La formule qui revient le plus souvent et qui révèle la forte intensité de la cohésion que produit le site Soninké sur ses adhérents est la suivante : "*On est une même famille*"[231]. Le sentiment d'appartenance à une grande famille constitue donc un des dispositifs symboliques centraux de l'organisation sociale des Soninkés[232]. Sans cette identité, l'individu-Soninké est "*sonné, paralysé*" dans ses moindres actions.

Le désir de cohésion qui anime le monde Soninké n'exclut pas, d'un autre côté, une ouverture sur d'autres mondes. Un site n'est jamais totalement fermé. Il s'adapte, évolue avec le monde extérieur. C'est ce principe que corrobore une fois de plus, une

---

[229] Les conclusions de son voyage d'étude sont consignées dans un article qui s'intitule "*Le retour des Maîtres du feu : L'avenir des forgerons Soninkés de Kaedi*" paru dans un numéro spécial des Cahiers du LASA, n°14, 1er semestre 1993, Laboratoire de Sociologie anthropologique de l'Université de Caen. Titre du numéro "*L'économie souterraine refait surface*"

[230] S.Latouche : "*Le retour...*" op.cit. p.145

[231] Ibid cité p.146

[232] La référence constante à la famille est, dans le contexte Soninké, un rituel de cohésion comme le montre Dominique Picard (Université Paris XIII) dans "*les rituels de la vie quotidienne*" (Sciences Humaines n°31 Août-Sept. 1993), les fonctions des rituels sociaux agissent sur plusieurs niveaux de toute organisation sociale. Leur fonction psychologique est d'assurer la sécurité et le confort dans la relation et au sein du groupe. A cet aspect "*niche*" s'ajoute la fonction communicative du rituel. Le rituel codifie et facilite les interactions au sein du site et de ses organisations. Enfin, de manière combinée, avec les deux fonctions décrites, le rituel produit de la cohésion groupale. Il régule et solidifie le lien social. Tout ceci indique, selon Philippe Cabin que : "*La démarche anthropologique montre à quel point la dimension symbolique pèse sur les comportements humains, pas seulement en terme d'inculcation, mais aussi en terme de communication, d'échange, de préservation de territoires et d'identités*". (p.46)

étude de terrain comme celle de Serge Latouche. Il écrit, en substance : "*Les forgerons Soninkés ne sont pas du tout un groupe étroitement confirmé dans ses traditions, vivant en dehors du monde. Ils représentent même un très bel exemple de synthèse entre la tradition en crise et la modernité problématique... La motivation se fait lentement sans renoncer à l'acquis antérieur*"[233]. Ainsi, le site Soninké a sa propre manière de s'ouvrir à l'environnement global. Il s'ouvre sans s'ouvrir puisqu'il sélectionne et recombine des éléments venus du monde de la cité domestique et de celui de la cité industrielle et marchande au sens de L.Thévenot et de L.Boltansky. Par rapport à ce monde extérieur, le site Soninké ne synthétise que les apports culturels et techniques qu'il estime pertinents pour une reproduction qui ne détruit pas son éthique, en somme ses "divinités". Comme ailleurs, les procédures de filtrage sitien dévoilent que l'organisation sociale intime des Soninkés n'est hostile qu'au "*changement imposé*" d'en haut par les autorités ou du dehors par l'expertisme. La prise en compte des spécificités Soninkées est donc, un préalable à tout changement. C'est le code du site Soninké qui produit ce que Serge Latouche constate : "*A l'abri, semble-t-il, du culte de la technique et des virus du progrès, les forgerons Soninkés ne sont pas hostiles au changment si celui-ci s'avère adapté et source d'agréments réels*"[234]. Le monde Soninké est un univers adaptatif donc évolutif au même titre que tous les autres sites humains. C'est la direction de cette évolution que les sites disputent généralement à l'expert du développement qui les censure. Le plus souvent, le modèle (croyances de l'expert) est plus têtu que les faits. En effet, contrairement aux rigidités des agents du développement, chez les Soninkés par exemple, "*On peut toujours s'arranger*". Au Maghreb, on dit "*Il n'y a pas de problèmes*". La souplesse omniprésente dans la micro-culture comme dans l'organisation économique des Soninkés confirme notre hypothèse du "*site comme fin compositeur*". Il a une finesse que l'expert n'a pas. Et c'est cette finesse qui permet au site d'intégrer harmonieusement l'ensemble des éléments matériels et immatériels de l'univers qui l'entoure. Ceci amène S.Latouche à la synthèse suivante : "*Comme on le voit, dans toutes ces caractéristiques de la situation économique des forgerons Soninkés de Kaedi, on ne rencontre guère le comportement de l'homo-oeconomicus ou celui de l'entrepreneur rationnel ; cela provient de ce qu'il n'y a pas calcul économique ni recherche du profit maximum. On a affaire à un comportement raisonnable dont le bien-fondé repose moins sur des considérations purement économiques que sur la prise en compte de l'ensemble du contexte social et culturel*"[235].

---

[233] Serge Latouche : "*Le retour...*" op.cit. p.149
[234] Ibid p.149
[235] Ibid p.144

Par ailleurs, la force de l'une des hypothèses de la méthode des sites à savoir la singularité de chacun d'eux est aussi confirmée par le terrain Soninké. La variété des sites, dans leurs organisations socio-économiques comme dans leurs environnements, est telle que même la proximité géographique ne garantit pas l'efficacité des transplants ou celle d'un mimétisme (modèles et solution d'un problème) au sein d'un même pays voire d'une même région ou localité. "*Ce qui marche à Nowakchott*, nous disent les vieux sâges de la micro-société des Soninkés, *ne marche pas forcément à Kaedi*".(cité p.149). Ce qui, une fois de plus, confirme que notre monde est peuplé de milliards de mondes. Ces singularités demandent, à chaque fois, un nouvel effort moral et intellectuel pour être comprises et respectées dans toute leur profondeur. Tel est le message que nous rapporte S.Latouche de son voyage dans le monde des Soninkés.

B - L'économie morale des organisations africaines

L'observation des organisations économiques informelles africaines montre qu'elle ne se réduisent pas à des "*assemblages techniques*" froids à l'image des organisations tayloriennes de l'économie et de la société industrielle. En effet, de par l'ambiance des sites africains, les organisations locales fonctionnent comme des "*collectifs de relations sociales*". C'est la société en grappes[236] et toutes les organisations et les comportements individuels et collectifs en reproduisent le modèle. Dans celui-ci ce qui prime c'est la morale et la cohésion du groupe. A ce niveau, par opposition à la manière dont s'organisent les méga-systèmes de la civilisation industrielle, il y a une grande spécificité africaine, encore vivante : la raison n'échappe pas à l'affection et à la cohésion. L'organisation africaine paraît ainsi avant tout intégrative. Ce caractère est commun aux organisations africaines indépendamment de leurs sites d'appartenance.

Malgré ces ressemblances, l'Afrique est, d'un autre côté,mosaïque. Les singularités communautaires, d'un lieu à un autre, changent. Ce sont ces singularités qui fondent les spécificités des organisations africaines selon leurs milieux propres. En fait, chaque site africain est particulier et marque de ses empreintes ses organisations économiques. Leurs structures, leurs savoir-faire évoluent en interaction avec l'éthique du site, les contraintes de son monde physique et les influences extérieures. Tout est ainsi en mouvement autour d'un "*repère fixe*", symbole du site qui se *refait* sans cesse en s'adaptant au changement. C'est dans ces "*régions*" des systèmes endogènes africains que se dissimulent les rationalités qui sont à l'oeuvre sur le terrain. En fait, il s'agit de

[236] Voir Emmanuel N'Dione : "Dynamique urbaine d'une société en grappe : un cas Dakar" Ed. ENDA - 1987, Dakar

découvrir, derrière ces mouvements chaotiques et brouillés ce que veulent *sauvegarder* les organisations économiques africaines. Il faut donc se *tenir* à quoi elles s'en *tiennent* afin de mieux déchiffrer les pratiques locales des acteurs. Cette prise de conscience interdit toute projection de nos conceptions du monde. Et c'est ce que semble adopter la recherche contemporaine. Elle ne découvre plus en Afrique des individus-atomes ou des entreprises potentiellement capitalistes selon le modèle standard mais des réalités faites de micro-organisations de réseaux et de grappes dont les logiques profondes échappent encore aux théoriciens. Le fonctionnalisme abstrait sans lien avec le site n'est plus de mise. Autrement dit, les organisations africaines endogènes sont des entités vivantes et c'est à partir de leurs valeurs et de leurs motivations qu'il faut partir. L'identification de leurs visions et de leurs préférences culturelles est une gigantesque source d'économie face aux gaspillages qui accompagnent les pratiques dominantes du développement. Ce qui fonde la nécessité d'une pensée autonome et flexible en matière de changement social. La transposition aveugle de modèles parcellaires fût un grand échec.

Tout indique maintenant que les univers sociaux auxquels nous avons affaire sont des systèmes imbriqués. L'étude de la morphologie des réseaux africains à l'intérieur des dynamiques dites "*informelles*" laisse apparaître que tous les aspects de la vie africaine sont enchevêtrés. Cette structuration ne permet aucunement de fixer une frontière nette et claire entre les pratiques "*économiques*" et le reste (culte des anciens, morale du groupe, pouvoir et cultures...). C'est une architecture organisationnelle enchevêtrée. Le site canalise à la fois ses acteurs et les différentes dimensions de la vie. Ce mode de coordination entre le mental et le "*réel*" ne peut être identifié par une approche économique standard qui recherche uniquement ses propres objets. Dans les faits, les organisations et les individus africains constituent des chaînes de compétences à la fois morales et économiques qui revisitent selon leurs propres impératifs tous les modèles parachutés.

N'échappant pas à son site local, l'"*entreprise africaine*", comme nous avons essayé de le montrer, est irréductible à une simple fonction de production et d'accumulation. Le site lui dicte d'autres impératifs. Ce faisant, il l'intègre à sa logique qui n'est pas celle du modèle. Le site phogocyte donc les organisations plaquées. Leur caractère formel ou informel n'enlève en rien la portée de ce mécanisme de relecture du site. Obéissant à des logiques différentes de celle de la cité marchande et industrielle, les sites africains pénètrent l'entreprise formelle publique ou privée et l'alignent selon leurs schèmes mentaux. Cette bifurcation, au contact du site, mène l'entreprise formelle dans la voie de l'économie rentière. Concrètement, toutes les catégories de la rationalité de l'entreprise capitaliste sont vécues d'une autre manière par les acteurs. Cet art de détourner les projets à l'occidentale (projectiles occidentaux) est tel dans de nombreuses

situations qu'il n'y a même pas lieu de parler de profit d'accumulation , de maîtrise technologique, de marché, d'expansion ou de croissance... Le montage d'une entreprise formelle s'apparente ici à un alibi qui dissimule les véritables intentions des acteurs du site local.

III APPROCHE DES O.N.G. PAR LES SITES

A - De l'art de faire autre chose des projets : l'expérience des O.N.G.

L'expérience des O.N.G. du développement montre bien que les milieux qui accueillent leurs projets sont subtiles dans leurs réactions. Ils s'adaptent aux critères des O.N.G. mais seulement en apparence. Les projets sont donc filtrés et détournés en douceur vers d'autres objectifs. Ces retournements sont révélateurs du caractère stratégique des rapports O.N.G./milieu. En effet, malgré leurs ambiguïtés, ces relations permettent à l'O.N.G. d'exister et de justifier sa légitimité auprès de ses bailleurs de fonds du Nord.

L'O.N.G., comme toute organisation, a besoin de survivre et de se reproduire. Et de ce point de vue, c'est l'organisation qui a besoin de ceux qu'elle assiste. Dans cette logique, pour les O.N.G. du Nord ou du Sud, il y a un besoin vital de découvrir des "pauvres", même s'il n'en existe pas, il faudrait les inventer ! La question de l'éclairage ou plus exactement celle de "qui éclaire qui ?" nous semble donc essentielle.

En effet, c'est de cette perception que naîtront des projets, des organisations et des cibles. Ce qui fonde aussi le caractère stratégique des définitions de concepts et des visions.

Dans ce contexte, les agents du développement ont toujours imposé les leurs aux populations. De ce fait, les motivations de ces dernières ne sont pas explicitées. Tout ceci conduit les acteurs du site (individus, organisations, groupe de population...) à émettre des images virtuelles séduisantes pour l'O.N.G. afin de capturer ses projets. L'image virtuelle des uns et des autres crée l'illusion d'être sur la même longueur d'onde et, par voie de conséquence, celle d'une participation. L'expérience montre en effet, que les populations attendent, toujours un effet retour de leur simili-participation. Elles tendent à intégrer l'O.N.G. dans leur site et dans leurs systèmes réciprocitaires. Tandis que l'O.N.G. continue de croire ou de feindre de croire au bien fondé de son projet et même de son efficacité pratique sans changer d'optique.

Gilbert Rist écrit à ce sujet : "*Dans le domaine du "développement" chacun peut devenir un agent double, sans même le savoir*"[237]. Dans ces décodages réciproques, happée par l'ambiance du site, l'O.N.G. qui cherche à quitter les lieux en douce et en laissant le projet s'auto-entretenir dans les critères qu'elle a, elle-même, définis, se retrouve prisonnière d'un lien social qu'elle ne soupçonnait pas. Si pour elle, le projet est une aventure technique qui doit *réussir* et cesser d'être un lien humain durable après sa réalisation matérielle, il en est autrement pour la population. Pour cette dernière, le projet fonctionne comme un "prétexte" permettant d'entrer en relation avec les femmes et les hommes du monde du développement. Tout se passe comme si les populations du tiers-monde adoptent plus l'O.N.G. et les humains qui l'animent que son projet[238].

Dans ces formes d'adoption, l'O.N.G. est dans l'incapacité d'empêcher ces humains qui l'entourent de penser qu'elle est *leur soeur*. Cette économie de l'affection et de la relation est omniprésente dans les univers en question. De ce fait, le maniement de la "matière" et de tout ce qui circule, en premier lieu l'argent, est encastrée dans l'éthique, la culture ambiante et les stratégies des populations. La force de la variante africaine du système de réciprocité est suggestive à ce sujet.

---

[237] Gilbert Rist, Majid Rahnema et Gustavo Esteva "Le Nord perdu. Repères pour l'après-développement" Coll. Le Forum du développement - Ed. d'En-bas Lausanne-Suisse 1992 (Titre de l'article particulier de G. Rist : "Faut-il en finir avec le développement" p. 11-p.89). p.68

[238] Dans un domaine aussi essentiel que la famille dans la vie des sites africains, Chicot Eboue et F. Régis Mahieu montrent, à leur manière, la force du code moral local dans l'économie des transferts intergénérationnels. Dans une communication intitulée "Ménages dynastiques, fonction de consommation et politiques de stabilisation en Afrique" à un colloque du Réseau U.R.E.F. (13-14 janvier 1995 Rabat-Maroc), ces deux auteurs mettent, en effet, en évidence les singularités culturelles et économiques des ménages africains. Ces derniers, contrairement au modèle de la famille nucléaire type occidental renvoient aux modèles à "*générations imbriquées*". Sans décrire tout l'aspect formel de leur démarche, il est essentiel, dans notre perspective, de souligner les hypothèses qui reflètent le plus le "pivot communautaire" de l'organisation économique africaine. A ce sujet, trois idées sont à déduire de ce texte relatif aux ménages dynastiques :

- La solidarité intergénérationnelle supplie à l'obligation d'une épargne-retraite. Chaque génération est supposée subvenir aux besoins des plus anciens.
- Face aux risques et aux incertitudes de la vie, tout individu africain possède une couverture communautaire. Pauvre est celui qui est seul disent les populations dakaroises.
- Enfin, le caractère imbriqué de l'organisation familiale africaine et son fonctionnement témoigne de la force du code moral donc des valeurs et des normes du site.

Ces mécanismes montrent bien que chaque société à ses manières de se reproduire et de corriger ses anomalies (pauvreté, chômage, exclusion...). C'est ce qui rend complexe un phénomène qui paraît aussi évident que celui de la pauvreté. Lorsque nous avons affaire à une pluralité de sites, le modèle "poverty line" est impertinent, car trop "pauvre dans ces critères d'approche (cf. par exemple Jérôme Ballet : "Exclusion et entreprise à vocation sociale" Thèse Lille 1 1994, p.50 et suivantes). En d'autres termes, la pauvreté "matérielle" (celle de nos critères n'est, au plus, qu"un aspect apparent du phénomène. Des dimensions essentielles sont souvent, occultées : perte de confiance, destruction des repères sociaux, relâchement du lien social, isolement, perte de solidarité de groupe... tout ceci montre bien que nos approches doivent contextuer les "standards de pauvreté" aux sites. A l'intérieur de cette variété de situations, il faut souligner que l'économie de la parenté n'est plus spécifique aux sociétés africaines. En effet, face à la crise de l'Etat-Providence, on cherche dans les sociétés industrielles, à stimuler les "*solidarités familiales*" (cf.. par exemple, Jean Hugues Déchaux "Société cherche famille" Projet Automne 1994. Article publié aussi dans Problèmes économiques sous le titre : "*L'économie cachée de la parenté*" n°2410 Février 1995

La réciprocité dans les mondes africains, à la lueur des échecs des projets de développement, apparaît comme un mécanisme de défense de l'éthique africaine. De par la nature communautaire de cette dernière, nous avons affaire à des "*économies endogènes*" qui fonctionnent par lianes et par grappes. Dans l'abstrait, ce type de logiques sociales peut être ramassé, comme nous le montrons dans nos passages portant sur "*Économie et sites symboliques africains*", dans le concept général d'économie relationnelle. De ce fait majeur, les échanges entre les entités sitiennes (individus, familles, groupes, organisation...) acquièrent rarement le stade d'une opération anonyme et limitée dans le temps. En effet, l'éthique de la "*relation africaine*" dicte, en permanence, la réciprocité dans la durée. Ce sont les lois du site. Elles sont imposables et manipulables.

A cette imprégnation, l'O.N.G., elle-même, en tant qu'entité appartenant à un autre monde, n'y échappe pas. Les animateurs des O.N.G. ressentent bien cette pression des sites africains qui les poussent à s'aligner sur les critères de l'économie des réseaux. Ainsi, l'agent du développement qui voulait changer le monde se retrouve sommé de composer, voire de changer complètement sa vision du monde. La direction dictée par les sites africains est celle de la "*relation durable*" et la réciprocité.

En vérité, ce sont des procédures dont les O.N.G. devraient théoriquement s'inspirer pour lever les ambiguïtés qui peuplent la relation Nord/Sud. "*Les O.N.G.*, fait remarquer G. Rist, *seraient bien avisées, avant de distribuer leur "aide" à l'Afrique, par exemple, de s'inspirer de la manière dont les africains pratiquent entre eux la solidarité*" [239]. Pour transformer le site, il faut s'inspirer du site. C'est l'un des principes de la méthode des sites que nous défendons. De notre point de vue, il est plus efficace de tenir compte des croyances et des normes des acteurs d'un site que de les nier. C'est l'hypothèse de l'"*imbattable acteur*"[240]. L'acteur est "faiseur" de réalités. Il doit donc être au centre de la méthode de transformation du milieu. Toute action présuppose la prise en compte de la perception des populations.

En effet, et comme le note Majid Rahnema, "*Ce qui compte aux yeux des populations de base, c'est l'expérience et la perception qu'elles ont elles-mêmes de leur réalité*"[241]. Aucun changement profond, positif et émancipateur ne peut se faire sans la prise en compte de ce principe : le site est incontournable. C'est à partir de ce dernier et de ses imprégnations sur les acteurs que les problèmes doivent être définis et que les

---

[239] Gilbert Rist : "*Faut-il en finir avec le développement ?*" op.cit. p.67

[240] Voir H. Zaoual : "Le management des organisations métisses" Atelier de Recherche "Gestion d'Entreprises et cultures africaines" Réseau Sud/Nord, avril 1994 Bruxelles (à paraître chez l'Harmattan)

[241] Majid Rahnema : "*De l'Homo-oeconomicus au développement et à l'aide : l'histoire d'un autre Sida*" in Le Nord..." op.cit. p.131

solutions soient proposées[242]. Le concept de site répond à cette nécessité de contextuer tous les éléments de tout changement, car tout ce qui arrive est happé par le site. Il faut donc en connaître la vision du monde et les modes de fonctionnement.

B - Les "déviations innovantes" : quelques confirmations supplémentaires pour la méthode des sites.

Dans sa dernière livraison[243], l'équipe CHODAK (E.N.D.A. Tiers-Monde-Afrique - Programme Grand Yoff de Dakar) conduite par E.Ndione, renforce sa convergence avec les principaux résultats de notre méthode. En effet, les auteurs de cette étude qui émane directement, une fois de plus, du terrain montrent que la formule dominante de l'économisme "*le progrès pour tous*" est un message simpliste. Les politiques contre la pauvreté et pour le développement qui en découlent continuent de produire des effets contradictoires. Autrement dit, tout se passe comme si l'"*industrie du développement*" au contact des sites locaux se métamorphose en "*industrie de la pauvreté*". C'est ce fait majeur qui amène E. S. Ndione avec son quipe à se poser la question suivante : "*nous nous sommes demandés si nous aussi, quelque part, nous ne contribuions pas à la création de pauvres, à travers nos pratiques*"[244].

Cette autocritique illustre bien notre métaphore des "*missiles destructeurs du développement*". Les modèles de ce dernier, en niant les singularités locales, se transforment en de "*véritables bombes sociales*". Les projets détruisent le milieu sans lui procurer le développement escompté par les scientifiques (économistes, experts, ingénieurs, managers d'O.N.G...). Au contraire, et comme le souligne l'auto-critique des chercheurs aux pieds nus de E.N.D.A-Tiers-Monde : "*nous contribuons, sans le vouloir à la désintégration du tissu relationnel de la société*"[245]. En réalité, et à l'opposé de la simplicité des modèles et des projets, les sites sont des complexités faites de structures enchevêtrées : modernité-traditions-ruralité-urbanité pour résumer. Cette masse d'interactions donne lieu à de "*nouveaux mondes possibles composites*". Contrairement au caractère compartimenté des modèles transférés, dans ces mondes réellement existants "*tout est relié à tout et Dieu est dans tout*" nous disent les membres de l'Equipe ENDA-GRAF. De ce fait, pour réussir une mutation, il est nécessaire de

---

[242] C'est dans cette perspective que Yoro Fall du Sénégal écrit "*ce que les autres considèrent comme des problèmes que nous avons, nous ne les considérons pas comme des problèmes*" " "*Les règles du jeu de l'entreprise ne sont pas universelles*"un encadré p. 40 in "*Le Nord perdu...*" op.cit.

[243] S/D de Emmanuel Seyni Ndione "*Réinventer le présent quelques jalons pour l'action*" ed. ENDA-GRAF-SAHEL Dakar 1994

[244] "*Réinventer...*" op.cit. p.17

[245] "*Réinventer...*" op.cit. p.19

respecter la totalité du Site et de valoriser les acteurs locaux. Agir de la sorte, c'est aussi une manière de mobiliser les ressources visibles et invisibles des organisations du site.

Selon la démarche du GRAF, le "vrai changement" est : "*créateur de synergies et de sens inclusif*"[246]. Ce qui est une manière de valoriser le local donc le potentiel du site. D'ailleurs, l'un des principes que retient la Recherche-Action-Formation de l'équipe de Ndione est la suivante "*partir de la vie et des situations en mouvement plutôt que des problèmes ou des besoins*"[247]. C'est une induction sitologique qui nous libère de *l'a priorisme* des modèles[248]. Cette R.A.F. qui nous vient du Sénégal s'adapte donc au site. Elle construit et teste ses hypothèses à partir des épreuves de réalités (donc de "vérités") de chaque univers local. Ce qui impose un profond changement de notre regard.

En effet, la R.A.F. de nos chercheurs de terrain part du principe qu'il n'y a pas de principe absolu : "*Tout est potentiellement hypothèse*". de même que "*les critères de vérification se découvrent ici et maintenant et relèvent du travail de l'expérience et des représentations de tous les acteurs impliqués. En ce sens, l'approche est inductive : on part des gens et des situations réelles*"[249]. Il devient ainsi évident qu'il faut adopter une méthode flexible susceptible d'intégrer des critères métis donc pluriels. Le plus souvent, le site, compte tenu de ses interactions avec le monde extérieur, est un métis qui se fait. On en prend conscience sur le terrain et dans une interaction progressive avec les acteurs. Cet apprentissage est rarement linéaire, il est, le plus souvent, chaotique. Le site de référence des acteurs et les spécificités de leurs modes d'organisation ne se découvrent pas immédiatement.

Méconnaître ces caractéristiques contextuelles conduit nécessairement à des échecs et amène les acteurs locaux et les agents du développement à jouer au chat et à la souris. Tout ce qui sera entrepris sera dérouté de sa trajectoire technocratique anticipée. Le cheminement de l'intervenant doit donc l'amener à "*identifier les espaces naturels de participation pour s'y inscrire*"[250]. Au lieu de la contrarier, c'est une manière d'utiliser la dynamique du site, donc les systèmes locaux de motivations des acteurs.

En somme, il est donc nécessaire de connaître les "*lunettes*" des acteurs du site. car, les populations sont toujours organisées à leurs manières, selon des codes différents

---

[246] "*Réinventer...*" op.cit. p.44

[247] Titre d'un paragraphe dans "*Réinventer...*" op.cit. p.64

[248] L'équipe GRAF parle, d'ailleurs, du principe de "*l'ici et maintenant*"

[249] "*Réinventer...*" op.cit. p.68

[250] "*Réinventer...*" Ibid p.77, titre d'un paragraphe

de vie. Pour éviter les obstacles épistémologiques et culturels inhérents à nos "*propres lunettes*", il faut être ouvert à l'imprévu, l'inconnaissable, l'étrange. Concrètement : "*cela exige un important travail de redéfinition de la réalité qui n'est possible qu'à travers une interaction ouverte*"[251]. On revient donc à l'idée de base de la méthode des sites : découvrir la "*boussole intérieure*" du site, celle qui guide les acteurs du lieu.

L'intervenant (ou le théoricien) doit se débarasser, en conséquence, de son complexe de développeur. Ce faisant, il pourra mieux décrypter les mobiles des acteurs et mieux interpréter les *déviations* nées de l'application aveugle des projets. Car, nous dit la pédagogie de l'équipe ENDA : "*Bien comprises, ces déviations sont de véritables signaux*" [252].

Il nous semble maintenant évident qu'il faut introduire dans l'ensemble des pratiques et des théories du changement par le développement une "*culture du doute*". C'est elle qui stimulera les innovations conceptuelles et pratiques dont a besoin le domaine de l'Homme que nous étudions. L'équipe ENDA-GRAF, comme nous-même, débouche sur la nécessité d'une sorte de "*révolution culturelle*" dans la conception et la conduite des organisations humaines.

En effet, avec leur idée de "*ici et maintenant*", les membres de cet équipe de terrain soulignent que les futures méthodes de changement social auront comme point de départ le regard et la perception des acteurs concernés. Pour transformer le site, il faut partir du site. La recherche contemporaine aboutit au bout du compte, à détruire les concepts dominants et avec eux, leurs fonctions dissolvantes des sites d'accueil.

Ce travail de repérage est aussi une "*guerre des sens*" entre la diversité des pratiques locales et le modèle dominant qui cherche à la détruire. Dans cet effort de déchiffrage des pratiques et des modèles des uns et des autres : "*le sens des choses ne se reçoit pas, il se découvre*"[253]. L'accès à l'autonomie présuppose donc une distance critique vis à vis des simili-sites et des modèles imposés du dehors.

En définitive, l'importance des croyances dans les pratiques est, de plus en plus, confirmée par les faits. Les croyances sont donc incontournablees, contrairement à la naïveté du positivisme classique. Pour vivre, il est tout à fait naturel que nous ayons besoin de croire (avoir un site de référence). Car cela nous motive dans ce que nous pensons et dans ce que nous faisons. Ici les sites de croyances jouent le rôle de

---

[251] "*Réinventer...*" Ibid p.81
[252] "*Réinventer...*" op.cit. p.84
[253] "*Réinventer...*" op.cit. p.92

stabilisateurs et de producteurs de certitudes. Ne pouvant pas avoir toujours une distance critique vis à vis de notre propre site de référence, nous avons tendance à vouloir imposer nos croyances aux autres en croyant ou en faisant mine qu'elles sont universelles. Nous prenons ainsi notre monde pour le monde. Il n'y a rien d'autres à part nos croyances. De cette attitude naissent des échecs et des efffets de domination des uns sur les autres. Nous soumettons les autres à notre monde en leur imposant des vérités toutes relatives. Et lorsqu'ils adoptent nos définitions formelles, ils ne sont plus capables de s'auto-définir et d'agir en toute autonomie.

Ce sont ces mécanismes d'aliénation conceptuelle et politique qui ont amené l'équipe ENDA-GRAF à découvrir, à partir des terrains, que les savoirs sont des croyances rationalisées. "*En effet*, écrit cette équipe, *le pouvoir qui est au centre de toute relation sociale, s'établit sur la base du marché des croyances... En clair, ce qui est "vrai" c'est ce que les puissants croient ou disent être vrai*"[254].

Dans cette perspective, toute communauté humaine n'ayant plus de systèmes de valeurs donc sans capacités morales et intellectuelles propres, est vouée à être dominée par les autres. Ses membres deviennent des "*apatrides symboliques*" (des individus sans site). Ils sont donc dé-situés, ils n'ont plus de repères. De ce fait, il ne maîtrise plus leur existence. A leur autonomie se substitue une errance rarement prometteuse.

CONCLUSION

Ce dernier chapitre de notre travail était nécessaire. Il nous a permis de focaliser nos arguments sur les enjeux de la méthode des sites en mettant en évidence les convergences possibles avec la recherche contemporaine. Ces convergences que nous avons tentées d'identifier relèvent de plusieurs domaines : anthropologie, sociologie de l'acteurs, économie des territoires, économie des conventions, la socio-économie des organisations et enfin, le management des organisations (sciences de gestion). Par cet effort nous avons essayé de justifier la conjecture des sites tout en montrant sa portée pratique. La littérature sur laquelle nous nous sommes appuyé montre bien que des changements profonds sont en train de se produire dans la manière dont les sciences humaines et sociales appréhendent les organisations et les systèmes humains en général. Que l'on ait recourt à la théorie économique contemporaine, à la sociologie ou aux théories de l'organisation, l'acteur est de plus en plus valorisé. En d'autres termes, nous

[254] "*Réinventer...*" op.cit. p.157

assistons au déclin définitif des paradigmes structuralistes classiques. L'excès de l'influence de ces derniers avait conduit à l'effacement quasi-total des acteurs. Au contraire, la recherche actuelle tend, plutôt, à montrer que les faits sociaux et économiques résultent des actions conjuguées des acteurs individuels et collectifs. Les réalités sont ainsi conçues comme des construits sociaux émanant d'innombrables interactions entre les agents d'un lieu donné. Ces interactions se produisent dans des univers mouvants où se mélangent de l'ordre et du désordre. Ce qui nous fait basculer dans le paradigme de la complexité. Et c'est à l'intérieur de celle-ci qu'apparaît le besoin qu'ont les agents d'avoir des repères et c'est le site d'appartenance qui les fournit. Dans le monde des interactions, le site apparaît ainsi comme un "*espace-repère*". Et c'est cette même caractéristique du site que l'on retrouve désignée par des mots différents selon les disciplines et selon les auteurs. Le site est ancrage des acteurs et des organisations. Il est point fixe et grille de lecture et d'action. En ce sens, il combat l'incertitude, le désordre, l'instabilité... Les formules utilisées par les auteurs examinés expriment toutes une utilité et un sens voisin de celui de site : systèmes de représentation, mondes possibles, cités, normes et conventions, ordre local, culture et identité d'organisation, etc...C'est toujours le même impératif qui revient : le déchiffrage des pratiques des individus et des organisations passe nécessairement par une connaissance approfondie de leur site. Et celui-ci ne doit aucunement être considéré comme une entité figée. Au contraire, le site est un système dynamique car ouvert sur le monde extérieur. Ces interrelations avec l'environnement s'accompagnent de variété, de transformation et d'évolution. Le site et ses acteurs s'y co-déterminent. Ce sont ces interactions qui rendent les organisations humaines composites. De ce fait, leur comportement est irréductible à une seule cause ou à un modèle unique.

"Nos données doivent être l'homme et le monde physique tels qu'ils apparaissent aux hommes dont nous essayons d'expliquer les actions : car c'est seulement ce que savent ou croient les gens qui est le motif de leur action consciente"[1]

Conclusion Générale

[1]F.V. Hayek : Scientisme et Sciences Sociales op. cit. p. 47

Notre domaine d'appartenance a été et reste l'économie du développement. Cependant, afin de mieux déchiffrer les échecs des pratiques du développement nous avons dû faire de grands détours à la fois à l'intérieur de l'analyse économique et en dehors d'elle. Cette façon d'opérer nous a semblé essentielle dans la mesure où si une discipline se referme sur elle-même elle s'avère, le plus souvent, incapable d'avancer dans son propre domaine. Nous avons donc choisi délibérément une ouverture interdisciplinaire afin d'améliorer l'analyse économique des pratiques locales. C'est cette ouverture qui nous a aussi conduit à adopter une sensibilité interculturelle. Ce carrefour de cultures et de disciplines a été un moment crucial dans notre programme de recherche économique. Il fallait s'y promener et s'en imprégner sans perdre de vue la nécessité de forger une méthode rigoureuse et précise sur la manière de déchiffrer les pratiques des systèmes et des organisations économiques. C'est ce que nous avons tenté de réaliser, progressivement, dans ce travail de recherche.

La méthode des sites, dans ses atouts comme dans ses faiblesses, doit beaucoup au parcours que décrit notre investigation. A titre d'exemple, la méthode en question a bien confirmé, et ce dans le monde des organisations, les intuitions du premier chapitre sur "Science et Croyances". Malgré son caractère philosophique et épistémologique, le chapitre en question mettait déjà en évidence le fait qu'il ne faut pas séparer totalement la science d'une époque ou d'une société des croyances qui y ont court. Ce travail avec celui du chapitre qui en découle "La culture du développement et l'histoire de l'analyse économique" ont été nécessaires d'autant plus que les économistes du Tiers-Monde font rarement l'effort de remonter jusqu'aux sources du dynamisme économique et technique des sociétés aujourd'hui développées. Les échecs au Sud nous ont donc fait remonter au Nord ! Cet éclairage en retour nous a permis d'identifier la culture sous-jacente à la science moderne telle qu'elle est apparue au siècle des lumières. C'est ce complexe mythique de maîtrise d'un monde supposé extérieur à l'homme qui prendra la figure d'une culture cachée du développement dans le territoire de l'économiste. La découverte de cet impensé de la pensée et des pratiques économiques "dominantes" nous a facilité l'interprétation des erreurs commises en matière de développement. En un mot, l'économie n'est pas une simple machine transférable d'un lieu à un autre sans faire des efforts d'adaptation.

Autrement dit, les modèles de développement parachutés ne véhiculent pas avec eux le sens et les systèmes de motivation de leur contexte natif. C'est face aux effets pervers d'une pensée mécaniste et uniforme sur les relations Nord-Sud que notre programme de recherche s'est dressé. L'inefficience des modèles de développement sur les terrains milite donc pour la prise en compte du rôle des valeurs et des croyances dans les connaissances et les pratiques sociales. Cette orientation en faveur d'une

analyse économique plus ouverte sur les systèmes de valeurs des acteurs et les singularités de leurs contextes n'a pas été immédiate. Elle est le produit d'une très longue maturation. Celle-ci a pris son point de départ dans les échecs répétés des projets de développement dans de nombreuses expériences humaines dans les pays du Sud. Comme nous l'avons souligné, ces limites sont révélatrices des effets pervers d'un *"développement transposé"* sans la moindre prudence. L'idée que les lois économiques sont des lois naturelles a beaucoup contribué à cet instrumentalisme excessif et inefficient.

Dans la plupart des cas, les projets et les modèles introduits de dehors, ont contribué à créer des économies formelles de rente dans les pays du Sud. Les pratiques en la matière se sont heurtées à l'inertie des sites d'accueil. Et le développement, a fonctionné, comme un immense débouché puisque ses modèles n'ont servi qu'à soutenir, le plus souvent, les exportations des économies les plus avancées. Dans ce mécanisme qui a abouti à un surendettement généralisé des pays en voie de développement, le développement s'apparente à une "marchandise" offerte et consommée par les pays d'accueil. Sur ce marché, l'offre crée et détermine sa demande. Celle-ci est aussi alimentée par le mimétisme des pays récepteurs. Ceux-ci par la voix de leurs élites stériles, sont demandeurs sans aucune distance critique, de tous les ingrédients du développement : des projets et des modèles jusqu'aux biens de consommation en passant par les institutions, les technologies, les biens d'équipement, les biens intermédiaires etc... L'ensemble de ces éléments arrive sur les terrains sous la forme de ce que nous avons appelé les *"paquets du développement"*. Ces pratiques machiniques du changement social s'opèrent avec deux grands handicaps : un savoir éclaté hérité de l'épistémologie parcellaire et une méconnaissance totale des sites d'accueil. En effet, les pratiques des développeurs fonctionnent implicitement sur l'idée que l'on peut séparer sans grands dangers, l'économique du reste et que les modes d'organisation de ce même économique ont un caractère universel. Ces postulats créent l'illusion de la facilité quant à la manière de faire évoluer les sociétés vers le modèle postulé unique.

L'expérience du développement va, au contraire, montré que ce réductionnisme tous azimuts est superficiel par rapport à la complexité des mécanismes d'adaptation et d'évolution des milieux. Au départ, en raison de leur arrogance, les développeurs considéraient les sites-cibles du développement comme des cases vides ou au plus comme des populations-cibles. On surestimait les capacités des modèles à programmer l'évolution des sites et des organisations humaines en général. L'observation des faits montre que les acteurs locaux (individus, communautés, organisations, milieux,

sociétés...) ne sont pas des *"idiots culturels"*, formule empruntée à l'éthno-méthodologie.

Autrement dit, les milieux d'accueil ont une autonomie et des capacités de décryptage des modèles et des projets. Les effets escomptés s'en trouvent modifiés. Et c'est dans ces déviations que l'on découvrira, petit à petit, l'importance des singularités locales (croyances, normes, modes d'organisation...). La force de ces singularités ne peut être comprise dans toute sa profondeur qu'en reliant les comportements individuels et collectifs avec leur site de croyances correspondant. Ce qui laisse transparaître l'idée que les réalités que nous constatons sont le produit d'innombrables interactions sociales et symboliques entre les agents d'un lieu donné.

Les pratiques sont donc toujours interprétables et justifiables à la lueur d'un site. Celui-ci affiche des valeurs, des rites, des normes et des épreuves de réalité. A ce niveau de réflexion nous avons pu mettre en évidence les convergences possibles de notre méthode avec de nombreuses disciplines ou démarches qui n'ont pas pour objet de recherche l'analyse des pratiques et des théories du développement. Cette rencontre fortuite nous a permis de donner un caractère plus général à nos conclusions sur les pratiques du changement. En effet, les recherches économiques et sociologiques menées sur les sociétés et les économies industrielles arrivent à des résultats similaires aux nôtres malgré les différences du terrain. En d'autres termes, les singularités des sites et la relativité des croyances et des normes sociales n'empêchent pas l'existence de mécanismes universels dans le fonctionnement des organisations humaines. Nos interprétations de la Nouvelle Economie du Territoire (la formule est de nous, voir l'évolution des théories du développement local), de l'économie des conventions ou bien des théories de l'organisation montrent bien que les acteurs sont constamment en cours de positionnement à l'intérieur d'un espace repère qu'ils contribuent à façonner parciellement. Ce territoire qui est avant tout imaginaire est fait de couches culturelles, de traditions, de normes collectives, de règles de comportement etc... Dans cet univers tout est en mouvement puisque les interactions internes et externes avec l'environnement global y sont innombrables. Le déchiffrage de ces mondes mouvants et complexes ne peut se faire, et encore de manière approximative, qu'en acceptant l'idée que les comportements des agents gravitent et finissent par s'agréger autour d'un sens commun, celui de leur monde possible commun. C'est à l'intérieur de celui-ci que l'ancien est revisité et le nouveau intégré. La rationalité *"sur site"* est forcément *composite*. Ces symbioses ne se font pas n'importe comment dans la mesure où le site de référence qui se *refait*, se met en place tout en opérant des sélections des éléments aussi divers que ceux qui sont issus de son propre parcours que ceux qui font irruption. Il y a donc incontestablement une rationalité sélective qui s'opère et ceci est valable que

l'on soit dans une *"situation de développement"* ou une quelconque *"situation de gestion"* (cette dernière formule est de Olivier Favereau). C'est universel et c'est pour cette raison que l'expert-programmeur perd la partie face à l'imbattable acteur qu'il appartienne au monde industriel ou en voie d'industrialisation.

Cette conclusion qui renvoie à des faits bien réels a motivé les principales hypothèses sur lesquelles est construite la méthode des sites : l'importance des croyances dans les pratiques, autonomie de l'acteur, marquage des boîtes conceptuelles et à outils par la boîte noire (mythes, valeurs, codes...), principe de tolérance, variété et singularité des sites de croyances et des comportements etc... C'est tout ceci qui nous a amené à reconnaître la complexité des pratiques humaines et l'économie n'y échappe pas. Ce faisant nous mettons en évidence la faillite du constructivisme et les limites de toute volonté de maîtrise.

Les organisations humaines ont toujours en leur sein leurs propres *"systèmes experts"*. Ces derniers sont des codes éthiques et "techniques" qui inspirent sans totalement déterminer les comportements des acteurs."*Une règle rigide, une pratique molle"* disait A. Tocqueville de l'Ancien Régime[2] Il y a donc *"repère et relâchement"* dans la manière que nous avons d'aborder ces univers complexes. Ceci s'explique par le fait que dans les systèmes vivants et sociaux, la nécessité de l'ordre se mélange avec celle du désordre. Et cette double nécessité s'opère, à chaque fois, à l'intérieur de contextes particuliers marqués par des parcours et des codes sociaux et moraux singuliers. Ces complexités nous poussent donc à plus de modestie. Ce qui, dans notre parcours intellectuel, nous a amené à soutenir l'idée d'une pédagogie de l'accompagnement. Cette orientation pratique est fidèle aux principes de la méthode des sites puisqu'elle s'inscrit contre l'arrogance du complexe technocratique. De notre point de vue, *l'homo-situs* bat l'expert car celui-ci ne relativise pas ses boîtes à concepts et à outils. En conséquence, la meilleure méthode d'atteindre un "niveau d'efficacité" dans les organisations humaines c'est de ne jamais omettre de lier l'efficacité et l'identité du site. On ne peut rien contre l'acteur. Autrement dit, l'acteur n'est pas un simple facteur. Il est même moteur des évolutions que nous constatons sur le terrain. Pour des raisons à la fois éthiques et "techniques", il est donc pertinent de mettre l'Homme dans toute son unité et sa diversité au centre de nos approches théoriques et pratiques. Cet effort ne peut se faire que dans la direction d'un accompagnement des acteurs au sein des évolutions de leur monde possible. A aucun moment, l'intellectuel, le théoricien ou même le praticien, ne doit songer à se substituer à *l'homo-situs* . Il en sera toujours incapable. C'est ainsi que la relation à l'autre peut nous donner une idée de l'infini.

---

[2]Cité par Philippe d'Iribarne : "La logique de l'honneur..." op. cit. p. 76.

BIBLIOGRAPHIE

ADDI Lahouri : "La notion d'autorité politique et l'idéologie étatique" Cahiers Internationaux de Sociologie Vol XCIV - 1993

AKALAY Omar : "Le grand vide de Joseph Schumpeter. Brève histoire de la pensée économique en Islam" Ed. Wallada. Casablanca - Maroc. 1991

AMABLE Bruno et GUELLEC : "Les théories de la croissance endogène" Revue d'Économie Politique n°3. Mai-Juin 1992

AMIO Michel - BILLIARD Isabelle et BRAMS Lucien (S/D) : "Système et paradoxe autour de la pensée d'Yves Barel" Seuil 1993.

AMSELEK Paul : "Science et Déterminisme Ethique et Liberté" PUF 1988

ANTONELLI Christiano : "Croissance économique et diffusion internationale des innovations - Problèmes Economiques n°2257. 9 Janvier 1992

AOKI Masahiko : "Economie Japonaise" Economica 1991.

AOKI Masahiko : "Le management japonais : le modèle J de Aoki" Problèmes Économiques n°2225. 15 Mai 1991

ARGHIRI Emmanuel : "La question de l'échange inégal" L'homme et la Société n° 18 1970

ARKOUN Mohammed et GARDET Louis. L'Islam - hier - demain. Ed. Buchet/Chastel. Paris 1978

ASSIDON Elsa : "Les théories économiques du développement" Repères La Découverte Paris 1992

ATIAS Christian : "Epistémologie juridique" PUF 1985

AUBERT N. et De GOUJELAC Vincent : " Le prix de l'excellence" Seuil. 1991

BABEAU André : "Inépuisables inégalités" Analyses de la S.E.D.E.I.S. n° 92 Mars 1993

BACHELARD G. : "La formation de l'esprit scientifique" Vrin. 1985

BACHELARD Gaston : "La philosophie du non" PUF. 8ème édition.Paris. 1981

BADER Carmen : "Les voies de la Démocratie en Afrique" Monde diplomatique. Sept. 1992

BAIROCH Paul : "Le Tiers-Monde dans l'impasse" Ed. Gallimard. 1971 et "Commerce extérieur de l'Europe au XIXème siècle" Mouton. HESS. 1976

BALANDIER Georges : Le désordre. Eloge du mouvement. Fayard 1988.

BALANDIER Georges : "Le lien social en question" Cahiers Internationaux de Sociologie. Vol L.XXXVI. 1989.

BALANDIER Georges : "Sensuelle et rêveuse sociologie" Commentaire de l'ouvrage de Pierre Sansot : "Jardins publics" Payot 1993 in Le Monde des Livres du 28 Mars 1993 p. 31.

BANQUE MONDIALE : "Africa's managment in the 1990's" (AM 90 S). Rapport du département Afrique 1994.

BARDE Jean-Philippe et GUELLI Emilio : "Économie et politique de l'environnement" PUF. Paris. 1977

BARÉ Jean-François "Pour une anthropologie du développement économique" Études Rurales n°105-106. Janvier-Juin 1987

BAREL Yves : "La société du vide" Seuil 1984

BAREL Yves : "Le paradoxe et le système". Essai sur le fantastique social . Presses Universitaires de Grenoble, 1979

BARRAT Robert : "Justice pour le Maroc. Préface de François Mauriac. Ed. Seuil. 1953

BARTHES R. : "Mythologies" Ed Seuil. Paris. 1957

BASTIDE Roger : "Images du modeste mystique en noir et blanc". Pandore Éditions. 1979

BASTIDE Roger : "L'anthropologie appliquée" Petite collection Payot. 1971

BATESON Grégory : "La nature et la pensée". Seuil Paris 1984.

BATIFOULIER P., CORDONNIER L. et ZENOU Y. : "L'emprunt de la théorie économique à la tradition sociologique : le cas du don et du contre-don" Revue Économique Vol.43 n°5. Sept. 1992

BATIFOULIER Philippe : "L'économie sociale". Que Sais-Je ? P.U.F. 1995.

BAYART Jean François (S/D) : "La réinvention du capitalisme" Kharthala 1994

BEARTHELEMY Serge : "Le très ancien débat des nouveaux économistes" Problèmes économiques n° 1919, 11 avril 1985.

BEAUD Michel : "L'économie politique : une science ? " Le Monde du mardi 7 mars 1987.

BEDFORD David et POBI Hushchy : "Vers une économie populaire : l'expérience de Coop-Atlantique" Interculture VoL.XXVI n°3. Cahier n°120. Été 1993

BEIGBEDER Marc : "Sartre, La chasse historique du salut" Esprit - Janvier 1986

BEKRI Abou OBeïd : "Description de l'Afrique Septentrionale" Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient. 1913.

BELMAHJOUBI Mohamed: "Institution de la Hisba : de l'authenticité au modernisme. Cas du Maroc" Thèse de Doctorat d'Etat. Université de Montpellier. Faculté de Droit et des Sciences Economiques 1989 (sous la direction du Professeur Michel Quibal).

BEN NEFISSA Sarah : "Discours islamiques, l'État et le Droit : le cas tunisien" Table ronde : "L'État contemporain en Afrique" Laboratoire d'Anthropologie Juridique de Paris. Document de Travail. Paris. 1985

BENGHAZI Pierre-Jean et SAGOT-DUVAUROUX Dominique : "Les économies de la culture" Problèmes économiques, n°2422. 3 Mai 1995

BÉREAUD Jacqueline : "Sociologie de la connaissance et psychanalyse : autour du concept de représentation" Cahiers Internationaux de Sociologie. Vol. LXXXIII. 1987

BERGSON Henri : "La pensée et le mouvant" PUF. 1993

BERNARD Michel :"Introduction à une sociologie des doctrines économiques. Des physiocrates à Stuart Mill" Ed. Mouton et Co, La Haye and Ecole pratique des Hautes Etudes. Paris 1963.

BERNOUX Philippe : "La sociologie des organisations" Ed. Seuil - Points. 1985

BERNS E. (Université de Tilburg) : "Économie et Passivité. Une déconstruction de la théorie et de la méthodologie économique de Carl Menger" Revue Économies et Sociétés. n° 14 Janvier 1991

BERQUES Jacques : "Le Coran, essai de traduction de l'Arabe, annoté et suivi d'une étude éxégétique". Ed. Sindbad. Paris. 1991

BERTHOUD A. : "Liberté et libéralisme économique chez Walras, Hayek et Keynes" in "Le libéralisme économique : "Interprétations et analyses" Numéro Spécial des Cahiers d'Économie politique n°16-17. 1989

BERTHOUD Arnaud : "Economie politique et Morale chez Walras". Economies et Sociétés n°9 - Mars 1988.

BINET Jacques : "Technologie moderne et Société Africaine" Afrique Contemporaine n° 126 Avril-Mai-Juin 1983.

BLAUG Mark : "La méthodologie économique" Economica 1982.

BOLTANSKI Luc : "Agir et vivre en commun. Entretien" in Sciences humaines. Hors série n°5. Mai-Juin 1994

BOLTANSKY L. et THÉVENOT L. : "De la justification . Les économies de la grandeur" Ed. Gallimard. Paris. 1991

BOUCHARA Moncef : "L'industrialisation rampante : ampleur, mécanismes et portée. Exemples tunisiens" in Économie et humanisme, n°296. Juillet-Août 1987

BOUGUERRA Mohamed Larbi : "Au service des peuples ou d'un impérialisme écologique" Monde Diplomatique. Mai 1992

BOUGUERRA Mohamed Larbi : "La Recherche contre le Tiers-Monde" PUF Coll. Sciences Histoire Société. 1993

BOUREILLE B. Et GUESNIER B. : "Dynamique des activités et évolution des territoires" Université de St Étienne. ADICUEER. 1994

BOURGUINAT H. : "Premiers jalons pour une théorie de l'environnement" Cahiers de l'ISMEA. Série F, n°25. Ed La Rochelle. 1973

BOYER Robert : "L'économie peut-elle oublier qu'elle s'inscrit dans l'histoire ? " Problèmes Économiques n°2167. 21 Mars 1990

BRASSEUL Jacques : "Introduction à l'économie du développement". Armand Colin 1993.

BRETON Yves : "La place de la statistique et de l'arithmétique politique dans la méthodologie économique de J.B. SAY" Revue Economique n° 6 nov. 1986.

BRETON Yves : "La théorie schumpéterienne de l'entrepreneur ou le problème de la connaissance économique". Revue Economique n° 2 mars 1984.

BRETON Yves : "Les économistes libéraux français et l'emploi des mathématiques en économie politique" (1800-1914) ; Revue Economies et Sociétés Série P.E. n° 5 T. XX n° 3 Mars 1986.

BREUER Stéphan : "Foucault et l'après Foucault vers une théorie de la société disciplinaire" Revue Internationale des Sciences Sociales RISS n° 120 Unesco 1989.

BRITTAIN Jean Michel : "Les frontières culturelles des sciences sociales dans les années 1990" in Revue Internationale des Sciences Sociales n° 119 février 1989.

BROCHET Philippe : "Descartes n'est pas Marocain" Ed. L'Harmattan. Paris 1984.

BROUSSEAU Éric : "Les théories des contrats : une revue" Revue d'Économie Politique n°1. Janvier-Février 1993

BURGUIÈRE André : "De la compréhension en Histoire" Annales Économies, Sociétés, Civilisations n°1. Janvier-Février 1990

CABIN Philippe : "Les tribus professionnelles" Sciences Humaines n° 33 Novembre 1993.

CAILLE Alain : "Splendeurs et misères des sciences sociales. Esquisses d'une mythologie" - Genève/Paris - Librairie Droz, 1986.

CALABRE Serge (S/D) : "Matières premières marchés mondiaux. Déséquilibres et Organisations" Economica 1995.

CALVINO Italo : "Palomar" Seuil 1985

CAMEL Claude : "L'apport de la philosophie sociale à l'économie du bien-être une question de "procédure" Economies et Sociétés n°14. Janvier 1991

CANGUILHEM Georges : "Du singulier à la singularité en épistémologie biologique" Études d'histoire et de philosophie des sciences. Vrin 1968. Paris

CARMEL Camilleri : "Tradition contre le développement" Quid Pro Quo. n°16. Février 1994 Bruxelles

CARNAP Rudolf : "Les fondements philosophiques de la physique". Armand Colin 1973.

CARTON Michel : "Les marginaux informels : préhistorique et post-modernes ?" E.D .n°24. 1987

CASTORIADIS Cornélius : "L'institution imaginaire de la Société" Seuil 1975.

CENTRE DJOLIBA : "Cultures, traditions africaines et gestion des entreprises" Actes du colloque organisé au Mali à Bamako. Mai 1991

CENTRE INTERNATIONAL DES CIVILISATIONS BANTOU (CICIBA) : "Facteurs culturels et projets de développement rural en Afrique centrale" Ed. L'Harmattan. Paris. 1989

CHANIER Paul : "Les limites des postulats de symétrie et d'invariance dans les sciences et en économie" Économies et Sociétés, numéro spécial sur "Symétrie et Asymétrie" T.XXI. Janvier 1987

CHARREAUX Gérard : "Un prolongement de la théorie de l'agence : la théorie des transactions informelles" Problèmes économiques n°2223. 30 Avril 1991

CHATELUS M. et SCHEMEIL Y. : "Stratégies économiques et politiques industrielles dans le Monde arabe" Magrheb - Machrek n°20. Avril-Juin 1988

CHOMBART DE LAUWE P.H. : "Domination technique et dynamique des cultures" Revue Internationale des Sciences Sociales n° 107 1986.

CHOMBART de LAUWE Ph. : "Développement économique et dynamique culturelle en Afrique". Cahiers du Gemdev 1989.

COMELIAU Christian : "Le développement ne peut-il être que marchand" Informations et Commentaires n°76. Juillet-Septembre 1991

COMELIAU Christian. Le Rapport sur le développement dans le monde 1988 de la Banque Mondiale : les limites du rééquilibrage idéologique" Tiers-Monde T. XXIX n° 116 oct-sept 1988

CONSTANTIN Napoléon : "L'économie informelle ou la naissance d'une alternative : le cas du Rwanda". Thèse de 3ème Cycle. Université de Lille Juin 1989.

COPANS Jean : "Remarques sur la nature du salariat en Afrique Noire" in Les salarisations ambigües. Carnets des Ateliers de recherche n°7. Mars 1986

COPANS Jean : "Une crise conceptuelle opportune : classes, État, marché" Politique Africaine. 26 Juin 1987

CORIAT Benjamin : "Penser à l'envers" Ed. Bourgois. Paris. 1991

COULON Alain : "L''Ethno-méthodologie" Que sais-je ? P.U.F. 1987.

COURLET C. Et SOULAGE B. (S/D) : "Industrie, territoires et politiques publiques" Ed. L'harmattan. Logiques économiques. 1994

CROZET Y. : "L'économie des conventions : le marché et la rationalité interpellés". Economie et Humanisme n° 311 Janvier-Février 1990.

CROZIER Michel : "L'entreprise à l'écoute. Apprendre le management post-industriel". Seuil Coll. Points 1994.

CROZIER Michel et FRIEDBERG Erhard "L'acteur et le système" Seuil 1977.

CUBEDDU Raimondo : "Popper et l'école autrichienne" Économies et Sociétés, n°10. 1987

D'AUTUME Antoine : "Cette théorie qu'on dit néoclassique. Elle reste la plus apte à rendre compte de la complexité du monde". Le Monde du mardi 23 octobre 1990.

D'IRIBARNE Ph. : "La logique de l'honneur. Gestion des entreprises et traditions nationales" Ed. Seuil. Coll. Points. Paris. 1993

DAHAN-SELTZER Geneviève, membre du Laboratoire de Sociologie du changement des institutions : Vers une intervention culturelle dans l'entreprise" Education Permanente n° 114 1993 - 1

DANCHIN Antoine : "Expérience et méthode" in "La philosophie des sciences aujourd'hui". Sous la direction de Hamburger Jean Ed. Gauthier Violars Paris 1986.

DARRÉ J.P. : "Les hommes sont des réseaux pensants" in Sociétés Contemporaines n°5. Mars 1991

DE GROLIER Éric : " Des théories aux concepts et des faits aux mots" Revue Internationale des Sciences Sociales, n°124. Mai 1990

DE ROMANA : "Une alternative sociale en émergence : l'économie autonome" Interculture 1989. 2 tomes. Vol. XXII n°3 et 4 , Institut Interculturel de Montréal

De BEAUREGARD O. Costa : "Le second principe de la Science du Temps. Entropie - Information - Irréversibilité". Seuil 1963.

DÉCHAUX Jean-Hugues : "Société cherche famille". Projet. Automne 1994. Article publié dans Problème éonomiques sous le titre : "L'économie cachée de la parenté" n°2410. Février 1995

DEFALVARD Hervé : "Marchés et Développement économique " Problèmes Économiques n°2393. 12 Octobre 1994

DELARUE Julien : "Pour une critique des modèles de prévision économique" Critique de l'Economie Politique avril-juin 1980.

DELAUNAY Jean-Claude : "Services, cultures, mondialisation. Les services juridiques dans les relations économiques euro-arabes" Ed. De Boeck. Bruxelles. 1994

DELAUNAY Quynh : "Pour une approche critique de la théorie des conventions" L'Homme et la Société n°s 95-96 1990.

DENEUIL Pierre-Noël : "Les entrepreneurs du développement, l'ethno-industrialisation en Tunisie : la dynamique de Sfax" L'Harmattan. Coll. Logiques sociales. Paris. 1992

DESJEUX Dominique : "Entre stratégie consciente et force aveugle" Sciences Humaines. n°2. Mai-Juin 1993

DESJEUX Dominique : "Essai sur la formation à l'approche culturelle" Paris UNESCO 1989.

DIA Mamadou : "Développement et valeurs culturelles en Afrique subsaharienne". Revue Problèmes économiques, n° 2281. 1992.

DITZ Gérhard W. : "Smith et Keynes : la religion dans la philosophie économique". Cahiers Internationaux de Sociologie. Vol. LXXXIII 1987.

DJALAL-Al-e Ahmad "L'occidentalite" (Gharbzadegui)" L'Harmattan 1988. Paris.

DOKOU Kokou Akrikpan : "Image, Identité de la firme et Influence stratégique" Thèse. Université de Lille 1 - IAE. 1989

DORTIER J.F. et STOECKEL F. : "Dans les coulisses du lien social" Sciences Humaines. Hors série n°5. Mai-Juin 1994

DORTIER Jean François : "La formation du symbole chez l'enfant" Sciences Humaines n° 28 Mai 1993.

DORTIER Jean-François : "Le marché fictif et l'économie réelle" Sciences Humaines Hors série n°3. Novembre 1993

DORTIER Jean-François : "Les dimensions cachées des organisations" in La vie des organisations. Dossier spécial Sciences Humaines n°30. Juillet 1993

DROUIN Pierre : "Le Monde de l'économie" 15 février 1983

DRUCKER Peter : "Au delà du capitalisme. La métamorphose de cette fin de siècle" Ed. Dunod. Paris. 1993

DUPUIS Xavier et ROUET François : "Économie et culture les outils de l'économiste à l'épreuve" Vol. 1. La documentation française. Paris. 1987

DUPUY Jean-Pierre : " L'individu libéral, cet inconnu : d'Adam Smith à Friedrich Hayek" in "Individu et Société autour de John Rawls" Seuil. Coll. Points. 1988

DUPUY Jean-Pierre : "Ordres et désordres. Enquête sur un nouveau paradigme" Seuil. Paris. 1982

DUPUY Jean-Pierre et DUMOUCHEL Paul (S/D) : "L'auto-organisation de la physique au politique" (Actes du colloque de Cerisy). Seuil. 1983

DURAND G. : "Les structures anthropologiques de l'imaginaire" Ed. Dunod. 1984

DURAND Jean Pierre S/D : "Les Sciences Sociales" n° Spécial Revue L'Homme et la Société nos 95-96, 1990.

DWOTKIN R. : "L'impact de la théorie de Rawls sur la pratique et la philosophie du droit" in "Individu et société autour de Rawls" Seuil. Coll. Points. 1988

EBOUE C. et MAHIEU F.R. : "Ménages dynastiques, fonction de consommation et politiques de stabilisaation en Afrique" Colloque Réseau UREF. Rabat. Maroc. 13-14 Janvier 1995

EGAN Gérard : "The shadow - side" publié sous le titre : "Le non-dit dans l'entreprise et ses coûts" Problèmes Economiques n° 2372 Avril 1994

EGE Ragip : "Emergence du marché concurrentiel et évolutionnisme chez Hayek" in Revue économique Vol.43 n°6. Nov. 1992

ELA Jean-Marc : "Afrique. L'irruption des pauvres" Ed. L'Harmattan. Paris. 1994

EL MANDJRA Mahdi : "Nord-Sud. Prélude à l'ère postcoloniale" Ed. Toubkal 1992 Casablanca.

ELMANDJRA Mahdi : "Diversité Culturelle : une question de survie" Futuribles n° 202, octobre 1995.

ELMANDJRA Mahdi : "La guerre du golfe : Première guerre civilisationnelle" Les Ed. Toubkal. Casablanca. 1992

ESTEVA Gustavo : "Une nouvelle source d'espoir : les marginaux" Interculture. Vol. XXVI. n°2. Cahiers n°119. Institut Interculturel de Montréal. Printemps 1993

ETCHEGOYEN Alain : "Les entreprises ont-elles une âme ?" Ed. F.BOURIN. 1990

ÉTIENNE Bruno : "La France et l'Islam" Ed. Hachette. Paris. 1989

ETNER François : "Partisans et adversaires de l'économie mathématique en France. Revue Economique n° 3 Mai 1989.

ETOUNGA MANGUELLE Daniel : "L'Afrique a-t-elle besoin d'un programme d'ajustement culturel ?" Ed. Nouvelles du Sud. 1991

EYMARD-DUVERNAY François : "Conventions de qualité et formes de coordination". Economie des Conventions. Numéro spécial. Revue Economique n°2 vol. 40 Mars 1989.

FABRA Paul : "La Bourse expliquée à Candide". Le Monde de l'Economie - Mardi 7 août 1990.

FACULTÉ DES SCIENCES ÉCONOMIQUES ET DE GESTION DE SFAX (Tunisie) : "La performance. Théorie, perceptions, pratiques. Actes du colloque organisé par l'équipe de recherche en gestion. Publication de la Faculté de SFAX. Ed. CLE - Tunis. 1992

FAVEREAU Olivier : "Développement et économie des conventions" in "L'Afrique des incertitudes" S/D de HUGON Ph. POURCET G et QUIERS-VALETTE S. (CERED-FORUM) PUF Coll. Tiers-Monde. 1995

FAVEREAU Olivier : "Objets de gestion et objet de la théorie économique" Revue Française de Gestion n°96. Novembre-Décembre 1993

FAVEREAU Olivier "Marchés internes, Marchés externes". Economie de Convention Numéro spécial de la Revue Economique. n° 2 Vol. 40 Mars 1989.

FAYE Guillaume : "Contre l'économisme" Ed. Le Labyrinthe Paris 1983

FERGUEN Ameziane : "Socialisme et développement : les limites de l'accumulation auto-centrée à la périphérie" Thèse d'état, Université de Lille 1. Juin 1987

FERRANDIER Robert : "Les économistes distingués" Revue Economique n° 2 mars 1984

FERREOL Gilles (S/D) : "Intégration et exclusion dans la société française contemporaine" Presses Universitaires de Lille. 1992

FERREOL Gilles et Philippe DEUBEL : "Méthodologie des sciences sociales" Armand Collin 1993

FERRIE Jean Noël : "Vers une anthropologie déconstructiviste des sociétés musulmanes du Maghreb" Peuples méditerranéens nos 54-55 Janvier-Juin 1991

FEYERABEND Paul : ""Adieu la Raison". Coll. Science ouverte Seuil Paris 1989.

FEYERABEND Paul : "Contre la méthode" Coll. Sciences Ouverte Seuil Paris 1979.

FONTAINE Ph. et MARCO L. : " La gestion d'entreprise dans la pensée économique française au XVIIIème et XIXème siècles" Revue d'Économie politique n°4. Juillet-Août 1993

FOUCAULT Michel : "Surveiller et punir. Naissance de la prison". Gallimard Paris 1975.

FRADIN Jacques : "L'argent de notre mère (la terre). Remarques structuralistes sur la monnaie" Cahiers Lillois d'Économie et de Sociologie, n°8. 2ème semestre 1986

FRADIN Jacques "Equilibre ou harmonie. Idée d'équilibre et conception du social "Critique externe de la théorie de l'Equilibre Général (TEG)" Essai de synthèse de 20 années de recherches critiques. Document de Recherche 1985 et 1989.

FREEMAN : "Changement technologique et économie mondiale" Futuribles n° 186 Avril 1986.

FRIEDBERG Erhard : "Le pouvoir et la règle : dynamique de l'action organisée" Seuil. 1993

FRIEDBERG Erhard : "Les quatre dimensions de l'action organisée" Revue Française de Sociologie. T XXXIII. 1992

FROBERT Ludovic : "Une intuition du déséquilibre en France dans les années vingt le programme de F. Simiand "Revue d'Economie Politique n° 4, Juillet-Aoüt 1992.

FRYDMAN Roger (Présentation) : "Les formes et sciences du marché" Cahiers d'Économie politique n°20-21

FRYDMAN Roger : "Le territoire de l'économiste : marché et société marchande" Revue Économique n°1. Janvier 1992

GABEL Joseph : "Effets pervers et fausse conscience" Cahiers Internationaux de Sociologie. Vol. XXXIII. 1987

GADREY Jean : "L'économie des services" Repères La Découverte 1992

GALIBERT Alain et FERRY Jean Pisani : "Y-a-t-il une école de la régulation" Problèmes économiques n° 1984 23 juillet 1986.

GALLARD Philippe : "Les rapports Homme/Machine : une inadéquation préoccupante" Problèmes économiques n°2270. 8 Avril 1992

GALLIEN Louis : "Le parasitisme" P.U.F. Que sais-je ? 1969.

GAUTHEY K.F. et XARDEL D. : "Le management interculturel" Que Sais-Je ? PUF. 1994

GEORGE Susan : "L'effet boomerang. Choc en retour de la dette du Tiers-Monde" Ed. La Découverte. Paris. 1992

GEORGESCU-ROEGEN Nicholas : "Demain la décroissance. Entropie - Écologie" Ed. Pierre-Marcel FAURE. Lausanne. 1979

GERARD Gilbert : "La naissance de l'Etat hégélien" Revue Philosophique de Louvain. T. 83 Mai 1985.

GÉRARD Gilbert : "La naissance de l'État hégélien" Revue Philosophique de Louvain. T.83. Mai 1985

GIORDANO Yvonne : "Décisions et organisations : quelles rationalités" in Économies et sociétés. Série Sciences de Gestion n°17. Avril 1991

GLEICK James "La théorie du chaos vers une nouvelle science" Albin Michel 1989.

GODET Michel : "La prospective : une indiscipline intellectuelle" Revue d'Économie appliquée n°4. 1991. Repris par Problèmes Économiques n°2299. 16 Septembre 1992

GOHAU Gabriel : "Karl POPPER et la naissance de la géologie" Revue de Métaphysique et de Morale n° 4 Oct. Déc. 1984.

GORDON D.F. : "The Role of history of Economic thought in the Undestanding of modern economic theory" American Economic Review 1965. Vol. LV, n°2

GOSSELIN Gabriel : "La science selon Edgar Morin et la désocialisation de la raison". Cahiers Internationaux de Sociologie L.XXXIII 1988.

GOUSSAULT Y. et GUICHAOUA A. : "Sciences Sociales et Développement". Armand Colin 1993.

GRELLET Gérard : "Pourquoi les pays en développement ont-ils des rythmes de croissance aussi différents ? " Tiers-Monde. Janvier-Mars 1992. Repris par Problèmes Économiques n°2299. 11 Novembre 1992 sous le titre "Une nouvelle orthodoxie du développement"

GRENEVALD Jacques : "Nouveaux entretiens sur la pluralité des mondes" Les sept points cardinaux. Orientations écologiques. Cahiers de l'IUED, n°7. Genève. 1978

GRESLON François et De ZUTTER Pierre : "L'exemple de l'agriculture paysanne andine. La modernité des sociétés traditionnelles" in IFDA Dossier 81. Fondation internationale pour un autre développement. Avril-Juin 1991.

GRIBBIN John : "Naissance et mort de l'univers" Le courrier de l'UNESCO. Mai 1990

GUENON René : "La crise du monde moderne". Gallimard 1979.

GUÉNON René : "Le règne de la quantité (et les Signes des Temps). Tradition NRF - Gallimard. Paris. 1945 renouvelé en 1972

GUICHAOUA A. (S/D) : "L'investissement travail" Tiers-Monde. Tome XXXII n°127 Juillet-Septembre 1991.

GUICHAOUA André : "Crises et stratégies disciplinaires des sciences sociales du développement". L'année sociologique. 1992-42

GUILHON Bernard : "Technologie, organisation et performances" Revue d'Économie Politique n°4. Juillet-Août 1992

GUILLAUME Marc : "L'extension illimitée du marché est-elle possible ? " (Entretien) Catholica. Avril 1992

GUILLAUMONT Patrick et GUILLAUMONT-JEANNENEY Sylviane : "Les conséquences sociales de l'ajustement en Afrique selon les politiques de change" Problèmes Économiques n°2299. 11 Novembre 1992

GUILLE-ESCURET Georges : "Ethnologie des sciences et logiques de la science" Revue L'Homme n°119. T. XXXI. Juillet-Sept. 1991

GUITTON Henri : "Mathématiques et science économique : que penser de la formalisation ? "Problèmes économiques n° 2009 28 janvier 1987 .

HAAS Robert D. (PDG de la firme Lévi-Strauss) : "Les valeurs font l'organisation" Entretien Revue Management et conjonture sociale n°406. 22 Février 1993

HAKEN Hermann et WUNDERLIN Arne : "Le chaos déterministe" in La Recherche n° 225 Octobre 1990. Volume 21.

HALL Edward T : "La dimension cachée". Le Seuil. Points 1971

HALL Edward T. : "Au delà de la culture" Seuil 1979

HALL Edward T. : "La danse de la vie" Le Seuil 1984.

HALL Edward T. : "Le langage silencieux" Seuil. Points 1984.

HAMDOUCH Abdel et MAMAN Catherine : "Les dimensions relationnelles de l'apprentissgge intra-organisationnel" Coordination économique et Apprentissage des firmes. Ouvrage coordonné par N.LAZARIE et J.M. MONNIER. Economica. Paris. 1995

HAMEL Jacques : "Quelques remarques sur la singularité en sciences exactes, en mathématiques et dans les sciences humaines". Diogènes n°161.Janvier-Mars 1993

HAYEK F.A. : "Droit, Législation et Liberté" 3 tomes (volume I : règles et ordre, Volume 2 : le mirage de la justice sociale, volume 3 : l'ordre politique d'un peuple libre) parus respectivement en 1980, 1982, 1983. Presses universitaires de France.

HAYEK Friedrich Von. "Scientisme et Sciences Sociales". Ed. Plon Coll. Agora, 1953 Paris.

HEIDEGGER Martin : "Introduction à la méthaphysique" Ed. Gallimard. 1967

HÉNAULT G. et M'RABET R. : "L'entrepreunariat en Afrique francophone : culture, financement et développement" Ed. AUPELF/UREF. Ed. John Libbey. Euro-text. London-Paris. 1990

HENNI A. "Le cheikh et le Patron". Manuscrit d'un article Université d'Alger.

HENNI Ahmed : "Le Cheikh et le Patron. Usages de la modernité dans la reproduction de la tradition" OPU. Alger. 1993

HENNI Ahmed : "Société et Production. Essai sur le capitalisme canonique" OPU. Alger. 1992

HICKERSON Steven R. : "Une critique des fondements philosophiques de la pensée économique libérale classique" in Problèmes économiques n° 1877 6 Juin 1984.

HIMMOLOTRAND Uif : "Les facteurs éxogènes dans l'analyse économique" in Analyse économique et interdisciplinarité. Revue internationale des sciences sociales n°113. 1987

HIRSCHMAN A. O. : "Face au déclin des entreprises et des institutions". Les éditions ouvrières, Paris, 1977.

HIRSCHMAN Albert : "Vers une Economie politique élargie" - Coll. "Le sens commun", Ed. de Minuit 1986.

HIRSCHMAN Albert : "Vers une économie politique élargie" Coll. Le sens commun. Ed. De Minuit. 1986

HOLTON Gérard : "L'imagination scientifique" Gallimard Paris 1981.

HOTTOIS Gilbert : "Le signe et la technique. La philosophie à l'épreuve de la technique" Aubier. Paris. 1984

HOUSSEL J.P. : "L'industrialisation spontanée dans les régions périphériques du Nord et du Sud". Problèmes économqiues n°2257. Janvier 1992. Article repris de la Revue Histoires de développement. Octobre 1991

HUGON Ph. , POURCET G. et QUILES-VALETTE S. : "Instabilité, incertitude et efficience des organisations africaines" (Propos d'étapes). Cahier du GEMDEV - GIS. Économie mondiale, Tiers-Monde, Développement. Cahier n°19.Paris. Février 1993

HUGON Ph. : "L'Économie du développement, le temps et l'histoire" Revue Économique. Vol. 42. n°2. Mars 1991

HUGON Ph. : "L'économie de l'Afrique" Ed. La découverte. Coll. Repères. Paris. 1993

HUGON Philippe : "Dualisme sectoriel ou soumission des formes de production au capital" in Tiers-Monde TXXI n°82. Avril-Juin 1980

HUGON Philippe : "Le secteur "non structuré" ou "informel" des économies des pays du tiers-monde". Problèmes économiques n°1703. 1980.

HUNT Susan : "Le mouvement pour une économie alternative". Inter-Culture - vol. XXII - n°1, Cahier 102, Hiver 1989 - Montréal.

HUNTINGTON Samuel P. : "The clash of civilization ?" Foreign Affairs. Vol. 72 n°3. Summer 1993

IBN TABAL Hassan (S.A.R) Prince héritier de Jordanie : Communication au Moussem culturel d'Asilah (Maroc) IFDA - Dossier 71 Mai-Juin 1989

ILLICH Ivan : "Le travail fantôme" Seuil. 1981

INAYATULLAH M. : "Les sciences sociales au Pakistan : une évaluation Revue Internationale des Sciences Sociales n° 122 nov. 1989.

INSTITUT INTERCULTUREL DE MONTRÉAL : "Vivre avec la Terre" Colloque Centre d'Arts. Orford. Québec. 1993

JACQUARD Albert : "Eloge de la différence" Seuil Coll. Points.1978.

JANICAUD Dominique : "La puissance du rationnel" Gallimard , 1985.

JORLAND Gérard : "Le problème Adam SMITH" in Annales Juillet-Août 1984 n° 4.

KANT : "Critique de la raison pure" PUF Paris 1980.

KANT : "La philosophie de l'histoire" Recueil de textes édités et traduits par Stéphane Piobetta aux éditions Denoël. 1985

KEBEDE Messay : "Des relations entre spirituel et matériel : les leçons du sous-développement" Diogène n°162. Avril-Juin 1993

KEITA Lansana : "La philosophie africaine contemporaine à la recherche d'une méthode" Diogène n° 130 Avril-Juin 1986

KERN Anne-Brigitte : "Pour une solidarité planétaire" Monde diplomatique. Juin 1992

KESSARA Nadia : "Le secteur informel : une composante du processus d'industrialisation au Maroc ? Le cas de la Maroquinerie" Thèse - Université de Grenoble 2

KEYNES MAYNARD John (1971) "Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie", Paris, Petite Bibliothèque Payot

KHALDOUN Ibn : "Les études économiques "(1375-1379) Traduit par G.H. Bousquet Librairie Marcel Rivière et Cie Paris 1961

KI ZERBO Joseph : "La tradition orale comme source historio-graphique" Le courrier de l'UNESCO. Avril 1990

KLEIN Philippe A. : "Les politiques de croissance et de développment dans une perspective mondiale" Revue Internationale des Sciences Sociales. Novembre 1988

KLITGAARD Robert : "Institutional Adjustement and Adapting to Institutions" May 24, 1994. Document complémentaire du débat sur "AM 90 S" World Bank. Cet auteur est Professeur d'économie politique en Afrique du Sud. Se reporter en particulier à son ouvrage "Adjusting to reality : Beyong "States vs Market" in Economic development (San Francisco ICS Press and International Center for Economic Grouth, 1991)

KOULIBALY Mamadou : "Le libéralisme. Nouveau départ pour l'Afrique Noire" L'Harmattan 1992

KUHN Thomas : "La structure des révolutions scientifiques". Flammarion. Paris 1983.

KUHN Thomas S. : "la tension essentielle. Tradition et changement dans les sciences" Ed. Gallimard. 1990

LA PLANTISSE François : "L'ethno-psychiatrie Que Sais-Je ? PUF 1988.

LACOURSE José : "Réciprocité positive et réciprocité négative" Cahiers Internationaux de Sociologie. Vol. LXXXIII. 1987

LALLEMANT Jérôme : "Popper et le principe de rationalité" in "La pensée de Karl Popper et la science économique". Économies et Sociétés, n°10. 1987

LALLEMENT Michel : "La construction sociale de l'échange" Sciences Humaines Hors série n°3. Novembre 1993

LANDIER Hubert : L'entreprise polycellulaire. Entreprise moderne d'Edition 2ème Ed. 1989.

LANTZ Pierre : "De la main invisible à l'ordre spontané" in "Le libéralisme économique : Interprétations et analyses" Numéro spécial des Cahiers d'Economie Politique nos 16-17 1989

LANTZ Pierre : "Pouvoir et organisation" Cahiers Internationaux de Sociologie Vol XCIV - 1993

LANTZ Pierre "Malthus-Sismondi-Darwin. Populations et concurrence vitale". Les études philosophiques n° 3, 1984 Juillet-Sept.

LASALLE Ph. et SUGIER J.B. : "Rituels et développement ou le jardin du soufi. (Préface de S.LATOUCHE) Ed. L'harmattan. Paris. 1992

LATOUCHE Serge : "Faut-il refuser le développement" PUF Économie en liberté. Paris. 1986

LATOUCHE Serge : "L'occidentalisation du monde" Ed. La Découverte. Paris 1989

LATOUCHE Serge : "La construction de l'imaginaire économique" Cours HPE Faculté Jean Monnet Université Paris-Sud (Paris XI)

LATOUCHE Serge : "La mégamachine" Ed. La Découverte. Paris. 1995

LATOUCHE Serge : "La planète des naufragés" Ed. La Découverte. Paris. 1981

LATOUCHE Serge : "Le projet marxiste" P.U.F. 1975.

LATOUCHE Serge : "Le quatrième"M" in Les autres marxismes réels. Ed. Christian Bourgeois. 1985

LATOUCHE Serge : "Le retour des Maîtres du feu : l'avenir des forgerons Soninkés de Kaédi" Université de Caen. Cahiers du LASA n°14. 1er semestre 1993

LATOUCHE Serge : "Le voile et le viol". Une note de lecture sur 'ouvrage de Michel AGLIETTTA et André ORLEAN : "La violence de la monnaie" P.U.F. 1982 Revue clés n° 1 1983.

LAUTIER Bruno : "Les secteurs informels face à la crise" in Les salarisations ambigües - Carnets des Ateliers de recherche n°7. Mars 1986. Université d'Amiens et de Picardie

LAVAUD Jean-Pierre : "De l'indigénisme à l'indianisme : le cas de la Bolivie" Problèmes d'Amérique Latine n°7. Octobre-Décembre

LE MOIGNE J.L. et ORILLARD M. : "Les sciences économiques et de gestion seront-elles pionnières d'une interdisciplinarité bien tempérée ? " La lettre de l'AFSE n°21. Janvier 1994

LE MOIGNE Jean-Louis : "L'apport de Herbert A. SIMON aux Sciences de la décision humaine" Sciences Humaines n°2. Hors série. Mai-Juin 1993

LE MONDE du Mardi 22 Novembre 1994 : "Un entretien avecFrançois Rachline"

LE MUET Jacques : "Les mesures économiques à l'épreuve du temps". Problèmes économiques n° 1919 11 avril 1985.

Le Monde du Jeudi 10 Mai 1990 : "Les socio-économistes contre le "cynisme américain".

LECAILLON Jacques : "Culture et prospérité" Analyses de la SEDEIS n°9. Novembre 1992

LEFF Kosty : "Réflexologie. Essai d'une psychologie structurelle" Delachaux. Paris. 1947

LELART Michel (S/D) : "La tontine : Pratique informelle d'épargne et de crédit dans les pays en voie de développement". Ed. John Libbey Euro Text Coll. Université francophone. 1990.

LEMAIGNAN C. et CEVA M. : "Technopoles : les critères de la réussite". Problèmes économiques n°2269. Avril 1992

LENOIR René : "L'éthique. moteur du développement" Politique Industrielle Eté 1989

LEPAGE Henri : "La pensée économique "autrichienne" et son originalité par rapport à l'école néo-classique traditionelle" Problèmes économiques n° 1984, 23 juillet 1986.

LESOURNE J. : "A la recherche d'une théorie de l'auto-organisation" Numéro spécial de la Revue d'économie appliquée sur "la sciences économique et l'auto-organisation" T.XXXVIII. n°3. 1985

LESOURNE Jacques : "Economie de l'ordre et du désordre" Economica 1991.

LESOURNE Jacques : "Une science balkanisée" Le Monde du mardi 16 octobre 1990.

LESOURNE Jacques : "Y-a-t-il crise de la science économique" Problèmes économiques n° 1877 4 juin 1984.

LEVI Giovanni : "Les usages de la biographie" in Annales Économies, Sociétés, Civilisations. Nov.-Déc. 1989

LEVY-GARBOUA Louis : "Différences de méthode en économie et en sociologie" Revue Économique (numéro spécial Économie et Sociologie) n°1. Vol. 39. Janvier 1988

LEVY-LEBLOND J.M. : "L'esprit de sel" Fayard. Paris. 1981

LIPIANSKY Edmond Marc : La communication interculturelle. Cahiers Français n° 258 Oct-Déc. 1992.

LOJKINE : "Mauss et l'Éssai sur le don" Portée contemporaine d'une étude anthropologique sur une économie non marchande. Cahiers Internationaux de sociologie. Vol. LXXXVI. 1989

LUIZARO Pierre-Jean : "Le rôle des confréries soufis dans le système politique égyptien" Monde Arabe, Maghreb Machrek n°131. Janvier-Mars 1991

MACH Ernest : "Erreur et connaissance. Flammarion Paris 1968.

MAFFESOLI Michel : "Le temps des tribus" Entretien sur son ouvrage du même titre. Livre de poche. 1991. Sciences Humaines n°48. Mars 1995

MAHIEU F.R. : "Les fondements de la crise économique en Afrique" Ed. L'Harmattan. Paris. 1990

MAHON James E. : "Les stratégies d'industrialisation : une comparaison entre l'Amérique Latine et l'Asie du Sud-Est" Problèmes Économiques n°2299. 11 Novembre 1992

MALHERBE J.F. : "La philosophie de Karl POPPER et le positivisme logique". PUF 1979.

MARC E. et PICARD D. : "La logique cachée des relations sociales" in Sciences Humaines. Hors série n°5. Mai-Juin 1994

MARCEL Gabriel : " La vie intellectuelle du 25 Novembre 1935" n°XXXIX. Ed. Du Cerf. 1935

MARCH J.G. : "Bounded Rationality ambiguity and the Engineering of choice" in the Bell Journal of Economics. Vol.9. n°2.

MARCHESNAY Michel "La vulgate de l'économie industrielle : paradoxe autour d'un paradigme. Revue d'Economie Industrielle n° 28 1984.

MARGLIN F.A. et MARGLIN S.A. : "Domination knowledge development culture and resistance. Oxford Clarendon Press. 1990

MARGLIN F.A. et VALLODOLID RIVERA Julio : "La régénération de la culture andine" Agriculture paysanne des andes : Nourrir avec soin la diversité. Interculture. Vol. XXVIII, n°1, cahier n°126. Hiver 1995

MARIE Alain : "État politique et sociétés civiles le cas africain" in Tiers-Monde n°116. TXXIX. Oct-Déc. 1988

MARION G. : "Les images de l'entreprise" Ed. D'organisation. Paris. 1989

MAROUANI Albert : "Tradition et Modernité dans l'évolution des médinas : le cas de SFAX" in "La cité et le développement des Nations" Les Cahiers de l'Association Tiers-Monde n°9. 1994

MARRIS Stephen : "Les enseignements de quarante ans de théories et de politiques économiques" Problèmes économiques n° 1919, 11 avril 1985.

MAURICE Marc, SELLIER François et SILESTRE Jean-Jacques : "Analyse sociétale et cultures nationales. Réponse à Philippe d'Iribarne" Revue Française de Sociologie XXXIII. Janvier-Mars 1992

MAUSS (Mouvement Anti-Utillitarisme dans les Sciences Sociales) : "La Socio-économie : une nouvelle discipline ? " Numéro spécial n°9. 1990

MAUSS Marcel : "Sociologie et anthropologie" PUF. Paris. 1985

MBEMBE A. : "Afriques indociles. Christianisme, pouvoir et État en société post coloniale" Kharthala. 1988

MEDDEB Abdelwarab : "Un chant du Coran" Le Monde diplomatique. Juin 1992

MENARD Claude : "L'économie des organisations" Repères La Découverte Paris, 1990

MERCIER-JOSA Solange : "Est-ce l'esprit, est-ce le capital ? " Revue Métaphysique et de Morale n°3. Juillet-Septembre 1984

MEYER M. "Wittgenstein et Valery : deux figures de la modernité". Revue Littéraire SUD bimestrielle 1986.

MILLER Jacques-Alain : "La machine panoptique de Jeremy BENTHAM", ORNICAR Bulletin périodique du champ freudien - Mai 1975.

MOLES Abraham A. : "Les Sciences de l'imprécis" Ed. Seuil Coll. Science ouverte Paris Mars 1990.

MOMOH Campbell S. : "La philosophie africaine existe-t-elle". Diogène n°130 Avril-Juin 1985

MONTAGNE Robert : "Les berbères et le Makhzen dans le Sud du Maroc". Editions Afrique-Orient 1989. Casablanca.

MONTEIL Jean Marc : "Soi et le contexte" Armand Collin. Paris. 1993

MORICE A. : "Les fonctionnaires et l'économie parallèle : proposition pour un modèle à partir de deux exemples africains, l'Angola et la Guinée" in Les salarisations ambigües. Carnets des Ateliers de recherche n°7. Mars 1986

MORIN Edgar : "Introduction à la pensée complexe" ESF-Editeur Paris Mars 1992.

MORIN Edgar : "Pour une politique de civilisation" Europe 99 Projet de civilisation Maison Grenelle. 14 Juin 1995

MORIN Edgar "L'émergence de la pensée". Diogène n° 155 Juillet-Sept 1991.

MORISHIMA M. " Capitalisme et confucianisme. Technologie occidentale et éthique japonaise. Flammarion. Paris. 1987

MORISHIMA Michio : "Un capitalisme confucéen. La réussité économique du Japon expliquée par sa culture" Le Courrier de l'UNESCO. Décembre 1987

MOUNIER Alain : "Les théories Economiques de la Croissance Agricole" Ed. Economica Paris 1992.

MUMA A. Patrick : "Pour un enseignement de l'économie modulée en fonction du contexte local" RISS n° 113 1987.

MUMAT P.A. : "Pour un enseignement de l'économie modulée en fonction du contexte local" Revue Internationale des Sciences Sociales n°113. 1987

MURPHY John W. "De l'implosion technique de la réalité et des moyens d'y échapper" Diogène n° 162 Avril-Juin 1993.

N'DIONE E. : "Le don et le recours. Ressorts de l'économie urbaine" ENDA. Éditions. Dakar. 1992

N'DIONE E. : "Voir et comprendre ce qui est" Leçons d'une animation au Sénégal. IFDA. Dossier 71. Nov-Déc. 1989

N'DIONE Emmanuel (S/D) : "Avenir des Terroirs : "La Ressource Humaine" ENDA - Edition 1992 Dakar.

N'DIONE Emmanuel (S/D) : "Réinventer le présent quelques jalons pour l'action" ENDA-GRAF-SAHEL. Dakar. 1994

N'DIONE Emmanuel : "Dynamique urbaine d'une société en grappe : un cas Dakar" Ed. ENDA. Dakar. 1987

NAMBALA Kante avec la collaboration de ERNY Pierre : "Forgerons d'Afrique Noire. Transmission des savoirs traditionnels en pays malinké". Ed. L'harmattan. Paris. 1993

NANDY Ashis : "Science, Autoritarisme et Culture" Interculture. Vol. XXIV.n°3. Cahier n°112. 1991

NASR Seyyed Hossein. "L'homme face à la nature". Ed. Buchet/chastel. Paris 1978.

NATHAN Tobie : "L'influence qui guérit" Ed. Odile Jacob. 1994

NGUEN Duc Nuhan : "La voix des ancêtres et l'appel des enfants. Du Vietnam communiste des "Cents Maisons" Monde diplomatique. Sept. 1992

NIHAN Georges : "Le secteur non structuré. Signification, aire d'extension du concept et application expérimentale" in Tiers-Monde n°82

NYSSENS Marthe : "Quatre essais sur l'économie populaire urbaine : le cas de Santiago du Chili" Thèse. Université catholique de Louvain, faculté des Sciences Économiques, Sociales et Politiques. Louvain la Neuve. 1994

OPPENHEIMER J. Robert : "La science et le bon sens". Gallimard 1955.

ORLEAN A. : "Pour une approche cognitive des conventions économiques" in Revue Economique n° 2 mars 1989.

ORLEAN André : "Un savoir dynamique. Les économistes en procès" Le Monde des débats n° 14 Décembre 1994

OUALI K.S. (S/D) : "Intégration et Développement" Economica 1990. Paris.

PANHUYS Henry, FARRELL Gilda et SECK Mamadou : "La dynamique de développement extensif du secteur informel sénégalais dans une économie sous-ajustement" BIT - Programme mondial de l'emploi. Genève. Juin 1989, Série WEP 2-19, WP 49.

PANIKKAR R. : "Alternatives à la culture moderne" Interculture. Vol. V n°4 Cahier n°77. Oct-Déc. 1982

PANIKKAR R. : "La religion de l'avenir" Interculture Vol. XXIII n°2. Cahier n°108. Été 1990.

PANIKKAR R. : "Médecine et Religion" Interculture. Vol. XXVII. n°4. Automne 1994. Cahier n°125. Montréal

PANIKKAR Raimon : "Neuf Sutras sur la paix" Revue Interculture. Vol. XXIV, n°110. Institut interculturel de Montréal

PASSET R. : "De la connaissance à une maîtrise de l'environnement : les approches économiques de l'environnement" Les Cahiers Français, n°250

PECQUEUR B. : "La rationalité et le territoire. Texte d'une conférence. Université de Grenoble. 1995

PENOUIL et LACHAUD : "Le développement spontané : les activités informelles en Afrique" Ed. Pedone. Paris. 1985.

PENOUIL M. : "Socio-économie du sous-développement" Ed. Dalloz. Paris. 1979

PERROT Marie-Dominique, RIST Gilbert et SABELLI Fabrizio : "La Mythologie programmée. L'économie des croyances dans la société moderne". PUF. Paris 1992

PERROUX François : "Pour une philosophie du nouveau développement. UNESCO - Aubier. Paris. 1981

PERROUX François et PIAGET Jean (sous la direction) : "Recherches Interdisciplinaires : l'idée de régulation dans les sciences" (Séminaires interdisciplinaires du collège de France. Maloine Doin éditeurs Paris 1977

PHARO Patrick : "Soumission ou détournement l'efficacité pratique des savoirs sociaux" in Théorie économique et pratiques sociales. Critique de l'Économie Politique. Avril-Sept. 1983

PICARD D. " Les rituels de la vie quotidienne" Sciences Humaines n°31. Août-Sept. 1993

PIOTET Françoise : "Coopération et contrainte. A propos des modéles d'Aoki" Revue Française de Sociologie XXXIII. 1992

PIROU Gaëtan : "La crise du capitalisme" Librairie du Recueil Sirey, Paris 1934.

PIZZORNO Alessandro : "Lecture actuelle de Durkheim" Archives européennes de sociologie, IV, 1963.

PLASSARD Jacques : "De l'emploi des mathématiques dans l'étude économique". Analyses de la S.E.D.E.I. n° 6 T XXXVIII 15 juin 1989.

POINCARE Henri : "La Science et l'Hypothèse" 1968 Flammarion, Paris.

POLANYI Karl : "La Grande Transformation" Gallimard, NRF, Bibliothèque des Sciences Humaines. 1983.

POPPER Karl : "La logique de la découverte scientifique" Payot (traduit en 1973) Edition 1982 Paris.

PORET Pierre : "Du bon usage de la rationalité économique" Revue Française des Affaires Sociales - n°2 - Avril-Juin 1989.

PORTNOFF André-Yves : "Innover ou stimuler" Futuribles n° 187 Mai 1994.

POULAIN Edward : "Marx et l'économie des conventions" Revue Économique n°3. Mai 1992

PRIGOGINE Ilya et Isabelle STENGERS : "La nouvelle alliance" Gallimard 1979.

QUESNAY F. : "Le tableau économique des physiocrates" (1757). Paris Calmann-Levy 1969.

QUESNAY F. "Grains" in l'encyclopédie, 1757, I.N.D.E. Paris.

QUID PRO QUO : "L'économie populaire dite informelle : modèles et impasse ? " Cultures and Economics : African and Latin American Viewpoints. Séminaire du Réseau Sud-Nord. 9-11 Sept. 1993. Cultures et Développement. Quid Pro Quo n°19. Novembre 1994

QUID PRO QUO : "La culture du développement" publié par le réseau Sud-Nord Cultures et développement. n°2. 1990 - Bruxelles (Actes du colloque de Rome. Oct. 88)

QUID PRO QUO : "Managment and African Cultures" Synthèse de l'Atelier de recherche sur "Gestion d'entreprise et cultures africaines" Avril 1994. Thierry G. VERHELST. Quid Pro Quo n°20-21.Bruxelles. Février 1995

QUID PRO QUO : "Spécial Issue : Cultures and Economics" Atelier de recherche du Réseau Sud-Nord sur "Cultures et Économie" (Nogent le Rotrou. Avril 1989) Cultures et Développement Quid Pro Quo n°5-6. Mai 1991

QUID PRO QUO : "What method to understand cultures" Atelier de Méthodologie d'Analyse culturelle (Avril 1992. Nogent le Rotrou) Quid Pro Quo n°10-11. Bruxelles. Septembre 1992 et n°12. Janvier 1992

RACHLINE François : "Incertitude et psychologie" Le Monde du Mardi. 1er Sept. 1992

RAHNEMA Majid : "La pauvreté globale : une invention qui s'en prend aux pauvres" Interculture. Vol. XXIV n°2. Cahiers III. Institut Interculturel de Montréal. Printemps 1991

RAMANANTSAO B. et BASLE T. Catherine : "Histoire et identité de l'entreprise" Revue Française de Gestion. Janvier-Février 1989

RAMONET Ignacio : "Paradigme yougoslave" Monde Diplomatique. Décembre 1991

RAUX Jean François : "Management et Mutations" Futuribles n° 187 Mai 1994.

REVAULT Myriam : "Spinoza et la crise" du théologico-politique". Le genre humain n° 23 Mai 1991 Ed. du Seuil.

REYNAUD : "La vie des règles" Dossier sur les liens sociaux invisibles. Sciences humaines. Hors série n°5. Mai-Juin 1994

REYSOO Fenneke : "Des Moussems du Maroc. Une approche anthropologique de fêtes patronales CIP - GEGEVENS KONINKLIJKE BIBLIOTHEEK, DEN HAAG, Hollande 1988

RICARDO David : "Des principes de l'Économie Politique et de l'Impôt" Traduction inédite sous la direction de F.R.MAhieu. G.F. Flammarion. 1992

RIST G. (S/D) : "La culture otage du développement ?" L'Harmattan. 1994

RIST G. (S/D) : "Le Nord perdu. Repères pour l'après-développement" Ed. D'en-bas. Lausanne. Suisse. 1992

ROBINSON Joan : "Essai sur l'économie de MARX" Dunod. 1971.

ROMIER Lucien : "Si le capitalisme disparaissait" Hachette Paris 1933.

ROSIER B. Et DOCKÉS P. : "L'histoire ambigûe. Croissance et développement en question" PUF. Economie en liberté. Paris. 1988

ROSIER Michel : "Otto Neurath : Economiste et leader du cercle de Vienne" Economies et Sociétés n°7 mars 1987.

ROSTOW W.W. : "Les étapes de la croissance économique" Ed. Seuil. Paris. 1952

RUANO-BORBALAN Jean Claude : "Une notion clef des Sciences humaines" in Dossier : "Les représentations Images trompeuses du réel". Sciences Humaines n° 27 Avril 1993.

RUBEL Maximilien : "Marx, penseur de la révolution française" Économies et Sociétés, n°9. 1989

RUBEM César Fernandes : (Introduced by Siddhartha) "Private but Public - The Third Sector in Latin America" Published by CIVICUS and NETWORK CULTURES - ASIA. 1994

RUEFF Jacques : "Des sciences physiques aux sciences morales" Essai de 1922 reconsidéré en 1969. Petite bibliothèque Payot

RUSSEL Bertrand : "La méthode scientifique en philosophie. Notre connaissance du Monde" Payot 1971.

RUSSEL Bertrand : "Ma conception du monde". Coll. Idées Gallimard 1962

SACHS Wolfgang : "L'archéologie du concept de développement" Interculture Vol. XXIII, n°4. Cahiers n°109. Montréal. Automne 1990

SAINT GERMAIN Jacques : "Puissance et déclin du capitalisme Ed. Les Oeuvres françaises Paris 1936.

SALAIS Robert : "L'analyse économique des conventions du travail" Economie des conventions Revue Economique n° 2 Mars 1989.

SALOMON Jean Jacques : "Georges CANGUILLEM ou la modernité" in Revue de métaphysique et de morale n° 1 1985.

SARTRE Jean-Paul : "La critique de la raison dialectique" Ed. Gallimard Paris. 1960

SAY J.B. "Traité d'Economie Politique" Calmann Levy 1972.

SCHEID Claude : "Les grands auteurs en organisation" Ed. Dunod. Coll.Économie.Paris. 1991

SCHELLE "Le docteur Quesnay". Alcan 1907.

SCHEURER Paul "Progrès et Rationalité Scientifiques selon Laudan ou comment saborder leur modélisation". Revue Philosophique de Louvain T. 82 Août 1984. Quatrième Série, n° 55.

SCHNAPPER Dominique : "Nationalisme, ethnicité. Les nouveaux moteurs de l'histoire" Analyses de la SEDEIS n°96 Novembre 1993

SCHUMPETER J.A. : "Capitalisme, Socialisme et Démocratie" Petit Col. Payot . 1969.

SCHUMPETER J.A. : "Histoire de l'analyse économique". Gallimard 1983 (3 tomes)

SCIENCES HUMAINES Numéro Spécial sur "Les mécanismes de la croyance" n° 53 Aoüt-Sept. 1995.

SEE Henri : "Les origines du capitalisme moderne" Coll. Armand Colin. n°79. 1930

SEHURAMA SV. : "Le secteur urbain non structuré : concept, mesure et action" Revue internationale du travail. Vol. 16. n°82.

SEN Amartya. "Ethique et Economie". PUF 1993. Paris.

SEN Armartya : "Codes moraux et réussite économique" Conférence au Meeting Annuel de la British Association for Advancement of Science. 30 août 1993.

SERVET Jean-Michel (entretien) : "Du troc au Réseau . Les marchés dans l'histoire" in Dossier spécial sur "le marché, loi du monde moderne" Sciences Humaines Hors série n°3. Novembre 1993

SERVIER Jean : "Les Berbères" Que Sais-Je ? PUF. 1990

SFEZ Lucien : "La décision" Que Sais-Je ? PUF. 1984. Réédition en 1992 sous le titre "Critique de la décision" chez PUF. Voir entretien avec Lucien SFEZ dans le numéro spécial de Science Humaines "L'enigme de la décision" n°2 Hors série. Mai-Juin 1993

SHAYEGAN D.: "Le regard mutilé" Albin Michel Coll. Sciences et Symboles 1989.

SIDDARTHA : "La politique culturelle en Asie " Quid Pro Quo. n°16. Réseau Sud-Nord. Bruxelles

SIMON H.A. : "Invarians of human behavior" Annual Review of Psychology. n°41. 1990.

SIMON H.A. : "Rationality as a process and product of thought" America Economic Review. Vol.68. n°2. 1978

SMITH Adam : "La théorie des sentiments moraux" (1759). Editions d'Aujourd'hui 1982.

SMITH Adam : "Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations" Folio, 1991.

ST ÉTIENNE Christian : "Sept cultures du capitalisme" Analyse de la SEDEIS n°99. Mai 1994

STANISLAS Andreski : "Les sciences sociales - Sorcellerie des temps modernes" PUF 1974

STEEL W.F. : "Intensité en capital, dimension de la firme et choix entre emploi production : l'importance de l'analyse multisectorielle" in Tiers-Monde n°82

STEINER Philippe : "LOCKE et QUESNAY : "Une conception politique de l'économie" In Cahiers de l'I.S.M.E.A. n° 1, 1984

STEINER Philippe : "Problèmes du libéralisme chez J.B. SAY" "Le libéralisme économique" Revue Cahiers d'Economie Politique n° 16-17 1989.

STEINER Philippe. "Le fait social économique chez E. Durkheim". Revue Française de Sociologie XXXIII 1992.

STENGER Isabelle (S/D) : "D'une science à l'autre. Des concepts nomages" Ed. Seuil. Paris. 1987

STÉPHANE Roger : "Il y a deux cents ans. Le Tiers État de Sieyès" Le Monde Dimanche 25 - Lundi 26 Décembre 1988

TEBOUL René : "Le circuit comme représentation de l'Espace Economique. "Une relecture de l'oeuvre de Boisguillebert" Revue d'Economie Politique n° 2 1985.

THARAUD Jérôme et Jean : "Marrakech ou les seigneurs de l'Atlas. Librairie Plon. Paris. 1920

THE ECONOMIST (24.12.88) : "Le nouvel essor de la pensée économique américaine à Cambridge" Problèmes Économiques n°2128. 7 Juin 1989

THERY Benoït : "Formation au management interculturel". Education Permanente n° 114 1993-1

THEVENET M. et VACHETTE J.L. : "Culture et comportements (Ressources Humaines) Ed. Vuibert, Paris, 1992

THEVENET Maurice : "L'implication au travail". Sciences Humaines n° 28 Mai 1993.

THEVENOT L. : "Equilibre et Rationalité dans un univers complexe" in Economie des conventions. Revue Economique n°2 mars 1989.

THÉVENOT L. : "L'entendement dans la cité marchande selon la théorie des sentiments moraux" Cahiers de l'Économie politique n°19. 1991

THÉVENOT Luc : "L'économie du codage social" in Théorie économique... Critique de l'économie politique. Avril-Sept. 1983

THIETART R.A. et FORGUES B. : "La dialectique de l'ordre et du chaos dans les organisations" Revue Française de Gestion n°93. Mars-Avril 1993

THOM R. : "la méthode expérimentale : un mythe des épistémologues (et des savants ?)" in La philosophie des sciences aujourd'hui sous la direction de Jean Hamberger. Ed. Gautier Violars. Paris. 1986

THOM René (entretien) : "René Thom philosophe des mathématiques". Le monde du Dimanche du 30 octobre 1983.

THOM René : "Paraboles et catastrophes" Flammarion. Paris. 1983

THOM René : "Stabilité structurelle et morphogénèse". Inter-Editions Paris 1977.

THOMPSON Michaël, ELLIS Richard et WILDAVSKY Aaron : "Cultural theory" Boulder, CO. Westview Press. 1990

THUILLER Pierre : "Les savoirs ventriloques ou comment la culture parle à travers la science" Seuil Coll. Science ouverte 1983.

THUILLIER Pierre : "La fonction théorique de la science et le péril technocratique". Esprit n°s 8-9 Août-Sept. 1983.

TOCQUEVILLE Alexis de : "De la démocratie en Amérique" Gallimard/Idées Paris 1968.

TODELET Denise : "Les représentations sociales. Regard sur la connaissance ordinaire". Sciences Humaines n° 27 Avril 1993.

TODESCHINI Giaromo : "Familles juives et chrétiennes en Italie à la fin du moyen-âge : deux modèles de développement économiques". Annales Économies, Sociétés, Civilisations.n°4. Juillet-Août 1990.

TODOROV Tzvetan : "La conquête de l'Amérique. La question de l'Autre. Ed. Seuil. Paris. 1982

TOURAINE (En collaboration) : "Modernité et Identité" (Colloque) Revue Internationale des Sciences Sociales n°118. Novembre 1988

ULLMO Bernard : "Modernité de Keynes ?" Problèmes économiques n° 1877 6 juin 1984.

ULLMO Jean "La pensée scientifique". Flammarion Paris 1969.

USUNIER Jean Claude : "Perception du temps des affaires et cultures nationales : une comparaison internationale. Economies et Sociétés Série Sciences de Gestion n° 17, Avril 1991

USUNIER Jean Claude et Constantin NAPOLEON BIGUMA : "Gestion culturelle du temps : le cas bantou" in Management Interculturel. Modes et modèles sous la direction de Franck Gauthey et Dominique Xardel. Economica 199

VACHON Robert (S/D) : "Alternatives au développement" Institut Interculturel de Montréal. Ed. du Fleuve. 1990

VACHON Robert : "La Nation Mohawk et ses communautés" Ch.2 Cultures politiques : occidentale et mohawk. Une mise en contraste. Interculture Vol.XXVI. n°1. Cahier n°114. Hiver 1992

VAN PARIJS Philippe : "Les avatars de l'utilitarisme : où en sont les fondements de l'économie normative" Recherches économiques de Louvain Vol. 49 n° Juin 1983.

VELTZ P. : "Fordisme, rapport salarial et complexité des pratiques sociales : une perspective critique" in Théorie économique et pratiques sociales. Numéro spécial de la revue "Critique de l'économie politique". Avril-Septembre 1983.

VERHELST Th. : "Des racines pour vivre Sud-Nord : Identités culturelles et développement. Ed. Duculot. 1987

VERHELST Th. : "Essai sur la fonction sociale des religions en Corée du Sud" Document de travail. Réseau Sud-Nord. Bruxelles

VERNANT Jean Pierre : "Quand quelqu'un frappe à la porte... in "Le religieux dans la politique" Le Genre humain n° 23 Mai 1991 Ed. du Seuil.

VESSILIER Elisabeth : "Vive la crise de la pensée économique ?" Analyses de la S.E.D.E.I. n° 46, juillet 1985.

VEYNE Paul : "Comment on écrit l'histoire" Seuil 1978.

VEYNE Paul : "Les Grecs ont-ils cru à leur mythes" Seuil 1983

VILLERS Gauthier de : "Le pauvre le hors la loi le métis. La question de l'"économie informelle" en Afrique. Les cahiers du CEDAF - ASDOC n° 6 - 1992. Bruxelles.

WAGNER Peter : "Les sciences sociales et l'Etat en Europe occidentale continentale : la structuration politique du discours disciplinaire" Revue Internationale des Sciences Sociales. n° 122 nov. 1989.

WALLISER Bernard : "Systèmes et modèles" Seuil 1977.

WALLON Henri "De l'acte à la pensée" Flammarion 1970.

WALRAS Léon : "Eléments d'économie politique pure ou théorie de la richesse sociale" Ed. Librairie générale de droit et de jurisprudence 1952.

WARD I. : "La tyranie de l'"économiquement correct". Le Monde Diplomatique. Mai 1995

WARMAN Arturo : "Le monde rural et les études sur la paysannerie" Revue Internationale des Sciences Sociales n°118. Novembre 1988

WATTERBURRY John : "Le Commandeur des croyants : La monarchie marocaine et son élite". P.U.F. Paris 1975.

WEBER Max : " L'ethique Protestante et l'Esprit du Capitalisme" Coll. Agora. Ed. Plon. 1964

WEBER Max : "Essais de sociologie des religions" Ed. A DIE, dans la Drôme. Avril 1992

WEINBERG Achille : Introduction au numéro spécial "L'enigme de la décision" Sciences humaines n°2. Hors série Mai-Juin 1993

WEINBERG Achille : "Le marché, régulateur ou destructeur du lien social" Sciences Humaines Hors série n°3. Novembre 1993

WEYDERT Jean : "Adam SMITH, penseur libéral ?" Projet n° 197. Janvier-Février 1986.

WEYDERT Jean : "Adam Smith, penseur libéral" Projet n°197. Janvier-Février 1986

WILLY Léonard M. : "Quelques réflexions sur l'expérience de Madagascar en matière de politique artisanale" (1960-1978)" Tiers-Monde n°82. TXXI. Avril-Juin 1980

WINKIN Yves (ouvrage coordonné) : "La nouvelle communication Bateson, Birdwhistell, Goffman, Watzlawick. Seuil. Col. Points. 1981

WITTGENSTEIN Ludwig : "De la certitude" Ed. Gallimard Coll. Idées. 1976

WITTGENSTEIN Ludwig : "De la certitude" Gallimard Coll. Idée 1976.

WITTGENSTEIN Ludwig "Tractatus logico-philosophicus" Idées - Gallimard 1961

WITTROCK Björn : "Les sciences sociales et le développement de l'Etat : les transformations du discours de la modernité" in Revue Internationale des Sciences Sociales n° 122 Nov. 1989.

WOLFELSPERGER Alain : "Les anomalies de la vie économique" Analyses de la SEDEIS. Mai 1992. Repris par Problèmes Économiques n°2299. 16 Septembre 1992

WOLFELSPERGER Alain : "Les comportement stratégiques" Analyses de la SEDEIS n°89. Septembre 1992

ZAKI Laïdi : "Enquête sur la Banque Mondiale" Fayard Paris 1989

ZAOUAL H. (En Collaboration avec EJJALTY J., GUICHAOUA A et RABIER J.C.) : "La main-d'oeuvre de sous-traitance au Maroc" BIT. Genève. 1994

ZAOUAL H. : "La Banque Mondiale à la recherche des valeurs africaines" Annales Marocaines d'Économie n°12. Été 1995.

ZAOUAL H. : "La sitologie : vers une méthode de déchiffrage de la diversité des pratiques économiques "texte d'une conférence IRMC/GERM. 5 Janvier 1994. Rabat (Maroc) et à l'Académie royale des Sciences d'Outre-Mer de Belgique. Bruxelles. 21 Juin 1994

ZAOUAL H. : "Les dimensions "cachées" des processus scientifiques : une leçon pour la science économique. Revue Innovations n°1 Janvier 1995 p.63- p. 89. L'Harmattan. Paris.

ZAOUAL H. Economy and The symbolic sites of Africa. (Version anglaise). Inter Culture Vol. XXVII, n° 1. Winter 1994. Issue n° 122

ZAOUAL H., VERHELT G.T., PANHUYS H. et LALEYE I.L. (S/D) : "Cultures et organisations économiques" Actes de l'Atelier de Recherche du Réseau Sud-Nord sur "Gestion d'Entreprise et Cultures africaines" (Avril 1994. Bruxelles) Ouvrage à paraître

ZAOUAL Hassan : "Ecologie et Economie : une alliance ambigüe. Communication à un Colloque International organisé par l'Institut Interculturel de Montréal sur le thème suivant : "Le développement durable : une vue d'en bas" 30 Avril - 3 Mai 1992. Centre d'Arts. Oxford. Québec.

ZAOUAL Hassan : "Endogenous Cultures and Modernity in Maghreb". Interculture. Volume XXV, n° 4 Issue 117 p.2 p.14 1992 Montréal Canada (version française publiée dans la même revue).

ZAOUAL Hassan : "Ethique, citoyenneté et évolution des entreprises". Projet de recherche (en collaboration) Université du Littoral.

ZAOUAL Hassan : "L'impensé de l'économiste du développement" Mondes en développement n° 68, 1989.

ZAOUAL Hassan : La crise du paradigme du développement Tiers-Monde T. XXV n° 100 oct-déc 1984.

ZAOUAL Hassan : "La querelle des sens : "Le Tiers Monde joue aux dés". Colloque International. Réseau Sud-Nord - Glasgow (13-18 septembre 1990) "Towards the understanding of the implicit meaning of local practices".

ZAOUAL Hassan : "Le management des organisations métisses" Atelier de recherche "Gestion d'entreprises et cultures africaines" Réseau Sud-Nord. Bruxelles. Avril 1994

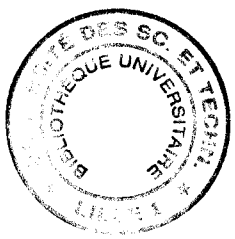
ZAOUAL Hassan : "Les dimensions interculturelles du développement. Recherches Internationales n° 40 Automne-Hiver 92/93 Paris

ZAOUAL Hassan : "Remise en cause de la rationalité "close" en économie : vers une théorie économique plus ouverte". Revue Marocaine de Droit et d'Economie du Développement n° 24 1991 Casablanca.

ZAOUAL Hassan : "Sur les effets de domination de la théorie du développement". Actes du Colloque International. "Le Tiers-Monde et crise des théories du développement". Rabat. Editions Maghrébines. Maroc 1983 p. 11- p.16.

ZAOUAL Hassan : "The Economic System of the Soussi". The European Journal of Development Research Volume 2 n° 1 Juin 1990 Social and Political Sciences Department - Free School Lane - Cambridge England

ZAOUAL Hassan : "Tradition et modernité économiques au Maghreb". La Revue Nouvelle n° 7/8 Juillet Aout 1992. Bruxelles

ZAOUAL Hassan : "Transferts de Technologie" Thèse de 3ème Cycle oct. 1980. Université de Lille 1.

ZYLBERBERG André : "L'économie mathématique chez les actuaires français au temps de Walras (1870-1914)". Economie et Sociétés n°5 - Mars 1988.